# LE JÉSUITE

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU MAUDIT ET DE LA RELIGIEUSE.

I

PARIS, 1865.

FRANCFORT s/M., CHEZ R. BAIST, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

# LE JÉSUITE

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU MAUDIT ET DE LA RELIGIEUSE.

I

PARIS, 1865.

FRANCFORT s/M., CHEZ R. BAIST, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

# PRÉFACE.

Les deux livres que j'ai publiés, *le Maudit* et *la Religieuse*, sortent du cadre ordinaire des romans. S'ils ont adopté la forme de ce genre de littérature qui plaît le plus de notre temps, et dans laquelle, je dois humblement le reconnaître, je suis assez novice, c'est pour servir d'organe populaire à des idées sérieuses qui touchent aux plus grands intérêts de notre civilisation. Ces idées, on le devine sans peine quand on a lu quelques-unes de mes pages, me sont familières et ont fait, depuis de longues années, l'objet de mes recherches et de mes études. Je me crois plus un penseur qu'un romancier. Ce n'est pas ma faute si l'écrivain, chez moi, est obligé de quitter la forme sévère du publiciste et de revêtir celle que les masses recherchent pour y trouver délassement et instruction. J'eusse pré-

féré, comme Montaine et Montesquieu, élever de graves monuments auxquels j'eusse mis mon nom avec orgueil, plutôt que de cacher sous le double voile de la fiction et de l'anonyme, et mon nom et mes pensées. Certes cela m'eût donné plus de gloire, mais eût imposé à ma plume une réserve qui eût rendu mes livres à peu près stériles, puisqu'ils ne fussent pas descendus au sein des masses. Avec le roman, je me condamne à l'éternelle obscurité; mais, comme le levier qui soulève des blocs immenses, comme le levain qui gonfle la pâte destinée à devenir le pain substantiel, j'obtiens un résultat précis, immédiat. J'arrive à la foule intelligente dans les deux mondes; je me mêle à tout ce qui a de chaudes sympathies pour le progrès, de fortes aspirations vers les destinées nouvelles de l'humanité. Je suis moins écrivain, dans le vieux sens du mot; je suis plus homme; je m'incarne, je suis peuple!

Aujourd'hui je continue ma laborieuse tâche. Dix éditions, en quelques mois, de *la Religieuse*, après le succès colossal du *Maudit*, m'ont prouvé que les masses m'avaient compris, mieux que cela, que j'étais devenu l'expression vivante de ce qu'elles pensent, de ce qu'elles espèrent, devant cette incommensurable question religieuse, à laquelle tout tient dans l'humanité, comme au sang tient la vie, comme à la sève tient la végétation.

J'ai compris, avec les masses, que l'âme humaine ne vit pas sans religion; et elles ont trouvé,

avec moi, l'explication de l'énigme qui les tourmentait, en face d'une Église dépositaire officielle du christianisme, qui semblait ne vouloir les guider dans leurs destinées spirituelles, qu'à la condition de les asservir sous le joug d'une théocratie avec laquelle ne s'allie pas la liberté. Chrétiens sans la liberté qui fait l'homme, hommes sans la religion qui contient tout le christianisme, il y avait là une antinomie effrayante. Elles avaient raison les masses, qui vivent de leurs puissants instincts, de s'attrister du problème douloureux que leur posait le XIX$^{e}$ siècle: l'affaissement social avec les croyances traditionnelles; les grandeurs sociales, le progrès avec une sorte d'athéisme!

Ma grande mission, mon apostolat pacifique au sein des masses est d'expliquer l'énigme religieuse. Humble guide, qui connaît le sentier pour atteindre au pic élevé, je viens dire au monde: „Ne restez pas là immobile au pied de ces rochers gigantesques auxquels l'aigle seul se suspend; mais suivez-moi: je sais par où ces sommets, qui touchent au ciel, sont abordables.“ Telle est ma tâche au sein du XIX$^{e}$ siècle. Devant les désolantes pensées du doute j'apporte une affirmation; après trois longs siècles de guerres religieuses entre la foi et la philosophie, j'apporte une parole de paix. — Que croire? a dit la raison. Et les masses s'en sont allées tristement avec cette parole de négation, en répé-

tant: — Que croire? — Faites taire la raison, a dit le prêtre, même devant l'absurde: *Credo quia absurdum.* Et quelques intelligences effrayées, s'imposant le suicide, ont répété: — Faisons taire la raison.

Ni le doute cruel de la raison, ni la parole désespérante du prêtre.

La vérité est dans l'âme humaine; elle ne périra pas. La religion est là, tout aussi bien que les lois du monde matériel et les axiomes inattaquables des mathématiques: la religion ne saurait donc périr.

Mais garde-t-elle impérieusement toujours les mêmes formes? Se manifestera-t-elle constamment avec le même culte? L'histoire seule du christianisme me répondra. Dieu recevait l'adoration des croyants, manifestée par un sacrifice de taureaux, de béliers ou de colombes, dans le temple pompeux que lui éleva Salomon, comme il reçoit l'adoration de la plus pauvre femme, qui assiste au service divin dans une misérable église de campagne. On le voit, le culte est variable, l'adoration ne l'est pas.

— Vous voulez donc abolir le culte catholique?

— Pas le moins du monde! Je ne viens rien abolir; mais je viens vous enseigner que les cultes se transforment, rien de plus, rien au delà. Je ne touche pas même à notre eau bénite, symbole de purification, qui a appartenu au paganisme

comme à l'Église, et que je comprends, tant que l'âme humaine tient au symbole. Mais s'il vient un jour où l'âme humaine soit complétement indifférente au symbole, par là même à l'eau bénite, je vous dis que l'adoration ne cessera pas pour cela, et que plus elle sera dépouillée du symbole, plus elle se fera en esprit; et que plus elle se fera en esprit, plus elle sera vraie et divine, par conséquent chrétienne. Comprenez-vous cela?

Voici donc l'horizon que je suis venu ouvrir, le petit fragment de vrai que je suis venu déposer dans le monde. Il s'opère une révolution religieuse lente au sein des âmes, comme le soulèvement, inappréciable presque à chaque siècle, des continents sur les mers; cette révolution transforme le christianisme, — la plus parfaite expression de la vérité religieuse que l'humanité ait comprise, — pour l'assimiler à un nouvel ordre d'existence des races humaines sur ce globe, existence qu'on ne soupçonnait pas dans le passé, et que préparent, aux yeux de tous, les étonnants progrès de la civilisation dont nous ne faisons qu'entrevoir l'aurore. Comprenez-vous encore cela?

Cette transformation religieuse amènera forcément une Église nouvelle, non pas nouvelle en ce sens qu'elle enseignera des dogmes négateurs de ceux qu'elle a enseignés déjà, les mathématiques religieuses ne se contredisent pas plus que celles de la science, mais nouvelle parce qu'elle aura

une application différente, en rapport avec les besoins nouveaux, de la vérité impérissable et non changeante. Est-ce clair?

Cette révolution si lente, mais irrésistible dans ses effets, repoussera logiquement le sacerdoce officiel qui s'obstinera à regarder comme vérité absolue la forme sous laquelle il a vu et compris le christianisme, mais elle ne détruira pas, pour cela, le sacerdoce, qui viendra prendre sa belle place, comme fonction, au sein de l'Église nouvelle.

Donc solution du problème terrible qui se dresse en ce moment devant les masses. Plus d'antagonisme qui ne puisse être arrêté! Plus de mur d'airain entre la raison qui est la foi naturelle et la foi qui est la raison révélée, c'est-à-dire manifestée de Dieu. Évolution de l'âme humaine vers un christianisme moins enveloppé de formes et de symboles, moins matérialisé, par conséquent rendant avec plus de vérité la formule divine: „Un moment viendra où l'on adorera le Père en esprit et en vérité.“

La raison garantie!
L'orthodoxie sauvée!

C'est là ce que renferme ce mot si juste dont mes livres n'ont été que le large commentaire: Transformation religieuse.

Que des hommes, conservateurs officiels du dépôt sacré confié par la foi, ne se hâtent pas

d'accepter ce programme; qu'ils cherchent, avec une légitime prudence, si cette parole de l'écrivain, s'adressant aux masses, ne cache pas quelque piége, je n'ai pas à me plaindre de cette réserve, je n'ai pas à blâmer leur silence.

Mais que de telles théories, si respectueuses pour ce qui est, pour l'Église catholique, telle que les siècles nous la montrent à notre âge de renouvellement, si respectueuses pour son chef exerçant une primauté que lui ont garantie les grands conciles où était réuni le monde civilisé d'alors de l'Orient et de l'Occident, comme pour ces évêques successeurs, dans l'apostolat, des grandes figures historiques qui s'appelèrent saint Jean, saint Marc, saint Pothin; que des théories qui, en s'attaquant à l'Église pour amener son évolution rationnelle, par conséquent son progrès et sa gloire dans l'avenir, au même titre que les forces intrinsèques de la nature pour maintenir et perfectionner l'œuvre merveilleuse du monde créé, soient de la part d'une école religieuse, combattue par moi, je le reconnais, avec quelque véhémence, l'objet d'anathèmes terribles comme si je venais renouveler les erreurs d'Arius, et, second Luther, bouleverser l'Europe chrétienne, cela ne se conçoit pas. C'est plus que de la colère, c'est de la déraison.

J'aurais voulu que l'école ultramontaine, théocratique et formaliste, que je combats avec loyauté

dans mes livres, m'eût répondu avec un peu de cette même loyauté.

J'ai cherché vainement, dans les journaux et dans les revues de cette école, une page de discussion sérieuse et calme avec moi. Elle a commencé, quand parut *le Maudit*, par lancer dans le public religieux un petit livre, répandu à profusion, pour apprendre au monde que j'étais un prêtre interdit, nourri par les aumônes des presbytères parisiens, et de plus un maladroit à qui un célèbre banquier de Paris, en lutte naguère avec les tribunaux, et dont la fortune était comprise, avait acheté, pour une misérable somme, son manuscrit, afin d'en faire une spéculation et de relever ainsi ses finances. L'invention n'était pas riche, et peu de crédules même l'ont adoptée.

Elle a changé de tactique à l'apparition de *la Religieuse*. Je ne suis plus un prêtre mendiant, un prêtre interdit. *Le Monde*, ce grand organe de ce que j'ai appelé la Secte, a mieux trouvé que cela. Par la plume de son chroniqueur de la littérature et des théâtres, M. Venet, *le Monde* déclarait que *la Religieuse* était l'œuvre d'un des principaux feuilletonistes de la presse parisienne, *Pharès*, l'élégant chroniqueur de *l'Indépendance belge*. Voilà le compère du célèbre banquier qui n'est plus qu'un *abbé imaginaire*, et M. Venet s'irrite qu'on laisse planer des soupçons sur des prêtres respectables. „Nous allions innocemment, dit-il,

où l'on nous conduisait.“ L'innocent, en effet, fatigué de faire enquête sur une douzaine d'abbés pseudonymes, s'est décidé à nommer M. Louis Ulbach. Oui, telle est l'opinion que M. Venet feuilletoniste a de M. Louis Ulbach feuilletoniste. M. Louis Ulbach, sous le nom de Pharès, aurait fait un éloge chaleureux de son propre roman, se serait couronné lui-même dans les colonnes de *l'Indépendance belge* et du *Temps*; il aurait parlé du livre comme d'une œuvre capitale; l'écrivain eût paru à ses yeux un penseur, une intelligence d'élite, et lui, M. Louis Ulbach, eût été l'auteur de ce beau livre, l'écrivain de valeur qui en avait conçu l'idée! C'est un peu fort! Et quelle notion, bon Dieu! a M. Venet, et peuvent avoir ses confrères dans *le Monde*, du respect que se doit un écrivain, de trouver possible qu'il aille ainsi, sans vergogne, se vanter lui-même! Est-ce M. Venet, quand il écrit des livres, qui chante la gloire de M. Venet?

Voilà donc le chroniqueur sommé par M. Venet, s'il n'est pas l'auteur de *la Religieuse*, „de livrer le nom du coupable dans les quarante-huit heures, sous peine d'encourir le reproche de n'avoir aucune espèce de loyalisme.“ Et comment messieurs de la littérature, qui sont tous solidaires, ignoreraient-ils ce nom? „Ils savent tous les secrets de la diplomatie et de la politique, et ils ne pourraient découvrir le nom d'un individu qui écrit, presque sous leurs yeux, un gros livre! qui lit

chaque jour les épreuves pendant six semaines! qui partage son secret avec un atelier typographique, des commis, des garçons de bureau, sans compter les relations camaradières dont ne saurait se passer l'homme qui va à l'encre?"

Devant cette sommation en règle de l'huissier littéraire de la Secte, M. Louis Ulbach n'avait plus, sauf le délai de quarante-huit heures, qu'à se nommer ou qu'à nommer l'abbé aux trois étoiles.

Voici quelle a été sa réponse dans le feuilleton du *Temps*:

„J'invite les confrères qui me dénonçaient aux fureurs de l'Église, et j'invite les sacristains qui me dénonçaient au parquet, à choisir désormais une autre victime: la vérité me contraint à refuser la gloire facile du joli petit martyre que l'on m'offrait.

„Je ne suis point l'abbé ***; je n'ai pas écrit un mot du *Maudit,* je n'ai pas même achevé la lecture de *la Religieuse*, dont j'ignorais la première ligne avant la publication; et, s'il faut tout dire enfin, je suis aussi désappointé que tout le public à l'endroit de la personnalité de l'auteur. Je crois cependant avec fermeté qu'il est prêtre, et je l'estime pour son courage et sa sincérité. Quant à son nom, je ne le cherche même pas: il s'appelle la Conscience et la Justice."

Cette dernière parole, qui semble s'échapper, comme une inspiration, du cœur loyal de M. Louis Ulbach, pourrait à elle seule compenser les atta-

ques haineuses de la Secte. Nous garderons, pour cet écrivain distingué et pour les autres organes de la critique littéraire qui ont accueilli notre œuvre avec bienveillance, le souvenir d'une douce et vive gratitude.

Ne pouvant pas écrire à chacun d'eux pour leur dire mon merci bien sincère, je les prie de prendre ces lignes, qui leur seront personnellement envoyées de ma part, comme parole cordiale de reconnaissance.

Ils ne se sont pas livrés à la honteuse inquisition des hommes de la Secte, pour connaître le nom d'un prêtre obligé de cacher ses hardiesses sous le voile de l'anonyme; ils l'ont salué comme un homme de conviction et de cœur; et, à la place des étoiles qui cachaient son nom, par une délicate attention qui les honore, ils ont inscrit un double nom qui fait maintenant sa gloire:

Conscience et Justice!

Merci à eux tous. Ils ont bien vu que l'impérieuse conviction où je suis que de tristes sectaires jettent l'Église dans un abîme m'a seule forcé à entreprendre ces livres hardis, destinés à flétrir le système dangereux de ces hommes plus malheureux que coupables dans leur fanatisme. Et M. Louis Ulbach était l'interprète intelligent de l'opinion générale, quand il disait des hommes de la Secte: „Un prêtre les embarrasse, cela se conçoit, un prêtre révélant avec douceur et avec douleur les misères de l'Église!“

Mes lecteurs devraient croire qu'après la dénégation si franche et si loyale de M. Louis Ulbach sur la paternité de *la Religieuse*, *le Monde* a courtoisement déclaré qu'il se tenait pour satisfait. Nullement! M. Venet est venu ergoter d'une manière misérable, dire que cette dénégation ne lui suffisait pas, et qu'il était plus facile de nier que de donner des preuves.

Digne fin de ce petit débat littéraire, où la Secte, comme toujours, a étalé de la haine, de grossières injures et son mauvais style, je devrais ajouter une mauvaise foi complète. Qu'on en juge.

Il m'avait fallu une raison prépondérante, capitale, pour m'imposer l'anonyme. Quoique, depuis trois siècles, les Jésuites, tant prônés par la Secte, eussent fréquemment publié leurs livres de discussion avec ce nom seul: „Par un Père de la Compagnie de Jésus," et qu'on ne se soit jamais avisé pour cela de les taxer de lâcheté et d'hypocrisie, cette raison, que tout cœur honnête comprendra, était le désir ardent de ne pas voir briser ma carrière sacerdotale. Le prêtre qui monte à l'autel, qui dirige les âmes, qui porte dans la chaire la grande parole évangélique, éprouverait une profonde douleur de se retirer du sanctuaire et d'interrompre son modeste mais fructueux apostolat dans le monde, au milieu des faibles et des pauvres.

Eh bien! voici ce que la Secte a vu dans cette parole „briser ma carrière sacerdotale“:

„O pères de la libre pensée, à quel degré d'abjection vos successeurs et vos fils sont-ils descendus! Ils n'éprouvent d'autre crainte que celle de voir leur marmite renversée. — Quand les prêtres Julio et Loubaire courent au martyre, dans *le Maudit* et *la Religieuse*, l'auteur, qui se dit pourtant le héros de ces livres, court... à la caisse.“

Cela peut se lire dans la *Revue du Monde Catholique*, où *le Monde* puise fréquemment. C'est ainsi que ces hommes comprennent le prêtre; son sacerdoce qu'il aime, c'est sa marmite qu'il regrette, et sa caisse où ne tomberaient pas les quelques sous du budget des cultes. J'ai honte pour ces hommes!

La Secte fanatique se trouve donc maintenant en face de deux affirmations contradictoires. J'étais d'abord un prêtre, un pauvre diable, vendant sa plume, pour quelques centaines de francs, à un banquier juif à demi ruiné. Je suis maintenant l'un des principaux feuilletonistes de la presse parisienne.

La Secte est aussi sûre de l'une que de l'autre de ces deux assertions. Franchement, elle n'a pas été habile dans ses recherches. Voyez ce qu'elle écrit par la plume d'un M. Chauvelot dans la *Revue du Monde Catholique:*

„Le loup libre penseur, aveuglé par son pre-

mier succès, s'est trahi de la première à la dernière page de son livre. Pour ma part, je n'avais pas lu trente lignes de *la Religieuse* que je me suis écrié: Non! non! l'auteur qui a vidé ici son âme tout entière n'est point un prêtre défroqué, mais bien un libre penseur enfroqué.“

Certes voilà qui est de bon goût, et M. Chauvelot, pour la pénétration, ne le cède en rien à M. Venet. Il est peut-être plus amusant; et nos lecteurs, heureusement peu habitués au style de la Secte, ne m'en voudront pas trop si j'ajoute encore cette citation:

„On dit qu'avec un os fossile, l'illustre Cuvier devinait la nature et les proportions de la bête à laquelle cet os avait appartenu. Ici dans ces volumes (c'est paquets que je devrais dire), que j'ai sous les yeux, je trouve non-seulement un signe isolé, mais tous les caractères réunis et tranchés d'un philosophe humanitaire, doublé d'un romancier de bas étage, et m'est avis qu'avec un peu de bonne volonté, jointe à la connaissance parfaite que je possède de la carte philosophico-dramatico-progressivo-humanitaire, je pourrais aisément lever le masque grossier sous lequel le véritable auteur essaye de se cacher, et, si je ne le nomme pas, il s'en faut de bien peu.“

Quel habile homme que ce M. Chauvelot! Ce Cuvier littéraire, en me tâtant les os, me prouvera que je ne suis pas prêtre, mais bien un libre penseur maçonnique. — „L'auteur de *la*

*Religieuse* ouvre avec bonheur toutes les cataractes de la libre pensée. — Dans ses livres, Jésus-Christ, malgré quelques équivoques qui ne trompent personne, y est ostensiblement et bruyamment nié, nié tout entier, sa divinité, son œuvre, ses dogmes et son Église.“ — Enfin, toujours d'après M. Chauvelot, qui possède si bien sa carte philosophico-dramatico-progressivo-humanitaire, „on y trouve le circulus de M. Pierre Leroux, la métempsycose du père Enfantin, le naturalisme de MM. Taine et Michelet, et partout un rationalisme sans raison.“

Tout cela, évidemment, selon Cuvier-Chauvelot, n'est pas d'un prêtre, mais d'un maçon.

Il n'y a pas à répondre à ces excentricités calomnieuses dont le seul énoncé est la réfutation. Seulement je tiens à faire comprendre qu'elles ont un but: détourner sérieusement l'opinion du monde catholique de l'idée que *le Maudit* et *la Religieuse* soient l'œuvre d'un prêtre. C'est la tactique du moment et le mot d'ordre du parti.

Il est évident pour moi que j'ai frappé la Secte au cœur; que, dans sa rage, elle ne sait qui trouver pour lui jeter toutes ses colères; qu'elle fait de la stratégie pour tromper les siens sur la valeur morale et la portée de mes écrits. Mais rien de tout cela ne réussit. C'est surtout dans les presbytères qu'à son grand désespoir ces écrits sont arrivés. Et les rapports de la Secte, parvenus de tous les diocèses, confirment

l'action puissante des deux ouvrages publiés, non-seulement sur le clergé des campagnes, accusé de lire peu, mais encore sur celui des villes et sur l'entourage même des palais épiscopaux.

Je n'espère pas moins de ce nouveau livre: *le Jésuite.* Inutile de dire que les personnages que je mets en scène sont fictifs, et que le fond du drame est de pure invention. Mais ce qui est vrai, ce sont les faits et les idées qui sont la substance même du livre.

Je déclare, devant Dieu, que je ne suis animé d'aucun sentiment de haine contre un seul membre de la Compagnie de Jésus. Ceux que j'ai connus m'ont paru individuellement honorables; parmi eux se trouvent des hommes de quelque savoir, et certainement beaucoup d'entre eux ont des vertus. Je n'ai jamais eu à me plaindre ni d'un Jésuite en particulier ni de l'Ordre lui-même. Aussi me suis-je trouvé beaucoup plus fort en écrivant ce livre. Ce n'était pas ma cause, c'était celle de l'Église, du clergé secondaire, de l'esprit moderne de liberté et de progrès, que j'avais à venger contre leur esprit de domination absolue et d'absorbante théocratie.

Seulement il est démontré pour moi que leur association, union hybride du clergé séculier et du moine, par sa constitution même d'ordre militant, par son ambitieuse prétention d'être le centre de l'Église, afin de distribuer le mouvement aux corps hiérarchiques, sans en excepter

la papauté elle-même, et au grand corps de l'Église enseignée, est l'association la plus dangereuse qui ait pu être formée dans le monde moderne; qu'elle fait, par son système, par son impétueuse ardeur, même par le talent et la vertu de ses membres, un mal profond à l'Église, dont elle divise les forces et qu'elle assimile à une exploitation humaine; qu'il y a intérêt, nécessité, pour l'Église, de dissoudre un corps qui, disséminé sur la surface du globe, comme une vaste agence d'affaires, la fait dévier nécessairement de ses voies pacifiques, et la change en une institution belliqueuse destinée, pour la plus grande gloire de Dieu, à troubler la paix de tous les peuples; qu'enfin il y a urgence, pour toutes les nations civilisées, de se protéger, par tous les moyens légaux, contre une corporation dont l'enseignement est, au fond, cette farouche théocratie, destructive de toute liberté humaine, devant, à une heure prochaine, faire régner visiblement un seul roi sur la terre, le Pape, ou plutôt, sous ce nom vénéré, la seule Compagnie de Jésus.

Le dernier roi de Naples, père de François II, ne pensait pas autrement. Au moment où les Jésuites commencèrent, il y a quelques années, leur publication théocratique *la Civiltà Cattolica*, il se hâta de signifier aux révérends Pères qu'ils eussent à cesser l'enseignement de pareilles théories, jugées par lui incompatibles avec la sûreté de sa couronne. Ils durent transporter leurs

bureaux à Rome; et plus tard un pauvre religieux fut impitoyablement exilé, pour le seul crime d'avoir lu et conservé, quelques jours, dans sa cellule, un numéro du journal des Jésuites. Ce fait a été raconté par le journal *l'Univers.*

En France, nous n'avons pas à prendre les précautions excessives et odieusement arbitraires du roi napolitain. Nous sommes assez forts pour avoir peu à redouter la publication d'une revue comme *la Civilta Cattolica*; mais je n'ose pas dire que nos institutions libérales soient assez robustes pour ne pas éprouver, à la longue, de perturbation par l'action délétère d'une société vouée à l'enseignement, douée d'une activité extrême, dont le but dernier est l'absorption de toutes les forces sociales dans l'omnipotence de la royauté spirituelle et temporelle des pontifes romains.

Je crois avoir fait toucher du doigt, dans ce livre, combien a été maladroite la Compagnie de Jésus lorsque, rétablie par les papes, elle n'a pas compris qu'un ordre nouveau s'inaugurait dans le monde, et que sa première condition de durée, comme la grandeur et la sainteté de la tâche qu'elle pouvait remplir dans cette société, fondée sur de nouvelles bases, consistait à s'assimiler les principes nouveaux, à marcher avec le siècle, à être de son temps et de son pays, au lieu de s'imposer la lutte colossale et absurde de faire

reculer l'humanité vers les institutions que rêva Grégoire VII, en plein moyen âge, et que le monde moderne repoussera avec une implacable horreur.

Que les Jésuites aient conçu cette folle idée, qu'ils la poursuivent avec des efforts inouïs et une persistance digne d'une meilleure cause, on le verra dans ce livre. Qu'ils marchent ainsi à une lutte dernière et inévitable, en achevant, par leurs imprudences, de réveiller les soupçons de ceux qui les supportent encore par respect pour la liberté, c'est ce qu'il n'est pas difficile de conclure aujourd'hui, pensée que j'ai dû peu développer, parce que j'ai voulu la laisser à l'intelligence et à la logique de mes lecteurs. On ne peut pas faire un défi éternel à la vérité, à la raison, à la force expansive du progrès, sans que cette vérité nous dévoile, sans que cette raison nous arrête, sans que cette force nous écrase.

Pendant que les hommes de la Secte voyaient dans *le Maudit* et dans *la Religieuse* des livres sortis de l'enfer, d'autres critiques leur reprochaient de se renfermer trop étroitement dans l'orthodoxie, et de ne pousser la hardiesse qu'aux limites du gallicanisme. „Nous pouvons, dit l'un d'eux dans l'un des grands organes de la presse parisienne, rassurer les fidèles que la réputation du *Maudit* éloignerait de *la Religieuse*. Ce dernier travail est orthodoxe, et l'on peut, sans crainte d'y rencontrer le poison de l'hérésie, en faire sa lecture et son profit." On comprend ma réponse.

Je reste dans l'orthodoxie, surtout parce que mes convictions sont orthodoxes, et que j'ai dû me respecter, même au milieu des écarts que semblait tolérer le roman; mais j'y reste encore, et c'est ce que mon illustre critique n'a pas entrevu, parce que la sainte cause du progrès dans l'Église, que je ne sépare pas, comme il le suppose faussement, du progrès de l'humanité, eût été compromise par une profession de foi hétérodoxe.

On aurait demandé avec raison au prêtre, auteur du *Maudit* et de *la Religieuse*, et se jetant hors des barrières du symbole, pourquoi, ennemi de l'Église, il viendrait se dire, dans son sein, un réformateur pacifique, un transformateur? Les Veuillot, les Venet et les Chauvelot eussent été forts contre moi. C'est précisément cette orthodoxie rigoureuse qui est leur désespoir. Ils peuvent rugir, me jeter leurs injures, et les plus grossières encore; ils peuvent, pour tromper les niais de la Secte, qui ne manquent pas de les croire sur parole, avancer que j'attaque le Christ, sa loi, son Église; ce qu'ils ne peuvent pas produire, c'est un passage enseignant, d'une manière formelle, et intentionnellement, une grave erreur dogmatique.

Qu'on y prenne garde! si le christianisme est divin, il sera un jour définitivement la grande religion de l'humanité. Est-ce mieux servir la cause du progrès, de procéder par des négations du dogme, qui n'ont pas avec elles leur force de

démonstration, que de préparer, pour la libre pensée comme pour la foi elle-même, le terrain de la conciliation dans l'avenir? S'il restait quelque chose de mes livres, ce serait surtout mon courage à repousser la négation, trop rigoureuse, que fait notre siècle du symbole chrétien, en même temps que d'affirmer, avec énergie, pour l'Église, le besoin de sortir du rigorisme de la lettre, afin d'attirer à elle les esprits élevés qui se font, des croyances nécessaires à l'homme, une compréhension moins étroite et moins formaliste.

Ici je serai compris des hommes de bonne foi dans le camp de la libre pensée. Ils seraient bien inconséquents d'imiter le refus de conciliation qu'ils reprochent si justement au sacerdoce officiel. Et feraient-ils autre chose, s'ils repoussaient les hommes de l'orthodoxie, qui veulent leur tendre loyalement la main, sans renier, jusqu'à bonne preuve du contraire, ce qu'ils croient divin et impérissable dans leur symbole?

## LETTRE A M. LOUIS VEUILLOT

### SUR LA

## *SUITE DES* LIBRES PENSEURS.

---

*Le Monde*, en annonçant l'œuvre nouvelle de M. Louis Veuillot, a donné pour specimen du style de ce spirituel écrivain l'article qui attaque l'auteur du *Maudit* et de *la Religieuse*.

---

Cher monsieur Veuillot,

Que vous êtes donc aimable de nous apprendre, par un écrit public, que vous êtes encore dans le monde! Vraiment, je vous croyais au fond de quelque bonne et douce moinerie, mort à toutes les choses de la terre, et vous délectant à réciter pieusement votre chapelet. Cela vous va si bien, que je me figure toujours votre illustre personnage, dans cette attitude si humble, marmottant

ses *Ave* sur les trottoirs, comme on peut vous rencontrer à la brune.

Et voilà que vous donnez une suite á vos *Libres penseurs!*

C'est bien hardi.

Vous aviez tant d'esprit autrefois, qu'il vous faut une dose assez fort d'audace, pour oser croire que celui qui vous reste est à la hauteur d'un livre à sensation.

Vous vous êtes décidé cependant. Que Dieu vous soit en aide!

Je vais vous étonner, cher monsieur Veuillot, mais je vous dirai que moi, si amoureux de toutes les exentricités qui tombent de votre plume, je ne lirai pas votre *Suite des Libres penseurs.*

Pourquoi donc? Serait-ce parce que j'y suis attaqué?

Pas le moins du monde. C'est parce que j'y suis mal attaqué.

Comment! vous n'avez que cela à dire contre l'auteur du *Maudit* et de *la Religieuse?* Mais c'est pitié, monsieur Veuillot, c'est pitié!

Vous avez lu ces deux romans, et vous commettez l'étrange erreur de me prêter l'idée „de diffamer le clergé pour diffamer la religion.

Voilà qui est fort!

Ils sont loin, monsieur, les jours où vous étiez une puissance; où votre parole, tout imbibée de la séve de la virilité, imprimait un stigmate et

corrodait un nom, comme le feu. Vous ne l'avez plus cette séve, et comme le vieux Priam réfugié près de l'autel, vous ne jetez qu'une flèche tremblante, *telum imbelle*.

Je vous eusse redouté alors. Je ne voudrais pas aller à la postérité, avec les rudes coups de verges que j'eusse reçus de vous dans les *Libres penseurs*. Il m'est indifférent aujourd'hui que vous me jetiez de grosses injures, dans cette queue de petites satires où vous serez méchant, quand il faudrait être incisif, et vulgaire quand il faudrait être plaisant.

Hélas! monsieur Veuillot, le *mens divinior* vous a fui. Vous laissez cela aux plus jeunes, à ceux qui font encore ce beau rêve d'idéal qui s'est terminé pour vous dans les visions de Marie d'Agréda et de sœur Emmerich. Perdu, noyé dans ce monde mystique, où l'on croit à toutes les folles qui ont des taches aux mains et au côté gauche, et où l'on se figure que Dieu parle par des images de la Vierge, en lui faisant rouler dévotement les yeux, „doucement agiter le sein," que pouvez-vous nous dire maintenant de sérieux et de vrai?

Jugez-en par mon exemple.

Comme tous les hommes du sacerdoce qui ont vu, avec douleur, la décadence effrayante où se traîne le Catholicisme, qui surtout ont étudié de près l'influence néfaste que votre école exerce sur l'Église, école qui est constituée, depuis vingt

ans, en une secte dominatrice et haineuse, voulant diriger le monde, comme les Jésuites ont la prétention de le faire et de l'Église et du Pape lui-même, j'ai dû chercher à dévoiler le danger de l'influence de votre école, et à montrer l'abîme où court rapidement le Catholicisme.

Je pouvais remplir cette tâche difficile par des écrits de formes diverses: livres de polemique, articles de journaux, discussions de toutes sortes. Avant moi, d'autres l'ont essayé; et j'ai vu que cette guerre de plume ne les a pas menés loin. Ils signalaient les tendances de votre parti, ils relevaient, avec plus ou moins de force, quelques-uns de vos paradoxes; mais la Secte qui s'appelle „légion,“ se riait de ses escarmouches isolées dont elle ressentait à peine les blessures.

Décidé à entrer dans la lutte après eux, je conçus un plan plus hardi. Je songeai aux masses et à la forme littéraire qui va le mieux aux masses, le roman. *Le Maudit* et *la Religieuse* parurent.

Coupable vous-même de certains romans, entre autres de *l'Honnête Femme*, vous ne pouvez pas me faire un crime d'avoir eu recours à ce genre littéraire.

J'ai été net, vigoureux, incisif. J'ai tourné et retourné le scalpel dans les blessures que je faisais. Sans pitié pour vos folles doctrines je les ai étalées avec leurs nudités honteuses, je les ai fait toucher du doigt; et le cri d'immense dou-

leur poussé par les vôtres, et que je vous ai arraché à vous-même, m'a prouvé que j'avais profondément sondé la plaie du Catholicisme, et que j'avais frappé juste.

Mais, monsieur, de ces attaques ardentes contre votre dangereuse coterie il y a loin, immensément loin, à ce que vous voulez bien appeler une attaque contre la religion. Il serait étrange que j'eusse pour but de diffamer la religion, comme vous le dites, et qu'en même temps, je ne m'attaquasse qu'aux doctrines qui la défigurent, qu'aux hommes qui la font détester. A-t-on pour but de déshonorer une œuvre d'art, lorsqu'on se plaint du grossier badigeon dont on l'a recouverte, aux âges de barbarie, lorsqu'on se met à l'œuvre pour enlever ce badigeon honteux? Il est évident, pour tous ceux qui ont lu mes livres, que mon but est précisément de sauvegarder l'œuvre divine dans l'Église, en cherchant à la dégager des superfétations humaines.

Que je me trompe dans cette pensée, qu'elle soit ou non exécutable, que l'œuvre doive marcher telle qu'elle est, — c'est votre théorie, avec son cortége d'institutions nées aux vieux âges, ou se transformer, en s'assimilant le monde moderne, ce que je pense, et ce que pensent avec moi bon nombre de hautes et de belles intelligences, il n'en reste pas moins que vous me calomniez sciemment, en appelant „infâme" l'œuvre courageuse où je cherche à démontrer, pour le chris-

tianisme, le besoin de rompre avec les théories usées, dont vous êtes encore le représentant dans la publicité européenne.

Je puis vous déplaire, beaucoup vous déplaire dans mes livres, puisque je ne pense pas comme vous; mais qu'ils soient une attaque à la religion elle-même, c'est ce que votre parole ne persuadera à personne, parce que c'est une fausseté patente, une insigne calomnie.

Vous me demandez pourquoi alors je ne me nomme pas.

J'ai dit, dans mes préfaces, les graves motifs pour lesquels j'avais dû taire mon nom. Si les livres étaient médiocres, sans portée, même avec un nom, tout sombrerait dans l'oubli, et le nom et les livres. S'ils avaient une sérieuse valeur, le nom devenait inutile; et j'empoissonnais, pour une gloire d'auteur, toute ma vie sacerdotale.

J'ai fait cela, et j'ai raisonné ainsi: c'était mon droit.

Vous eussiez voulu autre chose, je le vois bien, excellent monsieur Veuillot. Vous, vous teniez immensément à savoir mon nom. Cela entre dans vos conditions de polémique. Quand vous avez maille à partir avec Navet ou avec Greluche, vous êtes enchanté de vous escrimer contre les noms de Greluche et de Navet. Vous trouvez cela spirituel. Et si Navet et Greluche ont eu quelques bonnes raisons contre vous, habile homme, vous comptez assez sur la naïveté de vos lecteurs du

monde religieux pour savoir qu'ils se contenteront de vos facéties sur les noms de Greluche et de Navet, et ne songeront pas à vous dire : Hé ! les raisons de Navet et de Greluche, y répondrez-vous ?

Mon nom vous ayant donc manqué, — je suis bien méchant, avouons-le, de vous priver d'une satisfaction aussi innocente, — vous m'en avez fabriqué un. Je suis pour vous : L'HUMBLE TROIS-ÉTOILES. Ce n'est pas mal ; il y a là un petit rien de poésie dont je vous sais gré. Franchement, c'est plus honnête que Greluche, moins restaurant-bouillon que Navet. Merci, merci ! vous ne m'avez pas appelé Babouin. Votre dictionnaire ne se sent plus autant des fréquentations de votre adolescence. Ce qu'on gagne à vivre un peu avec les Jésuites !

Donc *l'humble Trois-Étoiles* était devant vous, avec son artillerie formidable. Je vous vois parcourant ces effrayantes pages,

— Mais c'est affreux ! Mais c'est terrible ! Mais il n'épargne rien, ce scélérat d'abbé ! Oh ! ces abbés qui écrivent ! J'en ai bien éreinté. — Celui-là n'y va pas, comme ses pâles prédécesseurs, avec des coups d'épingles. Comme il manie la massue ! — Peste de ton abbé ! Mais qui peut-il être ? Il connaît bien les détours du sérail ! On jurerait un ex-secrétaire intime d'évêché, un ex-jésuite, qui sait ? Peut-être plus encore. Mais ce n'est pas possible. Les enterrés de Saint-Denis

n'écrivent pas. — Quel est donc ce diable d'abbé? Il me damnera, cet abbé.

Vous avez dit cela, vous avez dû le dire. Mon petit doigt ne me trompe pas.

Mais vous n'êtes pas seul, il y a la sainte camarilla. Quels cris de paon! Quel vacarme! Elle a poussé d'immenses gémissements, comme une femme dans les douleurs. — Un prêtre! un prêtre m'attaquer, porter sa main sur moi immaculée, sur moi si dévote au Pape, si pure dans mes principes que toute opinion du Pape est un dogme à mes yeux! Quelle horreur! Monsieur Veuillot, vengez-nous! il faut écraser cet infâme!

— Mais que faire? grand Dieu!

— Bon! est-ce que vous êtes en peine? Faites comme autrefois, comme toujours. Dites que ce n'est pas un prêtre; que c'est un de ces *histrions d'orgueil* qui composent la Société des gens de lettres.

— Hum!

— Allons donc! pas de vergogne. En auriez-vous maintenant? Il faut marcher jusqu'au bout. Monsieur, à l'œuvre! un coup hardi! Affirmez que le prétendu prêtre n'est autre chose qu'un libre penseur.

Vous avez trouvé l'idée passablement stupide. Un reste de raison qui a survécu au pathos de *Rome et Lorette* vous a dit que la France intelligente, le monde littéraire, de Saint-Pétersbourg à Calcutta, ne croiraient pas cette facétie.

Mais il fallait céder. Pauvre monsieur Veuillot, vous avez été maître absolu dans la coterie des purs, si maître qu'un beau jour vous avez pris peu poliment par la main un comte-marquis, un fils des croisés, et que vous lui avez dit : — Très-haut et très-puissant, vous ne resterez plus dans la boutique. — Les temps seraient-ils changés ? Votre parti vous dicte-t-il des lois et vous a-t-il imposé l'obligation d'écrire l'article : L'HUMBLE TROIS-ÉTOILES ? Cela n'est pas impossible. Et je soupçonne *le Monde*, ce traître de *Monde*, de vouloir prouver, à toute la catholicité, que vous baissez terriblement dans vos homélies, et qu'on aurait bien tort de penser que vos premiers-Paris de *l'Univers* étaient supérieurs à ceux de MM. Coquille, Chantrel et Maumigny ; et, pour preuve irréfragable, *le Monde*, en annonçant votre *Suite des libres penseurs*, s'est hâté de donner, comme primeur du livre, votre article contre moi.

Ce malheureux numéro du 1er octobre 1864 est allé aux quatre coins du monde catholique. On l'a lu chez les évêques : Tiens ! M. Veuillot baisse bien ! — On l'a lu chez les chanoines : — M. Veuillot baisse bien ! — On l'a lu chez les Bénédictines, chez toutes les Sœurs : — Ce bon M. Veuillot baisse bien. — Les sacristains l'ont lu : — Ah ! qu'il a donc baissé, M. Veuillot ! — Et vous avez eu le coup de pied de l'âne.

— Aussi pourquoi écrivait-il ce stupide article contre l'auteur du *Maudit* et de *la Reli-*

*gieuse?* Si tout son livre est de cette faiblesse, quelle chute! *De profundis!*

Mais revenons à votre mauvais article. Vous aviez contre moi des griefs à faire valoir: pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Il fallait reprendre la thèse du *Maudit* et de *la Religieuse*, défendre, à vos risques et périls, la Secte que j'attaque et dont vous êtes le chef avoué. Vous étiez là dans votre rôle et dans votre droit. J'ai été sévère pour un certain dom Lecreux; il fallait défendre dom Lecreux; j'ai malmené l'évêque Bigut, et j'avoue que, pour un abbé, j'ai été un peu hardi; il fallait me tancer de la liberté grande; j'ai flagellé le publiciste, le grand publiciste Falot, qui a écrit *la Malhonnête Femme*, — vous, vous avez écrit *l'Honnête Femme*; — vous pouviez défendre Falot, vous porter fort pour Falot, me provoquer même, pour soutenir la gloire de Falot. Je vous aurais aimé de vous poser ainsi, devant moi, en loyal adversaire. Nous aurions échangé quelques bonnes pages; cela fait toujours passer une heure ou deux au public qui aime les gens d'esprit.

Pas du tout: vous entreprenez une thèse impossible: que je suis un membre de la Société des gens de lettres, un *chose*, un *pauvre diable*; quoi de plus? „un *Labre* littéraire.“ Oui, vous me comparez à saint Labre. Voilà du complet mauvais goût. Et je déclare que ma conscience, bien calme et bien innocente devant elle-même,

malgré ses hardiesses contre votre Secte, ne souffre pas le moins du monde „*de la vermine que Labre se contentait de souffrir sur sa peau.*“ Par cette vilaine comparaison, qui est de vous, et que moi, tout infâme que vous me dites, je ne me permettrais pas, quand il s'agit d'un mendiant canonisé par Pie IX, vous n'êtes pas honnête pour ce malheureux saint, et, soit dit entre hommes qui écrivent, vous êtes grossier pour moi.

J'ai été malmené, dans une de vos revues, par un monsieur qui ne se gêne pas pour employer des termes équivalents à ceux de *vermine*, de *gaz qui asphyxie*, de *boue*, d'*infection*, et d'autres élégances qui composent votre palette littéraire et dont vous émaillez l'article misérable que vous m'avez consacré; mais je le tiens pour un garçon qui a quelque franchise, mauvais écrivain, oui, distillant l'injure jusqu'à l'impudeur, exactement comme vous, mais ne prenant pas, quand il s'agit de moi, le nom d'un port pour un nom d'homme. Il lui a répugné d'entrer dans cette pauvre voie de défense contre les deux „romans fameux,“ — vous les appelez ainsi, — qui consiste à ne pas en accorder la paternité à un prêtre, pour la décerner à quelque membre de la Société des gens de lettres. Ceci est bonnement stupide, et ce monsieur brutal envers moi, autant qu'on puisse l'être envers un abbé anonyme, n'a pas voulu être stupide.

Vous, à bout d'idées et de raisons, pour al-

longer votre maigre article, vous vous êtes jeté sur cette pitoyable invention:

„Il ne se contente pas de faire modestement son nom; il prend encore une qualité qui ne lui appartient pas: *l'abbé Trois-Étoiles*. Il charge sa pauvre conscience d'un mensonge qui est en même temps un vol... Il faut pourtant s'attendre à le voir assumer sa gloire. Un jour, ôtant lui-même son masque et montrant son visage plus vil encore, il dira tout fier: „C'est moi, un tel, de la Société des gens de lettres."

Vous avez écrit cela, monsieur Veuillot, vous l'avez écrit. Et, pour mieux rendre votre idée, vous me mettez beaucoup au-dessous du *larron qui dérobe un mouchoir*, bien convaincu „qu'on ne vous reprochera pas de faire des assimilations odieuses." Saint homme! Non, vous n'êtes pas capable de comparaisons peu chrétiennes! Vous trouvez tout naturel de dire *que j'enseigne l'immoralité, que je diffame le clergé pour diffamer la religion, que je fais une œuvre malhonnête, un travail infâme*. Tout ceci coule sous votre plume avec une facilité charmante; vous ne soupçonnez pas qu'il y ait rien là contre la charité. Vous ne craignez pas de *charger votre pauvre conscience de mensonges et de calomnies*. Vous ne voyez rien là contre la justice qu'un homme attend d'un autre homme; votre sens moral ne s'élève pas jusque-là; et, si mon nom était à mon livre, et que je fisse appel aux tribunaux de mon

pays contre les imputations calomnieuses de vous et des vôtres, vous seriez tout surpris de vous entendre condamner pour diffamation : — Ces misérables juges, diriez-vous, se sont laissé gagner par les loges maçonniques.

C'est qu'il y a un honneur, une justice que vous ne soupçonnez pas. Vous distillez, avec une merveilleuse candeur, l'injure la plus outrageante, comme la bonne petite abeille condense son miel. Rien, hélas! ne vous corrigera sur ce point. Vous pensez plaire à Dieu par vos haines, sauver la foi en jetant l'insulte au front de quiconque vous paraît un adversaire. Le mensonge, pourvu qu'il soit pour la bonne cause, vous semble une arme pure. Ce sont des ennemis, dites-vous: *quis in hoste requirat?*

Il vous faudra les clartés d'une autre vie pour éclairer votre conscience sur ces singulières aberrations de polémique chrétienne. Vous allez à la communion, au rosaire, en sortant de vos élucubrations vénéneuses, après avoir pris un homme que vous ne connaissez pas, que votre foi vous commanderait d'aimer, si vous compreniez votre foi, et, après avoir entassé sur cet homme plus d'injures et de brutalités de paroles que n'en soupçonna jamais le plus acharné païen, votre conscience ne vous fait pas un reproche. Et vous vous dites avec bonne foi: „Mais je suis un fervent catholique." Et vous ne voulez pas que les hommes du monde, incapables de s'expliquer par

quels détours étranges de barbare casuistique, on arrive à de telles aberrations en fait d'honneur, de charité et de justice, prennent en horreur les robustes catholiques de votre force, et préfèrent mille fois les honnêtes incroyants qu'ils rencontrent sur la rue.

Vous les avez pourtant amenés là. Moi qui ai étudié de près des hommes qui vous ressemblent, je me rends compte de cette bonne foi effrayante par laquelle, comme il est dit dans l'Évangile, on croit servir Dieu en persécutant les hommes. Je vous comprends, malheureux égarés par des haines fanatiques; et, au moment où de sang-froid vous déversez sur moi le plus de fiel que vous pouvez tirer du fond de votre cœur, je n'ai qu'une chose à faire, vous donner votre pardon, comme on pardonne à l'imprudent qui vous heurte, au buisson épineux qui vous déchire la main.

Et d'ailleurs, monsieur Veuillot, vous étiez ainsi fait. C'était votre nature; vous aviez besoin de haïr. Mais vos haines vous servent mal. Vous ne pouvez pas comprendre que vous donnez un baptême de gloire à toute œuvre sur laquelle vous portez vos souillures.

Les nobles et douces paroles que j'ai reçues, de toutes parts, sur mes deux premiers romans, me sont bonnes au cœur. Toutefois je puis y supposer au moins de l'indulgence. Mais quand ils sortent de vos mains, qu'ils ont passé sous

votre souffle, que votre regard de bestiaire les a dévorés, comme des suppliciés dans un amphithéâtre, ils sont pour moi des martyrs. On peut mettre sur eux la palme, et écrire en lettres d'or au frontispice: *Insultés par Veuillot.*

Vous décernez donc l'auréole aux écrivains que vous pensez flétrir. Quelques natures chagrines, ennemies de ce qui est grandeur, lumière, liberté, peuvent vous écouter et s'en tenir à votre parole. Les masses courent aux livres que vous leur défendez. Elles n'ont pas de guide plus sûr, pour discerner des pages chaudes et généreuses, que votre haine.

Je savais ces choses, et il me semblait déjà que vous manquiez, par votre silence, à la consécration du *Maudit* et de *la Religieuse.* Tout cela m'est venu à son heure, et je le regarde comme une bénédiction. Toutefois je ne vous remercie pas. On ne doit rien à qui nous jette l'injure, même quand cette injure devient, aux yeux de tous, légitimement un titre de gloire; mais je prends acte, pour mes livres, de la violence des coups que vous avez dirigés contre eux, des colères qu'ils vous ont inspirées.

Puisque vous m'y avez forcé, j'ai dû régler définitivement mon compte avec vous, et montrer ce que valent vos attaques haineuses.

Selon vous, *j'insulte à Dieu, à la conscience, à la pudeur.*

Selon vous, *je diffame tels et tels honnêtes gens.*

Selon vous, *je ne suis pas un abbé, mais un membre de la Société des gens de lettres.*

Je crois bien résumer là, dans toute leur énergie, les griefs pour lesquels vous me faites figurer parmi les libres penseurs.

Or quelle ne serait pas la surprise des lecteurs du *Maudit* et de *la Religieuse*, qui vous auraient cru sur parole, lorsqu'ils liraient des pages dans lesquelles pas une allusion même ne blesse la pudeur, où tout est foi, dévouement, sacrifice, où les héros sont purs autant que des anges, comme Julio, dans *le Maudit*, ou reviennent courageusement à la vertu, en présence des tentations les plus séduisantes, comme Loubaire, dans *la Religieuse*.

Ajoutons que je suis resté scrupuleusement, et par conviction, dans la donnée catholique; et, je le demande, où sont donc les grandes insultes à Dieu et à la conscience?

Il est vrai, puisque ces livres sont des romans, ils mettent en drame les théories qu'ils veulent rendre populaires, ou qu'ils veulent combattre. Quand Molière créa son *Misanthrope*, son *Avare*, son *Tartufe*, il prit dans la nature quelques types d'avares, de misanthropes, d'hypocrites; il ne diffama pas pour cela tels et tels honnêtes gens. A votre compte, il n'y aurait pas de scène dramatique possible; vos honnêtes gens se recon-

naîtraient partout, et crieraient, comme vous, à la diffamation.

Qu'ai-je fait de plus, à part le génie, que Molière dans ses pièces immortelles? J'ai choisi mes types; mais j'ai groupé autour de chacun d'eux tout ce qui pouvait les compléter, en faire l'idéal que je voulais offrir à la verge du ridicule. Et voici que vous allez prendre ces conceptions de l'art pour des portraits! Il y a un certain Falot, un certain dom Lecreux, un certain évêque Bigut. Vous croyez donc que j'ai si bien peint mes hommes d'après nature, qu'on n'ait plus qu'à décliner le nom de chacun d'eux?

Quel est dom Lecreux?

— C'est bien simple, direz-vous. C'est dom ***.

— Ah! malheureux! Vraiment, il y aurait un religieux, en France, auquel conviendrait, trait pour trait, l'image que j'ai faite de cet ambitieux éconduit qui a voulu absolument de la crosse? Tant pis pour dom ***, s'il se reconnaît là: vous lui faites plus d'injure que moi. J'ai peint un idéal, et il se trouve que dom *** a, selon vous, joué le rôle misérable de mon dom Lecreux: qui de nous deux diffame dom ***, vous ou moi?

— Mais, l'évêque Bigut, nous le connaissons!

— Pas possible! il y aurait un cerbère de l'épiscopat français aussi violent, aussi tenace, aussi ennuyeux que mon Bigut? Et vous le con-

naissez? Vraiment je n'en reviens pas. Tant pis encore pour ce révérendissime évêque. C'est vous qui attachez son nom au portrait de fantaisie que j'ai esquissé. Vous dites que c'est Mgr l'évêque de ***. Et voilà que d'autres ont la maladresse de nommer Mgr P... évêque d'A... auquel, je le jure devant Dieu, je n'ai jamais pensé.

Vous voyez que mes masques se trouveraient convenir à beaucoup de visages. Vous êtes bien peu respectueux pour nos évêques.

Je gagerais que vous avez raisonné de la même manière pour Falot. Celui-là est un des types les plus étranges qui aient pu être crayonnés de notre temps. J'aime assez ce Falot. Il est original, rageur, vrai malandrin de l'Église, tout taillé pour porter la tiare laïque, en égrenant ses chapelets, vrai Jésuite à faire marcher les Jésuites, mauvais coucheur en littérature, s'il en fut, ayant toutefois la verve du quart d'heure, au demeurant, un fort jouteur.

Vous me dites:

— A qui ferez-vous croire que ce Falot n'est pas un personnage réel? Mais je le connais intimement ce Falot; mais il est moulé sur nature. Et quand vous lui faites jouer son rôle, je sais si bien mon homme par cœur, qu'il me semble le regarder passant devant mes yeux, comme devant un miroir.

Monsieur Veuillot, prenez garde: il ne faut pas tant pénétrer les choses ici-bas. Auriez-vous

la prétention de soutenir qu'il y a entre Falot et votre nom plus d'un autre rapport que celui de la rime? Vous seriez imprudent. C'est donc vous qui allez dénicher là votre image, qui prenez l'amère volupté de vous regarder dans ce portrait, portrait qui n'est pas toujours beau, bien que l'idéal de mon livre ne soit pas, à coup sûr, un malhonnête homme. Je n'ai pas aussi maltraité mon Falot que vous l'avez fait de Greluche, des deux Navet, de Babouin, etc., etc. Mais franchement je vous dirai, à mon tour, que vous vous êtes imposé un rude martyre, en vous reconnaissant dans Falot. Le pauvre Labre ne souffrait que sous ses haillons. Vous vous êtes donné la torture d'un homme qui se déchire le cœur de ses propres mains.

Pauvre monsieur Veuillot! je vous croyais plus de résignation chrétienne! Cela vous a donc fait bien du mal? Ah! plume cruelle, voilà de tes ravages! tu as fait au cœur de M. Veuillot une éternelle blessure!

Je m'explique encore votre extrême sensibilité à l'endroit de Falot; mais de quel droit osez-vous me dire que j'ai insulté des hommes „parce que je savais très-bien que ceux que j'attaquais ne donnent pas de coups de bâton?"

Je soutiens que je n'ai insulté personne dans mes livres. J'ai attaqué des doctrines dangereuses; c'était mon droit, je ne l'ai pas dépassé.

Mais vraiment c'est de l'effronterie, quand on s'est posé comme vous en insulteur public, de venir parler ainsi. Est-ce que, par hasard, quand vous avez insulté jadis tant d'honnêtes libres penseurs, de ces libres penseurs, selon vous, capables de tout, vous auriez reçu quelques coups de canne? Cela ne peut pas être. Car enfin, si vous aviez ces amers souvenirs de votre première œuvre, vous n'iriez pas, malgré la largeur de vos épaules, recommencer contre eux un second libelle; et vous voilà bien forcé de convenir que les libres penseurs ne sont pas plus capables d'un guet-apens que Falot et autres, que vous prétendez reconnaître dans *le Maudit* et dans *la Religieuse*.

Si les libres penseurs se permettaient de donner des leçons de ce genre aux folliculaires qui les insultent, vous pourriez avoir un compte sérieux à régler avec mon honorable éditeur. Ne craignez rien, monsieur: s'il vous rencontrait un soir dans les rues de Paris, disant votre chapelet, il ne s'abaisserait pas à lever sa canne sur vous, il vous dirait: — Vous m'avez traité, dans votre article, en termes qu'on ne se pardonne pas dans le monde entre gens qui se respectent; mais, quoique libre penseur, je ne vous tirerai pas les oreilles. Je suis tolérant devant vos injures; ne vous targuez donc pas de ce que vous et les vôtres n'allez pas provoquer les romanciers qui vous mettent en scène. Il y a longtemps

que les libres penseurs vous donnent l'exemple de la modération.

Vous dites enfin, monsieur, que je ne suis point un abbé, mais bien un membre de la Société des gens de lettres.

Je pourrais être l'un et l'autre. Mais j'affirme que je n'ai point l'honneur de faire partie de la Société des gens de lettres, et que je n'ai point usurpé un titre en prenant celui d'abbé.

Au reste, monsieur, vous les connaissez bien peu ces hommes du monde lettré, en supposant que, pour être lus, ils vont s'affubler du bonnet sacerdotal. M. Louis Ulbach a relancé vigoureusement les vôtres, quand ils lui ont prêté ce déguisement. Outre que c'eût été une mauvaise action, un homme de sa valeur n'a pas besoin d'avoir recours à ces misérables subterfuges. L'*Homme noir* lui-même a-t-il paru avec le titre d'abbé? Le griffonneur de ces très-mauvaises pages n'a-t-il pas voulu y attacher son nom?

Hé! monsieur, si cela n'engageait pas sa conscience, un abbé, pour être lu, renoncerait à son titre, et prendrait celui de membre de la Société des gens de lettres!

En me supposant un membre de la Société des gens de lettres, déguisé en abbé pour un motif de spéculation, vous vous êtes trompé lourdement. Ce titre d'abbé a été si peu la cause du

succès de mes livres, qu'il vous est facile de faire une expérience personnelle. Vous êtes bien convaincu de votre valeur d'écrivain; eh bien! publiez, n'importe chez quel éditeur, un roman, frère de votre *Honnête Femme*, et, comme le premier, fortement épicé de gaillardises; gardez, comme je l'ai fait, un anonyme absolu; signez seulement: Par l'abbé ***; et je vous fais la gageure qu'il ne s'en vendra pas cinq cents exemplaires.

Comprenez-vous la force de l'argument?

Mais mon nom, monsieur Veuillot, eût donné à mes romans un retentissement plus grand encore. Et s'ils ont été accueillis du public, c'est qu'ils frappaient juste. Le monde de notre époque, inquiet des extravagances de l'idée théocratique, menacé de ses envahissements souterrains, de ses provocations de toutes les heures, a vu, dans mes livres, la grande Secte démasquée, flagellée, et cela par une maiu courageuse appartenant au sacerdoce lui-même. Le monde s'est trouvé fort de ces révélations venant d'un homme qui n'était pas un ennemi, mais un hardi réformateur. Voilà mon histoire, et voilà ce que vous n'osez avouer.

Votre article, contre moi, dans la suite de vos *Libres Penseurs*, vous fera, comme écrivain et comme chef de la Secte, un tort immense; et voici comment.

Vous êtes là écrivain médiocre, vieux lion aux ongles usés, vous répétant d'une manière misérable, et épuisant ce vocabulaire de mots mal odorants dont vous avez toujours assaisonné vos écrits. Je vous ai porté malheur : vous faites une pauvre rentrée dans la publicité littéraire.

De plus on voit, à toutes les lignes, que vous n'êtes pas sincère, que vous écrivez pour les besoins de la Secte, que vous ne croyez pas un mot de ce que vous écrivez, que vous savez pertinemment que *Chose*, — c'est votre style, — est bien une personnalité de l'Église, assez habile de la plume pour que vous ne le confondiez pas avec le *premier Chose venu* qui vend sa conscience à un éditeur, en échange de quelques misérables billets de banque. Vous savez comme moi-même que je n'ai pas vendu ma conscience, que j'écris de conviction, de foi, de sentiment intime et douloureux des plaies de l'Église, à laquelle votre fougueux appui a été si fatal. Vous savez cela, parce que cela s'échappe de toutes les pages de mes livres, parce qu'il n'y a pas eu un seul de tant de milliers de lecteurs de ces livres, qui ne se soit dit, s'il a été de bonne foi : Voilà un écrivain profondément convaincu.

Dès lors votre attaque violente dans le fond, grossière dans les termes, uniquement piquante d'intention, n'est plus, pour le monde qui possède un grand sentiment de justice, qu'une ré-

plique officielle d'un chef de parti qui se trouve battu.

Oui, monsieur Veuillot, mes livres, sous la forme légère de roman, ont fait un mal horrible à votre Secte; ils l'ont montrée à nu; ils l'ont fait voir haineuse, mesquine, personnelle, jouant un rôle, dépourvue absolument de grandeur, de plan dans l'avenir, attachée à la lettre pharisaïque, faisant mille fois plus de mal à l'Église et à la papauté, par ses procédés incroyables de polémique, que ne lui en firent jamais ses adversaires les plus acharnés. Ceci est senti, démontré, mis en scène, à toutes les pages des *fameux romans!* La déconsidération est tellement attachée maintenant à cette Secte, que nul de ses chefs les plus avoués, vous le premier, n'avez osé vous mêler aux séances de l'assemblée de Malines, où vous saviez à l'avance que vos doctrines n'auraient pas la majorité, où il aurait fallu vous effacer devant ces hommes qui se sont décidés à rompre avec vous, tant vous meniez rapidement le catholicisme à sa ruine.

Je m'explique donc très-bien que vous ayez contre *le Maudit* et contre *la Religieuse* une haine implacable. Ces livres-là vous tuent.

Mais ils ne tuent que votre école, entendez-le bien. Ils ne feront jamais d'incroyants. Nul après les avoir lus ne sentira la foi affaiblie dans son cœur; mais il comprendra peut-être mieux

comment on adore le Père en esprit et en vérité. Ce ne sont pas les livres comme les miens qui ont produit les *Solidaires*; ce sont ceux de la Secte dont vous êtes l'âme. Vous avez fait tant de bruit, tant débité d'extravagances, au nom de l'Église, que ces hommes ont cru que vous étiez l'Église, que vous aviez le droit de parler en son nom; et ils se sont éloignés d'elle avec horreur. Je le comprends. Mes livres serviront peut-être à dissiper leurs illusions; et seuls vous serez responsables de leur erreur.

Que direz-vous maintenant du *Jésuite*? Qu'il est aussi de quelque membre de la Société des gens de lettres? que je diffame d'honnêtes gens?

Vous direz cela; mais il sera prouvé que je rends toute justice aux vertus privées des membres de la Compagnie de Jésus, que j'attaqué seulement son plan dangereux d'influence sur le monde, la voie fatale où elle s'est engagée, en se plaçant dans un antagonisme violent avec toutes les aspirations de la société moderne. Comme j'ai signalé la Secte coupable qui a perdu le catholicisme, j'ai signalé l'Ordre religieux qui veut reconstituer son ancienne puissance, en reprenant la société par la base, et en voulant qu'elle revienne aux errements de l'ancien régime, pour que lui-même dirige, de nouveau, les royautés et les aristocraties.

Voilà ce livre. Il y a là discussion honnête;

démonstration par les procédés que peut avouer un écrivain qui se respecte. Libre à vous de faire encore de ce frère du *Maudit* et de *la Religieuse* un livre infâme. Vous serez dans votre rôle : moi je serai dans la logique et dans la raison.

Terminons cette lettre, monsieur Veuillot. Je ne vous soumettrai plus qu'une considération.

Comment se fait-il que, — à part les injures adressées à mon éditeur sur l'envoi des prospectus qui annonçaient *le Maudit* et *la Religieuse*, — j'aie reçu des contrées les plus éloignées, d'hommes et de femmes pour lesquels je suis complétement un inconnu, des lettres où l'on rend toute justice à la pensée qui a dicté mes livres, au courage que j'ai eu d'attaquer la Secte, au service immense que par là j'ai rendu à l'Église ? Comment se fait-il qu'il y ait des prêtres, des membres même des ordres religieux, assez sévèrement traités dans mes livres, qui aient voulu s'unir à ce concert d'éloges ?

Qui a obligé ces esprits cultivés, occupés des hautes questions sociales et religieuses, leurs lettres le prouvent, à venir m'offrir un hommage qui ne peut être suspect, s'ils n'eussent pas eu la conviction de l'honorabilité de l'écrivain et de l'immense portée de l'œuvre ?

J'ai à me prononcer entre leur jugement et le vôtre. Vous êtes l'homme dont les idées sont

le plus attaquées dans ces livres. Eux sont de simples spectateurs des luttes du siècle. Naturellement vous êtes, pour moi, partial, extrêmement partial, comme le sont tous nos ennemis. Mes lecteurs, au contraire, par là même qu'il leur est impossible de me connaître, sont à mes yeux dans les conditions de l'impartialité la plus absolue.

Pouvez-vous me blâmer d'accepter leur jugement sur mes livres, de préférence au vôtre?

Je pourrais joindre à ma lettre quelques-uns de ces jugements portés sur mes deux premiers livres; et vous me diriez si j'ai dû soupçonner d'une complaisance coupable des lecteurs qui, n'ayant rien à ménager avec moi, ne me devaient que la vérité.

Je désire même, dans l'impossibilité où je suis de répondre au grand nombre de lettres de ce genre qui me sont adressées, profiter de cet écrit pour remercier publiquement le monde intelligent de ses chaudes sympathies.

Adieu, monsieur Veuillot, nous sommes aux deux pôles de l'idée religieuse. Vous la voulez avec tout le despotisme, avec celui qui écrasera le plus l'âme humaine; je la veux avec toute la liberté, avec celle qui lui donnera des ailes d'or pour s'élever jusqu'à Dieu. Je ne vous convertirai point à la liberté; vous ne me ferez point descendre à aimer le despotisme, dont j'ai,

avec tous les fiers esprits de mon siècle, une invincible horreur.

Reste de se dire, vis-à-vis de vos funestes doctrines, un loyal et franc ennemi; vis-à-vis de votre personne, un serviteur respectueux.

Ce que j'ai l'honneur d'être.

L'abbé ***.

---

PREMIÈRE PARTIE.

# LES ENTRAINEMENTS.

## I

### Ni traître ni ennemi.

Je viens d'atteindre la cinquantième année de ma vie, et j'en ai passé près de trente dans la Compagnie de Jésus. J'ai aimé cet ordre; ce n'est pas assez dire, j'ai été passionné pour lui. J'y entrai avec tout l'enthousiasme d'un cœur de dix-huit ans, qui cherche l'idéal et qui pense l'avoir trouvé. Dois-je avouer toute la vérité? même aujourd'hui, en écrivant ces pages, où je m'épancherai en toute liberté, où j'aurai à dévoiler beaucoup de choses, pénibles pour moi-même comme pour l'ordre célèbre auquel j'ai appartenu, où il me faudra tout le courage d'une âme qui n'a pas cessé d'adorer le vrai, afin de tout dire, même ce qui sera le plus dur à mon

amour-propre et à celui des hommes qui furent mes frères, aujourd'hui que j'ai brisé à jamais le lien qui me retenait à eux et que, pour merci d'un dévouement immense et d'une colossale fortune que je leur ai de grand cœur abandonnée, je n'ai recueilli de leur bouche que cette parole de cruel dédain: *Cecidit corona de capite ejus,* je sens que je les aime encore, que là a été ma famille adoptive, le foyer où mon cœur a le plus chaudement vécu, le champ fécond où mon intelligence a laissé tomber ses sueurs avec le plus de joie.

Je ne suis donc pas l'ennemi de ces hommes, et ma conscience me dit que je ne suis pas un traître. Et cependant, sur le point de livrer ma vie tout entière à la publicité, d'écrire cette longue et douloureuse épopée d'une âme vaincue dans ses plus grandes aspirations, meurtrie sous les coups d'un absolutisme implacable, je sens qu'une ligne ne sera pas tracée par ma plume, qu'un fait qui concernera la célèbre Société, — et ma vie n'est pas autre chose que l'histoire de la Société elle-même pendant ce siècle, — ne sera pas déposé dans ces pages, sans que ces hommes ne disent: „Le traître!“ sans que le parti haineux et violent qu'ils dirigent ne s'écrie contre moi: „C'est un ennemi!“

Je dois accepter cette condition pénible, telle qu'elle m'est faite. Je souffre à l'avance, et probablement je souffrirai encore beaucoup, lorsque

ces franches et humbles pages auront vu le jour, de l'injustice de ceux qui m'ont repoussé, de leurs violences et de leurs rancunes; je dois m'attendre d'eux à la persécution sans relâche, à la vengeance sans pitié. Ils seront dans leur rôle; le mien sera de leur pardonner et de les plaindre.

J'ai pu craindre un moment que les dernières impressions que mon âme a ressenties lorsque j'ai quitté la Société, que les souvenirs trop amers de cette lutte suprême où je me suis perdu en cherchant à les sauver, déteindraient trop vivement sur mon récit. Cette pensée m'a quelque temps retenu. J'étais sûr de l'impartialité de mon cœur, je n'étais pas sûr du calme de mon imagination et de la placidité de mon style. Heureusement j'ai conservé, avec une fidélité scrupuleuse, une foule de notes écrites au hasard sur mes calepins, sur des feuilles volantes, aux marges mêmes de mes livres favoris. J'ai, de plus, des lettres précieuses, des extraits que j'avais faits des archives de l'Ordre, quand j'étais au *Gesù*. Tous ces documents sont de dates où je ne pouvais pas penser que j'eusse jamais à m'en servir. Ils me garantissent à moi-même, je dois dire contre moi-même, une impartialité sans laquelle ces Mémoires auraient pu devenir un réquisitoire ou un misérable pamphlet.

Quelque chaleureuse que je sente la pensée en moi, je n'en ai pas moins l'horreur de ces exagérations de style, qui, en résumé, aboutissent

à la calomnie. Et, quoique, Dieu m'en garde! je n'aie pas à déverser de calomnies sur aucune des individualités de ce grand corps, être injuste envers lui me répugnerait souverainement: j'ai assez contre lui de la vérité.

Puis je ne dois pas oublier que, si la couronne de la royauté que confère l'Ordre est tombée de ma tête, j'ai gardé la couronne plus modeste de mon sacerdoce. Je ne suis plus parmi les puissants de l'Église, je n'appartiens plus à la brillante avant-garde du catholicisme. Avec les humbles et les petits, qui luttent dans le siècle et y portent, selon le vieux mot, le poids de la chaleur et du jour, je me sens à l'aise. Le *Gesù* n'a retenu de moi que mes regrets et mes souvenirs; et je donne un démenti à ceux qui disent que le prêtre est moins prêtre quand il n'est pas Jésuite.

Je me console, avec mes nouveaux frères, dans la solitude et dans l'oubli. J'écris ces pages, parce qu'elles doivent être de l'histoire, et que nul autre membre de l'Ordre ne serait amené à les écrire. C'est une dette dont je m'acquitte envers mon siècle. Je me sentirais coupable de mon silence, comme je me sens fier d'une bonne action.

De grands problèmes religieux et sociaux s'agitent à notre époque. Il est impossible de méconnaître que la Compagnie de Jésus, relativement

petite par le nombre de ses membres, considérable par l'énergie fiévreuse qu'elle développe, ne soit, au milieu du dix-neuvième siècle, un ferment de mal ou un secours puissant dans le mouvement qui emporte la société moderne.

Avoir jeté quelques clartés sur les tendances de la Société de Jésus, sur son organisation, sur le mobile dont elle se sert pour imprimer, à toute heure, l'activité au sein de ses membres; avoir dévoilé ce que l'on appelle vulgairement le mot d'ordre, ce qui n'est pas, comme on le pense, un secret pareil à celui des sociétés secrètes, mais un principe de tactique tel que pouvaient le concevoir, dans l'art de la guerre, un Fabius ou un Napoléon; avoir montré l'abîme où marche rapidement cette association d'hommes ardents qui se sont promis, pour la plus grande gloire de Dieu, l'empire du monde, ce sera avoir produit une œuvre sérieuse, avoir résolu ce qui est presque encore un problème pour beaucoup d'hommes de mon siècle.

## II

### Lutte dans la famille.

Les Sainte-Maure sont originaires du Poitou et l'une des plus anciennes familles de chevalerie de cette province. Je n'ai pas aujourd'hui de bien grandes prétentions nobiliaires, quoique, chez les Jésuites, on prisât fort les parchemins de ma famille, et que je fusse compté parmi les grands noms de la Compagnie, avec les Damas, les Ravignan, etc., etc., et quelques autres pères à particule. Étant plus jeune, cette pensée que j'étais un vicomte, que M. l'aîné, mon frère, était comte, que j'étais le fils du marquis de Sainte-Maure, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, chambellan de S. M. Louis XVIII, cette pensée chatouillait ma vanité, et l'on me croira quand je dirai que ce ne fut pas le plus petit de mes sacrifices, le jour où je me déterminai à quitter le monde pour entrer au noviciat des Jésuites.

Mon père était assez jeune au moment de l'émigration; il suivit les Bourbons. Le comte de Provence, frère du roi, qui depuis fut Louis XVIII, se l'attacha et en fit presque un ami.

Le marquis de Sainte-Maure, ainsi que le prince son patron, s'éprit chaudement, en Angle-

terre, des principes politiques de ce pays ; et quand la Restauration eut lieu, mon père entra dans cette phalange de royalistes libéraux qui comptait, entre autres notabilités, Chateaubriand, Hyde de Neuville, Martignac, Royer-Collard. Ceci, je le sais, faisait le désespoir de ma pauvre mère. Un père Jésuite, pendant l'émigration, l'avait dirigée, lui avait fait faire sa première communion et l'avait mariée. Quoiqu'elle ne manquât pas d'intelligence, il s'était tellement emparé de son esprit qu'elle ne pensait, n'agissait que par lui. Je l'ai vu encore dans mon enfance. C'était un vieillard grave et doux, d'une haute taille, ne paraissant chez ma mère que mystérieusement, et se relevant à mes yeux de tout le prestige que donne l'inconnu et de tout l'intérêt qui s'attache aux hommes qui ont souffert la proscription. Ce vieillard, que ma mère entourait de tant de vénération, auquel mon père, quand par hasard il le rencontrait chez ma mère, rendait cette politesse exquise, mais froide, qui dissimule mal une antipathie secrète, était le véritable maître dans l'hôtel Sainte-Maure.

L'enfance vit tellement d'impressions, que longtemps cet homme fut un problème pour moi. Je sentais que mon père l'aimait peu, quoique jamais rien ne trahît sur ce point sa pensée intime ; et pour cela, par un instinct secret, quelque chose me repoussait du Jésuite. Mais ma mère lui portait un si profond respect, en parlait de-

vant moi: comme d'une nature si grande, d'une sainteté si parfaite, que mes répugnances disparurent, que je ne vis plus de lui que l'auréole placée sur son front par la piété confiante et enthousiaste de ma mère. „Qu'il est beau, ce saint homme!" disait-elle quelquefois. En effet, ce vieillard était beau. Il vint un moment où ce ne fut plus un homme à mes yeux, où sous cette enveloppe matérielle, dans ce grand corps déjà brisé par l'âge et par les chagrins d'un long exil, je ne vis plus qu'un ange de Dieu, un prêtre plus prêtre que les autres, un prince du sacerdoce qui dédaignait le bâton pastoral et le diadème d'or des évêques. Je crois qu'un sentiment bien vrai, bien sincère, m'attira à la vie du prêtre. Ce que nous appelons une vocation m'a toujours paru, chez moi, avoir été le fait d'une attraction vive et intime; cependant, aujourd'hui même, je n'oserais pas affirmer que la présence de ce vieillard, que l'on faisait entrer presque mystérieusement chez ma mère, qui me posait une longue main, aux doigts décharnés, sur le front pour me bénir, et qui me disait: „Mon enfant, il faut aimer Dieu!" d'une voix que je n'ai connue à nul homme sur la terre, n'ait pas été pour quelque chose dans l'attrait qui me porta au sacerdoce, au grand bonheur de ma mère, mais qui me jeta dans un noviciat de Jésuites, à son grand déplaisir.

Ceci sera expliqué plus tard.

Ma première enfance se passa en Angleterre; et je n'ai gardé aucun souvenir des quatre années de ma vie qui précédèrent notre rentrée en France avec les Bourbons. L'anglais était ma langue maternelle autant que le français, et je conservai, plus longtemps que mon frère, un fort accent dont je ne me débarrassai qu'avec beaucoup de peine. Je me souviens qu'à l'hôtel Sainte-Maure, dans la rue de Varennes, en plein faubourg Saint-Germain, mes petits amis, quand nous nous rencontrions soit chez leurs mères, soit chez la mienne, m'appelaient *English*, sobriquet qui me resta et que mon frère aîné m'adressait, comme une injure, quand nous avions l'un avec l'autre quelques-unes de nos querelles d'enfant.

Le moment vint où il fallut nous donner un précepteur. Nous n'étions que deux frères dans la famille, et nous n'avions pas de sœurs. Je me souviens qu'il y eut une longue lutte entre mon père et ma mère, pour le choix de ce maître.

Mon père était un homme de son temps. Son passage dans l'exil lui avait immensément profité; il y avait, lui, appris quelque chose. Comme il était impétueux, ennemi de toute résistance, la lutte avec ma mère fut terrible. Ils eurent beau nous éloigner, mon frère et moi, pour que ces scènes d'intérieur ne nous eussent pas pour témoins, nous sûmes tout, et ma bonne anglaise, qui, je ne sais pourquoi, n'était pas sympathique au révérend Père, me raconta que M. le marquis

voulait nous donner un professeur laïque, un homme qui avait fait ses preuves dans l'Université, maître très-distingué, pour lequel il était prêt à faire de grands sacrifices pécuniaires, afin de se l'attacher jusqu'à ce que mon frère et moi fussions de jeunes hommes. Il avait apporté d'Angleterre son plan tout fait. A l'encontre de nos gentilshommes français, bons et braves, mais immensément retardés dans une instruction sérieuse, il avait vu de jeunes lords, après de longues études et de nombreux voyages, entrer dans la carrière de la vie publique avec une maturité de raison qui le disputait à celle des vieillards. Ceci l'avait séduit, et il s'était promis de donner une éducation de ce genre, très-étendue, très-sévère, à ses fils, afin de les rendre aptes un jour aux brillantes carrières que leur ouvrait la monarchie restaurée.

Je trouve parmi les papiers de ma famille, dont je reste l'unique rejeton, écrit de la main de mon père, ce plan d'éducation, daté de Londres l'année même où nous partîmes pour la France. Pauvre père, il rêvait de faire de mon frère aîné un diplomate, et de moi un général!

Ma mère n'avait regardé l'Angleterre, où elle s'était mariée, que comme un pays d'exil. Les institutions de ce pays, sauf celles qui consacrent le droit d'aînesse, les coutumes libres des Anglais lui semblaient des hérésies politiques, et la religion anglicane une religion de réprouvés. Le ré-

vérend Père l'avait entretenue dans ces répulsions. C'était un homme tout d'une pièce, qui en était à la politique du père Letellier et qui, en religion, eût fait brûler avec bonheur tous les Jansénistes. Toute idée de liberté signifiait, pour lui, révolution, bouleversement des trônes, anarchie, échafaud; les droits de l'homme étaient une création de l'enfer, et cette pauvre charte, donnée par Louis XVIII, une concession dangereuse à l'esprit philosophique du siècle, qui, tôt ou tard, causerait la ruine des descendants de saint Louis. Ma mère n'avait pas d'autres idées que celles de son saint directeur; et Dieu sait les jolies choses que j'ai entendues, pendant ma jeunesse, sur ces libéraux qui allaient perdre la monarchie! On comprend quel singulier ménage politique était le nôtre. Mon père avait des moments terribles. Je l'entendais crier à ma mère: — Mais vous êtes folle! mais vous ferez de vos enfants des idiots! — Je veux en faire de bons catholiques et de bons royalistes, — était la réponse de cette chère mère, aussi maîtresse d'elle-même que mon père était emporté.

La bataille dura longtemps. Quelquefois mon père croyait avoir gagné du terrain, et tout à coup l'inflexible femme lui jetait ce mot terrible: — Que m'importe votre science moderne? je veux sauver mes enfants. — Tantôt on disait, dans la maison, que M. le professeur universitaire allait venir; et ces jours-là, où ma mère gardait ses

appartements et ne paraissait pas à table, étaient des jours de tristesse. Nous disions, mon frère et moi : — Papa est méchant ; — nous lui faisions de petits yeux farouches qui lui disaient qu'il était seul de son parti.

Tantôt la mère paraissait triompher, et nous entendions dire aux gens de notre service, que ce serait un abbé, comme on disait alors, bien honnête et bien bon, qui serait notre précepteur et ne nous donnerait pas trop de travail. Les gens trouvaient que, quand on était riche, comte et vicomte, on n'avait pas besoin de tant de science. Nous étions fortement de l'avis de nos gens.

Tout cela était propos en l'air, et le maître de la maison, sans lequel décemment le bon et honnête abbé, quel qu'il fût, ne pouvait s'installer dans l'hôtel, joignait l'inflexibilité à l'emportement. Ma mère résolut de faire un coup d'État.

Je demande pardon à mon lecteur, au début de ce livre, de lui raconter ces détails d'intérieur. C'est qu'ils tiennent à toute ma vie. Mon avenir se jouait entre ces deux inconnus, le précepteur universitaire, l'abbé tenu en réserve par le révérend Père.

Il y eut beaucoup d'allées et de venues dans la maison. Le révérend Père entra et sortit plusieurs fois, mystérieusement, du cabinet où se renferma ma mère pour écrire. Je sus qu'une lettre avait été envoyée par ma mère à M. le marquis, pour lui signifier l'ultimatum maternel.

J'ai retrouvé cette lettre dans nos papiers de famille; elle décida de mon avenir. Je soupçonne fort le révérend Père de n'avoir pas été étranger à sa rédaction. Je la transcris, comme on écrit une date terrible dans la vie, parce qu'elle brisa, du moins pour moi, les résistances de mon père.

„Monsieur,

„Il faut en finir! La lutte dure depuis trop longtemps. Nos enfants nous jugeraient, et perdraient peut-être l'affection qu'ils nous doivent, et à coup sûr le respect. Je ne consentirai jamais à recevoir ici un maître laïque pour nos enfants. Je vous l'ai dit, je tiens à leur âme plus qu'à toutes les sciences du monde que ce laïque pourrait leur enseigner. Il faut qu'ils aient, avant tout, la science de Dieu. Le prêtre seul enseigne cette science. Je vois, autour de moi, trop d'exemples de cette mauvaise éducation donnée par vos hommes de l'Université, tous imbus des doctrines philosophiques et révolutionnaires, pour jamais leur confier mes enfants. Vous êtes aveugle, monsieur, profondément aveugle! Vous ne les connaissez donc pas ces hommes? Vos Cousin, vos Jouffroy, vos Villemain ne sont que des maîtres d'incrédulité. M. Cousin enseignant que *la raison est le Dieu du genre humain*; M. Jouffroy, que *Jupiter et Jésus sont deux faces de la vérité également adorables, mais qui ont fait leur temps*; M. Villemain, que

*la divinité de Jésus-Christ est un dogme obscur, une subtilité scolastique*, sont-ce là les maîtres de religion que vous donnez à vos enfants? Et leurs disciples de bas étage auront-ils plus de respect de notre sainte foi? Rapportez-vous-en au cœur d'une mère! Pour moi j'aimerais mieux voir tomber morts à mes pieds mes deux enfants adorés, que de les savoir entre les mains des impies et des philosophes.

„Le révérend Père Romanet a eu la bonté de nous choisir un ecclésiastique pieux et recommandable, dont il se fait garant. Ce monsieur se présentera chez vous demain, à midi, avec une lettre du révérend Père. Je vous déclare que, s'il éprouve un refus de votre part, ma résolution est arrêtée. Je n'ai pas le droit, je le sais, de prendre mes enfants par la main et de les arracher au poison de l'erreur, mais ma conscience me commande de ne pas être complice de cet empoisonnement moral. Je sortirai à l'instant de votre maison, et je me retirerai dans quelque solitude pieuse, pour déplorer votre aveuglement et la perte de mes chères petites créatures que j'avais consacrées à Dieu. Pour m'arracher de ma retraite, il vous faudrait faire un scandale devant lequel vous reculeriez, je le sais. J'ai bien réfléchi: vous devez me connaître assez pour savoir que je vous tiendrai parole.

„Éléonore."

Je ne connus pas tous les détails, mais l'effet de cette lettre fut terrible sur mon père. Il resta toute la journée soucieux et sombre: il fit dire à ma mère qu'il ne sortirait pas de ses appartements, et qu'il ne descendrait pas au dîner. Ma mère était dans une agitation qu'elle cherchait vainement à déguiser.

Le lendemain elle reçut un billet que je reproduis également.

„Éléonore, votre tendresse de mère vous égare. J'ai autant d'horreur que vous des impies; mais je n'admettrai jamais qu'un professeur laïque soit nécessairement un athée ou un déiste. Vous m'avez envoyé votre ultimatum: voici le mien. Je destine mon fils aîné à la carrière diplomatique; je veux qu'il reçoive une éducation qui prépare son avenir. Je sais que vous rêvez, pour l'autre, les honneurs de l'épiscopat. Si la vocation de cet enfant se développe dans ce sens, je le verrai sans peine. Je vous propose de nous en tenir à une espèce de jugement de Salomon. Confiez aux révérends Pères le plus jeune de nos enfants; je mettrai l'aîné dans un de nos bons colléges de Paris. J'avais voulu faire élever nos enfants sous nos yeux et ne jamais nous en séparer; votre obstination me prive de ce bonheur. Je vous fais une pénible concession; c'est la paix que je vous offre; de grâce ne la refusez pas. Vous me connaissez aussi.

„Sainte-Maure."

Huit jours après, je partis pour le collége des Jésuites à Saint-Acheul. Mon frère aîné fut mis au collége Charlemagne.

---

## III

### Saint-Acheul.

Je n'avais pas dix ans quand j'entrai au collége de Saint-Acheul. Je serai court sur cette période de ma vie, où pourtant se développa en moi la double force de l'intelligence et du corps.

Nos maîtres se faisaient beaucoup aimer de nous. Ils avaient la grande habileté d'obtenir l'obéissance à la règle, sans aucune rigueur apparente. Rien n'était plus rare que les punitions, du moins celles qui sont rudes et humiliantes, telles que le fouet, depuis longtemps banni des colléges de l'Université et conservé stupidement dans ceux de l'Ordre, sans doute pour ne rien changer aux traditions de l'ancien régime.

J'ai depuis jugé plus sévèrement le mobile que les Jésuites mettent en usage pour conduire la jeunesse. Il eut, je l'avoue, sur moi un grand empire. Plus tard j'ai compris que c'était une arme dangereuse et qu'on ne combattait nos passions que par une passion, l'honneur, qui rentre

un peu dans la plus terrible de toutes, l'orgueil. Les Pères se rendaient facilement maîtres de moi en me disant : — Un Sainte-Maure ! — Ce procédé si simple en apparence, qui a un côté par lequel il est vrai, l'estime que l'homme a de soi-même et des siens, est pourtant d'un immense danger en éducation. Il y a quelque chose de plus haut que l'honneur, c'est la conscience, quelque chose qui commande plus impérieusement aux passions, le devoir. Le pauvre soldat mis en vedette, en face de l'ennemi, ne reste pas là immobile par respect de ses aïeux. On ne peut pas lui dire : — Vous êtes un Crillon ou un du Guesclin : soyez brave ! — Mais il est là par devoir. C'est par devoir qu'il ne bouge pas devant la mort.

J'ai plus tard combattu, dans les conseils de l'Ordre, cette base si fragile donnée à l'éducation des colléges de la Compagnie. J'ai en vain constaté que, si le procédé est bon pour la discipline extérieure, parce qu'on ne veut pas avoir à rougir, devant ses condisciples, d'une action que le gentilhomme ne peut pas se permettre sans manquer au nom qu'il porte, il devient d'une impuissance complète pour former l'homme moral, l'homme qui doit agir par un principe d'infaillible puissance sur le cœur humain, avec lequel la conscience n'ait à transiger jamais. Et il n'y en a pas d'autre que le devoir.

Comment les Jésuites, auxquels on a prêté

autrefois une grande connaissance du cœur humain, ont-ils été amenés à méconnaître ainsi la notion du devoir, comme base sérieuse du système de l'éducation, et à le remplacer par cette frivole vanité: — Vous êtes né, vous êtes d'une famille noble, ne faites rien d'indigne de votre nom? — Comment n'ont-ils pas compris que cette première gloriole, dont les vapeurs enivrent, durant quelques années, le cerveau de l'adolescent, n'est bientôt plus rien pour l'homme jeté dans le monde, placé en face de difficultés sérieuses, entre son plaisir et sa conscience, et n'a plus de puissance sur l'âme, pour la retenir dans la voie sévère de la vertu?

Je ne me le suis expliqué que par l'habitude funeste de la Compagnie d'être, en morale, d'une indulgence extrême, pourvu que le devoir extérieur fût accompli. Si ce n'est pas là ce qui constitue tout le jésuitisme, c'est-à-dire la nature même de l'esprit de la Compagnie, que je définirai plus complétement ailleurs, c'est un des côtés les plus dangereux et les plus coupables de cet esprit.

Il y a eu dans l'Ordre, des hommes qui ont parfaitement compris l'extrême faiblesse du cœur humain, l'entraînement terrible de ses passions. Quand ils ont prêché la casuistique indulgente, ils pouvaient dépasser les bornes, mais ils étaient plus dans le vrai que les rigoristes, auxquels n'appartiendra jamais la direction générale des

masses que repousse une sévérité implacable. Ce qui était vrai dans le système médicinal de l'âme, quand il faut prendre le faible, le soutenir dans ses chutes, le mener peu à peu à la virilité morale, cesse de l'être quand il s'agit de direction intellectuelle et d'éducation. Ce compromis fatal entre les représentants de la morale religieuse et la conscience, par lequel il est dit tacitement: Nous aimerions mieux que le fond de votre cœur fût pur; mais pourvu que vos actes extérieurs ne soient pas répréhensibles, nous sommes indulgents pour tout le reste; un tel compromis est immoral au plus haut degré, et amènerait, avant peu, une décadence universelle, si ceux qui l'ont inventé devenaient les seuls guides religieux de l'humanité.

Je juge donc aujourd'hui, avec une légitime sévérité, le système de direction adopté par les Jésuites; et, quoi qu'il m'en coûte de dire le mot, ce système, dans ma pensée, ne peut conduire qu'à favoriser le plus odieux des vices, l'hypocrisie.

Du reste les faits ont parlé; et lorsque les colléges des Jésuites furent supprimés en France, il y eut un étonnement profond dans les autres établissements ecclésiastiques, dépendant des évêques, qui recueillirent les élèves que les parents ne voulaient pas faire partir pour l'étranger, à la vue de l'immoralité presque générale dont ces jeunes gens donnèrent l'exemple au milieu de

leurs nouveaux compagnons. Les élèves de Saint-Acheul se disséminèrent dans les maisons ecclésiastiques du diocèse d'Amiens et des diocèses voisins. Ceux de Montmorillon, en Poitou, allèrent au petit séminaire de S..., qui avait une certaine célébrité. Un document, que j'ai trouvé dans les archives de l'Ordre, jette pour moi un jour complet sur cette question. C'est une lettre de M. ***, supérieur de S... au Père ***, ancien recteur de Montmorillon.

„Je suis bien en retard avec vous, mon bon Père; mais vous n'ignorez pas combien mes occupations sont absorbantes. Je me reprocherais cependant de remettre plus longtemps ma réponse.

„Je voudrais vous donner sur MM. *** et ***, vos anciens élèves, des renseignements qui vous fussent agréables, ainsi qu'à leurs familles. Malheureusement, ils me donnent peu de satisfaction. Je vous parlerai ici en toute confidence, mon cher Père, et comme en présence de Dieu. Sur près de quatre-vingts jeunes gens, qui nous viennent de Montmorillon, il y en a très-peu dont nous n'ayons pas à surveiller rigoureusement les mœurs. Comment cela se fait-il? Avez-vous emmené au Passage et à Fribourg vos élèves les plus sages pour nous laisser la portion la plus tarée de vos colléges? Je n'ose pas le penser. Dans les premiers temps, j'ai cru à une énorme exagération

de la part des professeurs de l'établissement; je les ai accusés de préventions contre votre Ordre, pour lequel j'ai toujours professé une si haute estime; il a fallu me rendre à l'évidence. J'ai voulu voir par moi-même, et j'ai été convaincu. Je ne vous le tairai donc pas, mon digne Père, *j'ai été cruellement trompé.* Nous serons obligés d'en venir à des exclusions, MM. *** et *** seront, je le crains, de ceux que nous devrons sacrifier. O mon Père, quelle douleur! Une maison où les mœurs étaient si innocentes, presque gâtée maintenant!

„Je le comprends, le siècle est bien mauvais! Et, recrutant vos élèves dans les maisons où le luxe de l'époque a introduit tant de relâchement, vous avez dû trouver, pour vos collèges, bien des éléments vicieux. Jusqu'à ce moment, S*** prenait ses élèves dans les familles honorables et modestes du pays. Nous avions des enfants dont les parents s'étaient spécialement occupés et par conséquent purs. Ceux de Montmorillon sont venus, et c'est maintenant un esprit nouveau introduit parmi nos élèves. Chasses, chevaux, plaisirs bruyants, sans parler de choses moins honnêtes, sont devenus la matière des conversations. *La politique, que nous avions à peu près bannie du petit séminaire, nous a envahis.* Quoique nous n'ayons que des enfants des familles *bien pensantes*, nous avions jugé que des entretiens sur ces matières ne pouvaient que nuire aux

études, et nous les avions proscrits. Quel a été notre étonnement, lorsque vos élèves nous ont dit qu'on ne parlait pas d'autre chose à Montmorillon et nous ont pris pour des hiboux et des retardataires!

„Mais je vois que ma lettre est déjà longue et que je puis abuser de vos moments. Gardez bien pour vous, mon bon Père, cette lettre toute confidentielle. Ébruiter le mal ne le guérirait pas. Après les vacances, nous en viendrons probablement à une *épuration générale*. Silence éternel sur ces tristes détails.

„Votre bien respectueux et bien dévoué en N.-S.,

***, sup[r].

„S..., le 15. mars 1829."

Quelle effrayante révélation! Hélas! moi-même j'avais été témoin de bien des misères à Saint-Acheul!

J'ai su depuis que des établissements, tenus par des prêtres séculiers, que des colléges même de l'Université, si suspectés en général étaient presque irréprochables au point de vue des mœurs. Comment nos maisons de Jésuites n'ont-elles jamais pu arriver à cette si importante amélioration? Comment, avec des maîtres si vigilants, avec toute l'influence que donne l'enseignement religieux, n'ont-elles pas extirpé le vice qui est la honte des établissements publics? Je crois en

avoir trouvé la raison; le système pèche par la base. La vieille doctrine pharisaïque est remise en honneur. On nettoie le dehors du vase; on laisse au dedans la souillure. On n'imprime pas dans l'âme de la jeunesse la notion austère du devoir, on ne fait pas aimer la vertu pour les joies et le bonheur de la vertu. De là une morale superficielle, et, dans le fond, un complet relâchement.

Depuis la restauration des colléges des Jésuites en France, opérée à la suite de la révolution de 1848, avec l'immense accroissement des sujets qui sont entrés dans l'Ordre et qui ont plus que décuplé les moyens du professorat, j'avais dû penser que les hontes, dont j'ai été quelquefois témoin, avaient disparu, et que, maintenant, les saintes lois de la pudeur étaient généralement observées dans les colléges de la Société. Malheureusement l'amélioration est peu sensible; le système vicieux contre lequel je viens de m'élever produit, comme par le passé, des effets déplorables, et récemment, dans le collége des Jésuites d'une ville dont je tairai le nom, pourtant une des plus renommées pour l'ostentation de ces principes religieux, une classe toute entière a été surprise en flagrant délit de libertinage.

Quand je viens à réfléchir, maintenant que je ne suis plus dans le tourbillon de travaux et d'affaires, qui emporte la vie au sein de l'Ordre, — à ce singulier mélange de mœurs relâchées et d'ha-

bitudes extérieures de piété, dont se compose l'élément général de l'internat de ces colléges, et que je me dis: presque tous ces apprentis libertins sont des *chevaliers de Marie*; qu'on sature tout cela d'exercices religieux, exactement comme on le ferait d'un noviciat de bonnes sœurs, je me prends de pitié pour l'Ordre que j'ai tant aimé, en voyant son impuissance radicale dans la seule œuvre où il avait acquis autrefois une supériorité incontestable.

L'espionnage a été la conséquence naturelle du système vicieux que j'ai signalé. Là où la conscience n'est pas le gardien incorruptible de la vertu, il faut la police secrète avec ses procédés honteux. Quand je pense qu'on abusait de ma candeur d'enfant pour faire de moi l'espion de mes camarades, la rougeur me monte au front. Et, sur ces pages, je confesserais avec moins de peine je ne sais quelle action coupable, excusable dans les adolescents par l'emportement de leur âge, que ce rôle abject auquel on me façonna peu à peu, et que l'on me fit regarder comme une œuvre méritoire, une preuve d'attachement donnée aux bons Pères.

C'était là en effet ma seule excuse: je les aimais. Ma mère, qui avait un but dont nous parlerons bientôt, trouvait cela charmant, et n'en rougissait pas pour le nom honorable que je portais. Je dirai cependant qu'il vint une heure, dans ma vie, où il se fit un peu de lumière sur mon

intelligence, dans laquelle Dieu avait déposé un ardent amour du bon et du vrai. Je m'arrachai peu à peu aux fonctions de mouchard. On avait de grandes espérances à mon endroit. On n'osa pas insister; et je repris, comme un ressort comprimé longtemps, la droiture et l'indépendance de mon caractère.

Un autre mauvais côté de l'éducation reçue à Saint-Acheul était les habitudes de flatterie que nous contractions auprès d'hommes dont nous obtenions presque tout, pour peu que nous fussions habiles adulateurs. On était bientôt fait à ce procédé qui mène droit à l'hypocrisie. Que de bassesses ai-je vues, que de flagorneries misérables, que d'avilissement des caractères! En grandissant, je sentais l'odieux de ces flatteries, auxquelles je voyais nos bons pères se prendre, comme les oiseaux à la glu. Il y avait là pourtant des hommes de valeur; mais le vice-général de l'Ordre, l'ostentation, déguisait à chacun d'eux le piége, quelque grossier qu'il fût, où ils se laissaient prendre par des enfants. O vanité!

Nous avions dans le collége un mot trivial, mais trop grossier pour être reproduit sur ces pages, par lequel les natures demeurées droites flétrissaient les adulateurs. Ce souvenir me relève, à mes yeux, de mon métier d'espion, trop longtemps exercé.

La simplicité avec laquelle j'ai fait l'aveu de cette faiblesse, le regret que j'en éprouve encore

me font espérer que mes lecteurs n'en garderont d'autre souvenir que celui de mon malheur d'avoir été formé, enfant, à une telle école, où j'aurais pu descendre plus bas et m'avilir.

Mes études s'achevèrent ainsi.

---

# IV

## M. Dupin à Saint-Acheul.

Le supérieur et le fondateur de la maison de Saint-Acheul était le père Loriquet. Ce nom a obtenu une espèce de célébrité. On sait qu'il fut chargé par la Compagnie d'écrire un cours d'histoire à l'usage des élèves. Ce cours portait en tête, au lieu du nom de l'écrivain, les majuscules A. M. D. G. — *(A la plus grande gloire de Dieu.)* L'auteur avait eu le talent de condenser dans un petit nombre de pages un très-grand nombre de faits; c'était là son seul mérite.

Il faut bien dire qu'on a beaucoup exagéré les licences historiques de ces petits livres. On a prétendu que, d'un trait de plume, il avait supprimé l'Empire, et désigné Napoléon I^er^ sous le nom du marquis de Buonaparte, général en chef des armées de Sa Majesté Louis XVIII. Les

Jésuites sont trop habiles pour écrire de semblables sottises. Le père Loriquet a fait mieux que cela: il a conservé les faits, mais en les altérant, en les dénaturant. Napoléon I^er^ n'était pas nié dans ses livres; mais il nous était représenté comme le plus odieux des persécuteurs de l'Église. „Son gouvernement avait substitué la ruse à la violence, et le système, on l'avouait, n'était plus d'égorger ou d'écraser le christianisme, mais de le miner sourdement et de l'étouffer." (*Cours d'histoire A. M. D. G., Histoire ecclésiastique, p.* 101.)

Pendant que, dans les colléges de l'État, on avait la prudence de ne pas toucher aux questions politiques, on nous faisait de cela chez les Jésuites un cours complet; et pas un de nous ne doutait que l'*ogre de Corse* ne fût rentré à Paris en 1815 aux cris de: „Vive l'enfer!"

Au reste, je puis édifier les plus incrédules sur la direction politique donnée à nos études, chez les Jésuites, en citant le passage suivant du *Cours d'histoire:*

„Ainsi se termina la journée dite du 18 brumaire. Les Parisiens, depuis longtemps accoutumés aux révolutions, restèrent tranquilles spectateurs de celle du 18 brumaire. Ils avaient oublié, ce semble, que le chef qu'elle leur donnait était celui-là même qui avait égorgé leurs frères dans les rues de la capitale; du moins ils ne savaient

pas encore ce que sa longue domination devait coûter de sang et de larmes à la France; mais il entrait dans les desseins de la Providence d'établir sur leurs têtes celui qu'elle destinait à être la verge de l'Europe et l'exécuteur de la justice contre un peuple coupable de tous les forfaits de la Révolution.“ (*Histoire de France*, t. II, p. 285, édition de 1816.)

Voici quelles sont les réflexions du père Loriquet au sujet de la fatale campagne de Russie:

„Telle fut, dit-il, l'issue de l'entreprise la plus insensée, mais aussi la plus funeste, dont les annales du monde nous aient conservé le souvenir. En parcourant l'histoire ancienne et moderne, on reconnaîtra que jamais réunion d'hommes si formidable, soit par le nombre, soit par la valeur, soit par la discipline, n'éprouva de plus affreux revers. Pour trouver une catastrophe qui y soit comparable, il faut remonter jusqu'à Pharaon et aux six cent mille Égyptiens engloutis dans la mer Rouge.

„Que si l'on veut se rendre attentif aux vues de la Providence, on reconnaîtra dans le désastre des Français, le châtiment des dévastations, des massacres, des sacriléges, des atrocités de toute espèce, dont se rendait coupable, depuis vingt ans, cette armée toujours recrutée d'enfants de la Révolution, et dévouée, moins encore par état que par habitude et par goût, à tous les genres

de crimes et de forfaits. La justice divine s'en était servi pour promener la terreur et la désolation sur toute l'Europe. Dès que cette verge redoutable eut rempli sa mission, elle fut à son tour brisée par le souffle du Tout-Puissant, et elle disparut de la terre [1]." *(Hist. de France*, t. II, p. 331, édit. de 1816.)

On comprend qu'après avoir été saturé pendant cinq ans de cet enseignement historique, l'acceptant jusqu'au moindre iota, je devais être passablement fanatique. Pendant le temps des vacances, j'entendais murmurer autour de moi que mon père avait des idées libérales, et, ne pouvant séparer l'idée de libéralisme de l'idée d'impiété, j'éprouvais pour son son salut de sérieuses et de douloureuses inquiétudes.

Je savais pourtant qu'il accomplissait ses devoirs religieux avec exactitude. A la vérité il ne mettait à cela nulle ostentation, et il ne se croyait pas obligé, sous le spécieux prétexte de donner l'exemple, de se livrer à des démonstrations de dévotion extérieure, tant recommandées alors. Les masses refusaient de croire à la sincérité de ces hommes qui faisaient, comme les pharisiens de l'ancienne loi, sonner la trompette devant eux.

[1] L'apologiste des Jésuites, M. Crétinceau-Joly, en citant ce passage (*Hist. de la Comp. de Jésus*, t. VI, p. 155) dit qu'il blâme ces jugements *trop sévères peut-être*. Voilà un *peut-être* charmant!

Mais à quatorze ans, vivant au milieu de gens qui inventaient tous les jours quelque nouvelle mise en scène religieuse, je voyais dans ceux qui ne se prêtaient pas à ces pieuses exhibitions, des impies ou des jansénistes, et ces derniers surtout étaient pour nous l'objet d'une sainte horreur. Quant aux gallicans, on gardait avec eux quelque mesure. L'État était gallican. Les évêques faisaient enseigner les quatre articles dans leurs séminaires; il fallait bien se contenter de nous enseigner à nous infaillibilité papale et de nous représenter le gallicanisme comme suspect. Il suffisait d'une phrase: „Tous les jansénistes sont gallicans.“ Avec cela, si l'ancienne doctrine de l'Église de France n'était pas condamnée, elle était au moins jugée.

Ce fut au moment où toutes les idées théocratiques se classaient dans mon esprit, et y produisaient cette conviction que celui qui ne marchait pas dans la ligne tracée par les Pères était dans le chemin de l'erreur, qu'eut lieu à Saint-Acheul cette célèbre visite de M. Dupin dont les différents partis ont tant parle.

M. Dupin, en défendant le *Constitutionnel*, dans un procès de tendance, avait fort attaqué les Jésuites. Toutes les ressources de son esprit sarcastique avaient été mises en œuvre; et il avait prononcé cette parole qui est restée: „L'Institut de Loyola est une épée dont la poignée est à Rome et dont la pointe est partout.“

Quel ne fut pas l'étonnement général, quand on apprit que, peu de temps après cette virulente attaque, M. Dupin était allé à Saint-Acheul, qu'il avait reçu des Pères l'accueil le plus cordial, qu'il avait dîné avec eux, et qu'à la procession il avait porté un des cordons du dais, de la façon la plus édifiante, ni plus ni moins qu'un bon marguillier de paroisse!

Les quolibets partirent à la fois et du camp des libéraux avancés et de celui des amis des Jésuites. Ceux-ci mirent en circulation que M. Dupin, depuis son discours contre les enfants de Loyola, était persuadé qu'ils avaient juré sa perte, et qu'un jour ou l'autre ils lui feraient administrer une dose d'*aqua tofana.* Or, M. Dupin, par une de ces inspirations subites, qui n'arrivent que dans les cas désespérés, aurait résolu d'aller au-devant de l'ennemi, espérant sans doute l'adoucir par le charme de son éloquence, et lui faire révoquer cette sentence de mort, épée de Damoclès toujours suspendue sur sa tête; et il partit pour Saint-Acheul; et il accepta le dîner que les Pères lui offrirent; ce qui prouverait que, malgré ses visions d'*aqua tofana*, il ne croyait pas les Jésuites capables d'abuser de l'hospitalité.

Je puis donner de cette visite une explication beaucoup plus naturelle, et la voici:

M. Dupin était à Amiens, près de Saint-Acheul; il était l'ami de mon père, et il pensa lui être agréable en venant me voir au collége. Il y avait

peut-être bien un peu de curiosité dans sa visite, et pas mal d'audace, après les sarcasmes dont il avait criblé les Pères.

Lorsque le célèbre avocat demanda à voir le fils du marquis de Saint-Maure, et qu'il eut décliné son nom, sans y ajouter ses titres et ses qualités, le Père chargé de recevoir les visites au parloir, en voyant ce visage un peu vulgaire, quand la physionomie au repos n'est pas animée par le feu de la discussion, cette tenue de voyage par trop négligée, ses souliers à triple semelle constellés d'énormes clous, et vraiment je serais tenté de croire que ces souliers de 1826 pouvaient être les mêmes que ceux qui sont devenus célèbres en 1830, sous le nom de souliers de Neuilly, — tout cela ne présentant pas un ensemble bien imposant, ne se doutait guère quel personnage il venait d'introduire chez les Jésuites.

On me fit prévenir de me rendre au parloir; et, selon la coutume, le Père chargé de ce soin me questionna sur le personnage qui réclamait ma présence.

— Ce monsieur Dupin est probablement l'homme d'affaires de M. le marquis de Sainte-Maure?

— M. Dupin est son avocat, dis-je, rougissant jusqu'aux oreilles, en me voyant forcé d'avouer les relations de mon père avec cet ennemi de la Compagnie, que j'avais si souvent entendu

traiter de janséniste à Saint-Acheul, surtout depuis l'affaire du *Constitutionnel*.

— Comment! que dites-vous? Quoi! ce serait là M. Dupin, M. Dupin l'avocat?

— Oui, mon Père, ce doit être lui.

— C'est bien. Et ouvrant la porte du parloir, il m'y fit entrer et se retira.

On comprend que je raconte cette aventure telle que je l'ai comprise depuis, en me remémorant mes souvenirs, en causant avec les Pères et même avec le célèbre avocat.

M. Dupin m'embrassa, me parla de mon père, me questionna sur mes études; il parut satisfait de mes réponses. Le Jésuite qui assistait à la conversation triomphait en me voyant répondre *ad hoc* à toutes les questions qui m'étaient posées.

Tout à coup la porte du parloir s'ouvrit, et je vis paraître le Père Loriquet. Il avait l'air assez affairé, et saluant sans presque regarder, il dit:

— Père Morin, on a besoin de vous à l'économat: je vais vous remplacer ici. Et, se retournant, il regarda M. Dupin, auquel je venais de dire tout bas:

— C'est le recteur du collége, le Père Loriquet.

— Comment, monsieur Dupin! vous ici? dit le recteur en tendant sa main à l'avocat et donnant à son visage l'expression de la jubilation.

M. Dupin, probablement, comptait faire une visite d'un quart d'heure et repartir sans avoir trahi son espèce d'incognito. Il fut un moment stupéfait de se voir ainsi accueilli par le recteur lui-même. Sa conscience lui rappela les traits les plus piquants de son plaidoyer, et il se disait à part lui :

— Si ces gens-là reçoivent ainsi leurs ennemis, que font-ils donc pour leurs amis ? Diable ! tenons-nous sur nos gardes !

*Timeo Danaos et dona ferentes.*

Un avocat ne perd pas longtemps son aplomb, surtout quand cet avocat est M. Dupin aîné. Il mit sa physionomie à l'unisson de celle du révérend Père; seulement il y avait quelque chose de moqueur dans son accent quand il lui dit :

— Je ne croyais pas, mon Père, avoir l'honneur d'être connu de vous ?

— Vous ne voyez pas tous ceux que votre parole tient si souvent sous le charme, dit le Père Loriquet. J'ai eu le bonheur d'être un de ces privilégiés, et rien ne pouvait être plus agréable pour moi que de trouver une occasion de vous exprimer mon admiration pour votre beau talent.

— Je voudrais bien savoir, se disait l'avocat, si c'est mon discours du 19 novembre dernier qu'il a entendu.

— Mon révérend Père, dit-il en serrant affectueusement la main que le Jésuite lui tendait

pour la seconde fois, je suis vraiment très-flatté de l'accueil que vous me faites.

— Mais je veux que toute notre maison, interrompit le Père, sache quelle célébrité a franchi aujourd'hui notre humble seuil. Chez les Jésuites, monsieur, tout est commun, les joies comme les peines de ce monde. Vous visiterez notre établissement, n'est-ce pas?

— Avec grand plaisir.

— Voyons, monsieur Dupin, dit le Père Loriquet en prenant un air bonhomme, avouez-le, vous ne pensiez pas, en venant ici, y apporter tant de joie?

— Le fait est, mon révérend Père, que je pouvais redouter de votre part quelques préventions. Je suis aujourd'hui encore plus persuadé que jamais que les Jésuites sont des hommes d'esprit, qui comprennent leur temps et les exigences de la position de chacun.

— Certainement, certainement, dit le Père en riant, et vous n'êtes pas si diable que nous sommes noirs. Vous avez eu un peu trop d'esprit contre nous; mais vous y étiez obligé, n'est-ce pas?

— Mon révérend Père, j'ai toujours distingué les hommes des institutions; et puis un avocat, il ne faut pas le condamner sur ses paroles.

— Nous le savons, nous le savons, pas plus qu'il ne faut condamner une corporation pour les opinions de quelques-uns de ses membres.

Vous avez, pour le besoin de la cause, un peu surfait notre importance. Il y a aussi cette métaphore hardie par laquelle vous comparez notre ordre à une épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout.

— Ceci est échappé à l'improvisation, dit M. Dupin, fort embarrassé pour défendre l'audacieuse métaphore.

Le Père Loriquet se chargea de ce soin.

— Ce que vous avez dit là a son côté vrai: la parole évangélique est un glaive, et ce glaive, nous voudrions le porter jusqu'aux extrémités de la terre. C'est bien là le but de notre Ordre. On n'a pas compris la portée de votre parole; il est probable qu'au fond elle est mieux interprétée par nous que par nos ennemis.

— C'est en effet très-probable.

C'est le cas, se disait l'avocat, d'adopter la doctrine du probabilisme et même du probabiliorisme si chère aux révérends Pères. Cet homme-là est vraiment charmant: il paraît décidé à tout prendre du bon côté. Il est très-probable aussi qu'il ne pense pas un mot de ce qu'il me dit; mais, puisque je suis là, je ne serai pas fâché de voir cet établissement.

Le Père Loriquet ne fit pas grâce à son visiteur du plus petit détail: dortoirs, réfectoire, salles d'études, bibliothèque, infirmerie, tout fut parcouru, et M. Dupin convint qu'il était difficile de trouver ailleurs qu'à Saint-Acheul un ordre

plus intelligent et une entente plus parfaite des besoins d'une maison de ce genre.

J'assistais à cette visite, tout ébahi des gracieusetés qui s'échangeaient, avec une vivacité de riposte incroyable, entre le Jésuite et le Janséniste. Le Père Loriquet eut pourtant un moment d'embarras.

On connaît la passion des écoliers pour écrire et pour dessiner sur les murailles; et celles de la cour des récréations étaient chargées d'inscriptions. Toutes témoignaient de notre royalisme ardent et de notre ferveur religieuse. Le jour de la visite de M. Dupin, il y en avait une dont les lettres n'avaient pas moins de deux pouces de hauteur. On y lisait:

L'EXPULSION DES JÉSUITES PAR LES JANSÉNISTES A ÉTÉ LA CAUSE DE LA RÉVOLUTION.

M. Dupin l'aperçut, et se tournant vers le Père Loriquet, il lui dit en lui désignant l'inscription:

— On ne dira pas, mes révérends Pères, que vous êtes ennemis de la liberté d'écrire.

— Et comme toujours on en abuse, dit le recteur, qui, voyant pour la première fois la malencontreuse sentence, fut visiblement déconcerté. Il me dit:

— Connaissez-vous l'élève qui s'est permis ce barbouillage?

— C'est moi, mon révérend Père.

— Vous savez que cela est défendu.

Je ne répondis rien.

— Il paraît que la tolérance aux infractions est grande, dit M. Dupin, et vous avez raison, mon Père. Pour moi, j'aime tant la liberté que je suis ravi que vos élèves aient celle d'écrire même cette maxime.

Et il lui désigna ces mots tracés en lettres moins gigantesques que les miennes, mais enjolivées de fleurons et d'arabesques :

LE PAPE EST INFAILLIBLE : IL EST LE ROI DES ROIS, AU SPIRITUEL ET AU TEMPOREL.

— Vous avez, mes Pères, continua-t-il, protesté tant de fois que vous n'aviez garde d'enseigner rien de contraire aux constitutions de l'Église gallicane, qu'il est bien évident que ces inscriptions ne peuvent être que l'expression du sentiment particulier de vos élèves et non des vôtres. Oh! la liberté! mon Père, la liberté! c'est une belle chose ; et vous avez trop de bon sens pour ne pas reconnaître que vous avez plus à attendre d'elle que du despotisme.

Bien que le Père Loriquet eût beaucoup d'esprit, il n'était pas de force à lutter contre M. Dupin, et il ne trouva pas un mot à répondre aux éloges ironiques de celui-ci.

Le recteur, tout en accompagnant son hôte, avait donné ses ordres ; et, à midi, un dîner splen-

dide se trouva servi dans le réfectoire des Pères. M. Dupin refusa d'abord de l'accepter. Il voulait, disait-il, partir immédiatement. Mais les instances furent si pressantes qu'il ne put se défendre de passer le reste de la journée à Saint-Acheul. Je fus admis à ce dîner; M. Dupin mangea beaucoup, et si, comme on l'a tant dit depuis, il redoutait une potion semblable à celle qui fit périr misérablement Clément XIV, à coup sûr il était bien imprudent de fournir aux Jésuites une si belle occasion de la lui administrer.

Le dîner fut suivi de la récréation. J'allai rejoindre mes condisciples. J'ai su depuis que tous les Pères réunis avaient paru transportés de joie en voyant au milieu d'eux une des gloires du barreau français. Il s'échangea, entre les Jésuites et l'avocat, bon nombre de compliments et de flatteries où la pointe de l'épigramme se cachait quelquefois sous les fleurs de la rhétorique. M. Dupin loua dans la Compagnie toutes les qualités qu'elle n'a plus et celles qu'elle devrait avoir. Remarquant que les plus spirituels semblaient se demander s'il ne se moquait pas d'eux, le malin personnage prenait alors si naturellement des airs de bonhomme, il devenait si expansif, que les mystiques espéraient que le chemin de Saint-Acheul avait été pour lui le chemin de Damas, et que, comme un nouveau Saul, il allait désormais défendre ce qu'il avait si vivement attaqué.

Le Père Loriquet ne se faisait pas de telles

illusions, et rogner tant soit peu, par la flatterie, les griffes et les dents du lion lui suffisait. Les excellents vins de la cave des Révérends, vins des meilleurs crus, pieux tributs offerts par les hautes et puissantes dames de l'aristocratie aux bons Pères, n'avaient pas nui aux projets du recteur, et M. Dupin, qui savourait d'excellent café et de précieuses liqueurs des îles, devenait de plus en plus aimable, quand la cloche se fit entendre.

— Monsieur Dupin, dit le recteur, aujourd'hui, jeudi, est la fête du Saint-Sacrement : nous la célébrons avec beaucoup de pompe. Les vêpres seront chantées par les Pères et par nos enfants ; nous ferez-vous l'honneur d'assister à cette pieuse cérémonie ?

— Assurément ; je me fais gloire, mon révérend Père, de mes sentiments religieux.

L'avocat alla à la chapelle. On lui donna une place d'honneur. Après les vêpres, un des Pères monta en chaire ; il parla sur la puissance de l'éloquence sacrée ; il trouva moyen de faire l'éloge de l'éloquence profane et de glisser un compliment à l'illustre orateur qui se trouvait dans cette enceinte. M. Dupin subissait de plus en plus le charme ; il était presque attendri.

On disposa tout pour la procession. L'officiant se plaçait sous le dais. Sur l'ordre donné d'avance par le père Loriquet, je m'avançai vers M. Dupin, un gros cierge à la main, et, en le

lui présentant, je lui dis à demi-voix que le révérend Père recteur ne croyait pas pouvoir lui donner une plus grande marque de considération qu'en lui offrant de porter un des cordons du dais avec le maire de Saint-Acheul, M. le comte de ***, et son fils. M. Dupin ne pouvait pas refuser un tel honneur, et il s'acquitta de son emploi de manière à édifier l'assistance.

En sortant de la chapelle, il trouva, dans une des classes, les élèves réunis. Un rhétoricien lui récita un compliment en vers latins fort bien tournés. Ce fut là le bouquet. Or les flatteries du recteur, les vins fins, les chants religieux de la chapelle, le sermon, peut-être les cordons du dais et l'improvisation du rhétoricien produisirent un tel effet, que M. Dupin, transporté, ému, prit congé des Pères par un petit discours où lui aussi prodigua l'encens, mais sans le moindre mélange épigrammatique.

Le lendemain, vingt lettres apprenaient à Paris que M. Dupin avait dîné chez les Jésuites, à Saint-Acheul, et porté les cordons du dais. Ces lettres moqueuses jetèrent un ridicule sur l'avocat; l'esprit de parti exploita l'aventure. Les Jésuites eurent la gloire d'avoir dompté un instant leur ennemi.

## V

### La France et la Société de Jésus.

Notre société n'avait en France, sous la Restauration, que huit colléges. Encore nos Pères n'étaient pas là comme chefs indépendants et maîtres de ces colléges, mais comme directeurs et professeurs de petits séminaires appartenant aux évêques. Légalement ils étaient de simples prêtres. On les connaissait sous le nom de Pères de la Foi, et c'était avec ce déguisement qu'au temps de l'Empire ils étaient rentrés en France. En 1814, ils avaient été rétablis, pour toute la catholicité, par une bulle de Pie VII. Mais cette bulle n'avait pas été promulguée conformément aux lois; et au milieu des agitations politiques du temps, ce grand acte passa à peu près inaperçu.

A cette époque, nos Pères, qui étaient à peine au nombre de deux cents dans toute la France avaient eu la maladresse de soulever contre eux le pays tout entier. Au lieu de rester à leur tâche modeste de professeurs des maisons que leur confiaient quelques évêques, il leur parut que ce rôle était trop obscur; que, réintégrés solennellement en Italie, en Autriche et en Espagne, ils devaient avoir en France le même honneur;

qu'il fallait laisser là ce nom de Pères de la Foi, sous lequel ils étaient tolérés et pouvaient faire quelque bien, afin de prendre hautement celui de Jésuites, pour lequel, ils ne voulaient pas se l'avouer, il y avait en France des répugnances invincibles.

C'était dans les dernières années de nos études. Depuis longtemps notre maison de Saint-Acheul était moins l'asile silencieux du travail qu'un foyer d'agitation politique. J'ai parlé de la surprise de M. Dupin lisant sur nos murs les inscriptions les plus burlesques de notre royalisme exagéré et de nos haines contre les ennemis de nos adorables Pères. Je n'étais pas, je l'avoue aujourd'hui, le moins violent de ces politiques imberbes qui voyaient des suppôts de l'enfer et des buveurs de sang dans tous ceux qui attaquaient la Congrégation et les Jésuites.

J'avais marché assez rapidement dans mes études. Arrivé aux humanités, ne connaissant l'histoire moderne que par celle de notre père Loriquet, histoire, on le sait, écrite par un pamphlétaire plein de passion plutôt que par un historien calme et impartial; écoutant, tous les jours, la chronique des événements contemporains de la bouche de nos maîtres, chronique plus passionnée encore que les dernières pages de l'histoire à notre usage, je prenais un intérêt ardent à tout ce qui se passait alors, dans le monde politique, au sujet de l'Ordre.

Depuis le fameux plaidoyer de M. Dupin dans le procès du *Constitutionnel*, l'attention publique avait été éveillée, plus vive que jamais, sur l'existence des Jésuites. Le journalisme libéral ne tarissait pas, chaque jour, sur les dangers de cette corporation non autorisée par les lois. C'était pour lui une mine inépuisable; et il comprenait trop bien l'art de la mise en scène, pour ne pas exploiter jusqu'à la fin toutes les rancunes des masses contre elle; il vint un moment où l'on ne parlait plus en France que de la Congrégation et des Jésuites.

La presse royaliste, comme on l'appelait alors, mettait trop d'ardeur dans la lutte pour ne pas aider au fracas. Nous étions le grand danger de la France, pour le libéralisme; nous étions le salut de la monarchie, pour nos apologistes. Sans nous, aux yeux de ces derniers, le trône allait de nouveau être renversé; la philosophie moderne, c'était le mot consacré, était prête à s'asseoir sur les autels. Ce qui s'est dépensé alors en exagérations pour et contre cette pauvre Société ne saurait se rendre.

Les Jésuites trouvaient qu'on n'en disait jamais assez à leur gloire. La maison de Montrouge, près de Paris, où se trouvaient les Pères les plus influents, les plus mêlés aux intrigues politiques de l'époque, était dans une impatience fiévreuse de voir enfin la monarchie bourbonienne, représentée par un homme qui les aimait sincère-

ment, proclamer leur existence comme institut religieux, à la face de la nation. Mais la chose était difficile: il fallait braver trop d'antipathies, trop de haines.

L'heureux moment arriva toutefois. C'était au mois de mai 1826. Il y avait, à la chambre des députés, des discussions ardentes. L'opposition ne demandait pas mieux que de provoquer le ministère. L'alarme répandue dans les masses par les journaux, qui représentaient la France enveloppée du vaste réseau d'une Congrégation dirigée par les Jésuites, espèce de carbonarisme religieux, redoutable comme toutes les sociétés secrètes, devait avoir là son retentissement. A cette tribune livre, l'accusation allait prendre les formes les plus véhémentes et les plus passionnées. Ce fut le député Agier, un membre dont on ne pouvait suspecter le dévouement aux Bourbons, et qui appartenait à l'opposition de droite, qui porta la question à la tribune. Il dénonça la Congrégation en termes modérés, mais énergiques. Il la distingua des associations méritoires créées pour de vraies bonnes œuvres, et ne craignit pas d'avancer „qu'elle avait juré haine à nos institutions.“ Il montra son esprit inquisitorial, le lâche espionnage de ses agents les plus subalternes, ses dénonciations injustes, ses calomnies indignes. Il alla jusqu'à dire „qu'elle faisait trembler les préfets, les sous-préfets, sous son influence secrète,

quand ils ne sont pas ses adeptes; qu'elle dominait le ministère lui-même."

Il y eut un mouvement prolongé dans toute l'assemblée, devant une accusation aussi nettement formulée. L'orateur s'écria alors:

„D'où lui vient donc cette puissance qui lui fait donner ou ôter les emplois dans l'armée comme dans le civil? Si nous avions la corruption de l'hypocrisie devenue un moyen d'avancement, le caractère de loyauté qui appartient à notre nation s'altérerait, et par suite, la religion serait compromise et la monarchie menacée."

Et il termina en disant:

„Que le ministère brise résolûment le joug de cette puissance occulte qui ne tarderait pas à le renverser lui-même; qu'il vienne la combattre à cette tribune et désavouer les projets qu'elle médite contre nos libertés publiques et religieuses!"

Le coup était terrible, et le ministère resta muet. Pendant près de dix jours il hésita ne pouvant ni désavouer ni combattre cette fameuse Congrégation dont M. de Villèle et ses collègues étaient membres. Il se détermina cependant, sous la pression générale de l'opinion, à faire donner des explications à la tribune, non plus pour démentir l'existence de la fameuse Congrégation et e rétablissement des Jésuites, c'eût été s'attirer a risée universelle, mais pour nier l'influence at-

tribuée aux Congréganistes et justifier le retour de la Compagnie de Jésus.

M. l'évêque d'Hermopolis, ministre des affaires ecclésiastiques, fut chargé de prendre la parole. Dans la séance du 25 mai 1826, il affirma que le clergé n'avait, ni dans sa doctrine, ni dans ses actes, rien qui donnât le moindre prétexte aux accusations d'envahissement amassées contre lui, et d'hostilité au nouveau code du royaume. Abordant enfin la fameuse question de la Congrégation, il avoua son existence, mais la déclara complétement inoffensive, et affirma qu'il était faux qu'elle exerçât sur le gouvernement aucune influence mystérieuse.

L'opposition n'était pas vaincue, on le pense, par ces simples dénégations. Elle triompha même de l'aveu du ministre. „Prenons acte, s'écria Casimir Perrier, de la déclaration faite par le gouvernement lui-même. Le fait matériel, la Congrégation, n'est pas un vain fantôme!"

Toutefois le nom de nos Pères n'avait pas été mis en cause. Le ministre n'avait pas parlé des Jésuites. M. d'Hermopolis, plus sage que ces derniers, redoutait de soulever l'orage en avouant leur existence.

Ici commence la faute capitale qui les perdit. Je sus plus tard, par ma mère, toute la scène qui se passa à Montrouge pendant la nuit qui suivit le discours du ministre en faveur de la Congrégation, et dont je retrouve le détail exact dans

une lettre extrêmement curieuse du Père Romanet. On verra, par ce document, écrit avec beaucoup de laisser aller et destiné à l'intimité la plus absolue, quelles étaient les prétentions extrêmes de Montrouge, et combien étaient superflus, dans ce moment, les timides avis de l'expérience et de la raison.

„Nous nous perdons, ma pauvre amie, nous nous perdons! Vous savez le résultat de la séance d'hier à la Chambre des Députés. Le discours de M. d'Hermopolis a été digne et habile; il ne nous a pas nommés. Ses aveux sur la Congrégation ne peuvent pas beaucoup tirer à conséquence; et je ne m'en inquiète pas outre mesure. C'est un os à ronger à messieurs les libéraux. Mais voici bien le revers de la médaille.

„A peine le compte rendu de la séance a été connu ici, que le conseil s'est réuni pour délibérer sur la conduite que nous avions à tenir dans cette circonstance. — Le moment est venu! Le moment est venu! se sont écriés les plus ardents, je dirai les plus imprudents des nôtres. Pourquoi Monseigneur fait-il la lâcheté de ne pas dire tout haut que nous existons? Jamais occasion plus belle ne se présentera.

„Le conseil a duré très-longtemps. Il a été plus tumultueux et moins sage qu'on ne devait l'attendre de gens auxquels on fait la réputation d'être si habiles. Je vous affirme que nous som-

mes les gens les moins habiles de la terre, et, je le dis en gémissant devant Dieu, nous sommes les plus fous. Quoi! nous avions pu, après la tourmente révolutionnaire, rentrer paisibles dans notre patrie; nous avions, sous le protectorat des évêques, nos colléges où nous faisions le bien; que pouvions-nous demander de plus? Il fallait attendre de longues années avant de produire notre nom, objet des vieilles rancunes des Jansénistes et des philosophes.

„J'ai exposé tout cela à nos Pères. Je leur ai dit que, par une malheureuse précipitation, ils allaient tout compromettre. J'ai cherché à leur faire comprendre que le caractère français est singulièrement irritable; que l'idée fixe du parti libéral est de se servir de la question des Jésuites comme d'une arme de guerre contre le gouvernement; que ce parti sait très-bien que nous sommes, à côté de lui et des forces dont il dispose dans la nation, une bien petite puissance; que ce serait jouer son jeu, devenir ses compères, que de réclamer du ministre une reconnaissance bruyante à la tribune! que nous n'y gagnerions qu'une vaine satisfaction d'amour-propre, et que nous risquions d'exciter contre nous une violente tempête, précurseur infaillible d'une expulsion prochaine: on ne m'a pas écouté.

„— Vous êtes trop timide, sage Père, m'a dit presque avec ironie le père Varin, un de nos plus ardents. Il faut compter sur la Providence. Elle

est pour nous! Tout nous a servis. Le Roi nous aime. Si nous manquons cette occasion, se représentera-t-elle?

„Et autres balivernes de ce genre qui m'ont fait pitié.

„— La Providence n'est pas pour les imprudents et pour les fous, ai-je répondu.

„Il y a eu un hourra universel. Tout le monde parlait à la fois. Un ou deux des plus âgés, qui comprenaient la suprême maladresse que nous allions faire, ont essayé timidement quelques remarques. Ils n'ont pas été plus heureux que moi. Tous ces hommes, excités comme des énergumènes, paraissaient impatients, et, s'ils eussent pu, seraient allés, la nuit, à Paris, dire au prudent ministre: — Nommez-nous à la face de la France!

„J'ai fait un dernier effort. J'ai conjuré qu'on attendît encore, qu'on envoyât à Rome un de nos Pères, pour exposer les faits au révérend Père Général. On ne m'a pas laissé achever, et l'on m'a répondu que cette démarche était bien superflue, toutes les lettres du Général insistant pour qu'on obtienne du gouvernement français notre reconnaissance, et le Pape lui-même témoignant fréquemment ce désir à notre Général.

„J'étais vaincu. Ce père Varin, le plus emporté de tous, a été chargé d'aller, aujourd'hui même, avant la séance, conjurer M. d'Hermopolis de compléter son œuvre, et, après avoir eu le

courage de défendre, en pleine tribune, la Congrégation, de proclamer hautement l'existence de la Compagnie de Jésus.

„Je suis atterré, ma digne et excellente amie. Il semble que l'esprit de vertige soit dans cette pauvre Société! Je ne retrouve plus des hommes de quelque prudence, mais des gens écervelés. Hélas! les pauvres fous ne me laisseront pas mourir en paix, dans ma chère France et auprès des miens. Je n'ai pas besoin d'être prophète pour leur dire qu'ils n'en ont pas pour longtemps avec ce système. Les Français vont vite en besogne. Puisse Dieu m'appeler à lui avant le dernier orage!

„Si le père Varin est de retour de Paris quand viendra votre valet de chambre, j'aurai le temps de vous dire encore deux mots.

„ROMANET, S. J.

„Montrouge, 26. mai 1828."

„*P. S.* — Il est deux heures; le père Varin vient d'arriver triomphant([1]). A l'heure où ma

([1]) „On a trouvé dans les archives du ministère des Affaires ecclésiastiques, une déclaration faite en 1809 à Portalis par le Père Varin, dans laquelle il assurait *que ni lui ni ses confrères n'étaient Jésuites, qu'ils ne le seraient jamais; qu'ils avaient toujours enseigné et qu'ils enseigneraient toujours les maximes gallicanes.* Or il se trouve que c'est le même père Varin qui est venu, il y a deux ans, déclarer à Frayssinous *qu'ils étaient Jésuites et qu'ils avaient toujours eu l'intention de l'être.* Jugez de l'effet que produisaient toutes

main tremblante trace ces lignes, notre triomphe de vanité et notre arrêt de mort se prononcent en même temps. Le père Varin a pourtant avoué à un de nos Pères que M. d'Hermopolis lui avait dit: — Vous en prenez la responsabilité? — Oui, monseigneur, avait-il dit, le très-saint Père et notre Général le désirent ardemment. — Le ministre n'a plus rien dit, et en saluant le Père Varin, il n'a eu que cette parole: *Alea jacta est.*"

L'histoire a enregistré le reste. Le 26 mai, M. d'Hermopolis prit de nouveau la parole „pour achever, disait-il, le discours qu'il avait commencé la veille."

Ayant fait une solennelle profession de foi en faveur des libertés de l'Église gallicane, chose fort odieuse pour les Jésuites, mais dont ils avaient peu de souci pour le quart d'heure, il continua:

„On me le dira: — Vous êtes partisan des libertés de l'Église gallicane, nous le savons; mais n'avons-nous pas au milieu de nous une Société qui veut se rendre maîtresse de l'instruction publique, s'emparer de l'esprit de la jeunesse, lui insinuer ses idées et renverser toutes vos doctri-

ces belles déclarations." (Correspondance de Lamennais, 22 février 1826.)

nes? N'avons-nous pas au milieu de nous *les Jésuites?*"

Il se manifesta à ce moment, dans l'Assemblée, le même mouvement qui avait eu lieu, la veille, pour l'aveu de l'existence de la Congrégation. Un grand nombre de membres quittèrent leurs bancs et vinrent se grouper au pied de la tribune. La curiosité était excitée au plus haut degré. Le ministre allait-il, oui ou non, avouer l'existence de ces terribles Jésuites.

Il avait une réponse bien facile, s'il eût eu le courage de résister aux folles prétentions des Pères, *si mens non læva fuisset:* — Nous ne reconnaissons en France qu'un clergé séculier, sous la direction de l'Épiscopat. Libre aux Évêques de recueillir, parmi les débris de l'Église de France échappés à la Révolution, les hommes qui ont pu appartenir aux anciens ordres religieux. Ce ne sont plus que des individus. Ces anciens ordres n'existent pas et ne pourraient exister que sur votre autorisation formelle.

Ces paroles eussent tranché la question, et peut-être calmé la tempête.

Il n'en fut rien. Le ministre commença par l'aveu formel „de l'existence de la Société célèbre;" ce fut son expression. Il dit que, sur trente-huit colléges royaux, plus de soixante colléges communaux, près de huit cents maisons d'éducation particulière, quatre-vingts séminaires de théologie et

au moins cent écoles ecclésiastiques ou petits séminaires, pas un seul de ces établissements, sinon sept petits séminaires, „n'était dans les mains de ces hommes si redoutables, connu sous le nom de *Jésuites*."

Il avoua maladroitement que Napoléon avait été sur le point de les expulser.

„Voulez-vous, dit-il, savoir l'histoire de leur réapparition? Elle date de 1800. Le premier établissement qu'ils fondèrent se forma à Lyon, sous les auspices du cardinal Fesch, oncle de Bonaparte. Ce dernier voulut les expulser en 1804; mais sa colère s'apaisa, et depuis ils sont restés dans l'enseignement."

L'Excellence, on le voit, compromettait les Jésuites et les rendait suspects, en rappelant cette colère de Napoléon, que l'on pouvait supposer provoquée par de justes griefs. Mais l'existence des Jésuites était officiellement reconnue, à la grande joie de l'opposition libérale. C'était là qu'on attendait le ministre. Il eut encore besoin de s'expliquer sur les édits et sur les arrêts qui interdisent le territoire français aux membres de la Société de Jésus, et qui n'ont pas été abrogés. Ce fut dans un troisième discours qu'il donna des explications sur ces arrêts d'expulsion. Il reconnut que ces arrêts avaient encore toute leur force, mais qu'ils avaient été modifiés suc-

cessivement, et qu'on avait donné aux Jésuites, qui avaient été frappés, la permission de revenir de leur exil. Pourquoi eût-on été plus sévère envers ceux qui avaient survécu à la tourmente révolutionnaire?

Et il termina en disant:

„Sans doute, s'il s'agissait de donner à cette Société une existence civile, il faudrait non pas seulement une ordonnance, mais une loi. Mais nous n'avons pas encore à délibérer s'il faut admettre ou rejeter cette Société.“

Ces mots furent presque accueillis par des murmures.

Le retentissement de ce discours fut immense. Les Jésuites, pas plus que le gouvernement, n'en avaient retiré aucun avantage, l'apaisement de l'opinion moins que le reste. On se demandait partout, jusqu'à la Chambre des Pairs, comment une Société pouvait exister de fait, avoir des établissements brillants sur le sol de la France, sans qu'une loi sanctionnât son existence. Le célèbre comte de Montlosier déposa, au greffe de la Cour royale de Paris, une dénonciation en forme contre les Jésuites et leur pouvoir occulte. Les têtes se montèrent. L'Épiscopat se mit aux lettres pastorales, où l'on attaquait „l'infernale licence de la presse,“ où l'on appelait les écrivains du libéralisme „des émissaires de Satan,“ et où la

Société de Jésus était exaltée, „comme un ordre célèbre, perpétuel objet des plus noires calomnies, environné de tant de glorieux suffrages, riche des travaux de plus de huit mille apôtres et des sept cents martyrs qu'il a fait monter dans les cieux."

De son côté, la presse ministérielle, plus imprudente encore que le pauvre évêque d'Hermopolis, se donnait libre carrière pour les invectives et les louanges, invectives contre les ennemis de l'ordre, louanges passionnées en faveur de „cette institution sainte, source de force pour les gouvernements et pour la religion," à laquelle devait être confiée l'instruction de la jeunesse.

L'arrêt de la Cour royale de Paris, véritable arrêt de condamnation, le plus terrible qu'il fût possible de porter contre les Jésuites, vint prouver que la magistrature elle-même, la plus haute, la plus indépendante, était dans les rangs de leurs ennemis. Ce n'était plus une lutte d'un moment, que le temps se chargerait d'assoupir, c'était un duel à mort entre la Société de Jésus et la France nouvelle, tout imbibée des principes du libéralisme.

Une autre lettre du Père Romanet à ma mère, que je trouve dans mes papiers de famille, lettre aussi confidentielle, et remise secrètement au valet de chambre envoyé à Montrouge pour avoir des nouvelles du vieillard devenu in-

ferme, peint en quelques mots la situation des esprits.

„...Vous voyez que nous allons à la dérive. Notre triomphe aura été de bien petite durée, et nos joies bien légères. Vous ne vous douteriez jamais du brillant procédé que nos jeunes Pères ont imaginé pour s'assurer, disent-ils, une victoire éclatante. A l'aide des membres de la Congrégation dont ils disposent dans toute la France, ils veulent organiser, au sein des Conseils généraux, une grande manifestation de l'opinion publique qui réclamera le rétablissement des congrégations religieuses d'hommes, — sous-entendu de notre Ordre, — l'abolition de la liberté de la presse, ou du moins de fortes restrictions à cette liberté, la célébration du mariage religieux avant le mariage civil, la suppression de l'Université, etc., etc, et mille autres demandes impossibles dans un temps trop rapproché des anciens commotions politiques. Ils espèrent que, devant ce vœu des provinces, le parti bruyant du libéralisme sera atterré.

„Moi, pauvre Cassandre, je me suis tu cette fois. Mais je me suis demandé s'il n'y avait pas une Providence vengeresse qui, voulant punir l'orgueil où nous sommes tombés, nous aveugle à ce point, pour mieux nous perdre. Nous faisons tout ce qu'il faut pour précipiter la catastrophe; et si les choses marchent encore quelque temps de ce

train, je n'en donne pas pour six mois à notre malheureuse Société, rentrée si miraculeusement en France.

„Priez Dieu, ma digne et respectable amie...

„Romanet, S. J.

„Montrouge, 24 août 1826.“

Le bon vieillard ne devait se tromper que de quelques mois sur la date de la catastrophe.

---

## VI

### Ma vocation.

Je m'étais senti de tout temps une vocation prononcée pour l'état sacerdotal; mais, soit impressions personnelles que j'avais éprouvées à chacune des vacances que j'avais passées dans ma famille, soit influence des idées qui dominaient chez nos Pères à Saint-Acheul, j'avais une grande répulsion pour le clergé séculier. Ces prêtres de paroisse, comme on les appelait chez nous, me paraissaient, dans l'Église, des êtres tout à fait secondaires, trop absorbés dans les labeurs du ministère pour pouvoir jamais s'élever à une grande sainteté. A voir la différence que ma mère, dont

la piété toute remplie d'une infinité de pratiques dévotieuses, — ce qui était alors pour moi l'idéal de la piété, — mettait entre le Père Romanet et le curé de sa paroisse, les égards pleins de déférence qu'elle prodiguait au Jésuite et la politesse exacte, mais un peu hautaine qu'elle accordait à l'autre, je ne pouvais douter que le mérite d'un révérend Père ne fût très-supérieur à celui d'un simple prêtre.

Je n'entendais autour de moi, à Saint-Acheul, que des railleries sur ces pauvres prêtres du clergé séculier; on supposait à peine qu'ils fussent prêtres; et j'entendis répéter mille fois, pendant le temps que je passai au collége, cet axiome que je m'avisai bien tard de mettre en doute: „Il n'y a de bons prêtres que les Jésuites."

Ce mot amer, qui était une odieuse flétrissure pour tout le clergé de la catholicité, chatouillait la vanité sans bornes des Jésuites. Je l'ai entendu prononcer bien des fois devant eux, sans que leur pudeur se soit révoltée, et je ne les ai jamais vus imposer un silence décent à ceux qui se rendaient coupables de cette flatterie, plus méprisante encore pour le reste des prêtres qu'honorable pour l'Ordre. Quand, plus tard, j'ai pu réfléchir à ce peu de vergogne, j'en fus blessé pour l'Église, que je mets aujourd'hui au-dessus d'une corporation, quelle qu'elle soit, qui est en nombre infime dans son sein. Ce qui me prouva que les Jésuites se croyaient sérieusement les uniques

prêtres, c'est que, durant tout le temps de mon éducation, je ne les ai jamais vus conseiller à un des jeunes hommes qui témoignaient un désir quelconque d'être prêtres, d'entrer dans un séminaire diocésain. Ils les savaient si bien circonvenir qu'ils les dirigeaient tous vers leurs noviciats. C'était un temps où beaucoup de diocèses de France avaient une véritable pénurie de prêtres. Eh bien! ceux de leurs élèves qui, à la fin de leurs études, allaient au séminaire, le faisaient, ou à l'insu des Pères, ou sans les consulter.

Encore aujourd'hui, au moment où je mets en ordre mes souvenirs, je sais qu'il ne sort pas de prêtres des nombreux colléges de Jésuites répandus dans toutes les provinces. Et cependant certains diocèses, soit par la mort, soit par la retraite de beaucoup de prêtres, ont de la peine à remplir les postes demeurés vacants.

Il faut cependant leur rendre toute justice: ils ne cherchaient pas à influencer les vocations. L'expérience sans doute leur avait appris qu'on réussit mal par ce procédé. Ils pouvaient croire que l'éclat dont ils s'entouraient, le rôle brillant qu'ils paraissaient jouer, comme le corps d'élite du catholicisme, les cérémonies pompeuses qu'ils prodiguaient dans le culte, leurs livres si habilement écrits pour faire converger, sur eux-mêmes et sur leur ordre, un sentiment de perpétuelle vénération, seraient plus puissants que l'appel fait, au nom des besoins de l'Église, par le clergé sé-

culier. En cela, ils ne s'étaient pas trompés. Pour ma part, j'atteste qu'ils ne me parlèrent jamais de me faire prêtre et d'entrer dans leur ordre; mais mon amour pour eux était si ardent, si excessif, qu'au moment où il fallut me décider sur ma vocation, je n'eus que cette pensée: Dans quelques mois, j'entrerai au noviciat des bons Pères.

Nous étions en septembre 1828. Mon père, ma mère, mon frère et moi, nous passions les vacances dans une de nos terres de Seine-et-Marne. Le château de ***, à quatre lieues de Melun, était l'habitation favorite de mon père pendant l'été. Comme c'est là que j'ai eu chaque année les seules jouissances de la vie de famille que je puisse me rappeler, ce séjour se représente à moi avec tous ses charmes. C'est un vieux château du temps de Henri IV, bâti dans une riante vallée qu'arrose une petite rivière, l'un des affluents de la Seine. La vallée est ombreuse; et, dans le haut, ses beaux arbres touchent à ceux de la magnifique forêt de Fontainebleau. Le château, bâti à la mode du temps, était entouré d'eau de toutes parts. De vastes et belles servitudes, construites plus loin, donnaient à l'habitation un air princier dont j'étais assez fier dans ma petite importance de jeune vicomte. Je vois de là la grande chapelle qui servait d'église au village. Mon père, qui avait parcouru les beaux parcs de l'Angleterre, fit de *** une merveille. Il distri-

bua les arbres en massifs, fit disparaître toutes les clôtures autour du château et étendit la pelouse jusqu'aux vastes prairies, qu'il peupla de gracieux bouquets de verdure. Des ponts rustiques servaient à traverser la rivière sinueuse, au delà de laquelle le regard allait se perdre dans un bois de magnifiques arbres verts. C'est là que mon frère et moi nous prenions, enfants, nos joyeux ébats. Le futur diplomate, dont mon père s'était beaucoup occupé, sortait chaque année de son collége, plus diable que jamais, et mettait à l'épreuve toute la patience de ce digne père. Je vous l'avais bien prédit, — c'était le mot de ma mère, — quand il se plaignait à elle de ce terrible aîné, qu'il ne pouvait fixer à rien et qui ne rêvait que les plaisirs les plus extravagants. Évidemment, mieux façonné par les Jésuites, j'étais un ange pour ma mère. Cela ne m'empêchait pas de faire, avec monsieur l'aîné, une foule d'escapades que nous déguisions avec une incroyable habileté. Dans ce métier-là, c'était moi qui étais le diplomate, et celui qu'on appelait le mauvais sujet était toujours sur le point, dans sa brusque franchise, de tout avouer; mais je tenais bon, et, sans mentir précisément, je trouvais toujours quelque subterfuge, et nous échappions ainsi à des punitions bien méritées.

Ce beau séjour, que je ne me rappelle qu'avec délices, ne porta pas bonheur à notre famille:

peu d'années après, mes joies d'adolescent furent cruellement attristées.

Mon frère était devenu un jeune homme des plus charmants. Il avait dix-huit ans, et depuis deux ans il se livrait sérieusement à l'étude.

Notre père ne s'était pas trompé dans ses plans d'éducation. Il y avait entre mon frère, élevé pour être un homme du monde, et moi, une différence qui était toute à son honneur. Il me surpassait en connaissances, en netteté d'idées, en droiture de caractère. Il avait cette fleur de loyauté et de franchise qui donne tant de charme à l'adolescence et qui fait ensuite les âmes bien trempées. Tout cela s'était développé dans un milieu où les natures n'ont d'autre gêne que la discipline du collége, gêne peu pénible en réalité, parce que tous s'y soumettent et qu'elle est la condition de toute réunion d'hommes.

En comparant plus tard cette éducation à celle que j'avais reçue à Saint-Acheul, j'ai très-bien vu que les habitudes de vie monastique, imposées à de jeunes hommes, ne servent ni à donner le véritable sentiment religieux ni à former des natures viriles. Il n'est pas bon pour l'adolescent d'être trop tenu par la lisière, d'être enlacé dans les mailles épaisses des routines de la dévotion. J'ai rencontré plus tard, dans le monde, de mes condisciples de Saint-Acheul, qui m'ont avoué n'être plus allés à la messe, avoir abandonné la

confession, parce qu'on les avait saturés de confessions et de messes (1).

Les Jésuites ne sont pas plus expérimentés sur cela que les plus vulgaires éducateurs, qui croient sauver l'adolescence en lui mettant en main un chapelet ou un livre de prières.

Ce qu'aucune éducation ne change, pas plus les maisons des Jésuites que les colléges de l'Université, ce sont les goûts d'instinct. Mon frère était terrible pour aimer le mouvement, la chasse, les chevaux, le bruit de toute espèce. Il tenait de sa vieille race l'humeur batailleuse, et s'il avait pu, comme un baron du dixième siècle, réunir autour de lui ses vassaux, il aurait couru à tout hasard les aventures. Il était habile à manier l'arme blanche; il adorait les chevaux. Pour lui, prendre le fier coursier, le saisir à poil, sans rien qu'un simple filet pour le conduire, c'était la joie suprême.

Un jour de nos vacances, qu'il faisait une de ces fortes chaleurs d'automne, si favorables à la maturité du raisin, j'étais sous un énorme sureau, aux grappes noires et pourprées, qui était né dans le mur même du revêtement de bassin dont

(1) „Combien pensez-vous que, sur les jeunes gens qui sortent de Saint-Acheul, il y en ait qui „persévèrent, „c'est-à-dire qui fassent leurs pâques la première année? *Un sur trente*. Les vingt-neuf autres deviennent pires que tout ce qui sort des écoles.“ (Correspondance de Lamennais, 18 mars 1826.)

le château était entouré. L'arbre noueux avait largement étendu ses branches sur la pelouse du parc et sur l'eau dormante, où elles se reflétaient bizarrement. J'étais seul. Je lisais un de ces livres de la poésie moderne, qui ne pénètrent jamais dans les colléges des Pères, et qui n'ont que plus d'attrait pour l'adolescence. J'avais entendu parler des admirables Méditations de Lamartine; je les lisais. Ai-je besoin de dire que je pleurais en les lisant?

Tout à coup j'entendis des cris bruyants. Mon frère sortait des écuries sur un de nos jeunes chevaux, à peine dompté; et, selon sa manie, il était à poil. Le valet d'écurie criait de toutes ses forces: — Mon Dieu! mon Dieu! il se fera tuer! — Mon frère riait aux éclats, en l'appelant imbécile!

La bête, retenue par un simple filet, se mit à suivre tous ses caprices et à emporter le jeune cavalier dans l'une des allées sablées et tortueuses du parc. De loin en loin, je les voyais par les échappées qui donnaient vue sur le château, et mon œil inquiet suivait tous leurs mouvements. Mon frère paraissait maître du jeune cheval. Mais, bientôt, j'entendis du bruit près de moi; c'était la bête furieuse et écumante, qui revenait vers son écurie dans un galop effréné. Je me levai aussitôt pour chercher à arrêter le cheval, au moins pour le détourner du chemin que je lui voyais prendre. Hélas! je ne fis que lui inspirer

plus de frayeur. Il bondit près de moi et, comme s'il eût voulu se débarrasser d'un aiguillon qui lui eût labouré le flanc, je le vis, dans un mouvement rapide, se rapprocher de l'arbre que je venais de quitter et dont le tronc noueux formait comme un poteau élevé. Vainement mon frère, qui vit le danger, se serra contre le coursier: il fut saisi par la jambe, et le cheval, profitant du moment où mon frère cherchait à se dégager, se cabra et lança le malheureux jeune homme sur le parapet du bassin et de là dans le bassin lui-même. Mon frère jeta un cri de détresse qui se perdit dans les noires eaux où il disparut.

Je ne savais pas nager: le large bassin était très-profond. Je n'écoutai que mon cœur; je me jetai dans l'eau, espérant avoir pied quelque temps et pouvoir atteindre mon frère. Il me semblait qu'il y avait peu de distance de l'endroit où je l'avais vu disparaître, au bord du bassin près duquel je me cramponnais à quelques longues touffes d'iris. Mais je n'avais pour moi que mon courage. Le bord glissant ne put me soutenir. Je poussai un cri de suprême désespoir et je disparus moi-même.

Que se passa-t-il? Je l'ignore. Il dut se faire un silence lugubre. Ce silence, succédant au cri que j'avais poussé, nous sauva. Ma mère était au salon. Un pressentiment terrible la saisit. — Mon ami, dit-elle à mon père, j'ai entendu un cri... Où sont nos enfants?... Ah! mon Dieu!...

Elle se leva. Mon père se précipita du côté où le cri s'était fait entendre. Il arriva sur les pelouses; nous n'étions pas là. Le cheval fougueux arrivait dans ce moment, la bouche écumante et tout effaré, à son écurie. — Il y a eu un malheur, s'écria le valet. — On nous avait vus il n'y avait pas cinq minutes. Mon mouchoir, le livre de poésies étaient là, sur la pelouse, auprès de l'arbre fatal.

Qu'étions-nous devenus?

Mon père suivit son instinct. Ce livre, ce mouchoir furent pour lui une révélation.

— Ils sont dans le bassin! s'écria-t-il.

Mon père se jette à l'eau; les nombreux domestiques font comme lui. Ma mère, à genoux sur la pelouse, demande à Dieu de lui rendre ses enfants.

Bientôt on retire de l'eau deux corps inanimés.

Je ne gardai qu'un seul souvenir du moment où je sentis que je perdais pied et que le gouffre m'attirait à lui. Quelque chose de dur, comme une main de fer, m'avait saisi par les deux jambes. C'était mon frère qui se débattait dans un suprême effort. Je m'étais évanoui après une horrible suffocation.

Quand on nous retira de l'eau, nous formions un groupe étrange. Mon frère me tenait si fortement enlacé, et il était lui-même dans un état de rigidité telle, qu'on eut bien de la peine à le

détacher de moi. On nous porta dans nos lits. Tous les soins les plus intelligents nous furent prodigués. Je revins bientôt à la vie. Mon premier mot, mon premier regard furent pour ma mère; elle me serra sur son cœur avec amour; mais mon frère était toujours là, pâle, défiguré; et mes malheureux parents étaient encore fous de désespoir. Ce ne fut que longtemps après qu'on sentit quelques battements au cœur de mon frère. Il était tombé tout en sueur dans cette eau noire et glaciale, que je vois encore en écrivant ces lignes et dont le souvenir me fait trembler. Il fut pourtant rendu à la vie.

On espéra que cet accident n'aurait de suite, pas plus pour l'un que pour l'autre de nous deux; mais, tandis que j'étais fier et alerte trois ou quatre jours après, il n'en fut pas de même pour mon pauvre frère. Une fièvre terrible le saisit. Une fluxion de poitrine se déclara. Il guérit pourtant. On revint à Paris après les vacances. Mais cet adolescent, admirable de beauté et de force, n'était plus qu'un squelette. Dans les premiers jours de février 1828, pendant que je faisais mes dernières années d'humanités, une grande lettre, timbrée de noir, adressée au Père Recteur, le chargeait de m'apprendre la triste nouvelle que j'avais perdu ce frère bien-aimé.

Ce fut la première grande douleur d'une vie où il y a eu tant d'autres douleurs.

Je fus longtemps à me remettre de ce pro-

fond chagrin. Né très-sensible et très-aimant, n'ayant encore, dans ce monde, donné bien largement de mon cœur qu'à ma mère et à ce frère que j'adorais, il y eut un vide affreux en moi, et je compris le mal que les affections terrestres me feraient un jour, si je n'échappais pas au monde, nourri que j'étais de l'idée stupide que toute affection vive est un vol fait à Dieu.

Ce funeste accident me raffermit encore dans ma vocation.

Les Pères, je le vis bien, furent atterrés en apprenant la mort de mon frère. Ils fondaient sur moi de grandes espérances. Je sus plus tard qu'il entrait dans leur système de recruter le plus possible dans les familles aristocratiques, afin d'ajouter l'éclat du nom à celui de l'Ordre. On s'attendait, d'un jour à l'autre, que mon père me retirerait et me placerait dans une école universitaire, où je pourrais, devenu son unique héritier, prendre des goûts du monde.

Fidèles à leur système, ils ne me dirent pas un mot, ne firent pas une allusion qui pût dévoiler leurs craintes. Seulement je vis bien qu'ils redoublaient d'attentions pour moi. Comme, pendant toutes mes études, j'avais constamment satisfait mes maîtres, cette espèce de distinction dans les soins et la bienveillance, surtout à un moment où ma santé était altérée par suite de ma profonde douleur, ne choqua personne parmi mes condisciples. J'étais l'un des plus avancés

dans mes humanités : elles allaient finir dans quelques mois.

Ce fut alors que mon cœur, surexcité par la perte de mon frère, se porta de vive affection vers l'un de nos Pères, arrivé récemment à Saint-Acheul. Les Jésuites, qui ne négligeaient rien, le mirent peu à peu en relations intimes avec moi. C'était le Père de Montgazin.

Ils avaient évidemment leur but.

La Société de Jésus accueille dans son sein trois sortes d'hommes : des hommes riches, bien qu'ils n'aient ni naissance ni talent ; des hommes de naissance, sans talent ni fortune ; des hommes de talent, sans fortune ni naissance. Elle aime les premiers, comme fournissant ce puissant levier avec lequel on remue le monde, l'or. Ces Pères garnissent les caisses de la Société. Ce sont d'honnêtes commanditaires de la grande agence religieuse. Ils ont fourni leur appoint ; ils aiment la Société comme leur chose, comme le domaine temporel qu'ils ont aidé à acquérir. Un Ordre pauvre ne ferait rien. Ignace de Loyola, qui était un saint, avait établi son Ordre sur les bases d'un dénûment absolu des richesses de ce monde ; et, dans les Constitutions, approuvées successivement par les Papes, l'Ordre est classé parmi les ordres mendiants. Tout cela a duré l'âge héroïque de la fondation. Les successeurs du saint, Laynez, Aquaviva, comprirent que la vie pauvre, détachée, souffrante, au sein d'un ordre qui attendrait la

pitance de son lendemain des aumônes de la charité, ferait petite figure au milieu du siècle. Aussi s'empressèrent-ils de laisser, comme lettre morte, l'article des Constitutions qui défend de posséder, et firent-ils tous leurs efforts pour assurer à l'Ordre la prépondérance que donne la richesse. Je reviendrai sur cette révélation curieuse qui prouve que l'esprit primitif de la fondation de l'illustre saint Ignace ne put lui survivre, et que l'Ordre, pour être militant, eut besoin de ce qui fait partout le nerf de la guerre.

Les Jésuites modernes cachent, avec le plus grand soin, cette déviation radicale de leur institution primitive. Et le Père de Ravignan, dans son petit livre apologétique, tout en défendant le *tanquam ac cadaver*, s'est bien gardé d'apprendre au dix-neuvième siècle que les Jésuites ne devaient attendre le pain du jour que de la Providence. Il y aurait eu dans le monde un long éclat de rire sur ces pauvres gens qui possèdent en portefeuille des millions.

Après les hommes riches, la Société recherche les hommes de naissance. Nous avons beau avancer en civilisation, nous prisons toujours fortement ceux qui tiennent aux grandes familles. Et les Jésuites sont encore trop peu chrétiens pour estimer l'âme humaine à son unique valeur. C'était bon peut-être au temps de saint Ignace.

Cependant la Société a compris que ni la richesse ni la naissance n'étaient la grande force

motrice des choses : cette force, c'est le talent : *mens agitat molem* : celle-ci seule remue le monde. Elle a donc largement convoité les hommes de parole, les hommes de science, les hommes d'érudition. Et comme elle avait, d'autre part, ses riches et ses grands, elle n'a pas exigé que les hommes d'esprit arrivassent chez elle avec d'autre bagage que leur valeur intellectuelle. Le Père de Montgazin, qui a été, dans la Société, mon ami de cœur, réunissait deux de ces avantages si recherchés par les Jésuites. C'était le fils cadet d'une des plus anciennes familles du midi de la France, et c'était un esprit d'élite, une de ces intelligences aux aptitudes très-diverses, mais manquant un peu de profondeur. C'est peut-être, de tous les Jésuites français, celui en qui j'ai trouvé le mérite le plus incontestable et que la Société, accoutumée à surfaire les siens, n'a jamais trop vanté.

Le Père de Montgazin était très-sensible : il lui avait fallu lutter, dans la Société, contre cette grande puissance de l'âme humaine, inutile, dangereuse même dans les ordres religieux. Il avait retiré de ce triomphe sur lui-même une habitude de mélancolie qui, de prime abord, en faisait un homme séduisant. Aussi était-il adoré des élèves de Saint-Acheul ; et on pouvait le regarder comme un des hommes destinés à arriver, un jour, aux premières charges de l'Ordre. J'ai toujours cru, depuis que je connais l'esprit de la Société, qu'il

m'avait été donné par les Pères pour me gagner à eux ; et je dois les féliciter de ce choix, car il prit sur moi un empire absolu, uniquement par l'affection vive qu'il m'inspira. Celui qu'on aime est bientôt un idéal. Je ne vis rien de beau et de bon au monde que le Père de Montgazin. Je sentais avec lui, je vivais de lui. Les Pères avaient triomphé. En moins de six semaines, mes déterminations, peut-être encore chancelantes, furent définitivement arrêtées : j'étais Jésuite.

---

## VII

### Scène terrible avec une mère.

J'avais près de dix-huit ans : mes humanités étaient finies. Saint-Acheul ne pouvait plus m'offrir de cours que je dusse suivre encore. Mon confesseur, qui savait, par le Père de Montgazin, ce qui se passait en moi, ne me parla plus comme à un jeune homme qui allait courir les dangers du monde ; mais, prenant un ton prophétique :

— Mon enfant, me dit-il, vous êtes appelé de Dieu à autre chose qu'à la vie vulgaire, dans ce siècle. Votre âme pure, votre simplicité de cœur, votre ardeur pour le bien vous assignent

une vocation plus parfaite. Sortez des voies battues! N'allez pas vous traîner dans les chemins souillés du monde. Dieu vous appelle; soyez à Dieu!

Je n'étais plus un homme, en sortant de ce dernier entretien avec le prêtre qui m'avait dirigé dès mon arrivée au collége des Pères. J'eus un moment de ces entraînements extatiques, de ces aspirations ardentes vers l'idéal, qu'on ne comprend guère qu'en se transportant, par le souvenir, à ses dix-huit ans. Il me sembla que ce n'était pas un prêtre, pas même un ange, mais Dieu lui-même qui, tout à coup, sans préparation à cette parole révélatrice, venait me dire: Le siècle ne peut être rien pour toi; tu dois entrer dans la vie religieuse!

Mon excellente mère vint me chercher au collége; et, le jour de la distribution des prix, je lui donnai, en déposant sur ses genoux mes lauriers classiques, les dernières joies qu'elle devait éprouver de ce fils unique qu'elle aimait jusqu'à l'idolâtrie.

Mes mémoires intimes seraient trop longs si je devais raconter, avec quelque détail, ce qui se passa entre elle et moi. A mon arrivée à Paris je ne trouvai pas mon père. Il était dans notre terre de Seine-et-Marne. Et ma mère me dit: comme n'y attachant aucune importance: — Ton père, depuis quelque temps, n'est pas bien. Les médecins lui ont conseillé de quitter ***, où il se

consume de douleur, au souvenir de la perte de ton pauvre frère. Nous n'avons pu l'arracher de là. J'ai bien des peines; mais tu seras ma consolation...

Je dois seulement raconter l'unique scène qui se passa entre nous deux, au sujet de l'état que j'allais prendre.

Dès les premières paroles que nous échangeâmes, ma mère et moi, au sujet de mon avenir, je vis que j'aurais à soutenir, de sa part, une opposition formidable. Autant je l'avais vue, autrefois, trouver très-bon que son cadet s'effaçât, qu'entrant dans le sacerdoce il laissât au frère aîné la grande fortune des Sainte-Maure, autant, devant ce fils devenu l'aîné à son tour, je la vis trembler qu'une résolution invincible lui ravît l'espoir de voir se continuer notre race.

Après des paroles habilement dites, mais qui tombaient sans force sur mes fougueuses obstinations, je vis que la patience commençait à lui échapper. Elle cessa de me parler sur le ton insinuant qu'elle avait pris d'abord, et je ne fus pas peu étonné de l'entendre me dire:

— Vous ne comprenez donc pas? Vous êtes le dernier rejeton des Sainte-Maure: l'honneur, la conscience vous commandent de ne pas laisser s'éteindre cette famille illustre.

— Oh! ma mère; mais je n'ai nullement l'idée du mariage, je vous assure. J'ai une idée absolument contraire.

— Seriez-vous de ces jeunes gens qui ne savent que contrister leurs parents par leur désobéissance ?

— Vous obéir ferait toute ma joie, en ce qui ne toucherait pas ma conscience ; mais vous n'avez là aucun droit. Vous ne pouvez pas faire que j'aie le goût du mariage, lorsque je trouve en moi un entraînement invincible vers le cloître.

Ce mot parut tomber sur elle comme un éclat de foudre.

— Vous êtes fou ! reprit-elle en cherchant à se dominer. Oui, nous connaissons cela. A dix-huit ans, toutes les jeunes filles de grande maison, au Sacré-Cœur, veulent être religieuses, tous les élèves des Jésuites veulent entrer au noviciat. Cela n'empêche pas, ajouta-t-elle avec un sourire qu'elle composa pour le besoin de la cause, qu'on les marie bel et bien les uns avec les autres, et qu'ils ne témoignent pas trop de regret d'avoir obéi à leurs parents, plus sages qu'eux. Les révérends Pères réussissent encore mieux à cela qu'à leur donner la vocation.

— Je puis, ma mère, vous affirmer devant Dieu que les Jésuites n'ont jamais dit un mot pour m'attirer dans leur Ordre.

— Ah ! je le crois bien, ils sont trop fins pour cela ; mais je vous aurais bien vite convaincu du contraire, si je pouvais vous faire certaines révélations.

— Je ne vous demande pas cela, ma mère. J'ai mes convictions ; je n'en cherche pas d'autres.

— Pauvre innocent ! Vous ne les connaissez pas, les bons Pères !

Ces paroles me blessèrent.

— Mais c'est vous qui m'avez appris à les aimer, les bons Pères ; vous qui me les présentiez comme l'idéal religieux. Avez-vous changé d'avis, ma mère, que vous puissiez m'accuser de crédulité à leur égard ? C'est sur votre parole alors que je me serais trompé.

Elle vit qu'elle était allée trop loin.

— Je ne dis pas qu'ils ne soient pas de bons prêtres ; mais je sais pertinemment qu'ils eussent été enchantés de vous garder pour eux. Et je vous avoue que c'était là un de mes chagrins.

— Ma mère, vous m'étonnez à votre tour. Soyez franche ! En me mettant chez eux, étiez-vous fâchée qu'ils m'inspirassent des idées de renoncement au monde ? Ma mère, répondez-moi !

Cette interrogation ne la trouva pas préparée à me répondre. Elle se recueillit et me dit assez doucement :

— Mon Dieu ! mon fils, non, si telle eût été la volonté de Dieu.

Elle se perdait.

— Ah ! quand vous aviez un fils à qui étaient réservées toutes les splendeurs de votre position dans le monde, vous n'étiez pas fâchée de me voir renoncer à la belle part de l'héritage de la

famille, pour que cet éclat de fortune fût plus grand encore; vous trouviez alors ma vocation belle et légitime... Ma mère, rappelez vos souvenirs. Vous m'avez dit vingt fois que rien n'était plus beau, dans les grandes familles, que de voir les cadets renoncer au monde pour se dévouer au sacerdoce.

— Cela est vrai.

— Et ce n'est plus vrai aujourd'hui?

— Non, mon fils, vous ne vous appartenez plus.

— C'est bien singulier, mère, que je ne m'appartienne plus, et que j'appartienne à cet être idéal appelé une race, lequel je doive perpétuer malgré mes répugnances!

Je vis ma mère s'irriter. Je touchais là une corde sensible.

— Puisque vous avez si peu d'honneur, que vous savez si peu ce qu'est une race, allez, avec vos goûts de roture! Je vous salue, monsieur.

Elle garda un profond silence; moi-même je ne dis plus rien. Je voulus prendre sa main et la baiser; elle retira sa main. Je sortis de sa chambre, sous son regard hautain de grande dame que j'avais blessée dans son orgueil le plus indestructible.

Retiré dans ma chambre, je m'abandonnai à tous les sentiments, souvent contradictoires, qui devaient naître en moi après une telle scène.

— Ah! oui, ma vocation pour le sacerdoce

était une belle chose, quand j'étais le cadet des Sainte-Maure! J'aurais vivement blessé ma mère si, à l'âge de vingt-cinq ans, je lui eusse dit: Ma mère, j'ai un amour passionné pour mademoiselle ***; veuillez demander sa main à M. le marquis son père. Et, aujourd'hui, parce qu'un affreux malheur me rend fils unique, ma vocation religieuse est une désobéissance, je devrais avoir le goût du mariage! Pourquoi ne pas me sacrifier? Est ce métier si difficile que de donner un ou deux descendants aux Sainte-Maure? Voué à l'autel il y a six mois, il faut que je renonce à tous les rêves de mon adolescence, pour me mettre à accepter une héritière qu'on aura choisie et avec laquelle j'aurai la tâche d'empêcher mon nom de s'éteindre; c'est un peu fort! Et j'ai de la peine à croire que je n'aie été mis sur la terre que pour cela.

Je promenai dans ma tête ces pensées et bien d'autres, plus ou moins logiques, plus ou moins saugrenues.

Quelques jours s'écoulèrent, ma mère me boudait et ne me parlait pas; c'était d'une assez grande maladresse.

Je m'obstinai de mon côté à un silence rigoureux.

Ce silence eût duré longtemps si enfin, un jour, au sortir de table, seul moment où nous nous trouvions ensemble, et où, devant les domestiques, j'observais strictement les convenances,

elle ne m'eût suivi, lorsque je traversais le grand salon pour me rendre au jardin, et ne m'eût adressé la parole, en m'invitant à m'asseoir sur un large canapé où elle se plaça elle-même.

— Vous avez réfléchi? me dit-elle d'un ton assez doux.

— Beaucoup, chère mère.

Ce mot, prononcé affectueusement, lui donna quelque espérance.

— Oh! mon enfant, je sais que tu as un si bon cœur!

— Ma mère, je vous aime beaucoup.

— Eh bien! sois raisonnable, mon fils adoré, mon unique espoir sur la terre!...

Et déjà des larmes venaient à ses paupières.

Ma mère était d'une remarquable beauté. Je l'avais vue pleurer bien rarement dans sa vie. Il y eut alors, dans son regard mouillé de larmes, dans son mouvement de lèvres sollicitant de moi une parole qui répondît à son ardent désir, quelque chose de si irrésistible que, devant cette belle statue, rendant l'amour maternel dans son expression la plus forte et la plus enivrante, je fus prêt à tomber à ses pieds, comme un adolescent devant une femme dont il est fou, et à lui dire:

— Oui, mère, c'en est fait, je t'appartiens pour toujours!

Mon Dieu! pourquoi n'ai-je pas dit cela? Pourquoi brisant ce pauvre cœur de mère, mentant aux instincts qui sont dans l'âme de tout

homme, par un orgueil que je me reprochais d'autant moins que je le prenais pour une inspiration de la grâce au fond de ma conscience, eus-je le triste courage de me roidir contre moi-même, de baisser mes paupières pour ne plus rester sous le regard fascinateur de ma mère? Mon Dieu! cette force brutale, que j'eus alors pour affliger ma mère, pouvait-elle venir de vous? Et auriez-vous quelque gloire dans le ciel pour les cœurs froids qui pensent vous prouver de l'amour en résistant au plus puissant, au plus doux des amours?

Hélas! je l'eus cette force. Et je ne pense qu'en tremblant à la scène qui se passa dans ce grand salon aux riches tentures, en présence des plus beaux portraits de nos aïeux, qui semblaient s'animer sur leurs toiles, s'inspirer de poésie et d'amour comme ma mère, et me dire avec elle: Pauvre innocent, combien tu te trompes!

Depuis, quand j'ai analysé bien intimement le puissant motif qui me détermina à ma dernière résistance, tout en tenant légitimement compte des aspirations de vie contemplative que j'avais cru découvrir en moi, j'ai trouvé qu'il s'y était mêlé comme un sentiment d'amère vengeance, de fierté blessée. On m'avait dit que j'avais des goûts de roture. Eh bien! m'étais-je dit, oui, je serai le roturier de Dieu. Je foulerai aux pieds ces grandeurs terrestres. Cette race que je devrais continuer avec orgueil au milieu du monde

aristocratique et princier, j'aurai la sainte volupté de la voir s'éteindre en moi! Je ferai à Dieu ce sacrifice, qui est peu de chose quand on est le second, et que la famille, dans ses appétits de fortune, vous voit partir avec bonheur pour une maison de prière, mais qui est immense, quand on prend le blason de ses pères et qu'on le brise sans pitié, pour aller se cacher dans une cellule de novice.

Ma mère, je le compris plus tard, avait compté que je ne résisterais pas à la caresse de son regard inondé de larmes: ce fut son erreur. Ce souvenir: „Vous avez des goûts de roture," me vint à l'esprit aussi âpre qu'au palais un mélange de fiel.

— Ma mère, vous vous trompez!

Ces paroles, que je prononçai avec un son de voix solennel et terrible, retentirent dans le salon comme un glas funèbre. C'était mon adieu suprême au monde.

— Ma mère, vous vous trompez! Je serai le dernier des Sainte-Maure. Je vous aime, mais j'aime, avant vous, Dieu. Je ne pourrais vous obéir qu'en violant ma conscience; j'ai eu à choisir entre elle et vous. Ne me demandez plus rien; ce sera grand et digne de vous. N'exposez plus un fils à être dur pour sa mère!

A cette déclaration, faite avec une énergie dont je ne me serais pas cru capable, et qui me semblait alors m'être donnée d'en haut, je vis ma

mère essuyer ses larmes; elle tenta un dernier effort.

— Mon fils, ce n'est pas possible!

— Très-possible, ma mère.

— Non, mon pauvre enfant, tu ne feras pas cela!... Tu n'abandonneras pas ta mère!...

— Ma décision est prise, irrévocable.

— Je te supplierai tant!

— Pauvre mère! ne me brisez pas le cœur.

— Je tomberai aux genoux de mon fils!...

— Non, ma mère, ne faites pas cela; vous me feriez trop de mal! Soyez forte! Résignez-vous.

Et je la vis s'affaisser et s'agenouiller devant moi.

— Ma mère, ô ma mère, de grâce, ne m'imposez pas cette douleur de vous résister à vous, suppliante à mes pieds!

Et, la relevant par le bras, je la fis asseoir.

— Mon fils! mon fils!

— Pauvre mère, soyez courageuse! Mais ne me tuez pas. Je ne puis pas être au monde.

— Ah! fais-moi ce sacrifice.

— Non, ma mère, n'insistez plus. Vous rendez le triomphe trop méritoire pour moi, devant Dieu, parce qu'il me coûte trop.

— Tu n'as pas de cœur!

— Ma mère, souvenez-vous de sainte Chantal: elle eut le courage de passer sur le corps de son fils, pour suivre l'appel de sa vocation.

Le monde entier a admiré ce trait d'héroïsme. Direz-vous qu'elle manqua de cœur?

— Eh bien! je ferai comme son fils.

— Que dites-vous, ma mère?

Je me levai effaré.

Je me sentais comme en délire.

— Calmez-vous, ma mère! lui dis-je, sous une impression indicible.

— Oui, fils dénaturé, je veux savoir si tu auras le cœur de fouler aux pieds le sein qui t'a porté neuf mois!

Et, se précipitant vers la grande porte du salon, alors à demi ouverte, vers laquelle je dirigeais mes pas, comme si j'eusse été atteint tout à coup d'une horrible folie, elle y arriva avant moi, et, s'étendant en travers devant la porte:

— Ose! me dit-elle, ose!

Mon Dieu! pardon!

Ma mère était là, immobile comme un marbre, se roidissant, pour faire de son corps un obstacle matériel qu'une dernière pudeur me commandait de ne pas franchir.

Mon Dieu! pardon! J'eus l'horrible courage de sainte Chantal!

---

## VIII

### Une autre douleur.

Je n'avais pas fait trois pas dans le vestibule, saisi d'horreur de moi-même, comme si j'eusse commis un parricide, qu'un courrier, arrivant tout haletant de Seine-et-Marne, entra, suivi du concierge de l'hôtel. Il nous annonçait que mon pauvre père venait d'éprouver une crise dangereuse, et qu'il réclamait, à la hâte, sa femme et son fils.

Ma mère, qui s'était relevée, reprit un calme glacial. Elle ne me parla plus.

Nous partîmes à l'instant même.

Quand nous arrivâmes, mon père vivait encore.

Ma mère, d'abord, entra seule dans la chambre du mourant. Elle vint bientôt à moi.

— Hâtez-vous de venir recevoir la bénédiction de votre père.

La scène fut déchirante. Mon père nous dit qu'il se sentait mourir. Sa douleur, qu'il n'avait jamais pu dominer, le conduisait au tombeau. Ma mère, qui jusque-là n'avait pas cru à une maladie sérieuse, vit tomber toutes ses illusions. Elle versa des larmes de désespoir. Mon père me fit ap-

procher de son lit de mort, me combla de ses plus tendres bénédictions.

— Pauvre enfant! me dit-il, je voudrais bien te demander de ne pas laisser s'éteindre les derniers Sainte-Maure, et de remplacer, dans le monde, ce frère sur lequel j'avais fait reposer de si légitimes et de si folles espérances. Mais pourquoi te demander cela? Est-ce que tu t'appartiens, à cette heure? Je sais tout! Prêt à entrer dans mon éternité, il me répugne de faire la moindre violence à tes instincts. Si tu l'avais voulu, tu m'aurais donné la dernière joie humaine que je pusse emporter d'ici-bas. Mais je ne veux pas que tu aies un jour le remords de m'avoir répondu par un refus. Sois libre, mon enfant chéri, l'unique reste d'une famille qui a eu sa gloire dans l'ancienne société, et que j'ai cru représenter noblement dans la société nouvelle. Qu'elle revive par toi ou qu'elle s'éteigne, ce sera de ton plein gré. Monsieur le marquis de Sainte-Maure, votre père vous donne sa dernière bénédiction, et ne vous commande qu'une seule chose, d'être sur la terre un homme de bien.

Je fondis en larmes; mon cœur se brisa; et, aujourd'hui, après les longues années écoulées depuis cette séparation douloureuse, j'éprouve, en me rappelant ce souvenir, le même déchirement, dans tout mon être, que si ce digne père, prenant cette voix solennelle des mourants, me disait: — Sois libre, mon enfant chéri!

Les paroles de ma mère, ses instances et ses larmes ne m'avaient pas ébranlé. Le respect de mon père pour la dignité de son dernier descendant et pour ma conscience d'homme m'émut profondément. Je me jetai dans ses bras ; je l'inondai de larmes. J'avais si peu vécu avec lui ! Notre stupide éducation nous enlève aux chaudes étreintes de la famille, à l'âge où deviendraient indestructibles des affections qui se portent ailleurs, en laissant dans le cœur, vide à peu près, la place où Dieu a voulu que fût l'amour pour notre père et pour notre mère.

Dans ce moment, j'aurais volontiers donné ma vie pour que mon père vécût encore. L'effort qu'il avait fait sur lui-même, les impressions qui l'avaient agité hâtèrent le moment fatal. Il me regarda cependant, comme s'il eût attendu de moi une parole. Ce regard bouleversa toutes mes pensées et toutes mes résolutions.

— Mon père ! mon bon père ; m'écriai-je en le serrant dans mes bras par une dernière étreinte, je vous jure que je ferai...

— Non, non, interrompit-il d'une voix faible... Sois libre, mon enfant !

Ce fut la dernière parole que nous entendîmes de sa bouche. Nous n'eûmes plus qu'à lui rendre les devoirs funèbres.

Quelques jours après, ma mère quittait ce château, qui ne lui inspirait plus que de l'horreur, et nous rentrions à Paris, pour y passer

les longs mois de notre deuil. Toutes les joies de ma vie avaient pris fin. Cette solitude de la famille, où deux êtres seuls se trouvaient et échangeaient leurs larmes, exerça sur moi une impression profonde. L'adolescent avait disparu, et, si je n'étais pas encore un homme, je me sentais prêt à entrer dans tout le sérieux de la vie.

Ma mère se livrait plus que jamais aux exercices de la piété. Le Père Romanet, qui avait eu assez de bon sens pour modérer quelquefois les pieuses exagérations de ses pénitentes, était mort, et ma mère avait pris pour directeur un ancien Capucin, fanatique s'il en fut jamais, et croyant fermement que du rétablissement de l'ordre de Saint-François dépendaient la gloire et la prospérité de la France.

Elle le consulta, à ce qu'il paraît, sur ce qu'elle pouvait faire par rapport à ce fils unique, qui s'obstinait à vouloir éteindre en lui la race des Sainte-Maure.

Le Capucin songea à son ordre; il vint me faire quelques visites sous prétexte de notre deuil. Il savait les idées mystiques dont on m'avait imprégné. Il exalta devant moi le grand saint François d'Assise. Mais, chez les Jésuites, il n'y a de vraiment saints que les saints de la Compagnie de Jésus, et je n'en connaissais pas d'autres, du moins que j'admirasse et que je voulusse imiter. Je ne tombai donc pas dans le piége du Capucin. Je tenais un peu pour fou ce digne saint Fran-

çois qui allait converser avec les bêtes, et appelait les carpes et les oiseaux ses frères et ses sœurs.

Je sus que le Capucin avait dit à ma mère qu'il n'y avait rien à attendre d'un cerveau aussi obstiné que le mien.

Depuis notre retour à Paris, soit l'affection bien vive que je portais réellement à ma mère, soit la blessure commune faite à nos cœurs, nous nous étions rapprochés l'un de l'autre. Ma mère semblait avoir oublié la terrible scène qui s'était passée entre nous; et je ne songeais pas à lui demander de me pardonner une action que je croyais héroïque. Seulement je me montrais pour elle plus affectueux que jamais. Le malheur est une leçon puissante, et, devant ce silence du tombeau qui régnait maintenant dans ce brillant hôtel où j'avais vu toutes les joies du monde, quelque chose me disait que je devais laisser se cicatriser les plaies faites au cœur de l'épouse et de la mère désolée, avant de lui imposer une nouvelle douleur. J'évitais donc avec soin toute conversation qui pût lui faire pressentir que ma résolution était irrévocable.

Il y avait entre nous une trêve tacite; mais cet état ne pouvait pas durer.

Probablement ma mère, qui m'observait, interpréta mon silence dans un sens favorable à ses idées. Elle ne s'en tint pas aux conclusions de son Capucin, qui lui disait qu'il n'y avait qu'à

se résigner sur mon compte; elle voulut essayer un dernier effort.

L'entretien, cette fois, se fit avec un grand calme de sa part et de la mienne.

Mis en demeure de m'expliquer, je commençai par lui déclarer nettement que nos malheurs n'avaient fait que me détacher encore davantage du monde, et je lui rappelai qu'après la douloureuse scène du grand salon, elle ne devait plus chercher d'autres preuves d'une détermination que nulle puissance ne saurait ébranler.

Elle n'insista plus, et elle comprit qu'elle devait respecter la liberté que mon père mourant m'avait laissée. Mais, changeant alors ses batteries, elle se rattacha à une dernière espérance.

— Eh bien! mon fils, au moins n'abandonne pas ta mère! Entre ici dans le sacerdoce. Le séminaire de Paris est tenu par les respectables Sulpiciens. C'est de leur école qu'est sorti Fénelon. Ils ont élevé tant d'autres prêtres éminents dans l'Église! Tu suivras ainsi ta vocation, et j'aurai au moins le bonheur de te garder près de moi.

— Le sacerdoce est ma vocation, lui dis-je, mais je ne veux pas être prêtre séculier.

— Que veux-tu donc être?

— Je veux, ma mère, entrer chez les Jésuites.

— O mon Dieu! chez les Jésuites. Certes je les ai beaucoup aimés, ces bons Pères; je les

aime encore : eux seuls sont capables de bien élever la jeunesse. Mais si tu connaissais, comme moi, les temps où nous vivons, tu verrais que tu ne dois pas songer à entrer chez eux. Tu ignores qu'ils ne tiennent plus en France que par un fil, et qu'avant six mois le ministère sera obligé de les sacrifier. Si Charles X n'avait pas demandé un délai, la chose serait fait déjà. D'ailleurs, Jésuite, tu pourrais être envoyé aux extrémités du monde : tu serais perdu pour moi.

— Ma mère, si Dieu m'appelle !

— Eh bien ! est-ce que nos prêtres ne valent pas les Jésuites.

— Ma mère, il n'y a de bons prêtres que les Jésuites !

Elle ne répondit que par un sourire amer à cette naïveté, que je répétais comme un écolier bien appris.

Un problème s'adressait devant moi : c'était ma mère consentant, après toutes ces luttes, que je fusse prêtre, et rejetant pour moi le plus grand honneur du sacerdoce, celui d'être Jésuite.

— Mais, malheureux ! me dit-elle, tous les Sainte-Maure qui ont appartenu à l'Église ont été des prêtres séculiers, des abbés de grandes abbayes, des évêques, des cardinaux. Tu as là-bas leurs portraits, ajouta-t-elle.

Je ne saisis pas alors la pensée intime de ma mère. On est si peu ambitieux à dix-huit ans ! Ce ne fut que plus tard, qu'éclairé par l'expé-

rience, je vis très-bien que cette excellente mère, lorsqu'elle avait son aîné destiné aux grandeurs du monde, aurait voulu, pour son cadet, les honneurs de l'Église, qui avaient illustré autrefois la maison des Sainte-Maure. Le Père Romanet n'avait jamais contrarié ses idées là-dessus, et, en me confiant aux Jésuites, elle espérait qu'on favoriserait ses projets; et puis elle se croyait assez maîtresse de mon cœur pour me faire prendre les ordres dans le clergé séculier. Je me suis rappelé que souvent elle me parlait avec enthousiasme de deux ou trois jeunes gens du grand monde, parmi lesquels était le jeune de Bonald, qui plus tard a été évêque et cardinal, que leurs familles, toujours selon ma mère, avaient vu entrer avec bonheur dans le sacerdoce, avec la presque certitude qu'ils seraient un jour évêques. Je lui répondis:

— Ma chère mère, je n'ai d'autre but que d'obéir à la volonté de Dieu. Ma vocation m'appelle chez les révérends Pères; j'irai chez eux et vous serez assez bonne pour ne pas mettre d'obstacle à ma vocation.

— Je le vois, dit-elle, on vous a desséché le cœur; vous n'aimez plus votre mère.

---

# IX

## Suppression des colléges de La Compagnie de Jésus.

Le Père Romanet avait été prophète, et ma mère était bien renseignée sur ce qui se passait dans le gouvernement, par rapport aux Jésuites. Une ordonnance, qui manquait de dignité et de franchise, parut le 16 juin 1828.

Elle portait que les écoles secondaires ecclésiastiques „dirigées par des personnes appartenant à une congrégation religieuse non autorisée, et actuellement existant à Aix, Billoem, etc., seraient soumises au régime de l'Université, et que nul ne pourrait faire parti d'une maison d'éducation dépendante de l'Universite, sans affirmer par écrit qu'il n'appartient à aucune congrégation non légalement établie en France."

Une seconde ordonnance imposait l'habit ecclésiastique aux élèves des écoles secondaires ecclésiastiques, âgés de plus de quatorze ans après deux ans d'études. Ces écoles, dans toute la France, ne devaient pas contenir plus de vingt mille élèves. Les supérieurs de ces maisons devaient recevoir l'autorisation du gouvernement. Et, pour clore tout cela, on jetait au clergé huit mille demi-bourses de 150 francs chacune, desti-

nées à ces établissements ainsi mis en suspicion et mutilés.

La première de ces ordonnances était signée Portalis, ministre de la justice, et la seconde, Feutrier, évêque de Beauvais, ministre des affaires ecclésiastiques.

On le voit, le nom des Jésuites n'était pas prononcé dans ces ordonnances. Ils pouvaient donc rester en France, comme prêtres, et y exercer le ministère sacerdotal. Mais un serment à prononcer les excluait de l'enseignement. A côté de cette mesure, se trouvait une législation peu libérale sur les établissements diocésains. Le clergé témoigna le plus vif mécontentement de ces ordonnances, et les Jésuites eurent la chance de se trouver victimes avec lui. Le clergé ne comprit pas qu'il allait recevoir le contre-coup de l'extrême impopularité des Jésuites. Il se fit follement leur défenseur; et les feuilles qu'il inspirait appelèrent ces ordonnances des actes de violence et de persécution, qui ramenaient l'Église au temps de Néron et de Dioclétien.

„Applaudissez, race d'impies et de sacriléges, disait une de ses feuilles, écrivains factieux, applaudissez! Voilà un prêtre (M. Feutrier) qui vous livre le sanctuaire; voici un magistrat (M. de Portalis) qui vous livre le pouvoir. Vous vouliez que l'épiscopat fût enchaîné; on fait plus, on l'immole. Ce que la Révolution n'eût jamais songé à

arracher à Buonaparte, deux ministres le font à la monarchie légitime; tous les deux rivalisent de zèle pour exterminer le sacerdoce dans sa racine, et pour accomplir ainsi l'œuvre de la Révolution.“

Cette presse religieuse allait jusqu'à dépeindre l'évêque de Beauvais comme un mauvais ministre, „aussi lâche qu'hypocrite, comme un nouveau Julien traître à ses frères, à sa foi et à son roi, que l'Église devait compter désormais au nombre de ses plus cruels persécuteurs.“

La royauté malheureuse, pour calmer l'irritation du parti libéral contre les Jésuites, avait eu la maladresse de mêler le clergé de France à la querelle. Les Jésuites profitèrent de cette faute; ils prirent le rôle de victimes silencieuses et laissèrent au clergé le soin de les défendre, en se défendant lui-même. Dans cette circonstance, ils furent les habiles; et Lamennais, qui ne les aimait pas, fut un des plus violents adversaires des ordonnances.

L'épiscopat se leva comme un seule homme, et par l'organe du cardinal de Clermont-Tonnerre, publia une protestation collective, où il prononça le fameux „*Non possumus.*“ Le roi lui fit défendre de se présenter aux Tuileries.

Ces déclamations violentes furent, en somme, une défaite pour le clergé, qui se rendit par là impopulaire, et un triomphe pour les Jésuites.

Beaucoup d'entre eux restèrent à Paris; mais leurs colléges, à la frontière française, en Belgique, en Suisse et en Espagne, reçurent ceux de leurs élèves auxquels les parents permirent de suivre la fortune de leurs maîtres.

Ce fut malgré tout un coup terrible pour la Compagnie. Ce n'était plus par mesure révolutionnaire, mais au nom du roi très-chrétien, d'un Bourbon, que leurs colléges étaient fermés, et qu'ils se trouvaient, sans existence extérieure légale, confondus avec ce clergé des paroisses, objet de leurs constants dédains. Aussi n'attendaient-ils qu'un moment où le roi, maître de l'opinion, pourrait les rappeler, aux applaudissements du parti religieux. Ils excitèrent toujours l'agitation des esprits, dans ce sens. Des journaux firent la folie de menacer la France constitutionnelle et la chambre des députés du réveil des armées vendéennes. Le grand mot de l'alliance de l'autel et du trône, qui perd les trônes sans sauver l'autel, était commenté journellement et proclamé comme le salut pour l'avenir.

Les Jésuites avaient vu leur correspondance dévoilée dans un procès en nullité de testament, qui se plaida devant le tribunal civil de Colmar. Il s'agissait d'un legs universel fait aux Jésuites, au moyen d'un fidéi-commissaire, M. Henri Beeck. Le testateur avait voulu d'abord laisser sa fortune au séminaire diocésain, „parce que, écrivait-il au Père Grivel, provincial des Jésuites, les séminaires

sont capables de posséder, tandis que votre Ordre n'a pas encore d'existence légale."

Le père Grivel répondait:

„Notre société est plus utile qu'un séminaire à la religion et à l'Église. C'est donc à elle qu'il faut préférablement donner. Quant à la question d'existence légale, l'existence de notre Ordre a la même solidité que celle des Bourbons sur le trône. S'ils s'y maintiennent, nous serons rétablis, reconnus, et nous ne cesserons d'exister en France que lorsqu'une nouvelle conspiration contre la religion viendra renverser les Bourbons."

De tels documents mis au grand jour par la presse n'étaient pas faits pour réconcilier l'opinion publique avec la Compagnie de Jésus. Elle se résigna à son isolement, en caressant ses chères espérances. Singulière leçon donnée à ses Pères les plus habiles et les plus doués de pénétration, ce ne fut pas la maison de Bourbon, ce devait être la République qui leur permettrait de reparaître et d'ouvrir par toute la France de brillants colléges!

Les premiers mois de mon deuil étaient passés; nous étions au commencement de 1829. Je m'étais mis à quelques études fort négligées à Saint-Acheul. J'avais classé tous les papiers de mon père, que je parcours, je le reconnais, assez superficiellement, et dans lesquels plus tard j'ai

trouvé des documents précieux. Le temps s'écoula ainsi. Je redoutais le moment où il faudrait quitter ma pauvre mère, et je me reprochais cette anxiété comme une coupable faiblesse.

---

## X

### Fanatisme.

C'est une singulière chose que la fascination exercée par l'enthousiasme sur la conscience humaine. Il n'y a pas de fanatisme que je ne m'explique aujourd'hui. Ces jeunes hommes que le Vieux de la Montagne lançait en assassins autour de lui obéissaient avec une volupté brutale, et bravaient la mort: le Prophète les attendait dans son paradis. Je dois faire l'aveu de l'indignité de ma conduite à l'égard de ma mère. Je me dis maintenant, avec toute la sincérité d'un repentir inutile, que je fus infâme. Pauvre mère! elle avait à supporter les amères douleurs de tous les délaissements. L'aîné de ses enfants avait eu une fin funeste; elle venait de perdre mon père. Je voyais tous les jours que son profond chagrin, contrairement à la loi générale des peines de cœur, augmentait avec les mois de son deuil. Elle avait

en vain espéré que l'âge, la réflexion, à défaut de tendresse filiale, me feraient comprendre la sainteté du devoir envers elle. Son silence même était une leçon délicate, en même temps qu'une prière muette que je devais écouter. Tout cela fut foulé aux pieds. On m'avait fanatisé.

La Société, après les ordonnances du 16 juin 1828, avait abandonné les huit colléges qu'elle possédait en France, vendant à l'encan son mobilier. Elle avait mis beaucoup de fracas et d'ostentation à cet acte, de soi fort simple, oubliant qu'elle donnait raison aux libéraux qui n'avaient jamais voulu accepter que les Jésuites français eussent la modestie de se mettre professeurs dans des écoles appartenant aux évêques. Naturellement j'applaudis beaucoup à cette maladresse qui compromettait la parole de l'épiscopat et le mettait, avec les Pères, en flagrant délit d'escobarderie. On ne s'arrêtait pas alors pour si peu. C'était un moment d'incroyable effervescence. Ma seule irritation de l'expulsion de mes bien-aimés Pères me portait aux résolutions les plus extrêmes. Je n'attendis pas la fin de notre deuil. Mon confesseur, on le devine, était l'un des Pères que l'on avait laissés à Paris dans la maison de la rue du Bac.

J'allai le trouver un jour.

J'étais à l'une de ces heures, rares chez les natures ardentes, où un peu de calme arrive à la pensée, et où l'imagination, comme un coursier qui se modère dans sa course rapide, s'arrête de-

vant les apaisements de la raison et de la conscience. J'exposai tout au bon Père, filialement, simplement. C'est un faible soulagement à mes remords que de pouvoir me dire, aujourd'hui, qu'il eût obtenu de moi une complète obéissance si, écoutant lui-même les plus vulgaires notions de la justice, contre laquelle rien ne prescrit, il m'eût commandé de rester auprès de ma mère et de me rendre à ses désirs, d'autant plus qu'après tout, elle me laissait libre d'entrer dans le sacerdoce.

Le Père, qui prit les doutes que je lui soumettais pour des hésitations, n'écouta que l'ardeur d'un zèle outré, ou peut-être, oserai-je le dire, les intérêts matériels de son Ordre. Je n'arriverais qu'avec des millions au noviciat. Il me répugnerait de calomnier cet homme; mais, en y pensant depuis, en ayant sous les yeux tant de preuves matérielles de l'âpreté des Jésuites à convoiter les riches dots et les grands héritages, je me suis dit, bien des fois, que les millions des Sainte-Maure avaient dû peser de quelque poids sur la chaleureuse décision que me donna le Père, et que je reçus comme un oracle venu du ciel.

Il me semble que je les entends encore, ces paroles qui fixèrent pour jamais ma destinée, et qui firent de moi un horrible ingrat. J'étais dans la chambre du Père, agenouillé sur un prie-Dieu. Le Père était assis à côté de moi; sa main était passée doucement autour de mon cou, et formait

comme une étreinte, un enlacement paternel, qui exerçait sur moi une incroyable magnétisation. Je me sentais heureux là, quoiqu'un dernier instinct, avertissement trop souvent inutile du libre arbitre dans l'âme, me fit comprendre que l'homme abdiquait en moi pour jamais.

— L'heure est venue, mon enfant aimé, me dit-il, de la prendre, cette grande détermination d'appartenir pour jamais à Dieu, dans la sainte Société à laquelle vous devez le bienfait d'une éducation chrétienne. Il y a des vocations sur lesquelles j'hésiterais à me prononcer. Je serais coupable devant ma conscience, devant Dieu, si je ne vous disais pas: Dieu vous veut avec nous! Ni le monde ni le sacerdoce séculier ne sont dignes de vous. Vous êtes appelé à une vocation plus haute; il vous faut sur la tête la royauté du sacerdoce; et c'est dans la sainte famille des enfants de notre grand Père saint Ignace que cette couronne se conserve sans tache et glorieuse, *regale sacerdotium*.

La Providence, mon enfant, a brisé tous vos liens. Votre mère, me dites-vous, désirerait vous garder auprès d'elle dans le clergé séculier. Vous m'avez avoué qu'il vous semblait découvrir, derrière cette pensée, excusable chez une mère, un sentiment de vanité, une espérance de vous voir arriver aux plus hautes dignités de l'Église. Notre Ordre, mon fils, a volontairement renoncé à ces dignités. Nous sommes plus que des cardi-

naux et des évêques; nous sommes le corps d'élite du catholicisme. Que nous importe la gloriole d'une mitre sur le front? Votre mère s'est laissée aller là, tout doucement, à une pensée d'orgueil, que nous devons pardonner à la faiblesse de la femme. Elle a parlé comme la mère des fils de Zébédée à Jésus. Nous lui ferons la réponse de Jésus: Elle ne sait de quel esprit elle est.

Mais, dites-vous, cher enfant, ma mère est courbée sous le poids d'un double malheur: dois-je la laisser sans consolations? Ayez confiance en Dieu, mon cher fils; il enverra Marie, la consolatrice des affligés, à votre mère. Dieu vous veut à lui, dans l'état le plus parfait. C'est lui qui blesse et qui guérit. Craindriez-vous donc de lui confier votre mère?

Puisque vous attendez de moi une décision dernière et irrévocable, la voici, au nom de Dieu: Partez! nouvel Isaac, consommez votre sacrifice! Plus vous immolerez les grandeurs et les affections même légitimes de ce monde, plus ce sacrifice sera précieux devant l'adorable majesté, plus votre immolation sera belle.

Je veux être le premier de notre sainte Société à vous bénir comme notre frère.

Et, élevant alors ses deux mains sur ma tête, il prononça des paroles si pathétiques qu'elles me firent pleurer. Puis, quand je me relevai, il me

prit dans ses bras, et me donnant par anticipation le nom de Père, il me dit :

— Père de Sainte-Maure, que je vous embrasse !

Je ne crus pas que la mise en scène de ce petit drame fût préparée. Elle pouvait l'être, ou du moins les habitudes du pathétique oratoire purent l'amener. Toutefois elle fit sur moi l'une des plus grandes impressions de ma vie.

Restait le plus embarrassant pour moi : l'exécution. On est gauche et maladroit dans la jeunesse. Le Père savait cela. C'était une rude affaire que la signification à ma mère de mon départ pour le noviciat. Cela me tourmentait terriblement déjà ; et la pensée seule du chagrin que j'allais donner à cette mère, dont j'étais l'idole me jetait dans une perplexité effrayante. Le Père, plus expérimenté que moi, vit mon embarras cruel, et, par un coup hardi, leva toute difficulté.

— Mon enfant, croyez-moi, épargnez à votre mère la torture d'une séparation dernière. Le coup sera moins rude pour elle, quand vous ne serez pas là pour rendre son désespoir plus poignant encore. *Exi de domo et cognatione tuâ.* Faites comme Abraham, faites comme tous les saints qui ont généreusement foulé aux pieds la chair et le sang. Est-ce que saint François Xavier, partant pour les Indes, ne passa pas devant la maison de sa mère, en s'imposant le doulou-

reux sacrifice de ne pas lui dire le dernier adieu? Prétextez l'absence d'un jour à la campagne, et qu'une lettre remise à votre mère, le lendemain, lui apprenne votre irrévocable détermination. Avec de la faiblesse, on peut tout perdre. Un bon Jésuite pousse le courage jusqu'à l'héroïsme.

Ce dernier trait me décida. Abraham et son souvenir avaient eu moins de pouvoir sur moi que mon ardente admiration pour les Pères. Je voulus être digne d'eux. Huit jours après, j'étais à Brigues.

Rien ne m'avait arrêté, ni les larmes que j'avais vues couler des yeux de ma mère chaque jour, ni le procédé grossier de cette sortie de la maison paternelle à l'aide d'un subterfuge. Mon Jésuite s'applaudissait de sa chaude rhétorique, et moi-même je croyais faire une œuvre de haute perfection, prouver à Dieu un amour surhumain, être un nouveau François Xavier, lorsque je violais les saintes lois du respect filial, de la dignité personnelle, qui viennent de Dieu et qui sont consacrées par l'Évangile, et que j'ouvrais mon âme à ces dangereuses impressions d'un mysticisme sans frein, où trop souvent se perdent le sentiment du devoir et les dernières lueurs de la raison. A l'âge où la loi civile ne me permettait pas encore de disposer de moi-même, un religieux, sous le vain prétexte que j'étais appelé à une sublime perfection, me faisait violer sans scrupule non-seulement cette loi, mais bien plus

encore celle de Dieu même: *Honora patrem et matrem.*

Ma lettre à ma mère avait été vague et embarrassée; quelques traits échappés au cœur lui prouvaient seuls un reste de piété filiale. Je sus qu'elle l'avait jetée au feu en disant: — Je n'ai plus de fils!

Elle m'avait jugé.

---

## XI

### Le noviciat.

Mon noviciat devait durer deux ans, conformément aux règles de la Compagnie. Malgré la vie de rigoureux ascétisme et d'interminables minuties qui marqua ces deux années, elles s'écoulèrent pour moi avec un charme indicible.

Pauvre cœur humain, il faut que tu aimes! Tu ne vis que de passion; et j'étais à l'âge où l'on surabonde de passion. Arriver à un noviciat de Jésuites, c'était pour moi mettre le pied dans le vestibule du palais même de Dieu, c'était me mêler aux anges de la terre, jusqu'à ce que vînt l'heure de chanter les hymnes sans fin avec les anges du ciel, et de m'enivrer au torrent des

voluptés éternelles. Pendant deux années, je ne vis que cela. Je me mis, avec une incroyable ardeur, à ces exercices multipliés de dévotion, qui absorbent l'âme et les sens: véritable machine, aux mille engrenages, dans laquelle, une fois entré, vous ne vous appartenez plus, et qui prend l'âme humaine comme ces mécaniques modernes qui prennent l'argile, la battent, la roulent, la découpent, la compriment et la font sortir toute moulée, prête à subir la cuisson du four à potier.

Aujourd'hui que je juge avec sang-froid mes enthousiasmes d'adolescent, je me rends très-bien compte de ce qui me passionnait alors si vivement. Je poursuivais un idéal, et, cet idéal, je le créais, dans mon imagination, le suprême bien, le suprême beau. Avoir pris l'être tout entier, ses facultés puissantes, son expansion d'amour et de volonté, sa capacité d'intelligence, ses sens même, organes toujours si rebelles aux compressions combinées par la théorie ascétique; avoir réduit tout cela à n'être plus qu'un instrument docile de la grâce d'en haut; avoir tué l'homme charnel pour exalter l'homme spirituel, et amener celui-ci aux délices ininterrompues de la contemplation et de l'amour, me semblait le but le plus élevé de la vie humaine, et je croyais pouvoir l'atteindre. Je me passionnai donc pour ce but Ce que l'amant le plus épris s'impose, pendant des mois entiers, dans une poursuite ardente, de contraintes et de

sacrifices; ce qu'il dévore de refus de la part d'une rebelle, jusqu'à ce qu'il triomphe d'elle, à force de se mettre sous ses pieds, je me l'imposai avec toute l'ardeur de mon âge et de mon caractère, pour réaliser en moi cet homme parfait que les ascètes ont si singulièrement synthétisé dans cette révoltante image : *Tanquam ac cadaver*.

Mon lecteur comprendra quelles luttes j'eus à soutenir, ou mieux, il comprendra que je succombai sous la lutte, comme ont succombé, sans en excepter une seule, toutes les natures ardentes qui se sont jetées à la poursuite de cet idéal insaisissable. Mais je dois être vrai : j'eus toutes les âpres voluptés de cette longue veillée des armes. Mes facultés s'exaltèrent outre mesure, non pas pour mieux aimer Dieu, ce qui serait encore rationnel, si l'amour sérieux et pratique se mesurait par l'intensité de la flamme plutôt que par les persévérances du dévouement, mais pour réaliser le type du parfait novice, tel que les règlements le tracent, tel que les supérieurs le comprennent. Autant je mettais d'ardeur dans cette tâche singulière, autant je rétrécissais l'horizon déjà si borné de mon intelligence. Il me fallait faire le vide autour de moi : oublier famille, patrie, fortune, cette effrayante et magique chose appelée le monde, l'éternel croquemitaine des ascètes, tout aussi redouté que Satan, et prêt à nous jouer,

d'une heure à l'autre, les mêmes tours, en nous offrant les mêmes séductions.

Ce vide se fit. Comme j'avais reçu une grande rectitude de logique, je ne m'arrêtai pas en chemin. Il fallait fuir et haïr le monde: la fuite était faite. J'étais dans la solitude la plus absolue. Je ne voyais rien du monde que les montagnes du Valais. Haïr était le dernier terme de la perfection. Je me mis donc à haïr, *in globo*, ce monde que j'avais si peu connu. Je ne sais pas si, dans mes aberrations ascétiques, il n'y eut pas des moments où il m'arriva de repousser l'image si légitimement adorée de ma mère, par un sentiment qui, dépassant l'oubli, aurait atteint les premières limites de la haine.

O mon Dieu! pardonnez-moi cette erreur, si jamais la perfection, rêvée par les ascètes, m'amena à violer, même par une simple pensée de délaissement, le saint amour filial que ces vandales ont flétri, comme tout le reste, dans la folie de leurs anathèmes(1)!

Mais ces joies frénétiques, je les appelerai ainsi, ne duraient pas toujours. Il vient un moment où toute passion, comme le cratère d'un volcan après ses éjections les plus violentes, s'af-

(1) On lit dans les Constitutions, *Examen général*, p. 29: „Pour que le caractère du langage vienne au secours des sentiments, il est d'usage de s'habituer à dire, non pas: *j'ai* des parents, *j'ai* des frères; mais: *j'avais* des parents, *j'avais* des frères.“

faisse sur elle-même et semble impuissante à s'exalter encore.

Viennent alors les clartés de la raison. Après ces bouleversements contre nature des puissances intimes de l'âme, j'éprouvai ces éclairs de vérité où, comme au milieu d'une nuit obscure, illuminée tout à coup par un lambeau étoilé du ciel qui se dégage d'épaisses vapeurs, je me dis que je poursuivais une folle idée; où la simple comparaison de quelques pensées de l'Évangile, telles que celle-ci: „Dieu est au-dedans de vous;“ — „Soyez comme des enfants,“ avec le mécanisme compliqué de la perfection monacale, me révéla que le Christianisme ne serait qu'une pâle imitation des religions indiennes, s'il avait pour but de proposer la contemplation mystique, et l'atrophie des forces humaines dans le *cadaver*, comme l'idéal du bien au sein de l'humanité. Mais ce n'étaient que des lueurs. J'étais dans l'affreux engrenage; il fallait le suivre. Pour être conséquent avec moi-même, je devais aller découvrir au maître des novices ces pensées, ces doutes, ces imaginations, ces *tentations*, comme elles sont appelées dans les exercices religieux.

Là, tantôt j'étais doucement consolé, tantôt tancé vertement, comme ayant eu l'orgueil de trouver quelque chose à blâmer dans l'œuvre de la sagesse des siècles. L'orgueilleux qui avait voulu *faire* la leçon à saint Pacome, à saint Bruno et à saint Ignace en était quitte pour s'humilier beau-

coup et pour se remettre à sa tâche d'annihilation et de mort.

Une pensée me poursuivait surtout. Je me disais:

Je veux être Jésuite: cet ordre me plaît. Je crois qu'une vocation sérieuse m'y appelle. Maintenant je fais mon noviciat, après lequel je ferai des vœux perpétuels. Jusque-là rien de mieux. Je suis venu ici librement; je m'y engagerai librement.

Mais, pour s'engager avec quelque prudence, il est de toute justice que l'on sache à quoi l'on s'engage. Or le meilleur moyen de connaître un ordre, c'est de connaître les hommes qui le composent, c'est de juger leur esprit, c'est de voir, même dans des entretiens intimes, s'il n'en est pas beaucoup, parmi eux, qui aient à se repentir aujourd'hui d'y être entrés.

Or une règle sévère, et inviolablement observée, défend à tout novice de parler à quelque Père que ce soit, excepté à celui que le supérieur a désigné pour le former. Cette règle s'étend aux simples domestiques appelés frères-lais, „afin que, dit saint Ignace, ne parlant à personne, il puisse plus librement peser sa vocation.“ (*Regulæ communes*, page 467.) La raison est médiocre, je le vois maintenant; mais c'était celle qu'on me donnait. J'ai lu plus tard, dans le même recueil, qu'une autre raison motivait cette défense: „Dans toutes les congrégations, il y en

a qui sont moins parfaits et qui désirent que le plus grand nombre leur ressemblent. De là ils ont coutume de s'adresser aux jeunes, qu'ils espèrent, en raison de leur simplicité, *entraîner facilement à imiter leurs mœurs*. Ils vomissent des axiomes absolument contraires à ceux qu'ils ont appris du maître des novices, et que je rapporterais, dit le naïf auteur, si je ne craignais pas que leur expression ne fût plus nuisible qu'utile à ceux qui me lisent.“ (*Regul. comm.*, p. 470.)

Il y a donc parti pris de ne jamais mettre le novice en contact avec ceux qui pourraient l'éclairer sur l'Ordre, jusqu'à ce que, lié par des engagements irrévocables, il n'ait plus qu'à se livrer à de stériles regrets. C'est habile peut-être, parce que autrement on perdrait beaucoup de sujets; mais ce n'est ni loyal ni chrétien.

Je ne sais pas pourquoi j'étais blessé, plus que tout autre, de cette règle. Ils ont donc peur, me disais-je, de quelques révélations, qu'ils ne nous laissent jamais parler à aucun Père?

J'eus bien des fois maille à partir, pour cela, avec mon guide spirituel. Il devenait furieux sur l'article, lorsqu'avec ma bonne foi, enfantine presque, je lui soumettais la peine que me faisait une règle si soupçonneuse, dans un Ordre où il me semblait que je ne devais rencontrer que des hommes édifiants et des saints.

— Tous peuvent ne pas être saints, me dit-il un jour, avec un ton bien singulier.

Depuis ce moment, je cherchai à refouler ce sentiment dans mon cœur. D'ailleurs, le maître des novices s'en tirait toujours par ce mot stéréotypé: Mon enfant, ce sont des tentations du démon!

FIN DU TOME PREMIER.

Imprimerie de E. Baist à Francfort s. M.

Imprimerie de R. Baist à Francfort s. M.

LE

# JÉSUITE

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU MAUDIT ET DE LA RELIGIEUSE.

II

PARIS, 1865.

FRANCFORT s/M., CHEZ R. BAIST, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

# LE JÉSUITE

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU MAUDIT ET DE LA RELIGIEUSE.

II

PARIS, 1865.

FRANCFORT s/M., CHEZ R. BAIST, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

# XI

## Le noviciat.

(Suite.)

Il me fallut bien longtemps aussi pour me rompre à l'uniformité des simagrées extérieures, auxquelles on donne, dans le noviciat, tant d'importance. J'avais été élevé, spécialement par mon père, à regarder droit, à bien regarder, c'était son expression. Le regard droit, ni hautain ni servile, annonçait, selon lui, une âme noble. J'avais été imbu de ces idées dès mon enfance, et j'avoue qu'il m'en coûta horriblement lorsque, conformément à ses instructions, le maître des novices voulut me corriger de mon habitude de *mal regarder*. Je ne compris pas d'abord. Tous les principes de ma première éducation étaient loin de me laisser soupçonner qu'en regardant droit, sans aucune fierté, ceux auxquels je parlais, je fisse une chose contraire à une règle religieuse.

Il m'expliqua qu'en présence de quelqu'un, surtout s'il s'agit d'un homme en dignité, la vue devait être réglée d'une certaine façon; qu'il ne fallait pas le regarder en face. „Votre vue, me disait-il, doit toujours tomber au-dessous de ses yeux.“ Il m'apprit que le visage devait se composer de manière à annoncer plus de gaieté que de tristesse. „Les mains, ajoutait-il, doivent être, quand on adresse la parole à quelqu'un, dans une sainte inaction.“

C'était en cela que consistait la perfection extérieure: tenir les yeux baissés, avoir les lèvres ni serrées ni trop ouvertes, éviter les mouvements aux narines et au front, de manière à ce que l'extérieur témoignât toujours de la sérénité. Il me fallut bien longtemps pour me mettre à ce maintien factice, qui ne rend jamais l'état réel de l'âme. Mais notre Père saint Ignace avait compris les choses ainsi. „Il voulait, disait notre maître des novices, l'uniformité en tout, à l'extérieur comme pour la manière de penser.“

Saint Ignace, j'ai le regret de le dire aujourd'hui, oubliait que c'était là la méthode de faire des automates.

On eut bien quelque peine à me plier à ce régime, qui me répugnait profondément; mais on me dit que c'était une condition rigoureuse pour être parfait. Cependant j'ai eu beau voir les autres novices baisser à demi les yeux et ne pas regarder en face, il m'a été impossible d'arriver

à ce genre de perfection. Quand j'y pensais, devant le maître des novices, je commandais à mes paupières; hors de là, la nature reprenait ses droits. J'ai toujours reconnu les nôtres à leur regard oblique. Cet affreux défaut, que toute bonne éducation devrait proscrire, et auquel j'ai eu le bonheur d'échapper, s'est trouvé, par une aberration singulière, un conseil de perfection.

Je dois convenir pourtant que, grâce à cette éducation mécanique qui règle jusqu'à notre sourire, j'ai perdu une mauvaise habitude, celle de froncer les sourcils en écrivant. Ma mère m'avait souvent grondé pour cela; elle m'assurait qu'à vingt ans j'aurais des rides comme un vieillard. Cela ne m'effrayait pas beaucoup; mais, au noviciat, on me reprit si souvent là-dessus, on me répéta tellement que la sérénité de l'âme devait se refléter sur notre front, sur lequel on ne devait se laisser former aucun pli, que je me corrigeai; et si j'ai toujours paru beaucoup plus jeune que je ne l'étais réellement, je le dois peut-être à mon maître des novices.

Mais le point le plus sévère de notre règle, pendant le noviciat, était la défense des amitiés particulières. Pour cela, nous étions très-strictement surveillés. Je ne comprenais pas la raison de cette défense. L'amitié, ce noble sentiment inspiré par la nature, ce doux épanchement auquel tout nous attire dans nos frères, leurs vertus, leur franchise, les grâces de leur esprit, l'amitié

pouvait-elle être jamais un mal? L'Évangile nous montrait Jésus ouvrant son cœur à l'amitié, aimant Jean son disciple, Lazare qu'il ressuscita, Madeleine la pécheresse, Marthe et Marie, sœurs de Lazare; et voilà qu'une règle, qui me paraissait absurde, venait encore, après les grands renoncements à la famille, comprimer l'élan si légitime du cœur envers nos frères.

J'avoue que ce fut le point de la règle qui me froissa le plus, et dont je ne pus comprendre les raisons. Cette conviction intime que rien n'était doux à l'âme comme une bonne affection d'ami ne put pas être ébranlée un instant par les beaux raisonnements du maître des novices. Je faisais tous mes efforts pour ne pas violer la règle qui défendait de se trouver deux ensemble; je n'en demeurais pas moins dans cette pensée, que les Jésuites outraient en cela l'esprit de détachement.

Il est vrai que j'avais un ami. C'était un condisciple de Saint-Acheul, qui était entré au noviciat un an avant moi, et dont les bonnes manières, la simplicité, le caractère droit et franc m'avaient de suite attiré. Je déguisais peu mes sympathies pour mon ancien condisciple; et six semaines ne s'étaient pas écoulées, que j'étais appelé chez le maître des novices pour recevoir une verte semonce.

J'argumentai avec le digne Père; il répliqua toujours que c'était contraire à la règle, contraire

à la perfection, contraire à l'esprit de saint Ignace. Qu'avais-je à répondre devant des raisons de cette force? Je fus réprimandé sur mon obstination à voir autrement que les grandes lumières de la Societé, et renvoyé, tout penaud, avec cette parole peu consolante, que, s'il y avait une raison puissante de ne pas garder un sujet dans le noviciat, ce serait une infraction bien constatée à la règle qui défendait les amitiés particulières.

Cependant, un jour de promenade au Rohrberg, où nous avions une petite maison de campagne, je me trouvai causer seul avec mon ami. Nous parlions de la France, nous rappelions nos souvenirs de jeunesse; puis, comme tous ceux qui sont jeunes, nous faisions nos rêves d'avenir, nous nous transportions au temps où, devenus hommes, profès dans l'Ordre, probablement nous serions renvoyés en France. Il émettait devant moi des sentiments si nobles, si élevés; je voyais là une de ces natures si admirables de délicatesse et de dévouement, que, dans un mouvement de cœur, je me jetai dans ses bras, et que je lui dis en lui donnant un chaud baiser d'ami: „Oh! que je vous aime de penser si bien! Puissions-nous nous retrouver un jour dans notre chère France!“

La promenade se termina. Nous rentrâmes à Brigues. Mais j'avais été espionné: on avait dénoncé mon crime. Je fus appelé, j'eus à subir un véritable interrogatoire.

Le maître des novices me dit alors les choses

les plus étranges, que, dans ma naïveté, je ne comprenais pas.

— Quelle pensée aviez-vous en l'embrassant?

— Mais aucune autre que celle de lui témoigner mon amitié.

— Sans doute; mais aviez-vous quelque désir?

— Je ne vous comprends pas, mon Père.

— Aviez-vous quelque désir coupable?

— Mais vous m'étonnez, mon Père.

En effet, innocent comme je l'étais, ne soupçonnant aucune des turpitudes humaines, ces interrogatoires n'avaient aucun sens pour moi; et j'en vins à lui dire, à peu près comme l'Agnès de Molière:

— Est-ce qu'on peut avoir des désirs coupables?

Ceci probablement sortit si naïvement de ma bouche, que je le vis étouffer un rire; mais, se hâtant de reprendre son air sévère, il me congédia, en me disant qu'il espérait que je saurais réparer le scandale que j'avais donné.

Le soir, je me mis à genoux dans le réfectoire, je m'accusai à haute voix d'avoir manqué à la règle d'une manière grave, et je demandai pardon à mes condisciples du mauvais exemple que je leur avais donné. Ces humiliations solennelles sont fort en usage dans le noviciat, et même après le noviciat. Dans le *Gesù*, on est toujours traité en enfant.

Ce ne fut que plus tard, lorsque je pus lire

beaucoup, surtout le développement de nos règles, et que, plus avancé en âge, je compris plus de misères dans l'humanité, même dans les maisons religieuses, que les affreuses raisons à l'endroit des amitiés particulières m'apparurent dans toute leur force.

O mon Dieu! cela était-il possible? Et des hommes amenés à une vie si parfaite avaient-ils besoin qu'on leur interdit jusqu'à l'attouchement de la main d'un enfant[1]? Et la sainteté de ces vieillards qui avaient fui le monde, souvent ses splendeurs, ses joies légitimes, pouvait-elle trouver, à tout instant, un écueil dans la présence d'un adolescent?

Je fus atterré, je l'avoue, de toutes les révélations de nos règles. Elles rappelaient les prescriptions de tous les précepteurs de moines, de ne jamais laisser aller les frères deux ensemble, et de voir toujours, dans toute liaison entre eux, *amicitiam male olentem* (littéralement: amitié mal odorante). Saint Pacome disait: „Si l'un des frères est surpris à rire, à jouer avec des enfants, à avoir des amitiés de ce jeune âge, il sera averti à la troisième fois d'abandonner cette habitude.“ Saint Dorothée disait à ses moines: „Fuyez les entretiens des jeunes gens, et repoussez leur ami-

(1) *Hanc ergo pudicitiae custodiam prisci Patres spectasse videntur imprimis, cùm juniorum contactum prohibeant.* (Regul. Comm., XXXIV, p. 542.)

tié comme l'amitié du diable, *ut amicitiam diaboli.*“ Saint Isidore met au rang des fautes les plus graves de jouer et de rire avec les enfants. Cassien défend de s'arrêter, même un instant, avec un des frères, surtout avec un plus jeune que soi, de s'entretenir à l'écart et de se tenir par la main. Saint Théodore Studite dit: „Tu ne recevras pas dans ta cellule un jeune disciple.“ Saint Saba ne voulait recevoir parmi ses moines aucun imberbe, de peur qu'il ne fût un danger dans sa laure. Et il était de règle, au monastère de Saint-Bernon, en Bourgogne *(Vit. S. Odon.)*, que le maître de l'école n'allât jamais seul avec un enfant seul, et n'osât jamais parler seul en secret avec un enfant, *ut magister scolæ nusquam solus cum solo puero progrederetur, nec solus puer secretius illi loqui ausus esset.*

Notre père Aquaviva a renouvelé cette prescription [1].

La raison de tout cela est, en apparence, la gravité; mais réellement, comme le disent nos règles (*Reg. Comm.* XXXIV *de Nemine*, p. 542), la conservation de la chasteté. *Tactus contigit et ignem adolevit*, dit saint Ambroise. Et Jean Gerson dit clairement que, parmi les tentations du diable, est celle de toucher ses amis spirituels,

[1] *Consultus de hâc re P. Claudius Aquaviva praepositus generalis proximis annis, rescripsit extraneos tangere, et pueros praesertim, nemini nostrûm licere.* (Regul. Comm., XXXIV, p. 543.)

et que l'amitié spirituelle se change par là en amour charnel, *vertatur spiritualis amor in libidinosum carnalemque amorem.*

Enfin les prescriptions sont allées jusqu'à défendre de toucher des chats et des chiens([1]).

Et voilà ce que l'expérience a fait dire à des hommes graves! Voilà où cet entassement contre nature de reclus de tout âge, occupés à la vie contemplative, a mené sous toutes les civilisations, dans tous les climats: en Thébaïde avec saint Pacome, en Bourgogne avec saint Odon, pour qu'il soit su et bien su qu'un attouchement de main peut conduire à une infâme pensée, et changer en vils sodomites ceux qui se nourrissent de la vie contemplative des anges. Cela est trop fort! Ou l'on a calomnié tous ces hommes, ou l'institution monacale est, bien plus encore que le célibat, une institution profondément vicieuse.

([1]) *Semper à viris gravibus, atque in vitâ spirituali exercitatis audivi, ne feles quidem aut canes tangi, à nostris opportere, regulam per eum tactum violari: poenasque irrogari vidi iis qui feles per jocum tetigissent.* (Reg. Comm., XXIV, p. 548.)

## XII

### Les premiers vœux.

Mon noviciat était terminé. J'avais apporté à la Compagnie le dévouement du cœur le plus chaud, l'abnégation la plus absolue. L'image de ma pauvre mère s'était présentée bien des fois à mon souvenir. Je la voyais dans mes songes, dans mes moments de rêverie involontaire. Tout cela avait été fortement refoulé dans les abîmes du cœur, pour y être comprimé sans retour. J'allais naïvement raconter au maître des novices ces pensées, même ces songes. On me répondait que c'était la tentation, que Satan rugissait de rage de me voir renoncer aux joies de la famille et au monde; qu'il essayait de me prendre par là; qu'il fallait chasser le malin par la mortification et par la prière.

La nature était vaincue. Ma mère ne m'apparaissait plus que comme une ombre dans le passé; je m'étais en réalité atrophié le cœur.

Mon exaltation était au comble. C'était le moment de mes vœux solennels.

J'avais vingt ans!

Je fis ces vœux avec un bonheur indicible.

Vœu de chasteté!

Je ne m'étais pas trouvé deux fois dans ma vie avec une adolescente dont le souffle fût venu, même à distance, m'apprendre que j'étais homme, par ces effluves invisibles qui préparent l'amour. Mon vœu de chasteté, lorsque je l'ai analysé depuis, était une promesse de l'inconnu. S'il voulait dire une détermination de ne pas me marier, rien de plus facile. Le mariage, dans tous nos entretiens, dans tous nos livres, était représenté comme œuvre de la corruption humaine, prédominance de la chair, transmission de la chute originelle, dégradation de l'âme, nature angélique, dans les jouissances grossières de la brute. Ces idées admises, je pouvais promettre cela.

De plus, qu'un jour il se trouvât sur mon passage, dans la vie, un être dont le cœur aspirât vers le mien, et qui me fît comprendre d'un regard que j'étais tout pour lui, et qu'à vingt ans je prisse l'engagement sacré et perpétuel d'être chaste, de ne pas toucher cet être qui s'offrirait à moi, oui cela encore était possible. Mais ne pas l'aimer, quand d'un trait l'amour serait entré dans mon cœur, voilà ce qu'aucun vœu ne pouvait garantir. Je pourrais être matériellement chaste; je n'avais pas besoin d'un vœu pour cela: il suffit de ne pas toucher une femme. Faire vœu de ne pas aimer! Mensonge! Est-ce qu'un vœu empêche une impression puissante et irrésistible?

Hélas! il vous condamne à d'éternelles tortures. Vous n'avez pas été plus pur, plus saint, aux

yeux de Dieu. Vous vous êtes imposé de cruels remords.

Vœu de pauvreté!

A vingt ans, quand on s'est dépouillé de la grande richesse de l'âme, l'amour, quand on a pu entrer dans l'immense rouage de la machine vivante destinée à comprimer toujours, renoncer à quelques parcelles de biens terrestres, à la possession privée de quelques pièces d'argent, c'est un jeu pour la volonté. Ce serait demander à l'aigle captif s'il regrette quelques-unes des plumes dont il fut revêtu au sortir de l'aire paternelle. Mais lui, du moins, il n'a pas accepté l'esclavage, et, pour protester, il cherche à toute heure à prendre son vol.

Mon éducation intellectuelle était tellement faussée, que ce fut là, à mes yeux comme à ceux de nos Pères et des autres novices qui firent leurs vœux avec moi, la grande. affaire, le côté héroïque de mon sacrifice. On ne me le disait pas, mais tous les regards semblaient, dans une espèce de joie triomphale, me dire: Que c'est beau! que c'est sublime! Le dernier des Sainte-Maure, dont la fortune s'élevait à plusieurs millions, venait, en toute liberté, à vingt ans, renoncer à la jouissance des biens de ce monde!

Je dois ajouter ici que, pour rendre sans doute mon sacrifice plus méritoire, les Pères m'avaient fait émanciper. J'étais en possession de la fortune

de mon père, ou plutôt ils en étaient en possession.

Vœu d'obéissance!

Je ne m'appartenais pas depuis mon enfance: il m'était facile de disposer irrévocablement de moi. On se donne sans peine à ceux qu'on aime.

Il m'en coûte horriblement d'écrire ces lignes, qui sont en complet désaccord avec l'opinion reçue, dans le catholicisme, sur la valeur des vœux solennels en religion. Que Dieu ait pour agréable la détermination énergique de pratiquer le bien, ce n'est pas ce que je viens contester ici; mais, je le demande, que pouvait être mon vœu d'obéissance? Une promesse d'obéir, tant que les supérieurs me voudraient dans l'Ordre, tant que moi-même je n'aurais pas de raisons graves de sortir de l'Ordre. Rien de plus! Mais ne savais-je pas que, malgré mes vœux, on ne me garderait pas, si je venais à trop déplaire, et que, si l'Ordre venait à ne pas répondre à l'idéal que je m'en étais fait, les supérieurs, le Pape au besoin, me laisseraient rentrer dans le siècle? Dès lors qu'était-ce que ce vœu, ce vœu perpétuel? C'est ce que je ne comprends pas, je l'avoue, même avec ma raison d'homme, mûrie par tant de secousses.

Puis qu'était-ce qu'un vœu de pauvreté, dans un Ordre immensément riche et puissamment ordonné, qui sait tenir les celliers garnis et le vestiaire bien pourvu? Ce n'était pas la privation d'une petite bourse avec quelques pièces d'argent;

puisque le procureur, chaque fois que vous partez pour une voyage, vous donne amplement le nécessaire, et même le superflu. Sur les chemins de fer, qui a jamais rencontré un Jésuite dans les wagons de troisième et même de seconde classe?

Qu'est-ce qu'un vœu de chasteté, qui probablement ne vous met pas à l'abri d'un regard et de ce contact, à distance, des cœurs, qui réveille l'énergique sentiment appelé l'amour?

Vœu de pauvreté, quand j'ai la certitude de ne manquer de rien!

Vœu d'obéissance, quand je quitterai l'Ordre ou que l'Ordre me congédiera à un moment donné!

Vœu de chasteté, impuissant à arrêter un échange irrésistible de sympathies! Et ce vœu, je le faisais à vingt ans; quelques-uns le font à seize et à dix-huit; encore est-on censé avoir agi dans la plénitude de sa raison et de sa liberté!

Franchement, que faisais-je en prononçant des vœux?

Au moment où j'espérais mettre ainsi une éternelle barrière entre le monde et moi, au moment où l'on m'apprenait à dire: „J'avais une mère," pourtant vivante et perdue depuis deux ans dans sa douleur, comme si j'eusse dit: „J'avais autrefois un arrière-grand-oncle," un de ces grands événements politiques appelés révolution s'accomplissait en France, et avait son retentissement autour de nous.

Il y eut, dans l'Ordre, une espèce de joie secrète à voir tomber le Bourbon si faible qui n'avait pas su résister aux exigences du libéralisme; et nous acceptions comme le plus doux des éloges la stupide pensée reproduite dans certains écrits, que cet infortuné Charles X n'était parti pour l'exil que par une juste punition de la Providence de ce qu'il avait supprimé les Jésuites.

Je sus plus tard cependant que la révolution de 1830 avait fort abattu nos Pères, qu'ils voyaient fermée longtemps pour eux cette France, la première dans le mouvement pour toutes choses, et, comme je le compris bientôt moi-même, le sol béni où germent les grandes pensées de religion sérieuse et élevée, le foyer où se garde l'amour désintéressé de l'humanité, le sanctuaire où le bien et le vrai doivent resplendir jusqu'à leur épanouissement dernier sur le monde. Chassés de là, maintenant, comme corporation enseignante, ne pouvant plus s'y glisser que comme prêtres auxiliaires de ce clergé séculier, objet perpétuel de leurs dédains, serviteurs protégés là où ils devraient être maîtres et protecteurs, la position était humiliante, et les dix-huit ans de règne de la seconde branche des Bourbons fut pour eux une longue et douloureuse épreuve.

Tantôt ils espéraient que, sous les émeutes des premières années, ou sous le coup des conspirations, la royauté de Juillet succomberait, et ferait place à une restauration qui n'aurait plus, à leur

endroit, les faiblesses du passé; tantôt, devant la longue durée de ce règne, la patience leur manquait, à eux si patients autrefois; et des essais de rapprochement, des tentatives pour flatter le nouveau pouvoir étaient commandés par le Général de Rome.

J'ai sous les yeux une note de la main même du Général, qui porte ceci à la date du... 1842:

„Puisque notre Père de Ravignan aura dans quelques jours l'occasion de prêcher à Saint-Roch devant la reine des Français, il est important qu'il fasse un pompeux éloge de la reine, qu'il vante sa piété, l'influence heureuse qu'elle exerce sur le souverain son époux. Qu'il n'épargne rien pour nous rendre la reine favorable. Qu'il s'étende longuement. Il ne faut pas un éloge banal, quelques mots tombés par convenance de la bouche du prédicateur, mais un morceau bien préparé et assez saillant pour qu'il frappe la reine, et que celle-ci, travaillée d'autre part par les influences dont nous pouvons disposer, parle au roi de nos dispositions vis-à-vis de son gouvernement. Vous me rendrez compte, dans le plus grand détail, de ce qui se sera passé à Saint-Roch."

Tout se fit selon les ordres du Général. Le Père de Ravignan fut élogieux au plus haut point, et remplit parfaitement le programme. On se regardait dans l'auditoire, et on se demandait ce

qui se passait, pour que la girouette des Jésuites se tournât tout à coup vers le gouvernement qui, par son origine même et les conditions de son existence, était impuissant à rien faire pour eux.

J'ai une autre note du même Général et à peu près du même temps:

„Faites tout pour que les feuilles politiques qui nous sont dévoués en France, en particulier *l'Univers*, se montrent tout à fait favorables au gouvernement de Louis-Philippe. C'est important pour nos desseins. La Compagnie ne peut rien attendre de la démagogie, qui voudrait renverser ce gouvernement, et qui ne s'en cache pas. Forcé de chercher un appui contre la Révolution, Louis-Philippe sera obligé de revenir à nous. Dans ce sens, M. *** nous seconde très-bien. Qu'il continue à attaquer le parti légitimiste; c'est une bonne manière de flatter le pouvoir actuel. Il sait que vous le désavouez auprès des amis de la royauté déchue; mais comme cela est nécessaire, il ne nous en est pas moins dévoué. Dites-lui tout mon attachement."

Mais j'anticipe sur les événements.

Ma seconde probation était terminée. Mes vœux de religieux étaient prononcés. J'étais de la sainte Compagnie. Ce que j'avais vu, dans mon imagination égarée, comme l'idéal, s'était réalisée: j'étais Jésuite, et je l'étais comme très-peu l'ont été, à part les vertus.

Je reçus alors une lettre de ma pauvre mère, en réponse à la nouvelle que je lui donnais de mon engagement solennel dans la Compagnie de Jésus. L'amour est intarissable dans le cœur des mères. Je vis là clairement qu'elle voulait oublier mon ingratitude, pour que j'eusse moins de remords de l'isolement où je l'avais laissée; et elle me disait que Dieu lui donnait une fille adoptive dans la jeune comtesse de Flaviac. Ma mère me donnait de grands détails sur cette intimité. Je ne connaissais alors madame de Flaviac que de nom.

Selon nos Constitutions, j'avais deux années à consacrer à l'étude de la rhétorique et de la littérature. Après la vie ascétique et rigoureusement cloîtrée du noviciat, c'est un repos donné à l'esprit, une déviation aux pensées trop exaltées du mysticisme, que de prendre le jeune religieux, enchaîné maintenant par des vœux éternels, et de le mettre quelque temps sous les brises rafraîchissantes de la vie littéraire. Si notre Père saint Ignace a vu cela, c'était un éclair de génie. Je voudrais lui faire honneur de cette grande pensée. Seulement l'habile instituteur de l'Ordre avait une visée moins idéale. Il prenait, dans son noviciat, des jeunes gens à peine lettrés. Il voulait d'abord les tenir sous les chaudes excitations de la solitude et dans les liens si graves du serment. Maître de ces âmes dont il avait, par l'ascétisme, développé l'ardeur outre mesure, il

fallait songer à les rendre capables d'être régents dans les colléges, prédicateurs dans les missions, confesseurs, professeurs de théologie. Saint Ignace ne vit, dans cette savante combinaison, que le côté pratique, une instruction complète à donner à ses religieux.

Ces études littéraires furent un bonheur pour moi, un véritable soulagement. A la poursuite de cette perfection idéale et absolue où se jette, forcément une âme que l'on mène à grandes guides sur les pentes du mysticisme, il y a tout simplement à perdre la raison, ou du moins à lui donner une direction tellement faussée, que l'intelligence ne voie plus les réalités de la vie qu'à travers un prisme, que la volonté s'égare au milieu des chimères, que le cœur, arraché à sa loi naturelle d'affection vraie, s'étiole dans le vide, ou se perde dans l'extase. Je ne me le dissimule pas maintenant, j'allais directement à tous ces abîmes, quand mes bonnes études sur les historiens, les orateurs, les poëtes de l'antiquité, me sauvèrent. Les exercices extérieurs de l'Ordre continuèrent pour moi : méditations, communions, lectures pieuses, examen de conscience, confession, direction. Mais j'étais dans un monde nouveau. Homère, Horace, Virgile, Juvénal, Démosthènes, Thucydide, Xénophon, Tacite, Cicéron, Sénèque, Plutarque, tous ces classiques, dont l'aspect seul me donnait le dégoût, pendant mes études à Saint-Acheul, devinrent des amis dont je ne me sépa-

rais plus qu'avec regret. Je me sentais devenir homme avec eux. Les grandes idées chrétiennes, que la subtilité mystique rapetisse, se retrouvaient pour moi, comme sous une large enveloppe, dans ces livres d'une si haute inspiration. On ne m'avait jamais fait sentir le génie religieux de l'antiquité: il arriva à mon âme avec tous ses parfums.

Par une étrange puissance d'assimilation de notre nature, après ces deux ans de vie intime passés avec les plus beaux génies du monde antique, il se trouva deux hommes en moi: le religieux, toujours avec ses aspirations ardentes jamais satisfaites, le lettré, avec le repos suave, journellement goûté, dans les régions placides où ses études l'avaient conduit.

Mais ce que saint Ignace n'avait pas prévu, ce que je n'avais pas pressenti moi-même, c'est que je ne pouvais pas m'imprégner impunément de cette séve antique, sans qu'elle vînt circuler, à mon insu, dans tout mon être. J'avais greffé vainement sur l'homme, tel que la nature l'a pétri, l'homme artificiel, tel que les méthodes ascétiques veulent le faire. Si j'eusse prolongé, toute ma vie, les contemplations étouffantes qui absorbaient mon âme pendant ma seconde probation, la branche nouvelle eût végété tant bien que mal. Mais quand je me fus trouvé en contact avec toute cette antiquité si vierge, si primesautière, le mouvement factice s'arrêta, la na-

ture commença à reprendre ses droits; et, sans que rien alors ne le fît soupçonner, à côté de la branche languissante, si péniblement greffée, sortit une branche plus vigoureuse, qui continua en moi l'homme et sa véritable vie.

Décidé à ne rien déguiser de mes sensations les plus intimes, à me montrer tel que je puis m'analyser moi-même maintenant, dans les phases diverses que subit ma nature, sous le régime si savamment organisé de l'Ordre de saint Ignace, je raconterai la première révélation des besoins du cœur qui se fit en moi.

Mon lecteur sait que je n'avais jamais songé à la femme. Je ne pouvais avoir vu que de petites filles dans les adolescentes près desquelles j'avais passé sur la rue, ou avec lesquelles j'avais joué pendant les vacances de Saint-Acheul. J'avais détourné ma pensée de la femme, dans ces rudes combats contre la chair, que les maîtres en ascétisme appellent bêtement, devant les novices, des suggestions infâmes de l'ennemi de nos âmes, pendant qu'elles ne sont, en elles-mêmes, que l'éclosion de notre virilité. J'y avais vu, comme mes jeunes frères du noviciat, des tentations du diable, et j'étais fort en colère contre le méchant, le *malitiosus*, de venir troubler jusqu'à mon sommeil. Mais, plus d'un an après mes vœux, quand la chaleur du néophyte se fut calmée, et qu'à l'étude si sérieuse des historiens et des orateurs eut succédé celle, plus fascinante et

plus passionnée, des poëtes, une image se forme en moi. C'était un idéal qui eut d'abord des contours indéterminés, qui se revêtit de grâce, d'innocence, quelque chose de pur comme le plus pur des anges, de doux comme une Immaculée, qui avait souvent semblé me parler, m'ouvrant ses deux bras, la tête couronnée d'étoiles et foulant un serpent sous ses pieds, lorsque je la priais de m'obtenir la grâce d'être toujours sans tache comme elle. On aura de la peine à croire ces bizarres associations, et cependant j'atteste que cet idéal, à la fois ange, vierge, fleur, rayon, diamant pur, se transformait tout à coup en l'une de ces images que les poëtes m'avaient faites si belles et si séduisantes, naïve comme Galathée, passionnée comme Didon, chaste comme Andromaque. Elle venait à moi, comme une Calypso ou une Eucharis qui me fascinait par un charme surnaturel.

On comprend que je ne manquais pas d'aller raconter ces rêveries de mon cerveau à mon Père spirituel. Mais je savais par avance sa réponse. Il me citait les tentations de saint Antoine, et me disait :

— L'image séduisante qui vous poursuit est un fantôme impur créé par le démon.

Cependant je ne m'inquiétais pas outre mesure, au point de vue de ma conscience, de ces effets d'imagination, qui évidemment tenaient à mes lectures et à mon âge. Mais, comme cette

image idéalisée me revenait fréquemment à l'esprit, de toutes les formes sous lesquelles je l'avais vue, celle qui répondait le plus exactement aux aspirations involontaires de mon cœur se fixa définitivement; et, malgré mes efforts pour l'éloigner de ma pensée, je la vis ensuite, toujours la même, comme une enfant bien naïve et bien pure, venant me dire :

— Je t'aime comme doivent aimer les anges.

Et, dans ces hallucinations, tout mon être tressaillait d'un sentiment inconnu que je n'avais pas éprouvé encore.

Cette fiction, je ne l'appelle pas autrement, se présenta à mon esprit pendant des mois entiers. L'instinct d'amour, dont toute œuvre poétique est l'écho divin, m'avait été révélé par mes études sur cette belle antiquité que mon enfance n'avait pas comprise. Mais aussi, dès ce moment, par une lente élaboration qui se fit en moi, à mesure que les sentiments vifs et forts se développaient dans une nature vierge et éprise du beau dont l'antiquité lui avait montré l'idéal, je commençai à comprendre la vie chrétienne, grande et forte, en dehors des méthodes mystiques. Je ne m'aperçus pas de ce premier changement. Ce ne fut que quelques années après, quand le cours de mes études philosophiques et scientifiques fut terminé, que, devenu régent dans un collége, m'étant remis en contact avec mes auteurs favoris, lisant alors Fénelon, Bossuet, toute la littérature

du dix-septième siècle, cherchant dans les Pères de l'Église les grandes notions de la religion, que la philosophie devait me montrer plus tard par fragments, comme des échantillons d'une coulée de porphyre qu'on emporte dans sa main, il se fit sur cela plus de lumière dans mon intelligence. Je commençai à soupçonner que les méthodes artificielles pour conduire à Dieu pouvaient n'être qu'une escrime plus ou moins appropriée à tel âge de l'humanité, et je pressentis qu'il devait y avoir une méthode naturelle qui menait à Dieu, sans l'immense échafaudage inventé par une ingénieuse scolastique.

Je n'ai pas eu besoin de dire que les études littéraires, chez les Jésuites, sont ce qu'elles seraient partout dans une école spéciale. Les intelligences vulgaires, douées de mémoire, prennent une teinture générale des lettres, gardent un souvenir de quelques passages choisis des grands écrivains de l'antiquité. Entré homme médiocre dans ces belles études, on en sort homme médiocre. Les esprits de valeur y gagnent immensément, lorsque, ayant fait déjà des études classiques, ils peuvent mieux goûter dans leur langue les beautés de ces écrivains. Les bons professeurs d'humanités, les prédicateurs distingués, viennent de ce noviciat littéraire, et je reconnais que pour ma part ces deux années furent très-fructueuses. L'Ordre possède, en Europe, bon nombre d'hommes qui, sans s'élever au premier rang, parlent

leur langue et l'écrivent avec goût. On peut croire dans le monde que les Jésuites, dont on grossit toujours la réputation, ont de bonnes méthodes littéraires pour former leurs jeunes religieux; c'est une erreur complète. Les maîtres qui sont là ne sortent pas d'une honorable médiocrité. On s'y forme soi-même, voilà tout.

Je dis cela parce que cela est vrai; la Compagnie manque presque complétement de professeurs pour les hautes études.

Les Jésuites ont eu, dans les lettres, des hommes d'un mérite incontestable. On comprend que leurs ouvrages nous étaient proposés comme des modèles. Ce qui m'a toujours singulièrement frappé, et ce que l'on sait peu, c'est la liberté laissée, surtout au dix-septième et au dix-huitième siècle, aux écrivains de notre Compagnie. Un Jésuite, il est vrai, doit toujours être prêt à sacrifier cette liberté. Cette disposition suffit; le *tanquam ac cadaver* est un principe dont l'application n'est pas toujours nécessaire.

Il y a, à toutes les époques, un courant d'idées adopté par la Compagnie; il faut que tous ses membres s'entendent, et leurs voix réunies doivent former une seule voix destinée à propager la doctrine reçue. Nul n'a le droit de la discuter. Qu'elle répugne à ses instincts, à sa raison; qu'il la croie dangereuse, inintelligente, soit, c'est son opinion personnelle; mais il lui est interdit de

chercher à la combattre. Les chefs de l'Ordre disent : — Prêchez cette doctrine, infiltrez-la dans les masses, au moyen de l'enseignement, de la chaire, du confessionnal, de la direction, des relations avec le monde. Il faut obéir. Là il faut être Jésuite ; le *tanquam ac cadaver* est de rigueur. Par exemple, au dix-septième siècle, les ennemis des Jésuites étaient les Jansénistes ; toutes les forces vives de l'Ordre furent dirigées contre eux. On ferait un volume du catalogue des livres, des brochures, des pamphlets, signés ou anonymes, écrits par les Jésuites contre leurs adversaires. Mais, hors de cette querelle, où du reste les Jésuites soutenaient les droits de la liberté de l'âme humaine, les hommes de la Compagnie pouvaient écrire à peu près tout ce qu'ils voulaient. Ils usèrent largement de cette liberté. De notre temps, quel Jésuite oserait faire l'éloge de Molière et du *Tartuffe*, et dirait avec le Père Bouhours :

> Ornement du théâtre,
> Incomparable acteur.
>
> . . . . . . . . .
>
> Ta muse, en jouant l'hypocrite,
> A redressé les faux dévots.

Je conviens que la poésie était médiocre ; mais comprend-on l'ébahissement de la Secte ultramontaine de nos jours, si un Jésuite, en robe longue ou en robe courte, s'avisait de faire de Molière

un redresseur de faux dévots. C'est qu'aujourd'hui Tartuffe s'est fait ultramontain; il a droit aux respects. Un Jésuite est bien libre de le mépriser *in petto;* mais il ne peut plus le flétrir ostensiblement et il doit s'apitoyer, dans toutes les occasions possibles, sur ce bon M. Tartuffe, si méchamment calomnié par les libres penseurs.

Du temps du Père Bouhours, au contraire, Tartuffe était, selon les Jésuites, janséniste. Sa vie était austère, il prenait la haire et la discipline, et les révérends Pères, qui faisaient écrire la *Dévotion aisée* par leur Père Bauny, et le *Paradis ouvert à Philagie par cent devotions à la Mère de Dieu aisées à pratiquer*, par le Père Barry, flétrissaient les Jansénistes, qui, par un excès contraire, honorable, il faut en convenir, exagéraient les difficultés du salut.

Le père Rapin est très-estimé parmi nous, et son poëme des Jardins, *Hortorum libri*, n'a pas été au-dessous des éloges qu'on en a faits; mais le plus grand mérite du Père Rapin était, aux yeux de la Compagnie, celui d'être un des plus implacables adversaires de la doctrine de Jansénius. Grâce à ce beau zèle, il put publier pas mal d'ouvrages très-mondains, qui alternaient avec ses élucubrations anti-jansénistes, ce qui faisait dire de lui qu'il servait Dieu et le monde par semestre.

J'avais donc, par ces études littéraires, si attrayantes pour un jeune homme, repris possession de moi-même, autant que cela est possible à un Jésuite.

---

DEUXIÈME PARTIE.

# LE BEAU JÉSUITE.

---

## I

### Le Père de Montgazin.

L'histoire de mes joies paisibles, ou plutôt celle de mes illusions, s'arrête ici. J'ai dit bien simplement ce que j'ai vu jusque-là dans l'Ordre; et je crois avoir laissé entrevoir le vrai, à travers mes admirations juvéniles et ces impressions, presque toujours ineffaçables, de l'éducation maternelle.

Une vie nouvelle commençait pour moi; je la rêvais calme et laborieuse; et, dans le port où je m'étais abrité si jeune, je ne comprenais pas que la plus petite tempête des passions auxquelles j'avais renoncé par mon vœu, vînt jamais l'agiter.

L'existence du Père de Montgazin, de celui que les femmes enthousiastes, à Paris et dans les villes de province, appelaient „le beau Jésuite," se lie intimement à la mienne. Ses malheurs ont préparé mes grandes souffrances; et raconter comment cette brillante carrière d'orateur fut troublée par les épreuves déchirantes d'une passion tourmentée, c'est en raconter mes propres épreuves, c'est montrer la source et en pressentir les douleurs.

Ce fut une grande joie pour mon cœur, lorsque j'appris l'arrivée du père de Montgazin à F***; il y était envoyé pour professer la philosophie. J'allais me trouver sous la direction immédiate de cet aimable Père, que j'avais tant aimé à Saint-Acheul.

Le Père de Montgazin avait trente-huit ans; il était dans tout l'épanouissement de la force physique et de la force intellectuelle. Sans doute, chez un religieux, les avantages extérieurs sont comptés pour peu de chose; cependant les supérieurs ne sont pas fâchés quand leurs orateurs joignent au talent de la parole une belle tête, un organe sonore et de belles mains sachant porter au front, avec grâce, le mouchoir blanc destiné à étancher la sueur. On a beau répéter des lieux communs sur le peu de valeur de la beauté physique, il n'en est pas moins vrai qu'elle est un moyen de fascination. Or, de tous les Pères de la Compagnie, le Père de Montgazin était certai-

nement le plus beau. Il eût été impossible à l'œil le plus sévère de trouver un défaut, une imperfection physique dans cet homme. C'était quelque chose d'idéal, que le pinceau ne pouvait rendre, parce que ses traits se transfiguraient selon les différentes impressions de l'âme qu'ils avaient à refléter.

Le Père de Montgazin était d'une taille peu au-dessus de la moyenne; l'habit religieux le faisait paraître plus grand qu'il ne l'était en réalité. Ses mains étaient admirables, et je suis bien certain qu'il n'y apportait d'autre soin que celui d'une minutieuse propreté. Sa belle chevelure noire, fine, abondante, ondée, encadrait un visage un peu pâle, mais d'une régularité, d'une pureté de lignes irréprochables. Ses yeux bleu-foncé étaient, au repos, d'une douceur infinie. Causait-il, s'animait-il, les flammes du génie y resplendissaient. Le Père de Montgazin était beau dans la chaire du professeur et dans la chaire chrétienne; il était beau, causant avec nous, et se livrant à une douce gaieté; plus beau peut-être encore dans la douleur, quand des larmes rares et brûlantes coulaient une à une sur son mâle visage, et que, levant vers le ciel un long regard il semblait lui demander courage et résignation.

O Père de Montgazin, vous êtes un de mes plus chers souvenirs! Je suis fier de vous avoir aimé, fier d'avoir été aimé de vous. Vous avez été plus grand, malgré vos faiblesses, que pas un

des hommes qui étaient là. On avait pu enserrer quelque temps votre esprit dans ces liens, inextricables et multiples, que créent les Constitutions de l'Ordre; mais votre cœur leur avait échappé; et c'est par le cœur que l'homme est véritablement grand!

On se demandait, à F***, pourquoi le Père de Montgazin, qui avait eu, à Paris et dans les principales villes de France, un succès incontestable comme prédicateur, était tout d'un coup arraché à ce ministère de la parole, qui était plus que tout autre dans ces goûts et dans ces aptitudes, pour être employé, en Suisse, aux labeurs du professorat des jeunes religieux.

En général, ses élèves lui étaient sympathiques; mais nous pouvions nous apercevoir que les Pères profès l'aimaient peu, et que son envoi parmi nous était une disgrâce. Pourquoi cette disgrâce? Il fut impossible aux plus fins et aux plus habiles d'entre nous de rien deviner.

Pour moi, je ne cherchai même pas.

Nos Pères qui ne manquent jamais de faire retentir toutes les trompettes de la renommée quand il s'agit de prôner, devant le public religieux, une médiocrité quelconque, n'avaient pas manqué d'exalter le magnifique talent du Père de Montgazin pour la prédication. Cette fois, leur orateur fut accepté de tous. Et, pendant les années que j'avais passées sans voir le Père, son nom avait retenti bien souvent autour de moi. Il

entre dans la tactique de l'Ordre de faire entrevoir aux jeunes gens qui veulent s'y engager, avec quel zèle il sait vanter et soutenir ceux qui lui appartiennent; et ce n'est pas là, pour certains esprits, une séduction médiocre. On le sait d'avance: pour peu que l'on possède quelque valeur et nul ne doute de la sienne, elle ne sera ni méconnue ni enfouie. Par cela même qu'on est Jésuite, on est grand; dans la Compagnie, la lumière ne reste jamais sous le boisseau.

J'avais toujours reconnu dans le Père de Montgazin une disposition à la mélancolie; cette disposition me sembla plus marquée encore que par le passé. Je me gardai bien de le dire à mes condisciples; ils auraient tiré de mes paroles cette conséquence que le Père de Montgazin regrettait la carrière à laquelle on l'avait arraché. Je gardai pour moi mes observations.

Nous étions au mois de juillet 1833. Les eaux de *** se trouvent à peu de distance de notre maison. Cette année-là, il y avait une affluence extraordinaire d'étrangers. C'était on ne peut plus favorable à nos intérêts. Notre chapelle était vaste et bâtie récemment, dans le style gothique le plus pur et de la meilleure époque. On organisa des exercices religieux dans le but d'y attirer la foule. On ne négligeait rien pour donner aux cérémonies le plus de pompe et d'éclat possible. Tout servait de prétexte: neuvaine pour la fête du *Sacré-Cœur*, neuvaine pour celle

du *Saint-Cœur de Marie*, neuvaine pour la fête du Mont-Carmel, neuvaine enfin pour la fête de saint Ignace. Cette dernière surtout fut splendide. Le jour où elle se termina, notre église était pleine: jamais on n'avait prodigué un tel luxe de fleurs, de lumières, d'encens, de musique religieuse, de riches draperies, de dentelles. La garniture en point d'Alençon de l'autel de la Vierge avait, disait-on, une valeur de plus de 6,000 francs. C'était une des philothées de notre Provincial qui avait fait ce magnifique cadeau à la Vierge, au grand déplaisir des enfants de la donatrice.

La foule fut attirée, ce jour là surtout, par la nouvelle que le célèbre Père de Montgazin prêcherait le panégyrique de notre saint fondateur. En effet, le jour même de la fête, le Père reçut l'ordre de prêcher à Vêpres; il parut très-surpris, et répondit qu'il n'avait pas le temps de se préparer.

Un Jésuite, dit sèchement le supérieur, doit toujours être prêt à obéir.

Le Père de Montgazin s'inclina en disant:

— Je prêcherai.

Il monta en chaire, à l'issue des Vêpres. Jamais il n'avait été si brillant; jamais sa parole n'avait été plus vibrante, plus sympathique. Il raconta la vie de saint Ignace, et il me semblait que j'entendais cette vie pour la première fois. Tout à coup un mouvement se fait vers la grande porte de l'église; plusieurs personnes arrivent et

cherchent à se faire une place dans les rangs pressés de l'auditoire. Le Père de Montgazin nous représentait saint Ignace dans la grotte de Manrèse... Mais sa voix s'altère, il porte ses deux mains à son front, comme s'il eût voulu y rappeler la pensée: bientôt il achève sa phrase; mais sa pâleur est extrême, sa voix n'a plus la même force; il s'affaisse enfin sur le bord de la chaire et il s'évanouit. On l'emporta dans la sacristie, et cet incident, qui produisit une grande sensation, dans le monde religieux des eaux, s'expliqua naturellement par la chaleur extrême qu'il faisait ce jour-là.

Le lendemain, le Père de Montgazin nous parut complétement remis de son indisposition; mais, mélancolique par nature; il sembla le devenir encore plus. Son visage était tous les jours plus pâle; il maigrissait, et, dans l'espace de quinze jours, il me sembla qu'il avait plus vieilli que pendant les cinq années de notre séparation. Quelquefois je le questionnais sur sa santé.

— Je suis bien, très-bien, mon cher enfant, me disait-il; il y a peut-être chez moi excès de travail, et le corps ressent un peu de fatigue; mais le travail est bon à l'âme, surtout pour un religieux.

En effet, le Père de Montgazin donnait à l'étude tout le temps dont il pouvait disposer entre les heures de sa classe de philosophie et celles,

bien plus longues, qu'il passait au confessionnal; car, surtout depuis le panégyrique de saint Ignace, l'engouement pour le beau Père de Montgazin, comme on disait dans le monde, était à son comble. On citait des conversions; et jamais Jésuite ne fut plus à la mode que ne le fut alors mon cher professeur. Les supérieurs de notre maison recommençaient à le vanter et même à le flatter. C'était un véritable triomphe, dont il était loin de paraître enivré.

Le Supérieur voulut le faire prêcher pour la fête de l'Assomption; mais le Père de Montgazin déclara que sa santé ne lui permettait pas de monter en chaire. Le Supérieur n'insista pas. Un regard jeté sur le Père lui apprit que cette excuse n'était pas un vain prétexte, et il le pria, en termes presque affectueux, de soigner une santé si chère à l'institut.

Vers la fin du mois d'août, il y eut, au sujet du Père de Montgazin, quelque chose d'étrange. Il régnait, autour de lui, je ne sais quelle atmosphère de suspicion, de défiance. Les supérieurs redevinrent froids pour lui. On prononçait son nom avec des inflexions de voix particulières. — Ce pauvre Père de Montgazin! — disaient les mystiques, les saints de la maison; et ils soupiraient en levant les yeux au ciel. — Ah! le Père de Montgazin, disaient les moins parfaits, est un excellent professeur de philosophie; mais pourquoi donc est-il si triste? . . . .

Il arriva un jour où j'entendis murmurer autour de moi :

— Le Père de Montgazin quittera la Compagnie.

Le Père de Montgazin quitter la Compagnie ! Cela ne me semblait pas possible. Renoncer à la gloire de faire partie de l'Ordre militant qui porte sur son drapeau le nom même du Christ ! La pensée seule serait un crime, et ce n'était pas le Père de Montgazin, une des gloires de notre Société, qui pouvait la concevoir.

Mon amitié enthousiaste pour ce Père n'était un secret pour personne. Ma nature spontanée trahissait toutes les impressions, tous les sentiments de mon cœur. Beaucoup plus âgé que moi, mon cher professeur savait mieux, ce que tout Jésuite finit toujours par apprendre, dissimuler. Malgré cela, sa prédilection pour moi n'avait pas échappé aux yeux scrutateurs qui nous épiaient, et j'avais été souvent dénoncé comme coupable d'avoir trop manifesté le penchant qui m'entraînait vers lui ; mais, je puis le dire, l'ensemble de ma conduite, comme religieux, était assez bonne pour que mes supérieurs se montrassent indulgents à mon égard.

Nous avions un vaste et magnifique jardin planté d'arbres qui nous donnaient de délicieux ombrages. On sait qu'il nous est sévèrement défendu de nous promener deux ensemble ; il faut être au moins trois. Mais aussi il n'est pas dé-

fondu d'être seul, et j'avais assez l'habitude de m'éloigner de mes condisciples et d'aller rêver à l'extrémité du jardin, dans un petit bosquet pour lequel j'avais une prédilection.

Le 24 août, jamais cette date ne sortira de mon esprit, fatigué de la chaleur de la journée, je m'étais assis là, sur un banc rustique, pendant la récréation, lorsque tout à coup j'entendis un bruit de pas, derrière le massif auquel j'étais adossé et qui me cachait à tous les regards. On s'arrêta, et je reconnus la voix de trois de nos Pères.

---

## II

### Les espions.

Deux de ces révérends m'inspiraient une médiocre sympathie. J'avais bien adopté le système de dénonciation mis en usage dans tous les ordres religieux, et singulièrement perfectionné dans le nôtre. Si je le pratiquais peu, je trouvais fort naturel qu'on en usât, même contre moi. Mais, sur ce point de nos règles, le zèle me paraissait inutile. Les Pères Vermont et Ruffin trouvaient, au contraire, que le zèle n'était jamais de trop; ils

croyaient devoir découvrir aux supérieurs non-seulement les fautes patentes, mais encore, selon l'art. 20 de nos *Regulæ communes,* les tentations graves de leurs frères. Ces tentations graves sont, entre autres, „le désir de retourner dans le monde, le désir de se faire renvoyer de l'ordre, etc., etc., etc.“ On comprend que, pour obéir à cette règle, il faut scruter la conscience de ses frères, prendre acte d'une parole imprudente, faire de véritables procès de tendance, tout interpréter, tout commenter, pratiquer, sur une large échelle, ce que la théologie enseigne pourtant être un péché grave, *le jugement téméraire.* De tous les espionnages, celui qui poursuit votre pensée jusque dans le plus intime de votre cœur est le plus odieux; et vous vous sentez cruellement froissé, lorsque, dans la direction de conscience, vous recevez des avis, des reproches sévères, au sujet de tentations que vous n'avez jamais éprouvées, mais que quelques-uns de vos compagnons ont cru deviner par votre conversation, quelquefois par votre silence. Vous vous trouvez, grâce à leur zèle pieux, suspect sans savoir pourquoi. Vous êtes sûr que vos actions ont toujours été irrépréhensibles; mais vous avez oublié qu'un jour vous avez parlé de ceux que vous avez laissés dans le monde avec trop de sensibilité; donc vous avez la tentation de retourner dans le siècle. Si vous êtes prêtre et que vous ayez témoigné quelque estime pour le clergé sécu-

lier, vous avez la tentation de quitter l'Ordre, et, la règle 20 à la main, on va vous dénoncer.

Je savais que les Pères Ruffin et Vermont avaient un talent tout particulier pour ce genre d'investigations intimes. Ils professaient le culte de la lettre de la règle; son esprit, les modifications que le temps avait dû lui apporter, échappaient à leurs intelligences rétrécies, mais douées d'un véritable talent pour trouver des ruses, des stratagèmes, pour vous embarrasser par des questions captieuses, et arriver, à l'aide de ces petits moyens, à connaître toutes vos pensées. On a surnommé les Jésuites *les Pères de la ruse.* Hélas! cela est vrai; et il est vrai aussi qu'il ne faut pas un grand génie pour pratiquer cet art; il suffit d'une certaine aptitude, développée par l'éducation, à partir du moment où on met le pied dans un collége de la Compagnie, jusqu'après les quinze ou seize années qui séparent le noviciat de la dernière probation. Pour moi, cette aptitude m'a toujours manqué.

Le Jésuite qui était en tiers avec les Pères Vermont et Ruffin se nommait Typhon. C'était un excellent jeune homme, d'une extrême médiocrité: il le comprenait et ne se permettait jamais d'avoir une opinion qui lui fût propre. C'était une machine entre les mains de ceux qui s'emparaient de sa volonté. Il y avait en lui beaucoup de naïveté et de bonhomie. Quand deux

Pères voulaient causer ensemble, ils prenaient avec eux le Père Typhon. C'était un moyen excellent d'escobarder la règle qui prescrit de ne jamais être moins de trois ensemble : car, devant le Père Typhon, on pouvait tout dire ; le Père Typhon ne comprenait pas, n'entendait même pas, ou ne se souvenait pas des paroles qu'on ne lui avait pas directement adressées. Pendant qu'on causait, lui rêvait et méditait. Il avait du penchant pour les idées mystiques, croyait, d'une foi aveugle, toutes les légendes, voyait dans les faits les plus simples des miracles éclatants, et des saints dans tous les membres de la Compagnie de Jésus, lui excepté, car le bonhomme, bien que Jésuite, était humble. Le Père Typhon n'était pas sans doute destiné à jeter un grand éclat sur la Société. Sa naissance était obscure, mais sa vocation était des plus sincères. Peut-être sa simplicité, sa candeur, sa nullité avaient-elles facilité son admission. Des hommes comme lui peuvent devenir des séides, sans s'en douter.

— Père Ruffin, dit un des trois, je crois que nous pouvons causer ici, en toute liberté, de ce malheureux Père de Montgazin.

Ce nom, cette épithète, le ton dont tout cela fut prononcé, me clouèrent à la place que j'allais quitter après avoir entendu approcher les trois religieux. Je me décidai à écouter une conversation dans laquelle le Père, objet de mon affection, était intéressé.

— Avant tout, Père Typhon, voyez un peu s'il n'y a pas quelqu'un dans le massif.

J'étais très-petit et très-mince; je me blottis sous le banc, et le Père Typhon, après avoir jeté un rapide regard dans le cabinet, revint vers ses compagnons et leur dit:

— Il n'y a personne.

— Si nous allions nous y asseoir, dit le Père Vermont.

— Non, on pourrait se placer où nous sommes, et entendre notre conversation.

— Vous m'avez prié, dit le Père Typhon, de venir me promener avec vous, afin de ne pas être en contravention avec nos saintes règles; mais vous me permettrez bien de continuer un chapelet; j'en dis trois par jour en dehors de celui du règlement: c'est une neuvaine que j'ai commencée hier.

— Bien, bien, faites des neuvaines, Père Typhon; la règle veut que nous soyons trois, mais nous ne sommes pas obligés de causer tous les trois ensemble; et ce qu'elle ne défend pas, elle le permet.

— Oh! cela est vrai, il faut que notre obéissance soit exacte; nous ne sommes tenus à rien de plus, et je vous assure qu'après deux *Ave Maria*, je ne vous entendrai même pas.

— Vous êtes si fervent, Père Typhon!

— O Père Ruffin! vous vous trompez, je suis un pécheur; mais Dieu et la sainte Vierge

me font bien des grâces, et j'ai dans ce moment une grande faveur à demander à la sainte Vierge.

— Demandez et vous recevrez.

Et pendant que le mystique Père Typhon reprenait la récitation de son rosaire, le Père Vermont dit à l'autre Jésuite :

— Vous savez donc quelque chose de plus sur le Père de Montgazin ?

— Oui, dit le Père Ruffin, que j'avais toujours soupçonné d'être un ennemi de mon cher maître.

— Quelque chose de grave ?

— De très-grave.

— Ce que nous avions soupçonné, en voyant arriver ici cette belle comtesse de Flaviac, serait vrai ?

— Ah bah ! il s'agit bien de la comtesse de Flaviac ! Qu'elle soit éprise du beau Père de Montgazin, cela est possible ; on en a causé, dans le temps, à Marseille et même un peu à Paris ; mais pour lui, d'après ce que j'ai vu, je crois que le misérable pense à toute autre chose.

— Vous avez vu, Père Ruffin ?

— Vu et entendu.

— Vous avez donc une certitude ?

— Une certitude complète.

— Et la comtesse de Flaviac n'est pour rien là-dedans ?

— Pauvre femme! Non certainement.

— Alors il ne me reste plus qu'à déchirer le rapport que j'avais écrit pour notre Père Général.

— Non, Père Vermont, gardez-vous-en bien. Eh! mon Dieu! vous le savez, quand le démon s'empare du cœur d'un homme, il peut y mettre plus d'un vice.

— Mais enfin, Père Ruffin, que s'est-il donc passé? Qu'avez-vous vu?

Je n'ai pas besoin de dire combien je souffrais pendant cette conversation, dont pas un mot ne m'échappait. J'entendais le Père Typhon aller et venir dans un espace de six à huit pieds et murmurer à demi-voix les *Pater* et les *Avé* de son rosaire.

— Vous vous le rappelez, répondit le Père Ruffin: en voyant le Père de Montgazin enlevé au ministère de la prédication, après y avoir obtenu un si brillant succès, pour venir ici professer la philosophie, nous avons supposé de suite qu'il avait dû se passer quelque chose d'extraordinaire.

— Et nous ne nous sommes pas trompés.

— Ce qui prouve son manque d'humilité, c'est que cette mesure des supérieurs a excité en lui un vif mécontentement; le jour où il a prêché ici, je l'ai entendu qui murmurait en sortant de la chambre du supérieur:

— Allons! on me défend de prêcher à Paris,

parce que mes succès, disaient-ils, m'ont donné un orgueil capable de perdre mon âme; et ici on va me faire monter en chaire pour battre monnaie sur ma réputation. On mettra les chaises de notre chapelle à trois francs, puis on fera la quête, *ad majorem Dei gloriam.* On peut bien risquer l'âme d'un Jésuite pour quelques milliers de francs.

— Ces propos-là étaient peu édifiants dans la bouche d'un religieux; mais le fait est que la spéculation a été bonne, car chaises et quête ont rapporté près de quatre mille francs. Mais continuez, père Ruffin.

— Je veux, Père Vermont, faire ici appel à tous nos souvenirs, afin de bien établir les faits sur lesquels nous devons faire notre rapport. Vous vous souvenez de l'accident arrivé en chaire au Père de Montgazin.

— Oui, il s'est évanoui; il est vrai que la chaleur était extrême.

— Depuis, il est devenu triste et sombre; vous avez remarqué cela le premier, Père Vermont, et ce fut le jour où il nous dit que l'air de la Suisse était mortel pour lui. Sur votre observation, que nous autres Jésuites nous ne nous appartenions plus, et qu'on pouvait, sans nous consulter, nous envoyer aux extrémités de la terre, il a répondu en baissant la tête et comme se parlant à lui-même: „Il serait peut-être bon qu'un

Jésuite pût user quelquefois de son libre arbitre;“ et il ajouta avec un profond soupir: „Plût au ciel que je ne fusse jamais venu ici, et qu'on m'eût permis d'aller partager les dangers de nos frères dans les missions!“

— C'est bien cela, dit le père Vermont; et il a même ajouté ces mots, que je n'ai compris qu'au mouvement de ses lèvres: „J'aurais été moins malheureux.“

— Grâce au ciel, nous avons été fidèles à la règle, et nous n'avons pas manqué d'avertir. Vous avez parlé au Supérieur, et j'ai écrit au Général une lettre dans laquelle je lui consignais vos observations et les miennes. Il était de la dernière évidence que le Père de Montgazin n'avait plus l'esprit de l'Ordre, qu'il regrettait d'y être entré, qu'il avait la tentation d'en sortir. Je crois que notre Général l'a compris ainsi; car il nous a fait écrire de continuer à le mettre au courant de ce qui concernerait le Père de Montgazin, et de tenir compte, dans nos rapports, des plus légers indices.

— Aussi, père Ruffin, quand la comtesse de Flaviac arriva ici, nous écrivîmes de suite à Rome. Elle a fait demander le Père de Montgazin plusieurs fois au parloir; il a refusé de s'y rendre sous des prétextes très-futiles. Pourquoi cela? Seraient-ils brouillés? Y aurait-il une autre intrigue?

— Hélas! père Verment, il y en a en effet une autre.

— Eh bien! parlez donc, que s'est-il passé?

---

## III

### Une Révélation.

Je dois ici m'arrêter. J'éprouve le besoin de déclarer que, si le Père de Montgazin ne fut pas exempt de faiblesses de cœur, que si quelques fautes ont terni cette existence dont l'ensemble fut si honorable, l'âme resta noble, élevée: elle ne pouvait pas se dégrader. Il n'est pas vrai que les natures d'élite, comme était celle de mon ami, puissent tomber dans le dernier degré de l'avilissement. Je ne veux pas que mon lecteur conçoive une pensée outrageante du Père de Montgazin. Cette pensée, il est vrai, est entrée un instant dans mon esprit; et j'en éprouverai, toute ma vie, un profond repentir. Ceci posé, je continue le récit de la conversation qui se faisait à quelques pas de moi.

— Vous souvenez-vous, continua le Père Ruffin, qu'hier nous rencontrâmes dans l'escalier un jeune homme de dix-huit à vingt ans, de petite taille, qui mit son chapeau presque sur ses yeux,

en passant auprès de nous, comme s'il avait eu peur d'être reconnu?

— Parfaitement.

— Ce jeune homme entra chez le Père de Montgazin.

— Il y allait sans doute pour se confesser.

— Non, ce n'était pas pour cela... Hé! vraiment... je n'ose achever.

— Que voulez-vous dire?... Il se pourrait que le Père de Montgazin...

— Non-seulement cela est possible, mais cela est.

Le père Ruffin accentua lentement ces paroles, qui entrèrent dans mon cœur comme la lame aiguë d'un poignard. Moi aussi, j'avais compris! Mais je ne croyais pas, je ne voulais pas croire. J'allais me montrer, dire au Père Ruffin: Vous êtes un infâme imposteur. Mais je contins ma douloureuse indignation. Je voulais entendre jusqu'au bout cette conversation étrange.

— Vous ne vous trompez pas? disait le Père Vermont. Vous êtes bien sûr de ce que vous avancez?

— Parfaitement sûr. Vous le savez, j'allais moi-même chez le Père Sainval, mon directeur. Le Père Sainval n'était pas chez lui. Je pris un livre, et je me mis à lire en l'attendant. Voyez, mon cher Vermont, comme la Providence se sert des circonstances les plus frivoles en apparence, pour arriver à ses fins. Je fermai mon livre,

afin d'en prendre un autre; et mes yeux, par hasard, se portèrent sur un tableau, l'*Assomption de la Vierge*. Il ne me parut pas solidement attaché. La corde qui retenait le cadre était usée. Vous savez que j'ai la passion de l'ordre. J'avais un cordon assez fort dans ma poche; je montai sur une chaise pour décrocher le tableau. Quelle ne fut pas ma surprise! Uu des coins du cadre déchira la tapisserie et me laissa voir une ouverture creusée dans l'épaisseur du mur. La chambre du Père de Montgazin a été prise, comme celle de tous les professeurs, dans un ancien dortoir. Évidemment l'ouverture pratiquée dans le mur était là pour faciliter l'inspection du dortoir. Du côté du Père de Montgazin, cette petite lucarne était cachée, comme chez le Père Sainval, par le papier qui tapisse sa chambre. J'allais redescendre avec le tableau, lorsque j'entendis distinctement le bruit de plusieurs baisers donnés avec passion. Par un mouvement spontané, je brisai légèrement le frêle obstacle qui m'empêchait de voir dans la chambre de ce malheureux, et je regardai. Le Père de Montgazin ouvrait sa porte à ce joli petit jeune homme, dont je ne pus voir les traits: il me tournait le dos; mais, avant de s'en séparer, le Père le serra dans ses bras, l'embrassa en lui disant d'une voix émue: — Adieu, mon ange! adieu, ma vie! adieu, mon amour!

— Il paraît, dit le père Vermont, avec un rire cynique, que cet ange n'est pas un de ceux

que Loth fut obligé de soustraire aux empressements des habitants de Sodome: ceux-là descendaient du ciel.

— Non, sans doute; l'ange de ce misérable me paraît, au contraire, venir directement de l'enfer. Je me retirai, continua le Père; j'arrangeai tant bien que mal la tapisserie, je remis le tableau à sa place, et j'attendis avec impatience l'heure de la récréation, pour vous raconter tout cela et vous demander votre avis.

— J'avoue que la culpabilité me paraît évidente. Il est donc vrai que ce n'est pas en vain que nos *Regulæ communes* multiplient les prescriptions au sujet de nos relations de frère à frère: c'est afin que de semblables désordres soient évités. Je n'avais jamais si bien compris l'importance de la règle XXXIV, *De nemine tangendo*, etc.

— Et vous souvenez-vous, père Vermont, que, dans la règle XVII, *De non loquendo*, etc., il est rapporté que saint Carion quitta un monastère avec son fils Zacharie, encore imberbe, de peur d'offenser et de blesser les moines de ce désert, qui auraient supporté péniblement le séjour de ce tout jeune homme, *ne monachos ejus eremi adolescentuli commorationem ægre ferentes offenderet?*

— A présent, père Vermont, il s'agit de la marche que nous devons suivre. Notre supérieur est absent, il ne reviendra qu'après-demain

faut-il attendre son retour, ou devons-nous écrire aujourd'hui même au Père Général?

— Je crois, Père Ruffin, que nous devons parler d'abord à notre supérieur.

— C'est bien; vous vous chargerez de ce soin. J'écrirai, immédiatement après, à Rome.

La cloche, qui annonçait la fin de la récréation, se fit entendre. Le père Typhon interrompit aussitôt son rosaire.

— Allons, dit-il, voici l'heure du cours de philosophie. Quel admirable professeur nous avons ici dans notre cher Père de Montgazin! C'est bien la Providence qui nous l'a envoyé; et puis il aime tant ses élèves!

— Oui, sans doute, dit le père Ruffin en riant méchamment. A propos, Père Vermont, que dites-vous de la prédilection très-marquée du professeur pour le petit Frère de Sainte-Maure? Il est très-joli, le Frère de Sainte-Maure, et comme Zacharie, le fils de saint Carion, il est encore imberbe.

— Je dis, répondit le père Vermont, qu'il est bon d'avoir les yeux ouverts.

— Ouverts! Eh! pourquoi? dit le bon Typhon.

— Nous vous dirons cela une autre fois.

Et les trois Jésuites s'éloignèrent.

Quant à moi, je restai là, immobile, atterré. Je n'estimais pas le caractère du Père Ruffin;

mais je le croyais incapable d'inventer une calomnie. Ce qu'il disait avoir vu, il l'avait bien vu.

Le trait grossier qu'il s'était permis contre moi en me comparant au jeune Zacharie, n'avait fait qu'effleurer mon âme; mais les attaques contre le Père de Montgazin, contre cet homme que j'avais tant aimé, que j'aimais encore, me broyaient le cœur. Elles m'ôtaient mes plus saintes illusions. Si celui-ci était tombé si bas, quelle raison avais-je de croire que les autres Pères ne cachaient pas aussi les plus viles passions sous la robe du religieux? Si cet homme, à la physionomie si loyale, si ouverte, était un monstre d'hypocrisie, que devais-je penser de tant d'autres dont le regard oblique, les poses mystiques et affectées m'avaient toujours inspiré une invincible défiance?

Je me le représentais, mon cher professeur, depuis le moment où, élève à Saint-Acheul, j'avais commencé à le connaître, jusqu'à celui où il était venu dans cette maison. Il me semblait voir passer, dans les temps écoulés et dans le temps présent, cette grande et noble figure devant moi; je la voyais toujours la même, calme, quelquefois souriante, le plus souvent mélancolique; mais je n'y voyais pas la trace du remords et des inquiétudes dont le criminel doit être dévoré. Non, ces fréquentes tristesses n'avaient pas une cause hideuse!

Puis je me rappelais quelques conversations

d'hommes du monde, que j'avais entendues, à la dérobée, chez mon père. On disait là d'étranges choses; on plaisantait sur l'affection que les Jésuites avaient pour leurs élèves. Quelques vieillards de l'ancienne cour racontaient des anecdotes dont ils donnaient Voltaire pour garant. Les enfants ne comprennent pas toujours ce qu'ils entendent, mais ils n'oublient rien; et si parfois de fatales lumières se font plus tard dans leur esprit, c'est qu'ils se souviennent. J'atteste que pas un fait, quelque léger qu'il fût, n'avait pu, pendant le temps que je passai au collége, déchirer le voile que l'innocence mettait encore sur mes yeux. Si, dans le cours de mes études, j'avais appris quelque chose de plus sur les turpitudes honteuses auxquelles notre pauvre nature peut s'abandonner, rien n'avait pu me donner la pensée qu'elles se rencontrassent dans nos maisons. Et voilà que, tout à coup, j'entends accuser un Jésuite, un supérieur, bien plus que tout cela, le Père de Montgazin, l'homme que je vénérais, l'homme qui me paraissait le type le plus parfait de la grandeur morale!

Oui, je le répète, j'étais atterré!

O vertu! me disais-je, toi que j'ai tant aimée, puis-je me flatter de conserver toujours ton culte au fond de mon âme? Cet homme n'a pas toujours été un infâme; et si lui est tombé, puis-je espérer de ne jamais chanceler?

Mais non! j'en étais sûr, il y a des degrés dans

le vice que certaines âmes ne franchissent jamais. Et je pouvais, moi qui me sentais si fort contre des tentations immondes, supposer que le Père de Montgazin y avait succombé! Cette pensée seule était un crime.

Luttant entre mon estime et mon affection pour le Père de Montgazin et l'odieuse délation que je venais d'entendre, je me perdais dans mes douloureuses pensées. Mon imagination ne pouvait, dans les moments de doute, séparer cet homme de l'Ordre entier, et je voulais fuir, m'arracher à cette demeure devenue à jamais odieuse, où le vice peut se cacher sous le masque le plus attrayant.

Et cette prédilection qu'il avait pour moi, j'en rougissais comme d'une honte! La veille encore, j'étais allé lui demander un conseil; il me l'avait donné avec une bonté parfaite. En me congédiant, il m'avait serré la main et m'avait dit: — Allez en paix, mon cher Frère.

Ce serrement de main, je me le rappelais, et il me faisait l'effet d'un fer rouge. Mais je me rappelais aussi le regard et l'accent du Père, et je sentais s'évanouir tous mes doutes.

Je passai ainsi une heure entière.

Au moment où le tintement de la cloche s'était fait entendre, une pluie fine commençait à tomber; elle était devenu assez forte, mais je ne m'en apercevais pas, et ce ne fut qu'en reprenant peu à peu possession de moi-même, que j'aperçus

mes vêtements transpercés, et que j'éprouvai une sensation de froid assez vive.

J'entendis sonner. L'heure de la classe étai passée. Les religieux devaient être à la chapelle Je me hâtai de m'y rendre. Au lieu de prendre ma place habituelle, je me blottis dans un coin, auprès de la porte d'entrée, et là, la tête dans mes deux mains, j'essayai de me recueillir et de suivre les dernières prières qui se faisaient à haute voix; mais elles n'arrivaient à mon oreille que comme des sons vagues dont je ne saisissais pas le sens; et tout à coup je m'aperçus qu'en répondant machinalement, je prenais un psaume pour un autre. Je sentais des frissons douloureux parcourir tout mon corps. Cette chapelle obscure, cette voix à laquelle toutes les voix répondaient, ces religieux qui se mouvaient dans l'ombre, tout cela me semblait avoir quelque chose de fantastique dont ma raison était troublée. C'était l'obsession d'un rêve. Les pâles reflets de la lumière de la lampe couraient le long des piliers et des arceaux sans les éclairer, et, dans la pénombre, je croyais voir les saints personnages des vitraux coloriés du chœur se pencher vers nous, les uns pour nous bénir, les autres, au contraire, détournant la tête et se hâtant de disparaître.

Je me sentais devenir fou.

Enfin la prière s'acheva. Nous nous mîmes en rang pour remonter l'escalier du long corridor

où se trouvaient nos cellules. Je suivais mes condisciples, comme l'automate, mu par des ressorts, suit les figurines de bois derrière lesquelles il est placé. Le bruit des pas sur les dalles du vestibule et sur les marches de l'escalier avait un retentissement sourd, effrayant; je n'avais jamais entendu cela; et le vent qui soufflait avec violence et pénétrait avec un sifflement aigu par tous les interstices qu'il rencontrait, n'était-il pas une voix mystérieuse et menaçante qui nous criait: Malheur! malheur!

J'entrai dans ma cellule, et, sans quitter mes vêtements, je me jetai sur mon lit, dans une agitation qui ne faisait que s'accroître. Tout à coup les projets de délation des deux religieux contre le Père de Montgazin me revinrent à l'esprit, et je me sentis saisi de crainte, non plus pour moi, mais pour lui. Je voulais qu'il connût l'orage qui s'amoncelait sur sa tête. Ce nouvel ordre d'idées me rendit, sinon du calme, au moins un peu de lucidité. Je me décidai à aller trouver le Père de Montgazin.

Je sortis doucement de ma cellule; je descendis l'escalier qui conduisait au corridor où se trouvent les chambres des Pères. Comme je touchais les dernières marches, je crus entendre un léger bruit au-dessus de ma tête, et, levant les yeux, j'aperçus un des Pères, qui, appuyé sur la rampe de l'escalier, me regardait descendre. Malgré l'obscurité, je reconnus le Père Ruffin. De

là il pouvait très-bien me voir entrer chez le Père de Montgazin. Mais que m'importait? Je continuai de descendre en faisant le moins de bruit que possible, et il me sembla entendre de nouveau ce petit ricanement sec que j'avais déjà entendu quand le père Ruffin disait: „Il est très-joli, le petit Frère de Sainte-Maure, et comme Zacharie, le fils de saint Carion, il est encore imberbe.“ Ce rire strident était peut-être une nouvelle hallucination de mon cerveau malade; toutefois l'idée de l'odieux soupçon que ce misérable Père pouvait concevoir sur moi me fit frémir d'indignation. Je ne m'arrêtai pas, et, sans penser à frapper à la porte du Père, j'ouvris cette porte.

Le Père était à genoux. Au bruit que je fis en entrant, il se retourna. La lumière de sa lampe tomba d'aplomb sur son visage: il était baigné de larmes.

Il vit mon air égaré, ma pâleur, ma démarche chancelante; il en fut effrayé, et se levant, il vint à moi en me disant:

— Mon enfant, qu'avez-vous? que voulez-vous? que vous est-il arrivé?

Je le regardai stupidement; mais, en considérant cette belle et noble figure, il me semblait que la lumière se faisait dans mon esprit. Et comme il me répétait ses questions du ton le plus affectueux, je tombai à genoux devant lui en lui disant:

— Je le savais bien, moi, que vous n'étiez pas un infâme!

— Un infâme! Que voulez-vous dire, mon cher Sainte-Maure? Assurément votre esprit est égaré dans ce moment!

— Oui, je crois que j'ai été fou; mais je ne le suis plus.

— Expliquez-vous, mon ami! Que signifient vos étranges paroles?

— Parlez plus bas, lui dis-je, on peut nous entendre.

— Non, mon enfant, on ne peut pas nous entendre. Il n'y a personne, je pense, dans le petit vestibule de ma chambre. Vous êtes venu seul?

— Seul, absolument seul. Mais dans la chambre voisine... dis-je en désignant la muraille qui séparait son appartement de celui du Père Sainval.

— La muraille est trop épaisse pour laisser passer même le son de notre voix.

— Je vous dis, mon Père, qu'on peut nous voir, nous entendre.

Ma voix brève, mon agitation, ma persistance à soutenir une chose que le Père croyait impossible, lui persuadèrent que j'avais un accès de folie. Il prit ma main, et dit comme en se parlant à lui-même:

— Ce malheureux jeune homme a une fièvre ardente; et hier, ce matin encore, je l'ai vu bien portant, gai, actif, comme on l'est à son âge.

Pendant que le Père tenait ma main et comptait les pulsations de mon pouls, je regardais fixement la muraille que je lui avais désignée; et bientôt je reconnus l'endroit où le papier avait été déchiré. Alors, retirant ma main de celle du Père, je saisis un morceau de carton qui était sur sa table, j'allumai une bougie, je pris de la cire à cacheter, et, montant sur une chaise, je collai le carton sur la fatale ouverture. Je descendis tranquillement; car, par une réaction soudaine, j'avais repris du calme. Je dis au Père de Montgazin:

— Demain, pour cacher ce carton, il faudra mettre là un de vos tableaux.

Le Père était stupéfait.

— Pourquoi tout cela? me dit-il enfin.

— La muraille est percée à cet endroit que je viens de couvrir. En parlant bas, on ne peut nous entendre; et nous voir est à présent impossible.

Le Père de Montgazin me parut très-ému de cette révélation.

— Comment savez-vous cela? que signifient les étranges paroles que vous avez prononcées? Vos vêtements sont trempés d'eau. Vous avez une fièvre ardente. Mon cher enfant, expliquez-vous! Comment avez-vous su, et vraiment j'en doute encore, qu'on pouvait voir dans cette chambre? L'espionnage aurait-il donc ici des moyens de

s'exercer qui me seraient inconnus et auxquels je n'aurais pas voulu croire?

Plus je voyais, plus j'écoutais le Père de Montgazin, plus je sentais croître en moi la conviction de son innocence. Elle ne tenait pas évidemment aux paroles qu'il prononçait, mais à son accent, à sa physionomie, à ce je ne sais quoi que les natures vulgaires et grossières ne peuvent ni posséder ni imiter, qu'on ne peut définir, mais qu'on sent être vrai. Il ne me restait plus aucun doute; mais comment dire ce que je savais, ce que j'avais entendu?

Je gardais un morne silence.

Le Père, voyant que je pouvais à peine me soutenir, m'avait fait asseoir, et il me suppliait d'avoir confiance en lui, et de ne rien lui cacher des causes qui avaient amené l'exaltation où il me voyait.

— Écoutez, lui dis-je enfin, je voudrais pouvoir vous taire ce qui s'est passé ce soir; dans votre intérêt je dois vous le révéler. Aujourd'hui, à deux heures, le Père Ruffin est allé dans la chambre de son directeur; celui-ci était absent...

— Eh bien! continuez, dit le Père un peu ému.

— Le hasard, non sa volonté, lui a fait découvrir le secret de l'ouverture percée dans le mur qui sépare votre chambre de celle de son directeur.

— Elle existe donc réellement?

— Elle existe; seulement elle était recouverte avec du papier et un tableau. Le Père Ruffin, en arrangeant ce tableau... ayant entendu... ayant cru entendre...

Des gouttes de sueur perlèrent sur mon front: j'étais prêt à défaillir.

— Achevez, mon fils, achevez, dites-moi tout.

Et le Père était lui-même devenu très-pâle; sa voix était tremblante.

— Eh bien! lui dis-je en précipitant mes paroles, le Père Ruffin a vu chez vous un jeune homme; au moment où il sortait de cette chambre, vous l'avez embrassé, vous lui avez dit...

Ici je m'arrêtai encore.

Le Père de Montgazin bondit de son siége, et debout, les yeux levés vers le ciel, il s'écria:

— Le Père Ruffin m'accuse d'un crime odieux! Et vous, le fils de mon cœur, vous avez cru à cette accusation?

— Non, je n'y ai pas cru, je n'y croirai jamais! m'écriai-je.

— Oh! mon pauvre enfant, n'est-ce pas la lutte terrible qui s'est faite entre votre estime pour moi et les insinuations jetées dans votre esprit, qui vous a mis dans l'état où vous êtes, qui a allumé dans vos veines cette fièvre dévorante et a surexcité en vous une telle exaltation

que j'ai pu craindre un instant pour votre raison? Si tu as autant souffert, mon fils, c'est parce que tu m'as beaucoup aimé. Crois-tu donc que je te fais un crime de m'avoir soupçonné un instant? Je n'en fais pas même un crime à ce misérable Père Ruffin. Les apparences l'ont abusé. Seulement, je le connais, lui ne viendra pas à moi me dire: — Père, j'ai vu cela: que dois-je croire?

La lettre par laquelle il doit me dénoncer serait déjà écrite, si la règle ne prescrivait pas le repos à cette heure. Cet homme, qui m'a épié, jugé, condamné, qui va me dénoncer, ne manquerait certes pas un iota de la règle; il attendra demain le temps et l'heure, et il dormira d'un sommeil tranquille, avec cette joie au cœur, que les âmes basses éprouvent en trouvant en faute ceux que la renommée a peut-être trop élevés. Pour toi, mon fils, tu as souffert, horriblement souffert; tu n'es pas de ceux qui se croient plus grands quand leurs frères et leurs maîtres leur paraissent descendre. Tu ne comprendras peut-être jamais ces misères de pareilles âmes; bien misérables en effet, puisqu'elles trouvent plus de voluptés dans le mépris et dans la haine que dans l'estime et dans l'amour.

A présent, mon enfant, j'ai besoin de me recueillir: tu sauras toute la vérité. Tu me plaindras, mon fils, car je suis malheureux, profondément malheureux. Je crois à une justice provi-

dentielle qui ne laisse rien d'impuni, même sur cette terre. Elle châtie pour guérir. Heureux ceux qui peuvent reconnaître le coup qui les frappe!

Ce qui s'est passé aujourd'hui, mon fils, est un châtiment de Dieu, et je l'ai mérité; car je suis coupable.

— Coupable! m'écriai-je; vous coupable!

— Oui, coupable, reprit le Père de Montgazin, mais non pas avili. Tu l'as dit: je ne suis pas un infâme; mais, ô mon fils bien-aimé, je ne suis pas un ange: je suis un homme!

Rentre chez toi: demain tu sauras tout. Non-seulement je te confierai mes douloureux secrets, mais encore je ferai appel à ton sens droit, que l'éducation que tu as reçue n'a pas encore pu fausser. Calme-toi. Un mot, hélas! te dira tout dès ce soir: ce jeune homme que le Père Ruffin a vu chez moi, ce jeune homme était une femme!

— Une femme!

— Oui, une femme, la comtesse de Flaviac.

# IV

## Un orateur.

Le lendemain de cette terrible soirée, j'étais sérieusement malade. Quand je voulus me lever, les forces me manquèrent et je m'évanouis. La veille, mon absence de la chapelle avait été remarquée, peut-être dénoncée; celle des exercices du matin le fut bien davantage. Le Père ministre envoya dans ma chambre le Frère infirmier, et celui-ci me trouva à demi vêtu et encore sans connaissance. Il n'y a pas de maison religieuse où les soins qu'exige la santé soient prodigués avec plus de zèle et d'intelligence que dans la nôtre. On appela le médecin: il me trouva une fièvre violente et me prescrivit le repos le plus absolu. Le Frère infirmier et seulement un ou deux religieux, désignés par moi, devaient entrer dans ma chambre. Je demandai le Père de Montgazin: quelques instants après il arriva, et le Frère infirmier nous laissa seuls.

Le Père, après m'avoir questionné sur ce que j'éprouvais, s'assit auprès de mon lit, et resta plongé dans un silence rêveur que je n'osais interrompre.

Enfin, prenant la parole:

— N'attendez pas aujourd'hui de moi, dit-il, les explications que je vous ai promises hier. Vous n'êtes pas en état de les entendre sans fatigue. Je veux vous consacrer les heures que mes devoirs me laissent libres. Je vous soignerai comme un père soigne un enfant chéri, et, aussitôt que vous aurez assez de force, je vous ferai le récit que je vous ai promis.

— Mais ils veulent vous dénoncer non-seulement au Supérieur, mais au Général à Rome.

— Ils? Le Père Ruffin n'était donc pas seul?

— Il était seul dans la chambre de son directeur. Mais le soir, en se promenant avec les Pères Vermont et Typhon, il leur a tout raconté; le hasard m'a fait entendre leur conversation, et j'ai compris que, depuis longtemps, ils vous espionnaient.

— Ils étaient dans leur droit, dit froidement le Père de Montgazin. Ils croyaient même en cela accomplir un devoir. La délation, cette vertu des ordres monastiques, n'a-t-elle pas atteint, dans notre Société, sa plus haute perfection? Nous en avons fait, sinon une quatrième vertu théologale, au moins une des vertus cardinales.

Rien ne saurait rendre l'accent d'amertume et de dédain avec lequel le Père de Montgazin prononça ces paroles.

Et il ajouta:

— Ne parlons plus de cela. Apprends seulement, pour ta tranquillité, que les dénonciations

des pères Ruffin et Vermont arriveront trop tard, fussent-elles parties d'hier. Les Supérieurs savent déjà tout ce qu'ils doivent savoir. J'ai remis ma destinée entre les mains de Dieu, et je suis calme. A présent, pas un mot de plus. Le médecin t'a prescrit un repos absolu. Je ne puis oublier, mon cher fils, que ta maladie a pour cause première ton attachement pour moi. Laisse-moi remplir, en te soignant, un devoir sacré de reconnaissance; et surtout éloigne de ton esprit tout ce qui peut le troubler et le fatiguer.

Le Père passa trois nuits au chevet de mon lit. Et comme je m'étonnais quelquefois qu'on lui eût permis de me consacrer tant d'heures, il me répondait :

— Ne vous occupez pas de cela ; ma position est pénible par elle-même, il est vrai ; mais ni le Père supérieur, ni le Père ministre ne manquent d'indulgence pour moi.

Enfin la fièvre cessa. J'étais encore d'une faiblesse extrême, mais je pouvais entendre parler auprès de moi sans trop de fatigue. Et, un jour que j'étais seul avec le Père de Montgazin, il prit une de mes mains dans les siennes et me dit :

— Mon cher enfant, je suis entré dans la Compagnie, comme vous y êtes entré vous-même, avec bonheur, avec enthousiasme. Peut-être même y a-t-il eu dans ma vocation plus d'exaltation que dans la vôtre ; car, malgré l'ardeur de votre ima-

gination et la sensibilité de votre cœur, il y a dans votre esprit une rectitude de logique, un instinct pour démêler le vrai du faux, qui ne m'a pas été donné comme à vous. Je n'ai rien appris que par l'expérience. J'étais orphelin, élevé pieusement par un oncle et par une tante qui me servaient de tuteurs; j'avais de grandes aspirations vers la perfection chrétienne, et je ne croyais pas qu'on pût y arriver par un autre chemin que celui du cloître. J'oubliais, ou plutôt je n'avais jamais remarqué que pas un mot de l'Évangile n'indique que le Christ et ses apôtres aient mis la vie cénobitique au-dessus de la vie de famille. Il n'est jamais entré dans le plan du Christ, ce divin réformateur d'un culte tombant de vétusté, de former des groupes séparés du reste du monde, mais bien de faire de l'humanité une grande famille où tous aimeraient Dieu par-dessus toute chose et leurs frères comme eux-mêmes. On ne voit rien de plus dans l'Évangile.

Mais, élevé par des religieux, je subissais l'influence du milieu où je me trouvais. Ils se servirent de mes aspirations vers une perfection idéale pour m'attirer à eux. Ils y réussirent sans peine; mon esprit et mon cœur leur appartenaient. Je devins Jésuite. Le jour où j'entrai au noviciat, j'avais quatorze ans; et à seize ans, je prononçai les vœux qui me liaient à la Compagnie.

Mon enfant, vous avez passé par les épreuves

du noviciat vers l'âge de dix-huit à vingt ans. Certes vous étiez bien jeune, trop jeune même. Mais comprenez-vous ce que ce régime de solitude absolue, d'absence de toute espèce d'étude et ces terribles exercices spirituels de saint Ignace, imposés à un enfant de quatorze ans, devaient développer d'exaltation en lui ?

J'annonçai de bonne heure un talent remarquable pour la prédication. Je vous dis cela simplement, je ne veux pas faire avec vous de fausse modestie. Je suis né orateur, et dans le monde, au moment de nos orages politiques, j'aurais eu toutes les qualités qui font le tribun : l'énergie et l'enthousiasme joints à une parfaite possession de moi-même. Ces deux qualités semblent s'exclure, et cependant je les réunissais. En suivant l'entraînement de mon cœur, je ne m'enivrais pas de ma propre parole, et je savais m'arrêter.

Dans les exercices de prédication imposés aux jeunes Frères pour les former comme prédicateurs, je subjuguais mes condisciples, quelquefois même nos maîtres. Selon que je le désirais, je les frappais de terreur ou je faisais couler leurs larmes ; je les transportais sur le Thabor, ou je portais à leurs lèvres le calice de Gethsémani. C'était en moi une puissance dont je ne me rendais pas compte ; elle me dominait, elle était indépendante de ma volonté. Je n'avais point travaillé à l'acquérir, comment en aurais-je eu de

l'orgueil? Cependant mes condisciples, jaloux de mes succès, m'accusaient de vanité. Mais les supérieurs, qui voient, avant tout, les intérêts de l'Ordre, n'attachaient que peu d'importance aux dénonciations qui leur arrivaient contre moi. Ils se contentaient de me débiter les lieux communs sur le danger de s'énorgueillir des dons de Dieu. Une fois, ce fut, je pense, pour fermer la bouche à mes détracteurs, il me fut défendu de prendre part à nos exercices oratoires pendant deux mois. Je n'éprouvai pas la moindre contrariété de cette défense. Le fait est que je ne me souvenais que j'étais orateur qu'au moment où je montais en chaire. Ce n'était pas un art que je possédais, c'était un instinct qui s'éveillait à un moment donné et que je ne pouvais analyser ensuite. Quelquefois on me demandait des conseils. Il m'était impossible d'en formuler. Je ne comprenais rien aux règles de l'art oratoire; je ne pouvais en faire l'application, et quand je me trouvais d'accord avec elles, c'est que l'inspiration l'avait ainsi voulu.

J'éprouvais une vive contrariété en me soumettant à la règle qui veut que les élèves composent leurs discours et les apprennent par cœur. Je puis dire que tous ceux que j'ai couchés sur le papier étaient d'une médiocrité désespérante. Je ne rendais pas ma pensée; mon âme n'animait pas ces froides lignes, et l'inspiration était déjà bien loin, quand la plume avait à peine tracé

quelques mots. Il fallait obéir cependant, et j'obéissais. J'apprenais par cœur ces pages décolorées; je m'indignais de les sentir si mauvaises. Hélas! cet exercice suffisait seul pour me rappeler à l'humilité. Mais aussitôt que j'étais en chaire, après y être monté avec l'intention bien arrêtée de réciter le mot à mot de mon discours, le démon de l'improvisation s'emparait de moi; mes amplifications de rhétoricien fuyaient des cases de mon cerveau, où je les avais fait entrer avec tant de peine: je redevenais moi-même.

Si je vous parle ainsi, mon enfant, de cette vocation d'orateur, c'est que je lui ai dû et mes plus grandes joies et mes plus amères douleurs: mes plus grandes joies, car je crois que j'ai eu le bonheur de faire quelque bien aux âmes de mes frères.

Il est rare chez nous qu'on appelle aux ordres sacrés un jeune religieux, avant l'âge de trente ou de trente-trois ans. Et, comme à présent les sujets sont nombreux, et qu'on n'a plus, pour se hâter, les raisons qu'on avait de mon temps, il est probable que vous, mon cher Sainte-Maure, vous ne serez appelé au sacerdoce que dans sept à huit ans.

— Notre institut, mon Père, lui dis-je, ne fait-il pas preuve en cela d'une grande prudence? Il attend que le libre arbitre ait atteint son entier développement, et que le jeune homme, connaissant les passions qu'il aura à combattre pour

rester fidèle à ses engagements, puisse se rendre le témoignage qu'il sent en lui la force de leur résister.

— Tout cela est beau en théorie, mon enfant; mais vous parlez de libre arbitre développé. Apprenez, Sainte-Maure, que lorsqu'on passe dix, quinze, dix-sept années dans l'Ordre, on ne devient pas un homme, mais une chose; et cette chose appartient à la Compagnie; c'est une matière qu'elle a triturée, à laquelle elle a imposé diverses formes. Elle ménage l'individualité à ses sujets, et ne leur en laisse conserver que la dose nécessaire non au sujet, mais à ses intérêts à elle. Depuis l'âge de huit ans j'appartenais aux Jésuites; ils m'avaient façonné à leur image; je n'avais que leurs livres; je ne connaissais de grand, de noble, de beau, d'héroïque, que leur institut; je le regardais comme seul capable de régénérer la face de la terre. Quand même ils n'eussent pas fait fléchir la règle, et qu'ils eussent attendu mes trente ou mes trente-trois ans pour m'élever au sacerdoce, je n'en aurais pas moins été un enfant. Et, d'ailleurs, ne nous engageons-nous pas par des vœux, simples il est vrai, mais éternels, dès l'âge de seize à dix-huit ans? Quand on est déjà lié, qu'importe un lien de plus? Cette règle, que vous trouvez si prudente, n'est donc, après tout, qu'une équivoque. Ah! si, au lieu de me faire prêtre à vingt-six ans, ils m'avaient dit: — Rentrez dans le monde, restez-y

pendant quelques années, et ensuite, si vous vous sentez le courage d'être prêtre et religieux, revenez parmi nous!... Mais on ne dit pas cela. Et si on le disait, en reviendrait-il beaucoup? Je n'oserais l'affirmer.

— Pour moi, mon cher Père, je crois, je suis même sûr que je reviendrais.

— Cela n'est pas impossible, et vous pourriez alors vous dire: Je me suis fait Jésuite parce que j'ai voulu l'être.

Au reste, s'il en rentrait un grand nombre comme vous, l'Ordre changerait bientôt de face. Au lieu d'être une force colossale, mais hostile à la société, il deviendrait une de ses forces vives. Nous travaillerions pour elle et avec elle. Ne croyez pas, mon fils, que je veuille vous inspirer le dégoût de l'état que vous avez embrassé. J'ai trente-huit ans, je suis arrivé à l'âge mûr, sans avoir pu me dépouiller assez des influences, je ne veux pas dire des préjugés de mon éducation première pour décider si la Compagnie de Jésus est, oui ou non, l'idéal de cette perfection vers laquelle il est beau de tendre. C'est à vous d'examiner, pendant les quelques années qui vous séparent encore du seul engagement irrévocable, celui du sacerdoce, si l'avenir de la société dépend de la réalisation des plans de la Compagnie; si, pour sauver les peuples, il est nécessaire de les réunir en un seul peuple, espèce de république universelle gouvernée théocratiquement par le chef

de l'Église, avec les Jésuites pour auxiliaires; et si c'est ainsi qu'on doit comprendre ces paroles de l'Évangile: „Il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur?“ Quant à moi, je l'ai cru longtemps. Et peut-être cela eût-il été possible, si l'Ordre ne se fût pas voué à l'immobilité la plus absolue, et si, au lieu de se renfermer dans la lettre de ses Constitutions, elle en eût interprété l'esprit. Hélas! mon fils, nous avons la prétention d'être un jour les maîtres du monde, et nous ne nous apercevons pas que le monde s'est transformé depuis saint Ignace. Il ne se laisse plus conduire par les chemins que suivaient nos pères. Il ne comprend plus la langue que nous parlons; il passe auprès de nos maisons en secouant la tête avec dédain; les femmes seules viennent à nous, parce qu'elles aiment la pompe de nos cérémonies, le luxe de nos églises, la musique, l'encens, les fleurs, les séductions de la parole, les récits légendaires et merveilleux.

— Quoi! mon Père, en serait-il ainsi? Et de l'influence que nous avons eue jadis, est-ce là tout ce qui nous reste?

— Tout ce qui nous reste! me répondit le Père; tout ce qui nous reste! Avons-nous jamais possédé quelque chose? Avons-nous jamais eu prise sur la société que nous avions la prétention de gouverner et de régénérer?

— Mais Dieu a suscité notre Ordre pour combattre l'hérésie.

— Oui, nos historiens et nos apologistes répètent cela. Mais l'hérésie, l'avons-nous vaincue? Avons-nous empêché la moitié du monde occidental d'échapper à la Rome papale, qui avait accepté notre appui? Dites-moi quelles sont nos œuvres dans le monde civilisé? en France, par exemple?

— L'éducation de la jeunesse, dont nous avons été les maîtres jusqu'à la destruction de notre Ordre.

— Vous oubliez, enfant, que cette jeunesse, élevée par nous, nous a abandonnés pour la philosophie railleuse et sceptique du dix-huitième siècle; et, en admettant que nous ayons fait ici quelque bien, je ne vois ailleurs que des intrigues de confessional. Notre Père Lachaise poussait la tolérance pour les écarts de son royal pénitent jusqu'à mériter de voir son nom devenir l'objet d'un jeu de mots ignoble. Après lui, notre Père Letellier jetait le monarque, enfin converti, non par nous, mais par une femme qui ne nous aimait pas, dans tous les excès du rigorisme; et, pendant que nos Pères écrivaient leurs livres de morale relâchée, en opposition avec la morale austère des Jansénistes, Letellier provoquait les dragonnades, les supplices et la proscription de ces hérétiques que nous avions été impuissants à convertir par la parole. Ah! j'oubliais, dit le Père: nous avons soutenu, propagé les rêveries d'une illuminée, Marie Alacoque; la dévotion du

Sacré-Cœur a pris, grâce à nous, un accroissement immense. Nous avons ergoté, écrit là-dessus, soutenant ici que, dans cette dévotion, on ne devait voir qu'un symbole, ailleurs, que c'était bien un cœur réel, la chair même du Christ, une portion de son corps, qu'on adorait. Et on a cru depuis avoir beaucoup respecté les droits de la raison humaine, en défendant de distinguer entre le symbole et la réalité.

Nous avons fait encore autre chose de grand: nous avons persécuté les Jansénistes; nous avons arraché de pauvres filles de la maison où elles voulaient vivre et mourir, parce qu'elles refusaient de se prononcer sur des questions qu'elles ne comprenaient pas, trop loyales qu'elles étaient pour se sauver par des formules équivoques de soumission.

Avoir provoqué la révocation de l'édit de Nantes, propagé les rêveries de Marie Alacoque, fait raser les murailles d'un couvent de pauvres filles et fait déclarer bienheureux un mendiant français, Benoît Labre, voilà notre bilan du dix-septième et du dix-huitième siècle! Faut-il s'étonner, après cela, que le monde n'ait jamais consenti à plier sous notre joug; qu'il ait tenu en suspicion nos équivoques perpétuelles; qu'il se soit défié de ces pauvres qui possèdent des millions, de cette petite Société qui convoite la puissance universelle? Qu'avons-nous fait depuis la naissance de l'Ordre jusqu'à sa suppression par

Clément XIV? Rien. Qu'avons-nous fait depuis qu'une bulle de Pie VII nous a rétablis? Rien. Nous nous sommes cachés longtemps dans l'ombre, pour ne pas effaroucher le monde, qui ne voulait plus de nous. Nous avons rétabli nos finances, et, ne dédaignant pas les procédés de la société moderne pour augmenter son crédit et ses ressources, nous avons rivalisé d'habileté avec les *faiseurs*, et nous sommes parvenus à porter notre prospérité matérielle bien au delà de ce qu'elle était, quand le malheureux Ricci fut enfermé au château Saint-Ange. Nous avons travaillé pour nous. Nous avons élevé, pour chapelles, des cathédrales splendides, des palais pour en faire les colléges de la *minima Societas;* tout cela en parlant de pauvreté et de détachement.

— Cependant, mon Père, pour avoir subsisté malgré tous les obstacles, malgré toutes les haines, malgré toutes les répulsions, malgré ses fautes, car il a pu, il a dû en commettre, malgré ses ennemis, peut-être même malgré ses imprudents amis, il faut que notre Ordre ait eu en lui un principe de force. Ce principe l'a soutenu pendant trois siècles; c'est par lui sans doute qu'il s'est relevé de sa chute.

— Vous ne vous trompez pas, mon enfant; il y a dans l'Ordre un principe de force. Ce principe, c'est l'association: l'association, dont le monde moderne ignore encore toute la puissance,

mais dont il se servira, comme d'un levier, pour soulever les obstacles qui entravent sa civilisation. L'association a été admirablement comprise par les Jésuites; car il semble que notre Compagnie, si inhabile au point de vue des intérêts spirituels, ait, pour ce qui touche aux intérêts temporels, des intuitions merveilleuses. C'est l'association qui fait de nous un danger; c'est elle qui pourait faire de nous un moyen de salut, si nous avions la connaissance des temps que nous traversons.

J'aime tellement encore la Société, mon cher enfant, bien que je vous paraisse la juger avec une grande rigueur, que je suis heureux quand je vois des hommes à l'intelligence élevée y entrer, surtout quand ce sont des Français. J'espère qu'un jour un de ces esprits d'élite entreprendra la réforme de l'Ordre; s'il réussit, il aura fait une grande chose. S'il doit succomber, d'autres reprendront sa tâche abandonnée pour un temps, et si tous vont échouer contre une résistance inerte et inintelligente, eh bien! la Société accumulera ses fautes, et elle tombera sous leur poids, pour ne plus se relever, et sans pouvoir dire: J'ai fait quelque chose de grand.

## V

### Un Jésuite de robe courte.

C'était la première fois que mes oreilles entendaient un semblable langage. Jusqu'à présent j'avais regardé la Société comme un idéal réalisé sur la terre. Ainsi que le disait mon maître, j'avais une logique naturelle qui me guidait sûrement, et me montrait le côté faux ou vrai de toutes choses. Certes cette logique était chez moi peu développée ; mais elle l'était assez pour me faire discerner qu'il n'y avait rien d'exagéré dans les assertions du Père de Montgazin. Elles se gravèrent profondément dans mon esprit, et elles contribuèrent, sans aucun doute, à la réaction qui devait s'y opérer plus tard.

Dans le moment présent, je cherchais surtout à justifier la Compagnie des reproches qu'on lui adressait, et surtout de celui de n'avoir rien fait de grand.

— Oubliez-vous donc, mon Père, lui dis-je, nos missions ?

— J'espère, me dit-il, que, par missions, vous n'entendez pas les parades religieuses que nous avons jouées sous la Restauration. Vous en voyez aujourd'hui les beaux résultats. Vous voulez parler

de ses missions à l'étranger. Oui, mon enfant, je serais injuste si je ne convenais pas que là les Jésuites ont été véritablement grands. En savez-vous la raison? C'est que, dans les missions, il faut plutôt des hommes de foi, des hommes de cœur, que des habiles; c'est que là il faut s'élever jusqu'à l'héroïsme et braver la mort, non sur un champ de bataille, mais la mort par le martyre; c'est que, dans les missions, on ne vit plus dans l'atmosphère étroite et étouffante d'une maison religieuse. Lorsque le missionnaire parcourt les savanes, la délation ne marche pas à côté de lui. Dans les missions, le religieux aime ses frères qui sont avec lui, qui partagent ses fatigues, ses périls. Il n'est pas renfermé dans un cercle de prescriptions minutieuses; il peut être lui-même, se livrer à son initiative personnelle, faire le bien comme il le comprend. La règle n'a pas réglementé l'imprévu. Vous n'exposez pas votre vie par ordre, mais par entraînement.

J'aurais voulu, mon cher Sainte-Maure, partir pour ces belles missions; c'est là que mes goûts m'appelaient. Porter la civilisation chrétienne jusqu'aux extrémités de la terre, arracher des peuples entiers au fétichisme, que cela me paraissait beau! Les supérieurs ne voulurent pas se rendre à ce désir. Je sentais en moi une soif d'héroïsme et de périls inconnus. On prétendit que cette ardeur était trop naturelle et qu'elle ne pro-

venait pas de l'esprit de Dieu. J'étais encore sous le joug de la langue ascétique; je crus que mes supérieurs connaissaient mieux que moi les mouvements de mon âme, qu'ils savaient y distinguer ce qui était l'œuvre de la grâce ou l'œuvre de la nature. Je me soumis sans murmurer à la volonté de mes maîtres. Je redemandai à être employé aux missions étrangères, il y a quelques années; alors un intérêt puissant, celui de ma tranquillité, de mon honneur d'homme et de prêtre, me commandait de fuir l'Europe. Cette fois, mon enfant, j'ai insisté, j'ai supplié; on m'a encore refusé avec une dureté impitoyable. Je demandais plus que la vie du corps, c'était celle de l'âme que je voulais conserver. On me répondit que la grâce devait me suffire, et qu'avec la prière on résistait toujours à la tentation.

En disant ces mots, le Père de Montgazin mit sa tête entre ses deux mains, et resta quelque temps absorbé dans ses douloureuses réflexions. Je comprenais combien l'aveu qui lui restait à faire devait coûter cher à cet homme si éminent. J'étais pour lui un enfant, un inférieur; sa confiance m'honorait, mais je n'aurais pas voulu qu'elle fût pour lui une pénible humiliation.

— Père, lui dis-je, si vos souvenirs réveillent en vous trop de tristesses, n'achevez pas ce récit. Pour peu que votre dignité de prêtre et de supérieur doive souffrir, ne parlez pas; je sympathiserai à vos douleurs, sans en connaître l'é-

tendue, et, quelles qu'en soient les causes, je vous aimerai et je vous vénérerai toujours.

— Il est certain, mon enfant, me répondit le Père de Montgazin, que, sans les fatales circonstances qui ont amené la découverte d'une partie de mon secret, je n'aurais pas cru, malgré toute l'estime que votre caractère si loyal m'inspire, devoir vous faire mes tristes confidences. Vous êtes encore si jeune!... A présent, vous en savez trop pour que je craigne de vous dire le reste. Il y a une grande faute dans ma vie. Pourquoi craindrais-je de vous en faire connaître les circonstances? Je vous le répète, j'ai confiance dans la rectitude de votre jugement.

— Ayez surtout confiance, mon bien-aimé Père, dans mon affection pour vous.

— Oui, je crois à votre amitié. Et, après avoir connu les orages des passions, on aime à se reposer sur un sentiment doux et calme, dont on ne peut mettre en doute ni la sincérité ni la solidité.

Vous comprendrez plus tard, mon enfant, quand vous serez plus initié à la vie de la Compagnie, qu'on n'avait pas en moi un prédicateur à l'éloquence passionnée, à la voix vibrante et sympathique, à la taille avantageuse, et, disons-le, ce n'est pas vous qui m'accuserez d'une stupide vanité, doué d'une beauté physique assez remarquable, trop remarquable même, pour l'envoyer se perdre au Japon ou dans les solitudes

du Nouveau Monde. Ajoutez à cela que je portais un des plus beaux noms du midi de la France. Les sauvages n'attachent aucun prix aux titres nobiliaires; mais, en France, cela produit toujours un certain effet que nos Pères apprécient. La foule accorde trop de prix à tout ce qui est extérieur, pour qu'on néglige un moyen de l'entraîner. J'étais l'amorce qu'on lui jetait.

Je fus donc promu aux ordres sacrés à vingt-quatre ans; à vingt-six ans j'étais prêtre, profès, Père Jésuite. On avait supprimé cinq années sur les dix-sept qu'on employe ordinairement à former non un homme, mais un automate. Je n'avais fait que passer par les cours de régence; je donnai plus de temps aux études théologiques, bien que je n'annonçasse pas de grandes dispositions pour les subtilités casuistiques.

En 1822, je fus envoyé à Paris. Vous étiez alors élève à Saint-Acheul; je vis quelque fois votre mère. Elle me parla de ses enfants, des inquiétudes que lui causait l'éducation peu religieuse que son fils aîné recevait au collége, de ses espérances pour son plus jeune fils. Elle me parla beaucoup de vous, de votre caractère si charmant, de votre précoce intelligence. Je soupçonnais bien dans tout cela un peu d'exagération maternelle, mais il n'en est pas moins vrai que je me trouvai tout disposé à vous aimer, quand les circonstances réunirent nous à Saint-Acheul.

Depuis près de quatre ans, les Jésuites pre-

naient part aux missions qui avaient été organisées en France par l'abbé de Rauzan, prêtre séculier.

M. Portalis, en 1806, avait fait un rapport à l'Empereur sur cette œuvre des missions. Napoléon Ier en avait compris l'importance et l'utilité, et avait accordé tout ce que son ministre demandait pour elle. Ces missions se faisaient sans bruit, sans mise en scène. Mais, sous la Restauration, le nombre des *Missionnaires de France* se trouvant insuffisant, on prit nos Pères pour auxiliaires, et bientôt on les eut pour maîtres.

Bien que l'Ordre fût solennellement restauré par la bulle de Pie VII, nos Pères gardaient encore en France le nom de *Pères de la Foi*, qu'ils avaient pris sous l'Empire; même dans les établissements qu'ils fondaient, séminaires, maisons d'éducation, ils ne semblaient être que des prêtres séculiers placés sous la juridiction des évêques. On n'osait pas produire au grand jour ce titre de Jésuites, objet de tant de répulsions. Associés à la Congrégation de M. de Rauzan, les Jésuites prennent le nom de *Missionnaires de France*; ils n'en veulent pas d'autre. — On dit que vous êtes Jésuites? — Nous Jésuites! Nous sommes *Missionnaires de France*, voilà tout.

On se sauvait par l'équivoque.

Vous avez vu de ces missions dans votre enfance, mon cher Sainte-Maure. Vous vous rappelez cette pompeuse mise en scène, ces processions,

ces autels splendides, étincelants de lumières, qu'on élevait presque jusqu'à la voûte des temples, et auxquels on montait par des gradins garnis de riches tapis et bordés de vases de fleurs. Vous vous rappelez ces trois cérémonies, à grand effet, du renouvellement des vœux du baptême, de l'amende honorable au Saint-Sacrement et de la consécration à Marie. La mission, qui durait ordinairement de cinq à six semaines, se terminait par une procession solennelle avec bannières et oriflammes, et l'on faisait la plantation de la croix.

Tout cela était théâtral, tout était combiné pour enlever son public; on l'enlevait en effet, mais on ne le retenait pas; et sur mille ou douze cents hommes qui se présentaient à la communion générale, il n'y en avait pas dix, — en dehors de ceux dont la vie avait toujours été chrétienne, — qui fissent leurs pâques l'année suivante.

— Cependant, dis-je au Père de Montgazin, ces missions faisaient quelque bien.

— Je crois, mon enfant, que nous faisions plus de mal que de bien. Les minces résultats que nous obtenions ne pouvaient compenser l'agitation que notre présence causait dans les cités où nous arrivions, et la division que nous mettions dans les familles. Ce n'était pas la paix que nous apportions, mais la guerre; et, dans nos victoires, la religion perdait bien plus qu'elle ne gagnait. Qu'avions-nous fait? nous avions galvanisé quel-

ques âmes mortes à la foi, mais nous ne les avions pas ressuscitées: Nous avions fait trop et trop peu. L'esprit chrétien ne revient pas dans une population avec tant de rapidité; c'est l'œuvre du temps. Le jour où nous partions, on nous accompagnait en criant: *Vivent les missionnaires!* Nous avions ce jour-là pour nous les trois quarts de la ville. Les plus fougueux libéraux étaient venus à nos sermons. On avait commencé d'abord par jeter dans l'église quelques pois fulminants; nous étions habitués à cette mauvaise plaisanterie. En voyant nos autels gigantesques, on nous comparait à des saltimbanques, et vraiment la comparaison ne manquait pas d'une certaine justesse; ensuite, s'il se trouvait parmi nous des Pères qui eussent un véritable talent, et il y en avait, ces hommes, hostiles d'abord, subissaient presque tous l'entraînement général; mais tout cela était factice, et par cela même mauvais. C'était du charlatanisme religieux, et rien de plus. Quand on était dégrisé, les haines contre nous n'en devenaient que plus vivaces. On nous l'a bien prouvé en 1828, en nous renvoyant, et en 1830, en abattant les croix qu'on avait plantées devant nous avec des transports de joie.

A Brest, en 1819, la population ne voulut point nous garder. La mission commença le 24; le 28, nos Pères furent obligés de quitter la ville. Ce fut un grand scandale, mais je ne crois pas que les intérêts de la religion en aient souffert,

En 1825, je pensais autrement qu'aujourd'hui. Je fus envoyé en mission à Marseille avec quatorze de nos Pères. Là nous étions sûrs d'être bien accueillis: nous étions douze Jésuites et trois *Missionnaires de France*; c'est sous ce dernier titre que nous étions tous désignés. Je prêchais dans la cathédrale; et, bien que presque à mon début, la renommée avait jeté aux quatre vents que le Père de Montgazin était l'un des plus brillants orateurs de la Congrégation des Missions. Mon nom, si connu dans le Midi, avait aussi son prestige. Lorsque j'entrai au noviciat, je voulus renoncer à ces distinctions nobiliaires que je comprenais dans le monde, mais qu'un membre de la *minima Societas* me semblait devoir mépriser. Si l'égalité doit régner quelque part, c'est surtout dans une communauté. Dans mes lettres aux supérieurs je signais donc: *Montgazin*. On m'intima l'ordre de mettre cette particule à laquelle je ne tenais pas; il paraît qu'on y tenait pour moi.

Le jour de l'ouverture de la mission, je montai en chaire. Pour la première fois, j'avais à porter la parole devant nn grand auditoire, et j'étais un peu ému. Il ne m'était pas permis de choisir le sujet que je devais traiter; tout était réglé d'avance: il fallait ce jour-là parler sur les avantages de la mission. Heureusement j'étais convaincu alors que les Missionnaires de France, surtout si l'élément jésuite y dominait, devaient sauver l'autel et le trône. Je parlai avec chaleur,

et mon succès fut complet. J'eus le bon sens, rare alors, de ne pas faire trop d'allusions politiques; je ne maudis Voltaire et Rousseau, et tous les philosophes du dix-huitième siècle, que deux fois dans le premier point de mon discours, une fois dans le second, et quatre dans la péroraison. Tous ceux que la curiosité seulement avait attirés dans la cathédrale convinrent que j'avais du talent et de la modération. — C'est bien dommage, ajoutaient-ils, que ce beau prédicateur ne se soit pas fait avocat. Dans les causes criminelles, il eût attendri jusqu'aux gendarmes.

Le Provincial m'avait donné une lettre pour le marquis de Flaviac, qui demeurait à une lieue de Marseille, dans une délicieuse bastide située sur les bords de la Méditerranée. Le marquis était un vieillard de soixante-dix ans, qui ne paraissait pas en avoir plus de cinquante: il avait conservé toutes ses dents, et ses cheveux commençaient à peine à blanchir. Sec et nerveux, il avait toute l'agilité d'un jeune homme, et il montait à cheval comme à l'époque où il était colonel des mousquetaires de la Reine. Il semblait que le temps se fût arrêté pour lui. Son intelligence n'avait pas non plus vieilli. Le marquis était bien loin d'être un homme supérieur, mais il avait cet esprit que donne l'usage du monde, et toute la vivacité méridionale. Il avait été élevé par les Jésuites. A seize ans, le jeune marquis entra au service; à vingt-deux ans, il avait eu des mat-

tresses; des dettes et des duels. Il se maria avec une jeune fille dont il était devenu passionnément amoureux; elle avait de la naissance et de la fortune. Les parents s'étaient d'abord opposés à son mariage avec le marquis; mais l'intervention d'un Père, ancien préfet des études du marquis et qui avait conservé pour le jeune fou, comme il l'appelait, une affection très-vive, leva toutes les difficultés.

Le marquis de Flaviac fut un assez bon mari. L'ambition calma ce qui restait d'exubérance de passions en lui. Il fit, comme on le disait alors, grande figure à la cour, et sa femme obtint une place dans la maison de Mesdames, tantes du roi.

Lorsque le mouvement de 1789 se produisit, le marquis en fut un des plus violents adversaires; et il émigra avec sa femme dès la fin de 1790.

La bulle de Clément XIV, qui supprimait la Compagnie de Jésus, semblait avoir porté un coup mortel au parti qui avait constamment travaillé à la faire rappeler en France. Il n'en fut pas ainsi. On espéra dans un nouveau pontificat: Pie VI fut nommé Pape en 1775; on le savait favorable aux Jésuites, et les intrigues recommencèrent. Le jeune marquis de Flaviac fut un des agents les plus actifs du parti qui soutenait à la cour les intérêts des Jésuites. Sa femme, méridionale comme lui, dévote jusqu'au fanatisme, et qui savait très-bien qu'elle devait au Père F.... et son mariage et la position qu'elle occupait à la

cœur, ne croyait pas qu'il fût jamais possible de trop faire quand il s'agissait des intérêts de l'Ordre.

Le jeune roi Louis XVI avait un certain penchant pour le rétablissement des Jésuites; son père les avait protégés. La reine, au contraire, fidèle à la politique de M. de Choiseul, et se souvenant que sa mère Marie-Thérèse avait donné son assentiment à la suppression de la Compagnie, était à la tête du parti anti-jésuite. Ce fut de sa part une imprudence. Le parti jésuite de la cour, qui avait son centre chez Mesdames, tantes du roi, fut l'antagoniste de Marie-Antoinette, et les premières calomnies débitées contre elle sortirent des salons des filles de Louis XV.

Le marquis de Flaviac était, de tous les affiliés à la Société de Jésus, certainement le plus zélé.

— Comment! dis-je au Père de Montgazin, est-ce que vous croyez aux Jésuites laïques?

— Vous doutez de leur existence?

— Oui, et j'ai toujours pensé que la Congrégation et les *Jésuites de robe courte* étaient un épouvantail dont l'opposition se servait, sous la Restauration, pour effrayer les crédules et les niais.

— C'est ce que nous disons, nous autres Jésuites, mon cher enfant, bien que, dans d'autres circonstances, nous ne fassions pas difficulté d'avouer l'existence de la Congrégation. On l'a proclamée, sous la Restauration même, à la Chambre des députés. A présent, nous soutenons que c'est

un mythe. Mais la Congrégation et les Jésuites de robe courte sont si peu une invention du libéralisme, qu'au 7 mai 1764, à la séance du Parlement de Besançon, toutes les Chambres assemblées, il fut dit „que ceux qui font partie de la Congrégation dite *de messieurs*, — il y en avait une autre dite *d'artisans*, — ne pourraient prendre part aux délibérations dans une affaire concernant les Jésuites, parce que ces Congrégations étaient immédiatement soumises au Général et aux autres supérieurs de la Société, et que par conséquent la cause des Jésuites était celle de la Congrégation *de messieurs*.“

Déjà en 1772, dans le même Parlement, on avait interpellé le conseiller Quéroy, qui demandait à ne pas prendre part à la délibération dans une affaire concernant la Compagnie, en lui disant: „Êtes-vous un *Jésuite de robe courte?*“ Vous voyez que le mot est ancien, et que ces libéraux, contre lesquels nous avons tant déblatéré et qui nous le rendaient bien, n'en sont pas les inventeurs.

Les membres de la *Congrégation*, car je veux achever de vous éclairer là-dessus, sont liés d'intérêts avec la Société de Jésus. Ils dépendent du Général, et ne doivent avoir pour confesseurs que ceux de la Société, ou bien ceux qui sont désignés par elle. Mais, outre cette *Congrégation* mère et une infinité de petites *Congrégations* particulières qui se rattachent à l'Ordre à diffé-

rents dégrés, il y a les *affiliés*, et ce sont là surtout ceux qui doivent être désignés sous le nom de *Jésuites de robe courte.* Le vieux marquis de Flaviac est un de ceux-là.

Les *affiliés* s'engagent par serment à soutenir l'Ordre et à lui rendre tous les bons offices qui seront en leur pouvoir; ils font au Général le *vœu simple* d'obéissance. De son côté, l'Ordre s'engage à les protéger, à les aider dans toutes les circonstances où eux et tous ceux qui leur appartiennent pourraient en avoir besoin. Les *affiliés* portent toujours sur eux un scapulaire; la forme, la couleur, l'étoffe est la même pour tous.

Le marquis de Flaviac revint en France, avant même la publication du décret qui autorisait les émigrés à rentrer dans leur patrie. Il fit élever son fils, le jeune comte de Flaviac, par les Pères de la Foi. C'est sous ce nom que se cachaient alors les Jésuites. Quelque temps après la rentrée des Bourbons, le comte de Flaviac entra dans la diplomatie, et, tout en servant les intérêts de la France, il rendit aux Jésuites d'éminents services. Les Flaviac nous étaient donc et nous sont encore tout dévoués. C'est une tradition de famille. Le jeune comte, élevé par nos Pères, a été marié par eux à une riche héritière d'une des plus nobles familles du Languedoc, celle des Salméron; elle n'est pas moins dévouée à notre Société que celle des Flaviac.

On peut dire que, depuis la fondation de l'Ordre, il y a eu une alliance étroite contractée entre les fils d'Ignace de Loyala et les Flaviac et les Salméron. Ces derniers, d'origine espagnole, sont, disent-ils, de la famille d'Alphonse Salméron, l'un des compagnons de saint Ignace.

Depuis le mariage de son fils, le vieux marquis de Flaviac a quitté Paris. Ses biens avaient été vendus pendant la Révolution; il en racheta la plus grande partie, et à la place où s'élevait autrefois le château féodal, il fit bâtir une élégante bastide entourée de trois côtés de platanes, de tamarins et de vieux mûriers aux formes bizarrement contournées, et puis, au midi, de la Méditerranée.

Le lendemain de l'ouverture de la mission, j'allai chez le marquis. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Sainte-Maure, que je fus admirablement reçu. Ce ne fut pas parce que les Montgazin avaient eu des alliances au douzième siècle avec les Flaviac, et pourtant, aux yeux du marquis, cela avait bien sa valeur; ce ne fut pas parce que j'étais prêtre, et que ce titre me donnait droit aux égards d'un homme aussi profondément religieux que l'était M. de Flaviac, ce fut surtout parce que j'étais Jésuite; et, soit dit en passant, mon cher ami, un curé de paroisse est souvent reçu dans de nobles maisons avec un laisser-aller, un sans-façon qui frise l'impertinence, tandis qu'un religieux, quel

qu'il soit, est toujours l'objet de la déférence la plus respectueuse. Il semble que la soutane écourtée du Jésuite, ou les sandales du capucin aient en soi une vertu qui commande aux fronts les plus altiers de s'incliner.

Après les compliments d'usage sur mon *éloquent discours* de la veille, le marquis de Flaviac me dit :

— J'espère bien, malgré mes soixante-douze ans, ne pas manquer un des exercices de cette sainte mission. J'ai de bons chevaux, ils me conduisent dans vingt minutes à Marseille ; cet exercice répété deux fois par jour me sera, je le crois, très-salutaire. Ah ! mon cher Père, à mon âge, il est temps de songer sérieusement à son salut. A la vérité, je compte sur la promesse que Dieu a faite à l'un des fondateurs de votre Ordre, saint François de Borgia, que, pendant trois cents ans, tous ceux qui auront appartenu à l'Ordre et qui y auront persévéré jusqu'à la fin, seront sûrs de leur salut, et vous savez que j'appartiens à votre sainte Compagnie par l'affiliation.

J'interrompis le Père de Montgazin et je lui dis :

— Serait-il vrai que saint François de Borgia ait eu cette révélation ?

— Je ne sais pas, me dit en souriant le Père, si François de Borgia a eu une révélation de ce genre, ou si son cerveau, surexcité par le jeûne

et par les macérations, a rêvé quelque chose de semblable; je crois que Dieu veut sauver toutes ses créatures, et ce bail de trois cents ans passé avec la Compagnie de Jésus me paraît, je l'avoue, très-suspect.

Il continua:

— Pendant le temps que je restai à Marseille, je sus que le marquis, confiant sans doute dans la promesse faite au saint Jésuite, se permettait quelques retours aux erreurs de sa jeunesse. J'aime à croire que la mission l'aura converti.

— Je vous devrai, mes Pères, me dit-il, une visite des plus agréables pour moi, celle de ma belle-fille, la comtesse de Flaviac. Vous savez qu'elle est de la famille de votre glorieux Alphonse Salméron. Aussi les fils aînés des Salméron portent-ils toujours le nom d'Alphonse, et les filles aînées celui d'Alphonsine. Hélas! c'est encore une noble famille qui s'éteint. Ma belle-fille est la dernière descendante des Salméron, comme mon fils est le dernier descendant de la branche aînée des Flaviac. Il ne reste plus de ce nom qu'un de mes neveux, charmant garçon s'il en fut, mais malheureusement un peu entiché de la philosophie moderne. J'aime encore mieux cela que s'il était janséniste. Voltaire, Rousseau, Diderot nous ont fait moins de mal que les Jansénistes.

Voyez-vous, mon cher Père, continua le mar-

quis, je serais le plus heureux des hommes, sans la crainte de voir s'éteindre le nom des Flaviac. Mon neveu est marié depuis dix ans, et il n'a qu'un fils; et ma belle-fille, depuis cinq ans qu'elle est mariée, n'a pas encore d'enfants. Deux fois nos espérances ont été déçues. C'est là un grand chagrin pour moi. Un si beau nom! reposer tout entier sur la tête d'un enfant de six ans, c'est déplorable!

Je l'avoue, la désolation du vieux marquis me touchait médiocrement. Je lui remis la lettre du Provincial et je me retirai.

Quand vous prêcherez, mon cher enfant, et vous serez, je crois, une des gloires de notre Compagnie comme orateur, vous vous apercevrez bientôt qu'il s'établit entre le prédicateur, surtout s'il improvise, et son auditoire, des rapports tels que rien ne lui échappe des impressions produites par sa parole. Les improvisateurs trouvent, dans cette rapide étude des dispositions plus ou moins favorables de leur public, l'élan qui leur est nécessaire. Un courant d'idées s'établit entre celui qui parle et ceux qui écoutent; on donne et l'on reçoit. Le prédicateur comprend jusqu'où il peut aller, le point au contraire où il doit s'arrêter. Quant à moi, un geste, un regard, un mouvement de tête, un sourire, rien ne m'échappait; tout avait sa signification. Moi, le moins clairvoyant de tous les hommes, je devinais alors les plus intimes pensées de ceux qui m'écou-

taient, et j'ai surpris ainsi des secrets qui ne m'ont jamais été révélés que là.

Le surlendemain du jour de ma visite au marquis de Flaviac, je devais prêcher le soir. L'église était splendidement éclairée, la foule compacte. Dans le côté réservé aux hommes je reconnus le marquis de Flaviac.

Au premier rang des chaises placées derrière le chœur de cantiques, et presque en face de la chaire, j'aperçus une femme que je n'avais certes pas vue aux exercices précédents. L'élégance, la richesse de sa parure la rendaient trop remarquable pour qu'il fût possible de passer inaperçue. La pensée me vint que ce devait être la belle-fille du marquis de Flaviac. Que m'importait cela? Rien sans doute: c'était un sentiment de pure curiosité que j'éprouvais; il ne pouvait y avoir rien de plus, et je ne m'expliquais pas pourquoi je me sentais troublé. Je voulus réagir contre moi-même: je cherchai des torts à cette inconnue, quelle qu'elle fût; je trouvais qu'il était ridicule d'étaler dans une église un tel luxe de velours, de plumes et de dentelles; et je me promis de donner, à l'occasion, une bonne leçon à ces femmes du monde qui ne viennent dans le temple du Seigneur que pour attirer les regards par un luxe extravagant. Je ne m'étais jamais senti de telles dispositions au rigorisme, et tout cela à propos de cette femme dont je n'avais pas encore vu les traits.

# VI

## La comtesse de Flaviac.

Le cantique d'invocation au Saint-Esprit était terminé. Quelques notes jetées çà et là avaient dominé parfois la voix des chanteuses, notes fraîches, pures et sans le moindre accent marseillais. C'était bien l'étrangère qui avait mêlé sa voix à celle des jeunes Provençales. Mais cette étrangère était-elle la comtesse de Flaviac, Alphonsine de Salméron? Pourquoi désirais-je savoir cela?

Les Marseillais ne possèdent pas le sens musical comme les Toulousains. Leur accent est plus énergique qu'harmonieux. Notre chœur de cantiques laissait beaucoup à désirer pour des oreilles délicates, et je n'étais pas le seul sur lequel la belle voix, qui semblait ne s'être fait entendre que pour se faire désirer, eût produit un effet électrique.

Quand l'étrangère se fut assise pour entendre le prédicateur, elle se trouva en face de moi, et je ne pus m'empêcher de jeter sur elle un regard de curiosité presque anxieuse. Si, avant que je l'eusse vu, on m'eût demandé: Cette femme est-elle belle? je crois que j'aurais répondu af-

firmativement. Et je fus très-surpris de ne la trouver pas même jolie. Ce n'était pas là cette pureté de lignes, cette beauté placide et chaste que j'avais si souvent admirée dans les chefs-d'œuvre de l'art antique, ni l'éclat, ni la fraîcheur de coloris, ni le sensualisme des figures de femmes peintes par Raphaël et par Rubens; encore moins y trouvais-je la candeur, la naïveté de celles du Giotto et de Fra Angelico. Elle ne ressemblait en rien aux différents types que je m'étais fait de la beauté de la femme. Elle était petite et mince, les traits de son visage étaient irréguliers, les contours en étaient amaigris; elle était pâle; son teint, mat et légèrement brun, rappelait son origine espagnole. Non, elle n'était pas belle. Mais elle avait je ne sais quoi d'étrange qui surprenait au premier regard qu'on jetait sur elle, et qui attirait ensuite. Il semblait qu'il y eût là un inconnu. Ses yeux noirs, entourés d'un cercle bistré, avaient un éclat extraordinaire. Il y avait dans son regard je ne sais quoi de profond et de passionné, quelque chose d'indéfinissable.

J'avais eu occasion de rencontrer deux ou trois fois des femmes dont l'admirable beauté rappelait les chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire. Je les avais admirées en artiste, et j'avais même ressenti quelque surprise de n'avoir pas, en cela, éprouvé le plus léger trouble des sens. Comment me serais-je défié de moi-même en re-

gardant avec une certaine curiosité cette petite femme brune et maigre, que j'avais d'abord presque trouvée laide? Pourquoi sentais-je son regard fixé sur moi, même quand le mien se portait du côté opposé où elle était? Par quelle fascination mes yeux revenaient-ils chercher les siens? Pourquoi ce trouble étrange?

Nos cérémonies avaient toujours lieu le soir, et bien que l'église fût très-éclairée, la lueur des lampes et des cierges ne se projetait pas également partout. Le visage de cette jeune femme, sur lequel mon attention se portait malgré moi, m'apparaissait baigné de lumières, et son regard ardent cherchait mon regard. Quelquefois un léger mouvement de tête faisait rentrer ses traits dans l'ombre; mais ses yeux, ses yeux dont je n'ai jamais vu, dont on ne verra jamais les semblables, brillaient dans cette ombre. Je voulais éviter ces yeux fascinateurs, je ne le pouvais pas. Cependant vous n'auriez pas cru, en m'entendant prêcher, que j'étais en proie à une véritable hallucination. Il y avait en moi un dualisme très-marqué, et dont je me rendais compte, tout en le subissant: d'un côté, l'orateur maître de son sujet, et de l'autre, l'homme suivant, dans une des cases de son cerveau, les différentes phases d'un rêve fatigant, sans pouvoir s'éveiller.

Je prêchais ce jour-là sur les peines éternelles de l'enfer. J'étais alors saturé de toutes les idées du moyen âge, je les avais adoptées; et c'é-

tait en raison d'une sincère conviction que je me complaisais dans les tableaux terribles des tortures imposées, pendant toute l'éternité, par le Dieu infiniment miséricordieux, à des créatures pécheresses, parce que toute créature est faible. Je voyais frémir tout mon auditoire, au récit de ces supplices inouïs, que je me déclarais pourtant impuissant à rendre. Elle, l'étrangère, ne frémissait pas. Elle ne perdait pas une seule de mes paroles, j'en étais bien sûr; mais je les voyais glisser sur cette âme sans la pénétrer. Ces tortures des damnés, que je n'avais jamais encore représentées sous des couleurs si effrayantes, sur lesquelles j'avais concentré les sombres imaginations du Dante et les rêveries monstrueuses des théologiens de toutes les religions, ne me paraissaient pas devoir ébranler une seule des fibres nerveuses de cette femme. Il y eut un moment où elle devint, pour moi, tout mon auditoire, où je ne prêchai plus que pour elle. Je voulais la dompter, lui arracher un signe d'effroi de ces rigueurs éternellement vengeresses. Je voulais l'attendrir au récit des douloureuses angoisses d'une âme séparée par le péché de tout ce qu'elle a aimé sur la terre, qui voit son époux et ses enfants dans le sein d'Abraham, qui tend ses bras vers eux et se tord dans l'agonie d'un incommensurable désespoir, à la pensée de ne pouvoir jamais, jamais, se réunir à eux. Elle ne frémissait pas; elle ne pleurait pas. J'avais pourtant un succès de larmes et de san-

glots, comme jamais prédicateur n'en a obtenu. L'imagination brûlante des Provençales se complaisait dans ces lamentables amplifications; plus que toutes les autres femmes, elles sont avides d'émotions. Mais elle, que je voyais là devant moi, elle n'était donc pas femme! Je ne pouvais m'expliquer cette insensibilité quand il s'agissait d'un des dogmes les plus terribles de la religion chrétienne.

Je descendis de chaire. Il y eut, à la fin de ma péroraison, un murmure d'applaudissements que la majesté du saint lieu putseule contenir. Je crois qu'en effet je n'avais jamais si bien prêché. Aujourd'hui je trouve mon discours absurde; mais enfin, le genre admis une fois, j'avais dominé mon auditoire, elle exceptée. Ce jour-là, j'avais désiré un seul succès et je ne l'avais pas obtenu. Qui sait? me disais-je, peut-être me trouve-t-elle médiocre, ou du moins fort au-dessous de ma réputation?

Après avoir pris un moment de repos, bien qu'encore inondé de sueur, je rentrai dans l'église et je me plaçai dans une stalle du chœur, d'où je pouvais voir ce qui se passait dans la nef.

On donna, selon l'usage, la bénédiction, et l'on chanta un cantique. Ce cantique rappelait le sujet qui venait d'être traité: l'enfer. Tout le monde restait à sa place. Cette voix merveilleuse qui n'avait vibré qu'un instant, on espérait l'entendre encore. Ce fut en vain. Le cantique est très-long et,

soit dit en passant, très-stupide. Après les premières strophes, la foule, trompée dans son attente, s'écoula lentement, et il ne resta bientôt plus dans l'église que les chanteuses et quelques dévotes bien déterminées à rester jusqu'à la fermeture des portes. Elle était toujours là, à genoux, immobile, la tête dans ses deux mains. On commençait le dernier verset du cantique. Alors relevant sa tête, elle mêla sa voix à celle des chanteuses, ou plutôt elle chanta seule, car toutes s'arrêtèrent pour mieux l'écouter, avec une passion, un accent de douleur impossible à rendre. Les mots: *Hélas! hélas!* surtout furent accentués avec une telle énergie de désespoir lugubre, que tous ceux qui étaient encore là frémirent. Cette voix, n'était-ce pas celle d'une de ces âmes que j'avais évoquées dans ma péroraison, et qui venait, comme je l'en avais conjurée, donner aux pécheurs un dernier avertissement?

Je n'étais pas loin de le croire moi-même.

En sortant de l'église, je me dirigeai du côté du port. La froide brise de la mer passait sur mon front brûlant. Le calme revenait dans mon âme, et à mesure que la réaction se faisait, je ne comprenais plus comment j'avais pu me laisser impressionner ainsi. Ce fut pour moi l'occasion de profondes réflexions philosophiques sur ce pauvre cœur humain, sur cette intelligence dont nous sommes si fiers. Je jetai la sonde de l'analyse dans ces abîmes plus profonds que cette mer mugis-

sant à mes pieds, et je rentrai chez moi, sans avoir trouvé le premier mot de ces mystères. Mais la bonne nature m'envoya un sommeil réparateur et, avec lui, l'oubli.

Le lendemain, j'avais une de ces migraines que vous me connaissez, et je fus deux jours sans paraître aux exercices de la mission.

Je logeais à l'évêché, et j'avais un salon où je recevais les visites beaucoup trop nombreuses qui m'arrivaient. Je confessais les hommes dans ma chambre.

Mon indisposition avait été la nouvelle du monde dévot de Marseille. On déposa chez moi plusieurs cartes; je lus sur une d'elles le nom du marquis de Flaviac, sur une autre celui de la comtesse A. de Flaviac.

Elle était donc bien à Marseille, et c'était bien elle que j'avais vue à l'église.

Ces deux jours de réclusion m'avaient été utiles; j'étais sûr que l'étrange impression que j'avais reçue ne se renouvellerait pas, du moins avec la même intensité. J'allai à la cathédrale; je montai en chaire; mais je n'aperçus pas la seule personne que mes yeux cherchaient malgré moi. Sa voix ne se mêla pas à celle de nos choristes. Je me sentis plus à l'aise en ne la voyant pas dans l'église. Peut-être y avait-il un regret mêlé à cette satisfaction!

Le lendemain, j'avais chez moi différentes per-

sonnes de Marseille. On annonça le marquis de Flaviac et la comtesse de Flaviac.

C'était bien elle que j'avais vue! C'était bien ce beau regard, ces yeux si doux et si ardents et dont l'expression n'était jamais la même. Non, cette femme n'était pas belle; mais je comprenais qu'il y a une fascination plus puissante que celle de la beauté: c'est celle dont on subit l'empire sans pouvoir se l'expliquer, celle qui tient à la physionomie, au regard, au sourire, au timbre de la voix.

Madame de Flaviac avait tout l'usage et tout l'aplomb d'une femme du monde, et, pendant le petit nombre d'instants que dura sa visite, je reconnus qu'elle avait vraiment un esprit supérieur, beaucoup de naturel, de la vivacité et de la gaieté dans le caractère.

En partant, elle me remit une lettre du Provincial de notre maison de Paris et une autre du Père Mauguin. L'heure où je devais prêcher était venue; tout le monde se retira.

Resté seul, j'ouvris les lettres; mais il y en avait une troisième placée entre les deux autres. L'adresse de celle-ci était d'une petite écriture fine, serrée, régulière, d'une écriture de femme,

J'ouvris cette lettre; elle ne contenait que six lignes:

„Mon Père, j'ai besoin de conseils, et je ne puis en demander qu'à vous. Seul, vous m'in-

spirez une confiance absolue, sans réserve. Vous seul pouvez lire dans cette âme que personne ne saurait comprendre. Je passe souriante au milieu du monde; il ne voit que les apparences, la position brillante que j'occupe. Il me proclame heureuse entre les plus heureuses, et moi je souffre, je souffre à en mourir! Mon Père, laissez-moi venir à vous. Seul, vous pouvez me sauver...

„ALPHONSINE."

Ce billet m'impressionna péniblement. Je le jetai presque avec colère sur ma table. Voilà encore, me dis-je, une de ces histoires de femme du monde, comme j'en ai tant entendu depuis trois ans que je suis dans le ministère, qu'elle veut me raconter. Elles sont toutes comme cela! Dieu a donné à celle-ci la naissance, la fortune, l'amour de son mari, l'estime de sa famille, la beauté, oui, la beauté, car, si elle n'a pas la beauté de convention, elle en a une qui n'appartient qu'à elle, et qui est mille fois préférable à celle que les peintres mettent sur leurs toiles, et que les statuaires donnent au marbre; et cette femme se croit malheureuse! elle a sans doute au cœur une passion adultère.

Cette pensée me fit frémir. La jalousie venait de me mordre au cœur. Je ne voulus pas me l'avouer, et je me dis que c'était l'indignation qui me faisait monter le sang à la tête.

Je répondis immédiatement:

„Madame,

„Je suis à mon confessionnal de sept heures du matin à dix heures, et, dans l'après-midi, de deux heures à quatre heures. Vous m'y trouverez, toujours prêt à vous donner les conseils que vous réclamez.

„Agréez, etc.

„De Montgazin."

Je me rendis à l'église, sans songer à ouvrir les lettres du Père Provincial et du Père Mauguin. En montant en chaire, je parcourus la nef du regard; madame de Flaviac n'y était pas.

En rentrant chez moi, je vis sur ma table les lettres oubliées et je les ouvris. Dans celle du Provincial, je trouvai la recommandation expresse d'avoir les plus grands égards pour la comtesse de Flaviac.

„Sa famille, je ne devais pas l'ignorer, était toute dévouée à notre Ordre, et la comtesse par elle-même était digne du plus vif intérêt. Depuis cinq ans qu'elle était dans le monde, elle avait conservé une réputation intacte. A la vérité, elle laissait un peu à désirer sous le rapport des sentiments religieux. Sans doute elle avait la foi; elle accomplissait régulièrement ses devoirs de catholique; elle allait même au delà, mais elle manquait de piété. Elle avait besoin d'être dirigée

au point de vue de la vie intérieure, dont elle n'avait pas la moindre idée. Elle n'avait pas encore eu de directeur. Son confesseur était un ancien vicaire, resté à Paris pendant la Révolution. Il avait montré un grand zèle et beaucoup de courage; il avait cent fois exposé sa vie pour donner les derniers sacrements aux mourants. Ceci est très-beau sans doute; mais il faut bien avouer que cela ne suffit pas pour diriger les âmes dans la voie de la perfection. Celui-ci, comme les neuf dixièmes des prêtres séculiers, n'y entend absolument rien. Ces bons curés auraient besoin de méditer et de faire et refaire les exercices spirituels de notre Père saint Ignace. C'est à quoi ils ne pensent pas; les travaux du ministère les absorbent, et ils n'ont pas le temps de devenir des hommes d'oraison. Ils conduisent leurs ouailles au ciel tant bien que mal par les voies communes. Cela peut encore suffire pour des pénitentes appartenant aux classes laborieuses de la société. Cela ne suffit pas pour celles qui se trouvent, soit par la naissance, soit par la fortune, aux sommités de l'échelle sociale: elles sont plus exposées que les autres. La comtesse de Flaviac a dans le monde une réputation de jolie femme, elle est à la mode: son esprit vif, brillant, mais un peu caustique, lui fait des admirateurs et des ennemis. Son mari, attaché à une ambassade, est souvent séparé d'elle. La position peut donc avoir ses moments difficiles. Je l'ai

pressenti, quand elle est venue m'annoncer qu'au lieu d'aller rejoindre son mari à B..., elle voulait aller à Marseille suivre les exercices de la mission. Elle était sûre en cela de faire le bonheur de son beau-père; et, par la même occasion, ajouta-t-elle en riant, je pourrais bien me convertir.

„— Ne traitez pas si légèrement une chose sérieuse, lui ai-je dit, et croyez-moi, puisque vous n'aurez pas là votre confesseur ordinaire, le digne curé de Saint-Merri, adressez-vous à un des Pères de la mission, et faites une bonne confession générale.

„— Et à quel Père me conseillez-vous de m'adresser? me répondit la comtesse.

„Cher Père de Montgazin, ce n'est pas vous que je désignai; ce fut le Père Quéroy, un des religieux, vous le savez, des plus intérieurs de notre Compagnie.

„— Oh! pour celui-là, je n'en veux pas! dit la comtesse. Il est affreux ce bon Père, et puis je l'ai entendu prêcher; il n'est pas du tout éloquent, et je vous préviens que, pour faire de moi une sainte, il faudra beaucoup, mais beaucoup d'éloquence. Pourquoi ne me conseillez-vous pas de m'adresser au Père de Montgazin? On dit que sa parole a tant de puissance qu'il n'y a pas de Madeleine qu'elle ne puisse envoyer pleurer ses péchés dans le désert de la Sainte-Baume?

„Je ne suis pas une Madeléine, continua-t-elle;

je ne veux pas être envoyée au désert. Mais j'ai entendu une fois à Paris le Père de Montgazin. Malheureusement j'arrivai trop tard; je me plaçai mal, je voyais à peine, et beaucoup de paroles étaient perdues pour moi. Mais quelle voix harmonieuse! Quel accent entraînant! Je comprends qu'on ne résiste pas à cela, et, s'il est au confessionnal ce qu'il est dans la chaire, je crois que je pourrais devenir, sinon une sainte, je ne pense pas encore à cela, au moins une chrétienne fervente."

„Dieu se sert de tous les moyens. Je ne contrariai pas l'attrait qui entraînait vers vous madame de Flaviac, bien que j'eusse préféré pour elle le Père Quéroy.

„— Eh bien! soit, lui dis-je, prenez pour directeur le Père de Montgazin.

„— Mais voudra-t-il causer avec moi, avant de m'entendre en confession?

„— Cela se peut; on cause au confessionnal.

„— Allons donc! causer à genoux, entre ces affreuses planches où l'on étouffe; cela n'est pas possible! Cet aspect seul éteint l'imagination.

„— Il n'y a peut-être pas grand mal à cela. Mais voyez comme Dieu aplanit même les plus légers obstacles devant les âmes qu'il veut tout à lui. Ici vous ne pourriez voir le Père de Montgazin qu'au parloir commun à tous les religieux, et, l'heure des visites étant pour tous la même, ce parloir est souvent encombré. A Marseille, le

Père a un appartement où il reçoit ses visites, et la convenance seule règle les heures où il doit recevoir; il lui sera facile de vous accorder quelques instants pour commencer l'œuvre de la conversion d'une chrétienne qui jusque-là n'a pas essayé d'atteindre la perfection à laquelle elle est appelée.

„— Mais on dit qu'il est très-difficile à aborder, le Père de Montgazin; on lui prête même un propos peu aimable.

„— Quel propos?

„— Je n'aime pas à perdre mon temps avec les femmes.

„— Le fait est qu'il est très-occupé. Mais soyez sûre qu'à Marseille il vous recevra; je vous donnerai une lettre pour lui.

„— Merci; avec ce passe-port je puis tout espérer.“

„Voilà, cher Père, ce que vous deviez savoir. J'ai dû vous reproduire ce long entretien, pour que vous soyez bien au courant de tout. Rendez la comtesse solidement pieuse. Jetez-la dans les pratiques de la dévotion. Qu'elle prenne le scapulaire! Qu'elle soit de quelques-unes de nos Congrégations! cela est essentiel. Je sais que vous n'attachez pas assez de prix à ces petits moyens. Apprenez-le, c'est par là que l'on retient les femmes. Celle-ci a l'âme généreuse; elle aime l'Ordre. Elle n'a pas d'enfants; peut-être n'en aura-t-elle jamais. Elle a une grande for-

tune; qu'elle sache en faire un noble et saint usage! En présence du bien qu'on a à réaliser, les ressources sont insuffisantes. Arrachons à la mondanité quelque peu de cet or qu'on prodigue follement pour elle, et que les riches apprennent par nous qu'ils ne sont que les dispensateurs de ces trésors qui leur sont confiés.

„J'espère que vous vous pénétrerez du sens de ma lettre, et que vous agirez en conséquence."

Telle était la teneur de cette longue épître. Sans le vouloir, je me trouvais en contravention avec les ordres qui m'étaient donnés sous forme de conseils. Je ne m'en repentais pas; je croyais avoir agi selon toutes les règles de la prudence.

Pendant deux jours j'attendis en vain la comtesse à mon confessionnal. Peut-être, sachant à peu près ce que le Provincial m'avait écrit, était-elle blessée de la manière dont j'avais répondu à sa missive.

Je me décidai à écrire au Provincial, à lui raconter tout ce qui s'était passé et à prendre ses ordres. Vous en ferez l'expérience, mon cher enfant; du moment que la Société attache un intérêt personnel à une affaire, celui qui en est chargé doit renoncer à toute initiative. Il faut qu'il suive le mouvement qui lui est imprimé.

C'était l'*obéissance aveugle* qui m'était prescrite; elle ne me permettait pas de commenter ces ordres, d'examiner s'ils étaient ou non con-

traires aux lois de la prudence et même de la délicatesse, du moins quant à l'allusion faite à la fortune des Flaviac. Le sens de la lettre était clair; je devais m'en pénétrer, mais non le modifier, et ce flair de la future succession des Flaviac, je ne me permis pas alors de l'analyser.

Quand je voulais me soustraire aux nombreuses visites qui m'arrivaient, je donnais au portier de l'évêché l'ordre de ne recevoir personne; mais comme, d'après mes instructions, je devais les plus grands égards au marquis de Flaviac et à quelques notables de Marseille, le portier avait une liste de leurs noms, et ceux-là avaient le droit d'être importuns.

J'allais écrire au Provincial, lui raconter ce qui s'était passé, lorsque ma porte s'ouvrit.

On annonça la comtesse de Flaviac.

Le portier, interprétant les ordres qu'il avait reçus, avait décidé que, le nom de Flaviac étant sur la liste, toute personne qui le portait avait le droit de troubler les moments de solitude que je me réservais.

---

## VII

### La chute.

Bien que je ne sois pas précisément timide, je me sentis gauche et déconcerté, en voyant entrer chez moi madame de Flaviac. On peut rire, si l'on veut, de la croyance aux pressentiments, j'en ai ri moi-même, j'en rirai peut-être encore; mais il est certain qu'il me sembla voir entrer chez moi l'être qui devait s'emparer de toute ma destinée. Serait-ce mon bon ou mon mauvais génie? Je ne le savais pas encore. L'impression que j'éprouvais était à la fois douce et amère; je souffrais, et je me sentais heureux de souffrir.

Dans la visite que madame de Flaviac m'avait faite avec son beau-père, j'avais trouvé, tout en rendant justice à la parfaite distinction de sa personne et de ses manières, et à son tact exquis des convenances, plus de hardiesse que je n'aurais voulu en voir dans une femme aussi jeune. Son ton était quelquefois sec et tranchant; et dans les expressions si multiples de son regard, j'en surpris une, froidement railleuse qui me déplut. Ce n'était pourtant pas moi qu'elle regardait alors.

Mais, ce jour-là, madame de Flaviac n'était plus la femme que j'avais vue à l'église et dans mon salon. Sa mise était d'une simplicité extrême. Un voile noir placé sur son chapeau couvrait à demi ses traits. Son attitude était timide, presque humble; et sa voix, cette voix à la fois si douce et si sonore, tremblait quand elle me dit:

— Mon Père, me pardonnerez-vous de ne m'être pas rendue au lieu que vous m'avez indiqué, et d'être venue ici où, peut-être, je suis importune?

Et commme j'hésitais à répondre, elle ajouta, en joignant ses deux mains, d'une forme, si délicate et si parfaite, et en levant vers moi ses yeux, dans lesquels je crus voir briller une larme:

— Vous ne me le pardonnez pas!

Je n'eus pas besoin de me souvenir que la lettre de mon supérieur m'ordonnait la plus grande déférence pour madame de Flaviac, que cette entrevue m'était en quelque sorte imposée par lui.

Cette femme si doucement suppliante, c'était sa volonté que je subissais.

— Je n'ai rien à vous pardonner, lui dis-je. Vous avez préféré venir ici causer avec moi; vous avez bien fait d'y venir. Ne croyez pas que j'aie eu la pensée de vous forcer à une confession. Je déteste la contrainte, sous quelque forme qu'elle se déguise. Dieu attend: pourquoi ses ministres n'attendraient-ils pas le temps et l'heure? Vous

avez des peines, vous voulez des conseils: parlez avec confiance, je suis prêt à vous écouter.

La comtesse s'assit dans le fauteuil que je lui présentais. Elle mit ses deux mains sur son front et resta quelques instants immobile et muette; puis, laissant lentement retomber ses mains, elle m'apparut, le visage inondé de larmes et les yeux levés vers le ciel. Il y avait là un désespoir si navrant, que je me sentis ému jusqu'au fond de l'âme. Dans ce moment, elle était plus que belle.

Je ne sais ce que je pus lui dire. Sans doute mon émotion ne lui échappa pas.

— Oui, vous êtes bon, me dit-elle. Vous avez toutes les grandeurs, celle du cœur, celle de l'intelligence. Je le savais bien, quand je suis venue de Paris ici. Oh! pourquoi y suis-je venue?... Et comment vous dire?... Vous ne me comprendrez pas. Oh! malheureuse! malheureuse!

— Hélas! madame, lui dis-je, bien que le religieux ne vive pas dans le monde, il en connaît tous les dangers. Depuis six ans que je suis dans le ministère, j'ai sondé de bien terribles abîmes, j'ai vu saigner de douloureuses blessures, j'ai vu couler des larmes, amères comme les vôtres. Le prêtre sait, madame, ce que le cœur humain peut renfermer de misères, et il sait compatir à toutes.

Et ma voix était triste, car, je n'en doutais plus, cette femme avait une faute à se reprocher.

Mais les larmes de madame de Flaviac cessèrent de couler, ses yeux devinrent étincelants; un sourire amer découvrit ses dents blanches, petites et un peu aiguës, et elle me dit:

— Croyez-vous donc, mon Père, que je sois ici pour vous confier quelque amour vulgaire? pour vous raconter comment je me suis laissé vaincre par quelque séducteur émérite, qui voulait mettre la fière, la dédaigneuse comtesse de Flaviac sur la liste de ses conquêtes, ou comment, tourmentée par le besoin d'aimer, ne pouvant réchauffer mon cœur à l'atmosphère un peu tiède, il est vrai, du toit conjugal, je me suis mise à la remorque de quelque jouvenceau, au teint pâle et à l'air lugubre, qui m'aura débité des tirades romantiques? Non, mon Père, non; je ne suis pas une femme ordinaire. Toutes ces amours qui m'ont été offertes m'ont toujours paru si misérables, si factices, que vraiment il ne m'a pas fallu beaucoup de vertu pour les rejeter loin de moi. J'ai eu mes coquetteries de femme, je l'avoue, je me suis laissé aimer; mais, quand je me suis donné la peine de sonder le cœur de ces hommes qui me parlaient, en termes si brûlants, de leur éternel amour, je n'y ai rien trouvé de réel! Comédie! comédie! Rien de plus. Est-ce qu'il y a de l'amour dans le monde où je vis?

Et puis, s'interrompant brusquement, changeant d'attitude et de ton, elle s'écria, avec un

mouvement de grâce juvénile, impossible à décrire :

— Oh ! je le vois, vous êtes satisfait de ce que je puis vous regarder en face, sans rougir de honte.

Je ne sais comment cela se fit, sa petite main se posa sur la mienne, et, au lieu de la repousser, je la pressai par une vive et involontaire étreinte.

J'étais plus que satisfait, j'étais heureux, bien heureux de la savoir pure.

Elle pâlit, et retomba sur son fauteuil avec accablement.

Par convenance autant que par devoir, je m'étais toujours gardé de toute espèce de familiarité avec une femme ; je fus effrayé de la liberté que j'avais prise avec la comtesse. Je venais d'en comprendre le danger.

— Eh bien ! lui dis-je, puisque Dieu vous a fait la grâce de passer au milieu des séductions du monde, sans froisser vos ailes d'ange, pourquoi souffrez-vous ? Dieu vous a comblé de ses dons : vous êtes belle...

— Vous me trouvez belle ? s'exclama-t-elle en me regardant fixement.

Jamais je n'avais été plus embarrassé. Comment un compliment si banal était-il venu sur mes lèvres ? J'étais humilié de ma sottise ; il me semblait que cette étrange femme, tantôt éplorée, tantôt souriante, devait se moquer de moi.

Mais elle me dit très-simplement, et sans la moindre intention railleuse :

— Continuez, je vous prie, mon révérend Père.

— Oui, madame, repris-je avec le plus de calme qu'il me fut possible, oui, Dieu a tout fait pour vous. Votre mari vous aime...

— Vous croyez? interrompit-elle en faisant une petite moue dédaigneuse.

— Vous le savez bien?

— Je sais le contraire.

— Le contraire?

— Oui. Mon mari est un ambitieux, et les ambitieux ne connaissent pas l'amour.

— Peut-être vous trompez-vous. D'ailleurs, l'amour n'est pas tout; dans la vie conjugale, l'estime, l'amitié...

— O mon Père, je vous en supplie, ne tombons pas dans les lieux communs! Je vous en supplie, ne me redites pas ce que tous les hommes d'église répètent à celles qui vont les consulter! J'aimerais autant voir un médecin ordonner à un mourant une infusion de fleurs d'oranger ou de camomille. Ah! je le savais bien, ajouta-t-elle avec un geste d'impatience, que vous ne me comprendriez pas!

Et elle reprit sa pose de femme désespérée.

La comtesse était là, devant moi, comme une énigme dont je ne pouvais trouver le mot.

— Je vois, lui dis-je avec tristesse, que je

suis aujourd'hui d'une maladresse extrême. Je ne fais qu'irriter votre mal, au lieu de le guérir.

— Non, non, c'est moi qui suis injuste, me dit-elle avec une douceur enchanteresse. Parlez, oh! parlez-moi!

— Permettez-moi donc une question. L'ennui ne serait-il pas votre mal? Entrée très-jeune dans le monde, n'avez-vous pas été d'abord éblouie, enivrée? Et puis, avec votre esprit si supérieur, votre âme élevée comprenant le vide et la vanité de tout cela, n'avez-vous pas dit avec le sage: J'ai réputé le rire une erreur, et j'ai dit à la joie: Pourquoi me trompes-tu?"

En arriver à dire cela, madame, c'est avoir fait un grand pas vers la vie sérieuse d'une femme chrétienne; mais on ne le fait que le jour où toutes les illusions tombent, et ce jour est un jour de douleur, non à dire: „Je souffre à mourir!" il faut laisser là ces exagérations, elles ne conviennent pas à une femme telle que vous, mais parce qu'à ces enivrements des premières années de la jeunesse, succède un ennui profond.

La comtesse m'avait écouté avec une attention très-soutenue, le coude appuyé sur une petite table qui se trouvait auprès d'elle, et la tête inclinée dans sa main.

Aux derniers mots que je prononçai, elle fit entendre un petit éclat de rire sec et métallique, et elle me dit:

— Ainsi vous supposez que le mal dont souf-

fre à mourir une femme telle que moi, — ce sont vos expressions que je répète, mon révérend Père, — est tout simplement l'ennui?

Ce ton dégagé, si différent de celui qu'elle avait pris en entrant chez moi, me causa une vive irritation; je voulus me mettre à son nouveau diapason et je lui répondis:

— Oui, madame, l'ennui, et pas autre chose. L'ennui, c'est la grande maladie des femmes de votre classe et de votre position de fortune. Vous vous mourez, — pour me servir de vos expressions, — non d'une douleur réelle, noble, digne d'intérêt, mais de satiété. Et puisque vous aimez les comparaisons médicales, je vous dirai franchement que votre mal est des plus vulgaires: il ne peut inspirer quelque pitié qu'à ceux dont le devoir est de soulager toutes les souffrances; c'est une indigestion de toutes ces joies, de tous ces plaisirs dont vous vous êtes rassasiée avec la fougue de votre ardent caractère.

Pendant que je lui parlais si durement, la comtesse me regardait avec de grands yeux étonnés. Elle ne m'interrompit pas. Mais quand j'eus achevé de parler, elle éclata en sanglots, se jeta à mes pieds, sans qu'il me fût possible de prévoir son mouvement et de l'empêcher, et saisissant mes deux mains, elle me dit avec un accent de douleur passionnée:

— Mon Père, mon Père, pourquoi suis-je venue ici?...

Et pourquoi, au moment où je comprenais que j'allais, malgré moi, vous livrer mon âme tout entière, ai-je voulu prendre ce masque d'insouciance et de légèreté qui peut abuser cette société frivole, dans laquelle j'ai le malheur de vivre, mais qui me rend méprisable à vos yeux?

— Ma pauvre enfant, lui dis-je en la forçant de se relever, je ne vous comprends pas.

— Hé! me comprends-je moi-même?

— N'êtes-vous pas venue ici pour réclamer des conseils?

— Oui.

— Mais si vous ne me laissez pas lire dans votre âme, quels conseils puis-je vous donner?

— Vous avez raison, je suis une insensée.

Et ses sanglots redoublèrent.

— Si vous aviez de pénibles aveux à me faire, ce n'est pas ici que je devrais les entendre. Mais, vous me l'avez dit, votre vie est exempte de taches.

— Et je vous le dis encore; mais, je le vois, il faut parler. J'ai désiré ce jour avec ardeur. Il me semblait que j'éprouverais un bonheur immense à vous ouvrir mon âme tout entière, c'est au contraire une horrible souffrance! N'importe, j'irai jusqu'au bout.

Et, oppressée, palpitante, d'une voix saccadée par l'émotion, elle me dit:

— J'aime, comme je puis aimer, avec frénésie, et celui que j'aime ne m'aime pas! il ne m'aimera peut-être jamais!...

— Pauvre enfant! lui dis-je avec l'accent d'une profonde douleur.

Je souffrais cruellement.

— Vous me plaignez?

— Oui, je vous plains! Car je vois cette auréole de chasteté qui vous a couronnée jusqu'à présent prête à disparaître de votre front.

— Non, non, vous vous trompez! Je l'aime comme on doit aimer les anges; car il est un ange sur la terre, et le plus beau des anges. Je ne désire de lui qu'un mot, qu'un regard de pitié! Je ne l'aime pas d'un amour vulgaire, sachez-le bien, mais d'un amour énergique et fort, capable de s'immoler lui-même, de s'ensevelir dans le cœur le plus passionné qui fût jamais pour ne plus en sortir. Mais auparavant je veux entendre encore ce mot que vous m'avez dit tout à l'heure d'une voix si douce, si pénétrante: „Je vous plains.“ De grâce, répétez encore ce mot!

— Oh! ciel! madame, que dites-vous?

— Moi! dit-elle, je n'ai rien dit, je ne l'ai pas nommé.

Et son regard plein d'effroi interrogeait le mien.

— Dites! est-ce que je l'aurais nommé?

— Non, vous ne l'avez pas nommé, lui dis-je.

Peut-être, pensai-je, ai-je mal interprété ses paroles.

— Croyez-moi, madame, continuai-je, cessons

un entretien pénible pour tous les deux. Ce n'est pas à moi, qu'il faut vous adresser.

— Et à qui donc? Pourquoi, après avoir accepté ma confiance, me repoussez-vous?

— Voulez-vous guérir de votre fatale passion?

Que faudrait-il faire pour cela?

— Celui que vous aimez vit-il dans le même monde que vous?

— Il n'a pas trouvé le monde digne de lui: il l'a abandonné.

— Eh bien! ne cherchez jamais à le voir; et puis...

Elle ne me laissa pas achever.

— Ne jamais le voir! s'écria-t-elle en se tordant les mains avec désespoir, mais je ne suis venue à Marseille que pour le voir, pour l'entendre, pour tomber à ses pieds, pour lui dire: Je t'aime!...

Et la comtesse était retombée à mes genoux, et ses mains pressaient encore les miennes. D'une voix étouffée, mourante, elle me répétait: Je t'aime, je t'aime! Son étrange et fatale beauté me fascinait. Je sentais les passions, si longtemps et si péniblement comprimées, se révolter en moi. Mon sang bouillonnait et affluait avec violence à mon cœur et à mon cerveau. Le vertige s'empara de moi.

Sans y penser, sans l'avoir voulu, j'avais relevé la comtesse, je la tenais dans mes bras. Son

petit corps, si délicat et si souple, je le serrais à le briser. Elle jeta presque un cri de douleur; mes bras se détachèrent, mais alors ce fut elle qui m'enlaça, et saisissant ma tête dans ses deux mains, elle l'attira vers elle et ses lèvres s'appuyèrent sur les miennes.

O premier baiser d'amour! combien de fois ton souvenir a-t-il troublé mes nuits sans sommeil! Combien de fois ai-je regretté ou maudit ton ivresse! Virginité de mon âme, qui s'est exhalée dans un ardent soupir, je vous ai pleurée sincèrement devant Dieu! Mais quand, à seize ans, j'ai renoncé à ces étreintes, à ces joies que j'aurais pu goûter dans une union légitime, n'ai-je pas été un insensé? Pouvais-je connaître l'étendue du sacrifice que je m'imposais? Un instinct puissant me pressait d'aller évangéliser les sauvages tribus où la civilisation chrétienne n'a pas pénétré. Là, il m'aurait été facile d'être fort contre moi-même. Ils ne l'ont pas voulu! Ils étaient fiers de mon talent d'orateur, de mon nom, de mes avantages extérieurs; tout cela créait un danger pour moi. Qu'importe? l'intérêt de la Société avant tout! Qu'importe que l'âme d'un Jésuite se perde, pourvu que la Société retire de lui de la gloire et de l'argent? J'avais, avant ce jour terrible, rencontré bien des écueils, j'avais demandé grâce! On me répondait par des banalités, et l'on me rejetait dans des relations continuelles avec les femmes du monde, sans pa-

naître se douter qu'un homme, malgré l'habit qu'il porte, malgré ses vœux, peut aimer ou être aimé!

O mon cher enfant! pardonnez-moi, continua le Père en me voyant inquiet, troublé devant son exaltation, je ne devrais pas vous dire cela! Mes souvenirs m'ont entraîné plus loin que je ne l'aurais voulu. Dieu l'a permis peut-être, pour que vous receviez une salutaire leçon. Vous avez fait des vœux; mais ils ne sont pas irrévocables; avant de vous engager par ceux du sacerdoce, sondez bien votre propre cœur. Dans notre Ordre, on ne s'engage pas, sauf les exceptions et j'ai eu le malheur d'en être une, avant trente-trois ans; souvenez-vous qu'à cet âge même, cet engagement, pour celui qui ne connaît pas le monde auquel on le fait renoncer, est encore peut-être imprudent.

Je pris les mains du Père de Montgazin dans les miennes.

— Je crois, lui dis-je, que Dieu m'appelle à lui, comme il vous a appelé vous-même. Que vous n'ayez pu résister à la séduction de cette femme, je n'en suis pas étonné; je ne vois là qu'une surprise des sens et du cœur, pour laquelle Dieu doit être indulgent. Ce n'est pas cela que peut ébranler ma vocation au sacerdoce. De grâce, mon Père, continuez de m'ouvrir votre âme.

— Quand nous revînmes de notre délire, me

dit le Père de Montgazin, j'éprouvai une douleur et une humiliation inexprimables. Il y a toujours de l'orgueil dans toute vertu humaine. J'avais trente ans. Je n'avais pas une faute à me reprocher, je me croyais sauvé de tous les dangers que la fougueuse jeunesse peut faire courir à un prêtre. Une foi ardente m'avait fait triompher de mes sens, et l'habitude de les dominer en apaise peu à peu les dévorantes ardeurs; c'est alors qu'on se croit maître de soi. On oublie que le cœur peut, à son tour, commander en maître; on a puisé dans ces luttes mêmes un certain dégoût pour tout ce qui tient à la matière; mais les impressions de l'âme, mais ces affections, qui s'offrent à vous chastes et pures, comment s'en défier? Qu'une occasion se présente, et le vieil homme, qu'on pensait avoir bien enchaîné, brise ses entraves. On est perdu.

C'est ce qui m'était arrivé. Et puis une désillusion terrible se fit en moi. Cette femme, que je me sentais aimer d'un terrible, d'un fol amour, cette femme qui avait absorbé en elle tout ce que mon cœur et mes sens pouvaient avoir d'énergie, cette femme, était-il bien vrai qu'elle m'aimât? Était-elle à moi comme j'étais à elle? Non: car, pendant qu'enivré et humilié de notre chute, je ne savais comment lui exprimer et mon bonheur et ma douleur, je voyais dans ses yeux, non pas l'ivresse de l'amour, mais l'orgueil du triomphe. Ce n'était plus une amante passionnée,

mais une reine qui voyait à ses pieds un vaincu. Pendant que mon amour s'était élevé, en peu d'instants, à son plus haut degré de puissance, il semblait que le sien fût allé en sens inverse. Il y eut presque de la froideur quand nous nous quittâmes.

Je restai seul avec ma honte et mes remords. J'avais trop vif le sentiment de mes devoirs pour être incertain sur le parti que je devais prendre. Je devais broyer mon cœur, et quelque douloureux que dût être le supplice, je n'hésitais pas à l'accepter, et je me sentais fort. Mais où je me sentais faible, c'était à la pensée que mon sacrifice pouvait coûter une larme à celle que j'aimais.

Je devais prêcher le soir. Je ne sais plus quel sujet m'était imposé; mais je choisis celui de la conversion du pécheur, et je pris pour texte:

„*Quomodo ceciderunt fortes?* Comment sont tombés les forts?"

Elle était là! Je fus éloquent comme jamais je ne l'avais été, comme je ne le serai jamais. C'était pour nous deux que je prêchais. Je ne la vis point émue; et sa physionomie froide, railleuse semblait braver le ciel et moi.

Je me demandai, avec terreur, si mon amour n'avait pas dégradé cette âme que je voulais sauver, et si, dans notre double adultère, car moi aussi j'étais engagé dans les liens sacrés, il n'y

avait pas une mesure de perversité telle qu'il fallût un miracle pour en effacer la souillure?

Le lendemain, je donnai l'ordre de ne laisser pénétrer personne chez moi, sans exception. Le soir, on me remit la liste des personnes qui s'étaient présentées; le nom de madame de Flaviac s'y trouvait. Alors je fus au désespoir de ne pas l'avoir reçue. Cet ordre, je l'avais donné, précisément pour me soustraire au danger de la revoir. A présent, il me paraissait une cruauté; peut-être en avait-elle souffert?

---

## VIII

### Terribles remords.

Le Père de Montgazin continua:

— Mon cher enfant, je ne veux pas, je ne puis pas vous raconter ici les contradictions qui se rencontrent dans un cœur passionné, bien que cela vous fournît un sujet d'études psychologiques, qui ne serait pas sans intérêt et sans utilité; mais j'ai hâte d'arriver au terme de ce long récit et de cesser d'évoquer ces souvenirs qui me brisent.

J'écrivis deux lettres, une à mon supérieur, à Paris, et l'autre à madame de Flaviac.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je mis une grande réserve dans ma lettre au Provincial. J'avais la conviction, lui disais-je, que je ne pouvais être d'aucune utilité spirituelle à madame la comtesse de Flaviac, et je voyais, dans mes relations avec elle, une perte de temps, et peut-être un danger pour moi.

Je me souviens qu'un homme de lettres vint un jour me prier de diriger sa conscience: il voulait revenir à Dieu. Nous causâmes longtemps ensemble avant sa confession, que je connaissais d'avance; sa vie scandaleuse avait fait assez de bruit. Il me montra, avec une certaine satisfaction littéraire, la copie d'une lettre qu'il venait d'envoyer à sa dernière maîtresse. C'était quelque chose d'inimaginable comme dureté d'expression; il semblait qu'il avait pris un plaisir féroce à traîner dans la fange l'idole qu'il avait adorée la veille. J'éprouvai un profond dégoût, en lisant cette étrange missive, écrite en style amboulé et déclamatoire, et qui n'avait pas moins de huit pages. Cette femme eût-elle été la dernière des créatures, l'eût-il, un jour d'orgie, ramassée dans le ruisseau, il était lâche et cruel de l'insulter ainsi. Cela seul me fit douter de la sincérité de la conversion de cet homme. J'eus assez d'adresse pour l'amener à choisir un autre directeur que moi. Il devina peut-être que je l'avais com-

pris. Notre Ordre l'a accepté avec enthousiasme pour défenseur. Je crois que cet homme nous a fait beaucoup plus de mal que de bien, et malheureusement il a compromis de plus saintes causes que la nôtre.

En écrivant à madame de Flaviac, je n'eus pas la pensée de l'insulter. Je la suppliai, au nom de ses plus chers intérêts et pour le temps et pour l'éternité, de renoncer à moi, comme je devais renoncer à elle. Je ne lui dissimulai pas combien cette résolution était navrante pour moi. Je mis le baume de mon amour sur les blessures que je faisais à son cœur. Je plaçai Dieu entre elle et moi. C'était lui qui nous séparait. Il fallait accepter une douleur immense, volontairement et noblement, élever notre sacrifice à la hauteur de notre passion. A cette condition, le souvenir que nous conserverions l'un de l'autre serait doux, et nos cœurs ne seraient pas complétement séparés.

Madame de Flaviac ne me répondit pas. Elle ne vint pas à Marseille pendant plusieurs jours; et son beau-père me dit qu'elle était indisposée. Je crus que je deviendrais fou d'inquiétude et de douleur.

Voici quelle fut la réponse du Provincial:

„Vous ne comprendrez donc jamais l'obéissance telle que doit la pratiquer un fils de saint Ignace! Tant que vous pèserez les ordres de vos supérieurs au poids de vos opinions personnelles,

vous ne serez pas, bien que profès, un véritable Jésuite. Que parlez-vous de la perte de votre temps? N'appartient-il pas à l'Ordre? Vos supérieurs n'ont-ils pas le droit d'en disposer? Madame de Flaviac m'a écrit une lettre dans laquelle elle se plaint que vous êtes inabordable. Je sais que vous avez refusé d'aller dîner, avec un de nos Pères, à la bastide du marquis. Faut-il donc vous répéter que nous avons, dans le présent et en vüe de l'avenir, des raisons pour être agréables aux Flaviac, etc."

Tout le reste de la lettre était sur ce ton. On me rappelait au *tanquam ac cadaver*. Que pouvais-je faire?

Sans doute, mon cher enfant, il était facile de répondre à cette question. N'ayant pu tout dire à mon supérieur, je devais regarder sa lettre comme non avenue, me renfermer dans les travaux de la mission, et ne me montrer au monde que dans la chaire. Mais, hélas! il y a, dans le cœur de l'homme, d'étranges misères et des abîmes de contradictions. C'était de bonne foi, sans arrière-pensée, que j'avais pris l'engagement avec moi-même de rompre toute relation avec madame de Flaviac. J'avais une trop haute idée des obligations qu'un vœu, quelque imprudent qu'il soit, nous impose, pour ne pas me sentir abaissé dans ma propre estime, après y avoir manqué. Et pourtant un sentiment de joie, que je ne saurais vous définir, se glissa dans

mon cœur, pendant que je lisais la lettre de mon supérieur. Voilà qu'il me tançait de m'être écarté de la voie qu'il m'avait tracée; mes scrupules lui paraissaient frivoles!...

Certes, j'avais toujours fait peu de cas, je l'avoue, des procédés de nos casuistes pour légitimer des actes que la morale, même la plus élémentaire, réprouve. Le *probabilisme* et le *probabiliorisme* me semblaient une porte ouverte à la justification des actes les moins justifiables. Et voilà que, tout à coup, cette casuistique m'apparaît sous un autre aspect; je lui trouvai des côtés vrais et pratiques.

J'ouvris machinalement un livre de notre Père Escobar, qui se trouvait sur ma table (*Cursus theol.*, tract. 3, disp. 15, sect. III, § 48); il me sembla répondre à ma pensée la plus intime:

„En vérité, dit-il en parlant de nos auteurs, quand je considère tant de divers sentiments sur les matières de morale, je pense que c'est un heureux effet de la Providence, en ce que cette variété d'opinions nous fait porter agréablement le joug du Seigneur. Donc la Providence a voulu qu'il y eût plusieurs voies à suivre dans les actions morales, et que la même action pût être trouvée bonne, soit qu'on agît suivant une opinion, soit qu'on suivît l'opinion contraire.“

Et je me disais encore que, fils de saint Ignace, je devais me rappeler l'enseignement du saint fondateur de l'Ordre. Il nous commande de

nous porter „avec une grande promptitude, avec joie spirituelle et persévérance à tout ce qui nous sera ordonné, renonçant, par une sorte d'obéissance aveugle, à tout jugement contraire, et cela dans toutes les choses réglées par le supérieur, et où il ne se trouve point de péché."

Évidemment il n'y avait point de péché, en soi, à revoir madame de Flaviac, et il n'y avait pas lieu pour moi d'examiner les ordres de mon supérieur. Et si les moralistes religieux prescrivent d'éviter les occasions de faillir, nos Pères ont soutenu mainte et mainte fois qu'il était probable, et même très-probable, qu'on n'y était point obligé. J'avais lu Pascal dans ma jeunesse, et je lui avais donné raison contre nos Pères; et à présent la morale des théologiens de la Compagnie me semblait moins relâchée. L'obéissance aveugle devint pour moi le chemin le plus sûr: j'imposai silence à ma raison et à ma conscience, et je revis madame de Flaviac.

Je dois me rendre cette justice que, par un suprême effort de ma volonté, je me tins d'abord, avec elle, dans la réserve commandée par notre position. Mais elle était trop pénétrante pour ne pas deviner mes combats, mes remords et mes résolutions. Elle m'aurait dédaigné sans doute, si j'avais voulu continuer avec elle une vie d'amour et de bonheurs coupables; mais lui présenter un obstacle, c'était lui donner le désir d'en triompher. C'est ainsi que je l'ai jugée plus tard; alors

je crus à son amour, à la passion irrésistible qui l'entraînait vers moi. La mienne s'exalta à son plus haut degré de puissance, et je m'y abandonnai tout entier.

Madame de Flaviac me parut plus belle, plus séduisante que jamais ; elle n'avait pas eu beaucoup de peine à me faire retomber à ses pieds. Remords, résolutions, tout avait été oublié.

Je passais chez le marquis de Flaviac tout le temps que je pouvais soustraire aux exercices de la mission, me jurant à moi-même et à Dieu, après chaque chute, de résister à la passion qui m'entraînait. Je me relevais avec courage, et je succombais encore.

Il faut être un homme de foi, sincèrement attaché aux devoirs de son ministère, les acceptant comme la vie normale, comme les seuls moyens de conserver la paix et l'estime de soi-même, pour comprendre ces tortures de l'enfer qui bouleversent une conscience placée entre la faiblesse de la nature et les aspirations vers la vertu. Je les ai connues ces tortures, et, tout en les subissant, il me semblait que j'en aimais davantage cette femme, que ma souffrance était un lien qui nous unissait. Je ne lui dissimulais pas cette souffrance, et je puis dire que j'étais plus heureux quand je lui faisais partager mes remords, que lorsqu'elle me jetait dans les voluptés les plus enivrantes.

La mission se passa ainsi.

Quand elle fut terminée, je fus rappelé à Paris; madame de Flaviac m'y suivit. Elle eut assez d'influence sur son beau-père pour le décider à quitter Marseille au mois de février, et à venir passer le reste de l'hiver à Paris. La présence du vieux marquis dans son hôtel laissait à la comtesse, préoccupée avant tout du soin de sa réputation, plus de liberté pour aller dans le monde et pour recevoir. Ce fut dans son salon que je revis votre mère, la marquise de Sainte-Maure.

Madame de Flaviac n'avait pas de proches parents à Paris. Son mari était absent, et, malgré la présence de son beau-père, elle sentait la nécessité de placer sa jeunesse sous la protection d'une femme dont l'âge et la considération pussent lui servir d'égide. La marquise de Sainte-Maure était, de toutes les femmes du grand monde, celle dont il était le plus honorable de posséder l'estime et l'affection. Madame de Flaviac voulut subjuguer votre mère: elle y réussit. Elle eut avec elle des câlineries charmantes, de la confiance, de la déférence. La marquise l'aima avec passion; elle l'appela sa fille, et se persuada qu'elle exerçait sur cette jeune femme une grande influence.

— Je me souviens, en effet, dis-je au Père de Montgazin, que, dans plusieurs de ses lettres, ma mère m'a parlé de la comtesse de Flaviac avec enthousiasme. — C'est une adorable enfant,

me disait-elle ; le contact du monde lui a laissé toute sa candeur, toute son ingénuité. Elle sent son inexpérience, et, souvent séparée de son mari, elle m'a priée de lui servir de mentor. — J'avoue, mon cher Père, que, d'après ces lettres, je me figurais la comtesse sous d'autres traits que ceux sous lesquels vous me l'avez représentée.

— Madame de Flaviac n'est jamais la même femme ; elle vous apparaît sous cent aspects différents, mais toujours séduisante, irrésistible.

Vous le comprenez, mon cher enfant, continua le Père de Montgazin, pour un cœur loyal, il y a quelque chose d'affreux à sentir sa conduite en désaccord avec ses principes, à usurper l'estime de ses supérieurs et celle du monde, à se dire : — Je déteste l'hypocrisie et le mensonge, et je suis hypocrite et menteur ; je prêche l'horreur du vice, l'amour de la vertu, le respect de la foi jurée, et je trahis mon Dieu ; je me glisse comme un larron dans la maison d'un homme, pour lui ravir le plus précieux des biens qu'il possède, l'amour de sa femme. Je foule aux pieds mes vœux, vœux imprudents, il est vrai, et je n'ai pas attendu d'y avoir manqué pour le reconnaître, mais que je devais, que j'aurais pu tenir, par ce respect qu'un homme d'honneur doit à sa parole, même quand il l'a engagée légèrement.

O mon cher Sainte-Maure, vous les avez déjà faits ces vœux terribles ; mais enfin il vous reste

une issue. Avant de vous engager par ceux du sacerdoce, les seuls qui soient irrévocables, avant de franchir le seuil de la porte sur laquelle il est écrit: „Laissez ici l'espérance!“ réfléchissez bien; si toutefois votre libre arbitre n'est pas déjà étouffé dans les liens inextricables que nos Constitutions, nos exercices, notre direction, multiplient autour des jeunes hommes qui veulent entrer dans l'Ordre.

— Dois-je donc quitter la Compagnie? dis-je au Père de Montgazin.

— Eh! mon enfant, le sais-je? Depuis dix ans que je me suis engagé comme profès et comme prêtre, j'ai maudit et béni mille fois l'heure fatale où je me suis lié. Est-ce qu'un Jésuite est un homme ayant la conscience de sa force et de sa liberté? Sais-je ce que je dois vous conseiller? Sais-je si je dois vous dire: — Restez ici: il y a beaucoup de bien à faire parmi nous; — ou bien: — Fuyez, fuyez: la vie n'existe plus dans ce grand corps de la Compagnie de Jésus, elle est anéantie, et nous ne pouvons produire que des fruits de mort? — Pourquoi, nous cadavres, voulons-nous peser sur les destinées humaines? Pourquoi voulons-nous diriger les jeunes générations? Pourquoi avons-nous la prétention de sceller le monde nouveau, qui s'élance vers un avenir radieux, dans le tombeau du passé, et de lui dire: — Tu n'iras pas en avant! — O morts que nous sommes! ensevelissons nos morts et ne

nous mêlons pas aux vivants ! Ils ont horreur de nous, comme la jeune fille, couronnée de fleurs et parée pour une fête, aurait horreur des linceuls du sépulcre.

Savez-vous, continua le père de Montgazin avec une exaltation toujours croissante, que j'ai craint cent fois de devenir fou ?

Mon enfant, voilà sept ans que je subis ce martyre, et que mon cœur saigne des meurtrissures de mes chutes et de celles de mes résistances. Aux vacances de l'année 1827, j'eus un moment de répit dans mes cruelles angoisses. Ma poitrine fatiguée exigea quelques ménagements. On me fit suspendre mes prédications, et l'on m'envoya comme préfet des études à Saint-Acheul. C'est là que je vous vis pour la première fois, enfant plein de candeur et de grâce ; c'était bien ainsi que votre tendre mère vous avait dépeint à moi. Sachant que j'allais être attaché à la maison de Saint-Acheul, elle me recommanda son cher trésor. Je vous aimai, et pour les qualités de votre cœur, et pour tout ce que votre caractère annonçait de solidité et d'élévation. Le recteur lui-même, voyant l'attrait mutuel qui nous attirait l'un vers l'autre, m'engagea à m'occuper de vous d'une manière toute particulière. Les liens d'amitié, me dit-il, qui m'unissaient à la respectable marquise de Sainte-Maure me faisaient un devoir de cette préférence pour un élève distingué sous tous les rapports.

J'ai pensé depuis qu'on s'était servi de moi pour fortifier l'inclination naissante qui vous attirait vers l'Ordre. Peut-être vous a-t-on pris au doux piége de mon affection pour vous; peut-être avez-vous aimé la Compagnie, parce que je vous aimais.

Si vous y restez, puissiez-vous y vivre heureux; et pour cela, mon enfant, gardez-vous, non pas précisément des passions qui brûlent la jeunesse, mais de celles qui, peut-être un jour, brûleront votre âge mûr.

J'avais quitté Paris, continua le Père de Montgazin après un moment de silence, sans aller voir madame de Flaviac. Dieu seul sait ce que je souffris en prenant cette cruelle détermination! Trois jours après mon arrivée à Saint-Acheul, je reçus une lettre d'Alphonsine.

On m'avait donné le *sigillum;* c'est le droit, vous le savez sans doute, de cacheter et de décacheter soi-même ses lettres. On accorde généralement cette faveur à tous les Pères employés au ministère actif de la prédication et de la direction des âmes. Ce n'est pas une garantie que le secret de vos lettres sera inviolable. Quant aux miennes, j'ai eu mille raisons de croire que le cabinet noir, qui n'est plus qu'un mythe chez les gouvernements qui se respectent, fonctionne parfaitement dans celui de la Compagnie de Jésus. Aussi, après quelques expériences, je pris les précautions que la prudence exigeait.

Je m'attendais à une lettre de femme désespérée; il n'en fut pas ainsi. Alphonsine me parut convaincue, aussi bien que moi, de la nécessité de rompre une liaison coupable. Elle m'apprenait même que quelques remarques malignes avaient été faites, à mon sujet, dans sa société. Je devais savoir, disait-elle, qu'elle tenait à sa réputation plus qu'à sa vie, et *nous devions*, en effet, *bénir Dieu*, — c'était une phrase de la lettre que je lui avais écrite au moment de mon départ; — *il se servait de la volonté de mes supérieurs* pour nous séparer. Elle me promettait son amitié, et tout cela en termes si compassés, si froids, que je restai atterré. Cette femme, me disais-je, ne m'a jamais aimé.

La comtesse ne me demandait pas de réponse; je ne lui écrivis plus; et je cherchai en Dieu l'apaisement de mon cœur brisé.

Quelque temps après, me promenant avec vous dans la campagne, j'aperçus une paysanne qui semblait nous regarder attentivement. Nous étions trop loin pour bien distinguer ses traits; cependant il me semblait trouver une vague ressemblance entre elle et madame de Flaviac. J'accusai mon imagination troublée par un cher souvenir, et je détournai mes regards; mais bientôt ils se portèrent irrésistiblement du côté où j'avais vu la jeune femme. Elle n'était plus là; mais, en passant auprès de la place qu'elle avait occupée, je me retournai, et, à travers les branches écartées,

j'aperçus les grands yeux noirs d'Alphonsine. Je jetai un cri, et vous me demandâtes si je ne m'étais pas heurté à quelque pierre.

— Oui, mon enfant, vous dis-je, et ce n'est pas de moi qu'il a été écrit: „Les anges vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez vos pieds contre la pierre.“ Vous vous mîtes à rire de cette singulière application des paroles du prophète-roi; mais, en voyant ma pâleur, vous me crûtes blessé sérieusement, et j'eus quelque peine à vous rassurer.

Le lendemain je reçus une lettre d'une écriture trop connue. Je l'ouvris avec une agitation fébrile; j'y trouvai cette seule ligne:

„Pardonne-moi d'avoir cherché à te revoir!“

Cette aventure romanesque exerça, sur mon imagination et sur mon cœur, une incroyable fascination. Un homme du monde l'eût peut-être trouvée aussi puérile qu'imprudente; il n'eût vu là qu'une réminiscence de ces lectures frivoles dont les femmes repaissent leur esprit. Moi, à trente-deux ans, je n'avais perdu aucune des illusions de ma jeunesse. Je ne connaissais les passions que par les poëtes de l'antiquité et par mes études théologiques, et Dieu sait ce que celles-ci vous apprennent! Elles nous font connaître tous les côtés hideux du vice, toutes ses honteuses dépravations; et si nous rencontrons un jour cette attraction des cœurs, ces côtés charmants de l'amour qui semblent se confondre avec toutes les aspira-

tions généreuses de l'âme, de telle sorte qu'un amour vrai, même coupable, vous rend cependant meilleur, qu'il agrandit vos horizons et vous fait comprendre qu'il y a en lui une vertu divine, oh! qu'alors nous regrettons de l'avoir méconnu, d'avoir renoncé à ses joies légitimes et pures, et d'avoir, dans un moment de ferveur imprudente, mutilé l'être moral, comme on mutile en Orient l'être physique !

Je veux, mon enfant, que vous sachiez bien, avant de vous engager pour toujours, quels sont les écueils que vous pourrez trouver sous vos pas. Avant mon funeste égarement, j'avais déjà triomphé de plus d'un péril. Une brillante renommée des avantages physiques trop remarquables créent, pour les hommes engagés dans le sacerdoce, une position souvent difficile. L'enthousiasme des femmes a ses séductions, et les plus dévotes s'y livrent avec une expansion dangereuse pour celui qui en est l'objet. J'ai connu plus d'un prêtre estimable, entraîné ainsi dans des surprises des sens qu'il n'avait pas su prévoir, et dont il s'est relevé, parce que les sens seuls avaient été surexcités. J'avais craint moi-même plus d'une fois d'échouer sur ces écueils. Une froide réserve suffit souvent pour arrêter ces admirations passionnées, ces élans d'amour, qui semblent avoir Dieu pour objet, mais qui, en définitive, s'adressent à son ministre, toutes ces faiblesses enfin d'âmes ardentes qui ne peuvent aller au ciel que soutenues par un direc-

teur aimé. Elles veulent gravir, avec lui seul, les sommets de la montagne mystique, et le vertige s'empare des imprudents qui n'ont pas su ménager leurs forces. Ce mélange d'amour humain et d'amour divin, ces ardeurs de la femme qui veut donner tout son cœur à Dieu, immoler ses passions sur l'autel, à la condition que le sacrificateur sera celui-là et non un autre, tout cela est plein de périls pour la chasteté du prêtre. Si vous vous engagez dans le sacerdoce, vous traverserez sans aucun doute cette voie périlleuse. Souvenez-vous bien que, tant que votre cœur ne se donnera pas, le danger ne sera pas imminent. Si par malheur on tombe, on se relève; mais quand le cœur s'est donné, comment le reprendre, et comment avoir même le courage de vouloir le reprendre?

Je résolus de ne pas sortir de chez moi le lendemain. Et pourtant, à la même heure où j'avais rencontré la veille la prétendue paysanne, je me trouvai près de la haie. Madame de Flaviac était là. Elle m'indiqua une maison où elle était logée pour deux jours; elle me donna tous les détails sur la manière dont elle avait quitté Paris, sur son déguisement, etc. Il me sembla depuis qu'elle aurait pu venir à Saint-Acheul, bien plus simplement et avec moins de danger. Mais Alphonsine aime à combiner des incidents romanesques, à se jeter dans l'imprévu, à se créer des périls pour se donner le plaisir de les

vaincre. Elle aime à multiplier les fils d'une intrigue, à la condition de les tenir tous dans sa main; elle va volontiers jusqu'à la dernière limite de la prudence, bien sûre qu'elle est de ne pas la dépasser. Elle joue avec la passion, et ne se laisse pas dominer par elle. Malheureusement elle se joue aussi avec la passion qu'elle inspire, elle se plaît à l'exalter jusqu'à la frénésie; et quand on croit que son cœur s'est donné, bien donné, qu'il est pour jamais enlacé dans le doux lien de l'amour mutuel, elle le dégage par un mot, par un regard froid et railleur. Au moment où elle vient de vous enivrer, elle se plaît à vous torturer. On se demande si vous n'êtes pas, pour elle, un jouet qu'enfant malicieux elle se plaît à briser. Et tout à coup elle a des moments de passion fougueuse, délirante, où son cœur semble dominer tous ses instincts fantasques et cruels.

Elle repartit pour Paris me laissant fou de bonheur et de remords, et me croyant plus que jamais aimé.

Les ordonnances de 1828 arrivèrent. On me fit quitter Saint-Acheul. Je prêchai, l'hiver, à Paris, et vers la fin de 1829, on m'envoya à Rome.

Là je repris encore possession de moi-même. Ma passion pour la comtesse de Flaviac avait suivi ses phases d'orages et d'incertitudes: tantôt transporté par elle dans les plus hautes régions de l'amour, tantôt rejeté dans l'abîme du doute.

Je ne m'abusais pas sur mes fautes; je ne sophistiquais point avec ma conscience. Je demandai avec instance à être employé dans les missions étrangères. Sans nommer personne, j'avouai au révérend Père Général ce que ma position avait d'irrégulier. Il me témoigna une indulgence extrême, mais il conclut en me disant que mes fautes mêmes ne me donnaient pas le droit de servir la Société autrement qu'elle voulait être servie. J'avais reçu le don de l'éloquence, de la persuasion: ce don n'était plus à moi, il appartenait à l'Ordre; je n'avais pas le droit de mettre la lumière sous le boisseau. Il m'assura ensuite que le secret que je lui avais confié, en dehors de la confession, resterait entre lui et moi. Il me demanda ma parole de rompre une liaison coupable, je le promis; et, en rentrant chez moi, j'écrivis dans ce sens à madame de Flaviac. Hélas! c'était, je crois, la quatrième ou la cinquième fois que je lui écrivais pour lui dire que je renonçais à elle.

Vous le voyez, mon cher enfant, je ne vous dissimule ni mes faiblesses ni mes fautes.

Comme l'homme peut beaucoup avec une ferme volonté, l'apaisement se fit peu à peu dans mon cœur.

Je savais que M. de Flaviac était revenu à Paris, et que la comtesse était une des femmes les plus considérées du faubourg Saint-Germain. Son hôtel était, pour nos Pères, un centre de

réunion. On y discutait les bonnes œuvres à établir, les associations à former. Quand 1830 arriva, le comte de Flaviac, à la grande surprise de la noblesse, ne donna point sa démission; il resta dans la diplomatie. Les conseils, peut-être même les ordres de nos Pères, — le comte était un *affilié*, et comme tel tenu à l'obéissance, — décidèrent sa détermination: elle souleva dans le monde un véritable tollé. Un Flaviac se rallier à une quasi légitimité, cela était-il possible! Le fait est que nos Pères ne se gênaient pas pour dire que les royautés légitimes leur avaient été peu favorables. Ils découvrirent tout à coup que la reconnaissance leur faisait un devoir de s'attacher aux d'Orléans. Le Régent jadis les avait soutenus; ils avaient fait obtenir le chapeau de cardinal à Dubois, son premier ministre; et, en échange de ce léger et peu honorable service, la bulle *Unigenitus* fut reçue en France, au grand désespoir des Jansénistes, ces ennemis mortels de la Compagnie. L'extension de la liberté ne pouvait que leur être favorable. Leurs *affiliés* reçurent l'ordre de reconnaître le *fait accompli*; ils obéirent.

Le comte de Flaviac fut nommé à un poste beaucoup plus important que celui qu'il occupait sous la Restauration. C'était à la reine Marie-Amélie qu'il devait cette faveur; nos Pères s'emparèrent de l'esprit de la reine, dès le commencement du règne. Ils levaient ses scrupules, et,

grâce aux ressources de notre théologie morale, elle trônait aux Tuileries, non-seulement sans trop de peine, mais encore avec une certaine satisfaction. On obtenait, en retour, des faveurs pour le présent, et des promesses pour l'avenir.

La comtesse partit avec son mari pour B***. Elle avait accepté notre rupture avèc résignation, et une amitié vraie semblait avoir remplacé cette passion pleine d'orages qui avait troublé ma vie.

Elle m'écrivait quelquefois, elle me demandait des conseils. J'avais voulu, dès le commencement, rompre cette correspondance dangereuse; je prévins même la comtesse que j'avais renoncé au *sigillum*, et que ses lettres seraient décachetées par les supérieurs: elle persista, et sa correspondance, écrite avec un charme et un art extrêmes, avait toujours un sens que seul je pouvais pénétrer.

J'étais revenu en France pour prêcher dans différentes villes. Ma santé, affaiblie de nouveau, exigea l'air pur des montagnes, et je fus envoyé ici. Je traversais une de ces phases qui ne se rencontrent que trop souvent dans l'existence d'un Jésuite. J'étais en disgrâce, sans pouvoir en deviner la cause. Peut-être voulait-on me faire expier mes succès. J'étais en butte à des taquineries continuelles, à des reproches vagues, à des accusations puériles et sans base. J'avais, disait-on, de l'orgueil; je me croyais indispensable à la Compagnie; je croyais être plus éclairé que les

anciens dans l'Ordre, et autres niaiseries de ce genre. Dieu sait qu'absorbé par mes luttes avec une passion malheureuse, je ne pensais guère à l'influence que j'aurais pu exercer dans la Compagnie.

---

## IX

### Encore une souffrance.

Depuis un an, madame de Flaviac ne m'écrivait plus. Dans ses dernières lettres, elle avait pris un cruel plaisir à exciter ma jalousie, et tout à coup elle rompit notre correspondance. Je me crus oublié; je pensai qu'un autre amour avait succédé à celui qu'elle avait eu pour moi, et je souffris beaucoup. Toutefois le calme se faisait dans mon cœur, et depuis six mois que j'étais ici, j'entrevoyais une vie, sinon heureuse, du moins toute consacrée à mes devoirs de prêtre et de religieux. Je renouvelai même, il y a trois mois, au jour anniversaire de ma profession, avec un certain bonheur, les vœux qui me lient à la Société. Mon cœur renfermait le germe d'une éternelle douleur; mais, comme l'homme déchu, j'entrevoyais que, même hors de l'Éden, il pou-

vait y avoir des rayons de soleil pour réchauffer mon cœur glacé, ou de fraîches brises pour en tempérer les ardeurs; et la pensée que j'avais une tâche à remplir et une expiation à faire m'était douce.

Voilà où j'en étais arrivé, le 30 juillet, jour où je prêchai le panégyrique de notre fondateur saint Ignace. Vous savez qu'il fallut m'emporter de la chaire, privé de sentiment. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que cette femme qui semblait m'avoir oublié, je la vis là tout à coup devant moi, et dans un seul de ses regards je lus tout notre passé d'amour, de luttes, de souffrances. Ce passé, que je croyais mort, se dressait devant moi vivant, terrible, implacable.

Le lendemain on vint m'avertir que la comtesse de Flaviac me demandait au parloir. Mon indisposition me servit de prétexte pour ne pas quitter ma cellule. J'écrivis à la comtesse: je la suppliai de ne pas chercher à me revoir. Elle avait voulu l'oubli, pourquoi à présent venir troubler mon existence, sinon la sienne?

Je lui envoyai ma lettre par un homme dont j'étais sûr. Elle me répondit:

„En venant ici, je ne savais pas que vous y fussiez. Si je l'avais su, peut-être ne serais-je pas venue. Quoi qu'il en soit, je veux vous voir, vous parler. Je ne puis rester indifférente. Il me faut vous aimer ou vous haïr. Choisissez!“

Je ne répondis pas. Et quand la comtesse revint, je refusai de me rendre au parloir.

Dix jours après, on raconta chez les Pères que la comtesse de Flaviac, dans une excursion sur la montagne, avait couru un grand danger dont son adresse et son sang-froid l'avaient miraculeusement sauvé. Le lendemain, ajoutait-on, elle avait passé la plus grande partie de la matinée dans notre église, et l'on avait remarqué son attitude profondément recueillie. De plus, elle avait envoyé pour notre chapelle de la Vierge un magnifique cadeau estimé par le Père Ruffin environ quatre à cinq mille francs; et vous saurez, mon cher Saint-Maure, que nous avons des Pères qui, en estimation de bijoux et d'étoffes précieuses, en remontreraient au plus fin commissaire-priseur.

Le lendemain, la grande nouvelle du jour fut celle-ci: la comtesse de Flaviac avait fait demander le Père ministre, et elle était restée deux heures à son confessionnal.

Il serait difficile de s'imaginer tous les petits commérages qui se font dans les maisons religieuses; l'importance qu'on attache à savoir que madame une telle s'est confessée au Père un tel; que tel personnage haut placé a dit un mot bienveillant pour les Jésuites.

Je n'ai jamais aimé ces conversations; mais cette fois elles m'intéressaient, et il me sembla même remarquer quelques sourires, quelques re-

gards échangés. On semblait s'apercevoir de l'attention que je prêtais à ces bruits du monde, qui franchissaient le seuil de notre retraite.

Le lendemain, mon cher enfant, et ici la voix du Père de Montgazin devint presque tremblante, le lendemain, j'étais à ma table de travail, étudiant les Pères de l'Église et suivant, avec une curiosité plein d'intérêt, l'épanouissement et les transformations de l'idée religieuse, depuis le Christ jusqu'à nous.

On frappa doucement à ma porte.

Je crus que c'était un de nos Pères et je dis :

— Entrez !

Ma porte s'ouvrit, et je vis paraître un jeune enfant qui cachait son visage avec son mouchoir.

— Que voulez-vous, mon ami? lui dis-je.

— Je veux vous voir, me répondit-on d'une voix sonore et vibrante que je connaissais trop bien.

Et, découvrant son visage, Alphonsine me dit :

— C'est moi !

Je restai éperdu.

— O mon Dieu ! lui dis-je, comment pouvez-vous avoir commis une semblable imprudence ?

— Je ne commets jamais d'imprudence. Quand je fais une démarche, j'en calcule d'avance toutes les probabilités. Ne craignez rien !

— Mais si l'on vous surprenait ici?

— On ne me surprendra pas. Et me surpren-

drait-on, on ne me reconnaîtrait pas. Ne suis-je pas bien déguisée? Voyez donc, pas le moindre embarras, pas la plus légère gaucherie dans l'attitude. Je ne parais pas avoir plus de douze ou quatorze ans.

Et Alphonsine s'était approchée de moi; un rayon de soleil, passant à travers mes volets à demi fermés, à cause de la chaleur, l'éclairait d'une vive lumière: elle m'apparaissait là comme une vision fantastique et enchanteresse. Son béret rouge, sous lequel elle avait enroulé ses beaux cheveux noirs, lui donna un air de mutinerie juvénile, et son sourire me disait assez qu'elle jouissait de la surprise qu'elle me causait.

— Me trouvez-vous bien ainsi? me dit-elle.

— Vous savez bien que je ne puis approuver un semblable déguisement. Il ne peut être, à mes yeux, qu'une suprême inconvenance.

— Je n'avais que ce moyen de parvenir jusqu'à vous, puisque les femmes n'entrent pas dans l'intérieur de cette maison.

— Et pourquoi vous obstiner à me voir?

— Pour vous dire que je vous hais, me dit-elle avec des yeux enflammés de colère.

— Vous me haïssez, Alphonsine! Vous ai-je donc donné des motifs de haine? En rompant des relations doublement coupables, n'ai-je pas mis tous les ménagements que l'affection la plus tendre a pu me suggérer? Ne l'avez-vous pas reconnu vous-même? N'avez-vous pas accepté la

position qui nous était faite? Ne suis-je pas celui de nous deux qui a le plus souffert? Vous m'avez oublié pendant un an, et vous me revenez avec des paroles de colère. Eh quoi! dans votre âme n'y a-t-il donc pas de place pour les sentiments paisibles et doux? et vous sentez-vous le cruel besoin de briser et de fouler aux pieds ce que vous avez aimé?

— Eh bien! oui; mon cœur ne peut contenir que l'amour ou la haine. Et je crois ce dernier sentiment plus fort que le premier. Quoi qu'il en soit, je vous ai aimé, et dans ce moment je vous aime peut-être encore. J'ai voulu sincèrement rompre notre liaison: je pressentais la satiété; il fallait briser le vase avant d'avoir extrait la dernière goutte du parfum qu'il contenait. La dernière aspiration de mon amour devait être un soupir de regret et non un bâillement d'ennui. Je savais que vous m'échapperiez tôt ou tard, et il ne me convenait pas d'être abandonnée. Voilà pourquoi j'accueillis bien la pieuse homélie que vous m'envoyâtes de Rome. Elle répondait à un besoin de mon esprit: elle avait de l'actualité. Vous vouliez cesser toute correspondance entre nous; cela, je ne le permis pas; il n'entrait pas dans mes idées d'abdiquer aussi vite tout empire sur vous.

J'ai cherché à m'étourdir, à vivre indifférente, à aimer encore. Je ne vous raconterai pas mes espérances et mes déceptions. Le fait est que

la flamme de la passion était usée; elle ne jetait plus que de faibles lueurs, et je n'ai trouvé personne qui me parût digne de la rallumer: j'ai pu avoir des fantaisies, je n'ai pas eu d'amour.

Enivrée d'hommages, et au milieu de l'agitation et des splendeurs qui composent la vie d'une femme de mon rang et de ma position, j'ai senti l'ennui me dévorer. L'ennui, c'est la mort. Mon médecin m'a envoyée ici. J'étais bien éloignée de croire que je vous y rencontrerais. L'impression que vous éprouvâtes en me revoyant me prouva que mon souvenir n'était pas éteint dans votre cœur, et je m'avouai que vous aviez été le seul sentiment vrai de ma vie. Mais vous avez été dur pour moi; vous avez refusé de me recevoir. Vous avez blessé mon cœur et mon orgueil: la haine a remplacé l'amour. Un accident dont les suites auraient pu m'être fatales, vous en avez peut-être entendu parler, donna tout à coup une autre direction à mes idées. Vous le savez, je suis croyante et, peut-être encore plus, superstitieuse. J'ai vu dans vos refus, dans le danger que j'avais couru, un avertissement du ciel, et j'ai pris tout à coup la détermination de commencer, à vingt-huit ans, la vie sérieuse et chrétienne que je me promettais bien de mener plus tard.

— Oh! merci! dis-je en pressant les deux mains de la comtesse dans les miennes, merci d'être venue me dire cela!

— Vraiment! ce que je vous dis vous rend heureux?

— Oui, bien heureux. C'est la paix, pour vous et pour moi, que cette résolution nous donne.

— Non, ce ne sera pas la paix pour vous! Sachez donc que je suis venue ici avec mille sentiments contradictoires. Je ne sais si c'est l'aversion ou l'amour qui m'a poussée à prendre ce déguisement, et si c'est pour vous dire: — Tu m'as repoussée et je me suis vengé; — ou bien: — Je t'aime toujours, mais malgré moi je suis ton mauvais génie. Je t'ai trahi, je t'ai perdu!

— Que voulez-vous dire, Alphonsine?

— Je veux dire que le Père ministre, auquel je me suis confessée hier, sachant que celui que je m'accusais d'avoir trop aimé appartenait à la Compagnie, m'a fait une obligation de conscience de le nommer.

— Et vous m'avez nommé au Père ministre?

— Oui. Vous le savez, mes résolutions sont toujours complètes. Je venais de dire à cet homme: — Dirigez-moi dans la voie nouvelle où je veux entrer. — Il a commandé, j'ai dû obéir. Je me vengeais de votre indifférence en obéissant, et alors cela me semblait doux.

— Sans doute il vous a demandé, dans l'intérêt de l'Ordre, l'autorisation de se servir de ce secret?

— Il me l'a demandée, et je la lui ai donnée.

— C'est pour me dire cela que vous êtes venue ici?

— Oui, c'est pour vous dire cela.

— Eh bien! que Dieu vous pardonne le mal que vous m'avez fait! A présent laissez-moi. Puissiez-vous être sincère dans votre retour à la vertu! La haine est pourtant une mauvaise voie pour arriver à Dieu. La seule grâce que je vous demande, pour prix des douleurs dont vous m'avez abreuvé, c'est de ne plus chercher à me revoir. Que nos destinées s'accomplissent, et qu'elles soient à jamais séparées! Nous pouvions, par un sacrifice douloureux mais volontaire, renoncer à notre amour et en conserver le souvenir à la fois amer et doux, vous ne l'avez pas voulu. Le souffle de votre haine a flétri tout ce qui pouvait survivre aux orages de la passion. Encore une fois je vous pardonne!

— Mais moi, je ne me pardonne pas, me dit Alphonsine d'une voix étouffée. J'ai été entraînée par je ne sais quel vertige. Moi vous haïr, grand Dieu... vous haïr! vous, mon seul, mon unique amour!...

Et cette femme, mon cher Sainte-Maure, se roula à mes pieds, comme en proie à un affreux délire. Cette femme inonda mes mains de larmes; elle fut sublime d'éloquence douloureuse et passionnée. Le vertige aussi s'emparait de moi. Tout cet amour comprimé faisait battre mon cœur avec violence. Cette femme qui venait de

me trahir, de me dénoncer, je n'eus pas la force de la repousser de mes bras. Encore une fois je fus à elle!

Vous me plaindrez, mon cher Sainte-Maure, et, je le sais, vous ne me mépriserez pas. Mais combien je me trouvai méprisable à mes propres yeux! Revenu à moi-même, après le départ de madame de Flaviac, je rappelai dans mes pensés toutes les phases de ce fatal et coupable amour. Il se fit des lueurs dans mon intelligence; et pour la première fois peut-être, je m'avouai qu'Alphonsine ne m'avait jamais aimé. Je n'avais été, dans sa vie, qu'un caprice, qu'une difficulté vaincue. Cet amour d'un religieux lui avait paru avoir une saveur, un piquant que celui d'un homme du monde ne pouvait lui offrir. Un homme du monde, que pouvait-il lui sacrifier? L'amour d'une autre femme! Mais triompher de Dieu, savoir que cette âme à jamais troublée ne chercherait le repos qu'au pied même de l'autel profané, que Dieu seul prendrait la place laissée vide: c'était là le triomphe rêvé par l'orgueil de madame de Flaviac. C'était encore l'orgueil qui l'avait conduite dans ma cellule pour ressaisir sa proie. Elle ne voulait pas lui permettre de briser elle-même ses liens.

Le lendemain je reçus d'elle cette lettre:

„A présent, tout est fini entre nous! Oubliez-moi si vous le pouvez. Je ne chercherai plus à vous revoir. Quels qu'aient été les entraînements de notre dernière entrevue, je persiste dans ma

résolution. Je trouve bon, à vingt-huit ans, de me poser en femme sérieuse. Il aurait toujours fallu en venir là, dans quelques années. Alors ce rôle eût été forcé. Pour bien le remplir, il faut l'accepter volontairement. Il y a dans les familles de Flaviac et de Salméron des traditions religieuses auxquelles je dois rester fidèle. On nous a reproché d'avoir abandonné notre drapeau politique; je vais relever plus haut que jamais notre drapeau religieux. A la cour des Tuileries, cela commence à devenir d'assez bon goût, et ceux de notre monde qui s'obstinent à bouder la royauté de Juillet et ses adhérents se rapprocheront de nous sur le terrain du catholicisme. Je vois loin dans l'avenir; il faut se préparer des rentrées, et se conduire de manière à ne jamais se trouver dans les impossibles, en face d'événements imprévus. Je deviens ambitieuse. Cette passion s'accorde à merveille avec la dévotion, et je sauvegarderai à la fois les intérêts du temps et ceux de l'éternité. J'établirai ma réputation sur des bases solides. La coquetterie ou l'amour, auraient pu la compromettre. L'amour, pourquoi le regretterais-je? il n'a été pour moi qu'une curiosité de l'esprit, un excès d'imagination; il ne m'a pas donné assez de bonheur pour en avoir même des remords.

„Vous le voyez, je vous parle avec franchise. Je n'ai été, envers vous, ni fausse ni perfide: je me monte si bien la tête, dans certaines circon-

stances, que j'éprouve tout ce que je parais éprouver. J'aurais voulu pouvoir aimer autrement: il paraît que ce n'est pas dans ma nature. Vous avez eu, de ce cœur de glace et de cette tête volcanisée, tout ce qu'ils pouvaient donner. J'ai eu des moments d'illusion: votre affection alors me paraissait nécessaire. Le hasard nous a rapprochés; je vous ai trouvé plus indépendant de moi que je ne le voulais. Vous refusâtes de me recevoir, de m'écrire. Mon orgueil fut froissé; et je ressentis la haine, sentiment bien autrement âpre et énergique que l'amour. Je n'ai pas voulu clore mon passé et entrer dans une voie nouvelle, sans ressaisir l'empire que j'avais eu jadis sur vous. Peut-être ai-je été plus loin que je ne voulais aller. En vous voyant si beau, si doux, si calme, après ce que vous pouviez appeler ma trahison, je me suis sentie prise d'une pitié profonde pour tout le mal que je vous ai fait dans le passé, pour tout celui que la découverte de notre fatal secret peut vous faire dans l'avenir. Si je vous ai aimé d'un amour sincère, c'est dans ce moment: mes larmes n'ont pas été feintes.

„Vous m'avez toujours aimée avec votre cœur; je vous ai aimé avec ma tête; vous êtes donc le seul à plaindre. D'après mes aveux, vous n'aurez pas à vous reprocher d'avoir troublé ma vie; elle a été ce que je voulais qu'elle fût: il en sera toujours ainsi. Oubliez-moi, cette fois, c'est bien sincèrement que je renonce à vous.

„Je retourne à Paris. Mon beau-père étant à Marseille, je descendrai à l'hôtel de madame de Sainte-Maure; je ne peux pas mieux me placer, pour devenir bientôt toute confite en dévotion. Au reste, vous le savez, j'aime madame de Sainte-Maure, et elle raffole de moi. On dit que son fils est le plus joli petit Jésuite que l'on puisse voir. Espérons qu'il ne rencontrera pas, sur sa route, une femme pour l'aimer trop ou pas assez."

Cette lettre, mon cher Sainte-Maure, fit tomber toutes mes illusions. Croyez-le bien, ma plus grande douleur n'est pas d'avoir été trahi, dénoncé par cette femme, d'avoir été abandonné par elle avec cette indifférence railleuse, mais de la voir enfin telle qu'elle est, d'être obligé de m'avouer que les doutes que j'ai conçus tant de fois sur son cœur et sur son caractère sont fondés. Avoir aimé un être indigne de soi est la plus amère des humiliations.

Le jour même de mon entretien avec madame de Flaviac, j'allai trouver le Père ministre. Il fut excessivement surpris de me voir aborder une question si délicate. Je dois lui rendre justice: cet homme, qui avait toujours été malveillant pour moi, changea tout à coup. Il avait appris mon secret au tribunal de la pénitence; il avait fait usage, pour l'arracher à madame de Flaviac, d'une règle de théologie aussi absurde qu'ignoble, et qui est en vigueur dans la plupart des diocèses: c'est celle qui exige que le prêtre prévaricateur

soit nommé par sa complice; l'absolution n'est qu'à ce prix. Le prêtre, bien entendu, est dénoncé immédiatement à ses supérieurs. Le Père ministre usa de la connaissance qu'il avait acquise, avec une certaine délicatesse.

— Vous savez, me dit-il, que, bien qu'il puisse m'en coûter, je suis obligé d'avertir le Père Supérieur et notre Père Général. Je le ferai avec tous les égards que l'on doit à un homme de votre caractère. Vous êtes tombé comme David, vous vous relèverez comme lui; et l'Ordre pourra toujours se glorifier de vous avoir eu pour fils.

Ce matin, mon cher enfant, le Père Supérieur m'a fait appeler. J'ai compris que les Pères Ruffin et Vermont avaient parlé; leur dénonciation ayant été prévenue est restée sans effet. J'ai reçu l'ordre de me rendre à Lyon. On m'y envoie comme Père ministre. Je ne m'attendais pas à cela.

— Le Général, m'a dit le Supérieur, veut vous relever à vos propres yeux, en vous donnant une marque de confiance. Le Père de Montgazin ne devait pas être traité comme un homme ordinaire. Tout est oublié.

Vous le voyez, je n'ai pas à me plaindre de mes supérieurs. Depuis 1828, nos maisons ont peu d'importance, et mes fonctions de Père ministre seront une sinécure; mais, comme prêtre soumis à l'ordinaire, je prêcherai dans le diocèse de Lyon et dans les diocèses voisins. Je vais me

remettre avec courage à l'accomplissement de la tâche que je me suis imposée. Après avoir fait la cruelle expérience des faiblesses humaines, je serai peut-être plus apte à les guérir.

Nous allons nous séparer; mais nos cœurs resteront unis; ils tendront vers le même but: faire le plus de bien possible. Réfléchissez beaucoup avant de vous engager définitivement dans l'Ordre. Mon existence a été trop troublée pour qu'il me soit possible d'avoir, sur lui, des données parfaitement justes. Dans ce moment, je ne veux pas, je ne dois pas juger ceux qui veulent bien m'absoudre. Avant tout, il faut me réhabiliter à mes yeux et aux leurs; il me faut redevenir fort, maître de moi-même. Alors j'aurai le droit d'examiner si la voie que nous suivons est bien la voie droite enseignée par le Christ.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

Imprimerie de R. Baist à Francfort s. M.

Imprimerie de R. Baist à Francfort s. M.

LE

# JÉSUITE

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU **MAUDIT** ET DE **LA RELIGIEUSE**.

III

PARIS, 1865.

FRANCFORT s/M., CHEZ R. BAIST, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

# LE JÉSUITE

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU MAUDIT ET DE LA RELIGIEUSE.

III

PARIS, 1865.

FRANCFORT s/M., CHEZ R. BAIST, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

# X

## Départ pour l'Italie.

Ma seconde année d'études philosophiques et scientifiques était près d'être terminée. Je regrettai beaucoup de ne pas faire ma troisième année sous la direction de mon cher professeur. Tout en se renfermant dans les règles de l'enseignement imposées par les Congrégations de l'Ordre, il trouvait le moyen d'élever notre âme, d'élargir l'horizon de nos idées, de nous apprendre à nous servir de nos facultés intellectuelles. Et quand tout dans l'institut était combiné pour faire de nous des machines, quelques paroles du Père de Montgazin nous rappelaient que nous étions des hommes.

Mais je regrettai encore bien plus l'ami que le professeur. Dans nos maisons, jamais le cœur ne peut s'épancher librement. A qui se confier? Aux supérieurs? On les redoute. A ses condisciples? Ils sont, comme vous l'êtes vous-même, pleins

de zèle et d'enthousiasme pour l'Ordre; et s'ils n'ont pas pour la délation une répugnance instinctive, invincible, — et le cas est rare, — vos confidences les plus innocentes peuvent, en raison d'une fausse interprétation, être dénoncées. Que faire? Se renfermer en soi-même; mais cette concentration absolue est contraire à l'instinct de relation qui est dans l'âme humaine; et tout ce qui contrarie, tout ce qui dérange l'équilibre des facultés et des besoins que Dieu a placées en nous, comme un don de sa toute-puissante sagesse, est un mal pour l'âme. Dans le Père de Montgazin je ne redoutais ni le supérieur ni le confident. Et puis je pouvais lui parler de ma mère, de ma mère que j'avais abandonnée, au moment de ses plus grands chagrins; de ma mère que j'avais presque oubliée pendant les ardeurs de l'initiation du noviciat. Je ne l'avais pas revue depuis trois ans; et nos lettres, par cela même qu'elles devaient être lues par le Supérieur, étaient froides et contraintes. Celles de ma pauvre mère étaient souvent tristes, désolées même. Et le Supérieur en me les remettant me disait:

— Vous n'avez donc pas su donner à votre mère „cette conviction que cherche sa tendresse pour vous, que son fils est là où Dieu l'appelle, dans l'ordre de sa volonté, dans une famille de frères qu'unit étroitement la charité de Notre-Seigneur, et qui n'ont qu'à travailler pour la gloire de Dieu?“

Alors, dans mes réponses, je présentais à ma mère ces pieuses considérations, tout en sentant bien que ce n'était pas avec de froides paroles, avec des théories de perfection religieuse, qu'on peut cicatriser les blessures faites à un cœur maternel. Aussi quelquefois, laissant toutes ces belles théories de détachement absolu, je retrouvais, pour consoler ma mère, les tendresses filiales que je lui prodiguais autrefois. Alors mes lettres étaient incriminées par mon Supérieur. — Était-ce là le langage grave et réservé d'un religieux? Toute affection humaine, si légitime qu'elle fût, ne devait-elle pas s'exprimer au point de vue des devoirs imposés par ma sainte vocation? Une mère est sans doute pour nous la première des créatures de Dieu, mais enfin ce n'est qu'une créature; notre amour ne peut lui appartenir que dans une mesure restreinte; nous sommes voués au Christ, et celui qui aime plus son père ou sa mère que lui n'est pas digne de lui.

Et mes lettres, sous ce niveau inexorable qui passe sur toutes les aspirations, sur tous les désirs, sur tous les sentiments de l'âme, redevenaient sèches et glacées, et désolaient ma pauvre mère.

Dieu prit pitié de ses angoisses maternelles, et une circonstance imprévue nous rendit quelques mois d'intimité, pendant lesquels il me fut donné de faire oublier à ma mère les chagrins que je lui avais causés.

La maladie qui s'était déclarée le jour où, malgré moi, je surpris les secrets du Père de Montgazin, n'avait pas d'abord paru grave ; mais, après le départ de mon cher professeur, ma santé, qu'on croyait à peu près rétablie, s'altéra profondément. Il y avait en moi un tel ébranlement du système nerveux, qu'il m'était impossible de suivre les exercices de la maison sans fatigue, et les médecins prescrivirent le repos le plus absolu. Ma mère apprit que j'étais malade, non par moi, car, mon mal ne paraissant pas encore dangereux, je ne lui en parlai pas dans mes lettres. Elle vint à F... pour me voir, et, secondée par les médecins, elle obtint la permission de m'emmener en Italie. On fit d'abord de grandes difficultés. Si l'air du midi de l'Italie m'était indispensable, il y avait, dans le royaume de Naples, des maisons de notre Ordre où l'on pouvait m'envoyer. En présence de cette opposition, ma mère fit valoir un argument irrésistible. Elle possédait une grande fortune personnelle; elle fit entendre aux Pères que de leur condescendance à ses légitimes désirs dépendrait la disposition de biens dont elle pouvait facilement m'enlever, ou plutôt enlever à l'Ordre, la plus grande partie. L'effet de cette menace ne pouvait être douteux. Il fut décidé que je partirais avec ma mère, et que nous passerions l'hiver dans les environs de Naples.

Ma mère retourna à Paris, dans les derniers jours d'octobre, pour régler des affaires d'intérêt

assez importantes. A la fin de la première quinzaine de novembre, nous devions nous réunir à Lyon, et de là partir pour l'Italie.

J'avoue que ce voyage, si peu prévu, me causait une joie d'enfant; mais, dans une Société où tout se commente et s'interprète, je cachais soigneusement cette impression.

Ma mère, pendant son séjour en Suisse, me parla beaucoup de madame de Flaviac. Pour elle, la comtesse était un ange, un idéal réunissant toutes les perfections. Avec un esprit supérieur, une instruction sérieuse, une imagination d'artiste, des talents remarquables, elle avait une simplicité, une naïveté qui la rendaient adorable; et puis elle était si pieuse! elle avait une foi si ardente! etc., etc.

On le comprend, d'après les révélations du Père de Montgazin, je n'avais pas besoin de connaître la disposition naturelle de ma mère à l'enthousiasme, pour rabattre beaucoup des éloges qu'elle prodiguait à la „fille de son cœur," c'est ainsi qu'elle l'appelait; et j'avais quelque peine à m'empêcher de sourire, en entendant vanter la candeur et la naïveté d'Alphonsine. La délicatesse me faisait un devoir de me taire, et je me taisais.

La seule perfection que ma mère n'accordât pas à sa favorite, c'était la beauté. Elle avait, disait-elle, les plus beaux yeux du monde, mais

une petite figure chiffonnée très-piquante, et voilà tout.

Pendant son séjour à F***, ma mère reçut plusieurs lettres de la comtesse. Dans la dernière, datée du 2 octobre, madame de Flaviac annonçait que son mari revenait en France; et, pour le voir quelques jours plus tôt, elle partait pour Bruxelles; le comte devait y rester près d'un mois.

Cette lettre était un chef-d'œuvre de passion conjugale. Ma mère, en me la lisant, était tout attendrie. Madame de Flaviac exprimait à „sa chère mère adoptive“ tous ses regrets de ne pas se trouver à Paris au moment de son arrivée. „Dieu seul, ajoutait-elle, sait quand je vous reverrai. Si M. de Flaviac n'obtient pas la position qu'il désire, et qui le fixerait en France, s'il est encore envoyé en mission, certainement rien ne m'empêchera de le suivre n'importe où il ira. Il m'est impossible de supporter davantage les douleurs de ces longues séparations.“

Certes ma pauvre mère ne pouvait pas soupçonner la sincérité de cette Pénélope moderne, mais j'avoue que son enthousiasme pour elle me causait parfois une véritable irritation.

## XI

### Une surprise.

J'arrivai à Lyon le 12 novembre, ainsi qu'il en avait été convenu avec ma mère. J'allai nécessairement descendre dans une de nos maisons, celle où le Père de Montgazin était Père ministre. Le lendemain, je reçus une lettre de ma mère. Un événement imprévu, me disait-elle, la forçait de différer son départ de huit jours. Elle était extrêmement contrariée; mais il s'agissait de rendre un service à la personne qu'elle aimait le plus au monde après moi, à la comtesse de Flaviac; elle n'avait pu s'y refuser.

Ce retard, loin de me déplaire, me fut très-agréable: il me donnait toute une semaine à passer avec mon cher Père de Montgazin. Je le trouvai toujours mélancolique, mais très-calme. Nous ne prononçâmes pas le nom d'Alphonsine. Je compris qu'il voulait éloigner, autant que possible, un souvenir dangereux, et je me gardai bien de lui dire que la prolongation de mon séjour à Lyon tenait à des causes dans lesquelles madame de Flaviac se trouvait intéressée.

Ces huit jours passèrent rapidement. Je reçus une lettre qui m'annonçait l'arrivée de ma

mère pour le 20, à dix heures du soir. Le lendemain, à huit heures, nous partirions pour Marseille.

L'heure était trop avancée pour que je me trouvasse à l'hôtel au moment où ma mère y arriverait; il aurait fallu une permission, et, devant partir le lendemain, je ne voulus pas la demander.

Le matin, quand je me rendis à l'hôtel, le Père de Montgazin, qui désirait voir ma mère, m'y accompagna. La voiture de voyage était déjà dans la cour tout attelée, et le cocher nous dit que madame la marquise de Sainte-Maure prenait une tasse de café dans la salle des voyageurs. Nous entrâmes dans cette salle, et là nous trouvâmes ma mère déjeunant avec... la comtesse de Flaviac.

Sa petite taille, son teint bistré, la flamme qui s'échappait de ses grands yeux noirs, me la firent reconnaître. D'ailleurs, la pâleur, le trouble de mon ami me le disaient assez: c'était bien elle! Ma mère, en nous présentant l'un à l'autre, m'apprit que la comtesse faisait avec nous le voyage d'Italie.

Ma mère aimait beaucoup le Père de Montgazin: elle fut charmée de le revoir. Celui-ci, après avoir salué respectueusement, mais froidement, madame de Flaviac et causé quelques instants avec ma mère, prétexta une affaire pressante et nous quitta.

Nous montâmes en voiture, et là j'appris que madame de Flaviac était restée quinze jours à Bruxelles, auprès de son mari. Celui-ci, au lieu de l'ordre de se rendre à Paris, avait reçu une lettre du ministre des affaires étrangères, qui lui donnait une mission spéciale pour Saint-Pétersbourg, mission toute confidentielle, devant nécessairement le conduire au poste, si désiré, d'ambassadeur auprès d'une grande puissance. La comtesse voulait suivre son mari; mais depuis qu'elle était à Bruxelles, elle avait été constamment souffrante, et le médecin consulté déclara que le climat glacial de la Russie serait mortel pour madame de Flaviac, que ses poumons étaient déjà dans un état d'irritation très-inquiétant, et que l'air chaud des contrées méridionales pouvait seul arrêter les progrès du mal. Cette prescription du médecin mit la comtesse au désespoir; elle voulait tout braver, disait-elle, pour suivre son mari. Celui-ci alors déclara qu'il donnerait plutôt sa démission que de permettre qu'elle exposât sa vie pour le suivre en Russie. La comtesse ne voulut pas accepter ce sacrifice, elle céda. M. de Flaviac, sachant que ma mère partait avec moi pour Naples, lui demanda d'emmener Alphonsine avec elle en Italie. Ma mère aimait trop „sa fille adoptive" pour refuser, et, aussitôt après le départ du comte pour Saint-Pétersbourg, madame de Flaviac vint rejoindre ma mère à Paris, et elles partirent ensemble.

Tout ceci me fut raconté par ma mère. J'avoue que j'éprouvais une certaine curiosité au sujet de la comtesse de Flaviac. Je n'aurais pas été fâché de me rencontrer avec elle pour quelques heures; mais me trouver en relations intimes avec elle, la voir en tiers entre ma mère et moi, cela m'était excessivement désagréable; et certes, si j'avais pu prévoir un incident semblable, j'aurais refusé de faire le voyage.

Arrivés à Marseille, où nous nous arrêtâmes deux jours, je trouvai à la poste une lettre du Père de Montgazin.

„Prenez bien garde, m'écrivait-il, de laisser soupçonner à cette femme que vous connaissez son secret; et, pour éviter cela, croyez-le, il ne suffira pas de vous taire. Son regard peut atteindre les dernières profondeurs de l'âme et y lire ce qu'elle a intérêt de connaître. Ne m'en parlez jamais dans vos lettres. Je ne veux plus me ressouvenir d'elle qu'à l'autel; partout ailleurs, je veux, je dois l'oublier. Ne craignez rien pour notre correspondance, comme Père ministre, j'ai le *sigillum*, et notre Provincial est incapable de décacheter sournoisement mes lettres. Dans toutes nos maisons, soit en France, soit à l'étranger, je ne connais pas quatre supérieurs desquels je puisse en dire autant."

La santé de madame de Flaviac m'inquiétait peu. Sa pâleur n'était nullement maladive, et la

petite toux sèche qu'elle faisait entendre régulièrement, deux ou trois fois par heure, ne me paraissait pas naturelle; et, bien qu'elle crachât, disait-elle, le sang tous les matins, je persistai à croire que ma poitrine était beaucoup plus malade que la sienne.

Nous ne restâmes que huit jours à Rome. Je vis le souverain Pontife, et je passai ces huit jours à ce *Gesù* où devaient s'accomplir plus tard les événements de ma vie de religieux. J'appris par hasard que madame de Flaviac avait fait une visite à notre Général. Elle cacha à ma mère cette circonstance, et je n'en parlai pas non plus. Je ne voulais pas porter dans ce monde, où je rentrais pour quelques jours, les habitudes de délation et d'inquisition du Jésuite.

— Madame de Flaviac va à Naples avec madame la marquise de Sainte-Maure? me dit un jour l'Assistant pour la France, le Père Rozaven.

— Oui, mon révérend Père.

— C'est une personne très-pieuse.

— Elle paraît du moins telle, mon Père.

— On doit croire qu'elle est ce qu'elle paraît être, me dit le Père Rozaven.

Je m'inclinai sans répondre.

— Vous savez, me dit-il, que sa famille nous est toute dévouée. Hélas! il en est de cette noble famille des Flaviac comme de tant d'autres qui s'éteignent tous les jours en France. La comtesse, mariée depuis plusieurs années, n'a pas

d'enfants, et l'immense fortune du marquis de Flaviac appartiendra à son neveu, le baron de Flaviac. Celui-ci n'a lui-même qu'un héritier, un enfant de neuf ans; le baron est voltairien. Son fils sera élevé dans les colléges de l'Université; ce sera un impie comme son père. Il ne conservera certes pas les traditions politiques et religieuses de ses ancêtres, et nous aurons en lui un ennemi plutôt qu'un ami.

— Il me semble, mon Père, que le comte de Flaviac, en acceptant le gouvernement de Juillet, en se mettant à son service, n'a pas tenu beaucoup aux traditions de sa famille.

Je savais que le Père Rozaven, enfant de cette Bretagne qui a fait tant de sacrifices à la cause de la légitimité, avait vu avec une profonde douleur la chute de la branche aînée des Bourbons, et je n'étais pas fâché de le mettre en demeure de me dire sa pensée sur la défection des Flaviac.

— Il y a des circonstances, me dit le Père assistant, où l'on doit abandonner quelque chose au flot qui nous entraîne, afin de conserver ce qu'on a de plus précieux. Il fallait, dans l'intérêt de notre Société en France, avoir au sein du corps diplomatique un homme qui fût complétement à nous; cet homme, c'était le comte de Flaviac. Beaucoup de ses confrères dans la diplomatie faisaient partie de nos Congrégations; mais seul le comte était attaché à notre Ordre

par les liens de l'affiliation. Il y a une cause plus sainte que celle d'une dynastie : c'est celle de la religion et de la Société à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir. Le Père Rozaven, le frère de Sainte-Maure peuvent conserver leurs sympathies, croire que la prospérité de la France est attachée à telle ou telle forme gouvernementale ; mais tout doit s'arrêter là. Leurs opinions ne sauraient leur créer des devoirs, car la ligne politique qu'ils voudraient suivre pourrait ne pas être celle de la Compagnie. Souvenez-vous, mon cher enfant, qu'une fois le seuil du *Gesù* franchi, on n'est plus Italien, Français, Allemand, Russe : on est Jésuite, rien que Jésuite. Nos *affiliés* sont soumis à cette loi. Je blâmerais le comte de Flaviac, s'il n'eût pas renoncé, en se donnant à nous, à l'exercice de sa volonté ; je le loue, au contraire, d'avoir sacrifié ses affections personnelles, pour rester fidèle, avant tout, au glorieux étendard de saint Ignace.

En me rappelant ces paroles, que je trouvais alors admirables, je me suis dit, plus tard, que ce n'est pas en vain que l'on reproche aux Jésuites de n'avoir pas de patriotisme et d'être des étrangers dans leur pays ; amis du gouvernement, si ce gouvernement consent à se laisser guider par eux ; ennemis implacables, s'il veut au contraire marcher en dehors de leur programme politique et religieux. Comment pourrions-nous inspirer à nos élèves l'amour de leur patrie, le dé-

sir de la voir libre et florissante, puisque, pour nous, le mot patrie ne peut plus avoir aucun sens? Nous ne rêvons que les splendeurs de la patrie idéale, les nationalités courbées sous le joug de la théocratie, la monarchie universelle voulue par Grégoire VII. Les Jésuites se croient encore assez forts pour réaliser cette utopie dans un avenir plus ou moins prochain. Moins ils seront citoyens dans le monde actuel, plus ils accéléreront le moment du règne futur où le Pape sera roi absolu de toute la terre, avec le Général des Jésuites comme maire du palais. Toutes les institutions qui se trouvent, en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Amérique, etc., en opposition avec ce plan doivent être combattues par les fils de Loyola. Devant le drapeau rouge de saint Ignace, tous les drapeaux doivent s'incliner.

Le Père Rozaven me recommanda d'avoir les plus grands égards pour la comtesse de Flaviac. Je me rappelai que les mêmes prescriptions avaient été faites au Père de Montgazin, au sujet de cette femme. Je me promis bien de m'en tenir avec elle aux exigences de la plus stricte politesse. Madame de Flaviac m'inspirait une répulsion invincible, et je suis sûr que, ne sachant rien de son passé, cette répulsion eût été la même.

Nous arrivâmes à Naples et nous nous établîmes à Pouzzoles, dans une villa située au milieu d'un bois d'orangers, entourée de trois côtés

par de hautes murailles. Des rochers, sur lesquels la mer venait se briser, complétaient la clôture de notre habitation. Je n'aurais jamais pu rêver une plus délicieuse solitude.

J'avais prévenu ma mère que je voulais mener à la villa, autant que cela me serait possible, la vie d'un religieux. Ma mère était trop pieuse pour contrarier là-dessus mes idées. Il fut convenu que je lui donnerais une grande partie de la matinée; c'était le moment où elle était seule. Madame de Flaviac, toujours souffrante, disait-elle, déjeunait dans son appartement et ne paraissait dans le salon qu'à midi. Le reste de la journée, je travaillais dans ma chambre. Je dînais avec ma mère et madame de Flaviac, quand elles étaient seules. De nombreuses visites affluaient, le soir, à la villa: on y voyait des voyageurs de distinction, des hommes de l'aristocratie napolitaine, des prêtres, des évêques, des supérieurs d'ordres monastiques, ce qui donnait à ces réunions un caractère semi-mondain, semi-religieux, que j'aurais aimé à observer, si les ordres précis de mes supérieurs n'avaient pas été un obstacle à ce désir. Je ne m'y trouvai que quatre ou cinq fois, et cela par ordre du Provincial de Naples, qui, ces jours-là, était un des convives de ma mère.

J'aimais ma solitude, et il m'en coûtait peu de suivre scrupuleusement la ligne de conduite qu'on m'avait tracée. Les confidences du Père de Mont-

gasin avaient jeté du trouble dans mon esprit. Je regardais comme des tentations les pensées qu'elles m'avaient suggérées, et ces tentations il fallait les vaincre. Convaincu que ma vocation était d'inspiration divine, je voulais plus que jamais y persévérer. J'avais pris le Provincial de Naples pour mon directeur. Cet homme était le mysticisme incarné; il me remit aux exercices de saint Ignace, et, sous son influence, reprenant ma première ferveur, je me trouvai plus attaché que jamais à la Compagnie de Jésus.

Six semaines après notre arrivée, madame de Flaviac annonça à ma mère, avec des transports de joie, la cessation de cette longue stérilité qui avait tant désolé son beau-père et son mari. Elle avait la certitude d'être enceinte, et elle était persuadée qu'elle devait ce bienfait de la Providence à l'intercession de la sainte Vierge. Elle avait fait une neuvaine à je ne sais plus quelle Vierge noire miraculeuse, et ses prières avaient été exaucées.

Ma mère avait beaucoup de piété, mais elle n'était pas superstitieuse; elle plaisantait souvent sa chère Alphonsine sur sa prédilection pour les Vierges noires, et lui demandait quelle supériorité elles pouvaient avoir sur les Vierges blanches.

Madame de Flaviac défendait avec beaucoup d'esprit sa Vierge noire, qu'elle prétendait avoir été sculpté par saint Luc. Du reste, elle aimait

à soutenir les assertions les plus paradoxales; plus une chose était absurde, plus Alphonsine mettait de chaleur à la soutenir, tout en mêlant dans la discussion quelques traits piquants et railleurs; si bien qu'on se demandait quelquefois si elle parlait sérieusement, ou si elle se moquait la première des absurdités auxquelles elle prétendait croire.

Ma mère parlait souvent du Père de Montgazin, qu'elle aimait beaucoup. La première fois que ce nom fut prononcé devant la comtesse, je me trouvai très-embarrassé; j'osais à peine lever les yeux. Je ne voulais pas avoir l'air de m'apercevoir du trouble et de l'embarras que je lui supposais. Je m'aperçus bientôt que mes délicatesses étaient superflues; le nom du Père de Montgazin ne semblait lui rappeler aucun souvenir pénible ou humiliant. Depuis, elle parla souvent la première du *beau Jésuite*, de ses succès à Marseille, de l'enthousiasme des Provençales pour lui, et tout cela d'une voix calme et assurée. Il eût été impossible, à tout autre qu'à moi, de s'imaginer que cette femme avait troublé l'existence de ce prêtre dont elle parlait avec tant de désinvolture; et parfois j'étais tenté de croire qu'elle avait perdu tout souvenir du passé. La comtesse de Flaviac, qui affichait une dévotion exaltée, qui se mettait de toutes les confréries, qui portait, disait-elle, deux scapulaires et je ne sais combien de médailles, ne me paraissait pas avoir le moindre repentir de ses

fautes, pourtant si récentes; elle affectait même un rigorisme outré à l'endroit des femmes coupables, que ma mère, elle si parfaitement honorable, essayait de modérer, en lui disant que l'indulgence sied bien à la vertu.

Quant à moi, je trouvais dans les diatribes de madame de Flaviac contre les pécheresses, ce qu'il m'est impossible d'excuser, l'hypocrisie et l'effronterie.

L'hiver s'était écoulé; il avait été pour nous un délicieux printemps, et ma santé s'était complétement rétablie. Madame de Flaviac n'avait pas décidément, et de l'avis des meilleurs médecins de Naples, d'autre maladie que celle des incommodités inséparables de l'état où elle se trouvait. Elle recevait de son beau-père lettres sur lettres; il lui demandait avec instances de venir faire ses couches à Marseille. Les médecins ne s'y opposant pas, madame de Flaviac parut disposée à se rendre aux désirs de ce vieillard, qui avait pour elle une tendresse aveugle, et il fut décidé que nous partirions dans les premiers jours d'avril. Madame de Flaviac serait dans le septième mois de sa grossesse. La mer la fatiguant extrêmement, nous devions revenir par terre, à petites journées, et arriver à Marseille dans les premiers jours de mai.

Les quatre mois qui s'étaient écoulés n'avaient pas fait disparaître l'antipathie que j'éprouvais pour la comtesse. Je crois que cette antipathie

était partagée. Il me semblait reconnaître dans les paroles qu'elle m'adressait quelque chose d'hostile. Je crois qu'elle haïssait en moi l'ami du Père de Montgazin, et qu'elle avait deviné que son secret m'était connu. Ma mère ne s'apercevait pas de l'antagonisme qui existait entre sa fille adoptive et moi ; elle attribuait notre froideur mutuelle à la réserve que notre âge semblait exiger. C'était pour elle une question de convenance, et rien de plus. Le fait est que je ne pouvais me défendre du vague pressentiment que cette femme serait aussi mon mauvais génie, que ma destinée serait inséparable de la sienne, et quelle serait la cause première des plus grandes douleurs que j'étais destiné à éprouver.

---

## XII

### Position embarrassante pour un jeune Jésuite.

Nous étions arrivés au 8 avril. Le printemps était dans toute sa splendeur, et l'air pur et vivifiant de notre villa avait achevé de rétablir ma poitrine fatiguée. Dans cette chère solitude, rien n'avait troublé ma vie. C'est là que j'ai goûté complétement le bonheur de la paix de l'âme. Ces

quelques mois avaient achevé de faire renaître, entre ma mère et moi, cette tendre intimité que mon cruel abandon avait altérée. Je témoignai à ma mère tant d'affection, je lui répétai si souvent qu'après Dieu elle serait tout dans ma vie et n'aurait jamais de rivale dans mon cœur, qu'elle accepta, sa grande piété aidant, le sacrifice que je lui avais imposé. Le Père de Montgazin l'avait déjà rassurée sur la crainte de me voir un jour envoyé, par mes supérieurs, dans les missions de l'Amérique ou de l'Asie, et elle me disait : — S'il ne t'est pas permis de venir me trouver, moi je serai toujours libre de fixer mon séjour là où l'on t'enverra. — Enfin ces quelques mois resserrèrent encore les liens sacrés qui unissent une mère à son fils, et, pour cela, je les bénis et je remercie Dieu de me les avoir accordés.

J'ai à raconter à présent la singulière aventure qui a eu sur ma vie une si grande influence. Elle a été le principe de mes joies les plus intenses, les plus pures et de mes douleurs les plus amères. J'éprouve, je l'avoue, un certain embarras en commençant le récit d'un événement très-sérieux, mais qui, il faut en convenir, avait bien son côté burlesque.

Le jour de notre départ était fixé au 10 avril. Nos amis nous avaient fait leurs adieux, et ma mère, depuis huit jours, ne recevait plus personne. J'avais cru devoir lui donner cette dernière semaine tout entière. Je fis trêve à mes études et à

ce que madame de Flavinc, appelait ma claustration au milieu du siècle. Je me trouvai ainsi en rapports plus intimes avec la comtesse que je ne l'avais été pendant les quatre mois que nous avions passés dans le royaume de Naples; et, tout en conservant contre elle des préventions trop bien fondées, je compris qu'à moins de la connaître comme je la connaissais moi-même, il était presque impossible de se soustraire à la fascination qu'elle exerçait sur ceux qui l'approchaient. Pour moi, je savais que tout était factice en elle; ce n'était à mes yeux qu'une admirable actrice; mais quelle illusion dans son jeu! quel naturel! Quand elle jouait son rôle de vertu irréprochable et même intolérante, d'épouse fidèle et passionnée, je n'étais pas sa dupe: je savais qu'elle jouait un rôle, et voilà tout. Mais quand elle parlait religion, amour de Dieu, dévotion à la sainte Vierge; quand elle affirmait qu'elle croyait non-seulement aux miracles consignés dans les livres saints, mais encore à ceux qui ne reposent que sur la plus faible autorité, le témoignage d'une bonne femme bien ignorante, par exemple; quand je la voyais passer quelquefois une heure en méditation dans notre oratoire et prendre la pose la plus séraphique, j'avais besoin de me rappeler sa lettre au Père de Montgazin, de savoir que cette haute dévotion était un parti pris d'avance, pour ne pas la croire sincère. Et puis idées superstitieuses, exagérations des pratiques du catholicisme, etc., tout cela était

énoncé avec un esprit si charmant, si brillant, si original, avec un accent si profondément convaincu, que j'étais tenté de me demander si cette femme, après avoir pris la religion comme une position honorable, n'avait pas été frappée par ce qu'il y a de divin dans l'idée chrétienne, et si Dieu n'avait pas, par un miracle de sa grâce, changé un calcul de l'esprit en entraînement de cœur? Mais je me disais: — Non, non, tout cela n'est pas vrai. Comédie! comédie! Rien de plus. Le manteau de la religion lui était utile, elle s'en est revêtue; elle s'y drape avec grâce, et tout sévère qu'il est, elle peut se dire qu'il lui va bien: elle sait le porter, et je dirais presque qu'elle a inventé la coquetterie de la dévotion.

Mais les thèses que madame de Flaviac soutenait avec le plus de charme étaient celles d'un amour maternel exalté. Ayant perdu pendant longtemps l'espoir d'être mère, elle était ivre de bonheur, en pensant à cet enfant qu'elle pourrait bientôt presser dans ses bras. Elle chantait les airs avec lesquels elle le bercerait, elle avait des élans de sensibilité passionnée pour ce petit être, qui n'était encore qu'un doux espoir, qui attendrissaient ma mère et dont j'étais moi-même ému, ou bien d'adorables enfantillages qui nous faisaient sourire. Cette femme, me disais-je, n'a su être ni épouse, ni amante, mais elle sera purifiée par l'amour maternel. J'ai tellement besoin d'éprouver le sentiment de la bienveillance, que

je m'attachai à cette pensée; elle me rendait madame de Flaviac moins odieuse.

Je remarquai que, dans ses rêves sur l'avenir de son enfant, elle supposait toujours qu'elle aurait un garçon.

— Mais si vous avez une fille? lui dis-je un jour.

— Une fille? me répondit-elle, comme si je lui eusse parlé de la chose du monde le plus en dehors du possible; une fille! avoir une fille! Allons donc! Quelle singulière idée avez-vous là! Je serais au désespoir d'avoir une fille.

— Oh! ma chère enfant! Que dites-vous? s'écria ma mère; vous n'y pensez pas.

— Dites que je n'y avais jamais pensé, et vous aurez dit vrai. C'est votre fils qui vient de me présenter cette affreuse idée. Que dirait mon beau-père, que dirait mon mari, si je ne leur donnais pas un héritier des Flaviac? Mais j'éprouverais la plus cruelle des déceptions, si j'avais une fille! C'est un fils que j'ai demandé à la sainte Vierge, c'est un fils qu'elle m'accordera.

La veille de notre départ, ma mère, qui aimait à faire, le matin, de longues courses à pied, me proposa de parcourir les environs de cette délicieuse villa que nous allions quitter, non sans regret. Jamais ma mère n'avait été plus tendre pour moi.

— Tu as voulu séparer nos destinées, me dit-elle. Il m'eût été bien doux de voir perpétuer

en toi la race des Sainte-Maure. Dieu t'appelait à lui, je devais me soumettre. Mais, si tu étais entré dans le clergé séculier, je n'aurais pas craint d'être à jamais séparée de mon fils. Tu ne sais pas ce que j'ai souffert durant ces trois années de probation pendant lesquelles je n'ai pu te voir.

— Je vous écrivais, ma mère.

— Ah! mon cher enfant, tes lettres étaient à la fois un bonheur et une douleur. C'était ton souvenir qui m'arrivait; c'était un témoignage de ce respect qu'un fils bien né doit à sa mère; c'était l'accomplissement du quatrième commandement: „Tu honoreras.“ Une mère veut plus qu'être honorée et respectée, elle veut être aimée; et je ne trouvais pas le cœur de mon fils dans ses lettres. Que de larmes amères j'ai versées en les lisant! Je t'avais toujours vu si bon, si affectueux, si caressant! Je ne te reconnaissais plus. Quelquefois un mot me rappelait l'amour que tu avais eu jadis pour moi, et je baisais ce mot béni en disant: Merci, mon Dieu! mon fils m'aime encore.

— Je vous l'ai déjà dit, chère maman, mes lettres, les vôtres étaient lues, commentées.

— Oui, oui, je le sais, et je ne t'accuse plus. On te faisait un crime de donner trop d'expansion à ta sensibilité, même envers ta mère. Il vaudrait peut-être mieux développer les seules affections que le prêtre, le religieux puissent

éprouver légitimement que de chercher à les étouffer. Et, d'ailleurs, on ne détruit pas ce besoin d'aimer que Dieu a mis dans l'homme, qu'il a dû y mettre, puisqu'il est venu sur la terre pour nous dire: „Aimez-vous.“ Si l'on reussissait, on aurait détruit l'œuvre de Dieu, et ce serait un crime.

— Soyez bien assurée, chère mère, que la vie du religieux n'a pas affaibli l'amour que j'ai pour vous. Si dans un moment d'exaltation j'ai perdu le sentiment de mes devoirs de fils, je n'ai pas attendu de sentir mon cœur réchauffé au contact du vôtre pour m'en repentir.

— Je le sais, mon fils; il y a déjà longtemps que je t'ai pardonné. Tu le vois, bien que je sache que tes vœux ne sont pas encore irrévocables, je ne te demande pas de renoncer à la carrière que tu as embrassée. Je serais heureuse, bien heureuse, de ton retour; mais enfin j'accepte le fait accompli, et mes bénédictions maternelles te suivront partout.

Nous marchions depuis longtemps; ma mère commençait à être fatiguée: nous entrâmes dans une petite maisonnette de pêcheurs, et nous nous y reposâmes quelques instants. Il y avait là deux femmes, l'une déjà âgée et l'autre dans tout l'éclat de la force et de la jeunesse. Celle-ci nourrissait un petit enfant de trois ou quatre mois. Ma mère aimait beaucoup les enfants: elle se mit à caresser celui-là, qui était fort beau, tout en cau-

sant avec les deux femmes. La plus âgée se plaignit de son excessive pauvreté: son gendre gagnait à peine de quoi les faire vivre. L'intérieur de cette habitation annonçait en effet la misère. Il y régnait pourtant un ordre, une propreté qu'on rencontre rarement, en Italie, dans les habitations du peuple. Cela seul donna à ma mère une opinion favorable de ces deux femmes. Elle remarqua aussi l'union qui semblait régner entre elles. La bonne vieille était fière de la beauté de sa fille, et quant au marmot, elle en était folle. — Voyez comme il est fort, disait-elle à ma mère. Oh! la Francesca! elle en nourrirait deux sans se gêner. On le lui a proposé plusieurs fois; mais il aurait fallu quitter son mari, sa mère; cela n'était pas possible: mieux vaut vivre misérables ensemble que riches et séparés. Et après tout la Madone, saint Janvier et saint Pierre, le patron de la barque de Giuseppe, ne nous ont pas encore laissés manquer de pain.

Ma mère, bien reposée, quitta la cabane; mais, en s'en allant, elle glissa une pièce d'or dans les vêtements du beau *bambino*.

Le soir, en nous mettant à table, nous dîmes avec un sentiment de tristesse: — Voilà le dernier repas que nous ferons dans cette chère villa. — Ma mère avait, depuis deux jours, congédié tous ses domestiques italiens. Nous n'avions ce jour-là, à Pouzzoles, qu'un cuisinier napolitain et sa fille, qui travaillait habituellement à la lingerie.

Notre cocher français avait demandé à ma mère la permission d'aller à Naples, avec sa femme, pour assister à je ne sais plus quelle fête; il ne devait revenir que le lendemain matin. Nous étions donc à peu près seuls.

A peine notre repas était-il commencé, que madame de Flaviac devint excessivement pâle.

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, je souffre horriblement!

Ma mère s'élança vers elle pour la secourir. La douleur se calma; mais bientôt elle revint avec une telle intensité, qu'il fallut conduire la comtesse dans sa chambre.

Quelques instants après, ma mère rentra dans le salon. Elle me dit que la comtesse se trouvait mieux. Elle dîna à la hâte, pour aller la retrouver. Je montai dans ma chambre, qui était située au-dessus de celle de madame de Flaviac, et je me mis au travail. J'entendais marcher dans la chambre de la comtesse, et je distinguais même de douloureuses plaintes. Trois heures se passèrent ainsi. Il était dix heures du soir; je n'entendais plus rien au-dessous de moi.

Tout à coup on frappa à ma porte. J'ouvre; c'était ma mère, mais émue, tremblante, le visage bouleversé. Connaissant son attachement pour madame de Flaviac je crus celle-ci dangereusement malade.

— Descends, me dit ma mère, je ne puis pas

quitter cette malheureuse Alphonsine; descends; il faut que je te parle, que je te consulte.

Je suivis ma mère dans sa chambre; elle était attenante à celle de madame de Flaviac.

Ma mère entra chez la comtesse en me disant:

— Attends-moi là.

Une portière seule séparait les deux pièces; ma mère et son amie parlaient avec vivacité; il y avait évidemment une discussion entre elles, et j'entendis ma mère dire:

— Alphonsine, ayez confiance en moi. Il m'est impossible d'agir autrement. L'isolement dans lequel nous nous trouvons nous favorise. A présent, il vous faut du repos; je vais envoyer le cuisinier chercher le docteur C...

— Non, non, s'écria madame de Flaviac.

— Il le faut absolument, ma pauvre enfant!

— Alors donnez-moi une plume, de l'encre et du papier; je veux écrire deux mots au Provincial: il m'enverra son médecin.

— Mais je puis écrire pour vous.

— Non, chère marquise, n'écrivez pas. Le Provincial sait déjà... Non, je veux écrire moi-même.

— Allons! calmez-vous; écrivez deux lignes seulement. Je vais raconter tout à mon fils; je vous le répète, il le faut absolument.

Et, revenant à moi, ma mère m'entraîna à l'autre extrémité de la chambre et me dit:

— Je t'avoue, mon cher fils, que j'éprouve un grand embarras pour te dire ce qui vient de se passer.

— Que s'est-il donc passé?

— Cette malheureuse Alphonsine est perdue, si nous ne trouvons pas le moyen de cacher cette triste aventure.

— Expliquez-vous, chère mère, je ne vous comprends pas; quelle aventure faut-il cacher?

— O mon Dieu! qui se serait imaginé une chose semblable? dit ma mère, qui, dans son trouble, ne s'apercevait pas qu'elle répondait à sa propre pensée, et qu'elle me laissait dans l'incertitude.

— Voyons, ma bonne mère, lui dis-je en lui prenant les mains, revenez à vous. Madame de Flaviac est-elle donc dans un danger imminent, puisque vous parlez d'envoyer chercher un médecin?

— Alphonsine est aussi bien qu'elle peut l'être à présent. Tout s'est bien passé. Et en si peu de temps! Heureusement je n'ai pas perdu la tête, et vraiment on la perdrait à moins... Mais j'avoue... qu'à présent il se fait en moi une réaction qui me rend incapable de m'expliquer comme je le voudrais...

Et ma pauvre mère agitée d'un tremblement nerveux, se laissa tomber sur un fauteuil en fondant en larmes.

Il y avait sur la cheminée un flacon d'eau de

fleurs d'oranger; j'en mis quelques gouttes dans un verre avec de l'eau et du sucre. Dans ce moment j'entendis deux ou trois faibles cris venir de l'appartement de madame de Flaviac. Ce n'était pas elle qui gémissait ainsi... Je compris tout; mais ma stupéfaction fut si grande, que je laissai tomber le verre que je tenais à la main.

— Mon Dieu! ma mère! dis-je, cela est-il possible?

— Malheureusement ce n'est que trop possible, Alphonsine vient d'accoucher d'une fille.

— Mais elle n'était grosse que de six mois. Comment l'enfant peut-il vivre?

— Ne te hâte pas de condamner la comtesse; je te jure qu'elle n'est pas coupable. Elle m'a tout confié: son enfant est né au septième mois. Si cette grossesse avait suivi le cours ordinaire de neuf mois, la pauvre femme n'eût pas été compromise. Mais, bien que la petite créature qu'elle a mise au jour soit très-délicate, il est à croire qu'elle vivra; et pour le comte de Flaviac, pour le monde, pour moi-même, hier Alphonsine n'était grosse que de six mois; et vraiment elle était encore si mince, qu'il était impossible de supposer qu'elle fût plus avancé dans sa grossesse.

J'avoue que je ne saisissais pas encore très-bien les calculs de ma mère; seulement je voyais que la position était des plus critiques.

Madame de Flaviac avait eu le talent, ou plutôt

l'audace de fabriquer tout un roman dans le genre héroïque, pour expliquer à ma mère la naissance de l'enfant. Ma mère avait promis le secret; mais par quelques mots qui lui échappèrent sur „l'aventure étrange“ et sur „la malheureuse et innocente victime,“ je compris que ce roman devait être aussi intéressant que compliqué, et que l'honneur de madame de Flaviac sortait sain et sauf de son récit.

Ma mère avait infiniment d'esprit; mais la vivacité de son imagination nuisait quelquefois à la solidité de son jugement. Les personnes qu'elle aimait exerçaient sur elle un tel empire, qu'il ne lui était pas possible de les juger, et sa crédulité pour tout ce qu'elles avaient intérêt à lui persuader était quelque chose d'inimaginable.

La comtesse, avec raison, comptait sur cette disposition bienveillante de ma mère. Quant à moi, quelques minutes de réflexion firent jaillir la lumière dans mon esprit. Mais je n'eus pas la tentation de dévoiler un secret où l'honneur de mon ami le plus cher était intéressé. Je laissai ma mère dans toutes ses illusions.

— Il est évident, me dit-elle, que nous ne pouvons partir demain, et que cette pauvre petite fille ne peut rester ici: car il faut sauver l'honneur d'Alphonsine. Comment y arriverons-nous? Je n'en sais rien encore. Il faut commencer par cacher à présent l'événement à toutes les personnes de la maison, et nous prendrons une détermina-

tion ensuite. Heureusement mon cocher et sa femme ne reviendront ici que demain matin. Nous avons le temps d'agir.

— Agir! Et que pouvons-nous faire?

— Écoute-moi bien: la chaumière où nous sommes entrés ce matin est très-isolée. Pars à l'instant, porte cette petite fille à ces pauvres femmes.

— Mais, ma mère, vous n'y pensez pas! Moi, me charger d'un semblable message?

— Songe donc que dans cette maison on ne te connaît pas, et je ne puis me confier qu'à toi. Cette femme ne doit garder l'enfant que pendant quelques jours. Tu lui donneras tout de suite une assez forte somme, et tu lui promettras le double, tout ce qu'elle voudra, pour obtenir le secret.

J'avoue que la situation me semblait bizarre; et, indépendamment des idées que j'avais reçues dans mon éducation cléricale, je devais trouver étrange de jouer un rôle dans cette aventure romanesque. Je ne pouvais refuser à ma mère le service qu'elle me demandait. Je lui objectai cependant que je n'avais pas d'autre costume que mon habit religieux, et que je craignais de paraître ainsi devant ces femmes et devant le mari, qui serait là sûrement. Cela pourrait faire naître, dans l'esprit de ces braves gens, des idées peu avantageuses. Pour moi personnellement, cela m'importait peu; sans doute je ne les reverrais

jamais ; mais je tenais à ne pas jeter l'opprobre sur l'habit que je portais.

Ma mère sourit et me dit :

— Si tu avais vécu ici moins en moine et plus en homme du monde, tu saurais que, dans cette Italie, si religieuse, ou plutôt si superstitieuse, il y a un tel déréglement des mœurs du clergé qu'en te supposant le héros d'une aventure scandaleuse, le pêcheur et sa famille n'en seraient pas le moins du monde surpris. J'ajouterai qu'ils n'en seraient même pas mal édifiés. En France, pour respecter le prêtre, le religieux, nous avons besoin de croire à sa vertu. Nous voulons du moins savoir que, s'il tombe, il se relève, et surtout nous ne voulons pas qu'il affiche sa dépravation. En Italie, on vénère le prêtre parce qu'il est prêtre ; mais comme le célibat ne saurait être la vocation du grand nombre d'individus qui endossent la robe du prêtre ou le froc du moine, on trouve tout naturel qu'il soit mal observé, et personne ne fait attention à cela. Le prêtre dont la vie est pure est ici regardé comme un saint, on le vénère ; mais on ne méprise pas les autres. La sainteté est chose si rare ! c'est une exception. Je t'assure, mon cher fils, que pour moi je n'avais jamais tant estimé notre clergé français que depuis que j'ai été édifiée, par les hommes les plus honorables et les plus religieux, sur les mœurs du clergé italien. Je n'en pense pas moins, comme toi, que, même au milieu de

la licence la plus générale, on doit toujours faire respecter le caractère dont on est revêtu; mais en prenant le manteau que Paul (le cocher) a laissé ici, tu pourras facilement ne pas être reconnu comme un religieux.

Il fallut bien me prêter à cette espèce de déguisement. Paul était beaucoup plus grand que moi, et le manteau cachait en effet ma soutane. Je mis sur ma tête un bonnet grec, qui me donnait une tout autre physionomie que celle que j'avais sous mon grand chapeau à la Basile. Je devais être ainsi méconnaissable pour ces deux femmes qui ne m'avaient vu qu'un instant.

Ma mère plaça dans mes bras la pauvre petite fille, en m'indiquant la manière dont je devais la tenir.

On comprendra sans peine que j'étais assez gauche dans mon nouvel emploi. Je voyais pour la première fois un enfant nouvellement né. J'avais toujours entendu dire qu'en entrant dans la vie nous étions très-beaux pour des yeux maternels, mais qu'en réalité nous étions quelque chose d'assez laid. Je regardais avec curiosité la petite créature; je la trouvais charmante; mais elle me paraissait bien faible. La pensée me vint qu'il serait peut-être prudent de la baptiser. Ma mère, tout en m'assurant que la petite fille était très-bien constituée et très-viable, se rangea de mon opinion. Elle reprit l'enfant, et, pour la première fois, je remplis une fonction sacerdotale, en ver-

sant l'eau du baptême sur ce petit front. Je l'adoptai au nom de l'Église, et il me sembla que je l'adoptais aussi, et qu'il y avait, dès ce moment, entre elle et moi, un lien sacré que rien ne pourrait rompre. Ma mère lui donna un de ses noms à elle, Marguerite. Je repris l'enfant dans mes bras, et, en songeant de qui elle était la fille, je sentis mes pleurs près de couler. Je penchai ma tête vers elle, et dans mon cœur je jurai d'aimer et de protéger toujours cette enfant, si Dieu ne lui retirait pas ce souffle de vie qui me paraissait, hélas! si léger, et que je tremblais de voir s'éteindre. Pour cacher mon émotion à ma mère, je me hâtai de m'éloigner. Je couvris mon précieux fardeau de manière à le préserver de la fraîcheur de la nuit, et je pris le chemin de la maison du pêcheur.

J'avais à peu près deux kilomètres à parcourir, en suivant presque toujours le bord de la mer. Je dois confesser que la peur de rencontrer quelques-uns de ces brigands dont les étrangers croient toutes les routes de l'Italie infestées vint quelque-fois troubler mon esprit. La réflexion me disait que, dans le sentier que je suivais, il passait peu de voyageurs, et que les brigands n'avaient nul intérêt à se promener de ce côté-là.

Un peu rassuré, je songeai à la complication d'événements qui me jetaient, moi jeune religieux, dans la position étrange où je me trouvais, seul,

au milieu de la nuit, marchant dans ces sentiers déserts et portant dans mes bras une pauvre petite créature qui, je n'en pouvais douter, était la fille du Père de Montgazin, d'un Jésuite! Et je me rappelais les confidences de mon ami, ses longues douleurs, ses chutes, ses combats, ses déceptions, toute cette vie si tourmentée; et je me sentais au cœur une immense pitié pour lui, pour cette enfant qui ne recevrait jamais ses caresses paternelles, dont il ignorerait peut-être toujours l'existence. Car savais-je, moi-même, quelle détermination on allait prendre au sujet de Marguerite?

Je me promettais bien d'employer tous les moyens possibles pour ne pas rester étranger à sa destinée. Je me sentais le cœur inondé de sentiments doux et tendres dont je n'avais jamais eu l'idée. J'aurais voulu être l'unique protecteur de ce petit être, dont un faible souffle manifestait seul l'existence. Rien ne peut donner l'idée d'un clair de lune dans les contrées méridionales: c'est quelque chose de splendide. De temps en temps j'écartais mon manteau, pour voir ce petit ange qui dormait. Comme sa peau d'un blanc rosé était fine et transparente! Marguerite ne serait pas brune comme sa mère; et déjà, dans ce petit visage, il me semblait trouver une ressemblance qui faisait battre mon cœur. Oui, lui disais-je, oui, tu es bien sa fille; tu auras ses traits, tu auras surtout son âme. J'embrassais ses petites

mains, qui se crispaient à mon contact, comme la feuille délicate de la sensitive. J'aimais cette enfant qui était entrée dans la vie il y avait à peine deux heures. Je l'aimais avec passion. Je lui prodiguais les noms les plus doux, les plus caressants, comme si elle avait pu m'entendre. Tu seras ma fille, lui disais-je. Et me reprenant: Non, je ne veux pas usurper ce titre de père, je veux le laisser à celui auquel il appartient. Il est aussi mon père; car la virilité de mon intelligence, c'est lui qui l'a créée: elle est fille de la sienne. Si j'ai entrevu, dans mes études philosophiques, des horizons que mes autres maîtres semblaient au contraire voiler à mes regards, c'est à lui que je le dois. Tu seras donc ma sœur, ma chère Marguerite, ma sœur adorée; et quels que soient les obstacles, je saurai bien empêcher que ta vie soit séparée de la mienne. Je te protégerai, ma sœur; et s'il fallait un jour me sacrifier pour toi, je n'hésiterais pas un instant.

J'embrassai encore ses petites mains, son joli front, mais cette fois avec tant de vivacité, que Marguerite se réveilla et jeta quelques faibles vagissements; il n'en fallut pas davantage pour m'effrayer outre mesure. Comment la calmer?

En me rappelant cette nuit si douce et si terrible à la fois, je ne puis m'empêcher de sourire de toutes les folles terreurs que mon ignorance des saints mystères de la vie me suggérait. Marguerite pleurait toujours; désolé, je m'assis

sur un tertre. Je me souvins que j'avais vu des mères balancer doucement leurs enfants dans leurs bras, quand ils criaient. Mais ces enfants étaient bien plus forts que Marguerite. Elle était si petite! j'avais peur de la briser. Et puis ses cris avaient quelque chose de si plaintif! Je n'en avais jamais entendu de semblables. Si elle allait mourir dans mes bras! Et mes pleurs coulèrent à cette pensée. Je crois que Dieu, dans cette nuit-là, me fit un cœur maternel. J'éprouvai toutes les angoisses, toutes les joies, toutes les appréhensions, toutes les espérances de la jeune mère qui voit, pour la première fois, l'enfant qu'elle vient de mettre au jour. Mais la jeune mère est entourée de sa famille, de ses amis; ils la rassurent, son inexpérience les attendrit et les fait sourire; et elle sourit avec eux de ses craintes. Mais moi j'étais seul avec ce doux mystère que je ne comprenais pas. Heureusement les yeux de mon enfant se fermèrent; elle s'endormit, je me levai pour reprendre ma marche. J'arrivai bientôt à la maisonnette du pêcheur, et je frappai.

— Qui va là?

— Un voyageur qui vient vous demander un service.

— Bien, dit Francesco en ouvrant la porte, si cela est possible, on le fera de bon cœur.

J'entrai. Dans le lit que Francesco venait de quitter était sa jeune femme; leur petit enfant reposait à côté d'elle, dans un berceau, chef-

d'œuvre de Francesco, qui faisait, avec des joncs marins, de charmants ouvrages de vannerie. Quand la pêche ne donnait pas, ce travail aidait à faire vivre la pauvre famille. La vieille mère filait encore au rouet, malgré l'heure avancée. La lampe qui brûlait devant la madone jetait dans la pièce une faible lueur.

Francesco alluma une autre lampe, et il me fit asseoir.

— A présent, signor, me dit-il, que voulez-vous de moi?

J'étais très-embarrassé. Je ne savais comment aborder la question avec ces braves gens. Pendant la route je n'avais pensé qu'à Marguerite. J'avais ouvert mon cœur à des impressions nouvelles; j'avais donné ma vie à ce petit être. Tout entier à ce doux sentiment, j'avais oublié de me demander quelle histoire j'allais faire à Francesco et à sa femme. Je n'avais pas les ressources d'imagination de madame de Flaviac; et bien que, plus tard, j'aie été appelé à remplir des négociations beaucoup plus difficiles que celle-ci, j'ai toujours dû m'avouer que je ne serais jamais qu'un intrigant médiocre. Je ne sais pas louvoyer, et si je ne me décide pas à aller droit au but, je suis sûr de ne faire que des maladresses. Voilà pourquoi, sans doute, je n'ai pas réussi dans la grande entreprise à laquelle je me suis dévoué avec tant d'ardeur.

Après avoir hésité quelques instants, m'aper-

voyant que Francesco me regardait déjà d'un œil soupçonneux, bien que l'exiguïté de ma personne fût de nature à le rassurer beaucoup, car il avait près de six pieds, et il était admirablement proportionné, je me décidai à aborder la question; et, écartant mon manteau de manière à dissimuler autant que possible mon habit religieux, je portai ma chère enfant sur le lit de la femme de Francesco, en lui disant:

— Voilà une enfant. On vous prie de la nourrir pendant quelques semaines; on vous récompensera généreusement.

Marguerite s'était réveillée; elle criait. La jeune femme la considérait avec de grands yeux attendris et surpris. Elle lui présenta son sein. L'enfant le saisit avec avidité, et je tressaillis dans tout mon être en voyant s'accomplir une des plus sublimes fonctions de la nature.

La vieille mère avait quitté son rouet, et elle considérait la petite créature attachée au sein de Francesca.

— Est-ce une fille ou un garçon? me dit-elle.

— C'est une fille.

— C'est bien délicat, bien chétif: pourtant elle pourrait vivre; et ma foi, ajouta-t-elle en riant, si on ne nous la réclame pas, nous la marierons avec notre Beppo. C'est lui qui est fort et bien portant!

— Ah! dit Giuseppe, on aura le temps de

jeter souvent ses filets à la mer avant de faire cette noce-là.

— Mais, signor, dit tout à coup la vieille femme, c'est bien vous! Vous êtes venu ce matin avec une dame. Comme moi, elle n'est plus jeune, mais elle est encore bien belle. Mais vous, vous n'aviez pas la coiffure que vous portez maintenant, ni ce manteau. Cela vous change un peu, mais je vous reconnais tout de même; vous êtes si beau! on dirait un ange. Ah! dame! dans la vie on est quelquefois obligé de se déguiser, nous le savons bien.

— Oui, c'est moi, dis-je impatienté; et comme vous avez dit que votre fille aurait bien la force de nourrir un autre enfant avec le sien, je vous ai apporté cette petite fille; sa mère ne peut pas la nourrir... Et... j'ai pensé à vous.

— Oh! mon *fraticello,* reprit la vieille, il ne faut pas chercher à nous tromper. Nous voyons bien qu'il s'agit d'une histoire d'amour. Vous êtes pourtant bien jeune; vous avez au plus dix-sept ans, — le fait est que je ne paraissais pas en avoir davantage; — il est bien possible que vous ne soyez pas le père de cet enfant.

Je me sentais rougir jusqu'aux yeux en écoutant les suppositions de la vieille femme. Giuseppe riait d'un gros rire, et sa femme regardait Marguerite et moi alternativement, comme si elle eût cherché une ressemblance entre nous deux.

— Vous êtes peut-être, continua la mère,

dont la loquacité était intarissable, le frère de la malheureuse jeune fille qui a été séduite, ou du moins un de ses parents? Ce n'est pas par curiosité que je vous demande cela. Vous nous direz tout ce que vous voudrez, nous le croirons, s'il le faut. Je vois que ma fille est décidée; et si Giuseppe y consent, nous garderons cette petite.

— Moi, dit Giuseppe, certainement j'y consens. Si j'avais trouvé cette mignonne créature sur le rivage, je ne l'aurais pas jetée à la mer; je l'aurais mise dans un de mes filets et je l'aurais apportée ici, en remerciant pour elle la Providence de ce qu'elle la faisait tomber entre les mains de braves gens comme nous. Elle aurait partagé avec mon fils, d'abord le lait de Francesca, puis notre pain. Vous nous dites qu'on sera généreux envers nous. Eh bien! nous remercierons Dieu qui nous envoie ce petit ange, pour mettre un peu d'aisance dans notre pauvre demeure. A ceux qui n'ont que leur travail il faut si peu de chose pour arriver au bien-être! Nous ne serons pas exigeants, allez!

Je tirai de ma poche une bourse qui contenait une centaine de pièces d'or, et je la mis dans la main de Giuseppe.

— Oh! signor, me dit-il tout ébahi, vous ne nous donnez pas tout cela?

— Si, Giuseppe, et je vous en donnerai encore davantage si vous gardez le secret, et si vous

ne racontez à personne comment cette enfant est venue ici.

— Oh! ceci est très-facile; nous n'avons pas de voisins. Si quelqu'un vient, nous saurons bien faire passer la petite pour une nièce ou pour une cousine de ma femme, qui est Romaine. Nous supposerons que la mère est morte en couches; et d'ailleurs, pour tout cela, je laisserai parler ma belle-mère et Francesca. Quand il s'agit de mentir, les femmes ne sont jamais embarrassées.

— La petite est-elle baptisée? me demanda la jeune femme.

— Oui. Là-dessus vous pouvez être tranquille.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Marguerite.

— C'est un joli nom. Et vous dites qu'on reprendra l'enfant dans quelques semaines. Pourquoi ne pas la laisser? J'ai bien assez de lait pour elle et pour mon fils.

— Il est très-possible qu'on laisse ici Marguerite. Mais soyez sûre que vous serez tous bien récompensés de vos soins pour elle et de votre discrétion.

Et m'approchant du berceau où l'on avait déposé mon cher trésor, j'embrassai Marguerite.

— Vous l'aimerez bien, dis-je à la jeune femme.

— Comment ne pas aimer la petite créature à laquelle on donne son lait ?

Cette réponse me suffisait. Et je sortis en bénissant Dieu, qui a mis tant d'amour dans le cœur des mères, qu'elles peuvent en donner même aux enfants de l'adoption.

---

## XIII

### Félicité Morbini.

Je revins à la villa. Ma mère commençait à trouver mon absence beaucoup trop prolongée. Les histoires de brigands qu'elle avait entendu raconter, depuis qu'elle était à Pouzzoles, — et toutes n'étaient pas des fictions de l'imagination napolitaine, — lui revenaient à l'esprit et la remplissaient de terreurs. Je lui appris tout ce qui s'était passé, et elle me dit que la comtesse, depuis mon départ, avait reposé paisiblement.

Le Provincial de notre maison de Naples arriva le lendemain, en toute hâte, à la villa, accompagné d'un médecin, qui était celui de la Compagnie. Après une longue conférence entre madame de Flaviac et le Provincial, entre ces deux personnages et le médecin, et puis enfin

avec ma mère, qui fut appelée pour consentir à tout ce qu'on avait décidé d'avance, il fut convenu qu'on dirait, dans la maison, que madame de Flaviac, par suite d'une chute faite dans son appartement, était menacée d'une fausse couche, et que le médecin ne quitterait pas la villa pendant qu'elle serait dans un état aussi inquiétant. Le Provincial envoya de Naples une femme qui ne devait pas la laisser un instant. Cette femme était Française; elle avait épousé un Italien qui l'avait emmenée à Naples. Elle avait tout au plus trente ans, et paraissait toute confite en dévotion; ses traits étaient assez beaux, sa mise très-soignée, et je remarquai qu'elle ne manquait pas de coquetterie. Je la surpris, deux ou trois fois, dans la chambre de ma mère, essayant des poses devant une armoire à glace, arrangeant ses cheveux et se souriant avec complaisance; mais aussitôt qu'elle entendait le plus léger bruit, elle prenait bien vite son air mystique, roulait entre ses doigts les grains d'un rosaire toujours suspendu à son côté. Jamais elle ne vous regardait en face; elle parlait lentement, d'une petite voix claire et douce, qui n'était pas du tout sa voix naturelle. Bref, Félicité Morbini avait toutes les allures d'une hypocrite.

J'en fis l'observation à ma mère. Elle me répondit qu'elle avait éprouvé toutes mes impressions au sujet de Félicité; mais que le révérend Père Provincial lui avait donné cette femme pour

une sainte, pour une de ces âmes privilégiées déjà arrivées aux régions les plus élevées de la vie spirituelle. Ma mère avait toute confiance dans le révérend Père; moi, j'étais trop jeune pour savoir qu'il n'est pas rare de voir des prêtres, ne manquant pas d'intelligence, mais dominés par les idées mystiques, donner tête baissée dans des piéges tendus par d'adroites créatures qui font métier de sainteté, et trouvent le moyen de faire de leur tempérament hystérique une spéculation des plus fructueuses. Il n'y a pas de ville en Italie, de bourgade qui n'ait son extatique, sa stigmatisée ou sa prophétesse. En France le métier est moins lucratif. Le clergé séculier ne croit guère aux miraculées et aux visionnaires. Si, de temps en temps, il en surgit quelques-unes, nous les devons aux moines, qui commencent à pulluler. C'est un produit spécial du monachisme. Seulement, chez nous, on ne l'expose à l'admiration du public béat qu'avec de grandes précautions. Les thaumaturges doivent être discrètes, pour ne pas se compromettre, ainsi que leurs révérends directeurs. La police, en France, a de singulières préventions: elle ne croit guère au surnaturel; et si les miracles sont productifs, elle supprime impitoyablement la liberté du miracle. C'est une spéculation interdite comme celle des jeux de hasard.

Aussi Félicité Morbini, que nous retrouverons plus tard, nature paresseuse et sensuelle, aimant le *far niente*, la bonne chère, rendait-elle grâce

au hasard qui l'avait conduite en Italie. Son mari était mort, la laissant dans la plus profonde misère : quelques personnes pieuses s'intéressèrent à elle. La rusée créature connaissait déjà le terrain où elle se trouvait : elle avait vu réussir des supercheries grossières ; elle avait surpris les secrets d'une extatique ; elle savait que la sainte personne qui, depuis vingt ans, ne prenait pour se soutenir, à la grande admiration et à la grande édification des âmes pieuses, qu'une cuillerée d'eau le matin et une autre le soir, dans lesquelles elle mettait quelques miettes de pain, se dédommageait la nuit des repas ornithologiques de la journée. D'après cet exemple et quelques autres du même genre, elle comprit qu'en Italie, pour une femme du peuple, le labeur le moins fatigant et le plus productif est la dévotion. Elle avait une maladie nerveuse, elle la perfectionna. Il y avait à Naples un Jésuite français qui devint son directeur. Le saint homme crut tout ce que Félicité voulut lui faire croire ; il parla de sa Philothée au Provincial. Celui-ci fut moins crédule que son subordonné ; mais il comprit que, dans certaines circonstances, la Morbini pouvait devenir utile, et il se fit son protecteur.

Je sus, à peu près, par ma mère, ce qui s'était passé dans la conférence à laquelle elle fut appelée à prendre part. Le Père Provincial dit à ma mère que la fille de la comtesse, étant née plus de cent quatre-vingts jours après l'époque où ma-

dame de Flaviac avait rejoint son mari à Bruxelles, avait une existence légale; que, quelles que fussent les circonstances qui pouvaient faire croire à la comtesse que sa fille n'appartenait pas à son mari, personne n'avait le droit d'enlever à l'enfant sa possession d'état. Dans ces cas-là, suivre les prescriptions de la loi était le parti le plus sûr. Mais il y avait, dans ce malheureux événement, une autre considération: celle de sauvegarder l'honneur de madame de Flaviac; et, pour cela, il fut décidé que la naissance de Marguerite ne serait déclarée que dans dix semaines. Ma mère consentit sans peine à rester à Pouzzoles tout le temps que la comtesse y resterait elle-même. Quant à moi, je dus retourner à F***, pour y reprendre mes études interrompues. Le Provincial m'ordonna, au nom de la sainte obéissance, de me taire sur les événements dont j'avais été *malheureusement*, disait-il, le témoin. Je pris l'engagement qu'il désirait. Je n'aurais jamais pu être tenté de parler de la naissance de Marguerite qu'avec le Père de Montgazin, et lui-même ne m'avait-il pas défendu de lui rappeler le souvenir de madame de Flaviac? Toutefois le Provincial me défendit de passer par Lyon. Peut-être craignait-il qu'en promettant le silence le plus absolu, je n'eusse usé d'une restriction mentale. Il se trompait: je ne connaissais pas encore là-dessus la doctrine de la Compagnie, et je puis le dire, après avoir, en théologie, étudié notre Père Escobar et quelques autres de nos

docteurs, je n'ai jamais eu pour elle une grande admiration.

Je revis deux fois Marguerite avant mon départ. Elle était bien délicate. Je crois que la comtesse s'était beaucoup serrée dans les commencements de sa grossesse. La pauvre petite créature souffrait des cruelles et homicides précautions de sa mère. Cependant Francesca assurait qu'elle avait vu vivre des enfants bien plus faibles. Je crois bien que mes anxiétés confirmaient ces braves gens dans la pensée que je tenais de très-près à Marguerite. En l'embrassant la dernière fois, je ne pus retenir mes larmes, et la bonne Francesca, tout émue de ma douleur, me dit :

— Soyez tranquille, *fra*, non, monsieur, j'aurai bien soin de votre petite fille.

Il était inutile de chercher à désabuser ces braves gens. Je sortis tout confus.

---

## XIV

### Philosophie et sciences.

En rentrant en France je devais, d'après les ordres du Provincial de Naples, m'arrêter deux jours à Marseille et remettre moi-même au vieux

marquis de Flaviac une lettre du médecin de sa belle-fille. Cette lettre contenait tous les détails de *l'accident* dont les suites pouvaient être si fatales pour la *signora* et pour l'enfant *qu'elle portait* dans son sein. Le médecin espérait cependant prévenir un événement fâcheux et *l'illustrissime* famille des Flaviac ne serait pas déçue de ses plus chères espérances. Il se recommandait pour cela, comme devait le faire le pieux Esculape des Jésuites, à la sainte Vierge et à saint Janvier, pour mener à bien une si belle entreprise.

Je n'eus rien à ajouter aux mensonges contenus dans cette lettre. Le vieux marquis n'eut pas la pensée de demander des détails à ce petit Jésuite qu'il voyait pour la première fois, et qui lui paraissait être encore un enfant. Il fut pour moi très-affectueux. Ma qualité de membre de la Compagnie de Jésus suffisait seule pour capter sa bienveillance. Jamais laïque n'a poussé aussi loin que lui le dévouement à l'Ordre. Après nous, ce qu'il aimait le plus au monde, c'était sa belle-fille. Aussi son inquiétude était extrême. Le vieillard rêvait depuis quelques mois de se voir revivre dans un petit-fils; si ce rêve ne se réalisait pas! Il me demanda de prier beaucoup pour sa chère Alphonsine, et pour cet enfant qui *n'était pas* encore.

Six semaines après mon arrivée à F***, je reçus une lettre de ma mère. Elle m'annonçait

officiellement que la comtesse de Flaviac était accouchée d'une fille, à laquelle on avait donné le nom de Marguerite. On l'avait mise en nourrice, ajoutait ma mère, aux environs de Pouzzoles: la nourrice s'appelait Francesca. C'était la femme d'un pêcheur nommé Giuseppe.

Je sus gré à ma mère de me faire ainsi connaître que ma chère petite Marguerite était toujours avec cette excellente Francesca. J'aurais vu avec peine qu'on l'eût confiée à une autre nourrice. Et puis je connaissais la maison du pêcheur. J'en avais fait de mémoire un petit dessin. Je m'y transportais par la pensée: je voyais le berceau où ma chère enfant dormait; et tous les souvenirs qui se rattachaient à elle avaient pour moi un charme inexplicable; car je ne pouvais me rendre compte à moi-même de ce que j'éprouvais; et je me demandais comment il se faisait que mon cœur, mon âme, ma vie tout entière fussent liés par des liens, que je sentais aussi forts que ceux que la nature aurait pu former, à cette frêle créature que j'avais tenue à peine quelques heures dans mes bras.

Ma mère ajoutait qu'elle reviendrait en France avec la comtesse de Flaviac à la fin de septembre, et qu'un an après, Félicité Morbini se chargerait de ramener à Paris la fille de la comtesse.

J'étais arrivé à F*** à la fin de la première quinzaine de mai. Je subis un examen sur les

études que j'avais faites seul, à Pouzzoles, d'après le plan qui m'avait été indiqué, et il fut décidé que je reprendrais les cours de ma deuxième année, au point où en étaient mes condisciples, et comme si je ne les eusse pas interrompus.

La philosophie de l'Ordre, c'est encore cette pauvre scolastique enseignée sur les bancs. Rien de plus. Je sais tout ce que donne de souplesse à la langue du raisonnement, l'habitude de l'argumentation syllogistique; mais quand on a passé son temps à s'escrimer *latine et in formâ*, à part cette petite facilité à tourner un argument, l'esprit qui s'est amusé à ce jeu, que les universités de l'Europe ont proscrit comme puéril, demeure avec un vide effrayant.

Si l'Ordre craint de former des penseurs, il fait bien de conserver, tant qu'il aura de vie, cette vieille méthode: c'est bien la mort de la raison; la philosophie scolastique en est le suaire. Je penche fort à croire que c'est par système que l'Ordre conserve cette forme surannée d'études. La méthode rationnelle mène si loin! Elle ouvre tant d'horizons! Elle place l'esprit sur le bord de tant d'abîmes, qu'un excès de prudence a pu conseiller ce suicide philosophique au sein de l'illustre Société.

Les rares écrivains en matière de philosophie qu'elle possède, comme les Pères Chastel et Ramière, ne se sont pas formés, que je pense, sur

ses bancs; et d'ailleurs ils n'ont abordé aucune des grandes questions que soulève cette magnifique science.

Il en est à peu près de même des études physiques et mathématiques.

Nous avons eu, au dix-huitième siècle, des physiciens et des astronomes. Depuis sa résurrection, l'Ordre s'est mis à la vie militante; et ce n'est que pour mémoire qu'il faut maintenant parler de sciences exactes chez les Jésuites. Les hommes qui ont pu s'y livrer sortaient du monde. Un Arago entrerait aujourd'hui dans la Société, qu'il n'aurait pas été formé par elle.

Ajoutons que, dès qu'un Jésuite s'occupe un peu d'une branche quelconque des sciences humaines, ses confrères se hâtent de lui faire sa réputation. Celui qui a étudié un peu d'hébreu ou d'arabe est aussitôt un orientaliste. Mettre l'œil dans un télescope vous fait astronome; distinguer une ogive d'une arcade romane vous fait archéologue. A ce prix, la Compagnie foisonne de savants.

Tout cela m'est pénible à dire. Je crains que mon lecteur ne m'accuse de partialité, en raison de la brusque franchise avec laquelle je fais tomber, de tous ces fronts, la fausse couronne scientifique. C'est la faute de l'Ordre, le plus vaniteux qui existe sur le globe. Avec la maxime: „Un Jésuite doit tout savoir," on a dû arriver à ces

prétentions puériles, qui font prendre en pitié l'esprit de gloriole des congrégations.

---

## XV

### Ma régence et le *signum*.

Les Jésuites se persuadent volontiers, et surtout ils voudraient le persuader aux peuples, qu'ils sont la clef de voûte de la société; qu'eux renversés, l'ordre social ne saurait se maintenir; et si l'on en croit leurs organes les plus accrédités, tels que l'*Univers*, le *Bien public*, etc., etc., Dieu lui-même se chargerait de venger leurs querelles; et les souverains et les peuples, pour toucher aux enfants de saint Ignace, seraient rudement châtiés. Selon les pieux écrivains laïques de la rue de Grenelle-Saint-Germain, Louis XVI serait monté sur l'échafaud, parce que Louis XV avait banni les Jésuites; et, sans les ordonnances de 1828 et de 1845 contre les illustres Pères, Charles X et Louis-Philippe n'auraient pas pris le chemin de l'exil. Mais, d'après les mêmes écrivains, le diable est l'auteur de toutes les révolutions. S'il en est ainsi, — et comment douter de la parole de MM. Veuillot, Chantrel, Maumigny et Coquille? — les Jésuites n'ont pas à se plaindre

de messire Satanas et de ses adhérents: si un souverain redoute les gouvernements occultes et prie les Jésuites de se retirer, le diable fait une révolution, il chasse l'imprudent souverain et ouvre aux Jésuites la porte du pays dont on les avait bannis. Sans les révolutions de 1830 et de 1848, ils ne seraient peut-être jamais rentrés en France; ils ne tiendraient pas sous leur joug la plus grande partie des catholiques belges; et ils ne traîneraient pas le clergé français à leur remorque et ne lui imposeraient pas l'ultramontanisme comme article de foi. Ils ont grand tort de maudire l'esprit moderne et le diable, qui, selon eux, en est l'auteur: ils leur doivent leurs plus beaux triomphes.

La Belgique ne fut pas plus tôt libre, que les Jésuites la couvrirent de leurs établissements. Le collége de Namur, celui d'Alost, un noviciat à Nivelles furent les premières prises de possession. En 1834, on comptait en Belgique cent dix-sept Jésuites; dix ans après il y en avait près de cinq cents, et la progression a continué.

On voulait surtout, en attendant des temps meilleurs, avoir un collége sur les frontières de la France. On en établit un à Brugelette près d'Ath. C'était en 1835; je finissais ma philosophie, et il fut décidé que je ferais mon cours de régence à Brugelette. Ma mère bien décidée à se séparer de moi le moins possible, loua une jolie petite maison de campagne, à très-peu de distance du collége, et il fut convenu que je lui

donnerais tout le temps, dont je pourrais disposer.

Selon la règle, on me mit à une classe de grammaire, et je devais suivre mes élèves jusqu'à la fin de leurs humanités. La méthode opposée est adoptée partout. On a cru avec raison qu'un bon professeur de grammaire serait peu apte à enseigner la littérature, et qu'un bon professeur d'humanités ne ferait qu'avec dégoût, et presque toujours sans fruit, des classes de grammaire. Je soupçonne que c'est là une des raisons principales de l'infériorité des études classiques chez les Jésuites, et je suis convaincu que, si l'Ordre durait et pouvait se transformer, comme on verra que j'ai vainement essayé de lui en inspirer la pensée, il en viendrait à la pratique universelle et formerait de bons professeurs spécialistes.

Mais l'idée de cette institution bizarre est celle-ci : faire suivre au jeune religieux une seconde fois, avant ses études théologiques, son sacerdoce et sa profession, un cours complet de grammaire et d'humanités. Le plan est beau ; l'idée est heureuse. Plus de monotonie pendant six ou sept ans de régence ; plus dégoût dans la répétition annuelle des mêmes matières ; plus de nouveaux caractères à étudier, chaque année, à l'entrée des cours. Toujours avec les mêmes élèves, le maître les connaît autant pour leurs aptitudes que pour leur caractère ; il remplit

plus facilement sa rude tâche. On ne peut nier que ce ne soit un avantage immense : mais il est tout pour le maître ; les élèves sont sacrifiés. Ils sont condamnés à subir le même homme pendant toute la durée de leurs études. Mauvais littérateur, il n'aura fait que grammairiens ; mauvais grammairien, il aura fait des littérateurs superficiels auxquels manquera la connaissance sérieuse du mécanisme des langues.

Ce système est donc tout entier en faveur des religieux de l'Ordre ; et il ne serait acceptable que si, par exception dans l'humanité, un Jésuite était un homme universel. Mais n'est-ce pas là la prétention de l'Ordre à l'endroit de ses membres ?

Chose singulière, je n'ai bien compris la vie de l'enfant dans nos colléges, l'éducation qu'il y reçoit, ni pendant que j'étais élève, ni pendant ma régence. Élève, je subissais complétement l'influence de mes maîtres, je trouvais tout parfait ou à peu près. Je ne me rappelais plus le lendemain ce qui m'avait blessé la veille. Et puis, avant que je me fusse dit à moi-même : — Tu seras un jour Jésuite, — nos Pères avaient pressenti une vocation qu'ils ne cherchent jamais à inspirer directement, mais qui en réalité vient d'eux. D'après cela, on comprend que j'étais choyé, aimé ; j'aimais moi-même ces bons Pères : comment aurais-je pu me douter que l'éducation

que je recevais chez eux pouvait laisser quelque chose à désirer?

Après les compressions du noviciat et des études philosophiques, un jeune Jésuite, envoyé dans un collége, n'est guère autre chose qu'un écolier lui-même. Il a une instruction plus ou moins variée; mais, pour le jugement, il ne sait pas en faire usage. Cette faculté, s'il la possède, est encore endormie chez lui, ou plutôt elle est dans un demi-sommeil. Quand elle se réveille, on se souvient, on retrouve ses impressions d'adolescent, et on juge alors avec connaissance de cause.

Je vais donc ici évoquer le passé et laisser parler tantôt l'élève timide et craintif qui, sorti de la maison paternelle, s'étonne d'abord de tout ce qu'il voit autour de lui, et tantôt le jeune Jésuite, encore tout brûlant des ardeurs du néophyte et commençant son apostolat dans ce monde, dont il se croit déjà l'un des conquérants, par l'éducation de la jeunesse.

Je prendrai cette revue rétrospective au moment où, par suite du compromis passé entre mon père et ma mère, on envoyait mon frère dans un collége et moi au petit séminaire de Saint-Acheul. Petit séminaire, dis-je, et non collége; les Jésuites, rentrés en France malgré les lois qui les proscrivaient et qui n'avaient pas été rapportées (bien qu'elles fussent, il faut en convenir, abrogées de droit par le fait de la

Charte constitutionnelle), s'abritaient sous la simarre violette des évêques; ils dirigaient des maisons que ceux-ci paraissaient leur confier; mais, en somme, ces maisons n'étaient même pas soumises à la juridiction épiscopale. Les évêques en cela étaient — je demande grâce pour cette expression vulgaire, — les hommes de paille des Jésuites. Ils se compromettaient ainsi aux yeux des populations, qui n'étaient pas dupes de la supercherie. Je ne dirai pas que, si les Jésuites se fussent alors franchement nommés, on les eût vus, en France, avec plaisir; mais enfin le droit moderne, ce droit qui consacre la liberté pour tous, auquel il font aujourd'hui une guerre acharnée, tout en l'invoquant au besoin, ce droit eût été leur sauvegarde. Au lieu de s'affirmer, ils voulurent ruser avec la loi, ruser avec l'opinion publique. L'équivoque était là, comme toujours, avec eux. Étaient-ils Jésuites, ou ne l'étaient-ils pas? On disait aux ennemis: „Nous sommes des prêtres appelés par les évêques pour diriger leurs petits séminaires;“ aux amis: „Nous sommes Jésuites; mais il n'est pas encore temps de le déclarer.“ Le secret était mal gardé; on ne les haïssait pas moins, on les méprisait davantage; on les craignait: de cette ombre dont ils s'enveloppaient on croyait voir sortir quelque chose de sinistre. En essayant de se confondre avec le clergé séculier, ils incriminaient celui-ci aux yeux des peuples, et ils ne se faisaient pas absoudre.

Et la grande faute du clergé séculier sera toujours de ne pas séparer hautement sa cause de celle du clergé régulier.

Parmi les punitions en usage dans nos maisons celle du *signum* a un caractère particulier, et l'esprit de l'Ordre s'y peint tout entier : la délation et l'espionnage reçoivent là une prime ; et quand j'aurai raconté ce qui m'arriva six semaines après mon entrée comme élève à Saint-Acheul, on pourra apprécier si cette étrange punition, que vous pouvez éviter en l'imposant à un de vos condisciples, est faite pour développer le sens moral et l'élévation du caractère.

J'étais, je puis le dire, un très-bon élève : doux, intelligent, soumis ; on ne pouvait pas exiger davantage ; mais aussi j'avais dix ans ; je n'étais pas impeccable ; la vivacité et la gaieté de mon caractère m'intraînaient quelquefois.

Ma première faute grave fut celle de dessiner, pendant l'étude, une série de figures grotesques. Un de mes camarades, placé près de moi, suivait les évolutions de mon crayon, et m'assurait que telle figure ressemblait au préfet des études, telle autre à notre professeur, etc., etc. Tout cela nous amusait beaucoup ; mais l'œil du Frère qui surveillait l'étude se dirigea de notre côté : et ce bon Frère, tirant de sa poche deux petites pièces d'argent, nous les donna, en nous prévenant qu'au moment du dîner il faudrait les présenter au réfectoire, et que nous dînerions debout, avec du

pain sec et de l'eau. Ces deux pièces étaient appelées des *signum*.

Mon camarade ne me parut pas très-épouvanté de la menace, et il se remit tranquillement à l'étude. Quant à moi, enfant gâté par ma mère et qui n'avais jamais été mis au pain sec, j'étais consterné. La punition me paraissait des plus humiliantes. Je cachai ma tête dans mes deux mains, et je pleurai amèrement. — Bah! murmurait mon camarade, nous avons deux heures jusqu'au moment du dîner: je ne mangerais point de pain sec. — Comment espérait-il sortir de ce mauvais pas? C'était un mystère pour moi. Je n'osais pas lui en demander l'explication. Parler pendant l'étude était un autre délit, et j'étais trop accablé par les suites du premier pour ne pas craindre d'en commettre un second.

La matinée se passa. Au moment d'entrer au réfectoire, je présentai le fatal *signum*, et on me planta debout, au milieu de la salle, avec ma maigre pitance; mais au lieu d'avoir Jules de Marsay, le complice de ma faute, pour compagnon, ce fut un autre élève, fort bon enfant. Il mangeait son pain sec, sans faire la grimace, tandis que moi j'avais peine à avaler le mien, surtout à retenir mes larmes.

En entrant en récréation, je demandai à Marsay comment il avait échappé à la punition.

— En donnant le *signum* à Favières, me répondit-il.

— Et il l'a pris?

— Il le fallait bien, il était en faute.

— Comment, il était en faute?

— Oui. Pendant la classe, Favières profitait du moment où le professeur tournait la tête, pour lui faire des grimaces.

— Et le professeur l'a vu?

— Pas du tout. C'est moi qui ai vu tout cela. Alors j'ai fait signe à Charles de Beaumont et au bon gros Gireau, et je suis allé, avec mes deux témoins, présenter le *signum* à Favières. Il a bien fallu qu'il l'acceptât.

— Et après?

— Et après? Comme je ne l'avais plus, pas de dîner debout au milieu du réfectoire, pas de pain sec.

— Je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas?

— Non.

— Eh bien! Favières ayant le *signum* devait manger du pain sec à ma place; mais il l'a passé à Garneron, Garneron l'a donné à Durfort, Durfort à Lambert, et celui-ci, pris en flagrant délit au moment du dîner, n'a pas eu le temps de le passer à un autre coupable, et voilà pourquoi il a eu le plaisir et l'honneur de dîner à côté du vicomte de Sainte-Maure.

— Ainsi, lui dis-je, on évite une punition en faisant punir un de ses camarades.

— Précisément. Le *signum* est fait pour

circuler. Au moment critique, il doit être présenté; mais ce n'est presque jamais par celui qui l'a reçu le premier. Seulement souvenez-vous bien qu'un élève ne peut le donner à un autre qu'en présence de deux témoins.

Je trouvai d'abord cela très-étrange: il y avait en moi un instinct de délicatesse qui se révoltait contre ce procédé. Mais, à l'âge que j'avais alors on subit facilement les impressions du milieu où l'on se trouve, et j'appris assez vite à faire circuler le *signum*.

Quand je fus régent, j'appréciai cette singulière méthode à sa juste valeur. Elle n'aboutissait, en réalité, qu'à former les élèves à l'espionnage. Outre que les punitions devenaient une espèce de jeu où les habiles gagnaient toujours, le *signum* créait, entre les élèves, des animosités quelquefois indélébiles. On n'était pas toujours délicat sur les moyens de se débarrasser du *signum*; on ne se contentait pas d'exercer sur tous les actes de ses condisciples une vigilance inquisitoriale, dans l'espoir de les trouver en faute, mais encore on descendait au rôle d'agent provocateur. Vraiment je serais tenté de dire que, si l'on tenait à former des hommes capables de se distinguer dans la police secrète, nos méthodes seraient les meilleures que l'on pût employer.

La direction morale et religieuse qu'on donne aux élèves laisse aussi beaucoup à desirer.

Nous avions, avant tout, l'intention de faire des

chrétiens. Certes cela était beau. Un chrétien selon l'Évangile est le type de la plus haute perfection à laquelle nature humaine puisse s'élever. Mais si notre but était grand, les moyens que nous employions pour y arriver étaient impuissants.

Pour rendre nos enfants de véritables chrétiens, que faisions-nous? Nous les surchargions de pratiques religieuses. Les jours de grande fête, les élèves ne passaient pas moins de huit à neuf heures dans la chapelle. A la vérité, nos cérémonies étaient admirables. Dans nos mois de Marie, dans nos processions, il y avait toujours une mise en scène splendide; c'est un genre dans lequel les Jésuites ne seront jamais surpassés. Il n'en est pas moins vrai que tout cela devient un ennui pour les enfants, et que l'esprit religieux se perd par les moyens même employés pour l'inspirer.

On faisait mieux encore, on cherchait à passionner les jeunes esprits sur des questions libres dans l'Église. A Brugelette, nous n'étions pas gênés par les quatre articles de 1682, et nous posions carrément l'infaillibilité papale comme un dogme. Notre collége était surtout composé d'élèves français appartenant presque tous à des familles légitimistes; et nous leur répétions de toutes les manières, et dans les classes, et dans les récréations, et même en chaire, que le gallicanisme et les ordonnances de 1828 contre les

Jésuites étaient les seules causes de la chute de la branche aînée.

Mais il est une question sur laquelle l'Église a toujours eu la sagesse de ne pas se prononcer, celle de l'Immaculée Conception de la Vierge. On commença à la discuter au douzième siècle; elle fut vivement attaquée par les plus graves esprits du temps, notamment par saint Bernard. C'était le temps des disputes théologiques. Cette question serait tombée avec beaucoup d'autres aussi oiseuses, si les Jésuites ne l'avaient pas ravivée plus tard. Ils la soutinrent d'autant plus vivement, que les Dominicains, leurs rivaux et leurs antagonistes, s'étaient prononcés contre. Le concile de Trente refusa de trancher la difficulté. L'*Immaculée Conception* resta une question libre. Les Jésuites usèrent de cette liberté, c'était leur droit, pour soutenir l'*Immaculée Conception*. Que leurs théologiens eussent écrit là-dessus des *in-folios*, rien de mieux. Mais pourquoi discuter cette croyance devant des bambins de dix à quinze ans? Le 8 décembre, il était d'usage que le prédicateur montât en chaire après les vêpres, et qu'il établit la doctrine de l'*Immaculée Conception* sur des preuves *incontestables*. Mais ce n'était pas tout. Après le sermon, on apportait aux pieds de la statue de la sainte Vierge un grand registre, et tous ceux sur lesquels la parole du prédicateur avait produit une conviction complète allaient écrire sur ce livre:

*„Je crois à l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie."*

Et l'on signait cette belle profession de foi. Pas un élève ne refusait de signer.

Pour l'Assomption, nous avions une autre cérémonie fort singulière. Une boîte en or, en forme de cœur, était placée sur l'autel de la sainte Vierge. On appelait les élèves par classe. Chacun d'eux arrivait avec une petite bande de papier roulée, sur laquelle il avait inscrit la demande de quelque faveur qu'il voulait obtenir de la sainte Vierge. Il déposait dans la boîte ce singulier bulletin. On fermait alors le cœur, et on laissait à la sainte Vierge le temps nécessaire pour prendre connaissance des pétitions qui lui étaient adressées. Alors on retirait les billets; une autre classe était appelée, et l'on recommençait ainsi pour toutes les classes.

Il y avait dans cette cérémonie un double but: frapper l'imagination des enfants et connaître leurs pensées les plus intimes. Pour moi, je ne demandais à la sainte Vierge qu'une seule chose, c'était de m'obtenir la grâce d'être un jour Jésuite. Si la sainte Vierge ne lisait pas mon billet, les Pères le lisaient, et c'était pour eux la même chose.

Partout où se trouvent des Jésuites, il se trouve des Congrégations. Notre Ordre a établi la plus grande partie de celles qui existent. Les

Dominicains, les Carmes, etc., rivalisent pour cela avec eux; mais ils n'ont pas, pour l'organisation de ces petites sociétés secrètes, la même habileté que les Pères Jésuites. Nous avions aussi des Congrégations dans nos colléges. Les deux principales étaient celle des *Saints-Anges* et celle de la *Sainte-Vierge*. On était d'abord admis dans la première; de celle-là on passait dans la seconde. Là, à l'imitation du grand saint Ignace, on peut se faire recevoir *chevalier de Marie*. Tout cela amène une multiplicité de pratiques religieuses qui prennent un temps considérable et ne produisent aucun bien réel pour l'âme. On confond toujours, dans nos maisons, la vie dévote avec la vie chrétienne. Aussi qu'arrive-t-il? C'est que, pour les trois quarts des jeunes gens élevés par nous, la vie dévote disparaît presque aussitôt après la sortie du collége, et qu'elle n'est pas remplacée par la vie chrétienne. On abandonne les scapulaires, les médailles, les Congrégations, toutes les petites pratiques dévotieuses, et la foi s'en va avec elles; et cela parce qu'on a oublié d'imprégner ces jeunes cœurs de la moralité de l'Évangile, et que la parole du Christ est celle qu'on leur fait le moins entendre et comprendre. Mais, en revanche, il est impossible de s'imaginer ce qui se racontait, à Saint-Acheul et à Brugelette, de pieuses et incroyables légendes, de miracles médiocrement constatés, de niaiseries débitées par des hommes qui se croyaient des

hommes sérieux, à des jeunes gens prêts à rentrer dans le monde et devant connaître toute autre chose que les rêveries de Marie Alacoque, et les progrès de la dévotion au Sacré-Cœur inventée par les Jésuites.

---

# XVI

## A qui ressemblait Marguerite.

Ma mère, pour se rapprocher de moi, avait quitté Paris avec d'autant moins de regret que sa chère Alphonsine n'y était plus. Le comte de Flaviac avait été envoyé, comme ambassadeur, dans une principauté allemande assez importante. Selon toutes les probabilités, il devait y rester plusieurs années; il avait emmené sa femme avec lui.

Nous étions au commencement du printemps de 1836. Marguerite allait accomplir sa troisième année; et elle était encore à Pouzzoles, chez sa nourrice Francesca. Madame de Flaviac, sous différents prétextes, la santé de l'enfant, l'incertitude de la position de son mari, et par conséquent de la sienne, avait retardé le moment de reprendre sa fille avec elle. Ma mère s'en étonnait; elle fut encore plus surprise en recevant

de M... une lettre de la comtesse, qu'elle me communiqua.

„...Au milieu du tourbillon dans lequel je vis, disait-elle, il me reste à peine assez de temps pour remplir mes devoirs religieux et les obligations des différentes œuvres de charité et de piété auxquelles je me suis associée ici, ou que j'ai contribué à établir, entre autres celle du *Rosaire vivant*, qui était à M... tout à fait inconnue. La femme du prince héréditaire est très-pieuse et toute dévouée à nos bons Pères Jésuites. Elle m'a prise en grande affection, et par elle je sais bien des choses qui pourront en temps et lieu leur être utiles. Vous comprenez qu'avec les exigences de la représentation, il me reste bien peu d'instants de libres. Je renonce donc au projet de faire venir ma fille auprès de moi. Il me serait impossible de m'occuper d'elle; il me faudrait la confier à une bonne anglaise ou allemande, et plus tard à une gouvernante. Je crois que, dans l'intérêt de cette enfant, il y a quelque chose de mieux à faire; mais, avant de prendre un parti définitif, je désire vous consulter.

„Mon projet serait de prier le Père Provincial de Naples de faire conduire ma fille à Paris par cette sainte femme qui nous a tant édifiées à Pouzzoles. On mettrait Marguerite en pension chez les dames du Sacré-Cœur. Elles feront peut-être bien quelques difficultés pour prendre une enfant

aussi jeune; on objectera les règlements; mais je ferai les sacrifices nécessaires, et, nous ne l'ignorons pas, ma chère marquise, dans ces pieuses maisons, certaines difficultés ne sont jamais que des questions d'argent. D'ailleurs je ferai agir le Provincial de Paris, et même, s'il le faut, le révérend Père général.

„Je serai heureuse de savoir ma fille au Sacré-Cœur. Vous le savez, j'ai fait un vœu, et, bien que vous m'ayez accusée d'imprudence, je l'ai renouvelé plusieurs fois. J'ai consulté des théologiens là-dessus, ils ne sont pas de votre avis. On trouve, dans la sainte Écriture et dans la *Vie des Saints*, un grand nombre d'exemples de vœux semblables, et Dieu les a toujours bénis. Voilà ce que les plus savants religieux d'Italie, de France et d'Allemagne m'ont assuré. En mettant ma fille entre les mains des religieuses, j'aplanis peut-être la plus grande partie des difficultés que je pourrais rencontrer un jour. Cependant, comme il me semble que vous avez, vous aussi, des droits sur Marguerite, je ne veux rien décider sans votre approbation. Je ne vous cacherai pas que mon mari était d'abord très-opposé à mes projets; mais je l'ai amené à penser comme moi. Le vœu, bien entendu, il l'ignore absolument."

L'idée de mettre au couvent une enfant de trois ans parut très-bizarre à ma mère. Elle commençait à perdre de ses illusions sur madame

de Flaviac. Après avoir lu cette lettre, elle me dit:

— Tu m'as toujours paru assez mal disposé pour Alphonsine, et je t'en voulais presque de ne pas partager mon enthousiasme pour elle. Je me consolais en disant qu'après tout cela n'était nullement néccessaire. Eh bien! je ne la juge plus aussi favorablement; c'est une étrange créature, et je me demande jusqu'à quel point elle est sincère dans les sentiments religieux dont elle fait parade.

Je savais là-dessus bien des choses, mais je n'avais pas le droit d'éclairer ma mère. Je lui demandai quel était ce vœu dont la comtesse lui parlait.

— Ce vœu est encore une folie de cette imagination sans règle et sans frein.

Et ma mère ajouta, après avoir hésité quelques instants:

— Je puis te raconter cela; car Alphonsine ne me l'a pas confié sous le sceau du secret. Cependant je ne le dirais pas à une autre qu'à toi. Sache donc que cette folle créature a voué sa fille à la vie religieuse.

— Et le motif de cette oblation?

— Ce motif serait un scrupule de délicatesse qu'on doit respecter Cette pauvre petite n'appartient pas aux Flaviac. Cependant, si la date de sa naissance était exactement connue, le code serait encore pour elle. Il y a, aux lois générales de la

nature, des exceptions bizarres, et, s'il m'était permis de te raconter la malheureuse histoire d'Alphonsine, tu verrais qu'il peut encore lui rester un doute en faveur de la légitimité de sa fille.

Je feignis de tousser pour avoir un prétexte de détourner la tête. Je sentais, malgré moi, un sourire errer sur mes lèvres. Quel beau roman madame de Flaviac avait-elle pu faire à ma mère? Je pense qu'en femme de tête, elle avait prévu d'avance toutes les éventualités de sa position, et qu'elle avait une histoire prête pour chacune d'elles.

— Quoi qu'il en soit, continua ma mère, la délicatesse même devait interdire un semblable vœu. Engager ainsi l'avenir de sa fille, c'est de la folie. Tu vois que je lui avais déjà fait des représentations, et tu vois ce qu'elle y répond. Veux-tu que je dise toute ma pensée? Je crois qu'il n'y a pas d'extravagance, en matière religieuse, que les dévots ne puissent justifier ou établir, à l'aide d'un texte de la Bible ou d'un argument théologique.

— Je n'ai pas encore fait ma théologie, et je ne puis rien vous dire de précis là-dessus; mais, d'après le peu que j'en sais, vous pourriez bien avoir raison.

— J'ai répondu aux scrupules d'Alphonsine en lui prouvant que sa fortune avait complétement relevé celle des Flaviac. On peut parler

chiffres avec la comtesse; elle a, pour les affaires, une tête organisée comme celle du procureur le plus retors. Son mari et son beau-père ont compris cela, et, dès la première année de son mariage, ils lui ont abandonné la direction de leurs affaires. Ils se sont peut-être trop mis par-là dans sa dépendance; mais il faut convenir que, sans elle, ils étaient ruinés. Elle a vraiment fait des merveilles. Il y avait là un gouffre que personne ne soupçonnait; elle a entrepris de combler ce gouffre, et elle y a réussi. Elle est avare par caractère, fastueuse par orgueil; tout a été concilié. Elle s'est jetée dans des spéculations qui lui paraissaient avoir de l'avenir; son coup d'œil ne l'a pas trompée. Les Flaviac sont plus riches à présent qu'ils ne l'ont jamais été. Mais, au fait, leur fortune est plus celle d'Alphonsine que la leur, et ses scrupules à cet égard me paraissent mal fondés. D'ailleurs, nos lois assurent à sa fille et sa possession d'état et la fortune de sa famille; nul n'a le droit de s'insurger contre la loi.

Ma mère, après y avoir réfléchi, s'avisa de proposer à Alphonsine de se charger de Marguerite. A la marquise de Sainte-Maure on ne pouvait pas offrir une pension; et ma mère connaissait alors assez madame de Flaviac, pour savoir qu'auprès d'elle, cette question, si secondaire qu'elle fût, avait pourtant son importance.

Ma mère me communiqua cette idée; je l'ap-

prouvai chaleureusement. J'étais fou de joie à la pensée de revoir cette chère petite créature.

Madame de Flaviac accepta l'offre avec reconnaissance. On écrivit en Italie, et le 3 mai 1856, Marguerite nous arriva, conduite par la béate Félicité Morbini, qui me parut avoir fait encore des progrès, non dans la vie spirituelle, mais dans les démonstrations hypocrites.

Elle annonça à ma mère qu'elle ne retournerait pas en Italie. Son intention était de se fixer à Paris. Là il y avait beaucoup de bien à faire. Elle réunirait des femmes du peuple; on formerait une pieuse congrégation. La sainte Vierge lui avait inspiré cette pensée; elle lui avait même manifesté clairement sa volonté à cet égard, et le révérend Provincial de Naples lui avait assuré que cette manifestation était surnaturelle.

Tout cela fut débité avec une voix contenue, flûtée, cadencée en notes presque plaintives, avec accompagnement de pieux soupirs et de regards jetés vers le ciel. Ma mère écoutait toutes ces belles choses assez froidement.

Tout à coup la dévote se tourna vers moi en me disant:

— Si le révérend Père de Sainte-Maure permettait que je lui fisse connaître l'état intérieur de mon âme, je serais bien heureuse de le prendre pour guide dans la vie spirituelle. Le révérend Père provincial de Naples m'a bien dit que je ne saurais faire un meilleur choix.

Et la béate Félicité débita son compliment à mon adresse, avec toutes sortes de petites mines gracieuses, qui auraient pu amuser quelqu'un ayant moins que moi une horreur instinctive de toutes les simagrées des fausses dévotes.

— Madame, lui dis-je très-sèchement et en la regardant bien en face, je ne suis que le Frère de Sainte-Maure; je ne suis pas encore dans le sacerdoce, et je n'ai nul droit de m'occuper de révélations et de vie intérieure. Je désire, pour vous et pour moi, que Dieu, qui seul peut pénétrer dans cette vie-là, ne trouve dans nos cœurs que des intentions droites et pures.

Félicité devint pourpre de colère; mais elle se contint, et me dit de son air le plus séraphique:

— Ah! Dieu le sait bien, mes intentions sont droites. Je désire marcher toujours dans la voie qu'il me tracera, fût-ce celle des humiliations et des souffrances.

— Qu'il en soit ainsi, madame! lui dis-je, et je sortis.

Félicité offrit à ma mère de rester quelque temps à Brugelette, pour habituer Marguerite à sa nouvelle résidence. Ma mère refusa cette offre de manière à ce que cette femme n'insistât pas. On la paya généreusement, et elle partit pour Paris.

Je ne revis pas Marguerite sans émotion. Quoi! c'était là ce petit être si délicat, si faible,

que j'avais porté dans mes bras à la bonne Francesca! A présent je voyais devant moi une belle petite fille de trois ans passés, qui balbutiait, de la plus douce voix du monde, quelques mots italiens. Elle était timide, même un peu sauvage; et elle se hâtait de cacher son joli visage rose et blanc avec les boucles de sa magnifique chevelure, aussitôt qu'elle apercevait une figure nouvelle.

Chose étrange! je fus la seule personne qui ne lui inspira pas ce sentiment de crainte.

Elle était sur les genoux de ma mère quand je la vis pour la première fois. Je la pris et je l'emportai dans le jardin. Elle ne pleura pas, mais elle passa ses deux petits bras autour de mon cou, et elle appuya sa tête sur mon épaule, sans rien dire.

Je m'assis sur un banc de gazon. Je voulais être seul pour bien examiner Marguerite. Je craignais tant qu'elle ressemblât à sa mère! Mais non, ce n'était pas le souvenir d'Alphonsine que cette jolie tête d'ange me rappelait. Madame de Flaviac avait les cheveux et les yeux noirs; elle était brune; ses cheveux étaient plantés très-bas; ses traits, tout en lui composant une physionomie piquante, manquaient de régularité. Marguerite avait une peau d'une finesse et d'une blancheur incomparables, et, sous les belles boucles de sa chevelure blonde, on trouvait un front largement dessiné, dont la pensée semblait déjà avoir pris

possession. Ses yeux, d'un bleu foncé, étaient doux et mélancoliques, comme les yeux de celui que j'aimais le plus au monde après ma mère. Oui, c'était bien lui que je retrouvais dans cette enfant!

Je l'avais placée debout devant moi; je tenais ses deux petites mains dans les miennes; et je la considérais avec une attention dont elle paraissait frappée. Ému par tous les souvenirs qu'elle me rappelait, je ne pus retenir mes larmes.

Marguerite vit ces larmes; elle grimpa sur mes genoux, et, passant ses deux petits bras autour de mon cou, elle me dit:

— Pourquoi pleures-tu? Est-ce que Félicité t'a grondé? Elle est méchante, Félicité. Je veux retourner avec Francesca.

Et, au souvenir de sa chère nourrice, Marguerite, à son tour, se mit à pleurer. Je ne songeai plus qu'à la consoler. Je lui donnai des bonbons, et bientôt je vis le sourire sur ses jolies lèvres.

Quand il me fallut retourner à Brugelette, elle m'avait pris dans une telle tendresse qu'elle voulait absolument me suivre.

Le Père Recteur du collége de Brugelette était un excellent homme. Son intelligence n'était pas très-remarquable, mais il avait du bon sens, de la droiture dans l'esprit. Il possédait toutes les vertus d'un religieux, sans en avoir les défauts, sauf un seul, celui d'attirer à la maison qu'il di-

rigeait le plus de dons possible. Mais il était aussi délicat que peut l'être un quêteur, et, en cela, il devait encore être rangé parmi les exceptions. Ma mère, qui connaissait son faible, s'en servait pour qu'il me permît de passer auprès d'elle tout le temps que me laissaient les labeurs du professorat. Notre maison de Brugelette est bien pauvre, disait le Révérend à ma mère, nous aurions besoin d'ornements pour célébrer les fêtes de Pâques; les nôtres ne sont vraiment pas convenables, et certes la sacrée Congrégation des rites y trouverait beaucoup à redire; mais nos ressources sont si restreintes!

Et, la veille de Pâques, le Recteur recevait, de la part de madame la marquise de Sainte-Maure, des ornements en drap d'or, richement brodés, provenant des manufactures de Lyon. Une autre fois, c'était un ostensoir, une lampe, etc., etc. Comment refuser à une personne aussi généreuse le bonheur de voir son fils presque tous les jours? Je n'avais même pas besoin de demander la permission d'aller chez ma mère; le Recteur était le premier à m'y engager.

Marguerite avait atteint sa sixième année. J'avais suivi le travail si intéressant de l'éclosion de son intelligence; j'avais aidé à son développement: c'était moi qui lui avais appris à lire; je lui avais donné toutes les notions préliminaires des études qu'elle devait faire plus tard. Ma mère et moi, nous admirions la pénétration singulière

de l'esprit de cette enfant, son aptitude vraiment étonnante à comprendre ce qu'on lui enseignait.

Quelquefois ma mère me reprochait, et je me reprochais à moi-même, de demander trop à ma chère élève; mais, après y avoir réfléchi, nous étions bien forcés de convenir que son intelligence allait toujours au delà de l'enseignement reçu. Nous ne faisions en quelque sorte que la suivre et la guider. Marguerite était vraiment une enfant extraordinaire. Son esprit était sérieux. Elle riait rarement, mais son sourire, fin et spirituel, avait quelque chose de ravissant. Sa sensibilité était excessive, elle ne vivait vraiment que par le cœur, et elle avait pour ma mère et pour moi un attachement passionné. Quant à moi, j'étais fou de Marguerite.

Ma mère écrivait souvent à la comtesse de Flaviac, pour lui donner des nouvelles de sa fille. La comtesse répondait assez exactement mais avec une indifférence sur les progrès de Marguerite, sur ce qu'on lui racontait de l'esprit et du cœur de cette enfant si merveilleusement douée, dont ma mère était révoltée. Aussi son enthousiasme pour madame de Flaviac était tout à fait tombé: elle ne pouvait lui pardonner de n'avoir pas un cœur de mère.

Le temps de ma régence fut une des époques les plus heureuses de ma vie. J'aimais le professorat; je voyais presque tous les jours ma mère et Marguerite; et à part les peines d'esprit dont

je parlerai plus tard, et que j'oubliais toujours auprès des deux êtres qui m'étaient si chers, il me semblait que Dieu me donnait autant de bonheur que le cœur de l'homme peut en contenir. Je sentais que le mien avait été créé pour les félicités douces et calmes, et je n'en désirais pas d'autres.

---

TROISIÈME PARTIE.

# L'ÉCUEIL.

## I

### Premières lueurs.

Saint Ignace ne s'était pas trompé lorsqu'il avait pensé que le jeune Jésuite gagnerait immensément à recommencer, en quelque sorte, ses études classiques par le professorat. Dans la vie libre du collége, avec des exercices spirituels moins comprimants, moins chargés de mysticisme, avec les douces distractions de l'étude et des devoirs du maître, ces cinq ou six années sont un temps de halte précieux, où l'homme intelligent et physique arrive à la plénitude de sa force. On s'est élevé, dans le monde, contre la prédominance des hommes qui ont occupé des chaires ou passé par le barreau. La société, dit-on, est menée

par des professeurs et par des avocats. Cela s'explique. L'habitude de l'enseignement ou de la parole au barreau fait les hommes de puissance sur les autres hommes. Il n'y a pas de meilleure école. C'est une excitation au développement des facultés humaines, disons-le aussi, à l'ambition. Ce sont des avocats, des professeurs qui deviennent administrateurs, députés, ministres. Presque tous les membres de l'épiscopat, en France, ont passé par le professorat, soit dans les séminaires, soit dans l'éducation privée. Le professorat enseigne le commandement. De plus, il est la première étude du cœur humain. On est en contact avec des natures droites, vives, spontanées; ce petit monde est l'abrégé du monde où plus tard se déploiera votre activité intellectuelle. Vous y êtes dans toutes les conditions d'une observation sérieuse d'autant plus facile qu'elle se fait, en quelque sorte malgré par le frottement journalier avec tant d'esprits divers, aux caractères, aux aptitudes, aux goûts opposés. Vous aurez ainsi longuement manié l'âme humaine, assez indépendante pour qu'elle puisse quelquefois vous résister par ses emportements et son obstination, assez soumise, par sa condition même, pour qu'elle doive vous obéir.

Mais ce petit monde, au milieu duquel je passai les plus heureuses années de ma vie, me rappelait à toute heure le monde lui-même que j'avais quitté pour être novice, et dans lequel je

rentrerais bientôt, comme profès, aux ordres de la Compagnie, pour y remplir les conditions diverses de notre vaste apostolat.

Nous étions sur la frontière de la France; et, soit puissance du sang qui était en moi, soit attraction vers ce pays où rien ne s'agite sans que l'Europe en reçoive le contre-coup, je suivais, avec une curiosité inquiète, le mouvement politique et social qui emportait la société, et qui préparait lentement, mais sûrement, une crise nouvelle au sein de la grande nation.

De toutes mes études chez les Jésuites, à part la littérature, pour laquelle j'avais un goût inné, celles dont je tirai le plus de profit furent la dialectique et l'algèbre. Après avoir ri du *Barbara celarint* et du *Baralipton*, je finis par trouver je ne sais quel charme au procédé syllogistique. Sa précision rigoureuse allait à mon ardent amour du vrai. L'algèbre était un procédé analogue, plus précis, plus rigoureux encore. Je me jetai, je dirai presque avec fureur, sur la méthode algébrique, et si un attrait intérieur ne m'eût porté vers l'éloquence et littérature, j'aurais pu devenir, dans l'Ordre, un professeur de mathématiques d'une certaine valeur.

Mais il m'arriva ce que je n'avais pas prévu. Je gardai de ces exercices purement classiques une habitude, dangereuse dans une Compagnie où toute la vie est tracée par le commandement et où rien n'est laissé à l'initiative de l'individu, celle de

soumettre toutes choses à une sévère analyse. J'avais alors trente ans, par contre plus de maturité dans la raison. La vie nouvelle que je menais au collége comme professeur, mes lectures de toutes sortes, quoique faites dans les livres choisis de nos bibliothèques, où rien ne pénètre de la littérature contemporaine, sinon les écrits favorables à nos idées et à notre Ordre, avaient dû aussi développer en moi cet esprit de critique qui nous porte à vouloir atteindre le fond des choses.

Mon Dieu! pourquoi ne restai-je pas dans les régions moyennes où l'esprit raisonne peu, accepte, surtout dans une congrégation religieuse, les idées qui y sont généralement reçues, trouve tout parfait, magnifique, et ne croit pas, dans sa naïveté, qu'il y ait ailleurs des hommes plus savants que ses confrères, comme il est convaincu qu'il n'y en a pas de plus saints, et que son Ordre est l'unique échelle par où il soit possible, dans le monde, de monter au Ciel?

Si j'avais vécu dans cette quiétude, que de douleurs je me serais épargnées! Je serais probablement, aujourd'hui, dans ce sénat pacifique qui entoure notre révérendissime Préfet général au Gesù, je serais vénéré comme une des illustrations et une des lumières de l'Ordre, pendant qu'on ne parle qu'avec pitié de ce pauvre Père de Sainte-Maure, qui a trompé les espérances de la Compagnie par sa triste chute.

Tout cela a tenu à un rien, peut-être à une disposition d'esprit qui a réveillé, dans ma nature spontanée et droite, le besoin de voir partout le vrai. Les révélations du Père de Montgazin n'ont pas été sans exercer sur moi quelque influence; elle provoquèrent mes premières désillusions. Ce que la délicatesse du religieux l'empêcha de me dire, je le pressentis. Et quand se développa en moi cet irrésistible penchant à tout examiner à la loupe, comme j'étais entré dans la Compagnie avec une foi aveugle en sa prééminence absolue, et qu'elle avait été jusque-là l'idéal pour moi, il devait arriver ceci, que, le jour où l'objet de mon culte serait soumis à ma sévère logique, je verrais les défauts de cette institution jusque-là grandiose à mes yeux; mon attachement pour elle subsisterait encore, sans doute, mais mon admiration tomberait.

C'était là un terrible écueil.

Élevé pieusement par ma mère, formé enfant à Saint-Acheul, on pense bien qu'aucun livre contre les Jésuites n'était venu jusqu'à moi. Ce qu'on appelait „la mauvaise presse," — et je crois que depuis elle n'a pas perdu ce nom, — nous attaquait journellement. Mais ces journaux ne pénétraient pas dans nos maisons, ou du moins n'étaient pas à l'usage de ceux de nous qui n'avaient pas fait encore leur profession. Ces bruits d'attaques et de haines nous arrivaient pourtant de toutes parts. Cela nous donnait la

gloire de nous sentir calomniés, persécutés; et notre amour ardent pour l'Ordre ne faisait que s'en accroître.

Il m'arriva, quelques mois avant ma dernière année de régence, qu'ayant vu un de mes élèves tenir, d'un air de mystère, un tout petit livre qui me paraissait être autre chose qu'un livre classique, je me précipitai sur le pauvre enfant; — la règle de nos colléges est très-sévère sur l'introduction des mauvais livres: — je lui arrachai le volume. Il pleura, s'excusa beaucoup. Il m'affirma que, voyant le titre: *Des Jésuites*, il avait cru de bonne foi qu'il pouvait emporter ce livre. Du reste, il était fort jeune. Il me supplia d'avoir pitié de lui, et de tenir sa faute sous le plus grand secret. Soit que l'enfant m'eût attendri, soit vive curiosité de ma part, je lui promis le silence, et j'emportai le fatal volume.

C'était le livre de MM. Michelet et Quinet contre notre Ordre.

Quelle lutte terrible se passa en moi, à la lecture de ces pages passionnées qui me montraient tout le dix-neuvième siècle ardent et implacable contre nous! Ce n'était pas seulement l'œuvre isolée de quelques écrivains de talent, nous avions eu déjà de pareils adversaires; c'était un enseignement fait à la jeunesse, du haut de la chaire des écoles supérieures, qui venait se dresser contre nous et nous dire: Il y a guerre, et guerre à mort, entre l'esprit de la Société de Jésus et

l'esprit du monde moderne. Voyons qui sera le maître !

Il y eut là, pour moi, une révélation effrayante. Comme le lion tombé au fond de la fosse qu'on a creusée dans le voisinage de son repaire, qui s'irrite, rugit, se bat les flancs de sa queue, déchire de ses ongles les parois terreuses qui l'enserrent, et fait, pour sortir du piége, des bonds terribles mais impuissants, de même je m'irritai des coups portés à ma chère Compagnie, à ma famille adoptive.

C'était la première fois que je me sentais saisi, enlacé de ces étreintes de la dialectique sur laquelle je me savais fort. Je pouvais bien discuter sur les faits accessoires, contester des déductions trop rigoureusement tirées par mes antagonistes, les surprendre en flagrant délit d'ignorance sur certains détails. J'accusais l'un d'être heurté, obscur, s'égarant dans la divagation, l'autre d'être prétentieux,, déclamateur. Mais tout cela c'était la forme. Et je n'en étais pas à absoudre un accusé, en raison de quelques faiblesses littéraires, du terrible réquisitoire prononcé contre lui.

Or l'accusé, c'était moi. Que dis-je? c'était ce que j'aimais plus que moi-même, un ordre saint, illustre entre tous, et que je voyais toujours représenté par une légion de huit cents martyrs, de douze mille missionnaires qui sont morts parmi les sauvages et les infidèles, et par

une armée d'hommes d'élite dans l'éloquence, la science et la littérature.

J'avais lu et relu le terrible livre; et, après avoir défalqué, au profit de mon ordre, tout ce que je trouvais de contestable, de faible dans l'argumentation de mes vigoureux adversaires, restait toujours une accusation colossale dont je ne pouvais nier la valeur, sans désavouer la précision et la justesse du procédé avec lequel, maintenant, je me rendais compte de toutes choses.

Dieu seul sait tout ce que je souffris. Quelquefois, dans ma colère, je prenais le livre et j'en froissais les pages. Je voulais le brûler. Mais, enfant! me disais-je, tu t'irrites contre la voix qui te jette au visage ces terribles raisons. Déchire ce papier, mets ce livre en cendres; ces raisons seront-elles moins fortes? Et ta colère prouvera-t-elle autre chose que ton impuissance?

Aujourd'hui que j'ai contre l'Ordre, dont j'ai tant voulu la gloire, des griefs autrement forts que ceux des professeurs du Collége de France, je ne puis me rappeler cette première grande crise de ma vie religieuse, sans un sentiment d'effroi. Je me vois encore bondissant dans ma cellule, me promenant à grands pas, demandant aux livres de ma bibliothèque de me répondre contre ces raisons qui m'écrasaient. Pour me faire illusion, hélas! je me disais que nos Pères avaient dû victorieusement réfuter le dangereux petit livre, que plus de clartés se feraient un jour,

à mes yeux, sur l'esprit jésuitique si vivement attaqué; et il me semblait que moi-même, à force de dévouement et d'amour pour mon ordre, je trouverais des accents à entraîner le monde entier vers nous, et à atténuer les coups qui nous étaient portés.

Je fus, à partir de ce jour, dans une singulière disposition par rapport à ma chère Compagnie de Jésus. Qu'on se figure un mari passionnément épris de sa femme, et, sur quelques paroles d'un ami imprudent, devenant tout à coup jaloux d'elle. Plus il aimerait cette femme, plus sa jalousie inquiète s'accroîtrait sur les moindres indices. Il reprendrait par la pensée les actes de toute cette vie féminine, les scruterait avec minutie, se demanderait ce que signifiait telle visite, telle démarche, ce que pouvait être telle correspondance en apparence entretenue avec des amies! Inquiet de l'avenir, ses regards seraient ceux du lynx sur les moindres mouvements de son épouse; et, habile à devancer son malheur, il ne négligerait rien pour arriver à une certitude qui, pourtant, ferait son profond désespoir.

Tel j'étais maintenant par rapport à la Compagnie.

Fallait-il reconnaître que je m'étais trompé? que mon idéal n'était qu'un jeu d'imagination? que l'Ordre était ce que sont toutes les institutions de ce monde, une combinaison de moyens humains, plus ou moins habiles, pour atteindre

un but de prospérité humaine? que les Jésuites étaient des religieux, comme le Catholicisme en a de toutes couleurs et de toutes formes, regardant toujours leur ordre comme la perfection ici-bas, et cherchant à faire primer cet ordre sur la catholicité tout entière?

Avec une nature telle que la mienne, d'abord si naïvement confiante, puis devenue défiante méthodiquement, par le fait même de mes escrimes de dialectique, la position devenait pénible.

Quoi! j'aurais été un innocent que sa mère, pour lui éviter les dangers du monde, aurait séquestré dans un collége de Jésuites! Là j'aurais admiré l'amabilité, le dévouement des bons Pères! Entraîné par cette admiration juvénile, je serais tombé dans le piége de ces hommes habiles! J'aurais fait ensuite un noviciat où rien du dehors ne serait venu jusqu'à moi, où les relations des profès, des vieux Jésuites, ne pouvaient rien me dévoiler de l'Ordre, où je ne le connaîtrais, cet Ordre mystérieux, objet de terreur pour tous mes contemporains, que devenu profès moi-même! J'aurais fait des études où tous les livres qui pouvaient me mettre loyalement à même de discuter le pour et le contre, sur la valeur de son action au sein de la société moderne, m'auraient été sévèrement enlevés, réservés pour le jour où il serait trop tard, et où un engagement solennel, de grands vœux m'enchaîneraient à lui!

Tout cela était possible !

O pauvre logicien Sainte-Maure! quelle torture venait te saisir!

Dès ce jour, par instinct, malgré moi, comme pressé par une voix intérieure qui me disait sans cesse: Examine bien! Sache tout! je me mis à ma tâche douloureuse, l'examen défiant de ce que j'aimais plus que tout au monde, de ce que j'avais aimé plus qu'une mère.

Je le pris, ce livre fatal *Des Jésuites;* je le cachai pour le lire, le relire dix fois, tantôt pour me raffermir dans mes défiances, tantôt pour essayer si, luttant contre lui, je n'arriverais pas à lui dire: Calomniateur et sophiste, tu m'as ébranlé un moment, mais je t'ai vaincu!

---

## II

### Le Père Ruffin à Paris.

Mon cours de régence était terminé. On m'envoya à Paris, pour y commencer mes études théologiques.

Je partis avec ma mère et Marguerite. J'avais alors trente ans.

Pendant le temps de ma régence, je ne reçus que rarement des nouvelles du Père de Montgazin. On ne me permettait pas toujours de lui écrire; et puis, quand une correspondance passe sous les yeux d'un tiers, elle perd tout son charme; il fallait nous renfermer dans des banalités. D'un autre côté, en raison de mes habitudes d'obéissance passive, je me conformai strictement à l'ordre, qu'il m'avait donné lui-même, de ne jamais prononcer dans mes lettres le nom de madame de Flaviac. Il m'en coûta extrêmement de ne pas lui parler de Marguerite; mais ma soumission aux volontés du Père de Montgazin fut telle que, lorsque je partis pour Paris, je ne savais pas encore s'il connaissait l'existence de cette chère enfant.

Quand je quittai Brugelette, la crise dont je viens de faire le récit, avait atteint son paroxysme. J'espérais que le changement de lieu, mes études nouvelles seraient une puissante diversion et que le calme arriverait enfin dans mon âme.

Ma mère m'avait fait un véritable sacrifice, lorsqu'elle était allée s'établir en Belgique, pendant mon cours de régence. Elle reprit possession de son hôtel de Sainte-Maure, dans la rue de Varennes, avec un vrai plaisir. Elle était là dans le milieu où elle avait toujours vécu; elle retrouvait ses connaissances, ses amis intimes. C'était son véritable élément.

A Paris, je ne pouvais plus, comme à Brugelette, donner des leçons à Marguerite. Une seule fois dans la semaine, j'avais quelques heures à ma disposition, et je les consacrais à ma mère et à ma chère petite élève. Ma mère lui donna une institutrice. Madame de Flaviac, sachant que nous revenions à Paris, avait écrit à un de nos Pères, dont les idées toutes portées vers le mysticisme lui inspiraient une grande confiance, pour le prier de diriger ma mère dans le choix de cette institutrice. En effet, le révérend Père en présenta une en disant qu'il croyait que nulle autre ne pouvait mieux répondre aux vues de la digne comtesse de Flaviac, qui désirait avant tout que Marguerite fût une fervente catholique et une fille dévouée de la sainte Vierge.

Ma mère n'avait pas oublié le vœu de madame de Flaviac; elle vit dans l'intervention du Jésuite une conjuration contre la liberté de Marguerite, et la femme qu'on voulait mettre auprès d'elle avait sans doute ses instructions. Cette pensée détermina ma mère à refuser la personne qui lui était offerte; elle répondit au Père que son choix était fait, et qu'elle était sûre qu'il aurait l'approbation de la comtesse de Flaviac.

Le Jésuite n'insista pas. On ne discute pas les arrêts d'une grande dame comme ceux d'une femme de la classe moyenne; et il fallut bien dire qu'on s'en rapportait à la prudence de la pieuse marquise de Sainte-Maure.

Ma mère avait fait un excellent choix, et les progrès de Marguerite, que je ne pouvais plus constater qu'une seule fois par semaine, étaient rapides.

Une année s'écoula calme et paisible, troublée seulement par les peines d'esprit dont j'ai parlé dans les pages précédentes. Ma mère croyait, ainsi que moi, que je finirais mes études théologiques à Paris, et que j'y serais ordonné prêtre. Le Provincial, qui la flattait beaucoup, surtout, je crois, parce que, veuve et riche, elle pouvait disposer librement de ses revenus, lui avait assuré que la volonté de mes supérieurs était que je restasse à Paris jusqu'après mon ordination, et qu'il était plus que probable que j'y reviendrais aussitôt ma dernière probation terminée.

Une de mes plus grandes contrariétés, pour ne rien dire de plus, fut de voir arriver à Paris, très-peu de temps après moi, le Père Ruffin. Il venait d'être promu, de son titre de profès des trois vœux, à celui de profès des quatre vœux; et, bien que ses talents fussent médiocres, il était devenu, dans l'Ordre, un personnage important. On l'avait envoyé à Paris, avec la mission d'espionner ce qui se passait dans nos maisons. On se défie toujours un peu, à Rome, des Jésuites français; ils sont plus difficiles que les autres à dépouiller de leur nationalité; et les grands principes de 89 déteignent toujours quelque peu sur eux. Le Père Ruffin devait surtout constater le

degré d'ardeur que chacun de nos Pères apportait dans la lutte qui s'était engagée au sujet de la liberté de l'enseignement.

Quelques-uns ne pouvaient s'empêcher de blâmer l'exagération et la mauvaise foi avec lesquelles on défendait une cause juste dans son principe, celle de la liberté. Le Père de Rav... était un de ceux-là. Le Père Ruffin avait organisé une petite manifestation contre MM. Michelet et Quinet. De jeunes catholiques, tout fraîchement sortis des colléges de Brugelette ou du Passage, avaient promis de faire du bruit pendant les cours des professeurs anti-jésuites. Le Père de Rav... fit échouer cette petite conjuration; mais il fut dénoncé à Rome, et pour cet acte de prudence, et pour avoir qualifié sévèrement un ignoble pamphlet qu'un de nos Pères, sous le voile de l'anonyme, avait publié avec ce titre: *Le Monopole universitaire destructeur de la religion et des lois* (1). Le Père Général tança vertement le Père de Rav... pour avoir osé dire que la position créée par ce livre était un malheur immense, et pour en avoir blâmé les formes injurieuses.

Le Père de Rav..., nature impressionnable, s'il en fut, souffrait beaucoup de cette guerre sourde et continuelle que lui faisait le Père Ruffin. J'ai

(1) Un chanoine de Lyon assumma plus tard la responsabilité du *Monopole universitaire*, et il mit son nom à ce livre sorti de l'officine des Jésuites.

su par lui-même qu'il en connaissait parfaitement l'auteur. Quant à moi, je m'apercevais bien que le Père Ruffin haïssait autant le Frère de Sainte-Maure, que si son influence avait pu contrebalancer la sienne. Je crois que mon plus grand grief à ses yeux était celui d'être l'ami du Père de Montgazin, et j'eus tout lieu de m'apercevoir que, s'il avait mission, ou s'il se la donnait à lui-même, d'espionner les sommités de l'Ordre, il ne dédaignait pas d'étendre ses investigations jusqu'aux derniers dans la Compagnie.

Quelques mois après l'arrivée du Père Ruffin, j'éprouvai une nouvelle contrariété: une lettre de madame de Flaviac annonçait son arrivée à Paris.

Chose singulière! Marguerite s'était passionnée pour cette mère qu'elle n'avait jamais vue. Elle en parlait sans cesse, et ma mère, tout naturellement, cherchait à fortifier, dans le cœur de l'enfant, cette disposition d'amour filial.

La comtesse arriva avec son mari; ils ne devaient rester que deux mois à Paris et ils descendirent à l'hôtel de Sainte-Maure. J'avoue que j'étais assez curieux d'assister à la première entrevue de madame de Flaviac et de sa fille. Le hasard me servit; je me trouvai chez ma mère au moment où le comte et la comtesse arrivèrent.

Ma mère avait paré Marguerite avec beaucoup de soin. Elle la présenta tout émue, toute trem-

blante à sa mère. Celle-ci, avant même de lui donner un baiser maternel, jeta sur elle un regard profond. Je la vis tressaillir. Il est certain que jamais la ressemblance de Marguerite avec mon ami ne m'avait paru plus frappante que ce jour-là. Madame de Flaviac se remit instantanément de son trouble, et seul j'avais pu le remarquer. Elle embrassa sa fille avec beaucoup de tendresse apparente. Celle de M. de Flaviac me parut bien plus réelle; il couvrit l'enfant de baisers; il serrait les mains de sa femme, il remerciait ma mère, il était fou de joie. Et je ne pouvais m'empêcher de penser que ce qui se passait là, sous mes yeux, donnait un éclatant démenti à ceux qui croient aux manifestations infaillibles de la voix du sang, surtout quand j'entendais le comte de Flaviac répéter, de l'air du monde le plus satisfait :

— Marguerite me ressemble beaucoup plus qu'elle ne ressemble à sa mère; elle est blonde comme moi.

Je surpris un sourire de madame de Flaviac; ce sourire était ironique. Je crois qu'au fond du cœur, la comtesse méprisait cet homme pour la foi sans limites qu'il avait en elle; elle en trouvait trop facile à tromper. L'étrange femme aimait la lutte, les obstacles, et dédaignait la vie facile et heureuse que la Providence lui avait faite.

Pendant les deux mois de séjour à Paris, l'attachement du comte pour Marguerite ne fit que s'accroître ; mais comme si, en effet, la voix du sang se fût fait entendre au cœur de l'enfant, Marguerite recevait avec reconnaissance et une grâce charmante les caresses du comte, mais toutes ses effusions de tendresse étaient pour sa mère. Et pourtant madame de Flaviac n'aimait pas sa fille, mais elle jouait la comédie de l'amour maternel, assez pour donner le change à ceux qui n'avaient pas un intérêt pressant à l'observer. Les légers défauts de l'enfant étaient exagérés par la comtesse d'une manière odieuse, et ses qualités les plus charmantes étaient transformées en défauts, le tout en invoquant les idées de religion et surtout de dévotion dont il avait plu à la comtesse de s'affubler. Et vraiment je ne pouvais quelquefois contenir un mouvement d'impatience en l'entendant établir des théories de perfection chrétienne au sujet d'une enfant de sept ans. C'étaient tous les jours de nouveaux griefs. — L'intelligence si développée de Marguerite était un malheur ; elle commençait déjà à en avoir de l'orgueil. Sa sensibilité était un danger, et son institutrice ne cherchait pas à lui faire comprendre que Dieu seul doit être aimé d'un amour exclusif. — Et, quand madame de Flaviac avait gardé Marguerite dans sa chambre ou à l'église pendant des heures entières, en lui imposant des lectures pieuses

et d'interminables rosaires, s'il arrivait à la pauvre petite de bâiller un peu, sa mère s'indignait, et lui imposait, comme expiation de cette faute si grave, de nouvelles prières à réciter. Et, sur mon observation qu'elle prenait un mauvais moyen pour donner à sa fille des sentiments religieux, madame de Flaviac me répondait avec beaucoup de sécheresse, que ma mère et moi nous répétions sans cesse, et même très-imprudemment, devant Marguerite, que son intelligence était plus développée à sept ans que celle de bien des jeunes filles de douze et de quatorze ans, et qu'il ne fallait pas s'étonner qu'elle exigeât plus de sa fille que d'un enfant ordinaire. Elle ajoutait à cela quelques phrases de sensiblerie maternelle; elles abusaient parfois ma mère. Elle accusait alors la méthode d'éducation de la comtesse, et elle justifiait son cœur. Quant à Marguerite, la sévérité de sa mère n'altérait en rien l'amour passionné qu'elle avait pour elle; il semblait même qu'elle l'en aimait davantage, et j'étais presque jaloux de cette affection.

Le Père Ruffin, depuis l'arrivée de madame de Flaviac, s'était introduit chez ma mère; il avait avec la comtesse de longues conférences. Il m'arriva aussi de rencontrer Félicité Morbini à l'hôtel de Sainte-Maure; elle venait pour voir la comtesse, qui ne tarissait pas en éloges sur la sainteté de cette femme. Elle

avait des révélations, elle prophétisait, et le Père Ruffin, disait la comtesse, si pieux, si éclairé, si prudent, assurait que Félicité était arrivée à un degré éminent de perfection.

Une fois je rencontrai dans un corridor de l'hôtel le Père Ruffin et la béate; ils sortaient de l'appartement de la comtesse de Flaviac, et ils causaient ensemble avec beaucoup d'animation. Le bruit de mes pas, assourdis par les tapis, ne les avait pas avertis de mon arrivée, et je m'aperçus bien que le Père Ruffin tenait une des mains de Félicité. La manière dont il considérait cette femme, dont la beauté, bien qu'ayant dépassé quelque peu la maturité, avait encore de l'éclat, ne me parut pas très-séraphique. Je rejetai bien vite toute mauvaise pensée de mon esprit. Je fis quelques pas en arrière, je toussai fortement, et, en arrivant auprès des deux mystiques, je les saluai; les deux mains s'étaient séparées; mais Félicité me parut avoir le teint plus coloré qu'à l'ordinaire.

Monsieur et madame de Flaviac, après deux mois et demi de séjour à Paris, retournèrent à leur résidence. Nous eûmes beaucoup de peine, ma mère et moi, à consoler Marguerite.

Après le départ de la comtesse, le Père Ruffin continua de venir à l'hôtel; ma mère, qu'il savait adroitement flatter, le voyait avec plaisir.

Deux mois avant la fin de ma première année de théologie, les supérieurs, qui jusque-là avaient été d'une extrême bienveillance pour moi, devinrent tout à coup d'une sévérité extrême. De concert avec son institutrice, je composais toutes les semaines un petit cours d'études pour Marguerite, et je le lui remettais, le jour destiné à ma visite hebdomadaire à l'hôtel de Sainte-Maure. Selon nos usages monastiques, la porte de ma cellule ne devait jamais fermer à clef. Pendant mon absence, on la visita, et on trouva dans mon bureau un travail commencé pour ma chère enfant. Je fus rudement repris: — C'était, disait-on, une perte de temps, cela m'empêchait de me livrer à mes études théologiques. — Bref, on m'ordonna de rester un mois sans aller voir ma mère; et quelque temps après, je reçus l'ordre de partir pour Rome: c'était là que je devais achever ma théologie. Ma mère fut au désespoir de cette décision. Elle était au début d'une cruelle maladie qui exigeait des soins assidus dirigés par les hommes de l'art. Il lui était impossible de me suivre à Rome. Elle parla au Provincial; et celui-ci, pour la rassurer, lui promit que mon exil ne serait pas long. Moi, je savais bien le contraire; mais il fallait obéir.

La veille de mon départ, j'étais dans le salon de ma mère, seul avec Marguerite, quand tout

à coup la porte s'ouvrit et je vis paraître le Père de Montgazin.

— Vous, cher Père, lui dis-je, vous ici !

— Oui, mon cher enfant, moi-même. Et je serais bien heureux d'être revenu à Paris, si vous eussiez dû y rester; mais je sais déjà que vous partez demain. On m'a dit, à la rue des Postes, que vous étiez chez votre mère aujourd'hui, et désirant vous voir sans contrainte et sans témoins, je suis venu ici.

Pendant que le Père me parlait, Marguerite le considérait avec une extrême attention qui n'échappait point à mon cher maître. Il me prit la main et me dit :

— Mon cher Sainte-Maure, quelle est cette enfant ?

— La fille de madame de Flaviac.

— Quel âge a-t-elle ?

— Bientôt huit ans.

— Elle est née en Italie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'est bien cela, on me l'avait dit... Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

— Vous savez qu'il est un nom que vous m'aviez défendu de tracer dans mes lettres.

— Oui, vous avez raison ! Et pourtant ! Mais non... Je ne dois pas vous questionner davantage... Croiriez-vous que c'est le Père Ruffin qui

m'a appris que votre mère avait avec elle la fille de madame de Flaviac?

Et le Père de Montgazin, qui avait attiré vers lui la petite fille, la regardait avec un trouble extrême; ses yeux se remplissaient de larmes.

Et, se levant tout à coup brusquement, il me dit:

— Sainte-Maure, ne me dites rien... Sans doute vous ne savez pas... Elle ne sait peut-être pas elle-même... Mais cette enfant! Mon Dieu! qu'elle est belle et comme l'intelligence rayonne déjà sur ce jeune front!... De grâce, mon ami, continuez dans vos lettres à ne tracer jamais un nom que je maudirais si je n'étais chrétien et prêtre... Oui, je le maudirais, car je ne suis pas sûr de ne pas aimer encore celle qui le porte. Mais, cher Sainte-Maure, parlez-moi, parlez-moi souvent de cet ange qui est là... Je sais déjà qu'un des reproches qu'on vous a faits est d'avoir donné trop de temps à l'éducation de cette pauvre enfant!... Sans doute je me trompe... Cela n'est pas... Et pourtant comme mon cœur s'est ému en la voyant!

Et le Père de Montgazin sortit, pour se remettre un peu de l'émotion qu'il avait éprouvée. En rentrant, il trouva dans le salon ma mère et Marguerite; il caressa beaucoup l'enfant. Le Père Ruffin entra, et, pour nous soustraire à son regard inquisiteur, nous allâmes nous promener en-

semble dans le jardin. Là le Père de Montgazin m'apprit qu'il ne resterait que deux ans à Paris, et qu'après ce temps-là, il serait reçu comme profès des quatre vœux.

---

## III

### Arrivée au *Gesù.*

Je quittai Paris dans un véritable état d'angoisse. Je laissais ma mère malade, et bien que le médecin m'assurât qu'il n'y avait rien de grave dans son état, je n'en avais pas moins le pressentiment, qui ne fut, hélas! que trop justifié, que je ne la reverrais plus. Je souffrais aussi beaucoup de laisser Marguerite. Ses larmes et celles de ma mère, au moment de la séparation, me brisèrent le cœur.

Malgré les reproches dont on m'avait accablé pendant les derniers mois de mon séjour à Paris, des rapports extrêmement favorables du Provincial et du Père Recteur m'avaient précédé à Rome. Ces rapports, qui plus tard me passèrent sous les yeux, faisaient concevoir au très-révérend Général la plus haute opinion de moi. J'étais classé là parmi les sujets les plus brillants de

l'Ordre, ceux surtout qui, par un dévouement aveugle et un amour sans bornes, étaient prêts à tout faire pour en procurer l'avancement et la gloire. Je fus accueilli avec une bienveillance marquée. C'était sous les dernières années du pontificat de Grégoire XVI. Il baissait beaucoup, et c'était le Gaetanino, autrefois son barbier et devenu plus tard son favori, qui gouvernait l'homme et l'Église, si nous pouvons dire qu'en dehors de l'action permanente de notre Société sur les personnages dirigeants de la cour de Rome, il y ait un gouvernement de l'Église.

Nos Pères, quand j'arrivai, étaient inquiets, très-inquiets même, de cette fin du règne pontifical. — Ils ne trouveraient jamais un homme comme Grégoire XVI, qui leur fût plus dévoué et qui parût mieux taillé pour réaliser l'idéal d'un pape, dans un malheureux siècle où tout était difficultés et luttes, afin d'établir le gouvernement de théocratie absolue rêvé par eux.

Tous ces bruits vinrent à mon oreille, dès les premiers jours de mon installation au *Gesù*.

Je fus frappé de la magnificence de ce palais de notre Compagnie. Il avait été élevé aux frais de Grégoire XIII, qui fut l'un de nos grands protecteurs. L'architecture se sent encore des bonnes traditions du seizième siècle; il n'y a pas ces surcharges absurdes que j'ai trouvées plus tard dans les édifices construits par des architectes de notre Compagnie, tels, par exemple, que l'église

de Saint-Charles à Anvers, construite en 1604 sur les plans donnés par le révérend Père François d'Aiguillon, et restaurée après l'incendie de 1718 sous la direction d'un autre Jésuite, le Père Pierre Hugnens. C'est ce style maniéré, semi-religieux, semi-mondain, qu'on appelle l'architecture jésuitique. Elle ne nous fait pas honneur.

Le *Gesù* forme un carré long irrégulier, où le génie de l'architecte s'est donné beaucoup de peine pour donner de la régularité aux pièces principales.

La façade, d'environ quarante-cinq mètres de développement, est en biais sur tout le corps de l'édifice. Elle est ornée de deux portes principales, dont celle de gauche conduit dans un long vestibule, après lequel s'ouvre à vos yeux un magnifique cloître couvert présentant vingt arcades cintrées. Deux vastes escaliers terminent à droite et à gauche la première rangée des arcades, et c'est par ce cloître que quinze salles destinées aux cours ont leurs ouvertures. C'est la partie la plus belle du somptueux édifice. J'éprouvai un sentiment d'orgueil, en gravissant, pour la première fois, les marches du perron de la porte principale. La minime Société, *nostra minima Societas* (1), comme disaient nos pre-

(1) *Regulae communes Soc. Jesu. Coloniae Agrippinae*, 1617.

miers Pères du seizième siècle, rivalise avec la papauté, et le *Gesù* est son Quirinal.

Une seconde cour allongée et irrégulière sépare les salles et le cloître, d'un grand corps de logis contenant une vingtaine de cellules divisées par un long corridor. Ceci est la partie méridionale du *Gesù*. L'église, qui occupe en surface le quart de l'édifice, n'est pas orientée. La façade est au nord, s'élevant sur un perron contourné où l'on arrive par plusieurs marches. Cette façade est riche d'architecture, ornée de colonnes et de pilastres d'une bonne exécution. L'église a une nef centrale formant trois travées séparées par des arcs doubleaux. Les deux bas-côtés sont recouverts de six petites coupoles. Au centre du transsept s'élève la grande coupole, que termine un large sanctuaire en abside. La nef centrale et le chœur sont décorés de pilastres; mais les bas-côtés et leurs chapelles correspondantes sont décorés de colonnes. L'édifice est orné avec magnificence. Deux belles sacristies sont à gauche de la grande abside; par elles on communique au cloître. La bibliothèque occupe l'étage au-dessus des sacristies.

Le jardin est contigu à l'église et décoré, de trois côtés, d'arcades formant un cloître. Le réfectoire occupe le quatrième côté; et les étages supérieurs, sur toute l'étendue des bâtiments, sont composés de cellules.

J'ai souvent admiré l'habileté de l'architecte

qui, sur un espace restreint, fermé par une place et par trois rues, n'allant pas au delà de deux mille cinq cents mètres de superficie, a pu élever une vaste église et satisfaire à toutes les conditions d'une immense communauté, comme la maison principale de notre Compagnie.

On a raison de dire que l'architecture est l'une des plus vives images de nos institutions. Ce qui domine au *Gesù*, c'est l'ordre au milieu de l'embarras d'un terrain irrégulier. Il y a eu là une lutte contre une difficulté matérielle, où toute la puissance du pape fondateur est venue se briser.

Dans le *Gesù*, tout est donné à l'apparence et à l'éclat. Le cloître et l'église occupent les deux tiers du sol: deux têtes énormes sur un corps grêle. L'art n'a rien ici d'original. Vous trouverez ces pilastres, ces colonnes, ces chapiteaux, ces baies, à tous les édifices de la Rome du seizième siècle, dont le *Gesù* est une copie.

Au lieu de sacrifier quelques mètres de terrain sur la place et sur la rue du levant, nos Pères ont imposé à l'architecte la rude tâche de faire des salles carrées dans un terrain à angle aigu. Ils se sont obstinés à gagner parcimonieusement un ou deux mètres dans le coin méridional de la rue du levant, ce qui fait gauchir tout le monument de ce côté. Lutte ingrate, puérile, contre des difficultés matérielles; colosse monumental par la tête, mesquin par le corps; ri-

chesse jetée aux yeux pour éblouir; toute l'apparence du grand et du beau, voilà ce que dit le *Gesù*, bâti de pierre et de marbre.

Et le *Gesù* fait d'hommes est-il autre chose?

Ma rectitude de vue se choquait tous les jours des anomalies de la grande construction matérielle. L'angle sud-ouest était occupé précisément par notre cours de théologie. Trois fenêtres régulières éclairaient la salle au couchant. Mais, comme la salle était un carré long inscrit dans un angle aigu, le malheureux architecte avait été réduit à donner à sa muraille, du côté de l'angle, une épaisseur énorme qui allait diminuant au côté opposé. Il avait percé cette muraille de quatre ouvertures donnant sur la place, lesquelles nous offraient aux regards leurs longues et inégales embrasures.

Dans les nombreuses distractions qui me venaient, durant les cours d'une science aussi aride que la théologie, je ne pouvais ôter mes yeux de ces vilaines fenêtres, et pendant que le professeur nous posait quelques-unes de ces thèses oiseuses où se complaît la scolastique, je m'établissais architecte du temps de Grégoire XIII; je régularisais par la pensée la grande façade et celle du levant; j'orientais l'église, que je dirigeais dans le sens transversal du *Gesù*, et je me ménageais un large espace pour les bâtiments destinés à la famille religieuse.

Je n'en aimais pas moins ma cellule, dont

l'ouverture donnait, au levant, sur un massif de maisons beaucoup plus basses que le corps de logis, toute petite qu'elle était et tout occupée par l'embrasure de la fenêtre. Il est vrai que cette fenêtre m'offrait le beau panorama des montagnes de la Sabine à l'horizon, voilées le matin sous de vagues brumes, mais, le soir, éclairées d'un pourpre intense, qui allait lentement s'adoucissant, de teinte en teinte, jusqu'au bleu pur du ciel des nuits de la campagne romaine.

Que j'étais fier d'être à Rome, de me dire: Dans quatre ans, je serai profès, Père de la grande Compagnie de Jésus! Dans quatre ans, je sortirai de cette illustre retraite, avec les fonctions de l'apostolat à exercer sur toute la surface du monde! Un évêque a devant lui un diocèse; j'aurai pour diocèse le globe entier; il appartient à la Compagnie de Jésus, qui le sillonne de ses missionnaires, et qui porte la parole de la foi devant le public d'élite des grandes cités comme aux pauvres sauvages océaniens!

Cependant mon terrible génie d'expérimentation et de critique m'entraînait toujours.

J'eus une véritable déception pendant les quatre ans que dura mon cours de théologie. Quatre ans de déception jour par jour, c'était dur à porter pour un enfant de la Gaule, à l'esprit incisif comme le coin d'acier enfoncé dans un fragment de tronc d'arbre.

C'était là, me disais-je, cette reine de la

science, la science de Dieu, la théologie! Une pareille science devait-elle se borner, sur chaque point de doctrine, à une mesquine *proposition* qui se prouvait *primò*, *secundò*, *tertiò* par l'Écriture sainte, par les Pères, par les théologiens, et quelquefois *quartò* par la raison, cette pauvre raison à laquelle il était fait cette grâce d'être reçue, en valeur de preuve, après les inventions bizarres des théologiens? Cela n'était pas possible, et cependant la triste réalité était devant moi. Homme de trente ans, religieux de la Compagnie de Jésus, à Rome, dans le *Gesù* même, au centre du catholicisme, chez des hommes qui tiennent à cœur d'avoir une réputation de savants, d'orateurs et d'écrivains, la théologie professée ne dépassait pas les limites de ces leçons élémentaires où se forment les plus humbles curés de village, dans les plus obscurs séminaires de la catholicité.

Je n'en revenais pas!

Et j'eus, pendant quatre ans, à subir cette torture, à poser les plus terribles problèmes, auxquels mon professeur, imperturbable comme les parois de chêne de son estrade, me répondait par les banalités écrites sur ses cahiers et que nous reproduisions sur les nôtres. Et ce professeur était naturellement un des premiers de la Compagnie, une de ses lumières! Il avait un nom en Europe comme grand théologien!

Il ne s'était donc pas trouvé, dans tout le

dix-neuvième siècle, depuis la restauration de l'Ordre, un homme qui eût la première notion de ce qui s'appelle science, pour dire à ces hommes, se plaçant eux-mêmes à la tête du catholicisme: — Mais votre théologie n'est qu'un misérable reste de l'empirisme barbare du moyen âge. Ce sont des éléments informes; ce n'est pas la science de la théologie.

O mes Pères, parce que vous avez derrière vous cette phalange de scolastiques, dont le nom a rempli le seizième et le dix-septième siècle, vos Sanchez, vos Vasquez, vos Bellarmin, vos de Lugo, parmi lesquels Benoît XIV n'a pas craint de dire qu'il reconnaissait les deux flambeaux de la théologie, *duo luminaria theologiæ*, vous pensez que vous avez atteint les limites de la science! Que diriez-vous des chimistes, des physiciens, des astronomes qui enseignent dans les grandes écoles du monde civilisé, s'ils vous affirmaient qu'ils s'en tiennent à la science que formulèrent Nicolas Flamel, Galilée et Copernic? Ceux-ci ont épelé la science, et chaque année maintenant elle se crée, s'élabore par un travail sévère d'assimilation qui entasse les certitudes acquises et repousse les erreurs un moment accréditées; pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la science qui s'appellerait légitimement la reine des sciences, puisqu'elle aurait les choses de Dieu pour objet?

Pour peu qu'on ait ouvert quelques-uns des livres des théologiens si vantés autrefois, il est

impossible de ne pas remarquer leur extrême faiblesse, le manque absolu de profondeur dans la solution des questions les plus graves, lorsque ce n'est pas un entassement de propositions oiseuses, puériles, contradictoires, honteuses même, à ce point que, dans la somme de l'Ange de l'école, saint Thomas, il est arrivé à des théologiens de bonne foi de prendre pour vraie la proposition contradictoire à celle que soutient l'auteur.

Souillerai-je ces pages des questions d'incroyable impudeur soulevées par ces étranges théologiens, qui disséquaient l'âme humaine comme des anatomistes posent sur leur marbre les organes les plus secrets des corps, pour en découvrir la physiologie? Rappellerai-je Sanchez se demandant, sur le mystère de la fécondation divine de la Vierge par le Saint-Esprit: *An virgo Maria semen emisit in copulatione Sancti Spiritus?* ce que nulle langue un peu pudique n'oserait traduire aujourd'hui. Les Jésuites ont traité la morale comme les carabins manient les cadavres.

Voilà où en est la théologie du catholicisme barbare; quand s'inaugurera la théologie du catholicisme civilisé?

Je m'attendais, je l'avoue, à trouver cette salutaire réforme dans les cahiers de mes maîtres au *Gesù*. Je fus bien trompé. Je n'avais pas besoin, comme un écolier, de m'asseoir sur des bancs

pendant quatre années; quelques mois d'études m'auraient enseigné ce qu'il y avait de passable dans cette scolastique surannée. Je perdis un temps précieux à ces jeux d'enfant, et je me dis aujourd'hui avec tristesse que la théologie sérieuse, rationnelle, qui seule puisse recevoir le nom de science, au sein de l'Église moderne, est encore à inaugurer.

Les Jésuites ne sont pas plus avancés sur cela, dans le *Gesù*, que le plus médiocre séminaire de France, en Languedoc ou en Bretagne.

Mon saint et vénérable Père de Ravignan a écrit, dans son Apologie de l'Ordre, que saint Ignace avait voulu des hommes qui, en tout, en histoire, en physique, en philosophie, en littérature, comme en théologie, ne restassent pas en arrière de leur siècle, mais pussent en suivre ou même en aider le progrès. Je suis fâché de donner un démenti à cette orgueilleuse prétention de la Société, émise par la bouche de cet illustre Père; mais, en théologie comme en philosophie, je n'ai entendu sortir de la bouche de mes maîtres, que les faibles éléments de la vieille scolastique.

Si c'est ainsi que les Jésuites entendent suivre ou aider le progrès, leur programme est facile à remplir; mais le Père de Ravignan, dans son enthousiasme sincère, je le crois, pour l'Ordre, s'est rendu complice d'un mensonge; il a trompé son siècle, qui a pu croire sur parole un homme éminent. Je l'affirme, la philosophie et la théo-

logie, au *Gesù*, tournent le dos au progrès. Les douze mille écrivains jésuites, invoqués en faveur de la Compagnie, ne prouvent rien sur la situation présente de la science dans son sein, pas plus que les milliers de martyrs des premiers siècles ne prouvent la sainteté de la prélature à Rome. L'Ordre a eu, au dix-septième siècle et jusqu'à sa suppression, quelques savants sérieux. Ce serait beaucoup d'en nommer huit ou dix (1). Les livres des douze mille autres, outre ceux-ci, moisissent légitimement dans nos bibliothèques. Pour ces hommes qui survivent à leur temps et qui s'appellent des penseurs, l'Ordre n'en a pas un seul. Et ce n'est qu'à ceux-ci que va la gloire.

(1) Lalande cite un nombre considérable de Jésuites astronomes. Quels étaient les savants parmi ces astronomes? Lalande n'a-t-il pas été un peu la dupe de l'art des Jésuites à faire la réputation des leurs? Je reconnais cependant que c'est dans la physique et dans l'astronomie que l'Ordre a eu le plus d'hommes remarquables.

## IV

### L'emmaillottement.

Le commencement de la seconde année que je passai à mes études théologiques fut marqué, pour moi, par un événement tout à fait inattendu. Dieu m'envoya une grande joie; mais elle ne fut pas sans mélange: M. de Flaviac eut une mission à Rome. Il y arriva au mois de février 1843, avec sa femme et ma chère petite Marguerite. Je la trouvai grandie, embellie et toujours bonne et aimante. Quant à son intelligence, cela tenait réellement du prodige, et tout le monde s'en étonnait, excepté sa mère qui, tout en parlant toujours de sa tendresse passionnée pour sa fille, était pour elle sévère jusqu'à l'injustice. La douce enfant ne se plaignait jamais: elle adorait sa mère. Quant au comte de Flaviac, il était très-fier de la beauté, et de l'esprit de sa fille, — je dois la nommer ainsi. — S'apercevant très-bien que sa femme ne partageait pas son enthousiasme, il avait voulu laisser Marguerite auprès de ma mère. Mais madame de Flaviac déclara qu'elle ne voulait plus vivre séparée de son enfant; et il fallut céder. Combien je regrettai, pour ma mère, de n'avoir plus ce petit ange auprès d'elle! Mais aussi

quel bonheur pour moi que celui de revoir Marguerite !

Le vieux marquis de Flaviac avait voulu suivre ses enfants à Rome. Lui aussi s'était passionné pour Marguerite, pendant le peu de jours que les Flaviac restèrent à Marseille, avant de s'embarquer pour Rome. Il déclara que ce n'était pas à quatre-vingts ans passés qu'il pouvait se priver du bonheur de vivre auprès des êtres qui lui étaient chers. Le climat de Rome lui convenait; et il irait, disait-il, s'il le fallait, jusque sous les pôles, plutôt que de se priver un seul jour de la vue de sa chère petite-fille.

Le marquis emmena avec lui à Rome son petit-neveu âgé de dix-sept ans. Ce jeune homme, qu'on appelait le baron Gustave de Flaviac, avait perdu son père depuis un an. C'était un charmant enfant : mais son éducation laissait beaucoup à désirer. La faiblesse de sa santé avait été un obstacle à toute étude sérieuse; et à dix-sept ans, Gustave savait lire, écrire, monter à cheval, faire des armes; rien de plus. S'il avait retenu quelques mots de sciences, de philosophie, d'histoire, il les avait appris, comme M. de Pourceaugnac avait appris les térmes de droit, dans les romans qu'il avait lus. Et Dieu sait tous ceux que Gustave avait dévorés! Mais comme il était un garçon d'esprit, il finit par comprendre ce qui lui manquait, et il résolut de réparer le temps perdu. A son âge, on ne pouvait pas le mettre dans un

collége. Il fut décidé, en arrivant à Rome, qu'un de nos Pères se chargerait de donner au dernier héritier du nom des Flaviac une teinture suffisante de toutes les connaissances qu'un homme du monde doit posséder. Et comme il semblait que j'étais destiné à rencontrer partout le Père Ruffin, il arriva à Rome quinze jours après la famille de Flaviac, et ce fut lui qui fut chargé de compléter l'éducation du baron Gustave, surtout au point de vue religieux, dont son père ne s'était jamais occupé: car il était voltairien et surtout il n'aimait pas les Jésuites. Il disait souvent que, si l'on pouvait calculer tout ce que la Compagnie de Jésus avait reçu des Flaviac depuis que saint Ignace avait eu la malencontreuse idée de l'établir, on trouverait des sommes assez considérables pour combler le déficit du trésor royal le plus obéré de l'Europe. Je ne sais si c'était par la crainte de voir passer un jour sa fortune personnelle dans les coffres des bons Pères qu'il s'était hâté de la dissiper; mais le fait est qu'il ne laissa à son fils qu'un beau nom, un titre et des dettes.

Le jeune baron avait un charmant caractère. Il était spontané, loyal, mais léger, imprudent, plein de fougue. C'était une de ces natures dont on peut tout attendre et tout craindre. Son grand-oncle l'aimait beaucoup; il avait décidé qu'il le marierait avec Marguerite, et qu'ils perpétueraient ainsi l'illustre race des Flaviac.

Ce projet souriait assez au comte de Flaviac. Quant à Alphonsine, elle ne voulait pas entrer en lutte avec un vieillard; mais, dans toutes les circonstances, elle se montrait hostile à son cousin.

Le Père Ruffin, malgré les préventions que le jeune homme pouvait avoir contre les Jésuites, capta de suite la confiance de Gustave; et la plus grande intimité s'établit entre le maître et le disciple.

J'arrivai au terme de mes études théologiques. Certes elles n'avaient pas fait de moi un savant; elles m'avaient seulement appris que la théologie pouvait être une magnifique chose, si les Jésuites ou le clergé séculier avaient des hommes qui en deviendraient les créateurs.

Tous mes examens avaient été subis, et il ne m'avait pas été difficile d'acquérir le petit bagage scolastique avec lequel je pouvais briller à ces examens. Je m'étais occupé de langues orientales, de droit canonique, — lequel n'existe plus, dans la pratique du catholicisme moderne, que pour mémoire, — et d'histoire ecclésiastique. Bien que les livres qui servaient à ce dernier cours fussent écrits au point de vue exclusif des doctrines ultramontaines, ils avaient pourtant jeté dans mon esprit quelques rayons de lumière. Les exagérations me faisaient tenir sur mes gardes, et, dans ce que ces livres me disaient, je devinais souvent ce qu'ils voulaient cacher. Lorsqu'il me fut permis de puiser mes connaissances historiques à des

sources moins suspectes, j'aurais pu quelquefois éprouver un sentiment d'orgueil en reconnaissant que mes intuitions avaient presque toujours été justes. Mais mes plus douces heures avaient été consacrées à l'étude des livres saints; bonne distraction aux niaiseries du reste, dont l'enseignement m'était fait d'une manière pitoyable.

J'allais être ordonné prêtre, et je commencerais ma troisième probation en rentrant pendant une année entière au noviciat, afin que là, de nouveau étranger à toute étude et à toute relation du dehors, je me retrempasse, dans la retraite et le silence, aux sources les plus pures de la vie de la foi et de l'amour.

Telle a été la pensée du fondateur de l'Ordre, et je la trouvai pleine de sagesse.

Mais, avant de m'ensevelir une dernière fois dans ces exercices de l'ascétisme, je voulus me rendre un compte sévère de moi-même: savoir si je pouvais, en conscience, faire une profession qui succéderait immédiatement à ma dernière année d'épreuves.

On a vu déjà mes doutes, mes luttes intérieures. Peu à peu la savante combinaison de l'Ordre avait passé sous mes yeux, à peu près comme l'œuvre de l'architecte du *Gesù*, que j'avais trouvée boiteuse et manquée. En serait-il de même de l'œuvre de saint Ignace, ou plutôt de ces hommes qui, après saint Ignace, ont été les fondateurs plus sérieux et plus pratiques de l'Ordre?

Je voulus consacrer un grand mois, tout en suivant le cours monotone des autres études, à la question capitale pour moi : ce que je devais penser intimement de l'Ordre.

Je repris les Constitutions, l'*Institutum Societatis Jesu*, les *Regulæ communes*, l'Examen, les *Ratio et Institutio studiorum*. Je sortis de leur recoin mes cruels antagonistes MM. Michelet et Quinet. Le neveu du marquis de Flaviac me prêta le *Jésuite moderne* de Gioberti, en me disant que j'aurais fort à faire si j'entreprenais d'y répondre. Je pris, dans notre bibliothèque, l'*Apologie de l'Institut des Jésuites* par Cérutti ([1]), le livre plus récent du Père de Ravignan, *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites* ([2]), et quelques autres apologistes de l'Ordre.

On comprend avec quelle ardeur je me mis à ce travail ; et je me rends aujourd'hui cette justice que je le fis avec une aussi froide impartialité que si, le lendemain de mon enquête, j'eusse dû comparaître devant le Juge suprême.

J'appréciai à leur juste valeur les accusations des anciens parlementaires, qui ont rejeté sur nous seuls la culpabilité d'avoir enseigné les doctrines les plus subversives. Quand nos Pères du seizième siècle soutinrent la théorie du régicide, ils n'étaient pas les seuls. Ils parlaient comme saint

([1]) Trois vol. in-12, 1762.

([2]) Un vol. gr. in-18, Paris.

Thomas, qui affirmait, dans une théorie spéciale, qu'il est permis de tuer un tyran; les théologiens dominicains et franciscains avaient tenu le même langage. Pendant la Ligue, la Sorbonne, les curés de Paris, qui n'étaient pas Jésuites, ne s'étaient pas gênés sur cette belle théorie; et, chose inconcevable, en plein dix-neuvième siècle, le théologien Bouvier, qui depuis est devenu évêque du Mans, et qui est mort il y a bien peu d'années, a enseigné la même doctrine dans sa théologie classique, qu'ont adoptée beaucoup de séminaires.

On a donc été injuste en nous chargeant seuls de ce grand grief de la doctrine du régicide. Cette doctrine, en opposition formelle avec le précepte du Décalogue: *Non occides*, est une des aberrations de la scolastique barbare du moyen âge. Nos théologiens ont copié saint Thomas et les autres, et cet enseignement n'est pas, comme nos ennemis se sont efforcés de le faire croire, personnel à la Compagnie de Jésus. Elle a eu le tort de le ramasser, et de le laisser propager par plus de soixante de nos écrivains.

Dans son livre, le Père de Ravignan dit que notre Général Aquaviva défendit de discuter la thèse du régicide et qu'il supprima le fameux livre de notre Père Mariana *De Rege*. A la vérité, le Père de Ravignan ne nous dit pas si la doctrine fut solennellement condamnée et par le général Aquaviva et par nos théologiens modernes. Non, on s'est borné à défendre de la discuter. J'aurais

voulu quelque chose de plus. Mais tous les ordres religieux, et surtout le nôtre, se croient infaillibles; et déclarer franchement qu'ils ont erré est un acte de loyauté qui coûterait trop à l'orgueil monacal.

Quoi qu'il en soit, si les Jésuites avaient été de près ou de loin complices des attentats de Châtel et de Ravaillac; s'il étaient accourus en armes pour repousser Henri IV qui, assiégeant Paris, en 1590, était parvenu à pénétrer dans le faubourg Saint-Jacques où était leur collége de Clermont, je voyais là les mœurs violentes, la politique passionnée du seizième siècle. Un ordre, après deux cents ans, ne répond pas des excès de ses premiers membres. Des individus s'égarent; il n'y a pas, il ne peut y avoir de société, — et c'est Voltaire qui parle, — „qui ait un dessein formé de corrompre les mœurs des hommes;" et si les Jésuites comme le veut l'arrêt de suppression de la Compagnie en 1762, avaient enseigné en tout temps et persévéramment, avec l'approbation de leurs Supérieurs et Généraux, la simonie, le blasphème, le sacrilége, la magie et le maléfice, etc., l'impudicité, le parjure, etc., le vol, le parricide, l'homicide, le suicide et le régicide, ce n'était pas assez d'une suppression, il eût fallu les détruire comme des bêtes féroces.

Ces attaques violentes tombaient devant ma froide raison, et cela, par leur violence même.

Toutefois je me posais autrement la question. Lorsque l'Ordre avait été fondé, pouvant pren-

dre telle direction, tel esprit qu'il lui plairait, était-il vrai que, par calcul, pour flatter les papes alors tout-puissants, pour obtenir d'eux d'immenses priviléges qui sont allés jusqu'à soustraire l'Ordre à la juridiction de l'épiscopat, afin de le soumettre uniquement au souverain Pontife, les Jésuites ont adopté la théorie de l'absolutisme théocratique, ne voyant de pouvoir, dans la société humaine, que celui du Pape destiné à régner sur les rois et sur les peuples?

L'histoire m'avait fait, sur ce problème, d'étranges révélations. Et ne devais-je pas croire que le véritable esprit du corps aujourd'hui, comme au temps où il se posait en adversaire d'Henri IV par cette raison seule qu'il était un roi hérétique, était de soutenir la théorie de l'absolutisme théocratique, destructeur des sociétés civiles?

Ni Cérutti, ni mon digne Père de Ravignan, ni mes autres apologistes ne me répondaient clairement sur cela.

Cependant je ne voulus pas me prononcer sur cette question, pourtant capitale à mes yeux. Dans un an, je devais être profès; je verrais mieux l'action générale exercée par notre Société; j'en saisirais mieux l'esprit.

Il me répugnait de me prononcer alors: je réservai donc ce point grave.

Je continuai ma curieuse enquête,

M. Michelet me disait: „Les familles artificielles, les ordres monastiques, n'ont été féconds qu'au-

tant qu'ils ont laissé quelque chose au libre développement de l'individu. L'ordre des Jésuites a voulu aller plus loin; il a prétendu saisir l'individu tout entier, le former par l'*éducation*, le dominer par la *prédication*, le gouverner dans ses moindres actes par la *direction*."

M. Michelet avait-il raison?

Il me citait cette imprudente apologie de Cérutti: „De même qu'on emmaillotte les membres de l'enfant dans le berceau pour leur donner une juste proportion, il faut, dès sa première jeunesse, emmaillotter, pour ainsi dire, *sa volonté*, pour qu'elle conserve, dans tout le reste de sa vie, une heureuse et salutaire souplesse (1)."

Les progrès de la science hygiénique ont fait justice de l'emmaillottement de l'enfant, tel qu'il se pratiquait naguère. On a reconnu que, bien loin de donner une juste proportion aux membres du pauvre petit être, soumis à la torture d'une compression absolue, il ne pouvait que les déformer. Il en est de même de la compression morale; et de l'homme ainsi compris, emmaillotté dès l'enfance, soumis aux volontés du prêtre, comme le bâton dans la main, comme le cadavre qu'on tourne et retourne, il ne devrait sortir qu'un être étiolé et misérable; on y chercherait vainement l'homme libre et fort, l'homme même avant le perfectionnement de l'Évangile, l'homme capable

(1) *Apologie*, p. 330.

de remplir noblement sa destinée, *facere et pati fortia*.

Je me demandai alors :

La théorie jésuitique, en organisant avec tant d'habileté le corps religieux, en façonnant avec tant d'art les rouages qui le composent, par lesquels il se meut, n'a-t-elle pas dépassé les limites du vrai ? Et une compression si savante, mais si absorbante de la volonté humaine, n'est-elle pas un suicide volontaire, imposé à chacun des membres qu'elle reçoit dans son sein ; comme il y aurait un suicide, pour une société civile tout entière, dont chaque membre consentirait à accepter, sur tous ses actes, la domination exclusive d'un Père spirituel, maître de ses pensées, de ses mouvements, de sa vie ?

Je me fis enfin cette question plus terrible encore :

Avec le succès supposé d'un tel système, la société humaine serait-elle possible ? Et ne serait-il pas vrai que le seul roi, le seul dominateur du corps et de l'âme serait, non plus ce Pape régnant spirituellement mais nominalement à Rome, non plus les rois, les chefs de nations, les hauts magistrats du peuple, commandant extérieurement au monde, mais bien une corporation intelligente et habile, dirigeant ces peuples, dirigeant les rois, les chefs de nations, dirigeant ce Pape lui-même ?

Un tel projet serait d'une inconcevable hardiesse, son exécution d'un grandiose effrayant.

Mais le résultat final aboutirait mathématiquement à la mort de l'individu libre, de la nation libre, de l'humanité libre. Ce serait le grand, l'éternel emmaillottement sur la terre. L'homme serait ramené au berceau et à ces stupides lisières qui le serrent, comme les bandelettes de la momie égyptienne, sous le plaisant prétexte de Cérutti, „de lui donner une juste proportion, et de lui conserver pour toute la vie une heureuse et salutaire souplesse.“

Malheur! malheur! mille fois malheur à l'humanité, si elle consentait à se soumettre à cette hygiène contre nature! Il ne faudrait pas inscrire sur le fronton des monuments des grands peuples: *Liberté,* mais: *Emmaillottement.* Ce ne serait pas un drapeau qui devrait flotter sur leurs cimes, comme symbole d'un multiple développement des forces humaines sous le souffle de la liberté, mais la lanière qui accouple les bœufs pour le travail de la servitude.

A ces agitations pénibles de mon esprit, se joignait une douleur d'un autre genre. Les lettres que je recevais de Paris m'apprenaient que la santé de ma mère s'altérait de plus en plus. Elle avait espéré qu'on me permettrait de revenir auprès d'elle avant mon ordination; il n'en fut pas ainsi. Je fus ordonné prêtre, et il me fallut, selon les règlements, commencer ma troisième probation et rentrer pour cela au noviciat, et renoncer encore une fois à toute étude, à toute

relation au dehors. On me donnait l'espoir qu'après que mes vœux de profès auraient été prononcés, il me serait permis de revoir ma mère. Hélas! cet espoir ne devait pas se réaliser!

J'étais entré au noviciat depuis huit jours, lorsque le Père Rosaven, un des assistants du Père Général, me fit appeler pour une communication importante: il était chargé de m'apprendre la mort de ma mère!

Ce fut pour moi un coup terrible. Mais le révérend Père, après quelques phrases banales sur la résignation avec laquelle un religieux doit recevoir, de la main de Dieu, les coups les plus terribles pour la nature, aborda la seule question importante aux yeux d'un véritable Jésuite, en me disant:

— Vous êtes religieux; vous avez fait vœu de pauvreté; mais ce sont des vœux simples dont vos supérieurs pourraient vous délier. Vous êtes encore libre avant vos grands vœux. Quelle est votre pensée sur votre succession? Le Père Provincial de la province de Paris m'envoie, au cas où vous voudriez persévérer dans l'Ordre, une procuration régulière à signer par vous, afin de vous éviter tous les embarras d'une succession, au moment où vous rentrez au noviciat pour votre troisième probation.

Voyez, réfléchissez devant Dieu.

Et, mettant doucement le papier devant moi, il semblait me dire: Il serait mieux de signer.

Ce calme glacial en m'apprenant la funeste nouvelle, cette cupidité non pas de sa part, le digne homme, mais pour cet Ordre à qui allaient arriver quelques centaines de mille francs de plus, me firent mal.

Toutefois mon parti était pris.

— Mon Père, lui dis-je, je n'ai pas à réfléchir; je signe. J'aurai plus de temps pour penser à ma mère.

Il n'y eut rien de plus, rien de moins pour cette succession, qui s'est élevée, je l'ai su plus tard, à seize cent quatre-vingt mille francs. On ne m'en parla plus, je n'en parlai jamais. L'hôtel de Sainte-Maure, au faubourg Saint-Germain, fut vendu; les belles terres en Seine-et-Marne, en Beauce, en Poitou, furent vendues. J'étais venu au monde dans la plus haute condition de fortune; je devais passer plus tard, silencieux, devant le berceau de mon enfance, acheté par un étranger. Et quand j'allai à ***, il n'y eut plus à moi que deux tombes, celle de mon père et celle de mon frère. Les Jésuites n'avaient pas pris la peine de faire transporter, selon son désir souvent exprimé devant moi, les restes encore tièdes de ma pauvre mère auprès de son époux et de son fils, sous prétexte que, dans le testament de ma mère, il n'était pas fait mention de cette volonté. Ils trouvèrent plus expéditif et moins coûteux de les déposer au cimetière du Mont-Parnasse, où pourtant ils lui firent donner,

par charité chrétienne, deux mètres de terre en carré, acquis à perpétuité.

Moi, un jour, serai-je assez riche pour m'acheter une place à côté d'elle?

J'étouffai mes sanglots devant cet huissier impassible qui venait de me signifier, au nom de la Compagnie, un arrêt de détachement des choses de ce monde.

Je me sauvai en toute hâte dans ma cellule, pour pleurer cette pauvre mère dont j'avais brisé le cœur, et qui avait tant espéré me revoir après ma profession. J'étais cruellement puni, et je voyais s'évanouir pour jamais l'espérance des seules joies qui m'eussent été permises, après une si longue séparation.

Je ne les ai pas confiées à ces pages, toutes mes souffrances après mon départ de la maison paternelle. Mon ardeur d'enthousiasme et de sacrifice était tombée bientôt; et je n'avais pas six mois de mon premier noviciat, que de profonds regrets me rappelaient cette vie douce et pure de la famille, échangée pour la vie monotone de la famille artificielle.

Trois jours après avoir reçu la nouvelle de la mort de ma mère, je reçus la visite du Père Ruffin. Dans la circonstance, cette visite était toute naturelle: cet homme avait été bien accueilli par ma mère, pendant son séjour à Paris. Il me parla en termes assez convenables des regrets que la mort de cette pieuse marquise de Sainte-

Meuse lui faisait éprouver; mais il me dit que Marguerite était sérieusement malade. On lui avait appris brusquement la nouvelle de la mort de ma mère. Le désespoir de la pauvre enfant avait été extrême, et sa mère, me dit le Père Ruffin, effrayée du développement de la sensibilité de cette enfant, avait cru devoir lui rappeler, avec une sorte de sévérité, trop de sévérité peut-être, ajouta le Père, qu'une chrétienne ne devait pas oublier que Dieu seul a le droit d'être aimé avec excès; et d'ailleurs, avait continué la comtesse, si vous avez donné tant de place à une étrangère dans votre cœur, que reste-t-il à votre mère?

La chère enfant avait comprimé ses larmes; mais, le lendemain, une fièvre typhoïde s'était déclarée, et les jours de Marguerite étaient dans le plus grand danger. Je crois que le Père Ruffin éprouvait une certaine satisfaction à m'apprendre cette mauvaise nouvelle; il savait combien j'aimais Marguerite; et, depuis qu'il était devenu profès des quatre vœux, il connaissait le secret de sa naissance. Il ne l'aimait pas; je m'étais aperçu bien souvent qu'au lieu de tempérer l'injuste sévérité de madame de Flaviac envers sa fille, il cherchait plutôt à l'augmenter. Malgré cela, il était jaloux de l'attachement de Marguerite pour moi et de l'influence que j'avais sur elle. Madame de Flaviac l'avait imposé à sa fille comme directeur; mais Marguerite avait trop de franchise

pour ne pas laisser voir qu'elle ne s'adressait à lui que parce qu'elle y était contrainte.

Je suppliai le Père Ruffin de m'obtenir la permission d'aller voir Marguerite; il me répondit que cela était impossible.

— Cette impossibilité, me dit-il, est d'autant plus regrettable que Marguerite vous demande sans cesse, et que le médecin assure qu'une contrariété, dans ce moment, peut aggraver le mal et le rendre mortel. Mais, ajouta hypocritement le Père Ruffin, un religieux doit remettre tous les intérêts terrestres entre les mains de Dieu, et ne jamais dévier, pour eux, de la voie qui lui est tracée. Pendant cette dernière année de probation, vous êtes séparé du monde; vous devez même ignorer ce qui se passe dans le monde. Cette visite que je vous fais, je ne la renouvellerai pas. Si Dieu veut laisser cette enfant sur la terre, il la sauvera bien sans vous; et s'il veut la rappeler à lui, nous devrons nous réjouir de la voir prendre place parmi les anges du Ciel. Sa mère est arrivée à un tel degré de perfection que, si Dieu lui enlève sa fille, — et elle me le disait encore ce matin, — elle sera heureuse de lui voir quitter un monde où elle pourrait un jour perdre son âme.

Et le traître me quitta, satisfait d'avoir ajouté une douleur à une autre douleur. Je restai quinze jours sans nouvelles de ma chère enfant; j'appris

par hasard qu'elle était hors de danger. J'étais bien, en effet, séparé du monde!

Mes douloureuses émotions un peu calmées, le travail qui se faisait dans mon cerveau recommença, et il m'imposa de nouvelles tortures.

---

## V

### *Schola affectûs.*

Dirigez la nature, ne la froissez pas! Ne lui demandez rien de faux; ne la placez pas dans l'impossibilité et dans la contradiction! Car une heure vient où elle se venge.

Mes Jésuites, après seize années d'expérimentation, où ils ne m'avaient pas perdu du regard, où leur méthode s'était appliquée à l'un des caractères les plus ductiles et les plus souples qui se pussent trouver, malgré les éclairs de lumière qui se faisaient dans mon esprit, avaient réalisé en moi leur idéal. Ils m'avaient conduit par la main jusqu'au sacerdoce. Tout ce qui pouvait s'enseigner chez eux et par eux avait passé devant mon intelligence; et de brillants examens, subis pendant mes dernières études, les avaient convaincus que leur œuvre était définitive, et

qu'après l'année de dernière probation, ils n'auraient plus qu'à me faire prononcer mes vœux de profès et à me jeter dans la vie active de l'Ordre.

Un an me séparait de ce ministère extérieur. J'aurais consacré les dix-sept plus fraîches années de ma vie aux longues préparations de l'existence claustrale. Et le sublime de tous ces efforts, le but dernier était, selon le langage de mes Pères, d'unir à eux, comme profès dans la Compagnie, un homme dorénavant immobile comme le bâton, inerte comme le cadavre, „indifférent à tous les lieux, à tous les emplois, à toutes les situations.“ On aurait dépensé dix-sept ans d'énergie comprimée, de sève vitale alanguie par une saignée de chaque jour à la racine de l'être organisé; on serait arrivé aux limites mêmes de la vie entre le mouvement et la mort, pour que je ne fusse pas un homme, mais que je fusse un Jésuite.

C'était là l'idéal qui s'était lentement accompli en moi. Mes Pères ne pouvaient pas se tromper. Ce que je dis là devra paraître étrange, après ce que j'ai raconté de mes combats et de mes doutes: c'est qu'on ne sait pas tout ce qu'une tête ardente peut contenir de contradictions, tout ce que l'âme humaine renferme de force et de faiblesse, et de quel poids se trouve être, dans la balance, l'influence d'une direction qui ne dévie jamais de son chemin, et par cela même at-

teint toujours son but. Quand on a passé de quinze à dix-huit années chez les Jésuites, qu'on y est entré enfant, on est, à trente-quatre ans, quelle que soit l'intelligence, un enfant et rien qu'un enfant. Encore une fois, mes Pères ne pouvaient pas se tromper. Depuis trop longtemps ils manipulaient de ces jeunes et naïves natures dont ils faisaient leurs séides; ils me voyaient de trop près. Eussent-ils connu tout ce monde d'idées, en apparence opposées aux leurs, ils ne s'en seraient pas étonnés. Si on leur eût dit: Montrez-nous un de vos jeunes Pères réalisant le mieux l'éducation jésuitique, ils n'eussent peut-être pas hésité à montrer le Père de Sainte-Maure.

Il ne me restait plus qu'une année, une pauvre année sur dix-sept, qui allaient former ce long cycle de l'apprentissage jésuitique. J'étais parqué pendant cette année, comme au temps de mon premier noviciat, loin de toute relation avec le dehors; j'allais me sevrer de toute étude, me priver du livre, le seul ami qui reste à celui qui n'a pas d'ami, et entrer dans „l'atelier du Silence“ pour y subir un dernier travail, une dernière préparation, une dernière épreuve. Je serais à la plus haute classe, au couronnement de l'édifice intellectuel, ou „l'école du cœur“, *schola affectûs*, pour y achever le détachement, pour y sceller l'indifférence.

Mais ce qui avait été impossible, irréalisable

pendant seize ans, s'accomplirait-il dans quelques mois? En saurais-je plus sur cette chose, pourtant si simple: „Aime Dieu et aime l'homme en lui faisant du bien," après cette autre retraite, quoique plus rigoureuse, que durant les seize belles années où j'avais voulu Dieu dans la simplicité de mon cœur?

Je ne le pensais pas.

Ce que la méthode artificielle avait fait en moi, pendant seize ans, me paraissait insignifiant, nul, radicalement nul. A part quelques connaissances littéraires, scientifiques et théologiques, que je ne pouvais avoir lorsque je me jetais, avec un enthousiasme passionné, dans mon premier noviciat, avec un peu plus d'aptitude à me rendre compte de ma conscience, à me servir de ma raison, j'étais exactement le même.

Hélas! au flambeau de cette froide et impartiale raison, j'étais moins grand et moins fort que le jour où je me sentais l'énergie de repousser les entraînements du monde, et où je rêvais les grandes choses de l'apostolat. Le ressort de l'âme, sa grande énergie native, sa puissance qui brise des résistances terribles, la volonté soumise à seize années d'obéissance passive, au procédé énervant du *tanquam ac cadaver*, ne se sentait presque plus. Obéir, oui! Obéir toujours! Obéir, que ce fût sage ou non, excepté ce qui eût été, d'une manière trop évidente, contraire au dictamen le plus grossier de la conscience; hypothèse qu'on

ne doit pas faire et qui serait même rendue impossible par cette recommandation de la règle, de „ne jamais examiner le commandement.“ Ainsi ce que l'on semble vous laisser de liberté d'examen au sujet des ordres que vous pouvez recevoir de vos supérieurs, vous est bientôt retiré: vous êtes un cadavre, rien qu'un cadavre; vous ne devez être que cela. Obéir, je m'en sentais bien capable; mais cela suffirait-il?

Et fallait-il dix-sept ans d'escrime pour comprendre la raison de l'obéissance? Le jeune pâtre qu'on arrache aux versants des Cévennes ou du Cantal, une foi mis en ligne dans un peloton, sait à merveille qu'il faut obéir; l'instinct de son métier, l'honneur de son corps, lui apprennent que la désobéissance devant l'ennemi compromettrait son salut, celui de toute l'armée; il ne faut lui dire cela qu'une seule fois, et il se le tient pour dit.

L'adolescent Jésuite aurait-il la tête plus dure que le pâtre apprenti soldat?

Je me disais toutes ces choses; et ne trouvant que le vide au dedans de moi-même, je me demandais si cet insuccès profond de la méthode artificielle expérimentée sur moi venait de ma faute ou de la méthode elle-même. J'avais conscience d'avoir dépensé, depuis seize ans, toute la docilité que Dieu avait mise dans mon âme. Nulle résistance donc du côté de la volonté. Ma vie avait été pure; et dans ces terribles retraites

où nos Pères prêchaient la terreur des jugements de Dieu et nous ouvraient l'abîme éternel, je sentais cependant, quoiqu'il n'y ait rien de pur devant Dieu, que cette vie séquestrée loin du monde, tout employée au travail et à la pratique de l'obéissance, avait été conforme à ces commandements qu'il a gravés dans notre cœur. Je n'avais pas fait le mal, il est vrai, parce que je n'avais pas été mis en face du mal; ma vertu avait été une vertu négative; mais, telle qu'elle était, j'avais ma bonne volonté au fond du cœur, pour la rendre un peu méritoire.

Devant Dieu, ce n'était donc pas ma faute: c'était impuissance de la méthode artificielle à laquelle j'avais été soumis. Elle était arrivée, après tant de combinaisons savantes, après trois périodes successives d'épreuves durant seize années, à former ce soldat passif, débonnaire, un peu initié aux connaissances humaines, sachant suivre jour par jour les exercices ascétiques, étranger au monde, ne l'ayant aperçu que par le monde microscopique d'un collége, et devant fournir dans un an un membre de plus à la milice brillante des Jésuites.

Tant de travail pour si peu! *Nascitur ridiculus mus.*

Si je me fusse trouvé dans la disposition d'esprit où j'avais été bien des fois, quand des doutes terribles sur l'Ordre venaient m'assaillir, je ne me fusse pas laissé abattre par ceux-ci. Mais la

mort de ma mère avait fait en moi une réaction subite. Tout était changé. Longtemps comprimée, la sensibilité s'était réveillée; elle avait fait dans tout mon être de terribles ravages. Si je n'eusse pas beaucoup pleuré, je fusse devenu fou. Ces larmes abondantes me sauvèrent; mais il m'en resta une humeur sombre, une exaltation de cerveau dont je ne me suis rendu compte que plusieurs mois après, quand cette crise, comme toutes les situations violentes, vint à se calmer.

Hélas! je la fis cette école du cœur: *schola affectûs*. Pendant que nos Pères me croyaient absorbé dans les plus hautes contemplations, ayant pris mon vol dans les régions mystiques où l'âme va se donner les ébats du divin amour avec le bien aimé, j'imposais à mon cœur les tortures de la lutte désespérée contre moi-même.

D'affreux scrupules, les souffrances les plus cruelles qui se puissent concevoir ici-bas dans l'être moral, et qui sont des souffrances de réprouvés, vinrent m'assombrir. Au lieu de ces déductions sereines, de ces sages et placides appréciations sur moi-même et sur l'Ordre, qui ne me troublaient pas, qui me donnaient au contraire cette joie pure de l'intelligence à saisir en toutes choses le vrai, je trouvai le chaos des contradictions, le déchirement de la conscience, l'enfer, tout l'enfer du remords.

Il y eut sans doute de l'égarement dans ma pauvre raison.

Je tombai un moment dans cette conviction horrible que Dieu me châtiait, que j'avais cédé aux obsessions de l'esprit du mal, que l'orgueil m'avait perdu, qu'à l'exemple d'Ève j'avais écouté les suggestions du serpent infernal. Je me crus déjà jugé sur la terre, abandonné de la grâce, parce que j'avais abusé d'elle.

Toutes les phrases retentissantes des prédicateurs, dans nos retraites, vinrent avec l'éclat du tonnerre frapper mon oreille, comme si, pécheur révolté, je me fusse tenu, dressé orgueilleusement devant leur chaire, et que, tout à coup terrassé, j'eusse été forcé de dire: Oui, je suis un misérable, un abandonné de Dieu!

Et comme il y a, dans ces affreux moments de désespoir, une logique terrible, telle que celle qui porte les fous, avec une lucidité effrayante, au suicide, je cherchai la cause de mon égarement fatal.

Je la trouvai!...

C'était cet affreux petit livre de MM. Michelet et Quinet, que j'avais lu par une curiosité indigne d'un religieux. Plus de doute! Dès ce jour l'esprit du mal s'était emparé de moi. J'avais jugé!... ô crime! j'avais jugé mon ordre! mon ordre approuvé par la plus haute autorité qui soit dans le monde, celle des Souverains Pontifes! J'avais jugé des règles trouvées admirables par tant de saints Jésuites, les lumières de l'Ordre. Je m'étais fait plus sage que ces sages, j'avais condamné ces

saints, ces papes, l'Église, Dieu lui-même parlant par ses Pontifes !!!

*Inde prima mali labes.* C'était ainsi que le mal était entré dans mon âme.

Au moment où ces agitations indicibles de mon cerveau m'assaillaient avec le plus de fureur, j'étais déjà vers la moitié de ma dernière année de Probation. La douleur morale avait atteint ses limites ; je n'y tenais plus.

Les hommes du monde qui liront ces pages auront de la peine à comprendre cet état violent de l'âme que je viens de décrire. Ils ne sauraient avoir la moindre idée des aberrations de tout genre, que peuvent développer quelques mois de solitude absolue quand on se livre tout entier à la vie ascétique.

J'allai trouver mon Père spirituel. Je lui dis que je craignais d'avoir profané toutes les grâces, d'avoir menti à l'Esprit-Saint, en cachant un péché grave. Je lui demandai de faire une confession générale qui me permît de réparer, en moi, l'innocence perdue par tant d'années coupables, par tant de sacrements indignement reçus.

Mon directeur était un saint homme, mais il se renfermait dans un cercle d'idées assez étroit ; il ne vit pas qu'il avait devant lui un cerveau exalté, un demi-fou. Il prit tout cela naïvement à la lettre. Il chercha à me consoler ; il me dit qu'il allait remercier Dieu, avec moi, de m'avoir éclairé, de m'avoir montré les turpitudes de mon

âme, d'avoir déchiré le voile qui me cachait l'abîme où j'allais me jeter. Sans aucun doute ce péché grave, caché dans mes confessions, était à ses yeux quelque faute honteuse, une sortie secrète du *Gesù*, pour satisfaire la passion des sens. Je ne sais ce que s'imagina le bon Père, mais il me reçut comme l'enfant prodigue, et, dans son erreur, il me le donna pour exemple. Il me dit que le père de famille n'avait pas repoussé le jeune coupable, quoiqu'il eût mangé toute sa fortune avec des femmes débauchées, *cum meretricibus*. Je savais à peine ce que c'était qu'une femme débauchée; je l'écoutais ébahi.

J'étais évidemment, à ses yeux, quelque grand coupable.

Nous mîmes notre temps, selon l'usage, à ce nettoiement général des pensées, des paroles, des actions de la vie d'un pauvre reclus qui, dès l'âge de dix ans, avait été sous la discipline la plus vigilante.

Quand j'y réfléchis à cette heure, la seule faute peut-être sérieuse de cette vie d'innocent, était quelque surprise des sens, quand ils se révoltent avec trop d'impétuosité contre la loi de la continence. Je n'avais pas commis de péchés graves, parce que j'étais dans l'impossibilité d'en commettre.

J'accusai ma faute d'avoir lu MM. Michelet, Quinet et Gioberti. A mes yeux, c'était mon plus grand crime. Le digne homme, qui après tout

avait du sens, comprit enfin que ce péché n'en était pas un bien grave, que je m'étais monté la tête et qu'il se l'était montée à mon endroit; et tout fier, après m'avoir beaucoup calmé, il me dit qu'il prenait tout sur lui; et me donnant l'absolution, il alla probablement dire un *Te Deum*, pour remercier Dieu d'avoir sauvé au *Gesù* quelque horrible souillure qu'il avait pu soupçonner chez ce jeune Père de Sainte-Maure.

Un autre adoucissement me fut donné dans mes inquiétudes de conscience.

Ma cellule n'était pas très-éloignée de celle du Père Mazzanelli, un des patriarches de l'Ordre, qui en avait suivi toutes les dignités jusqu'à celle d'assistant du révérend Père Général de la Compagnie. C'était l'un des plus âgés de tous les Jésuites: il était septuagénaire. On le vénérait dans le *Gesù*, comme un saint. Il m'arrivait souvent de l'aider à descendre l'escalier du premier étage, qui conduisait de sa chambre au réfectoire. Le digne homme, voulant faire le jeune, comme tous les vieillards, tenait à suivre, jusqu'au bout, les exercices de la maison. Il m'avait pris en grande tendresse, et il se plaisait à converser avec moi.

Un jour qu'il me vit passer auprès de lui, il me trouva les traits encore si bouleversés qu'il devina qu'il y avait en moi de la douleur; et ayant, avec l'expérience de l'homme qui a vécu et qui a connu beaucoup de plaies de l'âme, amené doucement la conversation sur l'Ordre, sur

les épreuves qui viennent souvent d'une claustration trop longue, avant la profession dernière, il m'entraîna peu à peu à lui avouer que j'avais beaucoup souffert depuis quelque temps.

— Oh! mon bon petit Père (c'est ainsi qu'il m'appelait), vous ne m'apprenez rien. J'ai passé par là, et nous y avons passé tous. Voyez-vous, quand on a fait nos Constitutions et nos règles, il y a bientôt trois cents ans, les hommes n'étaient pas d'esprit sensible et de chair comme nous, ils étaient de marbre et d'acier. Il fallait dompter ces hommes comme on enchaîne les bêtes féroces, comme on les prive d'aliments, comme on les fait trembler sous la verge, pour les soumettre à notre volonté.

Ce régime n'est plus supportable pour nous, natures toutes domptées, peut-être même trop privées des ressorts énergiques qui portent aux grandes vertus. Il faudrait prendre la méthode opposée, et, au lieu de combattre en nous une exubérance de forces que nous n'avons pas, nous soumettre à un régime d'air libre, d'alimentation morale, qui nous rendît plus forts.

— Père, lui répondis-je, c'est vous, l'un de nos anciens, qui me parlez ainsi! Et nos règles si admirables, et toute la sainteté de nos fondateurs!

— Bah! bah! ils étaient de leur temps, ils construisaient pour leur temps. Pouvaient-ils deviner le nôtre? Voulez-vous mettre dans la cage de fer le doux agneau comme le lion féroce?

Le bonhomme ne sortait pas de sa comparaison.

Je hasardai ceci :

— Vous ne feriez donc pas un crime à l'un de nos Pères de trouver que le régime artificiel dans lequel on nous forme pendant dix-sept ans n'arrive pas au but que l'on se propose, et que l'on dépense beaucoup pour n'obtenir que de maigres résultats ?

— Non, certes, mon bon petit Père, je ne lui en ferais pas un crime ; je l'ai dit bien des fois à notre Général. Il prend tout cela en riant : — Père Mazzonelli, me dit-il, vous êtes un novateur. Je vais vous dénoncer à la très-sainte Inquisition. C'est-à-dire que, n'ayant rien à me répondre, sachant très-bien que tout ce vieux régime artificiel et barbare n'aboutit qu'à torturer les âmes et à affaiblir les caractères, il se sent trop vieux pour remettre les choses sur un pied plus raisonnable. Mais croyez bien qu'il pense comme moi.

— Vous m'étonnez, Père !

— Mon Dieu ! je vous dis cela, parce que je crois vous avoir deviné, bon petit Père ; vous sentez que vos dix-sept ans de captivité ne vous ont pas appris à vous servir de vos ailes. On vous a emmaillotté si longtemps que vous ne savez plus comment il faudra vous y prendre pour marcher dans la vie, d'ici à quelques jours, où, devenu profès, vous aurez à marcher tout seul.

— C'est précisément cela, Père. Vous lisez donc dans les cœurs; vous êtes donc prophète?

— Prophète à bon compte! Croyez bien que ce fatras de prescriptions compliquées pour faire de vous, mes pauvres enfants, des hommes de Dieu capables de procurer sa gloire et celle de l'Ordre dans le monde, est une ancienne mécanique usée. Elle ne vous va plus. C'est à peu près comme si, pour faire un bon et honnête carabinier de l'armée pontificale, vous vouliez le barder de fer et lui donner la cotte de maille, les brassards et les cuissards des chevaliers du temps de la croisade. Hein! le pauvre homme! quelle figure il ferait, dites donc!

FIN DU TOME TROISIÈME.

Imprimerie de R. Baist à Francfort s.M.

Imprimerie de R. Baist à Francfort s. M.

# LE JÉSUITE

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU MAUDIT ET DE LA RELIGIEUSE.

IV

PARIS, 1865.

FRANCFORT s/M., CHEZ R. BAIST, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

# LE JÉSUITE

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU MAUDIT ET DE LA RELIGIEUSE.

IV

PARIS, 1865.

FRANCFORT s/M., CHEZ R. BAIST, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

# V

## *Schola affectûs.*

(Suite.)

Et le Père riait naïvement.

— J'ai vu beaucoup de choses, continua-t-il. On a beau dire! tout est changé autour de nous. A des hommes nouveaux de nouvelles méthodes! Un peu de réflexion m'a appris cela. Je ne suis maintenant qu'un pauvre vieillard. Notre très-révérend fait bien de se moquer de moi; mais je sais ce que je sais. Il faudra bien en venir là, voyez-vous! Il faudra bien changer; et le *sint sicut sunt*, *aut non sint*, est plutôt d'un entêté que d'un sage.

Pour vous, bon petit Père, rassurez-vous! Plus d'air abattu, contrit et humilié. Vous n'avez pas volé le trésor de la très-sainte madone de Lorette?

— Oh! non, Père.

— Vous n'avez pas joué du couteau, comme on le fait si gaiement au Transtevere?

— Pas le moins du monde.

— Vous n'avez pas la prétention d'emporter dans votre poche le dôme de Michel-Ange?

— Encore moins!

— Eh bien! vous avez été édifiant, doux et sage. Ne vous tourmentez de rien. Vous nous quitterez, dans deux ou trois mois, pour aller en France, vous livrer à la prédication; c'est du moins ce que j'entends dire que l'on veut faire de vous. Secouez donc bien la poussière de nos classes; débarrassez-vous des langes du *Gesù*. Oubliez! oubliez! Vous prendrez l'air des champs; comme l'enfant que l'on sort du maillot, vos membres retrouveront de l'élasticité; au lieu du bâton desséché, vous serez l'arbre jeune et vigoureux qui poussera feuilles et donnera fleurs et fruits; au lieu du cadavre, vous serez l'âme vivante et libre qui fera le bien.

Croyez-en un pauvre homme qui touche à sa fin, et qui fait peut-être en ce moment la dernière bonne action de sa vie; laissez *la purgative*, et *l'illuminative*, et *l'unitive* dans les bouquins de notre vieux Père saint Ignace, et allez à Dieu avec la simplicité du cœur. J'ai eu les mêmes ennuis que vous, pendant ces longues années de probation et d'exercice. Une fois profès, je fus envoyé dans l'une de nos maisons où j'avais ma tâche de chaque jour. Je me mis à cette

tâche comme aurait fait l'humble curé ayant charge d'âmes de quelques pauvres villageois. J'oubliai tous les beaux procédés de perfection enseignés dans nos livres mystiques et dans nos retraites. Et j'eus la paix. Imitez moi!

Adieu, mon bon petit Père, je vais faire ma sieste. Je garde pieusement ce dernier reste d'huile qui se trouve au fond de ma lampe, et j'attends avec calme de paraître devant Dieu, qui est si bon.

Le vieillard me quitta, et je dois dire que cette conformité singulière d'appréciations, sur lesquelles je m'étais fait de si grands tourments de conscience, servit immensément à me remettre dans le calme.

Ainsi finit la période la plus violente de la crise.

J'eus une convalescence spirituelle assez longue. On n'est pas soumis à des secousses aussi terribles sans que toutes les forces morales ne subissent de vives atteintes. Dieu sans doute eut pitié de son enfant; mes craintes les plus vives s'étaient calmées. Après tout, si j'avais été coupable, même bien coupable, j'en avais fait l'aveu sincère.

Cela me suffit pour le moment. Je trouvai le remède dans ces mêmes pensées religieuses que j'avais exagérées, et où j'avais trouvé mes tortures.

Peu à peu l'intelligence, qui avait été absente de mon cerveau vide, se remit à sa place et re-

devint reine. Je pus suivre, pour compléter mon année de probation, les fameux exercices de saint Ignace, et croire que *la purgative*, *l'illuminative* et *l'unitive* de notre glorieux Père sentaient un peu trop les catégories d'Aristote et pas assez les larges données de l'Évangile, sans penser pour cela commettre une faute mortelle. La tempête se dissipa; d'autres sentiments vinrent faire une diversion aux obsessions fatigantes qui avaient manqué engloutir ma faible raison dans un dernier naufrage. Je fus appelé à prononcer mes grands vœux, à être profès.

## VI

### Pratique du jésuitisme.

Lorsque j'étais entré dans le sacerdoce, le titre de Père de Sainte-Maure avait remplacé celui de Frère, que les Jésuites portent tant qu'ils ne sont pas dans les ordres sacrés. Mais je n'en étais pas moins dans une position inférieure. A partir du jour de ma profession, tout changea autour de moi. J'étais définitivement Père Jésuite. Je fus, dès ce moment, traité d'égal à égal, et je pus jouir d'une plus grande liberté.

On le devine, sans peine, le premier usage que je fis de cette liberté fut d'aller voir Marguerite. Elle avait alors près de douze ans. Ce n'était plus une enfant, ce n'était pas encore une adolescente; elle était dans son âge de transition. Elle avait beaucoup grandi, et cette croissance trop rapide l'avait fatiguée; son teint était pâle, son sourire était doux et triste, et, sur ses beaux traits, on voyait la trace d'une souffrance secrète. Marguerite n'était pas heureuse! Je m'aperçus de la contrainte qu'elle s'imposait pour ne pas manifester sa joie en me revoyant. Son premier mouvement avait été d'accourir vers moi et de se jeter, comme autrefois, dans mes bras. Un regard sévère de la comtesse la retint, et moi-même je compris qu'une année avait suffi pour changer ma tendre familiarité avec l'enfant, en la délicate réserve que je devais m'imposer avec la jeune fille. Cela me fit éprouver une tristesse que je qualifiai de puérilité. Mais je ne pouvais m'empêcher de regretter le temps où Marguerite me tutoyait, et où, la tenant sur mes genoux, je jouais, comme un enfant que j'étais moi-même, avec les boucles de sa belle chevelure blonde et je lui assurais, ce qui la faisait rire aux éclats, chose bien rare chez elle, que j'allais manger ses jolies petites mains à force de les baiser. Belles années de son enfance et de ma jeunesse, avec quelle rapidité vous étiez-vous écoulées! Un nouvel avenir s'ouvrait pour Marguerite et pour moi.

Elle entrait dans la jeunesse, moi dans l'âge mûr. Quel serait cet avenir?

Le vieux marquis de Flaviac me parut très-affaissé. Toutefois ses facultés intellectuelles n'étaient pas altérées. Il était toujours idolâtre de Marguerite; mais, un jour que nous étions seuls, il se plaignit de son neveu; celui-ci n'était pas ce qu'il désirait qu'il fût.

— Cependant, ajoutait-il, tout espoir n'est pas perdu; il aime l'étude. Le Père Ruffin, qui, à la vérité, est pour lui d'une faiblesse extrême, m'assure, qu'il fait des progrès dans les sciences. Plus tard il épousera sa cousine; et auprès de cet ange qu'il aime déjà, mais qu'il ne peut encore aimer que comme on aime une enfant, il se convertira, je l'espère. Mon cher Sainte-Maure, continua le vieillard, l'éducation première de Gustave a été bien mauvaise. Son père n'avait pas de religion. Ah! s'il eût voulu me croire, s'il eût voulu confier son fils aux bons Pères! Quelle différence!

Au reste, j'ai plus d'un sujet de peine. Ma belle-fille s'est jetée dans la plus haute dévotion. Elle regrette à présent de n'avoir pas suivi le penchant qui, dit-elle, la poussait dans sa jeunesse vers le cloître: elle cherche à se persuader que Marguerite a la vocation religieuse, et elle voudrait le persuader à cette enfant. J'ai été averti de cela par le Père Ruffin.

— Par le Père Ruffin? dis-je un peu sur-

pris; il ne croit donc pas, lui, à la vocation de Marguerite?

— Pas le moins du monde. Il est tout à fait dans mes idées. Bien qu'il soit, vous le savez, d'une naissance très-obscure, les Ruffin, je crois, dit le marquis, avec un dédaigneux mouvement de lèvres, n'appartiennent même pas à cette bourgeoisie qui a la prétention de s'égaler à nous. Son grand-pere et son père étaient quelque chose comme des ouvriers ou des marchands au détail, de petites gens, comme on disait de mon temps. Mais, dans votre Compagnie, on apprend à connaître les besoins de la société. On doit y maintenir ce qui reste de la hiérarchie sociale que les révolutionnaires ont voulu détruire. Et pour cela il faut que les grandes familles ne s'éteignent pas. Et voilà pourquoi le Père Ruffin a compris qu'un mariage entre ma chère petite fille et mon endiablé de neveu qui, je l'espère, deviendra sage, est une chose nécessaire. Au reste, et j'ai suivi en cela le conseil du Père Ruffin, j'ai vendu tout ce qui me restait de propriétés; ma fortune est en portefeuille. Je me plais à Rome, et je veux y mourir. J'ai dit clairement à ma belle-fille que, si Marguerite se faisait religieuse, je donnerais toute ma fortune à mon neveu. Après tout, c'est un Flaviac, et le nom se perpétuera par lui. Mais j'ai dit aussi à M. le baron Gustave que, s'il faisait de nouvelles folies, il n'aurait jamais un sou de moi. Et de cette manière-là, dit

le vieux marquis en se frottant les mains, je les tiens tous les deux.

— Mais vous avez aussi, lui dis-je, l'appui de M. le comte de Flaviac.

— Faible appui, mon cher Père; mon fils est dominé par sa femme. Absorbé qu'il est par les soucis de la politique, il s'occupe fort peu de ce qui se passe chez lui; et, bien qu'il aime beaucoup sa fille, il la laisserait sacrifier. Non, non, mon appui, c'est le Père Ruffin!

Cette conversation me donna beaucoup à réfléchir. Je me défiais du rôle que le Père Ruffin jouait dans l'intérieur de cette famille. Je l'avais vu, à Paris, dans une grande intimité avec la comtesse de Flaviac, pendant les deux mois qu'elle était restée chez ma mère. A Rome, cette intimité était toujours la même. La comtesse me paraissait être tout à fait sous sa direction; et cependant le marquis le croyait plus dans ses intérêts que dans ceux de sa belle-fille. Tout cela était étrange!

Quant au jeune baron, cette année, que j'avais passée sans le voir, avait aussi amené en lui de grands changements; sa santé s'était encore fortifiée, et il était vrai que le Père Ruffin lui avait inspiré un goût sérieux pour l'étude. Mais son étourderie, son amour pour le plaisir étaient les mêmes. Il se plaisait médiocrement à Rome.

— Que faire dans une ville, me disait-il, où les théâtres, sous le prétexte que l'on est dans

l'Avent, dans le Carême, etc., sont presque toujours fermés? Ma foi, ajoutait-il en riant, il faut bien passer ses soirées et un peu de ses nuits à jouer ou à toute autre chose. Et depuis un an que je ne vous ai vu, j'ai fait plus de dettes que je ne devais m'en permettre avec le mince patrimoine que mon père m'a laissé. Je ne sais comment cela se fait, mais mon oncle finit toujours par apprendre mes folies de jeune homme. Je crois que ma cousine me fait espionner; elle me hait avec cette ardeur que les dévotes seules savent mettre dans la haine. Quoi qu'il en soit, après chaque équipée de ma part, mon grand-oncle fait demander le Père Ruffin, et il se plaint à lui de son coquin de neveu. Le plus souvent le Père lui fait entendre raison; mais, lorsque le cas est grave et que je suis appelé à comparaître moi-même devant mon juge, le Père Ruffin me dit tout bas de quoi il s'agit, et je sais alors ce que je dois répondre.

Vraiment, continuait le baron, je n'aurais jamais cru pouvoir aimer autant les Jésuites. Je vous prenais tous pour des esprits moroses, dominateurs; mais il n'en est pas ainsi. Vous, je vous connais par Marguerite, je sais combien vous êtes bon, loyal, généreux; et quant au Père Ruffin, dont je me défiais d'abord, car je lui trouvais un singulier regard, je vois à présent combien j'étais injuste. S'il n'avait pas calmé vingt fois l'irritation de mon cher oncle, qui s'in-

digne de ce que je ne suis pas un petit saint, après avoir eu, le Père Ruffin me l'a dit lui-même, une jeunesse bien autrement orageuse que la mienne, il y a longtemps que le respectable vieillard m'aurait dit : — Touchez là, mon neveu, vous n'aurez jamais ma petite-fille. — Et, cette sentence, qui serait son appel, me rendrait très-malheureux. Je ne suis pas amoureux d'une enfant de douze ans ; mais cette enfant, on comprend tout ce qu'elle sera un jour, et, dans quatre ou cinq ans, j'en serai amoureux fou. Je la vois dans l'avenir, et cette douce image a été pour moi le préservatif de bien des folies. Et sa mère qui veut en faire une religieuse! Conçoit-on cela? Je vous assure qu'elle est jalouse de sa fille. Elle prévoit le moment où il faudrait la produire dans le monde, éclatante de beauté et de fraîcheur ; et pour éviter les comparaisons, elle veut la mettre au couvent. Heureusement le Père Ruffin est là, et il possède assez d'empire sur la comtesse pour la faire, en temps et lieu, changer d'avis.

Il résulta pour moi de cette conversation que le Père Ruffin possédait la confiance de tout le monde, sauf pourtant celle de Marguerite, qui éprouvait pour lui un éloignement invincible. Je croyais à la clairvoyance de l'enfant ; mais que pouvais-je faire? Il ne m'était pas possible de donner les raisons sérieuses de mes préventions contre le

Père Ruffin; mais j'étais convaincu qu'il était un hypocrite.

Un mois après ma profession, je reçus l'ordre de partir pour Paris.

Avec la théorie de l'indifférence proposée comme l'idéal dans les livres ascétiques des Jésuites, ils n'en ont pas moins le bon sens d'étudier les aptitudes capitales des sujets qu'ils forment; et, sans s'embarrasser si la pratique de leur ordre est la négation permanente de ces belles règles métaphysiques qui doivent les gouverner, ils ne font pas la maladresse de proposer pour leurs grandes chaires en Paris leurs sujets médiocres, leurs plus lourds dissertateurs, et de confier l'enseignement des mathématiques à ceux de leurs Pères dont la science se borne à distinguer un parallélogramme d'un carré. La petite indiscrétion du vieux Père Mazzonelli m'avait appris qu'on me destinait à la chaire; et ce serait à Paris, dans la ville qui distribue la gloire, qu'on ferait ma renommée d'orateur. Je pouvais compter, pour cela, sur l'habileté reconnue de mes confrères. Cela m'occupa peu; mais je ressentis un véritable plaisir à penser que je suivrais une carrière selon mes goûts, celle dans laquelle, comme la plus brillante de toutes, nos Pères se jettent avec fureur. Je compris plus tard que ces petits saints, si bien détachés des choses de ce monde, si bien prêts, placés qu'ils sont dans les deux plateaux de la balance, à dire avec le Père de Ravignan:

— „Qu'on me donne une classe de septième au collége, la surveillance d'un dortoir; le séjour chez les barbares ou chez les peuples civilisés; le confessionnal, la chaire, les recherches studieuses, tout est pour le Jésuite d'une égale indifférence;“ — n'accueillaient jamais avec murmure ce petit mot des supérieurs: — Père un tel, vous irez prêcher le Carême prochain à... préparez-vous. — Nul n'est fâché que tout s'arrange de manière à le faire monter sur ce trône que la religion a élevé à l'éloquence, dût-il y poser tant bien que mal.

Pendant le temps que je restai encore à Rome, après ma profession, le révérend Père Général, les assistants et tous les Pères du *Gesù* furent pour moi d'une amabilité parfaite, et ne me parlaient que comme à un égal, à un homme mûr. Il y avait encore chez moi bien de la timidité, bien de l'embarras; surtout, devant le très-révérend Père, je me sentais un inférieur, et il grandissait de toute la hauteur de sa dignité dans l'Ordre. Je ne me préoccupais pas d'avoir à lui obéir. Il pouvait m'envoyer où il voulait. Obéissant comme la paille devant le souffle, je ne regrettais rien de mes volontés. Je sentais toujours en moi le pauvre novice, l'homme en qui, par calcul, on a comprimé les trop fortes aspirations, la trop puissante énergie. Je trouvais plutôt en moi mon enfance continuée artificiellement jusqu'à ma trente-quatrième année, que les libres allures de la virilité.

On m'ôtait en vain du moule où j'avais été comprimé si longtemps ; je sentais encore tout le poids de mes lisières.

Il me fallut du temps pour essayer mes forces. La vie nouvelle, la liberté, cette franche nourrice qui alimente fortement ceux qu'on lui livre, mes relations avec le monde, mes graves emplois, l'habitude de la parole, finirent par effacer les dernières meurtrissures laissées sur l'âme par ces dix-sept ans de servitude. Je me trouvai homme.

Je partis pour Paris.

Je reçus de nos Pères l'accueil le plus chaleureux. Le Provincial était rempli d'égards pour moi; et je m'aperçus qu'on avait déjà habilement préparé mon succès comme prédicateur.

Je n'étais pas rentré dans cette ville, que j'aimais pourtant, sans un affreux serrement de cœur: je ne devais plus y retrouver ma mère. Et pendant longtemps je n'eus pas le courage de passer devant l'hôtel qui avait appartenu aux Sainte-Maure.

J'étais à Paris depuis quinze jours, lorsqu'une lettre venue de Rome m'apprit la mort du comte de Flaviac. Je regrettai cet excellent homme, bien que je l'eusse peu connu ; mais c'était un protecteur pour Marguerite.

Six semaines après cet événement, madame de Flaviac revint à Paris avec sa fille. Je me présentai à son hôtel aussitôt que j'eus appris son ar-

rivée. Je ne vis pas Marguerite : sa mère l'avait déjà placée au Sacré-Cœur.

Je fus peu surpris de cette mesure, et je dirai plus, je ne regrettai pas que madame de Flaviac l'eût prise. Je pensais que Marguerite serait peut-être mieux au couvent qu'auprès d'une mère qui ne l'aimait pas. D'ailleurs en ma qualité de Père Jésuite, les portes du Sacré-Cœur m'étaient ouvertes. Je pourrais voir là Marguerite, bien plus librement qu'en présence de sa mère.

Je prêchai le Carême et l'Avent à Paris, et j'aurais peut-être éprouvé quelque orgueil de mes succès d'orateur, si je n'avais pas su avec quels procédés de charlatanisme on l'avait préparé. J'ai vu réussir de la sorte des orateurs si médiocres!

Il y avait à peine un an que j'étais à Paris que je reçus l'ordre de retourner à Rome.

Je partis immédiatement.

En arrivant à Rome, le Père Général me dit que par une faveur tout exceptionnelle, j'étais admis au rang de profès des quatre vœux. Et après une retraite de dix jours, pendant laquelle je refis les exercices de saint Ignace, j'ajoutai à mes trois vœux celui d'obéissance au Souverain Pontife.

---

QUATRIÈME PARTIE.

# LE GRAND SECRET.

## I

### La première ouverture.

Deux jours après ma dernière profession, le soir, en entrant dans ma chambre, je trouvai, sur la table, un petit billet d'une écriture fine et serrée, qui me disait que j'étais attendu, passé neuf heures, chez le Père Général. Ce billet était de la main même de ce Père.

Je me rendis à cet ordre.

Le très-révérend m'attendait dans sa toute petite chambre.

Je me représente ce digne Père, qui faisait alors tant d'impression sur moi. Son front était chauve, son œil perçant, son sourire doux et ouvert. Il avait dû comprimer la franchise im-

pétueuse de son caractère, mais il avait retenu l'opiniâtreté dans l'idée, la longue persistance dans les résolutions prises. Il avait reçu de la nature et de l'éducation tout ce qu'il fallait pour tenir, d'une main ferme, les fils nombreux de cette mystérieuse association humaine, la seule de ce genre que l'histoire religieuse des peuples ait vue se former, avec une constitution aussi incroyable et des plans aussi gigantesques.

Quoique on ait exagéré, comme on le fait toujours des puissants, sa valeur intellectuelle, il ne manquait pas d'érudition; et il s'était livré à des travaux sérieux de linguistique.

— Père de Sainte-Maure, me dit-il, nous comptons sur vous, comme sur l'un de nos Pères les plus dévoués, et je crois que nous ne nous trompons pas. Vous aviez un grand nom, une colossale fortune, de magnifiques espérances dans le monde. Vous avez sacrifié ces espérances, et mis cette fortune et ce nom au service de notre Société. Vous nous appartenez plus que tous les autres; mieux que cela, nous vous appartenons; car nous sommes maintenant tout votre avenir, toute votre grandeur, toute votre gloire.

Ce fut bien là à peu près le début de l'entretien avec le très-révérend Père. Je vis que c'était un peu médité, quoique dit avec une grâce et un abandon parfaits.

— Vous ne vous trompez pas, mon très-

révérend Père; j'appartiens de cœur et d'âme à notre sainte Compagnie. À la vie et à la mort, elle peut compter sur moi.

Je prononçai ceci très-simplement, mais avec un accent d'émotion contenue qui n'échappa point au Père. Il reprit:

— Je dois vous parler aujourd'hui avec un abandon entier, une confiance absolue. Nous vous avons suivi depuis votre enfance: nous vous avons étudié avec soin; nous vous connaissons. Peu de natures plus vraies, plus dociles, plus aptes à tous les dévouements ont passé par nos mains. Je sais que vous avez eu votre heure de crise, votre moment d'épreuve, votre Gethsémani; mais vous vous êtes relevé avec courage; et le calice, quel qu'il soit, vous avez dit à celui qui voit les grands cœurs et les appelle à l'héroïsme: Je suis prêt à le boire!

Dès cette heure, vous êtes digne de nous, entièrement l'un des nôtres. Dorénavant tout se passera, entre nous, à cœur ouvert. Il faut que vous connaissiez l'Ordre à fond, que vous sachiez tout. Vous ne pouvez le servir, dans la haute mission que je vous destine, qu'à la condition qu'il n'ait pas un secret pour vous, comme vous n'aurez pas une pensée, une volonté, un désir qui ne lui soit consacré, qui ne lui appartienne.

J'étais vivement impressionné de ce langage. Ce vieillard exerçait sur moi une incroyable fascination; je répondis:

— Je me sens très-honoré, mon Père, de cette confiance. Croyez bien que j'y répondrai.

Le Père Général continua :

— La première chose que je dois vous dire est celle-ci : Nous avons peu de confiance dans nos Pères français.

Et comme le Père vit errer sur mes lèvres un sourire d'étonnement, il ajouta :

— Ne vous blessez pas de cette parole : Nous avons peu de confiance dans nos Pères français. Le caractère de votre nation est trop impétueux, trop spontané. La franchise brusque et involontaire qui fait le fond de la nature du Français, les boutades incroyables auxquelles il s'abandonne, les caprices presque féminins qui lui prennent tout à coup, le rendent peu propre aux grandes affaires, à celles qui demandent un calme absolu, un sang-froid que rien n'émeut, une retenue à jamais impénétrable.

Vous, Père de Sainte-Maure, vous n'avez gardé du Français que votre imagination; vous avez su la dominer et vous en serez facilement le maître, en avançant à cette heure dans votre âge mûr. Ce serait la seule chose que nous pourrions craindre en vous. Vous n'êtes ni capricieux ni emporté, et vous avez suivi cette leçon du sage, trop peu connue au delà des monts : Imposer un frein à sa langue. On vous a mis à l'épreuve, plus que vous ne le pensez ; vous avez été initié, bien jeune, à une affaire grave où l'un des mem-

bres de notre Société se trouvait compromis : une indiscrétion ne vous est jamais échappée. La nature vous a fait Français, l'éducation vous a fait Jésuite italien, c'est-à-dire maître de vous, retenu, persévérant, impénétrable.

Vous êtes le seul que, depuis longues années, nous ayons pu mettre dans le secret de l'Ordre. Certes nous rendons toute justice au mérite, à la sainteté même de nos Pères français. Eh bien! nous n'avons jamais été assez sûrs du Père O..., du Père D..., du Père G..., du Père D..., même de l'illustre Père de Rav..., pour les appeler à l'initiation dernière. Nous ne doutions pas de leur vertu, de leur attachement à l'Ordre, mais nous tremblions devant l'inconsistance du caractère national. Cette inconsistance est telle, qu'au moindre blâme, qu'à la moindre remarque des supérieurs, qui paraît blessante ou injuste, les dignes Pères nous mettent le marché à la main. Nous ne garderons certainement pas le Père D., prédicateur si distingué, et homme d'une incontestable valeur. Il nous glissera un de ces jours dans les mains. Nous ne sommes pas très-sûrs du Père H., et quant au Père de Rav..., dont nul de nous ne conteste le beau caractère, il nous faut des précautions infinies, des concessions de tous les jours, pour ne pas mettre hors d'elle-même cette nature impressionnable qui étouffe son propre volcan sous les efforts de la sainteté. Nous le ménageons comme un enfant.

Il nous fait bien acheter sa gloire et l'éclat qu'il rejette sur l'Ordre. Il faut le dire, il est difficile à un Français de bien comprendre l'esprit de la Compagnie de Jésus. Il s'attache trop aux détails et ne voit pas assez l'ensemble. Notre Père de Montgazin, que vous avez beaucoup aimé et beaucoup servi, — et le Père Général, en prononçant ces derniers mots, me regarda avec un fin sourire, — est un de ceux qui nous ont donné le plus de peine à maintenir dans l'Ordre. Un moment d'erreur l'a replacé sous notre dépendance : nous avons été trop indulgents à son égard pour qu'il songe désormais à nous abandonner.

Tous ces hommes, et je ne vous ai cité que les plus distingués par le talent, certes sont dévoués à la prospérité de l'Ordre : ils l'aiment, ils le servent. Aucun d'eux n'en connaît l'organisation secrète. Nous les avons laissés, comme l'Ordre tout entier, excepté environ quatre-vingts des Pères, parmi lesquels vous comptez dès ce jour, dans cette complète illusion qu'il n'y a chez nous aucune pensée cachée, aucun plan transmis par nos devanciers, et dont nous avons à léguer la réalisation à nos successeurs.

Vous savez l'article de nos règles (1) qui défend de révéler les secrets de l'Ordre. Il nous a été facile de convaincre tous les autres Pères que ces

(1) *Regulæ communes. Regul.* XXXVIII.

secrets sont les mêmes que ceux de tous les ordres religieux, et qu'il n'y en a pas plus chez nous que chez les Bénédictins, chez les Franciscains, chez les Camaldules, qui déclarent coupables d'une grande faute les religieux qui révéleront les secrets de l'Ordre (1).

Cette bonne foi complète de nos Pères, au sujet du mobile par lequel marche notre Société, du but dernier qu'elle veut atteindre, fait notre grande force. Ils vont partout répétant que notre secret n'en est pas un, et ils rient des croyances vulgaires à ce sujet.

Il est bien certain que nous n'en sommes pas à avoir un mot d'ordre, comme toutes les associations antiques, comme les maçonneries et les charbonneries modernes, un mot comme celui que Pythagore donnait à ses disciples: *Ne touchez pas à la fève.* Des signes de reconnaissance, des mots de passe sont indignes de nous.

Le grand secret de l'Ordre est d'une tout autre importance, et il vous sera révélé. Préparez-vous quelques jours encore, en vous fortifiant dans les grandes et généreuses pensées de dévouement, qui font que vous nous êtes si cher. L'œuvre immense que nous poursuivons dans le monde a besoin d'apôtres privilégiés qui en com-

(1) „*Gravissimae poenae subjacere eum qui revelaverit secreta Congregationis.*" (Camaldul. Const., lib. I, cap. XXVIII.)

prennent la grandeur. Vous êtes l'un de ces apôtres.

L'entretien se continua, quelques moments encore, sur des points d'un intérêt moins relevé. Le très-Révérend me fit causer, fut avec moi d'une amabilité parfaite, et me congédia en me disant :

— A demain soir. Vous le voyez, après la prière, quand tous nos Pères sont dans leurs chambres, nous avons une liberté, une sécurité absolues.

Rentré chez moi, tout entier à l'étonnement de cette entrevue mystérieuse, j'eus de la peine à calmer l'impression vive qu'elle avait fait sur moi. Je pus cependant me dominer et prendre un sommeil nécessaire.

---

## II

### Organisation.

Toute la journée du lendemain se passa, pour moi, dans ce mouvement secret de l'âme qui attend, avec impatience, la révélation d'un mystère. Mais le Général m'avait demandé quelques jours ; et il était peu probable que, dès le second entretien,

ce plan de l'Ordre, appelé par lui un grand secret fût mis à nu devant moi.

Je n'en étais pas moins sous le coup de ce que je savais par la conversation de la veille. Il était donc bien positif, maintenant, qu'un petit nombre d'initiés, et le très-Révérend avait prononcé le mot, savaient la pensée dernière de l'Ordre. Je comprenais déjà la Compagnie: une vaste Société secrète, dirigée par une aristocratie intelligente, poursuivant un but à travers les siècles, et ne faisant connaître ce but à aucun de ses membres, quel que fût le talent, la vertu, du moment qu'on n'aurait pas de fortes garanties de sa discrétion impénétrable.

J'allais être, après mes longues années d'épreuves, l'un de ces Jésuites du premier grade. Et déjà il était établi, par mon exemple même, que ces privilégiés n'étaient pas exclusivement des vieillards, mais qu'ils appartenaient à tous les âges, à toutes les positions dans la Compagnie.

Le Général régnant était-il le seul juge de ceux qu'il voulait appeler à l'initiation? Y avait-il des réunions mystérieuses de tous les membres appartenant aux plus hauts grades, pour admettre dans leur sein un nouvel initié? Rien ne pouvait me le dire encore.

Enfin, après de vives impatiences que je cherchai en vain à refréner, comme peu dignes d'un des graves patriciens de l'Ordre, neuf heures du soir sonnèrent. Le cœur me battait, — hélas!

en est homme toujours, — tant ma curiosité naturelle était excitée! J'entrai comme la veille, après avoir frappé doucement à la porte du révérend Père. Je le trouvai à la même place, et je pris le siége disposé en face de lui, que j'avais occupé déjà.

Il m'accueillit avec un sourire:

— M'avez-vous pardonné mes grosses malices contre les Français?

— Votre Révérence ne fait que leur rendre justice.

— Eh bien! maintenant continuons. Vous comprenez déjà notre organisation. Ce qui est connu de tout le monde, écrit dans nos Constitutions, développé dans les règles approuvées des Souverains Pontifes, nos maisons professes, nos noviciats, nos colléges, nos missions, tout cela constitue le côté extérieur de notre Ordre. C'est comme l'organisation d'une armée, ce qui en représente la force visible, le côté matériel.

Par la grâce de Dieu, il n'y a pas, dans l'Église, de milice religieuse, même au point de vue extérieur, aussi fortement organisée que la nôtre. C'est le chef-d'œuvre de notre grand saint Ignace et des premiers généraux qui lui succédèrent. Mais lui-même, le grand saint, n'avait pas compris autre chose, en créant son Ordre, qu'une association religieuse pour la gloire de Dieu. Il lui revient assez d'honneur de cette merveilleuse fondation pour rendre aussi, à ceux qui l'ont

remplacé, l'hommage du trait de génie qui les a inspirés. Ils comprirent bien vite qu'il ne suffisait pas de faire, comme tous les autres ordres religieux, vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Beaucoup d'ordres languissent, parce que la séve primitive a disparu. Tous ont eu la perspective étroite de former de bons religieux dans leur sein. Ils ont cru que cela devait suffire. Dans la Compagnie, il y a une idée plus haute : le religieux n'est pas religieux pour lui-même. Il ne prend pas pour lui le mot du moyen âge : *De cellâ bene custoditâ.* Les autres sont les invalides du monde, abrités dans la cellule ; nous sommes des soldats préparés pour aller au combat, dans le monde même. Vous voyez la différence.

— Elle est frappante, révérend Père, et je ne l'avais jamais mieux saisie.

— Les autres ordres religieux doivent tomber rapidement en décadence. Il faut les soutenir comme les édifices tremblants, et les appuyer de l'éternel échafaudage des réformes. Tous les cinquante ans, le relâchement vient. C'est à recommencer sur de nouveaux frais. Nous eûmes aussi, très-peu de temps après notre saint fondateur, notre crise de relâchement. Des royaumes entiers, tels que l'Espagne, le Portugal, demandaient notre réforme ; nous étions perdus.

Ce fut alors que nos premiers Pères, par un coup hardi, relevèrent l'Ordre et lui imprimèrent

toute son ardeur militante. Il se fit un ordre dans l'Ordre : le haut grade, complétement ignoré de la masse des Pères, fut constitué. Dès ce jour, la séve se remit à circuler plus vivace que lors de la fondation même.

Mais, mon cher Père, le trait de génie ne fut pas de créer chez nous un patriciat suprême, — une oligarchie patente, au lieu d'être un remède, eût précipité l'Ordre dans sa dissolution, — mais d'établir ce patriciat de telle sorte que son action se fasse sentir partout sans paraître nulle part.

Sachez donc, dès aujourd'hui, que nos Pères du haut grade ne se connaissent pas entre eux, ne peuvent pas se connaître. Là est surtout l'habileté de cette combinaison. Le Général seul connaît chacun des Pères élevés avant lui ou élevés par lui au patriciat. Une petite caisse scellée contient leurs noms ; elle est joint aux papiers secrets de l'Ordre ; cette caisse et ces papiers sont remis, après la mort du Général, à son successeur. De la sorte, rien ne transpire. Chaque Père du haut grade correspond avec le Général au moyen de lettres chiffrées. Je vous dévoilerai ce procédé unique, complétement inconnu de la diplomatie, et qui défiera éternellement les regards des hommes les plus habiles à déchiffrer ces sortes de lettres. Nous avons ainsi tous les avantages d'un gouvernement aristocratique uni au pouvoir d'un seul. Le Général est partout sur le globe, partout

où il a un Père d'un haut grade, soit à poste fixe, soit envoyé en inspection.

Énoncer cette combinaison, c'est en faire comprendre le jeu admirable. L'oligarchie délibérante perdrait tout, l'oligarchie agissante sous la monarchie absolue du général, est le puissant levier dont la force est constamment en action, comme ces machines effrayantes inventées dans ces derniers temps, et qui, alimentées toujours, ne se reposent jamais.

Père de Sainte-Maure, voilà notre grande organisation. Je ne crois pas qu'elle ait été combinée savamment comme toutes les œuvres du génie; elle a dû sortir, d'inspiration, du cerveau de l'un de nos premiers Pères.

Je me suis épuisé en recherches pour parvenir à savoir quel était celui de mes prédécesseurs à qui était venue cette colossale pensée. Je n'ai rien pu trouver. Les trois ou quatre plus anciens de nos Pères du haut grade n'en savent pas plus que vous.

J'ai encore là quelques vieux papiers, conservés en Russie après notre dispersion, et qui ont été trouvés récemment en Pologne. Peut-être y aura-t-il là-dedans un indice, mais je l'espère peu.

Aimez-vous à fureter dans les vieilles écritures, Père?

— Assez, mon très-Révérend. Après la mort de mon père, je passai un mois à lire les papiers

de famille des Sainte-Maure. Il y avait des pièces assez curieuses du quinzième et du seizième siècle, j'avais fini par les lire sans trop de peine.

— Pour moi, ces griffonnages du seizième siècle me fatiguent horriblement.

— Ce sont les plus difficiles à lire, en effet.

— Voulez-vous emporter la liasse? Vous en ferez le dépouillement chez vous. Puis vous me rendrez compte de votre travail. Prenez huit jours pour cela, si c'est nécessaire.

— Volontiers, mon très-Révérend Père.

— Bonsoir, Père, à huitaine; toujours à la même heure, vous entendez!

Je sortis en emportant mon trésor.

Oh! comme il m'en coûta de déposer sur ma table de travail ces précieux documents, sans y jeter, dès le soir même, un regard de curieuse investigation! Mais il fallait prendre le sommeil exigé par la règle. Je dus rêver, cette nuit, archives. J'étais aux anges.

---

# III

## Esprit de l'Ordre.

Je ne trouvai pas, dans les papiers que m'avait confiés le Révérend Père Général, les renseignements qu'il espérait: mais je pus me convaincre que pas un événement important ne s'était passé en Europe, depuis le seizième siècle, sans que les Jésuites ne s'y fussent mêlés ; et l'on aurait pu croire que l'Ordre n'avait été créé que pour diriger les événements politiques et les faire converger vers le grand but qu'il s'était toujours proposé: la monarchie universelle, avec le Pape pour chef et les Jésuites pour ministres. Je souffris cruellement, en parcourant ces précieux documents, d'être obligé de constater la pauvreté, je dirai plus, l'indignité des moyens employés, de tout temps, par la Société pour arriver à un but qui me paraissait grand alors, et dont je ne croyais pas la réalisation impossible.

Je me promis de garder mes réflexions pour moi, et, huit jours après, je me rendis chez le Père Général.

Le Père Roothaan avait de la majesté et de la réserve. Il m'imposait beaucoup. Cependant il me mettait à l'aise si parfaitement, la faveur inouïe

par laquelle, au moment de ma profession même, il m'élevait tout à coup au grade éminent de l'Ordre, me prouvait une affection ou du moins une confiance si complète, qu'il se fit entre ce vieillard et moi, comme un courant de sympathie douce, au charme de laquelle je m'abandonnai. Et comme il n'y avait pas risque, en raison de mon caractère autant que de mon éducation au *Gesù*, que je manquasse aux convenances vis-à-vis de lui, il ne tarda pas à s'établir, entre nous, un lien d'intimité qui me servit admirablement à l'interroger et à avoir de lui, outre les grandes choses qu'il avait à me révéler, mille détails précieux sur l'Ordre, sur les hommes de l'Ordre, sur la situation présente de nos affaires, sur les rapports avec le Pape, avec les cardinaux, avec la diplomatie de l'Europe.

Une chose m'avait d'abord arrêté.

Comment me prenait-il, moi si jeune, — car chez les Jésuites, à trente-cinq ans on est encore un jeune homme, — de préférence à tant d'autres pour m'élever au plus haut grade?

J'avais un grand nom; et chez les Jésuites la maxime qu'il me développa bientôt: — Se servir des moyens humains, — expliquait qu'il voulût mettre à profit ce prestige.

J'avais apporté un immense héritage à l'Ordre. Cela m'assurait naturellement, parmi mes confrères, cette considération attachée à l'homme qui est un des bienfaiteurs dévoués de l'Ordre.

Évidemment d'importantes négociations allaient m'être confiées; le très-Révérend me le faisait pressentir à toute heure. Tout cela expliquait le choix de ma personne, choix qui m'avait paru si bizarre, et auquel je ne compris rien d'abord, pas plus qu'à un rêve que j'aurais eu.

Il reprit la suite du premier entretien.

— Je vous ai expliqué la simplicité du rouage gouvernemental de notre Compagnie. Au Général, des aides invisibles, — dans le monde on les appellerait de hauts dignitaires, — pouvant être partout, correspondant avec lui au moyen de lettres chiffrées, et devenus son œil, sa pensée. La politique humaine a des ambassadeurs et des espions. Notre Société a mieux que cela. Les ambassadeurs sont un luxe et l'on se défie d'eux. Les espions sont utiles, mais trop souvent ils ne peuvent qu'écouter aux portes. La Société, toute vivante dans son Général, voit par elle-même. Autant que l'homme peut être Dieu et voir toutes choses comme lui, je sais tout ce qui se passe, en ce moment, en Europe et dans toutes les contrées de la terre. C'est la plus grande concentration de pouvoir qui puisse être comprise ici-bas. Le Pape a ses nonces qui lui écrivent des dépêches. Pauvres nonces! comme nous les avons joués souvent! Singulières dépêches! C'est nous qui les dictons presque toujours.

Quand saint Ignace fonda l'Ordre, il avait pour type saint François d'Assise, sainte Claire et tous

les fondateurs d'ordres qui regardaient l'argent comme de la boue. Il voulut donc que l'Ordre fût mendiant([1]), qu'il vécût d'aumônes, *incertis eleemosynis;* c'était, au seizième siècle, l'idéal du vœu de pauvreté. La besace du frère mendiant était la preuve extérieure du renoncement absolu à tout.

L'expérience nous a appris bientôt qu'on ne devenait pas maîtres du monde sans le grand levier des choses humaines, l'argent; et nous avons laissé la belle règle dans nos Constitutions. La pauvreté, chez nous, est simplement de ne disposer personnellement de rien, et nous ne croyons pas que la perfection religieuse doive aller au delà. L'individu ne doit rien posséder; l'Ordre doit avoir tout un budget de finances, doit avoir son trésor. Il y a beaucup de royautés de troisième ordre, en Europe, qui n'ont pas les revenus de notre Compagnie. Une cour luxueuse à entretenir, des troupes à solder, une armée de fonctionnaires à faire vivre, sont pour elles des charges énormes que nous ne connaissons pas. L'Ordre dépense peu annuellement. Chacun des membres, en honoraires de prédications, en dons pieux, apporte au delà de ce qu'il coûte. Notre

([1]) „*Quia ipsa Societas mendicans existit, bona stabilia possidere nequit, sed incertis eleemosynis fideliumque largitionibus et subventionibus vivit.*" (Litt. apost. Pii V, Pont. Max. VII Jul. 1571. — Bullar. Soc., pag. 112.)

trésor s'accroît donc constamment, et trop souvent le leur s'épuise.

A Rome, mon cher Père, tout est vénal. Voilà plus de deux siècles que nous sommes puissants ici, parce que nous achetons ceux qui disposent de la volonté des Souverains Pontifes.

Notre première maxime de gouvernement est que le Cardinal secrétaire d'État, c'est-à-dire le ministre dirigeant, doit être notre fondé de pouvoirs. Si, par l'offre de notre concours énergique, comme nous fîmes de Torregiani sous Clément XIII, nous pouvons le gagner, tout est fait. S'il est pauvre, nous le tenons. Il devient notre grand pensionnaire.

Mais ce qui nous coûte le plus, c'est la nombreuse prélature, jusqu'aux employés inférieurs, qui touche de nous des gratifications régulières. Par là Rome est à nous; et sous Clément XIV, quand l'Ordre fut malheureusement aboli, il y eut une heure où nous pûmes croire qu'à partir du Sacré Collége, Rome entière s'insurgerait pour nous maintenir. Mais Ricci manqua de courage. Aussi finit-il par le château Saint-Ange, au lieu d'aller porter au Vatican l'épée de Brennus.

Nous ne sommes pas un ordre dévoué à un but unique: nous en embrassons plusieurs. Nous portons la vie spirituelle de l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre à ceux qui sont assis dans l'ombre de la mort; nous travaillons partout à nous rendre les maîtres de l'éducation, parce que

nous connaissons le grand mot du protestant Leibniz: „Donnez-moi l'éducation, et je changerai la face du monde."

Voilà pourquoi nous soutenons avec tant d'ardeur, dans notre journal *l'Univers*, la grande croisade pour la liberté de l'enseignement. Nous sommes prêts. Le jour où cette liberté sera proclamée, nous rétablissons en France nos colléges. L'aristocratie de naissance nous enverra ses enfants, l'aristocratie financière trouvera de bon goût de l'imiter, et dans toute ville où s'élèvera un collége de Jésuites à côté d'un collége universitaire, on pourra juger quelle différence il existe entre nos moyens d'action et ceux des écoles de l'État.

— Cependant, mon Père, lui dis-je, dans un pays où le nom de liberté vibre si profondément dans tous les cœurs, j'ai été surpris, je vous l'avoue, de voir soutenir avec tant d'acharnement les droits du monopole universitaire contre celui de la liberté de l'enseignement. Et pourquoi ne veut-on pas de cette liberté? Uniquement parce qu'on redoute de voir par elle l'enseignement retomber entre nos mains. Nos adversaires sont, en France, le parti le plus nombreux; ce ne sont pas eux qui nous enverront leurs enfants.

— Non; mais à côté de nos adversaires qui parlent, qui écrivent, qui vont obtenir contre nous peut-être de nouveaux arrêts de proscription, il y a leurs femmes. Elles ne parlent pas, elles n'écri-

vent pas; mais, une fois la liberté de l'enseignement obtenue, elles agiront, et par elles nous aurons les enfants de ces hommes qui nous combattent aujourd'hui. Il y a de singuliers revirements dans l'esprit humain, mon cher Père; l'expérience vous l'apprendra. Et tel qui vient de s'écrier, en parlant de nous: „Que m'importent vos vertus privées, si vous m'apportez la peste!" se rangera peut-être un jour parmi nos défenseurs ([1]).

Mais nous sommes, avant tout, la milice du Saint-Siége; nous sommes chargés de le défendre dans tous les droits de sa puissance spirituelle et temporelle. Nous voulons l'accroissement de cette double puissance, parce que seule elle peut réaliser la parole du Christ: „Un seul troupeau et un seul pasteur." Si la Compagnie eût existé du temps de Grégoire VII, ce grand Pape ne fût pas mort dans l'exil; il eût triomphé. Nous avons repris son système: il s'est incarné en nous. Il était seul pour cette grande œuvre; il dut succomber. Nous, nous nous appelons *légion.* Nous triompherons, parce que le temps, toujours borné à quelques années pour un homme, ne lui permet pas, quel que soit son génie, de compléter son œuvre. Nous sommes une *Société,* et les so-

([1]) M. Cuvilier-Fleury, aujourd'hui l'un des rédacteurs des *Débats.*

ciétés ont pour elles les siècles. Ce que Grégoire VII n'a pu faire, nous le ferons.

Vous devez comprendre, à cette heure, comment tout marche temporellement dans la Compagnie. Je vous ai fait voir les principaux rouages et leur agencement; c'est simple et fort. Et dès maintenant vous êtes un de ces moteurs dévoués et invisibles, lequel, tant que Dieu vous donnera des forces, travaillera, comme je le fais moi-même, tout vieillard que je suis, à l'influence de l'Ordre.

J'écoutais le Père avec une avidité fébrile. Il me montrait l'Ordre sous un point de vue si différent de celui que j'avais compris d'abord, en lisant ses Constitutions et ses règles! Il me semblait cependant que tout ce procédé gouvernemental, développé par lui beaucoup mieux et plus longuement que ma mémoire ne peut me le rappeler, avait pour base unique des moyens humains. Élevé dans l'idée mystique, je trouvais en moi comme un sens chrétien qui se révoltait contre un système, l'emportant peut-être en habileté et en finesse sur celui des cabinets des rois, mais établi sur les mêmes principes. Avec cela, un grand ordre religieux pouvait-il faire le bien, être béni de Dieu?

Je m'étais enhardi avec le Père Roothaan; je lui fis cette petite objection.

Il me répondit avec un sourire:

— Que vous êtes jeune! Est-ce que la grande action de la Providence se produit autrement, dans le monde, que par des moyens humains dont elle dispose, et qu'elle fait mouvoir à son gré avec autant de suavité que de force, *ad finem fortiter, omnia suaviter?* Prenez toute l'histoire. Est-elle autre chose qu'un mouvement immense des volontés humaines que Dieu a laissées libres et qu'il a pourtant conduites à sa fin? ce que votre Bossuet a rendu d'un mot profond: „L'homme s'agite et Dieu le mène.“ Pourquoi ferions-nous autrement que la Providence?

Notre Ordre n'eût fait que languir, avec tous les autres, si nous fussions restés dans le plan purement ascétique, pour lequel on s'est passionné dans le moyen âge. Que sont aujourd'hui les enfants de saint Benoît, qui ont eu tant de gloire? D'honnêtes bénéficiers qui conservent les restes de l'immense fortune d'un ordre à peu près oublié. Que sont les enfants de saint François? Un contre-sens à une époque où la loi du travail abolit forcément la mendicité et où le dernier de tous, dans les pays civilisés, aime mieux devoir son pain du jour au travail de ses bras qu'au procédé honteux de la besace. Qu'est devenu l'ordre de Saint-Dominique? Leur métier d'inquisiteurs pèse sur eux comme un souvenir lugubre. Que sont les Lazaristes, les enfants de saint Vincent de Paul, les derniers venus dans la grande famille des congrégations religieuses?

Des prêtres prudents et des missionnaires médiocres.

Pourquoi tout cela manque-t-il complétement d'avenir? C'est que nulle de ces honorables associations n'a voulu sortir de l'ornière antique; que toutes ont rêvé l'existence angélique des Pères du désert, la tunique de feuilles de palmier de saint Antoine, la discipline, le cilice et la haire, comme le perfectionnement de la vie cénobitique. Nous, nous avons un but plus élevé: la gloire de Dieu sur tout ce globe procurée par notre ordre. Nous sommes ainsi de tous les temps, de tous les pays. Nous n'avons pas une grosse robe de bure, une corde pour ceinturon, un lourd capuce, des pieds hideusement nus, une tête rasée bizarrement pour figurer la couronne mystique du moine; nous sommes des clercs réguliers, de simples prêtres, devant garder l'habit des prêtres et passer au milieu des peuples comme représentant l'idéal du sacerdoce. N'est-ce pas mieux conçu?

Voyez-vous, Père, c'est une très-jolie chose qu'un corbeau venant porter au solitaire son petit pain pour la journée; mais avec ces belles visées de détachement de toutes choses, on aboutit à ne faire rien. Nous sommes des soldats dans l'Église; nous sommes organisés comme des soldats, et, pour vaincre le monde, nous nous sommes mis aux procédés humains, aux moyens que le génie de la politique et l'expérience ont enseignés comme les plus fructueux et les plus sûrs.

Pourvu qu'on travaille pour Dieu, qu'importe la méthode?

— Vous m'avez vaincu, lui répondis-je, et je vous comprends.

— L'avenir était à ce prix, continua-t-il; il fallait triompher avec la stratégie moderne, ou s'éteindre avec ces pauvres congrégations languissantes que l'on supporte je ne sais comment, dont on convoite les grandes possessions territoriales, quand elles en ont, et que l'on se hâtera de séculariser quand on aura préparé les esprits à ces mesures de spoliation dernière.

Nous ne pouvons faire du bien dans notre époque qu'en comprenant cette époque. Aussi, dans les pays dont nous ne sommes pas parfaitement sûrs, en dehors de nos maisons professes, de nos noviciats et de nos colléges, nous évitons d'avoir au soleil un pouce de terre; nous avons nos précautions toutes prises contre les révolutions. Toute notre fortune est en valeurs immobilières, placées dans les grandes institutions de crédit de tous les peuples. Pareils à l'oiseau qui a son grenier d'abondance sur toutes les plages que féconde le soleil, nous avons notre avenir assuré au sein de toutes les civilisations qui vivent des immenses revenus de leur épargne.

Voilà comment notre ordre est temporellement impérissable.

Le coup le plus terrible que nous ayons eu à supporter, ce fut notre suppression par Clé-

ment XIV. L'Espagne si catholique, avec son roi si pieux Charles III, le Portugal, la France et Naples avec leurs Bourbons, nous avaient expulsés comme des hommes dangereux. C'était rude, très-rude. On avait fait de nous comme des Templiers, moins les bûchers qui n'allaient plus au dix-huitième siècle. Eh bien! nous nous sommes réfugiés dans les pays où Rome ne commandait pas. Deux grandes puissances du Nord nous protégèrent. Nous servîmes puissamment les intérêts du célèbre Frédéric dans la Silésie, et ceux de la czarine dans la Russie blanche. Nous étions là forts contre Rome. Une autre congrégation se serait dissoute, devant le terrible bref. Nous cédâmes à la force, partout où la force nous dispersa; mais nous interprétâmes la volonté secrète du Pape contre sa volonté manifestée officiellement. Pie VI, son successeur, nous fit savoir qu'il était pour nous. L'orage passerait bientot; et, par une bulle solennelle, Pie VII nous rétablissait dans tous nos droits et prérogatives.

Religieusement parlant, c'était un coup hardi de nous insurger extérieurement contre la papauté, dont nous soutenions théoriquement l'infaillibilité. Aux yeux de la raison, c'était de la simple prudence. Rome pouvait-elle vouloir sérieusement se priver de l'Ordre qui est, dans les deux mondes, son appui le plus fort? Nous l'aimions en lui résistant; nous faisions sa volonté

par notre désobéissance, et notre beau jour fut celui où Pie VII, assis sur un trône dans le *Gesù*, consacrait la restauration des royautés tombées en Europe, par celle de notre royauté.

---

## IV

### L'idée mère.

J'avais été congédié, la veille, avec une bienveillance toute particulière de la part du Général. J'étais sous le charme de sa parole, sous l'enivrement de l'idée grandiose qu'il m'avait développée. La Compagnie n'était plus pour moi une œuvre vulgaire, un pieux institut, comme j'en connaissais d'autres qui fonctionnaient tant bien que mal au sein du catholicisme; c'était une création surhumaine, une œuvre incroyable de génie. Ce qui m'avait frappé, c'était son indépendance même vis-à-vis du pouvoir suprême des Pontifes-rois. Être montés plus haut encore que cette puissance du vicaire du Christ sur la terre, qui avait fait pendant tant de siècles, courber le front des empereurs et des rois, tenir le maître spirituel du monde devant son escabeau, comme son plus haut, son premier vassal; être partout, dans les

deux mondes, le roi secret et invisible par-dessus tant de nations, de royautés, d'empires; savoir à peu près, à heure fixe, ce que font les chefs sauvages de l'Océanie sous leurs huttes, comme ce qui se passe dans les palais des plus grand potentats de l'Europe; voir tout cela d'un œil serein, et se servir de cette omniscience, la seule qui eût été imaginée de la sorte, pour imprimer aux races humaines, discordantes de mœurs, de langue, de civilisation, un mouvement unique, c'était une création dont l'idée donnait le vertige. J'avais chaque soir devant moi, dans une intimité presque fraternelle, ce monarque étrange qui ne paraissait point fier d'être arrivé à cet apogée de la grandeur humaine, et qui, par cinq à six milliers d'hommes, réalisait la domination universelle, rêvée à peine par quelques fous glorieux de l'histoire, tels qu'Alexandre et César.

Je n'y tenais pas.

Je ramenai doucement, le lendemain, la conversation sur les rapports de la Société avec les Papes. Je fis cette question:

— Père, quel est le cerveau puissant, parmi vos illustres prédécesseurs, qui a osé concevoir de placer notre Société au-dessus même de la puissance des Souverains Pontifes?

— L'histoire de la Compagnie ne me fournit aucun renseignement sur cela. Il en est, je crois, de la création du génie comme des grandes découvertes qui honorent l'humanité. Elles ne sor-

tent pas tout écloses d'une pensée humaine; ce serait trop rivaliser avec Dieu. Plusieurs génies s'épuisent sur elles.

Le glorieux saint Ignace avait déposé, dans ses Constitutions, le principe de notre grandeur.

Vous allez voir cela.

Le quatrième vœu, que nous faisons, seuls de tous les ordres religieux, celui d'obéissance au Saint-Siége, a été le principe de notre puissance. C'était une vassalité apparente, une flatterie mal déguisée pour obtenir la faveur de la cour romaine.

Le saint homme, toujours avec ses idées mystiques, au moment où une moitié de l'Europe se séparait du Catholicisme par un immense déchirement, n'avait eu qu'une pensée, témoigner un attachement profond au centre de l'unité.

Quand le calme fut revenu, vers la fin du seizième siècle, qu'il fallut voir au fond des choses et donner à l'Ordre une assise sérieuse, au milieu des rivalités de tous les ordres, jaloux du nôtre et assiégeant, comme nous, les Papes pour en obtenir les faveurs, nos Pères durent mesurer le danger. Il fallait pour eux s'asseoir au Capitole ou tomber de la roche Tarpéienne. Autant que j'ai pu le conclure de quelques notes secrètes, écrites de la main même de Claudius Aquaviva, ce fut lui qui eut la première notion de cette position critique.

*Caveant præpositi ne Summ. Pont. minimæ Societatis regimen sensim ad se attrahant. Per se stet.*

*In aulâ romanâ, omnimodò, sumptibus et ære, si necesse fiat, clientelam vel Eminent. Cardinalium, certe prælatorum, acquirant præpositi.*

*Urbi et Orbi debeat summam benedictionem SS. Papa. Per Papam, Societas Jesu regat Orbem et Urbem* (1).

Ces paroles sont la charte de notre suprématie sur Rome et sur le monde; et je ne doute pas que les successeurs de Claudius n'aient regardé ces quelques lignes comme le testament politique de l'un des hommes qui a le plus contribué à arracher l'Ordre aux théories surannées où il eût trouvé rapidement la mort.

Aussi, à l'avénement de chaque Pontife avant même son élection, nous mettons en jeu toutes

(1) „Les généraux de l'Ordre doivent prendre garde que les Souverains Pontifes n'attirent peu à peu à eux le gouvernement de la petite Société. Qu'elle subsiste par elle-même.

„Dans la cour romaine, il faut que, de toutes manières, à tout prix, et si c'est nécessaire avec de l'argent, les Généraux de l'Ordre mettent dans leur clientèle les Éminents Cardinaux et les Prélats.

„Que le très-saint Pape donne sa haute bénédiction à la Ville et au monde. Que, par le Pape, la Société de Jésus gouverne le monde et la ville.“

nos influences. Les cardinaux, au conclave, savent de combien de moyens secrets nous disposons, jusque dans les humbles rangs des gens de service. Ils ont intérêt à nous ménager, et ceux qui aspirent à la papauté ne manquent pas de venir traiter d'égal à égal avec nous. Toujours le Général doit se laisser prévenir. Il ne va pas officieusement proposer son concours. C'est une de nos règles secrètes; il attend ce futur souverain du monde. Et celui-ci vient; et nous lui faisons déjà sentir qu'il doit à notre main puissante une notable portion de sa tiare. Ayant traité avec nous, avant l'adoration des cardinaux, il faut qu'il sente, le lendemain de sa préconisation, qu'il y a deux maîtres, nous et lui. Nous redoublons alors de protestations de dévouement; mais nous lui laissons comprendre qu'avec nous il fera tout, et, sans nous, rien.

Pris dès les débuts de son pontificat, le nouveau Pape, presque toujours un vieillard, aspire au repos, après les longues convoitises de la tiare.

Redoutant, au milieu des premières difficultés d'un règne, les embarras et les luttes, ayant besoin de popularité dans la prélature, la noblesse et le peuple, et sachant, par l'expérience du règne précédent, quels ennuis la Société lui susciterait, quelles défiances elle sèmerait contre lui d'une rive à l'autre du Tibre, s'il s'avisait de lui parler haut, nous le voyons toujours, par lassitude, par intérêt, par peur, se jeter dans nos bras. Les

autres chefs d'ordre vont piteusement demander une bénédiction papale; nous allons saluer celui qui devra nous obéir.

Père de Sainte-Maure, hélas! on règne par la crainte. Je ne crois pas qu'aucun des généraux de la Compagnie ait fait empoisonner un Pape; l'idée seule est horrible. Et Ricci lui-même, j'aime à le croire, ne fut pour rien dans le poison qui tortura Clément XIV. Mais, avec les mœurs romaines, je ne serais pas étonné si, autour de ce Pontife, des caractères haineux et vindicatifs, vengeant nos injures et les leurs, servant leurs intérêts et leur ambition en même temps que notre cause, avaient mis fin à cette existence, un moment si brillante. Nous connaissons les préjugés, les superstitions de la foule. Nous nous gardons bien de combattre les idées populaires sur l'habileté qu'on nous suppose à nous défaire des Pontifes qui seraient contre nous. Nous sommes les premiers à faire courir ces vagues rumeurs, et Benoît XIV nous a admirablement servi, lorsque, sollicité de signer la bulle de réformation de notre ordre en Portugal, accordée au cardinal Saldagna, il déclarait qu'il ne le ferait que lorsqu'il serait à sa dernière maladie, et qu'il ajoutait: „J'ai, pour vivre longtemps, une confiance toute particulière dans les prières de ces bons Pères."

Vous comprenez combien de telles opinions accréditées à Rome, où se défaire d'un ennemi

paraît chose toute naturelle, devaient servir notre puissance.

C'est par là que nous avons définitivement régné.

Ajoutez que, dans les moins mauvais gouvernements de chaque Pape, il y a un désordre, une dilapidation universelle. La vieille monarchie pontificale a gardé tous les rouages de la royauté paternelle. Le Pape et le cardinal-vicaire en sont aux procédés de saint Louis rendant la justice sous les vieux arbres de Vincennes. Un Pape est intronisé à peine que tout se combine, tout se trame pour arriver à faire fortune sous le règne de son successeur, que le peuple désigne déjà, dans son impatience de dévorer ces pouvoirs d'un jour. Et dans le gouvernement de notre Société règne l'ordre le plus parfait que le génie italien, si puissant dans ses théories économiques, ait pu rêver. Il n'y a pas de chancellerie en Europe qui vaille celle du *Gesù*. La diplomatie nous rend cette justice. Et l'on ne connaît pas de plus pitoyable gouvernement, en Europe, que celui du Vatican. Concluez sur l'action réciproque de ces deux pouvoirs.

Le Pape distribue des millions, en bijoux d'or ornés de pierreries, donnés aux madones, en beaux calices ciselés, en riches custodes pour les couvents et pour les églises. Ajoutez les couronnes aux madones insignes, et toutes les prodigalités d'une cour à la fois politique et sacerdotale, et

vous comprendrez qu'entouré de cardinaux mal payés, de prélats ambitieux et pauvres, d'une noblesse à laquelle répugnent les grandes spéculations et le travail de l'industrie, d'un petit peuple claquemuré dans sa taupinière, le Pape voie sous ses yeux, sans avoir à y redire, passer toute l'influence dans le gouvernement protecteur, grave et discret, qui distribue, avec générosité et intelligence, cet or que lui apportent la piété des peuples et les légitimes sueurs de ses membres, dans l'apostolat au milieu des riches cités.

Maintenant, sous Grégoire XVI, et probablement sous son successeur, à moins que l'esprit du libéralisme qui commence à infester quelques-uns de nos plus jeunes cardinaux, ne nous donnât un Pape favorable aux idées nouvelles, ce n'est plus par la crainte que nous règnons sur le Vatican. Nous pouvons laisser aux pages lugubres de la vieille histoire, les poignards et les poisons; nous ne faisons plus de drames, et je vous assure que je tiens à remettre mon âme à Dieu pure de ces terribles extrémités auxquelles, dans les luttes impétueuses du passé, quelques-uns de mes prédécesseurs auraient pu se laisser conduire.

Mais, aujourd'hui, avec la lutte contre l'esprit moderne qui envahit tout, nous sommes liés, la papauté et nous, par les mêmes intérêts. Le clergé séculier est bon en général, bien qu'ici il laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la moralité.

Il est pieux et édifiant en France, en Belgique, en Autriche et en Bavière; mais il suit ses routines en Italie, en Espagne, et il est mou partout. Élevé au milieu de l'atmosphère libérale, il se laisse pénétrer par les aspirations démocratiques. Un jour ou l'autre, s'il lui répugne d'y prendre part, il sera le complice des révolutions. Or Rome est surtout menacée par la révolution. Que celle-ci se déchaîne demain, et l'ordre, si miraculeusement rétabli par la Sainte-Alliance, s'écroulera.

Les Papes sentent ces choses. Nous sommes une milice plus ardente et plus sûre. Il y a bien longtemps, Père de Sainte-Maure, que les Jésuites ne sont plus des révolutionnaires. Je vous expliquerai plus tard notre secret politique. Je vous dis seulement, à cette heure, que les Papes ont tout intérêt à nous ménager, à se servir de nous pour porter au sein du clergé et des nations catholiques, ces fermes principes de conservation monarchique sans lesquels tout sombrera, le clergé le premier, dans un prochain avenir.

Notre avenir à nous est sûr maintenant, du côté de la papauté. Nous ne tomberions qu'avec elle, et elle perdrait à Rome sa royauté, que nous saurions lui survivre dans le monde.

---

## V

### Trahison.

J'écrivais tous les jours mes conversations de la veille avec le révérend Père Général, ainsi que les réflexions qu'elles me suggéraient. J'étais un matin absorbé par cette occupation, lorsque j'entendis ouvrir brusquement ma porte ; et, me retournant, j'aperçus le jeune baron Gustave de Flaviac.

Son visage était couleur de pourpre, ses yeux étincelaient, et sa voix quand il m'adressa la parole était tremblante d'émotion.

— Je suis perdu ! me dit-il.

— Perdu, mon cher baron ! que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que mon père avait raison de détester les Jésuites !

— Il m'est impossible de vous accorder cela.

— Je le sais bien ; mais vous, vous n'avez que la robe du Jésuite, vous n'en avez pas le caractère. Mais ce misérable Père Ruffin ! et dire que j'ai été assez lâche pour ne pas l'étrangler !

— Vous ne l'étranglerez pas ; et vous vous contenterez d'une explication amicale avec lui.

— Amicale ! non pas, s'il vous plaît. Père de

Sainte-Maure, il s'agit de choses plus graves que vous ne le pensez. Tel que vous me voyez, je suis chassé de la maison de mon oncle.

— Chassé de la maison de votre oncle, mon cher enfant! Qu'avez-vous donc fait pour cela?

— Rien de bien grave aux yeux d'un homme du monde, mon cher Père; mais je comprends que vous et le Père Ruffin vous puissiez en juger autrement. Que voulez-vous? je ne suis pas un Caton; et si mon grand-père voulait se souvenir de toutes les folies qu'il a faites, quand il avait mon âge, bien qu'il eût été élevé par les Jésuites, il serait plus indulgent pour les miennes. Le Père Ruffin m'a trahi d'une manière infâme!

Je ne croyais pas la chose impossible. Toutefois je dis au jeune homme:

— Mon enfant, cette accusation est grave.

— J'ai eu en main la preuve de ce que j'avance.

— La preuve!

— Oui, la preuve. Malheureusement je ne l'ai plus. Je vais tout vous raconter; je ne vous dissimulerai pas mes torts, et je souscris d'avance à tous les reproches que vous pourrez me faire.

Vous savez, continua-t-il, que j'avais donné toute ma confiance au Père Ruffin; lui, de son côté, me traitait comme son enfant. Je comprenais tout ce qui me manquait, du côté des connaissances indispensables à un jeune homme. Je trouvais en lui un professeur intelligent, rempli

de zèle : il aplanissait pour moi les difficultés de l'étude, et, quand je les avais franchies, il me prodiguait les louanges les plus exagérés, et grandissait outre mesure mes plus légers succès. Comme il me faisait espionner, j'en ai la certitude à présent, il eut connaissance de quelques-unes de mes escapades, de vraies gamineries d'enfant dans le principe. Il m'en parla avec beaucoup de douceur, comme un ami déjà âgé, disait-il, à un ami plus jeune que lui. Mon grand-oncle ne tardait pas à en être instruit. Il me faisait les scènes les plus violentes ; sa belle-fille l'irritait contre moi : c'était à en devenir fou. Mais le Père Ruffin arrivait, il calmait l'orage, réduisait mes crimes à de justes proportions ; ils ne devenaient plus que des fautes vénielles. Le cher oncle s'adoucissait, et payait les dettes, quand il s'agissait de dettes. Comment ne pas aimer cet excellent Père Ruffin, ce conciliateur qui comprenait si bien qu'il y a quelque différence entre un jeune homme de dix-sept ans et un vieillard de quatre-vingts ? J'en arrivai à lui confier mes égarements, c'était le mot de l'oncle. Le Père Ruffin me disait avec tant de bonhomie : — Voyons, mon enfant, quand vous avez fait une sottise, au moins confiez-la-moi, afin que, dans le cas où elle serait découverte, je puisse arranger tout pour le mieux. — Je n'y manquais pas. Quelquefois le Père Ruffin me disait comment il fallait m'y prendre, pour cacher mes fredaines à mon oncle

et à ma cousine. A la vérité, il me sermonnait longuement; mais, en faveur du service rendu, j'écoutais le sermon, et je croyais devoir encore de la reconnaissance. Ma cousine partie pour la France, mon grand-oncle me parut tout à fait revenu sur mon compte. Je restai convaincu que c'était bien la comtesse qui me faisait espionner, et qui grossissait mes peccadilles auprès de son beau-père.

Mais, dit tout à coup le jeune baron, j'oubliais de vous apprendre une chose importante.

— Et laquelle ?

— C'est que je suis amoureux fou.

— Ou plutôt vous croyez être amoureux. Vraiment, mon cher baron, vous êtes en tout d'une légèreté incroyable.

— Mais pas du tout, je suis très-raisonnable en cela, et cet amour est très-sérieux.

— Je vois que vous avez formé quelque intrigue à Rome!

— Non, non, cher Père de Sainte-Maure; je suis amoureux de ma cousine, de Marguerite!

— Marguerite n'est encore qu'une enfant, dis-je un peu ému; vous me le disiez vous-même il y a quelques mois.

— Je me trompais; Marguerite, pour le cœur, pour l'intelligence, est bien au-dessus de son âge. Depuis qu'elle est partie, j'en raffole; et je ne pardonnerai jamais au Père Ruffin d'être la cause que cet ange est à jamais perdu pour moi.

Tout en l'écoutant, je me disais que la rupture d'un pareil mariage était un bonheur pour Marguerite. Malgré quelques qualités de cœur, Gustave me paraissait bien peu digne de ma chère enfant.

— Allons, dis-je au jeune homme, avant qu'il soit temps de penser à marier Marguerite, vous serez réconcilié avec votre oncle. Mais souffrez que je vous le dise, l'amour vrai purifie le cœur qui l'éprouve; et si vous aimiez réellement Marguerite, son souvenir vous préserverait de ce que vous appelez vos folies de jeune homme. Je vous trouve encore plus coupable.

— Ne me grondez pas, cher petit Père. Je vous assure que je suis bien plus malheureux que vous ne le pensez.

— Continuez donc de me raconter votre histoire.

— Eh bien! vous savez que cette semaine est la semaine des Quatre-Temps?

— Oui.

— Figurez-vous, cher Père, que, depuis deux mois, j'étais d'une sagesse exemplaire. Mais la fatalité veut que trois de mes anciens amis arrivent à Rome et m'invitent à dîner, avant-hier, vendredi. Ils avaient retrouvé ici d'anciennes connaissances. Nous avons soupé ensemble, nous avons mangé des terrines de Nérac, bu d'excellents vins, chanté des chansons peu édifiantes, j'en conviens, celle de Béranger sur les Jésuites,

par exemple; nous sommes sortis de table à peu près gris; un de nos convives nous a conduits dans une maison où nous avons trouvé des femmes équivoques; nous avons joué, nous avons bu de nouveau. J'ai perdu tout ce que j'avais sur moi, ma montre, ma chaîne, plus quelques milliers de francs sur parole, et je ne suis rentré hier, au palazzo de mon oncle, qu'à deux heures de l'après-midi.

Précisément mon oncle m'avait fait demander dans la matinée. Il voulait me faire écrire, sous sa dictée, une lettre à Marguerite. Il savait que j'avais passé la nuit hors du palais. Le Père Ruffin me raconta cela, et, en voyant ma toilette un peu débraillée, ma pâleur, mes yeux abattus, il se douta de tout et n'eut pas de peine à m'amener à lui faire une confession générale.

— Je vous gronderai plus tard, me dit-il. A présent il faut chercher un moyen d'expliquer à votre oncle pourquoi vous n'êtes rentré au palais qu'aujourd'hui. Prenez quelques heures de repos; elles vous sont nécessaires pour achever de dissiper les fumées de l'orgie. Je vais écrire là auprès de vous. Dans deux heures je vous réveillerai.

Je trouvai le conseil du Père excellent. Le fait est que ma raison et mes jambes étaient également chancelantes. Je me jetai tout habillé sur mon lit. Le Père Ruffin s'établit à mon bureau.

Je me réveillai vers les cinq heures; j'avais la tête embarrassée, mais j'avais repris possession de moi-même.

— Allons chez votre oncle, me dit le Père Ruffin. Vous savez qu'il est très-emporté, mais vous me laisserez le soin de le calmer, et tout ira bien. Hélas! mon pauvre enfant, continua le Père, par affection pour vous, je vous rends peut-être un mauvais service! Qui sait si les justes reproches que vous recevriez, de la part d'un parent auquel vous devez tant, et de qui dépend tout votre avenir, ne vous ramèneraient pas dans la voie droite!

Ce qui m'arrête, c'est qu'il a juré, et vous le savez bien, que si vous faisiez de nouvelles dettes, et surtout des dettes de jeu, il les payerait, mais qu'il vous renverrait de chez lui, et que jamais il ne consentirait à vous revoir. Je ne devrais pas me préoccuper de vos intérêts temporels: la perte d'une grande fortune serait peut-être, au point de vue de votre âme, un bonheur pour vous. Qui sait, avec votre organisation si ardente au plaisir, si impressionnable, quel usage vous ferez de votre fortune? Puisse Dieu ne pas me reprocher, au jour du jugement, d'avoir été trop faible pour vous!

Comme le Père achevait ces mots avec un accent de componction qui me fait bondir de colère quand je me le rappelle, nous arrivâmes à l'appartement de mon oncle. En traversant l'anti-

chambre, nous rencontrâmes Bettino, cet artiste sans ouvrage que le Père Ruffin protége.

— Vous ne pouvez pas voir M. le marquis de Flaviac aujourd'hui, lui dit-il: revenez demain; à ma prière, il veut bien vous commander encore une copie d'un tableau de l'école romaine.

Et serrant la main de l'artiste, il le congédia en lui disant:

— A demain matin.

Nous entrâmes chez mon oncle!

— D'où venez-vous, monsieur? me dit le marquis avec des yeux courroucés. Où avez-vous passé la journée d'hier, la nuit et une partie de cette journée?

— Regardez-le, dit le Père Ruffin, et ne le grondez pas; notre cher enfant n'est pas coupable. Il est allé hier chez un ami, le jeune comte de Carbonne. Il a eu là une de ces affreuses migraines auxquelles il est sujet; il a été fort malade, je vous assure. Et, comme mon oncle est très-sourd, il a ajouté à demi-voix: Je ne mens pas, votre âme en effet a été bien malade, et l'âme, c'est la forme substantielle, le corps n'est qu'une enveloppe.

C'était bien là une interprétation jésuitique.

— Et pourquoi ne me l'avoir pas fait dire? s'écria l'excellent vieillard, qui au fond m'aime beaucoup.

— Le cher enfant n'aurait pas voulu vous inquiéter.

— Mais c'est qu'il est en effet très-changé! dit mon oncle. Va te reposer, mon enfant.

La grande colère était calmée: il avait suffi d'un mot de ce Jésuite.

— Mais il me semble, dis-je alors à Gustave, que vous n'avez pas à vous plaindre de lui?

— Attendez donc la fin de mon récit.

Le Père Ruffin passa le reste de la soirée avec moi.

Ce matin, je me rendais chez mon oncle. J'ai rencontré Bettino qui sortait de la chambre du marquis. J'avais avec moi mon grand lévrier. La folle bête se jette sur l'artiste et le renverse. L'imbécile se relève d'assez mauvaise humeur; mais comme il ne s'était pas fait de mal en tombant, je me permets de rire de sa maladresse; je n'ai jamais pu souffrir la physionomie cafarde de cet homme. Il est sorti en me lançant un regard que j'ai trouvé menaçant; mais, sans m'en préoccuper davantage, je suis entré chez mon oncle.

J'ai trouvé le marquis furieux: il savait tout. Sans me laisser le temps de l'interrompre, il m'a raconté tout ce que j'avais fait depuis deux jours; il le savait mieux que moi, j'en avais déjà oublié la moitié. Il m'a reproché mon hypocrisie de la veille, mes mensonges que le Père Ruffin lui avait répétés, et dont le saint homme, disait mon

oncle, avait été la dupe. — Une orgie un vendredi des Quatre-Temps! avec des impies et des femmes perdues! Avoir chanté des chansons contre les moines! Je mériterais d'être dénoncé à la sainte Inquisition. Il avait vu dans sa jeunesse rouer le chevalier de la Barre, à Amiens, pour moins que cela. Il a terminé sa fougueuse harangue en me donnant sa malédiction, ce qui valait encore mieux pour moi que d'être roué, et en me défendant de paraître jamais devant lui.

Je suis sorti sans qu'il m'ait été permis de me défendre, et je me suis dit: Bien certainement ce Bettino, que j'ai toujours soupçonné de recevoir de l'argent de la comtesse de Flaviac pour m'espionner, est encore payé par elle pour continuer son honnête métier.. Mais comment a-t-il pu connaître jusqu'aux moindres circonstances de mon escapade? Enfin j'espère que le Père Ruffin pourra arranger cela.

A l'endroit où était tombé Bettino, je vis un papier froissé et roulé. Mon chien le vit avant moi et le saisit dans sa gueule; et fier, de cette belle prise, il me précéda dans le cabinet du Père Ruffin.

Tout en commençant à lui raconter mon aventure, j'ai ôté machinalement à mon chien le papier qu'il tenait dans sa gueule. Je déplie ce papier: quelques mots frappent mes regards. J'interromps ma narration; je lis; et j'écume de fureur en reconnaissant, écrite de la main du Père Ruffin,

une dénonciation adressée à Bettino, afin que celui-ci la transmît à mon oncle. Toutes mes confidences s'y trouvaient, et l'on indiquait à Bettino la manière de s'en servir.

— Que lisez-vous donc là, mon cher fils? me dit le Père.

— Je lis que vous êtes un infâme, lui ai-je dit en lui présentant le papier.

Il fut un moment déconcerté. Mais se remettant bientôt:

— Je vous expliquerai cela.

— Oui, mais devant mon oncle. En attendant recevez ceci.

Et j'ai couvert la joue du traître d'un soufflet.

— Misérable! m'a-t-il dit en essayant de me le rendre.

Mais la colère avait doublé mes forces, et je l'ai arrêté.

— Vous êtes un sacrilége! vous êtes excommunié *ipso facto*, pour avoir frappé un prêtre! s'est-il écrié.

Je ne vous répéterai pas les trois mots énergiques qui m'ont échappé. Je l'ai entraîné chez le marquis; mais il est bien plus fort que moi, et il m'a arraché le fatal écrit. Arrivé chez mon oncle, il y a eu une répétition de la scène entre Orgon, Tartufe et Damis. Ruffin a été plus habile que moi. Mon oncle n'a pas voulu m'entendre. Ruffin a versé presque des larmes sur le sort du malheureux enfant perverti par des

impies à tel point qu'il s'était oublié jusqu'à frapper un prêtre. J'ai cru que mon oncle aurait une attaque, en apprenant cet horrible forfait. Il m'a redonné sa malédiction; il m'a dit qu'il aimerait mieux voir Marguerite morte que de la voir ma femme. Et moi, furieux, désespéré, je lui ai juré que Marguerite serait à moi, dussé-je mettre le feu au couvent où sa mère voulait la renfermer.

Je suis sorti après cette belle déclaration.

Ruffin a couru après moi et m'a dit :

— Gustave, vous ne me croirez pas dans ce moment, mais peut-être le comprendrez-vous plus tard, j'ai agi dans l'intérêt de votre âme, c'est elle que j'ai voulu sauver. A présent, suivez mon conseil : je ne vous permettrai pas, entendez-le bien, de me diffamer dans Rome, non pas que je ne sois prêt, par la grâce de Dieu, à accepter des humiliations non méritées, mais parce que vos calomnies retomberaient sur mon ordre. Vous allez quitter Rome aujourd'hui même.

— Quitter Rome, misérable !

— Oui, quitter Rome ; sinon vous aurez à répondre, devant l'Inquisition, de votre conduite. Allez ! je vous pardonne, et je prie Dieu qu'il vous convertisse !

Et il est rentré chez mon oncle.

A présent, cher Père de Sainte-Maure, que me conseillez-vous, et que pensez-vous du révérend Père Ruffin ?

— Je ne chercherai pas à excuser sa conduite, mon cher enfant. Le Père Ruffin a joué là un rôle infâme. Et comme je le crois capable de tout pour se venger, je vous dis aussi: Quittez Rome pour quelque temps; et croyez bien que je ferai mon possible pour calmer l'irritation de votre oncle.

Le jeune baron comprit le danger qu'il courait, et il partit le soir même.

J'allai voir le vieux marquis. Dès les premiers mots il m'interrompit en me disant:

— Gustave est un calomniateur, je sais tout. Il a accusé le Père Ruffin; où est la preuve?

La preuve, je ne l'avais pas. L'obstiné vieillard était subjugé par Ruffin; mais comme il était réellement bon et généreux, il paya les dettes de Gustave et lui assura une pension assez forte. Je fus chargé d'annoncer cela à l'enfant prodigue; on m'autorisa même à lui donner quelques espérances pour l'avenir.

---

# VI

## Symbole politique.

Je dois revenir à mes entretiens secrets avec le Père Roothaan. Mon lecteur devine combien ils me passionnaient. Un monde nouveau s'ouvrait devant moi. Une immense ambition m'était dévoilée, mais conçue si largement, en quelque sorte si humble, de la part de celui qui tenait dans sa main de vieillard les rênes de cette puissante administration, qu'il m'était impossible de la condamner. Entre chacun de ces entretiens, il me revenait bien quelques vagues difficultés; je me disais: Est-ce là une institution religieuse? Et ne suis-je pas entré dans une franc-maçonnerie dont la religion est le prétexte, mais dont le but est la domination sur le monde? Mais je rejetais ces idées, qui finissaient par me paraître stupides. Qu'importait, après tout, que les Jésuites voulussent dominer dans le monde, si c'était pour y assurer le règne du Christ? A ce point de vue, je trouvais l'idée belle et acceptable. Le vieillard s'emparait de moi, peu à peu. Ce qu'il m'avait dit, la dernière fois, de la répugnance de la Société à employer jamais le poignard et le poison, m'avait soulagé la conscience, que le récit de l'a-

venture néfaste de Clément XIV avait un moment troublée. Je me sentais donc envahi lentement par la parole fascinante du Père. Je ne pouvais pas m'apercevoir qu'il ne prolongeait ainsi nos petites conférences, chaque soir, que pour m'infiltrer lentement ses idées, pour les insinuer dans une âme jeune, naïve, enthousiaste, de manière à ce qu'elles devinssent ma pensée énergique, ma pensée unique.

J'avoue que je ne soupçonnais pas de piége; et ce piége eût-il été moins habilement tendu, la doctrine eût-elle été prêchée par une parole moins éloquente, je n'eusse pas songé à le soupçonner, tant j'étais naïf encore et ignorant des grandes choses des temps modernes, que les livres des Jésuites ne m'avaient guère montrées sous leur véritable jour.

Je me sentais pris. Je l'aimais plus que jamais, cette Société de Jésus, comme on aime les forts. Elle avait grandi à mes yeux. Puis la vanité humaine se retrouve partout. Je devenais un des puissants rouages de cette étrange association que j'avais jusque-là si peu comprise. Et l'on se passionne par instinct pour les joies du commandement. Il arriva une heure où j'eusse été fâché de revenir sur mon ardent enthousiasme pour la Société.

D'ailleurs, non-seulement le Père me développait, longuement et avec charme, ce que j'ai malheureusement écourté dans ce récit, mais il se

plaisait aux causeries familières. Il y excellait. Il achevait là ce que la partie grave de l'entretien avait commencé. Je crois bien aussi qu'il m'étudiait beaucoup. Il me faisait parler à mon tour; et il jugeait sur cette parole si simple, presque juvénile encore, jusqu'où il avait pénétré dans mon être, et déposé le germe impérissable de sa doctrine.

— Je vous ai fait pressentir, continua-t-il, la grande pensée de notre Ordre: *la direction universelle.* Il fallait être tout, ou consentir à végéter jusqu'à n'être plus rien. La condition des forts seule pouvait nous aller. Et nous nous sommes faits forts.

Écoutez bien maintenant.

Pour arriver à la direction universelle, il nous fallait adopter un système politique. Nous devions être les chefs des peuples émancipés, prendre en main les intérêts des masses, et préparer l'avenir à la démocratie, ou bien, serviteurs dévoués des rois, travailler à comprimer les instincts de liberté dans le monde, et, patronnant chaudement les royautés, nous abriter auprès d'elles et régner avec elles.

Nous devions nous jeter dans l'un ou dans l'autre de ces deux grands courants qui emportent l'humanité. Mais il y avait péril, pour nous, là et là. En arborant le drapeau populaire, nous n'eussions pas vécu un quart de siècle; et les rois de l'Europe, qui ont eu leur ère de gouver-

nement absolu depuis Richelieu, nous eussent traqués comme les ennemis les plus dangereux de leur couronne. A cette heure, l'Ordre n'existerait plus. D'ailleurs vous connaissez l'histoire : les inconstances, les indocilités, les exigences des démocraties. Nous nous fussions imposé une tâche au-dessus des forces humaines. Nos Pères firent donc sagement de ne pas se jeter dans ce courant dangereux ; et je ne crois pas que de longtemps, dans l'Ordre, on se départe de cette prudence.

Restait le service des rois. Est-il moins ingrat que celui des peuples ? Et que fussions-nous devenus, à nous faire les chevaliers de toutes ces royautés jalouses et hostiles entre elles ? Quel singulier spectacle eût donné l'Ordre ? Son unité eût été brisée ; il se fût attiré le légitime mépris des peuples, et eût donné le triste spectacle de ce pauvre clergé séculier qui, après chaque bataille entre nations catholiques qui se sont mitraillées hideusement, va chanter des *Te Deum*, pour remercier Dieu d'avoir fait massacrer des frères. C'eût été introduire un dualisme effréné dans l'Ordre. Nous nous fussions déchirés les uns les autres. Animés de convictions politiques opposées, nous eussions vécu dans les haines ; et celles de la politique ont-elles un fanatisme moins terrible que celles de la Religion ? et puis ces prêtres séculiers sont attachés au sol où ils sont nés ; ils ont une patrie. Le Jésuite n'en a pas : il est ci-

toyen du monde. L'Ordre ne doit pas s'appuyer sur telle ou telle forme gouvernementale ; sa force, il doit la trouver en lui-même.

Du reste, l'Ordre en a fait la triste expérience. Et nos grands ennemis, nos plus cruels persécuteurs n'ont-ils pas été ces rois catholiques dont, certes, nous favorisions, par notre enseignement, l'absolutisme sans limites ?

Nous sommes donc payés pour reconnaître que là encore eût été notre ruine.

Mais, mon cher Père, — et ici le Général baissa un peu la voix, comme s'il eût craint d'être entendu, — il y a une autre politique plus large, planant au-dessus des démocraties et des royautés ; celle-ci, c'est la nôtre, elle a été inaugurée par un grand génie, Hildebrand. C'est *la théocratie.*

Grégoire VII, en attribuant à la papauté la mission de réaliser le gouvernement théocratique, créait, à cette grande institution catholique, une impossibilité qu'il n'avait pas prévue et qui devait être sa ruine. Il la plaçait en hostilité flagrante avec tous les pouvoirs ; il lui donnait les rois et les chefs des peuples pour antagonistes implacables ; c'était une guerre de roi à roi ; du roi romain, plus ou moins puissant en Italie, contre toutes les races royales ; c'était un duel sans raison. Le plus faible, malgré la grande puissance des idées religieuses, devait nécessairement succomber.

Impraticable pour la papauté, la théocratie ne l'est pas, au moyen d'une Société sacerdotale, invisible en quelque sorte par le peu d'éclat personnel de son chef et du nom de ses membres. Là point de rivalité patente. On ne dit pas aux rois et aux chefs du peuple: Agenouillez-vous devant moi, je suis le roi unique; empereurs et rois sont mes feudataires. Mais on a la royauté universelle, sans que peuples et rois soupçonnent qu'ils ont un maître, une Société exerçant cette royauté par une direction secrète dont nul ne peut saisir les fils invisibles.

Vous n'aviez pas soupçonné cela, Père?

— Non, répondis-je; je ne croyais pas que la Société visât si haut.

— Il fallait prendre le vol, comme l'aigle, pour dominer le monde de toute notre hauteur, ou se traîner à terre, avec l'insecte, devant la pitié universelle. Nous avons choisi le rôle de l'aigle.

Cela vous paraît hardi. Et cependant nous devions arriver là, pour nous assurer de la durée de l'Ordre. Toute autre combinaison nous perdait infailliblement.

— Mais, mon très-révérend Père, cela doit mettre l'Ordre en hostilité perpétuelle avec les royautés et les démocraties?

— Oui, si notre secret était découvert, si notre théorie était divulguée. Mais voyez ce qui nous protége. Nous avons pour but d'établir la gloire

de Dieu sur la terre. Ce but est évidemment très-honorable. *Ad majorem Dei gloriam,* quelle plus belle devise! Nous pouvons appeler calomniateurs ceux qui nous accuseront de cacher notre plan de domination universelle, sous le prétexte d'établir le règne de Dieu sur la terre. Et le règne de Dieu sur la terre, n'est-ce pas en réalité le règne du sacerdoce?

Nous sommes donc les ministres et les généraux de Dieu, pour amener pacifiquement, à l'aide de l'éducation et de la parole, son règne glorieux parmi les hommes. La Société tout entière travaille avec ardeur à ce noble but. Elle ne sait pas, excepté nous qui formons le sénat privilégié et invisible de l'Ordre, comment se meut ce vaste organisme dont chaque Père fait partie; elle ne sait pas ce mot dernier, ce secret, peu importe le nom, qui résume notre action, notre but, notre politique dans le monde. Le vulgaire de la Société n'a pas besoin de le connaître. Tout serait bientôt compromis par des discussions dangereuses, par des révélations indiscrètes. Dans les livres, dans l'enseignement, dans la prédication même, des esprits ardents iraient trop loin. On a pu accuser nos Constitutions, crier contre le *tanquam ac cadaver;* nous sommes enchantés! Oui, oui, chicanez-nous sur les bribes du moyen âge dont n'avait pu se défaire encore la Société à sa naissance! Nous avons bien changé depuis.

L'immense avantage de faire un secret rigoureux de notre politique religieuse est d'avoir, de ce côté, une paix absolue. Nos Pères, surtout ceux de France, qui sont profès, qui ont familièrement conversé avec moi, qui ont vu partout les anciens de l'Ordre, sont furieux qu'on nous accuse de projets de domination. Ils peuvent, avec une bonne foi absolue, déclarer partout que nous sommes les plus innocents de la terre.

D'ailleurs, arrivât-il que, par une indiscrétion coupable ou un zèle maladroit, nous fussions légitimement soupçonnés, — et nous l'avons été, — le mot théocratie semble inventé pour déguiser noblement l'idée de la domination absorbante du sacerdoce. Le pouvoir de Dieu! Quelle intelligence serait assez déraisonnable pour dénier à Dieu sa suprématie sur sa créature?

Résumons-nous, cher Père.

L'Ordre, pour vivre et être quelque chose devant l'esprit moderne, qui emportera tous les autres ordres, a dû se proposer un but immense.

Ce but, c'est la théocratie, ou la domination du sacerdoce sur le monde.

Ce sacerdoce n'a pas dû être le clergé perdu dans le siècle, mais une corporation spéciale, une société religieuse capable d'un secret et ayant puissance de réaliser lentement, à travers les siècles, un but qui demande des siècles pour sa réalisation.

Cette société secrète religieuse a dû s'organiser, de manière à agir partout, pour que nulle diplomatie, nulle police humaine, quelque habile qu'on la suppose, ne puisse la pénétrer, la saisir en flagrant délit d'usurpation sociale.

Il fallait à cette Société l'unité absolue de pouvoir. Elle a son chef irresponsable et maître unique, le Général. Il y a bien, dans nos Constitutions, quelques articles qui semblent devoir mettre des limites à ce pouvoir absolu; mais quand on les étudie bien, il est facile de s'apercevoir que ce sont là de ces précautions toujours inutiles. Ainsi les assistants du Général, ses ministres, ont autorité pour en devenir les juges, pour le déposer même, s'il se trouve dans les cas prévus pour sa destitution. Cela paraît, au premier abord, une modification très-réelle du pouvoir absolu, et dans la réalité ce n'en est pas une; car, pour déposer le Général, il faut que les assistants se concertent entre eux, qu'ils convoquent la Congrégation générale. Voilà bien des formalités; pendant que le Général, par un seul acte de sa volonté, dont il ne doit rendre compte qu'à sa conscience, peut suspendre ses assistants s'il les croit opposés à ses desseins, et dès lors que deviennent leurs droits? Vous voyez bien que son pouvoir ne peut jamais être sérieusement entravé, et cette règle de nos Constitutions n'est au fond qu'un moyen de donner satisfaction aux esprits que ce mot: autorité illimitée, effraye

toujours un peu: on se rassure sur l'existence d'une loi dont l'application est impossible.

Auprès de ce Général, maître absolu, il fallait de hauts gradés, conservateurs de l'idée mère, devant la transmettre après la mort de chaque Général à son successeur, si par hasard le nouvel élu était choisi en dehors du patriciat.

Il fallait que le reste de la Société ignorât complètement le secret de l'Ordre et crût simplement remplir la mission religieuse de tout homme voué au sacerdoce.

Il fallait que la papauté ne soupçonnât pas qu'elle n'était elle-même que le premier de nos rouages; que le Sacré Collége, l'épiscopat, tout le clergé, coopérassent malgré eux à établir notre omnipotence, pour qu'ayant toujours besoin de corps d'élite, ils dussent choisir ceux qui les soutiennent ostensiblement avec le plus d'habileté et de succès. Nous tenons les peuples par le clergé inférieur, le clergé inférieur par l'épiscopat, l'épiscopat par la papauté, la papauté par ses intérêts ou par les intérêts de ceux qui la mènent.

Tout cela doit être clair pour vous, à cette heure.

— Parfaitement, très-révérend Père. Je vois très-bien ce qui fait la force et la grandeur de l'Ordre.

---

# VII

## La dernière initiation.

— Comme nous parlons à des hommes, me dit le lendemain le très-révérend Père Général, nous n'avons pas recours aux fantasmagories des initiations. Frapper vos sens, éblouir votre regard, vous impressionner un moment par une cérémonie bizarre et mystérieuse, que serait tout cela? Et que resterait-il de plus, le lendemain, dans les convictions d'un homme sérieux?

Si je me suis trompé sur vous, sur votre valeur, sur votre dévouement éternel, sur votre impénétrabilité obstinée, tant pis pour moi. Je ne vous fais pas prêter de serment. Dévoué à l'Ordre, vous n'en avez nul besoin; infidèle un jour, il ne vous retiendrait pas. Tout sera simple entre nous, comme tout fut simple le jour où le Père Général Fortis me donna les enseignements que je vous ai communiqués moi-même. Entre les hommes, le lien qu'on a toujours regardé comme sacré est celui du serrement des mains, *dextras dextris jungentes*.

Et me tendant les deux mains, il me demanda les miennes. Je répondis par une vive étreinte à celle du vieillard.

Puis ouvrant son bureau, il en tira un tout petit livre, richement relié, renfermé dans un étui de cuir de Russie, déjà vieux.

Il me le remit.

— C'est à l'aide de ce petit livre que se fera notre correspondance chiffrée. Nous avons de grandes raisons pour nous défier de la poste de notre Très-Saint-Père. Toutes les vieilles traditions de la police italienne subsistent ici. Pas une lettre n'est sûre, soit envoyée à l'étranger, soit reçue à la poste. On ne respecte même pas celles des femmes des ambassadeurs, si elles veulent écrire, en dehors du paquet officiel de leurs maris.

Vous allez voir la simplicité de ce chiffre : ouvrez votre livre.

C'était un petit vocabulaire, par lettres alphabétiques, contenant les mots usuels de la langue latine. Chaque page était numérotée, chaque ligne était numérotée également, et tous les mots étaient rangés dans des colonnes verticales ayant un numéro dans le haut, de manière à présenter un mot dans tous ses cas, si c'était un nom ou un adjectif, dans ses temps et dans ses principales personnes, si c'était un verbe.

De telle sorte que, pour écrire la phrase suivante : *Videbo cras principem* (je verrai le prince demain), il suffisait de chercher les mots *video*, *cras*, *princeps*, dans leur ordre alphabétique. Si le mot *video* était à la page 160, à la 4e ligne, j'avais à écrire 160. 4. Si le temps *videbo* était

à la 6e colonne verticale, j'ajoutais 6, et j'avais 160. 4. 6.

*Cras* étant un adverbe, je cherchais le mot au vocabulaire; je le trouvais, par exemple, à la page 12 et à ligne 3, j'avais, pour ce mot, les deux chiffres 12. 3.

Si le mot *princeps* était à la page 76, à la ligne 17, et l'accusatif *principem* à la colonne 4, j'avais pour ce mot: 76. 17. 4. Ma phrase entière était celle-ci:

160. 4. 6. 12. 3. 76. 17. 4.

Pour déchiffrer cette phrase il fallait la diviser par groupes de trois; mais le second mot n'avait que deux chiffres, il fallait remplacer le troisième par un zéro et écrire:

160. 4. 6 — 12. 3. 0 — 76. 17. 4.
*Videbo* *cras* *principem*

Le premier numéro donnait la page du livre, le second le mot cherché, le troisième le cas ou la personne; si le mot n'avait aucune modification, ce troisième chiffre serait un zéro.

Je saisis à l'instant ce procédé pour écrire, comme celui de déchiffrer la dépêche.

Le Général ajouta:

— Vous signerez vos dépêches du chiffre 74,

que vous mettrez au rang de tous les autres, mais le dernier.

D'après ces indications, la dépêche ci-dessus eût été celle-ci :

160. 4. 6. 12. 3. 0. 76. 17. 4. 74.

En détachant le dernier chiffre 74, qui est la signature, et séparant les autres par trois, on avait la phrase complète.

Il est positif que ce procédé de correspondance chiffrée est d'une simplicité admirable et peut braver toutes les investigations.

— Bien des fois, me dit le révérend Général, les Papes ont fait disparaître nos correspondances; bien des fois, dans les différents États de l'Europe, elles ont été saisies; mais pendant qu'il y a peu de chiffres de la diplomatie qui n'aient été lus, les nôtres ont bravé, depuis deux siècles, la curiosité de la cour romaine et celle des cabinets de l'Europe. Un ambassadeur disait, il y a peu de temps : — Ces Pères ont le chiffre du diable ; toute l'Europe s'y casse le nez.

— Quel a été, dis-je au Général, l'inventeur de cette correspondance chiffrée?

— Nous la devons au quatrième Général de l'Ordre, Everardus Mercurianus, prédécesseur de notre illustre Claudius Aquaviva. Mercurianus, se défiant des indiscrétions des imprimeries romaines,

fit imprimer ce vocabulaire à Amsterdam, vers 1576. Le volume ne porte ni nom d'auteur ni nom d'imprimeur.

Ce petit livre ne peut jamais tomber entre des mains profanes. Dans le cas où le Père initié serait malade grièvement, loin du *Gesù*, et qu'il lui serait impossible de le faire remettre au Général par une voie sûre, il lui est enjoint de faire jeter le petit livre au feu, devant lui. Vous pourrez lire cette recommandation, au verso de la première page.

J'ouvris le livre, et je trouvai en effet l'avis suivant :

*Accuratè notandum. — Graviter œgrotans igni libellum injiciat, aut coram se jubeat injici.*

Vous voyez que toutes nos précautions sont prises. Il est très-remarquable que, depuis deux siècles, nulle bibliothèque, nulle collection de livres rares n'ait ce petit livre, qui, du reste, serait pris uniquement pour un mauvais dictionnaire latin, compilé dans les premiers temps du renouvellement des études classiques au seizième siècle, et qu'on ne soupçonnerait certes pas d'être notre grimoire diabolique. Nous avons fait à ce sujet des recherches minutieuses, et elles nous ont prouvé que rien ne nous avait encore trahis.

Ceci vous explique le numéro placé à côté des noms dont vous avez vu les listes. Vous pour-

rez maintenant prendre quelques-unes des correspondances chiffrées que renferme la liasse; le dernier numéro vous donnera le nom du Père initié qui l'a écrite; et comme nous savons à quel règne de nos généraux se rapporte chaque liste, vous aurez ainsi l'époque approximative à laquelle répondent toutes les dépêches, si par hasard elles n'étaient pas datées.

Il était pour moi d'une extrême importance de connaître quelques-unes de ces dépêches, qui pouvaient se rapporter aux époques de l'histoire sur lesquelles on n'a encore que des renseignements imparfaits. Je priai le Père Roothaan de me confier une seconde fois la précieuse liasse, pour que je fisse quelques recherches. Il me la remit de la meilleure grâce du monde.

Rentré dans ma chambre, je me promis de passer les longues heures du lendemain à déchiffrer quelques-unes de ces dépêches, au moyen de ce que le bon Général avait appelé notre grimoire diabolique.

---

# VIII

## Révélations historiques.

Ma curiosité se portait particulièrement sur l'époque si malheureuse où notre Ordre fut supprimé. Les historiens, amis ou ennemis des Jésuites, sont forcés de reconnaître que, malgré quelques révélations que la diplomatie a pu fournir à l'aide de ses archives, plusieurs des causes d'un si grand événement étaient demeurées un profond mystère. Le problème de cet étrange fait historique a toujours été celui-ci: Comment Charles III, prince vertueux, chaste, d'une piété aussi vive que sincère, certes l'homme le plus catholique de toute la catholique Espagne; lui, sur lequel notre Ordre avait tant compté, qui avait pris notre parti en Portugal contre Pombal; qui, pendant l'année qui précéda notre exil, ne cessa de nous combler de respects et de louanges, arriva-t-il tout à coup avec une incroyable hardiesse à nous renvoyer de toutes les possessions espagnoles dans les deux mondes? Comment le même prince, débarrassé de ceux qu'il voulait appeler des ennemis, n'eut-il ni trêve ni repos que le Saint-Siége ne prononçât notre dissolution? Comment se ligua-t-il pour cela avec les Pombal

et les Choiseul, qu'il accusait de s'être laissé infecter de l'esprit de la philosophie moderne? Le dévot Charles III, les déistes du dix-huitième siècle unis contre nous, quel mystère!

J'avoue que l'espérance de trouver la plus petite révélation sur ce problème me fit braver la fatigue de traduire toutes les correspondances.

Dès que je fus libre, je me mis à ce travail ingrat, mais auquel je me livrai avec passion. Je pris les dépêches que je jugeai se rapporter aux événements de Portugal, de France et d'Espagne, entre les dates suivantes: 1756 et 1773.

J'ouvris un calepin; j'en portais toujours un sur moi, sur lequel je jetais souvent des notes au hasard. Presque toutes les pages de celui-ci étaient blanches, et je fis là cette traduction, à laquelle je ne songeai plus, quand j'eus quitté Rome pour venir en France.

Plus tard ce précieux calepin s'est trouvé avec d'autres notes et d'autres papiers importants, et aujourd'hui, grâce à ces dépêches qui voient le grand jour de l'histoire pour la première fois, je puis soulever, en quelques mots, le voile qui couvrait de graves événements.

Tout le monde sait que nos Pères furent chassés de Portugal avec une brutale violence par le marquis de Pombal, ministre du roi Joseph, à la suite d'un complot contre la vie de ce prince, complot dans lequel nos Pères furent impliqués.

Le roi Joseph, en allant voir sa maîtresse

dona Teresa, femme du marquis de Tavora, fut atteint dans sa voiture de deux coups de pistolet. Le duc d'Aveiro, ennemi personnel de Pombal, le marquis de Tavora furent accusés d'être les auteurs du crime, les vieux Tavora d'être les complices et nos Pères d'avoir été les instigateurs.

Une lettre chiffrée du Père Malagrida, en date du 6 mars 1758, donne d'importants renseignements sur le complot, déjà tramé à l'avance. Je fatiguerais mon lecteur par la citation du texte latin original: je donne la traduction française, qui accompagne le texte sur mon calepin.

„Le ministre comte d'Oeyras (marquis de Pombal), à l'élévation duquel nous avons puissamment contribué, se tourne contre nous. Depuis longtemps il dissimule. Nous l'avons deviné. Ses manœuvres nous sont jour par jour dévoilées; les familles nobles sont menacées par lui également. Plus de doute qu'il ne veuille détruire les grands du royaume et la Société de Jésus [1], grand obstacle à ses projets oppressifs. Nous savons tout par son confident le plus intime; c'est, heureusement pour nous, un de nos affiliés. Nous sommes prévenus d'une expulsion prochaine. Devant ce péril imminent, nous n'avons pas à délibérer. Les grands préparent les esprits à un coup.

[1] „Nihil dubites quin et proceres regni et Societatem Jesu funditùs eradicare decreverit..."

Forts d'eux et avec eux nous devons agir. Nous aurons à le faire avec toutes les précautions imaginables [1]. Quoi qu'il arrive, rien ne paraîtra de notre côté. Cet Aman, implacable comme une bête féroce [2], qui veut trancher du Richelieu, doit être prévenu par une légitime conspiration. Sans cela notre Société est perdue ici. Et quel exemple pour les autres nations catholiques! Nous sommes bien dans le droit de légitime défense [3]."

Une seconde dépêche, datée du 4 mai, contient des détails sur la force et sur le nombre des conjurés, qui embrassent les premières familles du royaume, „et notamment le jeune marquis de Tavora, dont le misérable roi souille la couche, comme il est su de toute la cour [4]."

Dans cette dépêche tout indique une vengeance prochaine, et il est dit que le protecteur du perfide ministre pourrait bien être enveloppé dans sa perte [5].

Une dernière lettre plus ambiguë, plus brève du Père Malagrida indique au Général que l'heure de l'explosion est venue, qu'on délivrera définiti-

(1) „Quam prudentissimè et cautissimè agendum."
(2) „Ferus Aman veluti bellua..."
(3) „Legitimâ acie hostem profligamus."
(4) „Præsertim juniorem marchionem de Tavera, cujus torum polluit miserrimus rex, ut in aulâ undique fertur."
(5) „Tandem perfidi patronum ministri simul cum illo supremam posse pati perniciem."

vement la terre portugaise de sa peste, et que là est le salut de la Société de Jésus (1).

J'étais abasourdi de cette révélation. C'était donc bien ce malheureux Père Malagrida et ses confrères portugais qui, entraînés par une aristocratie mécontente, s'étaient jetés dans le triste complot qui éclata plus tard et que le ministre sut déjouer.

La dernière dépêche donne les détails de l'échec de la conjuration. Malagrida se fait encore illusion sur lui-même et sur les autres Pères. Il se dit inattaquable par la vengeance du ministre, mais il avoue que l'épouse adultère, à qui son salut a été promis par l'amant royal, a nommé tous les conjurés (2).

L'événement prouva les étranges illusions du Père Malagrida. Dona Teresa, pour éviter la question et sauver sa vie, découvrit tout ce qu'elle savait de la part que les Jésuites avaient prise à la conjuration. Il ne fallait rien de plus, à cette époque, encore aux mœurs rudes et sanglantes, pour établir une culpabilité. Le farouche Pombal ne s'en gêna pas; il mit l'Inquisition dans ses intérêts. Ce tribunal de moines dominicains ennemis des Jésuites, n'ayant pas à s'occuper du

(1) „Nefandâ lue Lusitanicam terram purgandam ulterius salvandamque Societatem Jesu."

(2) „Nil pro nostris timendum. Uxor adultera, pro salute ab amatore regio promissâ, omnia detexit."

crime de lèse-majesté, qui d'ailleurs n'était pas facile à prouver, inventa le crime d'hérésie et livra Malagrida comme hérétique au bras séculier, et le malheureux Père mourut étranglé et brûlé dans un *auto-da-fé* solennel. Si cette mort fut une iniquité, les enfants de saint Dominique en furent les lâches complices.

Notre Général Ricci, d'un caractère fier et intraitable, qui n'avait pas prévu, dans son étroitesse d'idées, jusqu'où peut aller la vengeance d'un ministre tout-puissant, eut à déplorer sa faiblesse de n'avoir pas arrêté le zèle stupide et mal éclairé de son *alter ego* en Portugal.

Ricci fut bien plus mal inspiré encore lorsqu'il permit aux Jésuites espagnols de se mêler d'une affaire, presque indigne de l'histoire, qui éclata à leur suggestion en 1760 à Madrid.

Les dépêches dénotent dans nos pauvres Pères un tel aveuglement, une ambition si misérable, que j'ai presque honte pour eux, et surtout pour Ricci, un Général de l'Ordre, d'être descendu si bas.

Voici les faits recueillis de plusieurs dépêches que je résume rapidement. Elles sont écrites par un Père Martinez qui, comme Malagrida à Lisbonne, semble tenir à Madrid tous les fils de l'intrigue.

Il s'agit, qui s'en douterait aujourd'hui? de cette charge, tant convoitée alors, de confesseur du Roi. C'était le Père Osma, dominicain, qui

remplissait à la cour de Madrid ce poste de faveur. Le souvenir de l'influence que les Jésuites avaient eue en France, pendant tout le long règne de Louis XIV, empêchait les Jésuites espagnols de dormir. Ils se figuraient que, maîtres de la conscience du roi, tout irait en Espagne à leur guise. Et soit cette ambition que les dépêches avouent d'une manière plus que brutale (¹), soit haine des Dominicains, complices de Pombal, haine qu'elles n'ont pas davantage, sinon la charité, du moins la prudence de voiler (²), soit cette vengeance d'en haut qui éclate, quand l'orgueil des corporations, comme celui des individus, s'élève trop haut, en les aveuglant pour les perdre, ils eurent recours à des moyens que mes dépêches chiffrées me démontrent misérables et infâmes. Le Père Martinez était à la tête du mouvement, et c'était lui qui, dans une correspondance habile, faisait croire au pauvre Général Ricci tout ce qu'il voulait. Il imagina une odieuse fable pour enchaîner à jamais le roi à la Compagnie: ce fut de lui insinuer qu'il tenait aux Jésuites par les liens les plus sacrés; en d'autres termes, que la reine sa mère avait eu un Jésuite pour amant. On sait qu'en effet la légitimité de Char-

(¹) „Fœdùm, sicut et tamdiù in Galliâ, unum ex nostris non esse à confessionibus Sacræ Majestatis.“

(²) „Nobis infensissimus Ordo Fratrum prædicatorum Patrem Malagridam igni mandavit. De inimicis vindictam sumamus.

les III a été mise en doute, et il ne l'ignorait pas.

Martinez raconte qu'ayant obtenu une audience de Charles III, il lui avait représenté quel honneur ce serait pour la Compagnie qu'un Père fût son confesseur; — que le très-révérend Général attachait à cela le plus grand prix; que de tous les souverains de l'Europe le plus pieux ne pouvait refuser cette confiance à un Ordre qui occupait le premier rang dans l'Église (1). Le roi, silencieux, n'ayant pas paru disposé à accéder à cette demande, le Père avait cru devoir lui insinuer „qu'il y avait des liens intimes qui l'unissaient à la sainte Compagnie, les plus intimes qui pussent être, puisqu'ils tenaient à sa naissance (2)." Cette révélation, de l'aveu même de la dépêche, n'avait pas convaincu le roi. Il s'était écrié en colère: „Me prendriez vous pour un bâtard? L'on vous a trompé, Père, par une stupide fable (3)." Et, tout pâle, il avait gardé un silence terrible, après lequel le Jésuite mal inspiré n'avait eu qu'à sortir du palais.

(1) „Quod Piissima Majestas illustri Societati Jesu, primatum in Ecclesia gerenti, hanc fiduciam denegare non posset. (Dépêche chiffrée)

(2) *Attamen sanctae Societati arctissimis junctum esse Regem vinculis, arctissimis quippe quae ad Regis nativitatem attinerent.* (Même dépêche.)

(3) „Iratum Regem exclamasse: — Num me spurium putares? Delusus es, Pater, stolidâ fabulâ. — Pallidumque conticuisse." (Même dépêche.)

Vaincus sur ce terrain scabreux, et ne se doutant nullement des conséquences de leur indiscrète révélation, ils imaginèrent une autre intrigue, dans laquelle ils espéraient compromettre les Dominicains et arriver ainsi, une fois leurs rivaux en disgrâce, à cette bienheureuse charge de confesseur de Sa Majesté Espagnole.

Un frivole prétexte amena dans Madrid une insurrection formidable. Le Père Martinez raconte que, le Jeudi saint, pendant les stations d'usage dans les églises, les conjurés devaient attendre le roi, lui dicter des conditions sur les rigueurs de son gouvernement, et particulièrement sur la réforme que le roi avait ordonnée des grands manteaux appelés *capas* et des larges chapeaux appelés *chambergos*. Il paraît que les Dominicains avaient pris la défense de ces fameux chapeaux, et encore n'était-ce pas une calomnie de nos Pères? Toujours est-il qu'au moment de la découverte du complot, les Dominicains furent accusés; sur la notion qu'on avait du caractère du roi, il n'y avait pas de doute qu'ils ne fussent pour jamais disgraciés.

Rien n'arriva comme l'exalté Martinez l'avait prévu. L'émeute, préparée par les Jésuites, éclata, mais avant l'heure[1]. Elle prit des proportions

[1] Dominicâ Palmarum, seditiosas turmas vidimus domum Squillacii ministri invadentes urbemque tumultuosè percurrentes. Dum diem indixeramus Feriæ quintæ majoris

colossales et dura plusieurs jours. Un certain nombre de Jésuites furent saisis distribuant de l'argent dans les groupes. Plus tard, voyant qu'on allait plus loin qu'ils n'avaient voulu, que le coup était manqué, que les conjurés qui devaient accuser les Dominicains n'avaient même pas paru dans la foule, puisque la petite scène organisée par les Jésuites, d'accord avec les mécontents, ne devait avoir lieu que le Jeudi saint, ils eurent peur, et se jetant comme pacificateurs au milieu du peuple, ils le calmèrent comme par enchantement [2].

La fierté royale fut humiliée. Le petit-fils de Louis XIV, le roi de cette nation qui avait appartenu à Charles-Quint, jura une éclatante vengeance, non pas contre cette frivole jeunesse qui voulait garder le vieux costume si favorable aux aventures, mais contre les instigateurs de cette petite Fronde à laquelle il ne voulait pas laisser s'habituer les Espagnols, toujours si respectueux devant leurs rois. Une enquête sévère, minutieuse, d'un secret que pas un Jésuite, eux réputés si fins, ne pénétra, fut faite et dura une année, après laquelle, au moment où tout paraissait assoupi, où rien de la part du roi, toujours bien-

hebdomadæ, quum Sacra Majestas in ecclesiis crucem veneraretur, tuncque viri pertinaces regem manu tenerent et minaciter alloquerentur."

[1] „Ipsemet turbam alloqui multoties sedareque subito curavi."

veillant pour les Jésuites, n'indiquait qu'il eût le moindre soupçon sur les véritables auteurs de l'échauffourée, parut une pragmatique qui supprimait la Société de Jésus dans toute la monarchie espagnole.

Tout cela pour une petite rivalité et pour une petite ambition! Charles III, dans un entretien secret avec l'ambassadeur de France([1]) au sujet de l'expulsion, assura que, s'il avait quelque reproche à se faire, c'était d'avoir trop épargné ce corps dangereux; et poussant un soupir, il s'écria: „J'en ai trop appris.“

La correspondance de Martinez lave Charles III du reproche d'avoir condamné des innocents et de s'être laissé conduire par les haines philosophiques de son ministre d'Arunda. Nos malheureux Pères avaient été les artisans de leur ruine. Ils furent embarqués sur des navires en destination sur les États du Pape. Ricci, qui avait perdu la tête et voulait, aux yeux de l'Europe, faire jouer à l'Ordre le rôle de martyr, fit si bien auprès du Pape qu'on refusa de donner l'hospitalité aux malheureux Jésuites espagnols. Ce fut à la générosité du philosophe Choiseul qu'ils durent de ne pas mourir sur les vaisseaux qui les portaient, repoussés par leur Général et par le Pape. Ils furent reçus par pitié en Corse, où le

([1]) Dépêche du marquis d'Ossun au duc de Choiseul.

fou Martinez mourut, laissant cette honte à l'Ordre, honte dont Ricci avait été l'incroyable complice.

Quand je rapportai la fatale liasse au Père Général et que je lui exposai le résultat de mon travail, il me dit froidement:

— Cela ne m'étonne pas. Nos Pères étaient fous d'orgueil à cette époque, et Ricci plus que tous les autres.

Ces révélations m'impressionnèrent péniblement. J'ai oublié de mentionner une foule de lettres venues de France au temps de la Ligue, et qui me présentaient les Jésuites comme de véritables forcenés.

Chose inconcevable! pendant qu'à la suite de misérables complots on expulsait légitimement nos Pères d'Espagne et de Portugal, c'était pour un motif de tout point honorable, leur refus d'absoudre Louis XV tant qu'il garderait la Pompadour, qu'ils étaient chassés de France. Mes dépêches chiffrées étaient formelles sur ce point. La favorite avait garanti l'existence de la Société en France, si de Rome on eût voulu donner l'ordre au confesseur du Roi de tolérer un commerce qu'elle déclarait innocent depuis quelques années. Probablement ces assertions ne s'accordaient pas avec les aveux du royal pénitent. Le Père initié se nommait Salis. Il écrivait à Rome que les Jésuites n'avaient nul besoin de la protection de madame de Pompadour; qu'ils étaient soutenus

par le parti hostile à la favorite, à la tête duquel était le Dauphin; que ce prince, de mœurs pures et profondément religieux, ne pardonnerait pas au confesseur du Roi de jouer auprès de celui-ci le rôle du Père la Chaise auprès de Louis XIV; que l'appui de l'héritier du trône valait mieux pour la Compagnie et était plus honorable que celui d'une femme dont la puissance pouvait n'être qu'éphémère.

Le Père racontait, dans une autre dépêche chiffrée, que le Père de Sacy, qui d'abord s'était montré assez partisan de madame de Pompadour, avait complétement abandonné ses intérêts.

Chose singulière, je trouvai là le nom de Flaviac.

Il s'agissait du père du marquis de Flaviac, affilié comme son fils l'a été plus tard à la Compagnie. Il voulut la débarrasser de la honte d'avoir à subir l'appui de la Pompadour ou du danger de l'avoir pour ennemie; il ne trouva rien de mieux pour cela que d'intriguer pour donner au roi une nouvelle maîtresse: il crut avoir réussi; mais la femme qu'il avait choisie pour cela, bien que belle et d'une noble maison de la province, ne sut pas fixer le monarque. L'intrigue du pieux affilié des Jésuites échoua. Madame de Pompadour sut d'où venait le coup, et elle se posa résolûment en ennemie de la Société.

Les Jésuites, fortement patronnés par le parti hostile à la Pompadour, comptèrent sur ce parti

pour braver la favorite et le premier ministre Choiseul; ils se trompèrent. Leur résistance se trouva conforme aux lois de la morale; mais elle avait été inspirée par une politique personnelle qui lui ôte toute sa gloire.

Outre les impressions pénibles qui me restèrent de l'étude de ces documents sur l'abaissement moral dans lequel était tombée la Société de Jésus, je pris une triste idée de la prétendue habileté de ses membres. Je les avais vus donner dans les piéges les plus grossiers, soutenir d'ignobles intrigues et se servir de moyens pitoyables. Qu'eussent fait de plus des brouillons et des maladroits?

De plus, j'acquis la certitude que, dans tous les événements politiques, nos Pères avaient exercé une influence presque toujours occulte, et que, Jésuites espagnols, Jésuites français, Jésuites allemands, etc., etc., ils s'étaient préoccupés d'une seule chose, non de l'intérêt de leur pays, mais de celui de l'Ordre. Je me le disais toujours, les Jésuites n'ont pas de patrie.

# IX

## Le Père Ventura.

Le moment de mon départ pour la France arriva. Le Père Général me dit un jour:

— Vous avez une audience de Sa Sainteté: elle aime à benir nos Pères qui vont en mission. Le Pape, quoique vieux, est aimable; il vous recevra bien. Oh! que nous perdrons quand il mourra!

Je me rendis au Vatican à l'heure indiquée pour l'audience.

La salle d'attente était pleine de monde; on y causait. Il y avait là, outre les prélats de service auprès du Pape, d'autres prélats, des nobles romains, des membres du corps diplomatique. En attendant que je fusse reçu, j'engageai l'entretien avec un religieux dont la figure, pleine de distinction et d'intelligence, me frappa. J'avais peu vu d'aussi belles têtes romaines. C'était le Père Ventura, général des Théatins. Je devais plus tard le rencontrer à Paris, où, exilés l'un comme l'autre, lui de sa patrie, moi du *Gesù*, nous pûmes nous raconter nos aventures et nous plaindre de nos disgrâces.

Il était alors à l'apogée de son talent comme

orateur. Sa réputation était faite à Rome. Il se sentait appelé à jouer un rôle.

Le Théatin, un peu loquace, qui n'avait rien de la réserve que l'on prend au *Gesù*, me parla avec un abandon incroyable.

— La fin de ce règne, me dit-il après les préambules qui amènent toujours de pareilles confidences, nous prépare un triste avenir. Le Pape vieillit extrêmement. Ceux qui l'approchent de plus près disent qu'il en a pour bien peu de temps. Il tient encore à donner des audiences; mais il n'est plus que l'ombre de lui-même, et j'ai voulu le voir une fois avant qu'on nous dise que les audiences ont cessé.

Il mourra sans se douter des embarras qu'il laisse à son successeur. Les prisons regorgent de patriotes, arrêtés pour unique crime d'aimer la liberté. Nous savons que les Romagnes s'agitent et supportent avec impatience le joug pontifical, que soutient seule l'occupation autrichienne. Sans l'armée étrangère, elles seraient en pleine insurrection. Rome se tait; mais elle est toute prête elle-même à se lever en masse et à réclamer des garanties de liberté. Elle attend le nouveau gouvernement. Elle est polie et ne veut pas troubler les dernières heures d'un vieux Pontife. Mais le successeur de Grégoire XVI devra renoncer au système compressif qui domine aujourd'hui, ou se préparer à une explosion terrible.

Et le Père ajouta une foule de détails qui me prouvèrent qu'en effet il y avait à Rome un mécontentement qui atteignait à cette heure sa limite. Sa dernière parole me frappa :

— Il nous faut un Pape libéral !

Grégoire XVI fut pour moi, dans l'audience qu'il m'accorda, d'une affabilité toute paternelle.

Il me dit que mon nom lui était connu, que j'allais exercer mon ministère apostolique au milieu de ces anciennes familles françaises qui avaient conservé le culte de leurs pères.

— Dites-leur, du haut de la chaire, que le successeur de saint Pierre les bénit.

Il me donna à moi-même, d'une manière touchante, sa bénédiction. Il n'avait pas voulu que je baisasse ses pieds; mais il m'avait tendu la main, et j'avais baisé avec effusion son anneau, que retenait à peine cette main longue, décharnée et tremblante.

Je ne devais plus revoir ce Pontife, qui régna avec une inflexibilité systématique, et qui s'éteignit, en croyant avoir sauvé la papauté par ses rigueurs contre les aspirations libérales se faisant jour alors dans toute l'Italie. Il avait comprimé l'élément fougueux qui devait produire une révolution.

Je rentrai triste au *Gesù*. Des pressentiments vagues étaient en moi. Le langage du Père Ventura, quoique empreint de ces exagérations de la forme que ne savent pas éviter les natures ar-

dentes, m'avait paru d'une grande justesse quant au fond. Je sentais que Rome était sur un volcan; et, une fois la révolution déchaînée au sein de ces populations ardentes de l'Italie, jusqu'où n'irait-elle pas?

Qu'était-ce que la foi des Italiens? Une tradition et une routine. Résisterait-elle au choc des opinions, aux manifestations libres des doctrines antichrétiennes? Je ne le pensais pas. La révolution politique serait donc fatalement une révolution religieuse. Et si le clergé romain, avec un gouvernement de fer, avait déjà si peu de puissance sur les masses, que serait-ce quand le peuple, enivré de liberté, regarderait comme son premier bien de briser le joug sacerdotal?

Je vins rendre compte au Père Roothaan de l'accueil que m'avait fait le Saint-Père; je lui rapportai l'entretien du Père Ventura.

— Un Pape libéral! s'écria avec une expression indignée, le très-révérend Général. Mais le Père Ventura n'y pense pas, il est fou! Ils feraient de belles choses avec le libéralisme! Je n'en donnerais pas pour six mois au nouveau Pape, et nous serions perdus.

J'écoutais.

— Oui, ajouta-t-il, ils sont là six ou sept dans le Sacré Collége et dans le haut clergé romain, gens d'un certain esprit, mais qui n'ont pas de bon sens, que je vois rêver un Pape roi consti-

tutionnel, ayant une chambre des députés, des ministres responsables, et trônant, en roi nominal, au Vatican. S'ils venaient à réussir, à faire introniser un Pape dans leurs idées, nous verrions le dernier jour de la papauté.

Rien que cela, Père de Sainte-Maure! N'oubliez pas que je vous l'ai dit. Je survivrai de bien peu à notre énergique Pontife, si tant est que je lui survive. Mais malheur si l'on faiblit! Un Pape libéral! Allons donc! Un Pape qui donnerait un démenti formel à la magnifique encyclique *Mirari vos*, en accordant aux Romains la liberté civile et religieuse, et même la liberté de la presse! Ces hommes-là sont fous, vous dis-je!

Le vieillard était visiblement troublé.

Je voulus me retirer, il me dit:

— Vous partez dans quatre jours; j'ai une mission de la plus haute importance à vous confier. Venez dans deux jours, à notre heure, vous savez. Nous aurons à causer de choses très-sérieuses.

---

## X

### Testament *in articulo mortis*.

Absorbé par le difficile travail de déchiffrer les dépêches de nos Pères du haut grade, il m'avait été impossible de retourner chez le marquis de Flaviac. Je résolus, pendant les quatre jours que le Père Général m'avait donnés pour me préparer à mon départ, de tenter le moyen de faire connaître toute la vérité au vieillard abusé par le Père Ruffin. J'étais bien sûr que, si je pouvais convaincre celui-ci de trahison, les dettes de jeu, les terrines de foie gras mangées un vendredi de Quatre-Temps, et même les chansons contre les Jésuites, chantées par le baron Gustave, ne paraîtraient plus que des erreurs pardonnables. Le marquis de Flaviac était loyal, et toute sa fureur se tournerait alors contre le traître. Je pensai que, pour arriver à mon but, il n'y avait rien de mieux que d'acheter Bettino. Les espions et les mouchards appartenant toujours au plus offrant, il ne s'agissait que d'y mettre le prix. Mais, quand j'allai chez Bettino, il se trouva qu'il avait quitté Rome. Où avait-il porté sa palette et ses pinceaux? Personne ne put me renseigner là-dessus.

Le Père Ruffin avait été habile!

Je me présentai alors chez le marquis. Depuis le départ de son neveu il était malade. Je ne fus pas reçu, et son vieux valet de chambre, qui était tout dévoué à Gustave, s'attendrit beaucoup avec moi sur le sort du bon et charmant jeune homme; il ne me dissimula pas qu'il savait très-bien que le Père Ruffin était la seule cause de la disgrâce du baron. Ce méchant Père, ajouta le bonhomme, ne quitte pas le chevet du lit de mon maître.

Pendant que je causais avec Antoine, je vis passer dans la cour une femme qu'il me sembla reconnaître pour Félicité Morbini.

— Connaissez-vous la personne qui vient d'entrer dans la maison? dis-je au valet de chambre.

— Oui et non, me dit-il; elle est venue ici plusieurs fois depuis trois semaines; mais je ne sais pas même son nom. C'est une béate comme il y en a tant dans ce pays. Il n'y a pas longtemps qu'elle est à Rome. Le Père Ruffin la connaît. Elle fait une neuvaine pour le rétablissement de la santé de M. le marquis. Le Père Ruffin assure qu'il s'est manifesté un mieux sensible depuis que la neuvaine est commencée. Je ne trouve pas cela; mon pauvre maître me paraît au contraire baisser tous les jours davantage. Ah! si M. le baron Gustave et mademoiselle Marguerite étaient ici!

Le lendemain, dans la soirée, nous étions, quelques Pères et moi, dans la chambre du Général;

la conversation s'était engagée sur la maladie du marquis de Flaviac.

— On assure qu'il est sans ressource.

— Oui, dit le Général, ce matin le médecin ne laissait aucun espoir.

— Nous perdons en lui, dit l'Assistant pour la France, le plus fidèle de nos *affiliés*; il ne s'est pas démenti un seul instant.

— Est-il vrai qu'il a chassé son neveu?

— Oui, et il a bien fait! c'était un impie, un ennemi de notre Société.

— Le marquis avait pourtant formé le projet de marier ce mauvais sujet avec sa petite-fille.

— On lui a ouvert les yeux.

— Notre Père Ruffin, dit le Général, a tenté de convertir ce malheureux jeune homme, il a échoué. L'éducation première avait été si détestable!

Dans ce moment le Père Ruffin entra.

Il portait la tête haute; son air était plus altier que de coutume.

— Donnez-nous des nouvelles de l'excellent marquis de Flaviac, dit le Père Rosaven.

— Le marquis n'en a pas pour deux heures, dit le Père Ruffin; depuis midi il a perdu complétement connaissance.

Et, s'adressant au Général, il ajouta:

— Il était temps d'agir, la déclaration a produit l'effet que j'en attendais. Tout va bien.

Le Général ne répondit que par un sourire de satisfaction.

— Le marquis, dit le Père Procureur, a-t-il dans son testament fait quelques dispositions en faveur de notre Société?

— Oui, oui, cher Père, le marquis a fait tout ce qu'il devait faire.

Je demandai la permission d'aller chez le marquis de Flaviac. Elle me fut accordée.

En arrivant je trouvai le vieillard aux prises avec les affres de la mort! Une sueur glacée baignait son front. Je lui pris la main; il tourna son regard vers moi: un éclair se fit dans l'intelligence; il me reconnut.

— Père de Sainte-Maure, me dit-il d'une voix faible, faites retirer tout le monde.

Les personnes qui étaient là, et au nombre desquelles se trouvaient quelques-uns de nos Pères, sortirent.

— Vous saviez, me dit alors le marquis, que Marguerite, ma chère Marguerite (et une larme roula lentement sur la joue du vieillard), n'était pas ma petite-fille?

— O ciel! qui vous a dit cela?

— Le Père Ruffin!... Marguerite est née en Italie... le 8 avril... Vous y étiez. Cette sainte femme Félicité y était aussi... elle me l'a dit. Alphonsine m'a trompé... Le Général savait tout... et le Père Ruffin aussi... Si Gustave s'était bien conduit, le mariage avec Marguerite se serait fait,

et jamais je n'aurais connu ce triste secret. Le Père Ruffin me l'a bien dit, Gustave était mon héritier. S'il ne se fût pas rendu indigne...

La parole du vieillard était saccadée et tremblante, mais ses idées, quoique avec peine, s'enchaînaient les unes aux autres, et je devinais tout.

— Gustave est bien moins coupable que vous ne le pensez; il a été victime d'une trame odieuse. Je vous jure qu'il mérite votre pardon et votre tendresse.

Les yeux du vieillard s'agrandirent démesurément; il me sembla voir le suprême effort qu'il faisait pour rappeler la vie qui s'éteignait.

— Jurez-moi, me dit-il, que vous êtes sûr de ce que vous avancez.

— Je vous le jure devant Dieu!

— Alors moi aussi je suis trahi! Écoutez-moi.

Et il continua:

— Alphonsine n'avait pas d'enfants. Gustave, disait-on, ne devait pas vivre. On me fit promettre alors que, si je ne laissais pas d'héritiers, je donnerais ma fortune à l'Ordre, cet Ordre auquel j'étais affilié. Plus tard Dieu me donna Marguerite et il rendit la santé à mon neveu. Je voulais marier ensemble ces chers enfants; mais on a calomnié mon neveu et je l'ai banni. Et ce matin le Père Ruffin m'a dit:

„— Vous ne devez pas, vous ne pouvez pas laisser votre fortune à votre neveu, à un impie.

Alors elle doit appartenir à l'Ordre: vous l'avez promis. Celle que vous croyez être votre héritière n'est point votre petite-fille."

— Et, continua le vieillard, dont les forces s'épuisaient, et une femme est venue... Félicité Morbini... une sainte... Elle m'a tout dit... Le Père Ruffin avait une lettre signée de ma belle-fille: c'est une preuve... Ils la tiennent par là. Le notaire est venu. J'ai tout donné, tout, jusqu'aux meubles de ce palais... Ils n'ont pas voulu que je laissasse même une pension à Gustave. Et vous dites qu'il y a une trahison?

— Oui, je vous le jure! Dieu vous rend des forces, profitez-en pour réparer ce que vous avez fait. Je vais envoyer Antoine chercher un notaire.

— Oui, oui, je veux laisser ma fortune à Gustave. Vous lui direz, à ce cher enfant, que je le bénis en mourant... Il épousera Marguerite; car, voyez-vous, s'écria le vieillard avec un sanglot, Marguerite, ma petite Marguerite, je ne puis m'empêcher de l'aimer.

Je donnai l'ordre d'aller chercher le notaire. Le vieillard s'affaiblissait de plus en plus.

La porte de la chambre s'ouvrit brusquement, et je vis paraître le révérend Père Ruffin.

Le mourant l'aperçut debout au pied de son lit: il étendit les bras comme pour le repousser; mais la dernière lueur d'intelligence s'effaça. Le

marquis de Flaviac murmura quelques paroles sans suite.

— Marguerite, Gustave, je les bénis... Les monstres, ils m'ont enlevé Marguerite... Je veux donner tout mon bien aux Jésuites, je l'ai promis au Père Ruffin... Non, non, pas aux Jésuites, à Gustave. Le Père de Sainte-Maure m'a juré qu'il était innocent, et je...

Dans ce moment le notaire entra.

Le marquis de Flaviac avait rendu son âme à Dieu.

Je restai consterné.

— Je crois, me dit le Père Ruffin avec son méchant et sombre sourire, que je suis arrivé à temps pour empêcher un acte très-préjudiciable aux intérêts de la Compagnie.

— Et moi, Père Ruffin, lui dis-je, je suis arrivé trop tard pour empêcher un de ces actes d'inique spoliation qui attirent sur l'Ordre la malédiction du Dieu de toute justice et de toute vérité.

# XI

## Une mission secrète.

Le soir convenu, je me rendis à la chambre du Général pour prendre ses dernières instructions. J'étais loin de soupçonner leur importance.

— Mon ami, me dit-il, une révolution se prépare en France; et cette révolution est prochaine. Elle menace personnellement Louis-Philippe. Ce prince a perdu toute popularité. Il n'a pour lui que ses fonctionnaires, armée nombreuse en France, mais qu'on ne voit jamais se battre pour le pouvoir qui la paye. Louis-Philippe tombera donc devant la lassitude de la nation et devant l'énergie de ses adversaires.

Il y a, en France, trois partis qui convoitent l'héritage. Les uns, les légitimistes, veulent replacer le comte de Chambord sur le trône de ses aïeux. C'est la vieille monarchie. Les autres, démocrates, rêvent la république; les derniers voudraient restaurer la monarchie des Napoléons.

Quels sont les hommes de ces trois partis? Nous avons dû les peser.

Les plus impétueux, les plus ardents, ceux qui ont le plus d'action sur les masses sont les

républicains. Ils peuvent réussir ; mais leur œuvre durerait-elle ?

La légitimité aurait pour elle l'élément conservateur de la nation ; elle est même populaire dans le Midi et dans l'Ouest. Pour peu qu'elle eût quelque chance de succès, les partisans du pouvoir actuel se rallieraient à elle. L'homme qu'ils ont élevé une fois tombé, ils comprendraient qu'on peut revenir à un principe, mais qu'on ne refait pas une contrefaçon ; et la royauté quasi légitime est-elle autre chose ? Mais les légitimistes auront-ils l'énergie d'un coup de main pour s'imposer le lendemain de l'insurrection populaire qui renversera le trône des d'Orléans ?

Un prince intelligent, résolu, ayant foi, dit-on, dans son étoile, appuyé par les souvenirs encore vivaces de la gloire de son oncle, attend aussi son heure pour s'offrir à la nation comme un chef actif et dévoué.

Sur quoi peut compter cet autre prétendant ?

Chez vous, race singulière, passant dans une heure aux opinions extrêmes, tout est possible. Nous avons donc supputé longuement ce que nous pouvons attendre de chacun de ces partis pour la restauration de notre ordre en France.

Nous savons par des affidés que, si jamais le prince Louis-Napoléon arrivait au pouvoir, il aurait un très-large programme. Dominant tous les partis, il ne connaîtrait pas les mesquines frayeurs qui excitent contre nous les dépositaires

des lois. Il nous laisserait librement nous établir en France, par le seul principe qu'il a puisé en Angleterre, en Amérique, en Suisse, et qui se trouve à toutes les pages de ses écrits, que l'idée napoléonienne n'est possible qu'à la condition de n'inspirer de défiance à aucun intérêt, afin d'être soutenue par tous.

La Société de Jésus n'a donc rien à redouter de lui, et nous sommes parfaitement renseignés.

— D'ailleurs, lui dis-je, mon Père, le prince Napoléon est, à coup sûr, de tous les prétendants le moins sérieux. On peut lui accorder un certain mérite; ses écrits indiquent, dit-on, un penseur; mais la folie de ses deux tentatives peut faire suspecter à bon droit son jugement.

— Père de Sainte-Maure, quand une tentative échoue, on voit toutes les causes qui l'ont fait échouer, on ne voit jamais celles qui auraient pu la faire réussir. Les audacieux manquent quelquefois leur but; les timides ne l'atteignent jamais.

Mais si je sais à quoi m'en tenir de ce côté, il n'en est pas de même de celui des légitimistes et des républicains.

La magistrature française, monarchiste par instinct et par tradition, nous est profondément hostile. Nous l'avons vu sous ce pauvre Charles X. Ce fut elle, et non pas ce roi honnête homme, qui nous proscrivit. Elle aurait, sous une autre restauration, la même influence.

Nous avons donc nos précautions à prendre de

ce côté, et des engagements à réclamer de la part du légitime héritier des Bourbons.

La démocratie nous hait. Elle sait quels principes de stabilité et d'ordre nous prêchons partout. Elle a trop de pénétration, elle est trop bien renseignée sur toutes choses pour ignorer que, dans la situation actuelle de la politique européenne, nos intérêts nous commandent de nous attacher aux monarchies, surtout à celles qui, dévouées au principe de l'absolutisme, mettraient partout un frein à la liberté de penser, comprimeraient la presse et prêteraient à l'Église l'appui de la force, ce qui est la grande mission, le devoir même de l'autorité publique.

Mais les démocrates sont renfermés dans le cercle d'une contradiction. Ils vont renverser Louis-Philippe au nom de la liberté; seront-ils bien venus à faire, le lendemain, du despotisme, et à nous fermer l'entrée de la France?

Nous avons donc à espérer de leurs principes une protection contre leur haine. En France, pays de logique, on leur rirait au nez si, après avoir proclamé la liberté et l'égalité, ils allaient imposer une servitude exceptionnelle à quelques pauvres Jésuites. Ils ne voudront pas se donner le ridicule de l'ostracisme contre nous seuls.

Vous êtes trop intelligent, Père de Sainte-Maure, pour ne pas comprendre la position; et, par votre qualité de Français, vous la voyez mieux que personne. C'est donc vous qui allez représenter la

Compagnie auprès des deux grands partis que nous redoutons, presque également, et dont pourtant nous appelons l'avénement au pouvoir, afin d'arriver avec eux.

Père de Sainte-Maure, continua-t-il avec un sourire qui ne manquait pas de malice, savez-vous combien il y a de sortes de diplomates?

— Non, mon très-révérend Père.

— Il y en a de deux sortes: les diplomates roués et les diplomates bonshommes. J'ai eu recours, depuis que je suis Général, aux roués et aux bonshommes, et j'ai vu par expérience que les bonshommes se trouvaient les plus fins et les plus habiles, parce qu'on les soupçonnait moins.

Vous vous rendez bien cette justice que vous n'avez rien du roué?

— Certainement, très-révérend Père.

— Eh bien! vous serez notre diplomate bonhomme. C'est une grande habileté, pour un négociateur, de savoir ne pas paraître habile.

Voici maintenant vos instructions.

En quittant Rome, vous vous rendrez à Venise. Vous direz partout que vous teniez beaucoup à voir Venise, le dôme de Saint-Marc et le pont des Soupirs. Vous ferez le grand connaisseur en tableaux, en architecture; vous courrez les marchands d'antiquailles, vous marchanderez tout, vous n'achèterez rien. C'est là votre passeport pour aller librement par tout Venise, en

complète sécurité. Le bric-à-brac sert à beaucoup de choses.

Vous irez chez M. le comte de ***, le confident intime de monseigneur le comte de Chambord. Vous lui remettrez ce pli, qui lui apprendra qui vous êtes et qu'il peut négocier pleinement avec vous, comme mandataire officiel de l'Ordre. Le pli ne contient rien de plus.

Vous demanderez alors à M. le comte de vous entendre un jour, et vous prendrez rendez-vous avec lui.

Retenez bien la substance de votre négociation.

Les Jésuites ont été joués sous l'ancienne monarchie; ils ont été trahis, humiliés. C'est assez! Ils peuvent aujourd'hui aider puissamment, par leur influence, une restauration. Ils y travaillent avec le zèle et l'activité qu'on leur connaît; mais ils veulent avoir de monseigneur le comte de Chambord, que vous appellerez toujours, dans vos entretiens, le roi Henri V, une promesse formelle d'être solennellement rétablis et de prendre leur place, comme la royauté elle-même, dans le pacte fondamental de la monarchie restaurée. Votre dernière parole sera:

Si Sa Majesté ne se sent pas la force de prendre cet engagement, nous chercherons un autre appui.

Vous direz cela beaucoup moins nettement, mais avec la simplicité habituelle de votre lan-

gage. Je mets ici votre instruction résumée en quelques mots.

Vous m'écrirez, de Venise, une lettre chiffrée qui me rendra compte de l'accueil que le prétendant bourbonnien aura fait à nos ouvertures.

Il faut que vous sachiez que les gouvernements monarchiques de l'Europe, qu'on a appelés d'ancien régime, mollissent beaucoup. Tous sont jaloux les uns des autres. Tous comptent, pour grandir, sur l'abaissement de leurs voisins. La catholique Autriche elle-même rêve d'agrandir sa puissance en Italie aux dépens des États pontificaux. Il s'ensuit qu'il n'y a pas d'accord, si ce n'est cet accord banal de la diplomatie, qui est un pitoyable échange de politesses. *Maximæ res discordiâ dilabuntur.*

Si les rois de l'Europe nous comprenaient, nous serions le lien puissant de la grande famille monarchique. Nous remplacerions efficacement cette diplomatie usée, qui n'inspire que des défiances, parce qu'elle n'a de base que les intérêts les plus exclusifs de chaque gouvernement. Nous, Jésuites, qui sommes de toutes les nations, qui les aimons toutes, et qui n'appartenons à aucune, nous serions l'amphictyonie permanente du monde occidental.

Ce serait un acheminement merveilleux à notre grande doctrine de la théocratie. Nous accoutumerions peu à peu les rois à l'idée de reconnaître la suzeraineté pacifique du sacerdoce. Père de

Sainte-Maure, ce jour-là l'Ordre serait le maître du monde!

Maintenant, dans le cas d'un échec auprès du représentant de la maison de Bourbon, voici vos instructions pour Paris:

Vous irez rue de Provence, n° 23, chez M.***, c'est l'agent accrédité du comité secret démocratique, dont les ramifications s'étendent dans toute la France. Nous avons fait préparer les voies. Je puis vous affirmer que vous serez admirablement reçu.

Vous remettrez ce pli qui vous accrédite auprès du comité. Je vais résumer aussi vos instructions auprès de ces messieurs de la République.

— Ce sera là surtout le cas d'être un diplomate bonhomme, mon révérend Père.

— Certainement. Ces hommes-là, en raison des préventions qu'ils ont contre nous, sont presque toujours les plus faciles à prendre. Ils nous supposent tant de finesse, que des allures simples, naturelles, naïves, s'il est possible, les jettent hors de toutes leurs idées reçues. Les Jésuites, disent-ils, ne sont pas si forts que nous le pensions. Or, le jour où tous douteront de notre force, nous les tiendrons. Pourvu que nous réussissions, que nous importe de n'avoir pas paru les plus habiles?

En attendant, soyez très-poli pour la République; elle est quelquefois difficile et quinteuse.

Il vous faudra là plus de prudence qu'avec la Majesté bourbonnienne en exil.

Votre demande en notre nom est celle-ci:

Pouvons-nous avoir la parole des chefs de la Révolution que nous aurons liberté pleine, absolue, de nous établir en France, d'y fonder des colléges, des noviciats, etc.? A ce titre, nous promettons de mettre, dès cette heure, une sourdine à notre propagande en Europe en faveur des idées monarchiques. Nous ne ferons pas de républicanisme actuellement, cela nous trahirait et ne prendrait pas; mais nous continuerons une guerre secrète et implacable contre Louis-Philippe. La question de la liberté de l'enseignement sera le marteau avec lequel nous aiderons aux démolisseurs de cette royauté chancelante.

Nous ferons même plus. Nous avons à Paris un publiciste à la plume acerbe, dont l'influence est grande sur les catholiques, et par qui jure l'épiscopat français, qu'il encense avec une rude habileté. Cet homme, M. **, est à nous, tout à nous. Il nous doit sa fortune, un riche mariage; nous le servons puissamment ici auprès de Sa Sainteté, et son journal est en définitive, grâce à nous, dans toute l'Europe, le moniteur officiel de la catholicité. C'est un théocrate ardent; il nous aime, et il a besoin de nous. Il comprend que la Société de Jésus est encore plus utile à l'Église que l'épiscopat, dont il ne ménage pas, dans ses lettres intimes avec moi, la mollesse, l'ambition,

les timidités, le double jeu. Il est convaincu que nous faisons plus dans l'Église que ces braves évêques, conservateurs, il est vrai, de la doctrine, mais moins puissants que nous à la faire accepter et à la répandre. M. ** sait aussi que les Jésuites sont les plus fermes soutiens de la papauté, dont il est lui-même le défenseur ardent. Est-ce intérêt? est-ce conviction? La chose a été mise en doute. Moi, je le crois sincère. Le Pape, à venir, — et l'entretien du Père Ventura avec vous me le ferait redouter, — peut tomber dans quelque piége, et ce chaud polémiste sait très-bien que seuls nous pourrions ici tout sauver. Sûrs complétement de cet homme, nous le mettrons au service des républicains. La prudence lui commandera pendant quelque temps mille réserves; mais, au lendemain de l'insurrection, il la proclamera sainte, libératrice, providentielle. Il tonnera contre les misérables royautés de l'Europe; il les présentera chancelantes, envahies par le flot populaire. Il étourdira, par cette énergie de langage, l'épiscopat peut-être hésitant. Il obtiendra mieux qu'une neutralité, et la révolution nouvelle, au lieu de se faire, comme celle de 1830, aux cris de: A bas le prêtre! trouvera les chefs de l'Église prêts à bénir les arbres de la liberté.

Voilà, Père, ce que vous pourrez promettre au comité démocratique de Paris, et nous tiendrons parole. Vous ne mentirez pas aux hommes de la démocratie en disant que, par reconnais-

sance, nous sommes plutôt portés vers les institutions républicaines, qui nous ont toujours offert l'asile de la liberté, que vers les monarchies, qui nous ont brutalement expulsés et ont forcé les Papes à nous dissoudre.

Vous me répondrez, par lettres chiffrées, sur les résultats que vous aurez obtenus. Prenez là votre temps; on ne prévoit pas que, de deux ou trois ans, le mouvement des esprits soit assez fort pour amener la révolution. Mais, en faisant l'offre de notre appoint, nous pouvons espérer des promesses sérieuses du parti que nous aurons énergiquement soutenu.

Puis, soit dit entre nous, une fois rentrés en France et nos colléges établis, que la République subsiste ou non, que nous importe? Nous tenons très-peu aux formes gouvernementales, pourvu que notre chère Société s'étende, se raffermisse, devienne prochainement maîtresse. Monarchie ou République, nous accèptons tout; seulement nous devons régner sur elles.

Le Père Roothaan me donna ensuite des instructions plus délicates au sujet des Pères de nos maisons de France. Accoutumé déjà à ce rôle dans la Société, malgré mes répugnances, je ne vis pas encore que l'espionnage se déguisait sous le nom de mission donné à mes fonctions nouvelles, ou du moins s'y attachait forcément par l'esprit de l'Ordre, et me les rendait de la sorte

pénibles et humiliantes. Mais mon obéissance devait être aveugle ; je devais renoncer à mon propre jugement. Nos Constitutions le veulent ainsi.

J'avais hâte de quitter Rome.

---

# XII

## Première négociation.

Je me rendis à Venise par Florence, Bologne, Ferrare. Je séjournai deux jours à Bologne, conformément à mes instructions ; et là, en quelques heures, je pus me convaincre de la vérité de ce que m'avait dit le Père Ventura, que les Légations n'attendaient qu'un signal pour secouer le joug. J'écrivis de là au Père Roothaan une lettre chiffrée qui lui faisait connaître l'état des esprits, avec quelques détails particuliers qui devaient l'intéresser.

Je me mis, à Venise, à mon métier de fureteur d'antiquailles, qui déguisait ma mission d'ambassadeur de la Société de Jésus auprès du petit-fils de Charles X.

Ce ne fut pas sans un battement de cœur que j'arrivai auprès du comte de ***. Quand j'eus présenté mon pli, et que le comte en eut pris

connaissance, il me dit les choses les plus aimables; il me rappela des liens de famille entre les *** et les Sainte-Maure. Cet accueil si naturel et si courtois me mit à l'aise; j'en avais besoin.

Il s'empressa de me donner le rendez-vous que je lui demandais; il eut même la gracieuseté de me dire que, si je désirais traiter moi-même directement avec Sa Majesté de l'affaire dont j'étais chargé, il demanderait une audience particulière, où je serais sûr de trouver de la part de Sa Majesté la bienveillance la plus complète à laquelle mon nom seul, sans parler de mon habit et de ma mission de la part du Général de l'Ordre, me donnerait tous les droits. Je refusai cet honneur; mais je remerciai cordialement le comte d'un accueil qui me faisait prévoir un plein succès dans ma négociation. Il me tendit cordialement la main et je sortis.

Je le trouvai le lendemain aussi affable et aussi bon pour moi qu'à notre première entrevue. Il me fit tous les honneurs du palais qu'il occupait, à peu de distance de celui du comte de Chambord. C'était un des plus vieux palais de Venise, celui dont l'architecture était la plus originale; il était décoré de fresques et de peintures très-remarquables. Le mobilier même n'avait pas été changé, et il avait été vendu avec le palais par quelque famille vénitiènne déchue de sa puissance. Je contemplais avec tristesse ces dé-

bris d'une grandeur bien oubliée, et je songeais qu'il y avait aussi un somptueux hôtel à Paris dont je ne toucherais plus le seuil et qui avait été mon berceau.

Le comte me mena dans un cabinet retiré, où je lui exposai ma mission. Comme il m'avait mis parfaitement à l'aise, je fus en réalité le diplomate bonhomme; il fut ravi et me dit avec un sourire d'une finesse que je n'oublierai de ma vie:

— Votre révérend Général se connaît en négociateurs.

Il me demanda deux jours pour me rendre la réponse de Sa Majesté.

J'attendais cette réponse avec quelque anxiété. Je ne me déguisais pas que je venais traiter d'égal à égal avec un prince qui, exilé, n'avait rien à me dire parce qu'il n'était rien, mais qui dans l'hypothèse d'une restauration, serait tout et n'aurait pas de loi à subir. Le Père Roothaan avait-il compris cela? Je l'ignore; mais, au moment où le comte prit la parole pour me rendre les idées du comte de Chambord, un je ne sais quoi de tout français me fit pressentir la réponse.

— Sa Majesté témoignait à l'Ordre tout entier des Jésuites, et en particulier à son très-révérend Père Général, sa haute estime et sa profonde vénération; mais, déterminée à ne rien tenter en dehors de la volonté nationale pour monter sur le trône de France, regardant tout autre moyen comme dangereux ou inutile, en dehors de la

manifestation libre de cette volonté de la grande nation qui avait porté ses ancêtres sur le pavois, il lui était impossible de prendre aucun engagement en vue d'une restauration, qu'elle ne voulait devoir d'abord qu'à la Providence, suprême dispensatrice des choses d'ici-bas, et à l'appel sincère et cordial de la France.

C'était là la réponse officielle.

Elle ne me surprit pas.

Le comte me donna ensuite des explications confidentielles. Le comte de Chambord était fait à l'exil. Doué d'un grand sens, mais ne se sentant aucun attrait à courir des aventures, n'importe de quel genre, trouvant un trône trop cher que de l'acheter par le tourment de toute une vie, il attendait patiemment l'avenir. Il pensait bien, comme le Père Roothaan, qu'une révolution ne tarderait pas à éclater en France; mais il croyait qu'avec le caractère français, se mêler le moins possible de l'insurrection future contre la royauté bourgeoise, dont le pays était las, c'était en définitive la meilleure politique.

J'avais donc complétement échoué dans ma première négociation diplomatique. Le comte mit une habileté et une grâce parfaites à atténuer, pour moi, la petite humiliation d'un premier échec. Puis il me trouva si simple, de si bonne composition, il vit si peu en moi le Jésuite représentant de la grande Société, traitant avec les puissants

de la terre, qu'il s'ouvrit à moi avec une franchise qui me gagna tout entier.

— Mon Dieu! mon Père, me dit-il, je crois que votre ordre fait complétement fausse route, et qu'il ne connaît pas son temps. Vôus vous êtes acquitté, avec un tact parfait et une véritable distinction, de la mission délicate qui vous était confiée par votre Général. Je me plais à vous rendre cette justice, et ici, je vous sépare entièrement de votre ordre. Je vous dirai simplement toute mon opinion, qui est celle de Monseigneur. Permettez-moi de sortir de la diplomatie et de ne plus l'appeler Majesté. Votre ordre a été une puissance sur la terre, quand toute corporation était une puissance, quand elle était organisée au milieu du désordre du vieux monde, avec des priviléges, une force extérieure, la puissance de l'or qui affluait à elle par les dons des souverains et des peuples. Franchement, mon Père, tout cela est passé, pour jamais passé. De même que les conditions pour les rois ne sont plus celles du vieux régime, que le temps, cet impitoyable ravageur de choses, a passé sur ces antiques institutions qui avaient revêtu un caractère divin aux yeux des peuples, de même les conditions des ordres religieux ont changé complétement, et rien, malgré leur habileté, leurs efforts, l'appui des gouvernements, ne peut les faire accepter des peuples, tant qu'ils resteront dans la vieille donnée de leur institution au moyen âge.

Les royautés se transforment fatalement; et si elles gardent encore quelque temps leur prestige extérieur, il n'en est pas moins vrai que les peuples ne les aceeptent, même modifiées par les conditions des gouvernements représentatifs, qu'en raison de l'utilité qu'ils en retirent pour l'ordre, la stabilité, leurs intérêts enfin de toute sorte, qui ont besoin de longue paix pour prospérer et s'étendre. Les rois sont possibles encore, comme chefs intelligents des peuples et tuteurs progressifs de leurs intérêts; rien de plus.

Tant qu'un ordre religieux, de l'importance du vôtre, s'obstinera à se poser, au milieu d'une grande nation telle que la France, comme voulant ramener à lui tous les fils du mouvement politique et religieux, ce que nous l'avons vu faire pendant deux grands siècles et sous les plus grands rois, Henri IV et Louis XIV, tant qu'il sera une machine de guerre, qu'il se posera en rival menaçant des universités laïques, en dominateur dans la chaire, en contradicteur dans l'histoire, tant qu'il se dira un corps d'élite, une avant-garde, le bataillon sacré du Pape et de l'Église, et se donnera toute autre dénomination exclusive, méprisante par là même pour le reste du clergé, il est immanquable qu'après un demi-siècle de ce régime, dont l'énoncé seul fait sentir l'outrecuidance, l'Ordre ne soulève tellement de haines, qu'on se trouve réduit au procédé dangereux des expulsions, pour ramener la paix dans les esprits.

Je vois avec peine que votre Père Roothaan et beaucoup de notables de votre ordre, avec lesquels j'ai eu l'occasion de parler ici et en Autriche, depuis la fatale catastrophe de 1830, ne comprennent pas ceci et ne veulent pas le comprendre.

Pourquoi s'obstiner à des impossibilités? Que dirait-on d'un roi de France qui voudrait aller juger les procès de son peuple sous les arbres de Vincennes? On le mettrait en caricature et on le renverrait avec le bon Sancho à l'île de Barataria.

— Vous avez raison, répondis-je, il faut tenir compte des temps et des lieux. Mais vous nous reprochez de vouloir tenir entre nos mains tous les fils du mouvement politique et religieux; en cela vous n'êtes pas tout à fait dans le vrai. J'aurais mauvaise grâce de vous dire que nous ne nous occupons pas d'intérêts politiques; vous me demanderiez avec raison ce que je suis venu faire ici. Mais il me serait facile de vous prouver que les supérieurs interdisent toute immixtion dans les affaires politiques, toutes les fois que les intérêts du Souverain Pontife, de la religion et de l'Ordre n'y sont pas engagés.

— Oui, mais de près ou de loin ces intérêts-là sont engagés au fond de toute question politique et sociale, et les défenses faites en différentes circonstances ne changent pas l'esprit général de l'Ordre.

Je sentis qu'il disait vrai, et je ne répondis rien.

— Vous me paraissez, continua-t-il, si droit, si honorable de tout point; par votre éducation, par votre rang dans le monde, vous êtes si bien appelé à exercer une influence sur les destinées de votre ordre, que cela m'a encouragé à vous dire que les conditions d'existence sont changées pour les Jésuites. Que vous vous transformiez, que vous soyez de simples et pacifiques maîtres, en dehors de toute lutte de corps; que vous preniez, comme tous les autres, votre place dans l'enseignement, que vous entriez loyalement dans le progrès qui s'est accompli en toutes choses, que vous enseigniez l'histoire comme elle s'enseigne, sans déguisement, sans parti arrêté d'avance d'en faire un engin de politique et d'influenc (1); que vous soyez de bons et utiles prédicateurs, de courageux missionnaires dans les pays lointains, vous trouverez tout le monde pour vous, parce que vous voudrez seulement ce qui pourra vous être accordé dans ce siècle, siècle éminemment

(1) Le comte de M*** faisait ici évidemment allusion aux célèbres cahiers autographiés qui renferment tout le système de l'enseignement historique de la compagnie sous ce titre: „*L'histoire selon les vrais principes*, par le P. Franz Rothenflue.“ Ces fameuses leçons d'histoire à l'usage de la Compagnie n'ont jamais été imprimées et ne le seront probablement jamais. Elles sont un chef-d'œuvre de l'art, dans la falsification historique.

positiviste, qui voit les choses telles qu'elles sont, qui ne se paye pas de grandes paroles, et qui a soif du vrai en tout, pour arriver enfin à ce repos, source pour lui de toutes les solides améliorations.

J'espère bien ne vous avoir pas affligé en vous disant, avec toute franchise, mon opinion; mais nous sommes Français, et nous ne savons guère bien parler qu'à la française, c'est-à-dire carrément et clairement. Vous êtes digne de faire pénétrer ces idées salutaires dans votre respectable Compagnie; mais c'est là, pour elle, une question de vie ou de mort. Monseigneur a beaucoup réfléchi à la situation de votre ordre en France; il l'aime beaucoup, il le connaît; il a eu, peu de temps il est vrai, pour précepteurs deux de vos Pères; mais il m'a dit cent fois: — Sans un changement radical, les Jésuites sont à jamais impossibles en France.

Seulement j'ajouterai à ces paroles, en apparence sévères, que vous êtes très-possibles, du jour où vous comprenez votre temps, où vous faites alliance avec les forces vives de votre pays: et ces forces vives sont les conquêtes longues et douloureuses de la civilisation. Amis de votre temps et de votre pays, vous y trouverez l'hospitalité la plus bienveillante, au moins vous y serez tolérés; tandis qu'avec les prétentions du vieux temps, vous y serez traités en ennemis.

Je remerciai beaucoup le comte de ***. Je

lui avouai que ce qu'il venait de me dire faisait une vive impression sur moi, qu'il confirmait par l'autorité de sa parole et de son expérience ce qui m'avait préoccupé longtemps moi-même, dans les longues et stériles années de mes probations.

Nous nous quittâmes excellents amis, moi avec des illusions de moins sur mon ordre, lui satisfait, comme il me dit en souriant, d'avoir trouvé dans le Père de Sainte-Maure le premier Jésuite qui ne prétendît pas avoir toujours raison.

Je n'avais pas été heureux à Venise auprès du représentant de la légitimité; le serais-je davantage, à Paris, auprès de l'agent des républicains? Je commençais à en douter fortement. Si l'ancienne royauté, que nous avions servie depuis près de deux siècles, me délivrait l'extrait mortuaire de l'Ordre, et me signifiait poliment que, pour être quelque chose dans le monde nouveau, il fallait nous coucher comme le phénix sur notre bûcher, afin de renaître, s'il était possible, de notre cendre, que ne me dirait pas le farouche démocrate, quand je viendrais lui offrir l'alliance de ce débris de vieille armée appelé la Société de Jésus?

Cette réflexion se présenta souvent à mon esprit sur la longue route de Venise à la frontière de France. Elle me jeta dans une espèce de découragement que je ne saurais décrire. J'étais trop jeune, trop ardent, j'aimais trop la Société, dont je me trouvais à cette heure l'un des

principaux dignitaires, pour tout abandonner au premier obstacle et croire que tout fût perdu pour nous. Cependant j'avais été extraordinairement frappé de ce que m'avait dit le comte de ***. Vainement je m'insurgeais contre cet arrêt dicté par la raison et par l'expérience; vainement les plans enthousiastes de la domination du monde par la théocratie, qui m'avaient séduit un moment, dans la bouche du Père Roothaan, me revenaient avec une certaine force, pour combattre la douloureuse vérité; elle se trouvait trop conforme aux longues impressions que j'avais éprouvées moi-même pendant dix-sept ans au sein de la Société, aux récentes études historiques qu'un singulier hasard m'avait permis de faire sur l'époque capitale de la vie de l'Ordre au milieu des grandes monarchies de l'Europe, pour me faire plus longtemps une misérable illusion, et croire retrouver sa puissance d'avenir dans une institution dont toute la gloire était dans le passé, mais qui ne pouvait être quelque chose maintenant qu'à la condition de renoncer aux visées prétentieuses de pouvoir politique et social qui avaient déjà fait sa perte.

Dans ces heures monotones de voyage, en traversant les plaines de la Lombardie, je me rappelais la belle théorie de domination théocratique sur le monde caressée toujours par les Jésuites, et qui est bien en réalité le grand secret, mieux peut-être la grande chimère que les

généraux de l'Ordre se transmettent depuis le seizième siècle, dépouillée maintenant de tout le prestige de langage qui ne manquait pas de force, de persuasion ni de charme dans la bouche du Père Roothaan. Avec le peu que je savais des aspirations énergiques du monde moderne, cette théorie me paraissait d'une impossibilité effrayante.

Je dois cependant l'avouer dans ces pages, elle m'avait un moment séduit. La monarchie sacerdotale sur la terre, le *regale sacerdotium* des livres saints allait à ces aspirations mystiques dont nous sommes imprégnés, à notre insu, dans notre éducation cléricale. Le prêtre, même celui du dix-neuvième siècle, n'est que trop porté à se croire, par son ordination, élevé au-dessus de toute race royale, de toute puissance démocratique. Cet adolescent, sorti de la cabane de chaume, ou de l'échoppe du pauvre ouvrier, n'a pas endossé la toque noire que, dans cette atmosphère nouvelle, sous les voûtes des longs corridors des séminaires, il lui monte d'incroyables bouffées de domination. Plus il avance, en élargissant sa tonsure, dans les ordres inférieurs, jusqu'au grade suprême du sacerdoce, dont il partage le caractère avec l'épiscopat et la papauté, plus il aime à se représenter orné de cette couronne à laquelle est inférieure la couronne des rois. S'il en est ainsi du prêtre séculier, que doit-il en être des Jésuites, habitués à se croire les premiers dans le sacerdoce? Comme tous les au-

tres, je m'étais follement enivré de cette suprématie de la royauté sacerdotale sur le monde; et quand le Père Roothaan me fit ses confidences intimes, il y eut quelque chose de mystérieux et de divin qui m'apparut dans le plan de l'Ordre de réaliser la théocratie universelle à son profit.

Les paroles si graves et si sensées que j'avais entendues à Venise étaient tombées, comme un souffle de glace, sur ces projets d'incroyable ambition. Nous étions plus que des hommes déraisonnables à nous bercer dans de pareils rêves, nous étions des illuminés ou des fous.

Arrivé logiquement à cette dernière conclusion, il y eut un moment où ma dignité d'homme s'insurgea en moi, où je me demandai si je pouvais, en conscience, servir des projets absurdes, peut-être coupables; s'il convenait à un Français, à un Sainte-Maure, d'user une existence reçue de Dieu pour qu'elle se dévouât au bien et au vrai, dans la poursuite des chimères théocratiques de quelques vieillards qui en étaient encore aux extravagances de Grégoire VII?

Cependant j'étais lié par ce serrement de main du Général, auquel j'avais répondu. Je ne m'appartenais plus à moi-même; des vœux solennels m'enchaînaient à un ordre que j'aimais, tout en voyant, avec une netteté parfaite, que ses chefs poursuivaient un idéal impossible. Je me

décidai à continuer ma mission avec courage et persévérance.

Tout à coup, au milieu de mes agitations d'esprit, je devrais dire de mes tortures, il me vint une grande idée.

---

CINQUIÈME PARTIE.

# LE RÉFORMATEUR.

## I

### La grande idée.

L'orgueilleux Ricci avait répondu au Pape Clément XIII, qui lui demandait une réforme des Jésuites, de la part de la France : *Sint sicut sunt, aut non sint.*

Je retournai la réponse et je me dis : — Qu'ils restent, mais qu'ils se réforment ! — Pourquoi, instituée pour les luttes du seizième siècle, ordre militant plutôt que corporation paisible destinée à l'enseignement et à l'apostolat, la Compagnie ne renoncerait-elle pas aux idées guerroyantes du seizième siècle ? Pourquoi, après les révolutions profondes qui ont créé dans le monde une civilisation nouvelle, l'Ordre ne se mettrait-il pas au

service de cette civilisation? Pourquoi, abandonnant la folle théorie du Pape Hildebrand, n'accepterait-il pas cette sage donnée de l'esprit moderne, la séparation de l'Église et de l'État, se mouvant chacun dans la libre sphère, sans rêver la domination de l'un sur l'autre, sans perpétuer un dualisme éternel?

Comme l'imagination marche vite, je ne trouvais aucun obstacle sérieux à cette réforme. Il ne s'agissait pas d'imposer à l'Ordre la moindre humiliation, d'exiger de lui un seul sacrifice. Toute la question était celle-ci: Prendre un esprit nouveau.

Depuis mon entretien avec le comte de ***, je me confirmais de plus en plus dans la conviction que nous avions suivi, jusqu'à notre suppression par Clément XIV, des errements déplorables, et le mot du comte de Chambord était toujours à mon oreille que, „sans un changement radical, nous étions dorénavant impossibles." Mes idées prenaient un nouveau cours. Et, le sentiment personnel se mêlant à tout, j'en arrivai à me figurer, dans l'avenir, le rôle glorieux de réformateur de la Société de Jésus.

Hélas! triste ambition, si c'est l'ambition qui m'inspira, et nullement l'intérêt ardent que je portais à l'Ordre où j'étais entré de mon libre choix.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

En arrivant à Paris, j'allai descendre rue de

Sèvres. Je devais prêcher la station de l'Avent à Saint-Thomas-d'Aquin.

Le révérend Père Général m'avait donné pour madame de Flaviac une lettre de condoléance, au sujet de la mort de son beau-père; il m'avait enjoint de la remettre moi-même.

Je me rendis à l'hôtel de Flaviac.

La comtesse me reçut de la manière la plus gracieuse. Toute l'hostilité qu'elle m'avait jadis témoignée semblait avoir disparu. Elle me parla de la mort de son beau-pére en termes convenables et ne parut pas blessée le moins du monde des dispositions testamentaires du vieillard en faveur des Jésuites. Savoir Gustave déshérité était une consolation pour elle. — Jamais, me dit-elle, je n'aurais consenti à ce mariage, et d'ailleurs ma fille veut se consacrer à Dieu.

— Marguerite est encore une enfant, lui dis-je, et une telle résolution ne saurait être irrévocable.

— Sainte Euphrasie, princesse de sang royal, n'avait que sept ans quand elle entra dans un monastère, me dit madame de Flaviac. D'ailleurs vous allez voir Marguerite, et vous pourrez vous convaincre que ce développement précoce des facultés intellectuelles et moralés, que vous avez toujours remarqué en elle, n'a fait que s'accroître. Marguerite n'est plus une enfant.

— Est-ce que vous l'avez retirée du Sacré-Cœur?

— Oui, je l'ai reprise pour quelque temps avec moi. La mort de son grand-père l'a cruellement impressionnée. La sensibilité de cette enfant est excessive. Combien je suis heureuse de voir son cœur se donner tout entier à Dieu, à celui qui seul peut le remplir!

Et sonnant, la comtesse donna l'ordre à son valet de chambre de faire prévenir mademoiselle de Flaviac qu'on la demandait au salon.

Un instant après Marguerite entra.

Elle était d'une pâleur que ses vêtements de deuil rendaient plus frappante encore; mais, en m'apercevant, une faible rougeur colora ses joues. Un cri de joie lui échappa.

Cette fois, madame de Flaviac sembla trouver tout naturel que sa fille éprouvât quelque plaisir à me revoir; elle plaça elle-même la petite main de Marguerite dans la mienne.

Je regardais cette enfant: elle avait prodigieusement grandi, et sa vue produisit sur moi une étrange impression. Il me sembla retrouver en elle cette douce vision qui s'était emparée avec tant de force des années de ma jeunesse. Mon idéal était bien là devant moi. Je subissais le charme de cette apparition ravissante, sans me rendre bien compte de l'attraction qu'elle exerçait sur moi. Je sentais du bonheur à la voir, et voilà tout. Elle n'était à mes yeux ni tout à fait une enfant, ni tout à fait une adolescente; cet ensemble de création féminine, à laquelle je

ne saurais donner un nom, me disait plutôt un ange descendu parmi les hommes.

Pendant le temps que je restai à Paris, je revins tous les jours à l'hôtel de Flaviac. La comtesse se montrait de plus en plus bienveillante pour moi. Je repris ma direction d'autrefois sur les études de Marguerite, et je passai là les heures les plus douces de ma vie.

Mais cette vocation religieuse que madame de Flaviac ne semblait pas mettre en doute, je ne la reconnaissais pas. Un jour que j'étais seul avec Marguerite, je l'interrogeai là-dessus. Je compris que la pauvre enfant, que j'avais vue souffrir cruellement, à Rome, de l'indifférence, de l'aversion même que sa mère lui témoignait, avait voulu gagner, à tout prix, ce cœur qui semblait fermé pour elle; et malgré le peu d'attrait qu'elle se sentait pour la vie religieuse, elle était résolue de s'y engager. Elle l'avait promis à sa mère, et celle-ci lui avait témoigné, après cette promesse, tant d'affection qu'il lui était impossible de se repentir de l'avoir faite.

— Ma mère, me dit Marguerite, se fera religieuse dans le même couvent que moi, au Sacré-Cœur. Nous ne nous quitterons pas, et auprès d'elle je serai heureuse. Je l'ai tant aimée, ma mère! même quand il me semblait qu'elle était bien sévère pour moi, qu'à présent que nos deux cœurs se comprennent je sens bien que je ne saurais vivre sans elle.

Marguerite s'exagérait beaucoup cette affection tardive que sa mère lui accordait. Pas un amour ne devait réchauffer le cœur de glace de la comtesse, pas même l'amour maternel. Elle était devenue réellement dévote, et dévote jusqu'au fanatisme. Mais là aussi l'amour était absent. Le mot *caritas*, qui renferme et le sentiment de gratitude filiale, d'abandon à la douce providence du Père qui est aux cieux, et la sainte fraternité que le Christ est venu nous enseigner, ce mot divin, qui est tout le christianisme, n'avait pas de sens pour la comtesse. Sa religion était du dévotisme et rien de plus. A mesure qu'elle vieillissait, ce dévotisme devenait acerbe, intolérant: il se concentrait dans une multitude de petites pratiques qu'elle imposait à sa fille, joug pesant que l'enfant acceptait, en comprenant le vide de toutes ces choses, uniquement pour plaire à sa mère.

Hélas! je dois faire ici l'aveu d'une faiblesse! Je me promettais bien, quand le moment serait venu, de parler à Marguerite le langage de la raison et de lui dire qu'on ne s'engage pas dans un état de vie exceptionnel uniquement pour obéir à la volonté maternelle. Mais, au fond du cœur, je désirais que cette vocation devînt sérieuse. Je n'avais pas fait sur les couvents de femmes les réflexions que j'ai eu l'occasion de faire plus tard. Je n'avais pas encore reconnu que tous, hors ceux où l'on s'engage, par des vœux simples et pour

un temps limité, à soigner les pauvres et les malades, sont un contre-sens dans les temps modernes et n'ont aucune raison d'être. La pensée de voir un jour Marguerite religieuse était douce pour moi. Là elle serait ma sœur; et, déjà, prévoyant quelles réformes on pourrait apporter dans les couvents pour les mettre en harmonie avec les besoins nouveaux de la société, je faisais des plans d'avenir auxquels j'associais Marguerite. Dans ce but, je développais cette jeune intelligence au point de vue des idées sérieuses. J'oubliais l'âge de Marguerite; et trouvant en elle les aptitudes qui faisaient de son malheureux Père un homme si distingué, je l'initiais aux procédés philosophiques. Elle me suivait sans effort, se passionnait pour ces études, et gardait cependant toute la simplicité, toute la candeur de l'adolescence. Et moi, auprès de cette adorable enfant, je passais les seuls instants de bonheur parfait qu'il m'ait été donné de goûter sur la terre.

Avant de commencer mes prédications, je voulus m'acquitter de ma mission diplomatique, pour être tout entier à ces fonctions religieuses qui m'allaient mieux, je l'avoue, que celles de favoriser les visées ambitieuses de mon ordre.

Je me rendis chez M.***. Rien dans l'appartement où je fus reçus ne m'indiquait un fougueux démocrate, un ennemi des prêtres. Je n'en étais pas alors à séparer ces deux idées l'une de l'autre. Le salon était meublé avec goût, mais sans luxe:

quelques tableaux d'une composition sévère le décoraient.

Quand j'entrai M.*** était en famille. Trois jeunes enfants lisaient ou feuilletaient des images. Une grande Bible, aux figures coloriées, était sur les genoux de la mère: le plus petit des enfants se faisait expliquer ces figures.

M.*** me présenta à sa femme, et il me dit:

— Mon Père, bénissez ces enfants. Marie, l'aînée, fera cette année sa première communion à Saint-Louis-d'Antin. M. le curé est assez content d'elle. Sa mère s'est occupée de son éducation religieuse.

Je n'en revenais pas. Ce n'était pas certes une mise en scène faite pour moi. Je ne pouvais être attendu ni ce jour-là ni à cette heure.

M.*** était un petit homme aux formes les plus douces. Sa longue barbe blonde et soyeuse, des yeux bleus, un sourire bon et franc en faisaient un type de ces natures aimantes qui se montrent de loin en loin. On voyait qu'il aimait la vie de famille, qu'il se plaisait dans son intérieur.

— Voulez-vous passer dans mon cabinet, mon Père?

— Très-volontiers, répondis-je.

Et j'entrai dans son cabinet de travail. Ce visage s'était tout à coup transfiguré. Cet œil, sans cesser d'être doux, était devenu ferme; le sourire avait fait place à un calme impassible, et

j'ai su depuis que, dans les événements de 1848, au sein du Gouvernement provisoire, cet homme avait montré une extrême énergie.

J'étais assis dans un fauteuil, en face de lui. Il ne prononça pas une parole; il m'attendait.

— Je dois vous être annoncé, monsieur, lui dis-je en lui remettant la lettre qui m'accréditait auprès du comité démocratique dont il était le représentant officiel.

— Oui, mon Père, me répondit-il.

— J'ai auprès de vous une mission délicate, à laquelle notre Général m'a dit que vous étiez préparé.

— Expliquez-vous, mon Père.

Je me sentis impressionné de la réserve et du sang-froid de cet homme. J'exposai cependant avec assez d'aisance les idées que le Père Roothaan m'avait dit de faire valoir, pour engager les démocrates français à nous être favorables.

Il me répondit :

— Mon Père, il s'est fait dans la démocratie un notable revirement, et votre ordre doit en retirer le bénéfice. Nous avons la prétention de n'hériter d'aucun des griefs du passé. Il y a tant à souffrir du régime restrictif de cette royauté, arrivée au pouvoir avec des mots de libéralisme, qu'au risque de tomber dans un autre excès, nous sommes bien déterminés à inaugurer franchement l'ère sérieuse de la liberté pour tous. Nous croyons très-rapprochée l'heure de notre délivrance; mais

nous ne la hâtons pas. Nous laisserons faire le temps, qui use ces royautés d'usurpation des droits du peuple et du droit des royautés renversées plus vite que toutes les autres.

Je puis vous garantir, au nom de la démocratie, votre légitime place parmi nous. Dès le lendemain de son triomphe, la République ne distinguera rien, nobles, prêtres, bourgeois, riches, prolétaires. Elle ne verra que des enfants de la grande famille française, des citoyens soumis à la loi. Croyez-le bien, nous serons fidèles à ce programme; et dût-il n'être qu'une généreuse illusion, dût une réaction, qu'il faut toujours prévoir, se servir de cette immense tolérance, poussée jusqu'à la bénignité, pour renverser l'ordre nouveau inauguré par nous, nous ne dévierons pas de nos principes. La démocratie est assez forte pour essayer, à ses risques et périls, la conciliation universelle.

Vous pourrez donc rentrer en France, mes Pères; vous y serez sous la protection de la loi; vous serez régis par le droit commun. Pas plus que le clergé séculier, vous ne serez exclus de ce droit, comme nous n'aurons aucune pensée d'ostracisme contre les hommes que leurs anciennes sympathies rattacheraient aux familles détrônées.

Nous n'avons donc pas de reconnaissance à vous demander; il nous suffira que vous ayez foi dans notre parole.

Si maintenant, ce qui est dans les choses possibles, nous nous trouvons avoir fait un faux calcul, avoir mal compris les intérêts et les passions politiques, nous subirons les conséquences de notre faute; mais nous pourrons, en voyant tomber la République, affirmer que, dans notre pensée et dans nos principes, elle aura été pure.

Je désire qu'un jour, si votre ordre a toute liberté pour s'établir en France, on n'ait pas à reconnaître que vous n'avez pas compris cette liberté et que vous n'avez pas été dignes d'elle.

Ces dernières paroles dites simplement, mais avec un ton presque ému, et qui me semblèrent prophétiques, me touchèrent: je pris la main de cet homme.

— Je vous jure, lui dis-je, par ce qu'il y a de plus sacré pour moi, que je ferai tout pour que le gouvernement qui nous accueillera n'ait pas à se repentir de nous avoir rendu la plénitude de nos droits dans notre patrie.

— Les Jésuites n'ont pas de patrie, me répondit-il: ils appartiennent à l'Ordre. Ce n'est point au nom d'un Français que vous venez traiter avec moi, mais au nom du chef d'un gouvernement étranger, d'une organisation plus puissante et plus vivace que celle de la plupart des royautés de l'Europe. En vous donnant la liberté, comme Français, d'avoir des maisons, des noviciats, des colléges même, on ne pourra se dissimuler que

vous êtes liés bien plus fortement au gouvernement de l'Ordre qu'à celui du pays où vous êtes né.

— Et c'est cette malheureuse opinion que l'on a de nous, qui nous a toujours mis dans un état de suspicion.

— Vous ne pouvez nier que cette opinion ne soit fondée. Mais enfin, je vous le répète, si nous arrivons, nous ne marchanderons la liberté ni à nos amis ni à nos ennemis.

— Et alors, lui dis-je, nous ne serons jamais vos ennemis.

— Qu'il en soit ainsi, me dit-il.

Je sortis émerveillé de ce sanctuaire paisible où j'avais vu un délicieux tableau de vie intime, un intérieur vraiment chrétien. J'avais remarqué un beau Christ d'ivoire dans le cabinet de M.***. En repassant dans le salon, je saluai la jeune épouse, entourée de sa gracieuse famille. Les enfants me suivirent d'un doux regard.

— J'espère, me dit le démocrate, que vous voudrez bien vous souvenir de nous.

Et il ajouta:

— Si jamais je puis vous être utile, comptez sur moi. Dans un moment de danger pour vos Pères, ce que je ne crois pas possible, vous auriez un asile dans cette maison.

Je le remerciai cordialement, et je sortis en me disant:

— Des hommes comme lui ont l'esprit de l'Évangile; nous en avons la lettre.

---

## II

### *Alea jacta est.*

J'avais écrit, de Venise, au Père Général pour lui transmettre la réponse du comte de Chambord. Ma lettre était chiffrée à l'aide de notre grimoire. Je n'avais pas manqué de lui donner très-fidèlement cette réponse, ainsi que les réflexions qui me paraissaient si sages du comte de ***. Je lui témoignais mon regret d'avoir si mal réussi pour mon premier essai. Maintenant je pouvais lui transmettre les assurances si positives que me donnait le comité démocratique. Je reprenais ma revanche.

En réponse à ma première dépêche, je reçus du général une lettre chiffrée, courte et sèche, où pas un mot de bienveillance ne m'était dit, et qui m'annonçait une lettre, non chiffrée, dont serait porteur un Père de la Compagnie de Jésus qui allait partir pour la France.

Je reçus en effet cette lettre, et ce fut le Père Ruffin qui me la remit; elle se croisa avec ma seconde dépêche annonçant le succès de mes

négociations à Paris. J'ai gardé l'original de cette réponse:

„Père de Sainte-Maure, je vous accuse réception de votre lettre chiffrée. Devant la réponse si catégorique de M. le comte de Ch..., vous n'aviez rien à faire, et je ne puis vous en vouloir de l'insuccès de votre mission. Quant aux réflexions officieuses de M. le comte de ***, qui se prétend en cela l'interprète des pensées du prince exilé, j'ai de la peine à croire qu'il les ait rendues bien fidèlement. Si je l'osais, je dirais qu'elles sont d'une haute outrecuidance, et de quelque part qu'elles viennent, nous n'avons de leçons à recevoir de personne. L'Ordre a traversé bien d'autres épreuves, et il n'a pas faibli. Il s'est affirmé ce qu'il est; il ne changera pas. Nous ne voulons pas, comme ces pauvres royautés qui s'affublent du manteau constitutionnel, consommer notre suicide. Cela plaît aux Bourbons de la branche aînée; c'est leur affaire. Pour nous, nous avons d'autres pensées, comme nous avons d'autres ressources et d'autres espérances. Nous tenons plus, en Europe, que les plus forts potentats sur leurs trônes. Croyez-moi, Père de Sainte-Maure, nous serons longtemps après eux.

„Quant à ces belles idées de changement dans notre ordre, j'ignore si jamais un de mes successeurs fera l'insigne folie de les laisser pénétrer parmi nous. Pour moi je briserais comme le jonc tout membre de la Compagnie qui aurait la fai-

blesse de se laisser séduire par elles. Je ne vous fais pas l'injure de croire que le langage de ces pauvres exilés, qui voudraient se rattraper à toutes les branches, ait pu faire sur votre esprit la moindre impression. Ce sont des idées extravagantes qui ne sauraient entrer dans une intelligence qui m'a paru aussi droite que la vôtre.

„Toutefois, au milieu de ce monde de Paris, où bouillonnent, plus qu'ailleurs, toutes les sottises humaines, il sera tendu des piéges à votre candeur et à votre loyauté. Tenez-vous bien en garde. Nous ne pouvons être, dans l'avenir, que ce que nous avons été au temps de notre gloire. Il faut vaincre sur le terrain où se sont placés nos illustres Pères. Et ce terrain, c'est de ne faire aucune concession ni au temps ni aux hommes. Nous ne serons forts qu'en étant inflexibles. Entrez plus que jamais dans cette pensée; elle est notre salut. . . . . . . . . . . . . . "

(Venaient des recommandations personnelles.)

„Roothaan, P. G. S. J."

Cette lettre ne pouvait pas me convaincre. Il n'y avait pas huit jours que j'étais à Paris, au milieu de nos Pères, que choyé, fêté par eux, par conséquent recevant sur toutes choses leurs confidences les plus intimes, je m'apercevais que tous ne voyaient pas l'avenir à un point de vue aussi exclusif. Je compris tout de suite qu'il y avait dans la Société deux esprits bien tranchés, dont l'un, le

plus nombreux, se cramponnait fortement au passé, mais dont l'autre irait sans répugnance vers les idées modérées dont se compose l'ensemble des croyances politiques et sociales, qui sont comme le domaine intelligent d'une époque. Soit que je me fusse trahi par quelques mots, malgré cependant mes belles résolutions de prudence, soit que nos Pères, moins absolutistes que le Général, n'eussent pas été fâchés de voir un homme de mon nom, et qui paraissait prendre dans l'Ordre une position importante, se rallier aux idées modérées, soit même, ce que je crois maintenant, que les espions missent avec insistance la conversation sur ces matières, afin de me sonder et de faire ensuite leur cour aux dépens du nouveau venu, je me vis entouré d'un petit noyau de Pères qui se mirent à soutenir devant moi, quoique avec une certaine timidité dans les formes :

— Que les temps étaient mauvais ; que le règne de Louis-Philippe pouvait durer ; que se poser toujours en adversaires des idées dominantes dans un siècle était chose bien chanceuse ; que c'était se croire bien forts que de ne pas craindre de se mettre en hostilité avec toute son époque ; que peut-être une conciliation lente, mais sérieuse, valait mieux que cette lutte où notre courage s'épuisait, et où, en définitive, nous étions les vaincus.

Tout cela était plus vague, plus confus que je ne saurais l'exprimer. Je dirai, pour me faire

comprendre, que c'était rendu jésuitiquement, c'est-à-dire mêlé souvent à des propositions contradictoires, pour ne pas paraître renoncer aux vieux principes, et insinué plutôt qu'indiqué avec une certaine netteté de contours. On jouait aux finesses, aux énigmes; et je vis que tous se comprenaient au milieu de ces énigmes et de ces finesses.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

Imprimerie de R. Baist à Francfort s. M.

**Imprimerie de R. Baist à Francfort s. M.**

# LE
# JÉSUITE

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU MAUDIT ET DE LA RELIGIEUSE.

V

PARIS, 1865.

FRANCFORT s/M., CHEZ R. BAIST, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

# LE JÉSUITE

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU MAUDIT ET DE LA RELIGIEUSE.

V

PARIS, 1865.

FRANCFORT s/M., CHEZ R. BAIST, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

## II

*Alea jacta est.*

(Suite.)

Il fallut me mettre à ce diapason qui ne m'allait pas, et auquel je n'avais pu me faire, depuis le temps que j'étais dans la Compagnie, écoutant beaucoup, opinant d'un signe de tête plutôt que me mêlant aux longues conversations. Ma position avait changé: mes idées s'étaient beaucoup modifiées. J'avais déjà un plan. On l'a vu, la lettre du Général était bien de nature à me décourager; mais je ne vis là que la conviction obstinée d'un vieillard.

Qu'auraient pu faire, en définitive, ce vieillard et quelques esprits retardataires avec lui, si un beau jour une majorité imposante dans l'Ordre leur eût dit: Pères, nous faisons fausse route. Réconcilions-nous avec notre siècle?

Cette idée me raffermit dans la résolution de ne pas abandonner mon plan. J'avais reçu de

Dieu un caractère énergique. Mes preuves étaient faites, hélas! au prix des plus vives affections du cœur. Les liens les plus puissants, je les avais impitoyablement brisés. Rien ne m'avait arrêté pour arriver à être Jésuite. Maintenant ma raison, ma conscience, mon amour pour l'Ordre me disaient de tout faire pour sauver ceux que j'aimais. Je ne pouvais pas reculer davantage devant cette conviction que je ne l'avais fait pour atteindre le grand jour où j'étais devenu profès. J'ignorais ce qui avait fait entrer dans l'Ordre beaucoup de mes frères; mais je me rendais compte que je n'y étais venu que dans la plénitude de ma volonté, pour réaliser du bien sur la terre et dépenser ma vie en étendant le règne du vrai. *Vitam impendere vero.*

Chose singulière, je m'exaltais de cette pensée, comme je l'avais fait de ma détermination d'être Jésuite. Y a-t-il des natures que les obstacles irritent, et qui ont besoin de ce coup de fouet de la contradiction pour se dire: Marchons?

Je relus la lettre du Père Roothaan. Je la trouvai peu gracieuse pour moi, qu'il avait comblé, avant mon départ de Rome, de bienveillances de toutes sortes. Je voyais plus, dans cette fermeté apparente, l'entêtement d'un homme irrité contre les implacables exigences du temps, que la prévoyance d'un esprit élevé et pesant tout avec sagesse. Je me rappelai Ricci perdant notre ordre par sa forfanterie, qui n'effraya per-

sonne: *Sint sicut sunt, aut non sint.* Et je me dis: Nous touchons à l'abîme aujourd'hui comme alors. Sauvons cette chère Compagnie des erreurs mêmes de ceux qui la gouvernent.

Dieu m'est témoin que je ne vis alors que la Société. Tout inexpérimenté que j'étais encore, je n'étais plus si ignorant des choses de la vie que je ne susse très-bien que je levais un drapeau dans son sein, que je serais en butte à des haines terribles, que je rencontrerais des obstacles de toutes sortes, que peut-être j'allais me trouver en face de ce vieillard si majestueux et si inflexible, dont les idées, les principes, les espérances se trouvaient fatalement la négation des principes, des idées que je croyais seules capables de maintenir l'Ordre et de lui assurer au milieu de la société moderne, une place honorable. Je franchis le Rubicon; je dis le mot dernier que disent les faibles et les forts: *Alea jacta est.*

Toutefois je n'avais pas vécu aussi longtemps avec mes confrères les Jésuites sans savoir que je ne gagnerais rien, dans une œuvre de cette importance, à me mettre en lutte violente avec les chefs de l'Ordre, tous dévoués aux idées de résistance et d'absolutisme. Je me rappelai un vieux mot qui pouvait me servir: *A Jésuite Jésuite et demi*, et je résolus de travailler au profit de l'Ordre en me servant des maximes et des procédés de l'Ordre.

Il fallait d'abord endormir re Père Roothaan

par des assurances qu'il n'avait rien à redouter pour moi des dangers de la ville que, dans le style mystique, on appelle la moderne Babylone. Comme j'avais gardé un bon souvenir de toute l'affection qu'il m'avait montrée, je m'étendis longuement sur ma reconnaissance pour lui, qui était sincère. Là je ne mentais pas, je n'équivoquais même pas. Et je commençais pour le reste à m'aguerrir et à être réellement Jésuite. Le danger rend habile.

Que mes lecteurs ne se hâtent pas de me condamner! Je voulais sauver ma chère Société, et je n'avais pas le choix des moyens. Il me fallait faire de la diplomatie, et la diplomatie c'est du Jésuitisme.

Je me mis à étudier mes confrères, et, tout en leur témoignant une confiance extrême, j'eus soin de ne jamais aller au delà des limites que je m'étais tracées. Je restai dans le domaine des *Peut-être*, des *On pourrait*, des *On ne sait pas*, des *Si nos Pères voulaient*, toutes bonnes et prudentes restrictions qui déguisaient une propagande pourtant complétement hostile aux vieilles idées dominantes dans l'Ordre.

Pendant les trois premiers mois de 1846 que je passai à Paris, je vis avancer l'œuvre. La lassitude générale qui pesait sur tous les esprits me servait puissamment. Nous avions un vieux Général dont on sentait la main de plomb sur toute idée un peu nouvelle autour de lui. Nous

avions un vieux Pape dont les encycliques s'étaient acharnées à flétrir les libertés conquises par plus d'un demi-siècle de luttes; et la France avait un gouvernement à l'agonie, dont les jours étaient comptés par une démocratie jeune et pleine d'audace. Ces grandes torpeurs des âmes servent puissamment les idées nouvelles. Celles-ci se présentent comme l'air pur qu'on attend de tout, même de la tempête, pour échapper à l'asphyxie morale.

J'espérais donc avoir sapé, parmi les Jésuites français, les vieilles idées, seul obstacle à la rénovation de notre ordre au sein du monde lui-même renouvelé.

Pour compléter mon œuvre, je sentais qu'il me fallait encore quelque temps. On se doute bien que l'arrivée du Père Ruffin à Paris m'avait été fort désagréable, d'autant plus que, bien qu'il eût été envoyé dans notre maison de la rue des Postes, je le voyais souvent rue de Sèvres, et encore plus chez madame de Flaviac. J'avais reçu du Père Général l'ordre de garder un silence absolu sur ce que je pouvais savoir au sujet du testament du vieux marquis de Flaviac. Je me conformai à cette défense. Je dois dire que l'arrivée du Père Ruffin et ses relations fréquentes avec madame de Flaviac ne changèrent rien à mon intimité avec Marguerite. Je continuai à lui donner des leçons, et je sus gré à mon ennemi de n'avoir pas usé de son influence pour me

séparer de cette enfant que j'aimais si tendrement. Au moment où je craignais le plus de quitter Paris, il fut décidé que j'y prêcherais le carême de 1846; ce ministère me convenait mieux que celui d'ambassadeur, et j'étais certain de passer encore quelques semaines auprès de Marguerite.

Je me fortifiai par des études sérieuses sur les ordres religieux en général, et sur celui des Jésuites en particulier, dans mes idées de réforme. J'en voyais la nécessité, non-seulement pour l'ordre auquel j'appartenais, mais encore pour l'Église, qui m'était bien plus chère encore.

Je m'enivrais du bonheur de voir ma chère élève faire des progrès de plus en plus rapides. Sa détermination de se faire religieuse restait toujours la même. — Je l'ai promis à ma mère, me disait-elle, je tiendrai ma parole. — Cette résolution, je me disais qu'il n'était pas encore temps de la discuter ou de la combattre. J'attendais, non sans anxiété, le moment où ma conscience me commanderait d'éclairer Marguerite sur la valeur de sa détermination. Cette promesse, faite à une mère par une enfant, ne me paraissait pas obligatoire, si l'attrait vers le cloître ne venait pas lui donner de la force. Cet attrait, je ne le voyais pas se développer. Si Marguerite reprenait sa liberté, si elle se décidait à vivre dans le monde? Si moi-même je me croyais un jour obligé de le lui conseiller? Pour-

quoi ne dirais-je pas ici que cette pensée me remplissait de tristesse ?

Tout à coup je reçus l'ordre de partir pour Rome. Je courus chez madame de Flaviac ; je fis mes adieux à Marguerite. Elle pleura, la pauvre enfant, et j'eus bien de la peine à ne pas, moi aussi, laisser couler mes larmes. Savais-je s'il me serait donné de la revoir ?

---

## III

### La révolution au *Gesù*.

J'entrai dans la ville sainte le 1er juin 1846, le jour même où rendait son âme à Dieu le terrible Pontife qui avait eu nom Grégoire XVI. Rome était toute dans la confusion. Je trouvai le Général en proie aux plus vives inquiétudes. Des rapports venus de toutes parts lui présentaient la situation comme très-critique. Le parti libéral romain, sous le gouvernement de sévérité implacable de Maur Capellari, avait grandi démesurément. Il y avait dans ce parti toutes les nuances, depuis le républicanisme de Mazzini jusqu'au modeste gouvernement représentatif où le roi règne et ne gouverne pas. Même dans les masses, bon nombre

de ces libéraux bornaient leurs exigences à vouloir des atténuations au système compressif sous lequel étouffait le pays; mais tous s'entendaient sur un mot: *Réforme*. Grégoire XVI laissait quarante-cinq millions de dettes, somme considérable pour un si petit État dont les revenus étaient presque insignifiants. L'administration était en désarroi, l'organisation politique du pays était mauvaise, l'agriculture et l'industrie sans mouvement. Les esprits étaient dans une agitation extrême, et le cri des populations demandait impérieusement une réforme.

Le conclave devait s'ouvrir au palais du Quirinal le 14 juin. Les quelques jours qui s'écoulèrent entre la mort du Pape et le conclave furent employés, par les deux partis du mouvement et de la résistance, à préparer les candidatures.

Lambruschini était porté par le vieux parti. C'était l'âme damnée des Jésuites, et ils avaient tout à attendre de lui.

Notre Général et nos Pères se remuèrent immensément pendant ces quinze jours, travaillant tout ce qui pouvait approcher des cardinaux, pour que les voix se portassent sur Lambruschini. C'était une question de vie ou de mort pour l'Ordre.

La fin du règne de Grégoire XVI ouvrait devant moi une ère nouvelle. Le choix de son successeur m'importait trop, dans l'intérêt du vaste plan que j'avais conçu, pour que je ne cherchasse pas tous les moyens d'influencer ce choix dans le

sens de mes aspirations. Une idée quelconque de réforme, d'amélioration, de progrès n'entre pas dans une intelligence humaine, sans qu'elle la transforme à son insu. Je n'avais guère songé à la politique avant le moment où j'avais été initié aux secrets de l'Ordre. Mes idées sur ce point avaient été jusque-là celles que j'avais reçues de ma mère et des maîtres auxquels elle m'avait confié; et cependant, en raison des projets que je mûrissais depuis quelque temps, je me trouvais entraîné dans le courant libéral.

Dès les premiers jours, je vis les esprits flottants au *Gesù*. Quelques-uns des nôtres étaient Romains; ils avaient de nombreuses accointances dans la ville. L'un d'eux même avait son frère renfermé au château Saint-Ange avec les autres détenus politiques.

Le Père Roothaan, dont nous connaissons l'inflexibilité, comme le lion blessé mais rugissant, se mit avec ardeur à son œuvre souterraine; ne croyant pas avoir à se défier d'un seul de nous, il se multipliait au dehors. A mesure que chaque cardinal arrivait à Rome de toute l'Italie, l'habile négociateur était là, jetant ses premières inspirations et cherchant à influencer les élections du futur conclave dans le sens d'une politique énergique qui continuât le système de Grégoire XVI. Il avait avec le cardinal Lambruschini de fréquentes conférences.

Pendant ce temps, où le Père dépensait une

incroyable activité, la révolution, sans qu'il s'en doutât, était au *Gesù*.

Par quelques-uns de nos Pères romains, surtout par le Père G..., dont le frère était au château Saint-Ange, nous connaissions tous les projets du parti avancé, ainsi que les rumeurs qui couraient dans Rome. Naturellement le *Gesù* se trouvait le point de mire de toutes les haines. Les hommes du mouvement avaient organisé une police plus habile que celle du Cardinal-Vicaire et de notre Général. On savait toutes les démarches de ce dernier. Le flot de la haine politique montait vers nous.

Les conversations au *Gesù* se sentaient d'un malaise général. Le vieux Père Mazzonelli, avec son franc parler de vieillard à demi en enfance, réunissait quelquefois des groupes des plus jeunes Pères et nous disait des choses étranges.

— On nous fera rôtir au *Gesù*! Les peuples en révolution deviennent terribles. Tout chauffe; Rome pourrait bien avoir ses septembriseurs.

— Vous croyez, Père? lui disait-on.

— Si je crois! Aussi quelle idée de tourner le dos à tout son pays, de vouloir noir quand il veut blanc, de lui donner des Papes Guelfes quand il veut des Gibelins!

— Guelfes! Gibelins! Ah! Père, quelles vieilles choses nous rappelez-vous là?

— Ces vieilles choses, mes jeunes, sont d'au-

jourd'hui comme d'il y a cinq siècles. Allons! allons! je sais ce que je dis.

— Le Père Mazzonelli pourrait bien avoir raison. On dit de toutes parts dans Rome qu'il faudrait un Pape libéral.

— Ce serait bien dangereux, dit une voix.

— Oh! le plus libéral du Sacré Collége ne le sera guère: on ne risque rien.

— Est-ce qu'il y a des libéraux dans le Sacré Collége?

— On en compte quelques-uns.

— Je ne le croyais pas.

— On m'a nommé le cardinal Mastaï Ferreti.

J'avais assisté à l'entretien sans m'y mêler; mais j'avais beaucoup examiné le groupe assez nombreux de nos Pères. Soit frayeur, soit instincts, qui se réveillent toujours chaque fois qu'il y a agglomération d'hommes, j'avais vu, à ma grande surprise, que l'opinion dominante là n'était pas trop hostile aux idées de mouvement qui se personnifiaient pour le quart d'heure dans ce mot: *Un Pape libéral.*

Plus excité par ses souffrances de famille, ou plus hardi que les autres, le Père G... dit assez haut:

— Oui, un Pape libéral sauverait Rome, sauverait l'Église et surtout le *Gesù.* J'en sais long sur ce qui nous attend, si nous nous obstinons à soutenir le vieux système.

J'étudiais dans ce moment la physionomie de

nos Pères; les uns baissèrent tristement la tête et se retirèrent; d'autres eurent un éclair de joie, comme s'ils eussent entrevu l'aurore après une longue nuit. J'eus la prudence de m'imposer un silence absolu; mais, dès ce moment, le *Gesù* m'appartenait; j'avais une intelligence dans la place.

Le même jour, les entretiens continuèrent sur les questions brûlantes du moment. Je pris le Père G..., et lui ayant témoigné une confiance entière, je m'ouvris à lui sur l'abîme où je voyais l'Ordre aller se perdre et sur les moyens que je croyais propres à le sauver.

Il me serra fortement la main.

— Ah! vous avez raison, me dit-il; sauvons l'Ordre s'il en est temps encore! Laissons notre vieux Général à la vieille théorie d'absolutisme; nous, soyons de notre temps! C'est là le salut.

Nous nous entretînmes du plan de réforme, qu'il approuva complétement. Il me nomma ceux de nos Pères auxquels ces idées devaient convenir. Il me fit connaître les plus sûrs auxquels nous pouvions nous confier, les traîtres qui nous perdraient et dont il faudrait éviter l'espionnage. Nous convînmes des heures où nous nous verrions, de l'influence que nous exercerions au dehors, des hommes du parti qu'il fallait voir sans trop nous compromettre.

Le lendemain le Père G... me dit ceci:

— Aujourd'hui il y a triduo de prières à l'église patriarcale de Saint-Jean-de-Latran pour obtenir un bon Pape. Nous irons y faire nos dévotions. Vous me suivrez. Un chanoine de la basilique est des nôtres. Pendant tout le mouvement de la foule qui se porte à ces assemblées populaires, une salle placée au-dessus de la sacristie, salle dont il a seul la clef et qui sert quelquefois à des réunions pieuses, est mise à la disposition d'un comité secret qui doit se réunir pour aviser aux affaires présentes. Le Père Ventura, le prince Tommaseo Corsini, le Père dominicain S..., le Franciscain D... s'y trouveront; tous hommes sûrs.

On a pris ce moyen pour que les réunions n'excitent aucun ombrage et que des hommes comme nous, et les autres Pères, auxquels on sait des idées avancées, puissent facilement s'y rendre.

Le bon chanoine a fondé une œuvre de dévotion, et nous serons censés là nous occuper de cette œuvre pieuse. En apparence, réunion de fondateurs.

Nous nous rendîmes en effet, vers le milieu du jour, à l'insigne basilique. Malgré la chaleur, le peuple romain s'y portait en foule. Nous passâmes inconnus au milieu de ces flots pieux, et l'assemblée se compléta en quelques instants dans la salle où nous étions convoqués.

Lorsque les portes furent fermées, que nous

eûmes la certitude de ne pouvoir être ni troublés ni entendus, la séance fut ouverte.

Déjà le comité, à la réunion duquel j'assistais, s'était assemblé deux ou trois fois. Je vis tout de suite que le Père Ventura en était l'âme. Quelques membres des grandes familles romaines étaient là. Il y avait de plus des hommes du barreau, des médecins, des artistes appelés professeurs dans les habitudes du langage italien.

Le prince Tommaseo Corsini exposa la situation dans un rapport simple et précis. Il ne dissimula rien de l'effervescence générale. Il énuméra avec impartialité les chances des deux partis qui se divisaient Rome. Il annonça que le comité, ayant des ramifications nombreuses dans toutes les classes de la société, espérait être maître du mouvement et le diriger à son gré.

Il termina par une invitation chaleureuse à ne pas diviser les forces intelligentes du parti favorable à la liberté.

— Nous avons, chacun de nous, nos théories. Placés sur le chemin du progrès, les uns sont les coureurs intrépides, les autres les marcheurs plus lents; mais tous veulent arriver. Gardons nos plans et nos systèmes pour le lendemain du triomphe; mais d'abord cherchons à vaincre l'absolutisme. Rangeons-nous sous le drapeau qui a pour devise unique: *Réforme!*

Je n'ai pas besoin, ajouta-t-il, de vous recommander une discrétion absolue sur nos séances.

Nous compromettrions des hommes respectables qui ont foi dans notre loyauté. C'est ici affaire d'honneur, et malheur aux traîtres!

Ce discours fut suivi d'un murmure approbateur. Quelques voix répétèrent avec un sentiment d'énergie qui me donna à réfléchir:

— Oui, malheur aux traîtres!

En réalité, par ma présence à cette réunion, je me trouvais faire partie d'une société secrète, ce que le gouvernement papal poursuivait avec acharnement. Et nous étions là deux Jésuites!

Quelles singulières choses amènent les révolutions!

Le Père Ventura, dont la présence me rassurait un peu, prit la parole. Son discours m'intéressa vivement. Il s'éleva quelquefois jusqu'à l'éloquence. Son thème fut la théorie si brillamment inaugurée par Lamennais dans son journal l'*Avenir*, l'alliance de la religion et de la liberté.

Après les développements théoriques, il arriva à la partie pratique de la question, un changement de direction dans le gouvernement de la papauté.

— Un Pape absolutiste, dit-il, continuera Grégoire XVI. Mais où trouver un Pape qui veuille briser avec la routine séculaire? Là est la difficulté, la grande difficulté.

Le cardinal Lambruschini est le candidat du vieux parti. En raison de son âge avancé, il réunissait les suffrages des jeunes cardinaux, désireux

de voir s'écouler un pontificat, pour être eux-mêmes candidats un jour, les hommes d'âge, pour s'assurer un reste de paix, voteraient pour le régime de la compression. Le vieux parti avait donc toutes les chances.

Le Père Ventura expliqua ceci avec une grande clarté. Il ajouta :

— Je connais le Sacré Collége. Il y a là deux ou trois jeunes cardinaux qui ne sont pas systématiquement hostiles à l'idée libérale. Si nous pouvons obtenir l'un d'entre eux pour Pontife-roi, en le flattant, en lui montrant la perspective d'un règne long et glorieux sous le nom de Pape réformateur, nous arriverions à satisfaire la première des conditions de l'ordre nouveau, le besoin d'un peu de liberté.

Pour forcer les cardinaux à élire un jeune cardinal, les voies de douceur sont inutiles. Rien n'est égoïste comme les vieillards près de la tombe ; mais ils seront accessibles à la peur.

Donnons pour unique mot d'ordre cette parole : Un Pape libéral.

Et qu'on ajoute ceci : Mort au conclave, s'il nomme un Pape absolutiste !

Il me répugne que, pour avoir un peu de liberté, nous ayons besoin de recourir à l'intimidation ; mais il faut prendre les hommes comme on les trouve, et d'ailleurs, comme disent nos bons Pères les Jésuites, et il se tourna avec un sou-

rire vers le Père G... et moi, la fin justifie les moyens.

Après le Père Ventura, un membre distingué du barreau romain prit la parole. C'était une des notabilités du parti avancé. Son discours fut très-habile. Il approuva les paroles de conciliation du prince Tommaseo; il félicita le Père Ventura de s'être mis sur le terrain pratique.

— Nous serons un jour des hommes de tribune; mais laissons là cette gloire. Nous avons pour le moment une tâche plus périlleuse et plus honorable, celle d'être saintement des conspirateurs pour sauver notre patrie.

Le succès est évidemment dans notre énergie. Les révolutions à l'aide des procédés insinuants n'aboutissent pas. Plus nous pèserons, par le sentiment de la crainte, sur la décision de ces vieillards, plus nous hâterons le moment de la délivrance. Je propose donc d'adopter le plan plein de sagesse du révérend Père Ventura. Mais, ne nous le dissimulons pas, notre œuvre ne sera que commencée. Il nous faudra ensuite une persévérance de tous les instants pour obtenir la moindre réforme. Le nouveau Pape voudra jouir; il voudra ménager le parti éternellement conservateur, auquel, par instinct, il appartiendra plus qu'au parti de la liberté.

La proposition du Père Ventura fut longtemps débattue dans une espèce de conversation libre, où beaucoup des membres du comité prenaient

la parole, et où je remarquai le grand sens de ces Romains. Elle fut adoptée ensuite à l'immense majorité.

Elle contenait toute la révolution romaine; elle en était le puissant moteur.

---

## IV

### Le comité carbonaro.

Nous descendîmes lentement et sans bruit l'escalier qui, de la salle où nous étions réunis, conduisait à l'intérieur de la basilique. La foule allait et venait, compacte et bruyante. La piété est pour peu de chose dans ces promenades aux lieux de prière; mais l'on voit et l'on se distrait. Je voulus rester quelque temps dans l'église, pour étudier ce mouvement populaire. Le Père G... me dit qu'il rentrait au *Gesù*, et il me laissa.

La basilique de Latran a perdu les immenses proportions qu'elle avait autrefois. Brûlées par un incendie, ses trois nefs ont été réédifiées, et ses colonnes antiques ont été remplacées par d'énormes pilastres. La façade, avec ses colonnes colossales de travertin, est assez imposante. Je sortais sur la grande place et j'étais auprès de

l'obélisque de Constantin, lorsque tout à coup un étranger aux formes les plus douces et les plus polies, m'aborda.

— Vous êtes le révérend Père de Sainte-Maure? me dit-il avec un accent très-pur qui m'annonçait un Parisien.

— Oui, monsieur, lui dis-je.

Et en même temps je reconnus M. ***, agent du comité démocratique, chez lequel je m'étais présenté à Paris.

— Voudriez-vous m'accorder un moment d'entretien? me dit-il.

— Mais très-volontiers.

— J'ai une voiture de place; nous irons vers la porte San-Lorenzo faire une petite promenade solitaire. Nous causerons librement.

Il fit un signe à un cocher romain, et une lourde calèche s'approcha; je montai, et l'entretien commença.

— Père, me dit-il, donnez-moi la main; nous sommes frères.

Je tendis la main à cet homme pour lequel j'étais déjà si favorablement prévenu.

— Je ne vous aurais pas soupçonné d'être des nôtres, me dit-il. Vous venez du comité, vous avez pris part à sa grave résolution sur la motion du Père Ventura et de l'avocat S...

J'étais étourdi de cette révélation. Je me disais à part moi: Il y a donc eu des traîtres, pour

que déjà mon nom ait été divulgué avec ceux des membres de ce comité. Je suis perdu.

M. *** s'aperçut de mon trouble.

— Ne craignez rien, me dit-il, le seul traître, c'est moi. J'étais avec vous au comité. Vous ne m'avez pas aperçu, mais je vous ai très-bien remarqué ; seulement j'ai voulu, pour vous aborder, attendre que vous fussiez sorti de l'église.

Je me sentis rassuré.

— Mais comment êtes-vous à Rome ? lui dis-je.

— A peine avons-nous reçu à Paris la nouvelle que Grégoire XVI était gravement malade, que le comité démocratique m'a délégué pour m'entendre avec les comités romains. C'est l'avocat S... qui m'a introduit aujourd'hui dans le comité dont vous faites partie. Je vois avec bonheur que, malgré les nuances qui vous séparent de l'autre comité, vous avez un but identique.

— Je vous avoue naïvement, lui dis-je, que j'ignorais l'existence d'un autre comité. J'ai compris l'importance de la motion proposée devant moi, et les raisons données par leurs auteurs m'ont convaincu. Je travaillerai dans ce sens parce que l'intérêt de l'Église et de mon ordre s'y rattachent ; mais quel est l'autre comité ?

— Il diffère bien peu du vôtre, sinon qu'on y crie un peu plus. On y maudit les cardinaux, les prélats, les Jésuites ; mais, quant au fond, c'est la même chose. J'admire la netteté d'esprit

de ces Italiens; ils vont *ad rem*. Vous avez vu comment, en quelques mots, ils ont débrouillé une situation où nous, Français, avec les grands mots d'égalité et de fraternité, nous eussions pataugé pendant six semaines.

— J'en conviens avec vous.

— Mais c'est très-pratique ce qu'ils ont résolu là. Certainement ils réussiront.

Je lui fis part de ma position difficile au milieu de la Société de Jésus; je lui parlai de mes idées de réforme.

— Oh! Père, me dit-il, un ordre comme le vôtre sincèrement dévoué aux idées de liberté, avec le puissant stimulant que donne la religion, la force du principe d'association et votre organisation intérieure si habile, changerait, avant un demi-siècle, la face du monde.

Hélas! nous le sentons bien, c'est ce levier de la religion qui nous manque. Vous l'avez, vous, ce levier. Père, réussissez; soyez le réformateur de la Compagnie de Jésus, et vous donnerez les meilleurs soldats du progrès et de la liberté. Nous serions bien forts sur les masses si nous pouvions, à nos grandes idées humanitaires, unir un enseignement religieux qui allât à leurs traditions et à leurs instincts.

Je fus enchanté, pendant cet entretien, dont je n'ai retenu que les idées générales et qui dura plus d'une heure, de la modération, de la franchise de cet homme.

Nous étions rentrés dans la partie centrale de Rome. Nous débouchions du Campo-Vaccino, et il était convenu qu'il me laisserait auprès de l'arc de triomphe, aux pieds du Capitole, quand il me dit:

— Père, vous avez confiance en moi?

— Oui, lui dis-je.

— Je vais vous faire une proposition. En l'acceptant vous aurez à y gagner pour votre ordre.

— J'accepte donc.

— Vous sortez du comité de l'aristocratie romaine; venez à celui de la démocratie; présenté par moi, vous serez reçu.

J'hésitai.

Il s'en aperçut.

— Ne craignez rien, me dit-il, dans la démocratie romaine les formes sont rudes, voilà tout. Il y a la même haute raison, la même prudence, le même bon sens qu'ailleurs.

Il faut, quand on veut entreprendre une grande chose, savoir un peu comment se passent les affaires humaines. Je suis sûr de votre discrétion, et moi-même je ne me compromettrai pas. Nous ne sommes pas des traîtres; venez donc, vous verrez tout de plus près.

Je bravai tous les instincts intérieurs qui me disaient qu'après une première imprudence à Saint-Jean-de-Latran, il était sage de ne pas en faire une seconde, peut-être plus grande encore,

en allant à la séance du comité populaire. Cependant M. *** m'avait dit que c'était dans l'intérêt de mon ordre; ceci me détermina.

Mon compagnon se pencha à la portière; il dit quelques mots en italien au cocher, et la voiture partit vivement. Nous atteignîmes le pont du château Saint-Ange, puis tournant à la gauche de la colonnade circulaire de la grande place de Saint-Pierre, nous nous enfonçâmes dans plusieurs rues tortueuses et s'enchevêtrant les unes dans les autres, lesquelles m'étaient complétement inconnues. Nous descendîmes. La voiture reçut ordre de nous attendre sur le quai du Tibre, avant le pont.

Nous entrâmes par un corridor obscur; nous traversâmes plusieurs petites cours, d'autres corridors plus obscurs encore. Nous montâmes à un premier étage; de là, suivant une petite galerie à jour qui donnait sur un jardin fermé de très-hautes murailles, nous frappâmes à une porte dissimulée derrière une tapisserie, et qu'un œil exercé pouvait seul reconnaître.

Un homme parut.

M. *** lui fit un signe cabalistique que je ne compris pas. La porte s'ouvrit devant nous. L'homme nous précéda, et, après avoir marché quelques instants, nous descendîmes un escalier éclairé par ces petites lampes de cuivre dont on se sert, en Italie, dans les pauvres ménages. Notre guide prit une de ces petites lampes, et nous

nous engageâmes dans un conduit souterrain étroit, et qui me parut très-long à parcourir. Nous montâmes ensuite un escalier, et nous arrivâmes à une autre galerie à jour, semblable à la première et donnant comme elle sur un jardin. Tout était d'un silence morne autour de nous, et depuis que nous avions franchi le seuil de ces habitations mystérieuses, cet homme aux lèvres muettes était le seul être humain que nous eussions vu.

Bien qu'en revoyant le jour je me fusse senti respirer plus librement, je n'étais pas sans inquiétudes.

— Ces précautions sont nécessaires à Rome, me dit notre étrange conducteur, qui probablement devina, à ma pâleur, les impressions que je ressentais.

Il frappa.

Un autre personnage parut. Même silence mêmes signes bizarres de M***. Nous fûmes introduits. Encore un escalier mal éclairé par une petite lampe de cuivre qu'il fallut descendre. Mais cette fois nos tours et détours étaient terminés. Comme Énée, j'étais dans le palais infernal de la Sibylle.

Une salle était devant nous. Un de ceux qui paraissaient les commissaires de la réunion s'approcha. M*** fit encore des signes, sans doute pour lui et pour moi, et, se penchant à son oreille, il lui dit une parole.

— Frères, entrez ! dit avec assez de solennité le commissaire.

Quelques siéges vers le fond de la salle étaient inoccupés. Le commissaire, nous prenant par la main, nous y conduisit poliment.

La séance, que notre arrivée avait interrompue, reprit.

La salle mal éclairée de quelques petites lampes était une véritable charbonnerie. On distinguait à peine les visages. J'étais placé de manière à voir mal ; mais je jugeais mes hommes à leurs vêtements et à leur langage.

L'animation reprit bientôt.

— Orateur, continuez, dirent plusieurs voix.

— Je dis donc, frères, que les nobles Romains comprennent l'importance de s'unir à nous. Notre mot d'ordre : — Pression sur le conclave par la peur, pour obtenir un pape libéral, — a été adopté avec enthousiasme par les membres du comité aristocratique. Il y avait là des hommes du clergé, des prélats, des moines. Le même sentiment anime tous les cœurs : la patrie à affranchir ! les réformes à réclamer ! Vous le dirai-je même, le patriotisme a remué le vieux régime absolutiste et monacal jusque dans ses profondeurs. Des Pères Jésuites, dont les idées libérales nous sont garanties, étaient là.

— Pas de Jésuites !

— A bas les Jésuites !

— Les Jésuites nous trahiront !

— Non! non! Ceux-ci sont d'honnêtes gens! Ils sont pour nous.

— Oui, des sbires déguisés sous l'habit de Jésuites!

— Non! non! Ce sont des hommes d'honneur.

— Je ne crois pas aux Ignaciens!

— Nous n'aurons la liberté que lorsque le *Gesù* sera en cendres.

— Défions-nous des Jésuites!

— Frères, vous vous trompez, dit une voix plus lente.

Et elle sortait d'une bouche que l'assemblée avait coutume d'écouter, car il se fit un profond silence.

— Vous vous trompez, continua-t-il; ce ne sont pas les hommes qui sont mauvais, ce sont les institutions. Soyons des révolutionnaires intelligents. Appelons à nous tous les hommes dévoués, n'importe de quelle classe, de quel ordre, de quelle capacité, pourvu que la grande idée marche! Un Jésuite qui devient notre frère, je l'aime doublement: il a foulé aux pieds ses préjugés; il s'est élevé jusqu'à la sainte démocratie; c'est le bon carbonaro, et je l'aime!

Cette parole, comme la rude semonce d'Éole aux vents déchaînés, amena un peu de calme dans la bouillante assemblée. Je ne m'y trouvais pas fort à mon aise. Où étais-je descendu? Comment avais-je pu risquer cette grosse aventure?

— Vous voyez, me dit M.***, que cela crie,

mais que le fond n'est pas mauvais. Le peuple est partout le même, tour à tour violent et doux comme l'enfant.

— Vous avez raison.

Je répondais du bout des lèvres. Ces grands enfants m'effrayaient un peu.

L'homme qui s'était fait l'avocat des Jésuites libéraux pérora quelques instants encore. On voyait que c'était un esprit inculte, comme la plupart de ceux qui formaient l'assemblée. Mais il se faisait écouter par un grand fond de simplicité et de bonhomie. Le peuple se rend toujours au langage qui lui paraît le moins étudié. Son instinct lui dit que l'éloquence parée cache des piéges.

— Cet homme qui vient d'être écouté si attentivement, me dit M.***, est un Transtevérin, Angelo Brunetti, à qui l'on a donné le nom de Cicirruacchio. C'est une de ces natures fortes et bruyantes, comme il s'en trouve en temps de révolution, et dans lesquelles s'incarne la pensée de tout un peuple. Cet homme jouera son role. Les chefs du comité le ménagent beaucoup. On le style déjà; il guidera le peuple et le modérera au besoin.

L'orateur qui parlait quand nous sommes entrés est l'avocat S..., que nous avons déjà entendu à la salle Saint-Jean-de-Latran.

Je crus que l'orage était passé pour moi, et une immense curiosité venant à l'emporter, je me

mis à écouter les curieuses motions de ces orateurs populaires qui n'avaient pas la moindre connaissance de l'art, et dont quelques-uns m'étonnaient par leur raison vigoureuse.

Vint un moment où une petite voix, timbrée et vibrante, mais adoucie, de loin en loin, par des intonations plus douces, domina le bruit. J'écoutai avec attention.

— Frères, je ne viens point contester ce que vous venez d'entendre. Qui plus que moi aimerait l'accord universel dans la grande patrie romaine? Mais j'ai beaucoup vécu, j'ai voyagé; j'ai assisté à des révolutions, et c'est une profitable école. Eh bien! je viens vous dire un mot cruel, un mot qui me brûle les lèvres et que je ne puis pourtant retenir.

La curiosité était excitée au plus haut point.

— Parlez! parlez!

— Ce mot fatal, le mot dernier de l'expérience est celui-ci: que la conciliation ne sert à rien dans les révolutions, et que la force seule, cette dernière maîtresse du monde, peut dominer les situations complexes où tant d'intérêts sont en présence. Il n'y a que deux dictatures qui aient jamais fait quelque œuvre sérieuse au temps des crises sociales: l'une plus douce, parce que c'est celle d'un homme, et que l'on adoucit un homme; l'autre, celle d'un comité, plus terrible, plus implacable, parce qu'on ne fléchit pas plusieurs hommes qui n'ont qu'une part de la dictature.

Les Romains du vieux temps, si jaloux de la liberté, avaient compris qu'ils devaient, de temps en temps, recourir à la dictature. C'était un homme qu'ils prenaient, et cet homme déposait le pouvoir quand la chose publique avait repris son cours ordinaire et qu'une grande difficulté était vaincue.

Croyez bien que nous jouerons un jeu d'enfant tant que nous resterons, avec nos aspirations généreuses, devant la politique rouée de nos éternels dominateurs.

Pauvres Romains, vous croyez attendrir ces cardinaux, ces prélats, ces Jésuites, ces moines de toute robe, ce Pape lui-même à qui vous crierez : *Evviva il santissimo Padre!* Pauvres Romains, je vous reconnais bien là, comme on reconnaît l'innocence aux agneaux qui bêlent, aux colombes qui roucoulent. Est-ce que le bêlement des agneaux apaise les loups des bois? Est-ce que le chant des colombes arrête les vautours?

Voilà près de six siècles que le gouvernement des prêtres pèse sur nous, pauvres Romains! Quelquefois ce joug a été doux. On amusait nos pères dans le temps des empereurs avec les jeux du Colisée, et le blé venait d'Afrique pour qu'ils eussent du pain. La Rome papale nous a donné des jubilés, des triduo, des fêtes de canonisation, des illuminations à la grande coupole. Qu'y a-t-il eu de plus ou de moins? La forme de l'esclavage a changé : voilà tout.

Aujourd'hui, obtenir des prêtres, nos gouvernants, quelques pauvres réformes qu'ils nous retireront au premier jour, au souffle d'une réaction qui rendra plus sévère leur domination, c'est une politique d'enfants à laquelle on ne s'arrête que quand on prend les révolutions comme un jeu.

Je le crains bien, frères, nous allons jouer à la révolution. Nos ennemis éternels se courberont quelque temps devant l'orage, et, quand la fougue populaire sera passée, ils recommenceront leur tyrannie.

— Frère orateur, concluez! dit une voix que je reconnus pour celle de Cicirruacchio.

— Ma conclusion est très-simple:

Portons notre bât! Courbons-nous encore sous la servitude du prélat, du Jésuite et du moine, si nous ne nous sentons pas la force, à l'aide d'une dictature implacable, de détruire à jamais la puissance séculaire qui nous écrase!

Quel était l'homme qui avait tenu ce langage d'une logique révolutionnaire inflexible? Je ne l'ai jamais su. Mais son discours excita une véritable tempête dans l'assemblée! les cris, les imprécations, les paroles de rage, se mêlaient aux mots de: Silence! Parlez! Faites une motion!

Le *Deus ex machinâ* prit la parole. C'était notre Cicirruacchio.

— Frère, je ne dis pas que vous vous trompez, et je reconnais que le peuple, par tous pays,

est de race moutonnière. Mais qu'on y prenne garde! quelquefois il devient lion. (Rires et bravos.) Je ne voudrais pas que Rome se souillât d'une révolution sanguinaire. (Très-bien! très-bien!) Tant pis pour nos ennemis s'ils amoncellent les tempêtes, ils recevront les coups de la foudre!

— Bravo! bravo! Oui! oui! Mort aux Jésuites! mort à nos ennemis!

— Non pas, reprit Cicirruacchio, mort à personne! (Très-bien! très-bien!) Faisons un pont d'or à nos ennemis! Le peuple a des jours devant lui. Les pouvoirs usurpés sur la faiblesse aux siècles de l'ignorance s'usent, ceux du peuple ne font que croître au grand soleil de la civilisation.

— Il parle bien, ce Cicirruacchio, disait-on autour de moi.

— Je demande que, pour cette fois, on laisse là les projets de dictature. Nous avons nos prêtres, nous allons avoir notre Pape: gardons-les!

— Oui! oui! — Non! A bas les Jésuites! Ils veulent nous donner Lambruschini. A bas le tyran Lambruschini!

— Mes frères, continua l'orateur, si cette fois nous sommes déçus dans nos espérances, si l'on se rit de notre longanimité, elle viendra alors l'heure de la vengeance! Et elle sera terrible. Je ne dis plus que cela.

De nouveaux cris, des applaudissements, des trépignements accueillirent ce discours, qui réunit le plus grand nombre de suffrages. Il fut convenu

qu'on s'en tiendrait à la motion motivée précédemment, et qui était la même que celle du comité de Saint-Jean-de-Latran.

Tout à coup je vis un groupe placé à ma gauche qui s'agita vivement. J'entendis un bruit confus de paroles.

— C'est un Jésuite, je vous dis; il a gardé le silence tout le temps.

— Non, non, vous ne savez ce que vous dites. Jésuite ou non, que nous importe? il n'y a que des frères qui entrent ici.

— C'est un espion! c'est un traître!

— Non! non!

Et tous les regards se tournaient vers moi. Quelle effrayante position! Bientôt je vis briller dans l'ombre des couteaux aux lames effilées.

Je me crus perdu.

— Il y a un traître ici, il faut qu'il meure! s'écria le plus furieux de ce groupe.

Toute la salle se retourna; il y eut une confusion extrême.

— Quoi? quel traître?

— Oui, il nous vendrait aux sbires! Mort au traître!

Les poignards se dirigèrent sur ma poitrine. Je recommandai mon âme à Dieu.

M. ***, effrayé du danger de ma position, voulut me sauver. Il se plaça entre moi et ces furieux.

— Frères! s'écria-t-il, vous me connaissez. Je

suis le délégué français, l'envoyé du comité démocratique de Paris qui favorisera de tout son pouvoir la révolution romaine. Je ne vous suis donc pas suspect.

— Sans aucun doute! Eh bien! Après?

— C'est moi qui ai introduit ce Français, et cela avec l'assentiment du vénérable frère président. C'est en effet un Jésuite, mais il a dans le cœur un noble patriotisme. Plût à Dieu que tous les prêtres fussent animés d'un amour aussi sincère de la liberté! Je vous réponds de lui comme de moi-même. Aimez-le! car il vous aime; et quoique d'un sang illustre en France, il est peuple par le cœur.

Cette singulière harangue fit un effet électrique. Je vis les couteaux rentrer dans les manches de mes terribles frères; les yeux cessèrent d'être farouches. Et ces hommes, dans leur mobilité, passant d'un extrême à un autre, me tendaient leurs mains. J'eus presque une ovation, et la séance fut levée par le vénérable président aux cris de:

— *Evviva il Francese!*

Ceci s'adressait à l'agent du comité démocratique de Paris.

— *Evviva il buono Padre!*

Ceci était pour moi.

Tout à coup, à un signal donné, quatre por-

tes basses, donnant sur autant de corridors obscurs, s'ouvrirent. La voix du président domina le bruit :

— Silence, frères!

Ces hommes disciplinés obéirent. Ils s'écoulèrent lentement. Nous suivîmes le groupe placé près de nous. On marchait en évitant le moindre bruit. Ces corridors s'entre-croisèrent comme le dédale de Crète; nous fîmes plusieurs tours et détours. Enfin nous sortîmes par une petite porte extérieure donnant dans une ruelle obscure du Transtevère. Chacun tournait silencieusement à droite ou à gauche, sans un mot, sans un signe qui fît supposer qu'on se connût.

Quand nous fûmes à l'extrémité de la ruelle, nous joignîmes une rue plus passagère qui nous conduisit bientôt au quai du Tibre.

— Quels terribles hommes! dis-je à M. ***.

— Oui, mais cela revient bien vite.

— Grand merci! mais sans vous mon heure dernière aurait sonné.

— Peut-être! Il faut pourtant convenir que les Romains, à quelque opinion qu'ils appartiennent et pour le plus léger intérêt, jouent du couteau avec une déplorable facilité. Ce sont pourtant les prêtres qui ont élevé ce peuple-là.

— Je dirai volontiers que cette éducation ne fait pas honneur au clergé.

— Maintenant, chut! Souvent les cochers de Rome sont des mouchards.

Nous montâmes en voiture, M. *** me déposa en face du Capitole. Je gagnai le *Gesù* en quelques instants.

J'étais plus mort que vif.

Cependant le Père G..., plus impétueux que moi, ayant dans ses veines ce sang italien qui bouillonne toujours, pendant que le nôtre a ses longs calmes après ses heures de fièvre, continuait parmi nos Pères sa propagande réformiste.

Il prenait habilement le prétexte de la réforme politique, de la situation malheureuse de l'État romain, sous le régime compressif, pour aborder la question spéciale de la Compagnie de Jésus et insinuer doucement que l'esprit du seizième siècle, avec ses idées théocratiques, régnant encore en souverain, ne pouvait convenir à un temps où tout était profondément modifié par les révolutions sociales et par les progrès de la civilisation. Il s'y prit si bien, il dépensa tant de zèle et tant d'intelligence, il fut si bien secondé par le Père P...., dont on ne se défiait pas encore parce qu'on le croyait tout absorbé dans ses études théologiques, qu'au moment où notre Général croyait avoir presque assuré l'élection de l'absolutiste Lambruschini, un fort parti libéral s'inaugurait dans ce terrible *Gesù*, jusque-là l'im-

prenable citadelle des idées de vieux régime et de théocratie.

Je le félicitai de sa campagne hardie. Dorénavant nous n'eûmes pas deux cœurs, mais un seul.

---

## V

### Lambruschini chez Ventura.

La grande notabilité ecclésiastique de Rome, au moment de l'élection du nouveau Pape, était sans contredit le Père Ventura, général des Théatins. C'était un orateur qui, en chaire, avait de la verve, qui secouait un peu la poussière classique au milieu de ses sermons et s'était posé carrément en partisan des idées de liberté. Cela avait suffi pour le faire remarquer. De là était venue une influence réelle et sur le patriciat romain, fier pour sa part de ce tribun du catholicisme, et sur la classe moyenne d'une ville lettrée et artistique toujours prête à saluer ses illustrations.

Le Père Ventura ne cachait pas dans Rome qu'il voulait un Pape libéral, un Pape *un peu libéral*, comme il disait malicieusement. Très-

répandu dans le grand monde romain, il ne mettait le pied dans aucun salon de patriciennes, sans leur demander de travailler, avec lui, pour faire élire ce sauveur, quel qu'il fût, qui vînt donner un peu d'air à cette pauvre Rome, où l'on étouffait sous tous les absolutismes. Or, on le sait, les femmes ont fait quelquefois des Papes, comme elles font des évêques, des généraux, des ministres. Le Père avait recours à toutes les influences.

On devine que le cardinal Lambruschini, le représentant avoué des idées de compression qui avaient si tristement marqué le règne de Grégoire XVI, était un ennemi implacable du Théatin. Mais à Rome on n'avoue pas un ennemi, et les deux antagonistes, — car ils étaient les deux représentants des principes dont la lutte allait commencer dans le conclave, — se faisaient ces politesses extérieures et officielles qui sont le masque des haines politiques.

Mais Lambruschini touchait à la tiare. Ce vieillard ambitieux ne rougit pas de s'abaisser devant le moine; et comptant, avec son expérience machiavélique, sur les passions les plus tenaces du cœur humain, il ne craignit pas d'aller proposer un marché à l'enthousiaste partisan de la liberté.

Cependant il fit cela, s'il est possible de le dire, avec noblesse.

Il se fit annoncer un jour chez le Père Ventura. Celui-ci tomba de son haut.

— Père Ventura, je viens vous voir; cela vous étonne?

— Éminence, non. Mais c'est un honneur auquel rien ne me donnait droit.

— Père Ventura, les circonstances sont graves. Vous et moi nous tenons un peu entre nos mains les destinées de Rome. Je viens vous parler ouvertement. Unissons-nous. Nous différons totalement de système, je le sais. Vous croyez à la liberté; je n'y crois pas. Mais si je deviens Pape, je vous fais cardinal et ministre d'État. Vos idées libérales adouciront mon absolutisme peut-être trop rude. Mes idées absolues modifieront, peut-être en bien, votre libéralisme trop ardent.

Vous le voyez, c'est bien franc de ma part. Vous êtes un homme hors ligne: je suis vieux, mon pontificat ne durera guère plus que celui de Léon XII. Décoré de la pourpre, l'avenir est à vous. En me faisant Pape, vous vous donnez la tiare. Cela en vaut la peine à votre âge. C'est une folie pour le mien. Mais mes amis s'obstinent à me porter. J'ai eu la faiblesse de ne pas leur dire non. Dernière misère de ma vieillesse! Pardonnez-la-moi et marchons ensemble.

Si jamais l'ambition d'un homme a été mise à une rude épreuve, ce fut celle du Théatin.

Il m'a raconté depuis, lorsque tout ce long

drame de déceptions fut terminé, pour l'un comme pour l'autre de nous, qu'il eut comme une illumination soudaine et qu'une voix intérieure lui dit: Cet homme n'est pas sincère; il veut te jouer. Lambruschini devina cette impression du Père. Il le prit alors par une autre considération.

— Je le comprends, vous désirez la gloire de faire triompher votre devise: La religion et la liberté! Cela est beau, Père Ventura. Mais vous pourrez échouer. Vous aurez contre vous d'immenses obstacles, jusqu'à la faiblesse de celui que vous aurez couronné de la tiare! Que de retours terribles vous pouvez craindre! A combien d'épreuves vous vous soumettez!

Ici, nous réglons tout entre nous deux. Le lendemain de l'adoration des cardinaux, vous règnez avec moi au Vatican. J'accorderai beaucoup à vos idées libérales. Mon court pontificat sera une transition, et il en faut une, entre mon système et le vôtre. Et, après moi, vous complétez votre œuvre, si sa réalisation vous semble encore possible.

Que me dites-vous?

— Éminence, reprit le Père Ventura, vous avez été franc avec moi, je le serai avec vous. Il y a un abîme entre nos doctrines. Je ne puis pas me déshonorer, aux yeux de l'Europe, par l'abdication des principes de toute ma vie.

Que Votre Éminence comprenne bien que c'est le motif qui me sépare d'elle.

— Oui, je vous comprends.

La conversation changea. On parla du prochain conclave, des cardinaux étrangers qui étaient attendus, et de toutes les banalités qui masquent une négociation manquée.

Lambruschini se retira furieux : il était vaincu.

Quant à l'intervention du Saint-Esprit dans le choix du futur Pape, ni l'un ni l'autre ne s'en était préoccupé. Tout le monde sait que, dans une élection, le *Veni creator Spiritus* n'est qu'une formule obligée.

J'entrai chez le Père Ventura au moment où le cardinal Lambruschini sortait. Le grand vieillard, aux traits énergiques et prononcés, me sembla abattu comme une victime qui vient de recevoir le dernier coup avant le sacrifice.

Le Père Ventura m'avait fait dire le matin, à l'église du *Gesù*, par un de ses affidés, qu'il me verrait avec plaisir dans la journée. Je me rendis chez les Théatins. Le Père Général était dans sa cellule, entouré d'un petit cercle d'intimes ; il venait de finir son dîner. C'était une belle tête romaine, pleine de vie, toute rayonnante. Il avait un des plus larges fronts que j'aie vus jamais. L'expression très-prononcée d'une grande confiance en soi, jointe à un sentiment de cordialité et de bonhomie, prévenait tout de suite en sa faveur. Le Théatin avait la voix sonore et la grande

bouche de tous les tribuns qui ont entraîné la foule. C'était bien l'homme du moment, tout prêt à dire aux masses: Suivez-moi! Gardez la religion, je vous apporte la liberté!

Il me fit l'accueil le plus chaleureux, et quand nous fûmes seuls:

— Ah! Père de Sainte-Maure, que vous m'avez fait de plaisir! Je vous ai vu au comité. Vous êtes des nôtres. Que Dieu en soit donc béni! Ah! si vos Jésuites comprenaient, ils seraient les bienfaiteurs de l'humanité! Pendant qu'en se faisant les patrons aveugles de cette vieille femme de Lambruschini *(questa vecchia)* ils s'attirent l'exécration générale et se préparent de grands malheurs.

— Père, lui dis-je, je le sais; mais vous connaissez notre Général.

— Ah! d'abord, je dois ici m'excuser auprès de vous d'avoir pris la liberté de vous mander chez moi. Mais je suis mal noté au *Gesù*, et j'aurais peur de vous compromettre. Sans cela je serais allé le premier vous serrer la main et vous féliciter de vous unir aux libérateurs de Rome. Racontez-moi comment ces sages idées vous sont venues. Un ancien proverbe, chez les Juifs, disait que rien de bon n'était jamais sorti de Nazareth. Et cependant le bon Jésus en est sorti. Je ne croyais pas que jamais un libéral pût être couvé au *Gesù*.

Et il se mit à rire avec cette grosse bonho-

mie du moine populaire, qui est un grand moyen de persuasion sur les esprits.

— J'ai cependant été couvé pendant dix-sept années au *Gesù*, lui dis-je, et je suis arrivé à ces idées libérales, que je crois comme vous le salut du catholicisme.

— Miracle! cher Père, grand miracle! Je crois maintenant tout possible.

— Et j'ajouterai que nous travaillons le *Gesù*, et que déjà quelques-uns des nôtres sont ébranlés.

— *Nunc dimittis!* mon Dieu! *Nunc dimittis!*

Je lui fis brièvement l'historique des transformations qui s'étaient opérées dans mon esprit, depuis que je m'étais mis à réfléchir et que j'avais atteint ma virilité.

— Vous êtes arrivé au port là où les autres font naufrage. Vous devez, ajouta-t-il en riant, un beau cierge à la madone! Eh bien! Père, causons maintenant.

Nous sommes en pleine révolution. Vous avez vu de quelle manière elles commencent. C'est quand le vase déborde, que la lassitude d'un peuple est à bout et que le besoin d'en finir gagne jusqu'aux patriciens, comme Tommaseo Corsini, jusqu'aux moines, comme ce gros Père Ventura, jusqu'aux fins Jésuites, comme ce gracieux Père de Sainte-Maure.

Et je reçus une seconde bordée du gros rire de mon brave Théatin.

— Or, continua-t-il, les résolutions ne peuvent se faire que de deux manières, ou par en haut ou par en bas. Par en haut, quand les grands, les chefs, les rois, les papes, quel que soit leur titre, se mettent franchement à la tête des idées nouvelles, qui sont dans les convictions de tous et les réalisent magistralement, légalement. C'est bon alors. C'est la révolution intelligente, la transformation pacifique. Le peuple reçoit le bienfait. S'il ne peut pas soupçonner d'arrière-pensée dans le pouvoir, il prend patience pour en obtenir d'autres.

Père de Sainte-Maure, c'est de cette façon que le démagogue Ventura, comme on le nomme chez vous, est révolutionnaire. Ce n'est pas trop dangereux, n'est-ce pas?

Les révolutions se font du bas, quand ceux qui devraient les accomplir, comme une fonction intelligente, les abandonnent aux instincts fougueux des masses, qu'ils réagissent contre l'entraînement général, qu'ils créent un antagonisme implacable et qu'ils se font traiter en ennemis. Les révolutions alors ou échouent contre le mauvais vouloir des grands, ou triomphent par ces furieux désespoirs qui écrasent tout sous la terreur, et traînent la réaction, dressée un moment contre elles, dans le sang.

Je n'ai pas envie, pour notre chère Rome, de révolutions de ce genre.

Tout dépendra donc de la sagesse d'en haut,

et vous pensez comme moi que notre avenir est dans l'élection de notre futur Pape.

Le Père Ventura achevait ces mots, lorsqu'on vint lui annoncer la visite du cardinal Mastaï.

— Restez, me dit le Théatin; vous allez voir un beau cardinal.

Il était beau, en effet; c'était un homme de haute taille, admirablement bien pris, encore svelte pour son âge de cinquante-quatre ans, de manières distinguées, parlant sa langue avec charme et sachant allier la douceur et la grâce à une certaine majesté.

En entrant il tendit amicalement la main au Père Général, m'adressa un salut avec un sourire, mais de ces sourires qui ne s'oublient pas, tant ils indiquent de bonté.

Je fus séduit par ce sourire. Le Père me présenta à l'Éminence.

Hélas! elle venait elle-même, comme le firent du reste tous ceux du Sacré Collége qui avaient quelque espérance d'être portés dans les suffrages, se rendre favorable le moine dont le nom avait retenti dans l'Italie entière, depuis les grandes affaires de Lamennais et de Gioberti, et qui maintenant se trouvait à la tête de l'école religieuse libérale.

Le cardinal conserva une aimable gravité devant la jovialité respectueuse du Théatin. Ce

dernier rappela d'une manière tout à fait heureuse l'aventure de Fossombrone, petite ville où, pendant qu'on changeait les chevaux du cardinal Mastaï, qui se rendait à Rome, une colombe s'était arrêtée sur sa voiture, aux applaudissements du peuple, qui avait vu là un présage.

— Je suis, dit-il à Mastaï, pour les papes de la colombe. Nous avons assez des papes qui remplissent le château Saint-Ange, comme les aigles et les vautours remplissent leur aire. Leur règne est désormais fini; ils sont impossibles. Rome a soif de pardon, de bonté, de mansuétude; nous espérons que l'Esprit-Saint y pourvoira.

Mastaï fut modeste, réservé, mais infiniment gracieux. Il y avait en lui de l'homme du monde. Son langage était vrai, simple et quelquefois légèrement malicieux.

Je vis avec quelle adresse le Théatin, qui cachait toutes ses ruses sous sa bonhomie apparente, insinua au cardinal que son influence était assurée au candidat qui aurait le courage de se dire prêt à marcher avec son temps.

— Je pense qu'il se trouvera au Sacré Collége, dit le cardinal.

— Oh! certainement, Éminence. La colombe de Fossombrone ne se sera pas trompée.

Mastaï comprit l'apologue, et je sus le lendemain que le Père Ventura, ayant rendu sa visite à l'Éminence dès le jour même, elle avait

tenu devant lui le langage le plus favorable aux idées de réforme; et sans prendre explicitement des engagements avec le Père, lui avait parlé comme prêt à changer radicalement le système de Grégoire XVI, si elle arrivait à la papauté.

Ce fut la première fois que je vis l'homme providentiel qui devait être Pie IX.

La négociation se fit ensuite, en termes très-clairs, avec le conclaviste que le cardinal Mastaï avait amené d'Imola. Ce personnage s'engagea formellement, de la part du nouveau Pape, à accorder une amnistie aux détenus politiques, à rappeler les exilés et à inaugurer un système de gouvernement libéral. Le Père Ventura promit de tout faire pour influencer, à l'aide des hommes du parti du mouvement, les membres du Sacré Collége; et il fut convenu que, pour le désigner déjà aux suffrages, on le nommerait scrutateur du conclave. Dès ce jour, Mastaï fut le candidat libéral qu'on opposa hautement à l'absolutiste Lambruschini.

---

## VI

### La Société Ferdinandéenne.

Si le monde libéral s'agitait dans Rome pour obtenir un nouveau régime politique, les partisans des idées absolues faisaient tout pour contre-balancer l'influence des hommes à idées avancées.

On croira certainement que j'exagère, et cependant il n'y aura pas un fait de ceux que je vais relater ici qui ne soit historique. On peut les trouver dans un mémoire de l'ancien dictateur de Parme et de Modène, Farini, qui, étant sur les lieux, a pu les vérifier lui-même.

Il s'était formé dans les États romains, sous le règne de Grégoire XVI, une secte ténébreuse qui avait pour but apparent *la chasse aux libéraux.* Elle devait être bien vue d'un Pontife ultra-absolutiste; et, en effet, elle fut favorisée sous son gouvernement. Elle avait pour principaux chefs un monsignor du nom de Morini, un célèbre bandit Virginio Alpi, et le centurion Biscini. Voici l'histoire de ces illustrations: Morini était un ambitieux à qui tous les métiers étaient bons, et que le prince de Metternich avait gagné

à prix d'or, afin qu'au moyen des désordres, des assassinats, des rapines exercées dans les Légations, il y eût un prétexte honnête aux troupes autrichiennes d'y pénétrer, pour protéger le Pape et combattre les révolutionnaires.

Virginio Alpi était un Romagnol originaire de Faënza, qui avait longtemps fait trembler, par ses féroces exploits, les honnêtes gens des Légations. Il était fils de Jean Alpi, administrateur du mont-de-piété de Forli, auquel il fut intenté un procès, pour vol et concussions montant à la somme de 13,972 écus. Comme Virginio était affilié à la police pontificale, il eut assez de crédit à Rome pour faire arrêter le procès; mieux que cela, il obtint pour son père une pension de Grégoire XVI. Tout cela se passait au mois d'août 1836. Plus tard, ce Jean Alpi ayant fait une immense succession, son fils Virginio, toujours par ses accointances avec la police, le fit interdire par Grégoire XVI, et s'empara ainsi de cette grande fortune.

Tel était Virginio Alpi.

Biscini était un de ces fameux *centurions* qu'on avait armés et choisis pour la défense du trône et de l'autel, et qui, sous le règne de Grégoire XVI, pendant des années, bâtonnèrent, blessèrent et tuèrent impunément. En 1835, plus de mille individus, dans la seule ville de Faënza, avaient été les victimes de ces centurions. Un prélat de la ville et plusieurs curés excitaient ces

scélérats[1]. Nous l'avons dit, c'était la chasse aux libéraux organisée.

Je viens de nommer les principaux chefs de la *Société ferdinandéenne*; quant aux membres, c'étaient les sanfédistes les plus violents, des bandits souillés de méfaits de toute sorte, des pensionnés autrichiens, des prêtres qui faisaient la cour au gouvernement papal afin de parvenir.

Grégoire XVI n'avait jamais su le but secret de cette secte soudoyée par Metternich et menée par les agents du duc de Modène. Ce but était de préparer les esprits dans les Légations et dans les Romagnes, pour qu'elles se donnassent à l'empereur d'Autriche. La secte manqua de réussir; il y eut un moment où l'exaspération fut telle dans ces malheureuses provinces, que de paisibles habitants en vinrent à dire: „Eh bien! finissons-en! Mieux vaudrait encore appartenir aux Autrichiens!"

La secte était en pleine activité de service, quand mourut Grégoire XVI. Le parti Lambruschini, à la tête duquel était mon révérend Général Roothaan, sachant que les libéraux se remuaient dans leurs conciliabules, n'imagina rien de mieux que de se servir de ces hommes pour jeter partout la terreur.

(1) Après l'élection de Pie IX, il eut réaction contre ces centurions papalins, qui, à leur tour, devinrent l'objet de vengeances implacables.

Le procédé fut très-simple ; ils reçurent l'ordre de prendre le masque libéral, de se montrer partout, et, pour rendre odieuses les idées de liberté, de répandre le bruit qu'ils allaient, au premier jour, faire un pillage général. Leurs cris forcenés, leurs menaces, jetaient partout l'épouvante, au grand désespoir des hommes du parti du mouvement qui s'étaient imposé la loi d'une extrême réserve pendant l'interrègne. On espérait que, de la sorte, les honnêtes gens indignés réclameraient hautement un Pape énergique qui continuerait le système de compression de Grégoire XVI.

Presque tous les sbires du gouvernement faisaient partie de la *Société ferdinandéenne*. Bon nombre de prêtres en dirigeaient les exploits.

Lancé dans le mouvement politique, je tenais à voir les choses de près.

J'avais su que notre Général s'était depuis longtemps affilié à cette société secrète. Il entrait dans la politique de l'Autriche d'avoir toujours pour elle les Jésuites. On est maître d'une place quand on a de nombreuses intelligences avec ceux qui sont chargés de la défendre. Un heureux hasard fit que je me trouvai avec le Père Roothaan, un soir qu'il se préparait à se rendre à l'une des séances de la société. Nous avions parlé de la situation critique de Rome, de l'exaltation des esprits, du mouvement que se donnaient les sociétés secrètes.

— Mais s'il y en a pour le mal, m'avait-il dit, il y en a pour le bien.

— Votre Révérence m'étonne. Est-ce qu'on ne fait pas le bien au grand jour?

— Oui, l'enseignement de la vérité doit être fait par-dessus les toits; il se fait avec la simplicité de la colombe. La conduite des hommes exige le secret des ténèbres; elle se fait avec la prudence du serpent.

On sait que je m'étais imposé pour règle, dans mes relations avec l'Ordre, de rester dans l'esprit de la Compagnie, la dissimulation, de faire le Jésuite.

— Je comprends, mon Père, lui répondis-je. Il faut de l'habileté dans la direction des choses humaines. C'est pour cela qu'à côté des traités ostensibles et publics, il y a les clauses secrètes, et que la diplomatie écrit „oui" officiellement, et confidentiellement „non."

— C'est cela: la science de guider le monde demande le mystère, et les chrétiens n'ont tant attiré à eux les intelligences, dans la société païenne, que par leur précaution de tenir leurs dogmes cachés et de ne les révéler pas même aux catéchumènes. Il fallait d'abord l'initiation préalable, le baptême. Mais ensuite quels hommes, et quelle force!

Un sourire de joie intime erra sur les lèvres du vieillard. Il était là dans les idées qui ont fait si longtemps la puissance du *Gesù*.

— Oui, ajouta-t-il, on règne mieux par le mystère. Frapper l'imagination des hommes de l'idée d'une puissance occulte, qui ne se voit pas, mais qui se sent partout, c'est les tenir par des rênes invisibles : on est leur maître.

— Je n'avais jamais assez réfléchi à ces choses, mon Père ; je vois bien maintenant la puissance d'énergie des institutions basées sur le secret. C'est le calorique latent dans les corps. c'est l'électricité qui les pénètre.

Ma comparaison sembla lui plaire.

— Père, me dit-il, je vais à une société destinée à combattre, dans Rome, l'influence néfaste des éternels ennemis de la papauté et de l'Église. Venez voir quels hommes énergiques compte la cause du bien, et vous comprendrez si nous sommes forts.

— Révérence, j'accepte avec bonheur.

Nous sortîmes du *Gesù* par la petite place. De là nous débouchâmes bientôt sur la rue qui conduit au Capitole. Nous tournâmes à gauche et nous passâmes sous la roche Tarpéienne.

— Elle a bien moins de hauteur qu'autrefois, me dit en causant Sa Révérence.

— Je ne crois pas qu'elle ait perdu un pouce de sa hauteur, lui dis-je ; mais les siècles ont passé et ont entassé autour d'elle des débris. Le nivellement se fait toujours par en bas.

— Oh ! Père, voilà une maxime révolution-

naire, me dit en riant le Général. N'êtes-vous pas un peu libéral, Père de Sainte-Maure? On vous soupçonne à cet endroit.

— Moi, Révérence! je suis un observateur, voilà tout.

— Soyez quelque chose; mais ne soyez pas sceptique. Qui n'est pas pour nous est contre nous.

Je jugeai prudent de ne pas continuer l'entretien sur ce sujet difficile.

Nous marchions depuis plus de trois quarts d'heure, et nous avions pris la direction de la voie solitaire qui conduit à la porte Saint-Paul. Rome était là encore, mais sans édifices, sans population. De vastes vergers entourés de murailles solides et bien entretenues nous entouraient à droite et à gauche. C'était une solitude profonde. De loin en loin quelques hommes nous dépassaient silencieux ou s'entretenaient à voix basse. Je savais ce côté de Rome mal famé, comme toutes les parties qui s'éloignent du centre seul habité. Je n'étais pas très-tranquille. Mais le Père Roothaan était impassible, et il semblait qu'il se promenât dans notre petite cour du *Gesù*. Des groupes plus nombreux parurent ensuite et nous atteignirent. Je vis alors que ces hommes allaient, comme nous, à un rendez-vous mystérieux. Tout à coup, à gauche de la voie antique dont nous suivions la direction et dont quelques dalles de

basalte, poli par les siècles, se voyaient encore, nous aperçûmes un homme du peuple debout, immobile, près d'une porte basse à demi entr'ouverte. Le Père Roothaan s'arrêta; il prononça quelques mots en langue inconnue, qui me rappelèrent l'abracadabra ou le turc du *Bourgeois gentilhomme*.

— Vous n'oublierez pas, m'avait dit le Père avant d'arriver à cette porte, de porter votre main gauche à votre front tout le temps que nous mettrons à pénétrer dans l'intérieur de l'enclos où nous allons être reçus. Ceci est grave, je vous en préviens. Un coup de poignard serait ni plus ni moins la peine de votre imprudence. Malgré votre habit, vous seriez pris pour un profane ou pour un espion déguisé.

Je me gardai bien d'oublier la recommandation de Sa Révérence.

Quand nous eûmes franchi cette porte, nous nous trouvâmes dans un vaste enclos planté d'arbres et de magnifiques vignobles. Ça et là s'élevaient des ruines qui, à la lueur naissante de la lune, étaient imposantes, mais parmi lesquelles je ne vis pas de traces d'une habitation humaine. Des hommes, drapés dans leurs manteaux et immobiles, se trouvaient comme autant de sentinelles dans les divers angles que formaient les petits chemins sinueux que nous parcourions. Je tenais ma main gauche sur mon front avec l'impassibilité d'un stylite sur sa colonne; je ne voulais

pas laisser mes os à Rome; d'ailleurs tout ce que je voyais piquait outre mesure ma curiosité. Enfin le sol s'abaissa tout à coup. Nous passâmes sous une arcade antique qui m'indiqua l'entrée d'un palais de l'époque du haut empire.

Nous nous glissâmés sous d'énormes débris qui me parurent des assises renversées d'un temple antique; enfin s'ouvrit un long et étroit corridor, que je crus d'abord être un conduit souterrain menant à l'arène d'un amphithéâtre. Je me trompais; c'était un ancien aqueduc qu'on avait utilisé pour conduire à la crypte d'une ancienne basilique du sixième siècle, de nos jours complétement abandonnée.

Nous fûmes regardés au front par les sentinelles espacées, tous les dix pas, dans ce long corridor. Enfin nous entrâmes dans la vaste crypte formée par une seule voûte en berceau et éclairée par de petites lampes romaines placées de loin en loin dans les parois verticales comme on le faisait dans les sépulcres.

L'assemblée commençait à être nombreuse, et je vis que nous étions suivis de groupes qui avaient pénétré après nous dans le solitaire enclos.

Le père Roothaan s'avança jusqu'au fond de la salle. Il eut comme une place d'honneur auprès de ceux qui me parurent être le président et les membres du bureau, car tout se faisait là en imitation des autres sociétés. Je fus placé

près de lui. Les ferdinandéens arrivèrent successivement, affectant un air grave de conspirateurs: c'était plaisant, puisque les trois quarts étaient ou des hommes de l'administration dans les rangs inférieurs, ou, moins que cela, bon nombre de ces hommes de la police qu'on appelle sbires en Italie. Et ils n'avaient rien à redouter du gouvernement.

Du reste, on s'appelait frères. Les trois chefs principaux, monsignor Morini, le bandit Virginio Alpi, le centurion Briscini étaient là. J'eus honte pour notre Général quand je le vis serrer la main de ces hommes, dont je lui demandai le nom.

J'allais donc assister à une société secrète travestie.

Il faut plaindre les peuples de recourir aux sociétés secrètes pour arracher quelques lambeaux de liberté, au lieu de faire librement la conspiration au grand jour, celle qui demande et qui se plaint au pouvoir lui-même. Ajoutons que cette conspiration finit toujours par arriver. Elle se nomme l'opinion publique, et les gouvernements sages n'ignorent pas qu'il est de leur intérêt de ne pas lutter contre elle.

Mais, sous les gouvernements absolus, les sosiétés secrètes deviennent la seule ressource des peuples écrasés sous le joug, et si j'avais été effrayé des violences des *carbonari*, j'en avais compris la raison. Mais la conspiration au sein du

pouvoir lui-même, c'est ignóble. Opposer société secrète à société secrète, des ferdinandéens, des centurions, des sanfédistes aux carbonari, ce n'est rien moins qu'organiser en grand la guerre civile. Il faut être descéndu au dernier degré de l'ignorance, en matière gouvernementale, pour recourir à ces vils procédés.

L'un des triumvirs prit la parole et exposa dans un discours très-long, très-emphatique, la situation nouvelle qui était faite à Rome „par la perte irréparable de la *Santita di nostro Signore*, l'immortel Grégoire XVI.

C'était la première fois que j'entendais décerner ainsi à un Pape cette apothéose d'immortalité qu'on a prodiguée depuis, à tort et à travers, au digne Pie IX. Cette fois, au moins, c'était accordé à un homme mort.

L'orateur arriva ensuite à l'illustre cardinal Lambruschini, l'homme à la main de fer qui avait été si longtemps le ministre de Sa Sainteté et qui avait assuré la paix des bons Romains, „en expurgeant vigoureusement l'État des herbes mauvaises dont il était infecté."

Le château Saint-Ange en savait quelque chose.

Je m'attendais à l'éloge des Jésuites, cela ne manqua pas. Le Père Roothaan eut son compliment le plus chaleureux, et l'on prodigua à l'Ordre ces qualifications banales qui se trouvent dans toutes les apologies des Jésuites, et que les Cré-

titineau-Joly, les Veuillot, pour ne citer que quelques-uns de ceux qui ne sont pas tombés dans le grotesque, ont vainement essayé de rajeunir. Je dus donc être plus convaincu que jamais que nous étions l'avant-garde du catholicisme, le marteau de l'hérésie, *malleus hæreticorum*, les colonnes de bronze de la papauté, et autres gentillesses de ce style que j'ai eu le bonheur d'oublier.

On arriva enfin au but, celui de patronner la candidature de cet illustre Lambruschini, qui devait continuer, „pour la plus grande paix des bons Romains“ et pour la plus grande gloire de notre ordre, les sages errements de cet immortel Grégoire XVI.

Si le discours n'eût pas eu ces effrayants développements de la rhétorique italienne, il m'eût amusé par ses étranges saillies, ses hyperboles incroyables. Quand la péroraison arriva, elle fut accueillie par les acclamations de l'honorable assistance.

Aux applaudissements réitérés succéda ce brouhaha élogieux que tous les clubs possibles croient, en conscience, devoir à leurs orateurs favoris. Seulement nous étions dans un club honnête, dans un club d'hommes bien pensants, partisans chaleureux de l'ordre et du silence, et, pour cela, ayant, autant que le fameux comte de Maistre, le culte du carabinier pontifical et du bourreau, ce „premier ministre d'un bon prince.“ Les exclamations

étaient donc là un peu moins bruyantes qu'ailleurs. Les copistes manquaient de hardiesse, les chefs restaient calmes. Dans un club pieux le *vivat* de l'élément populaire n'a pas toute sa chaleur, il se sent de la commande, et l'on pourrait dire à chaque criard: Combien auras-tu pour ce coup de gosier?

A part cette nuance, qui me frappa de prime abord, c'était la même ritournelle que partout ailleurs. Il y eut des: *Evviva la sua Eminenza! Evviva Lambruschini!* Je crois bien que mon très-révérend Père s'attendait à un: *Evviva Roothaan!* Son regard inquiet sembla se promener un instant sur ces fidèles adorateurs de la force et du *Gesù*, mais on craignit sans doute de blesser la modestie du chef des Jésuites.

Le second discours fut bref, incisif, populaire. Le Gracchus que j'entendais n'était point un esprit cultivé. Au ton, aux allures, au faire général, au manque à peu près complet d'ordre et de méthode, je voyais bien que l'homme n'avait pour inspiration que le génie instinctif des Romains qui fait de chacun d'eux un véritable *impresario*. Celui-ci donc n'était ni un *monsignor* ni un *abbate*, ni un avocat, ni un professeur, mais bien un Transtevérin grand ami des Jésuites. J'ai su depuis qu'il était un de leurs pensionnés secrets.

L'esprit de clientèle s'est conservé à Rome. Vous êtes là nourrissant les autres ou nourris par eux. Le mot de „ville vénale,“ prononcé par Ju-

gurtha, est encore vrai dans ce sens. A Rome, on ne sait pas s'appartenir, et le même homme qui vous paye est payé par d'autres. C'est tout une hiérarchie d'influences que nous comprenons mal chez nous, mais qui n'en existe pas moins. La Compagnie de Jésus, depuis le seizième siècle, a été trop habile pour ne pas deviner ce qu'elle pouvait retirer d'un patriciat intelligent : elle s'est donc fait, à prix d'argent et de services, bien entendu, toute une clientèle dont elle dispose, dont elle fait au besoin sa garde prétorienne. Naturellement, elle s'est adressée aux plus pauvres, aux plus ignorants, aux plus vigoureux. C'est donc dans le Transtevère, parmi les plus habiles manieurs de couteaux, qu'elle a recruté ses amis, et il faut dire à leur éloge qu'ils sont fidèles.

Notre Transtevérin s'escrima donc assez bien, et nous, Jésuites, nous eûmes les trois quarts de son speech. Il profita de la présence du Père Roothaan pour se féliciter de voir un personnage de cette importance dans la Société ferdinandéenne. Il exalta notre générosité, notre dévouement pour les pauvres, notre amour pour Sa Sainteté, notre fermeté dans les bons principes. Il savait le *Sint sicut sunt.* Mais comme les compliments sont toujours un peu fades et mettent peu en verve, notre homme, que j'aurais pu prendre pour un Gascon des bords du Tibre, tomba sur les libéraux romains et sur les révolutionnaires de tous les temps et de tous les pays. Je ne croyais pas

qu'on pût être fort spirituel en soutenant les théories qui sont en contre-sens avec la raison et la justice. Cependant mon Transtevérin trouva des malices si piquantes, fit des allusions si risibles, copia Pasquin, Pantalon, Arlequin avec une verve si originale qu'il me mit pour le quart d'heure de son côté, et que j'aurais presque crié, avec l'honorable assistance: Mort aux carbonari! si je ne m'étais souvenu que ces carbonari étaient des libérateurs et des martyrs, et les autres des satellites de la force brutale et des ennemis de toute lumière et de toute liberté.

Le Père Roothaan se dérida pendant toute l'allocution du Transtevérin. Ce n'était dans la salle qu'explosions de rires, que trépignements de joie. La haine a dans le cœur des hommes des fibres qu'il suffit de toucher, et pour peu qu'on débite ses attaques avec chaleur ou avec malice, on est sûr d'enlever les suffrages.

Hélas! tout se résumait dans ce mot cruel: „Mort!" Partout des passions, partout des antipathies coupables excitées et caressées! Partout le sombre génie du mal secouant sa torche!

Après ce coup de fouet donné à l'assemblée, devait venir la parole grave et pratique de quelque roué du sanfédisme; cela ne manqua pas. Celui-ci prêcha la résistance, et la résistance la plus implacable. Selon lui la Révolution, toujours la Révolution, cet effrayant croquemitaine des gouvernements traditionnels, menaçait de dévorer

les gens paisibles et honnêtes. C'était aux gens paisibles et honnêtes à bâtonner, sans pitié, quiconque s'aviserait de penser à un Pape libéral.

Telle était la morale de la fable: heureux que le digne homme ne demandât pas de bâtonner le nouvel élu, s'il s'avisait d'être libéral lui-même.

L'assemblée nocturne se trouva dans son paroxysme de bonheur après l'allocution violente du sanfédiste. L'explosion des vœux commença.

— Vivent à jamais les Papes-rois! A bas les libéraux! Mort aux libéraux!

— Mort aux ennemis du *Gesù!*

— Sauvons la sainte Foi!

— Vivent à jamais les très-révérends Pères!

Le Général, ici, s'inclina; je fis comme mon chef.

— Vive Roothaan! Vivent les Jésuites. Ce sont les plus fermes appuis de la sainte religion!

— Que Dieu confonde tous les révolutionnaires!

— Bravo! bravo!

— Nous voulons toujours nos cardinaux, nos prélats, nos Jésuites, nos moines!

— Oui! oui!

— Pas de liberté! Pas de réformes!

— Vive l'Autriche!

— Non, pas de liberté!

— A bas à jamais la liberté! A bas la réforme!

— La liberté, c'est l'enfer!
— Vive la très-sainte Madone!
— Vivent les saintes Congrégations romaines!
— Vive l'Inquisition! Mort aux hérétiques!
— Vive le bourreau!

Les populations italiennes ont besoin de ces explosions, comme le Vésuve ou l'Etna, trop chargés de vapeurs dans le fond de leurs cratères, ont besoin de vomir leur lave et de se décharger par de terribles détonations.

Le calme se rétablit. Après les vœux arrivèrent les résolutions. Les vœux sont laissés à l'élément haineux et populaire; les résolutions résument la pensée dirigeante des assemblées.

Tout faire pour assurer l'élection de l'Éminentissime Cardinal Lambruschini; agir secrètement sur l'esprit de la population romaine, afin qu'elle se manifestât pour le système du gouvernement absolu; gagner autant que possible ceux qui approchaient les cardinaux conclavistes: telles furent les principales idées émises dans ces résolutions. Car, à côté de cette exubérance de sentiments passionnés, l'homme de race italienne ne parle pas, comme nous, pour le seul plaisir de parler.

J'en avais assez; le spectacle que m'avait donné là le Père Roothaan portait son enseignement dans mon esprit. On est allé bien loin en peu d'heures, quand on a abouti au dégoût.

Nous partîmes par un autre chemin que celui qui nous avait amenés à la crypte profonde où

nous étions entassés. Une porte basse de l'enclos s'ouvrit devant nous, et la rue déserte que nous suivîmes nous fit déboucher au pied des ruines du palais des Césars. De là nous rejoignîmes l'ancien Forum. Je me reconnus alors. Et bientôt, après avoir salué la prison Mamertine, nous nous trouvâmes à notre *Gesù*.

## VII

### La peur.

Le lendemain du pacte entre le conclaviste Mastaï et le Père Ventura, Rome tout entière sut que le cardinal Mastaï était le candidat libéral pour la papauté. Le cardinal Gizzi, sympathique aux idées de réforme, pouvait compter sur quelques voix; mais le mauvais état de sa santé ne lui permettait pas d'accepter le fardeau du pontificat suprême. Les voix allaient donc se diviser entre Mastaï et Lambruschini.

Voici ce qui s'était passé.

Le jour même que je m'enfonçais dans la profonde crypte où les Ferdinandéens se donnaient des airs de conspirateurs, le Père Ventura s'était transporté au comité de Saint-Jean-de-Latran et

il avait, aux applaudissements de tous, exposé le résultat de sa négociation. De là on avait envoyé un membre qui correspondait avec le comité carbonaro pour lui faire part du choix du cardinal Mastaï et savoir si ce comité consentait à patronner ce cardinal. La réponse avait été favorable.

Maintenant il s'agissait de trouver un moyen de peser sur les votes des cardinaux. Les comités s'entendirent pour cela et organisèrent la peur.

On eut des émissaires secrets qui pénétrèrent dans toutes les maisons cardinalices, dans tous les pallazzi, dans tous les couvents, pour répandre la nouvelle qu'il existait une effrayante conjuration ayant pour but de faire un mauvais parti aux cardinaux, s'il ne sortait pas du conclave un Pape ami des réformes.

La nouvelle fut répandue dans Rome avec la rapidité de l'éclair. Cela commença par les plus simples serviteurs, par conséquent par les plus crédules, de chaque grande famille princière ou cardinalice. On donnait cette nouvelle dans le plus grand secret; on affirmait qu'on connaissait le nom de tous les conjurés; que le coup était monté très-habilement; que des jeunes gens des familles princières étaient du complot; que des hommes embrigadés, cachés avec soin dans la campagne romaine, paraîtraient tout à coup; qu'il y aurait une horrible boucherie au Quirinal; qu'au contraire, si un nom favorable aux idées libérales,

tel par exemple que l'on jugeait celui du cardinal Mastaï, venait à sortir du scrutin, les mêmes qui devaient manier le poignard tresseraient des guirlandes de fleurs, qu'on acclamerait l'auguste Sénat comme le sauveur de la patrie, et que le nouveau règne commencerait par l'union de toutes les âmes; qu'on avait à choisir entre une scène de carnage, telle qu'on n'en avait jamais vu, ou les plus bruyantes ovations.

Le stratagème réussit admirablement. Presque au même instant, un serviteur, stylé pour ce rôle, ou dupe lui-même du bruit déjà mis en circulation, entrait dans la chambre de son maître, le visage abattu, l'œil inquiet, les lèvres tremblantes:

— Mauvaise nouvelle, Éminence! (ou bien Excellence!) mauvaise nouvelle!

— Quoi donc?

— Ah! quelle horreur!

— Eh bien?

— Ah! ces infâmes révolutionnaires! ces damnés de carbonari!

— Qu'y a-t-il donc enfin?

Et l'interlocuteur, sortant un peu de son étourdissement soit réel, soit calculé, apprenait ou à l'Éminentissime, ou à l'Excellentissime ou à la Seigneurissime ou à la Révérence, que ces pauvres cardinaux seraient mis menus comme chair à pâté, s'ils s'avisaient de donner à feu Grégoire XVI un successeur qui continuât sa politique répressive; et l'on ajoutait:

— La proclamation d'un nom tel que celui du cardinal Lambruschini serait le signal du carnage convenu entre les conjurés.

— Qui nommer donc, *Madona mia!*

On parle du cardinal Mastaï, comme étant celui qui pourrait être accepté. Mais la nomination de l'éminentissime Lambruschini serait l'arrêt de mort du Sacré Collége!

C'était grossier, bien grossier; mais c'était pour cela que le plan devait réussir.

Un cardinal, comme le plus simple des mortels, craint pour sa précieuse personne; et les éminences répondaient, en apprenant ces sinistres nouvelles:

— Mais j'ai des engagements! J'ai donné ma parole au révérendissime Général des Jésuites pour mon éminentissime collègue Lambruschini!... Puis j'ai horreur des libéraux. et j'aurais de la peine à parler à un Pape libéral!...

Il lui était répondu:

— Ah! Éminence! je vous en supplie; au nom de la *sanctissima Madona*, faites passer le salut de votre précieuse vie avant toutes choses! Ces hommes-là sont capables de tout. Sauvez-vous d'abord! Il en arrivera ce qui pourra, mais votre vie, votre précieuse vie, je vous la demande! Je me jetterai plutôt à genoux devant votre Éminentissime Seigneurie! N'allez pas irriter ces misérables, qui ne demanderaient qu'une occasion pour

faire une boucherie de tous les très-saints cardinaux de l'Église romaine.

Les vieillards prudents et craintifs se laissaient gagner par de si puissantes considérations. Que refuser à des gens qui tombent à deux genoux devant vous, afin de vous éviter quelque coup de poignard? Ce n'est pas d'un Mastaï, c'est du diable lui-même qu'on jetterait le nom dans l'urne, plutôt que d'être enveloppé dans un si horrible carnage. Les comités libéraux avaient prouvé qu'ils avaient une profonde connaissance du cœur humain.

— Eh bien! oui! oui, nous nommerons notre collègue Mastaï. Dites bien cela dans Rome!

La peur avait porté conseil.

## VIII

### Le premier et le dernier conclave.

O vous qui affirmez que rien ne change dans cette grande religion de Jésus, dont vous avez fait le catholicisme romain, suivez-moi et entrons au conclave!

Vous connaissez le premier de tous par un récit d'une simplicité ravissante. Il eut lieu à Jé-

rusalem, et ce fut le premier qui se tint dans le collége apostolique. Il s'agissait de donner un successeur à celui qui fut le traître. Il y avait là onze apôtres et environ cent-vingt frères réunis. C'était l'embryon de cette grande Église qui a couvert de sa gloire l'ancien monde, et qui marche aujourd'hui, si rapidement, vers sa décadence. Pierre, le président de cette famille nouvellement née, des débris du vieux israélisme expirant, prit la parole et dit aux frères:

„Il faut que vous choisissiez, parmi ceux qui ont vécu avec le Seigneur, un témoin de sa résurrection."

Et deux furent présentés: Joseph Barsabas le juste, et Mathias.

Se mettant en prières, ils dirent à Dieu: „Montrez-nous qui des deux vous avez choisis. *Ostende quem eligeris!*

Et ils tirèrent les deux noms au sort, et le sort tomba sur Mathias, qui fut apôtre.

C'est bien simple, bien naïf, mais bien grand: car les grandes choses se font ainsi.

Cette première élection d'un apôtre de Jésus dura à peine un quart d'heure. Les candidats sont présentés: le sort décide entre ceux qui réunissent le plus grand nombre de suffrages.

Tant que l'Église chrétienne, que vous connaissez si peu dans l'austère grandeur de son premier âge, demeura fidèle aux institutions orientales et apostoliques, nul évêque à Rome et dans

le monde renouvelé par l'Évangile n'arriva autrement à la grande dignité de successeur des apôtres. Concours du peuple, de la grande famille croyante, présentation des candidats, ballottage; le tout dans la basilique, la maison commune, la maison des frères. L'élection était le fruit de l'existence sérieuse d'une communauté croyante. Le clergé et le peuple se donnaient un surveillant, un inspecteur, un évêque. Tous choisissaient celui à qui tous devaient obéir.

Tels furent les premiers conclaves des élections pontificales à Rome.

Pourquoi cela a-t-il changé? Et qu'est-ce, dans les temps modernes, que cette formidable machine à élections appelée un conclave?

Prêtres, fidèles du Catholicisme, voilez-vous la face! Ces mille précautions, d'une étiquette qui nous paraît si puérile aujourd'hui, ont été prises par des Papes honnêtes, dans des âges de véritable barbarie et de passions violentes, contre les tentatives éhontées de la corruption qui appelait toutes les intrigues à la nomination de celui que Rome a si longtemps appelé, avec une belle simplicité, „l'Apostolique.“ L'Apostolique, changé en César, était élu par des moyens odieux, quelquefois infâmes. Il fallut mettre un terme à ce déshonneur dans l'Église romaine. De là les entraves, le cérémonial, la claustration, imposés par les Papes que j'ai appelés honnêtes, à ceux qui

devaient élire l'évêque et le roi dans le même homme.

Viendra-t-il, ô Romains, le jour où, maîtres de vos destinées temporelles, laissant à des hommes du monde le gouvernement des choses du monde, il vous sera donné de vous réunir dans votre immense église de Saint-Pierre, pour y acclamer virilement et chrétiennement celui qui sera le père de la grande famille des croyants?

Cela dépend de vous, de votre sens droit, de votre intelligence des besoins nouveaux de l'humanité. Vous gémissez depuis si longtemps sous ce joug de prescriptions cléricales qui ne vont plus avec votre temps! Remettez toutes choses dans le vrai.

Ce n'est pas dans des cellules, et derrière des portes fermées avec soin, qu'il faut claquemurer quelques pauvres vieillards, se disputant la lourde tiare au triple bandeau, et épuisant dans une dernière intrigue leur dernière heure d'activité et de machiavélisme. C'est sous l'immense coupole de Michel-Ange, en présence de tous, qu'il faut les appeler, pour voir si de ces hommes se traînant dans le régime de la courtisanerie romaine il s'en trouvera un qui soit d'étoffe à être le nouveau Pape de l'Église rendue à sa vie spirituelle, ou si vous ne devez pas appréhender au corps quelqu'un des fils des pâtres de la Sabine, mais pur des souillures de la vieille civilisation sacerdotale, pour lui dire: — C'est toi que nous

choisissons! Tu n'auras d'autre royauté que celle du Christ! Et malheur à toi, si tu peux regretter un instant celle de Sixte-Quint ou de Pie IX. Si tu comprends que la couronne d'épines du Crucifié est autrement glorieuse sur ton front que le lourd bandeau des Papes-rois, tu es digne de l'Église; sinon, non!

Pour cela, je le sais, il faut une révolution; mais votre liberté de citoyen ne vous arrivera que par l'énergique péripétie d'une révolution. Pourquoi n'en feriez-vous pas une plus pacifique, plus douce, pour conquérir votre liberté d'enfants de Dieu? Est-ce que l'une est, à vos yeux, moins précieuse que l'autre? Songez donc qu'en vous remettant dans le vrai, qu'en forçant le sacerdoce romain à reprendre les grandes traditions des âges glorieux de l'Église, vous sauvez le catholicisme, s'il peut être sauvé! Songez qu'en vous émancipant des vieilleries pharisaïques du moyen âge, vous nous émancipez nous-mêmes, les chrétiens du reste du monde! Un peu d'air, de raison, de liberté à Rome, c'est la lumière sur le chandelier, pour que le monde catholique tout entier s'en ressente; et que prolonger le vieux système, c'est remettre cette lumière sous le boisseau et renvoyer à un autre âge la crise après laquelle on doit voir se dissiper l'épais nuage de barbarie dont se recouvre encore le catholicisme!

Romains, en vous sauvant, vous nous sauvez! Ayez pitié de l'Église et du monde!

Ce ne fut pas sous l'influence de ces idées que se fit le conclave qui devait donner un successeur à Grégoire XVI. Mais il eut une qualité qui le distingua de ces conclaves où les intrigues se croisaient pendant des mois entiers. Il fut d'une rapidité merveilleuse. Entrés au Quirinal le 14 juin 1846, les éminentissimes électeurs en sortaient le 17, après avoir proclamé le cardinal Mastaï Pape. Depuis plusieurs jours, il n'y avait aux pieds de la statue de Pasquin que ces deux mots: *Presto, presto, al Quirinale!* Mots à double entente, qui voulaient aussi bien dire au peuple: — Porte-toi au Quirinal! qu'aux cardinaux: — Hâtez-vous! Marphorio avait répondu: *Prestissimò!*

Les Éminences avaient été fidèles au programme. Au premier scrutin, les partisans du cardinal Lambruschini s'aperçurent qu'ils avaient un concurrent redoutable dans le cardinal Mastaï. Aux deux autres scrutins qui succédèrent, quelques voix, perdues d'abord sur les cardinaux Gizzi et Falconieri, les seuls connus par leurs idées libérales, se portèrent sur Mastaï. Et lui-même, nommé scrutateur, proclama vingt-sept fois son nom, contre onze voix seulement données à Lambruschini.

Le second jour, le scrutin du soir, qui devait être le dernier, eut lieu à trois heures de l'après-midi. Quand on passa au dépouillement des votes, Mastaï lut son nom dix-sept fois de suite. Un

moment l'homme, en présence de la grandeur qui allait l'écraser, se sentit faible; l'émotion le domina; il fut sur le point de s'évanouir, et il demanda qu'un autre cardinal continuât le dépouillement des votes. Mais, d'après les règles du conclave, il eût fallu annuler ce scrutin interrompu. On s'efforça de calmer Mastaï, dont la crise nerveuse se termina par d'abondantes larmes. Deux de ses collègues prirent sous les bras cet homme bon, mais profondément impressionnable, qui, pour sauver la papauté au dix-neuvième siècle, aurait dû être de la trempe virile d'un Jules II. Il acheva le dépouillement du scrutin: son nom sortit trente-six fois. Rome et le monde avaient un Pape qui prit le nom de Pie IX.

La colombe de Fossombrone ne devait pas avoir de démenti. Pour que le merveilleux se continuât dans cette élection, singulièrement rapide, on vit, au moment du dernier scrutin, une colombe, qui avait pénétré dans la chapelle du Quirinal, voltiger sur la tête du cardinal Mastaï.

Malgré le secret du conclave, dans la soirée même du 16 juin, le bruit se répandit dans Rome que la nomination était faite. Mais la nouvelle avait ceci d'inexact, qu'on désignait le cardinal Gizzi, fort populaire dans Rome pour ses idées libérales, comme ayant réuni la majorité des suffrages.

Le lendemain 17 juin, Rome entière se porta

sur la place du Quirinal. Dès neuf heures du matin, la foule était immense. Curieux comme un Français, j'allai me mêler à la foule, et j'ai gardé bien profonde l'impression que j'éprouvai, lorsque le cardinal Riario Sforza, comme premier cardinal de l'ordre des diacres, annonça au peuple, du haut du balcon du Quirinal, l'élection du nouveau Pape dans la langue de l'antique Rome: ANNUNTIO VOBIS GAUDIUM MAGNUM: PAPAM HABEMUS EMINENTISSIMUM AC REVERENDISSIMUM DOMINUM JOANNEM MARIAM MASTAÏ-FERRETI, S. R. E. PRESBYTERUM CARDINALEM, QUI SIBI NOMEN IMPOSUIT PIUS IX.

Il y eut un silence profond.

Mais bientôt les acclamations commencèrent, et les longues et sourdes détonations du canon du château Saint-Ange vinrent se mêler aux formidables éclats des voix humaines. Je n'avais jamais assisté à rien de si imposant. Hélas! tout cela était un signal de tempête!

Quand le Pape parut sur le balcon du Quirinal, les acclamations redoublèrent d'énergie, à ce point qu'il ne put, pendant quelque temps, se faire entendre. La multitude admirait sa taille élevée, son grand et noble visage, alors tout inondé de larmes, sous la vive impression de cette grande ovation populaire. Enfin il parvint à surmonter son émotion, et il donna sa bénédiction à tout ce peuple qui, moins de deux ans plus tard, devait venir braquer des canons contre la porte de ce même Quirinal et demander

à ce même Pontife une constitution sérieuse, au lieu des vains simulacres de réforme qui avaient marqué ses premières tentatives de royauté libérale.

J'étais là au milieu de ce fracas de voix populaires, concevant aussi mes espérances, acclamant l'homme que nous avions choisi comme le moins perdu dans les vieilles idées de routine du gouvernement théocratique. Je devais voir ce Pontife, lui parler à cœur ouvert, entendre de sa bouche même le récit des conspirations du parti retardataire, et ne trouver, en définitive, qu'un homme de bien, une nature aimante, mais sans portée, là où il fallait les grandes hardiesses et l'implacable persévérance du génie.

Quand je rentrai au *Gesù* je vis le Père Roothaan sombre comme un chef d'armée qui, après la défaite, médite une revanche éclatante.

— Nous avons un Pape révolutionnaire, me dit-il.

Ce mot me frappa, et il ajouta ensuite:

— Je sais tout.

---

# IX

## Agitazione amorosa.

Quand on n'a pas vécu longtemps avec les Italiens, il est impossible de se faire une idée de leur esprit de suite et de persévérance. C'est pourquoi Rome est le pays des luttes éternelles, parce que là où l'idée nouvelle arrive à force de ténacité et d'ardeur, l'idée que l'on a crue vaincue se redresse avec une nouvelle énergie et cherche, par une résistance incroyable, à reconquérir le domaine dont on l'a chassée. Ceci explique toutes les révolutions romaines.

Le mot du Père Roothaan: „Nous avons un Pape révolutionnaire," porté le soir même dans le club réactionnaire des Ferdinandéens et des Sanfédistes, devint le mot d'ordre du parti absolutiste: il circula dans la prélature, dans les couvents, dans les sacristies de Rome; il passa dans toute l'Italie; et quelques jours après, quand tous les journaux de l'Europe applaudissaient au choix du conclave, quand on annonçait que l'avénement de Pie IX ouvrait une ère nouvelle à l'Église, le mot d'ordre, colporté par la correspondance active des maisons religieuses, circulait

déjà en France: „Nous avons un Pape révolutionnaire.“

C'était tout bonnement une calomnie. Pie IX avait compris les dangers du système de compression qui faisait toute la science gouvernementale du ministre Lambruschini, sous le plus nul des rois-pontifes qu'eussent eus les Romains, Grégoire XVI. Sa raison, sa bonté naturelle, lui disaient que ce système violent cadrait mal avec l'idée d'une royauté patriarcale, telle qu'on se figure généralement celle des Papes. C'était là, à peu près, tout son libéralisme. Quant à des plans de réforme sérieuse, quant à des idées politiques d'une certaine hauteur, rien de tout cela n'était entré dans l'intelligence noble et droite du bon évêque d'Imola, dont la vie entière était absorbée par ces hautes œuvres de charité qui sont la grande tâche épiscopale, mais ne supposent guère qu'on fasse l'apprentissage du difficile métier d'être le chef d'un État et de porter le sceptre. Plus l'Évêque était Évêque, c'est-à-dire un saint, moins il était taillé pour être le roi de la Rome moderne, dont la tâche évidente, au moment où s'éteignait le moine à la politique obtuse et violente, appelé Maur Capellari, était de reprendre hautement le drapeau guelfe, le drapeau de la nationalité italienne.

Les Italiens comprirent cela dès le premier jour; ils avaient un saint Pape et ils avaient besoin d'un Pape politique, s'il est possible de join-

-dre ces mots sans que l'un hurle trop avec l'autre.

Comment faire?

Cette grande question fut posée tout de suite dans les sociétés secrètes qui dirigèrent si habilement la révolution italienne.

Je me trouvai à la réunion de Saint-Jean-de-Latran le jour où l'on se demanda la conduite qu'il fallait tenir avec le nouveau Pontife-Roi.

Le Père Ventura, qui était l'âme de ce comité, prit la parole et exposa un système ingénieux de pression politique à exercer sur Pie IX. Il savait que la faiblesse de caractère de Mastaï était au moins égale aux sentiments généreux de son cœur. Ceux-ci devaient le porter spontanément vers une politique large, qui ferait du peuple romain un peuple libre et le relèverait de son abaissement. Mais la faiblesse, à la première difficulté, pouvait tout compromettre. Il y aurait une réaction violente; si elle s'emparait de l'esprit du Souverain Pontife, tout serait perdu, il abdiquerait entre ses mains. Il fallait prévoir cela. Le Père Ventura exposa son système, qu'il appelait l'*agitazione amorosa*. Le mot dit la chose: il fallait tant prouver de dévouement et d'amour à ce nouveau souverain qu'il se laissât entraîner sur le terrain des réformes. Du reste, le Père Ventura et le comité aristocratique n'étaient pas exigeants, et Pie IX, s'il n'y avait eu à Rome que

des sujets de cet ordre à gouverner, se serait peu avancé en complétant tout leur programme.

Le comité des carbonari s'était posé la même question, et, comme s'il eût connu le mot du Père Ventura, entraîné par le même instinct et par la même intelligence de la situation, il organisa avec une habileté extrême ce qu'on appela la *Conjuration des ovations*. Il fut décidé que, dans toute l'Europe, le journalisme libéral acclamerait le nouveau Pape, qu'on le déclarerait le sauveur de Rome et de l'Italie, le restaurateur de la liberté; qu'il serait appelé le Grand, comme on l'avait fait de Louis XIV et de Napoléon; que son buste serait envoyé dans le monde entier comme l'objet de la vénération universelle, et que son arrivée au pontificat serait déclarée, par toutes les bouches, le grand événement du siècle.

Tout cela était habile. Et, avant quelques semaines, ces ovations de la presse vinrent répondre aux ovations populaires dont Pie IX était accablé. Le fameux Cicirruacchio, si influent dans le Transtevère, le véritable Gracchus du quart d'heure, se chargea de se mettre à la tête de ces ovations; et il faut dire qn'il remplit sa tâche avec cet entrain qui passionne les masses.

On sait ce que fit Pie IX. La presse fut aussitôt placée sous une espèce de liberté qu'on ne connaissait pas à Rome. Et, dans un temps de révolution, le journal devient le grand propagateur des idées. Le Pape annonça des réformes

administratives; il donna des audiences publiques où il se montra très-populaire; il envoya des prélats parcourir les États de l'Église pour s'informer des griefs des populations. Il promit une consulte d'État, espèce de conseil dont il s'entourerait.

Pendant ces premiers mois, qu'on appellerait presque la lune de miel de la papauté libérale, le peuple romain, si expansif, si aisément ouvert aux sentiments généreux, était dans le délire de l'enthousiasme et de la joie.

L'Europe s'émut de cette bouffée de liberté, soufflant du Vatican et agitant l'Italie jusque dans ses profondeurs. C'était à peine vingt mois avant la révolution de Février. Pressentant ce que cet ébranlement des opinions, venant d'une telle source, pouvait avoir de dangereux pour son trône, Louis-Philippe s'écria, en apprenant l'enthousiasme général de l'Italie aux premiers actes de Pie IX: „Ce Pape me perdra!“ Il est certain qu'il y eut connexion entre les deux faits révolutionnaires de l'agitation romaine, qui aboutit à une république, et de la révolution du 24 février, qui expulsa les d'Orléans.

Pendant qu'on s'avançait ainsi à Rome vers l'inconnu, que les uns le faisaient radieux, en se présageant l'âge d'or, et que d'autres le voyaient sombre et couvant des tempêtes, mon bien cher Père G... et moi nous n'étions pas inactifs dans le *Gesù*. Il fallait poursuivre notre propagande

d'idées réformatrices avec des précautions infinies. Roothaan était un argus terrible. Et le système d'espionnage au grand jour, en pleine activité parmi nous, rendait toute parole périlleuse. Ce que nous dépensâmes de finesse, de diplomatie, je puis dire de jésuitisme, pendant les premiers mois qui suivirent l'élection de Pie IX, est incroyable. Il faut être jeune, avoir le feu sacré d'une idée, s'en croire l'instrument puissant, le prophète, pour se lancer ainsi au milieu des écueils, sur le plus petit desquels nous pouvions nous perdre sans retour. Heureusement que notre argus se défiant de tout, trompé d'abord par notre réserve habituelle, puis absorbé par son travail de réaction dans Rome, en compte à demi avec le cardinal Lambruschini et les autres cardinaux hostiles aux réformes, était à cent lieues de l'idée qu'il se fît, dans le sein du *Gesù*, un travail de transformation sérieuse. Le Père G... et moi nous avions calculé qu'il jetterait sur le compte du mouvement général qui se passait à Rome les quelques mots de libéralisme, sortis de nos bouches, qui pouvaient lui être rapportés.

Nous comptâmes sur notre étoile pour n'être pas trahis.

Il faut le dire, tout nous souriait. Quelques-uns de nos Pères, hommes doux, pieux et inoffensifs, étaient charmés par cette résurrection de Rome, où régnait tant d'enthousiasme, où l'on dépensait tant d'amour pour le souverain !

„Voyez comme le Pape est adoré!!!" disaient-ils. On ne jugeait que la surface; on ne savait pas que ces caresses, cet amour, étaient une sollicitation, un calcul. Il s'établissait donc dans les esprits les plus retardataires comme un courant d'idées qui les portait à croire qu'une ère nouvelle s'était levée en effet, et qu'il fallait mener le monde par des procédés nouveaux. Ce courant nous aida puissamment. Il ne nous fut pas difficile de convaincre un grand nombre de nos Pères que, la papauté se décidant aux réformes, en raison des nouveaux besoins de la vie sociale, il était tout simple qu'un ordre comme le nôtre, œuvre du seizième siècle, par conséquent le produit des idées, des théories, des aspirations sociales du seizième siècle, se transformât à son tour, pour n'être plus en désaccord avec le mouvement imprimé maintenant avec tant de succès par la papauté elle-même.

Nous triomphions sur toute la ligne, à la barbe du Général Roothaan. Pendant ce temps-là, lui, Lambruschini, et tous les vaincus du système compressif, organisaient une terrible résistance et cherchaient à déconsidérer Pie IX, au point que Lambruschini, en pleine place du Quirinal, voyant le Pape à son balcon donnant la bénédiction, pendant l'une de ces ovations dont on l'accablait, ne craignit pas de dire tout haut: „*Ecco la Cerito!*" Mieux que cela, ils conçurent l'infernal projet de provoquer une abdication de Pie IX. Une abdica-

tion, rien que cela! N'y en avait-il pas des exemples dans l'histoire des Papes? M. de Metternich, le cardinal Lambruschini et Roothaan avaient inventé cette belle chose.

En même temps la *Société ferdinandéenne* reçut de M. de Metternich l'ordre de soulever contre le nouveau Pontife les provinces où elle avait le plus d'affidés, surtout d'exciter de tels troubles dans celles qui étaient voisines de la Lombardie, que les forces autrichiennes trouvassent un prétexte d'intervenir et d'aller au besoin jusqu'à Rome, pour donner une leçon à l'imprudent Pie IX.

Voici un document historique qui parlera seul. C'est le manifeste par lequel la *Société ferdinandéenne* annonça cette levée de boucliers dans les provinces pontificales:

„Très-chers Frères.

„La religion du Christ est en péril. L'intrus Mastaï l'opprime, et comme chef de la jeune Italie il faut sa destruction totale. Les faits le prouvent du reste.

„Frères, et vous tous adorateurs du vrai Dieu, ne souffrez point cette honte. Nous sommes forts, nous sommes nombreux; nous avons à notre droite Ferdinand I^er^, à notre gauche Ferdinand II. Le germe libéral doit être détruit. Prenez tous les armes pour la vengeance.

„Vous serez prévenus du jour, et ce jour marquera dans la postérité une grande gloire et une effrayante justice.“

Ce manifeste, élaboré dans l'officine ferdinandéenne, où il m'avait été donné de pénétrer une fois, fut répandu à profusion dans les Romagnes et dans les Légations, et aussitôt les assassinats politiques commencèrent sur une grande échelle. Les bandits des Romagnes, les sanfédistes de Faënza se montrèrent en armes et soutinrent des luttes contre les autorités pontificales. Le maréchal Radetzki se tenait prêt à envahir les provinces, sous prétexte d'y arrêter les troubles.

De son côté, la diplomatie faisait passer de mauvaises heures à Pie IX. Le comte Rossi, ambassadeur de France, s'efforçait de modérer ce qu'il appelait, dans l'intimité, „l'ardeur juvénile du Pape,“ sachant, par les dépêches de son gouvernement, avec quelle terreur Louis-Philippe voyait se développer le mouvement libéral en Italie. Le comte de Lutzow, ambassadeur d'Autriche, accumulait notes sur notes, et joignait les menaces aux représentations. Les choses allèrent si loin que le cardinal Gizzi, ministre secrétaire d'État, qui secondait loyalement Pie IX dans la ligne libérale donna sa démission, fatigué de ces obsessions et de ces menaces.

Il fut remplacé par le cardinal Ferreti.

Quoique cette Éminence portât le même nom

que le Pape, ils n'étaient pas parents. Les Ferreti sont d'Ancône. C'était un homme d'action plutôt que de cabinet, peu familiarisé avec la réserve méticuleuse de la diplomatie. J'étais connu du cardinal Ferreti, qui avait vu ma mère dans un voyage fait à Paris. Je conçus le projet, à son avénement au pouvoir, de me servir de lui pour ma grande œuvre de la réforme de la Compagnie de Jésus. J'allai à son audience; il me reçut avec une affection toute paternelle.

— Oh! mon révérend Père, me dit-il, que de choses depuis que nous ne nous étions pas vus!

J'entrai tout de suite en matière, et je m'ouvris à l'Éminence dans une confidence complète sur mes idées, sur mes plans par rapport à la Compagnie.

— Certes, le projet est beau, me dit-il, et il me va. Si nous avions les Jésuites pour nous, nous serions forts. Sa Sainteté n'ignore pas que vous êtes, — et il me dit ceci avec un sourire qui indiquait sa pensée, — nos plus cruels ennemis, quoique, extérieurement, votre Général rende à Sa Sainteté les respects d'usage.

— La Compagnie est bien travaillée en ce moment, lui répondis-je. Nous avons des natures honnêtes et droites qui reviennent doucement aux principes de liberté, et qui sont en définitive pour le Pape. Si mes plans réussissaient, il y aurait dans l'Ordre un changement radical; et nous se-

rions, pour les idées de réforme, de puissants auxiliaires.

— Mais c'est la Providence qui vous inspire, mon digne Père! C'est bien pensé; je parlerai de cela à Sa Sainteté. Nous ne devons pas négliger cette précieuse ouverture. On nous traque de toutes parts. L'Éminentissime Gizzi n'a pas pu y tenir. J'ai fait la folie de prendre son héritage. Je ne manque pas de cœur; mais serai-je assez habile? Oh! mon Père, quelle triste chose que les affaires humaines confiées à des prêtres! Nous devrions prier et prêcher, *nos orationi et ministerio verbi instantes erimus*. Nous devrions être des pêcheurs d'hommes, *faciam vos fieri piscatores hominum*, et nous voilà transformés en diplomates. Aussi Dieu bénit bien peu tout cela. Et je regarde déjà la fin avec tristesse.

— Oh! Éminence! ne perdez pas courage: le Saint-Père à besoin d'hommes comme vous.

— Nous serons dépassés; il faudra que le Pape marche ou qu'il tombe! Peut-être les deux choses à la fois.

Écoutez, ajouta-t-il, je demanderai une audience particulière pour vous à Sa Sainteté. Vous serez admirablement reçu. Vous lui exposerez vos idées.

— J'ai peur, Éminence, d'être embarrassé.

— Non, non, ne craignez rien. Le Pape vous mettra parfaitement à l'aise. Puis il saura de

moi ce que vous êtes, et de quelle gravité pour l'avenir de l'Église sont vos projets.

J'acceptai, et trois jours après j'accompagnai le cardinal-ministre au Quirinal, et je me rendis dans le cabinet particulier de Sa Sainteté.

---

## X

### Visite à Pie IX.

J'étais, on le devine, grandement impressionné d'avance de ma visite au Saint-Père.

Le cabinet de travail du Pape, où je fus reçu, était une petite chambre carrée, tout à fait modeste, comme tout l'appartement des Papes au Quirinal, où rien n'annonce de luxe. C'était le soir, vers les huit heures et demie.

Un camérier en service ordinaire m'annonça. Pie IX était assis, lorsque j'entrai, devant une table de travail où se voyaient beaucoup de papiers et quelques livres: une lampe, posée sur la table, éclairait doucement la pièce.

Je m'agenouillai. Le Pape se leva. Je fus tout d'un coup sous l'impression de cette majesté gracieuse; il était alors réellement beau.

— C'est vous, mon fils? me dit-il.

Et il me tendit la main, comme pour me rapprocher de lui.

Je baisai cette main avec transport.

— Non pas cela, me dit-il; je veux vous embrasser moi-même.

Et tout tremblant de cette faveur inouïe, je me laissai aller, comme un fils respectueux, dans les bras de ce prêtre-roi dont il m'était impossible de ne pas sentir la double grandeur.

— Voyons, me dit-il, causons.

Et il me fit asseoir.

— Je sais, me dit-il, que vous avez de grands projets. Ferreti en est tout aise, vous l'avez séduit. Mon cœur est bien aussi pour vous; mais ma raison, mon fils, ma raison!...

Il s'arrêta un moment.

— C'est beaucoup pour moi, lui dis-je, d'avoir le cœur de Votre Sainteté.

— Mon fils, vous êtes un homme de courage: *vir desideriorum;* voilà pourquoi je suis à vous de tout cœur. Mais j'aimerais mieux, avec saint Pie V, d'illustre mémoire, m'engager à détrôner le Grand-Turc que de changer le plus petit point au *Gesù.* Si vous pouvez faire quelque chose, tant mieux, vous serez plus fort que le Pape. Mais je ne veux pas vous décourager: dites-moi vos pensées; nous avons notre temps.

Je lui développai ma thèse fondamentale: l'impuissance pour l'ordre des Jésuites de rien faire au sein de la société nouvelle, tant qu'il serait

suspect d'en être le violent antagoniste, et en même temps de quelle immense force cet ordre serait pour la restauration des idées religieuses si, en arrivant au milieu des peuples, il était précédé de la conviction générale que tous ses membres sont chaudement attachés aux grandes idées de civilisation et de progrès qui font la gloire de la génération contemporaine.

— C'est bien, me dit-il, la pensée de notre cher Père Ventura: l'alliance de la religion et de la liberté. Le programme est beau. Il me prêche cela tous les jours; mais je ne suis pas encore assuré que ce soit praticable.

Ah! mon fils! C'est là le point. Théorie, oui, mais réalisation!

— Très-Saint Père, c'est une question de vie ou de mort pour ma Société. Je n'ose pas dire qu'il en est ainsi du pontificat suprême, dont Votre Sainteté a si bien compris le rôle, au moyen de ses heureuses idées de réforme.

Il s'interrompit.

— Oui, mais n'est-ce pas une utopie chez moi comme chez vous? Je suis entre d'obstinés retardataires et des révolutionnaires insatiables. Quelle sera l'issue?

Je revins à mon projet et j'exposai mes pensées avec aussi peu de trouble que je l'eusse fait devant un ami. J'ai oublié beaucoup de choses qui furent dites dans cet entretien; mais ce qui m'est demeuré présent comme d'hier, c'est l'inef-

faible bonté du Pontife, ses sérieuses aspirations vers le bien, ses doutes cruels, et, ce qui me frappa alors comme un pressentiment de l'avenir, ces hésitations devant une ligne de conduite énergique dont il semblait comprendre la nécessité, mais qu'il se sentait lui-même impuissant à suivre.

Quand je lui eus raconté combien le Père G... et moi nous avions eu déjà de succès dans notre propagande libérale au sein du *Gesù*, il parut charmé.

— Continuez avec lui, me dit-il; je vous bénis en ce moment l'un et l'autre. Ma pensée vous suivra au sein de cette citadelle où il fallait un miracle de Dieu pour qu'il entrât quelques idées nouvelles.

Il se plaignit beaucoup, mais avec une admirable douceur et une sainte indulgence évangélique, de la conduite de notre Père Général depuis l'élection.

— Auparavant, dit-il, il soutenait l'Éminentissime Lambruschini, c'était son droit: ils hurlent les mêmes idées, ajouta-t-il en riant. Mais, depuis, venir me rendre tous les hommages extérieurs, et en même temps travailler avec mon implacable adversaire à une lutte qui n'irait à rien moins qu'à m'imposer une abdication, c'est bien fort et c'est par trop Jésuite.

— J'ai bien souffert de cela, Saintété; mais

Dieu ne bénira pas ces tentatives si peu chrétiennes.

— Non, sans doute; mais le diable pourrait bien les faire réussir. Je ne me plaindrai pas, je ne changerai pas envers le Père Général, encore moins envers votre Société. Peut-être serez-vous l'instrument d'en haut destiné à la réformer.

Déjà, je ne dois pas vous le cacher, mes amis dans le libéralisme me demandent l'expulsion de l'Ordre des États romains, par mesure politique. Ils disent qu'il n'y a pas de réforme possible tant que le Père Général et Lambruschini tiendront tous les fils des complots d'une réaction violente et seront les rois de fait, lorsque nous nous épuiserons dans de vains essais d'amélioration. Ils peuvent avoir raison.

— Très-Saint-Père, faisons mieux que d'expulser l'Ordre, amenons-le à vous aimer, à vous seconder.

Je lui proposai alors ceci:

— Votre Sainteté consentirait-elle à réunir une assemblée générale de la Compagnie et à poser nettement, devant elle, la grande question de la réforme? Venant de vous, la réforme, pour le plus grand nombre de nos Pères, habitués à l'obéissance, paraîtrait un ordre d'en haut. Ce serait un coup d'État, mais le succès serait au bout.

— Nous réfléchirons, me dit le Pape. Ce que

vous proposez est grave; mais les conséquences en seraient capitales. Nous nous reverrons.

Il me congédia. Je baisai de nouveau cette main destinée à bénir Rome et le monde, et je sortis.

---

## XI

### Catarinella.

Rome est toujours le pays des prophétesses. Avec l'imagination dont sont douées les populations italiennes, on peut compter que le goût du merveilleux ne s'y perdra pas de sitôt. Les vieilles sibylles ont pris un autre nom, voilà tout. Elles n'écrivent plus sur des feuilles volantes des vers à double sens; mais changeant d'allure, elles prophétisent de la part de Dieu et de la Madone: elles ont des extases; elles montrent des stigmates. C'est toujours au nom de cette grande influence, que subit par instinct l'humanité, la religion, qu'elles agissent sur les masses. Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, un Dieu les touche; *Deus, ecce Deus!*

On se rappelle le rôle que les ennemis de Clément XIV, après l'extinction des Jésuites, firent

jouer à une paysanne de Valentano, appelée Bernardina Beruzzi. Cette illuminée faisait des prédictions qui mettaient le trouble dans le pays, et avaient tourné la tête des religieuses de plusieurs couvents. Il fallut que l'autorité s'en mêlât, et la malheureuse, appréhendée par des sbires, fut renfermée dans un couvent de Montefiascone.

Les journaux français ont retenti, dans le temps, de la condamnation, faite par le Saint-Office, d'une illuminée du nom de Catarinella. C'était une jeune paysanne qui tombait fréquemment dans l'extase, et avait, comme toutes les extatiques pieuses, des entretiens avec Jésus, la Vierge et les anges. Son nom commençait alors à faire quelque bruit. On venait à son village de toutes les parties de la campagne romaine pour la consulter; et, de Rome, quelques esprits portés au merveilleux étaient allés assister aux exhibitions de la béate.

Un jour un personnage mystérieux, parti de grand matin de Rome, arriva à la maison de la Catarinella et demanda à parler à l'extatique. C'était un religieux, et on ne fit aucune difficulté pour l'admettre.

Au moment où il entra dans sa chambre, elle s'était soulevée de son lit; son regard, quoique doux, était levé et fixe. Ses bras et ses jambes avaient une rigidité particulière. C'était une statue vivante.

Elle tenait à sa couche, sur le devant, par l'ex-

trémité d'un seul pied. Son corps tout entier, immobile, se dressait entre la terre et le ciel, auquel il semblait qu'elle était prête à monter. La pose était ravissante et digne d'un artiste.

Le Père contemplait cela avec un sentiment indéfinissable. Peu fort en physiologie, ne supposant pas qu'il entre, dans les phénomènes naturels, des faits qui semblent être la négation des lois physiques, cette fille était pour lui un être placé sous l'impression d'une visite de Dieu.

Dans ce moment, l'extatique avait avec le doux Jésus, „l'amoureux de son cœur," un de ces entretiens dont le charme, même pour ceux qui croient peu, est irrésistible. Ces entretiens des extatiques ne sont pas, comme on le croit dans le monde, une supercherie. Le phénomène est vrai, complet. C'est l'âme sous l'influence de certains sens, transportant dans la sphère des amours surnaturelles tout ce que le délire arracherait à des extases d'une autre sorte. Plus on est chaste et étranger aux extravagantes paroles des passions, moins on suspecte ces dialogues, à côté desquels les mots brûlants de l'Épouse, dans le Cantique des cantiques, paraissent pleins de pâleur.

Cela allait à l'attrait mystique du religieux; il croyait avoir trouvé sainte Thérèse. Mais ce n'était pas pour les délices de ce spectacle qu'il avait été envoyé de Rome.

— Ma fille, dit-il quand l'entretien séraphique eut pris fin, j'aurais bien des choses à vous dire;

Dieu fait de vous comme à ses prophètes, il soulève le voile de l'avenir.

Or de telles grâces ne sont pas données en vain. Dieu a son but: vous devez coopérer au bien dans le monde, par votre parole influencer ceux qui chancellent, consoler les bons, frapper les impies et les forcer de rentrer en eux-mêmes. Vous devez avoir une mission, une belle mission.

La jeune fille écoutait.

— Qui êtes-vous? dit-elle.

— Vous le saurez plus tard. Je viens vous porter des encouragements. Nous sommes dans un siècle mauvais, et Dieu veut que vos paroles retentissent jusqu'à Rome, jusqu'aux pieds du Très-Saint Père. Prenez, ma fille, prenez la défense de la sainte cause, la défense des ordres religieux que l'on voudrait exterminer de la terre, des bons principes qu'on veut détruire dans notre cher pays, pour mettre à la place le crime, la violence, le libertinage.

Mon enfant, j'appartiens à la grande famille des révérends Pères Jésuites. Éclairée par nous, vous pouvez être très-utile à la religion et à notre Très-Saint Père le Pape, que des méchants, ceux qu'on appelle des carbonari, voudraient entraîner en dehors des bonnes traditions des saints Papes.

Nous vous protégerons; vous n'êtes pas riche: nous avons dans le monde des amis qui vous soutiendront; nous ferons le bien les uns avec les autres.

La mère de la Catarinella, plus fine que l'extatique, et qui peut-être ne croyait pas trop aux miracles de sa fille, — nul n'est prophète parmi les siens, — vit du premier coup ce qui allait lui revenir de secours de toute espèce d'une source aussi opulente. La protection du Jésuite se changea dans son imagination en Pactole.

— Oh! mon très-révérend Père, ma fille sera votre enfant soumise. Nous sommes trop honorées de vous recevoir.

C'était assez pour cette première scène.

Les visites du révérend Père furent fréquentes. Il mit Catarinella au courant de tout ce qui se passait à Rome, et lui dépeignit le malheur pour l'Église que l'illustre et énergique Lambruschini n'eût pas été élu Pape, le deuil profond des gens de bien de voir un Pape, „ami de nouveautés," pactiser avec les révolutionnaires, être révolutionnaire lui-même, bouleverser toutes les institutions de la sainte Rome catholique.

Bientôt quelques personnages des grandes familles romaines vinrent voir l'extatique: les femmes trouvaient Catarinella ravissante, aussi belle qu'une madone; les cadeaux commencèrent à pleuvoir.

De son côté, Catarinella, bien faite à son rôle, sans qu'elle pût soupçonner comment une parole habile l'y avait façonnée peu à peu, ne tarissait pas d'éloges sur les Jésuites, prédisait sur eux des choses merveilleuses, et comme c'était le mo-

ment où Pie IX lançait une encyclique à tous les patriarches, archevêques et évêques de l'Orient pour les engager à rentrer dans le giron de l'Église catholique, Catarinella prédisait que l'Orient tout entier allait se convertir; et quand on lui demandait comment se ferait cette conversion merveilleuse, elle répondait que Dieu avait réservé cette gloire aux Jésuites.

Tant que Catarinella borna ses prédictions à l'exaltation des bons Pères, on se préoccupa peu à Rome de cette visionnaire. Elle n'était pas la seule prophétesse que l'on consultât sur le succès des affaires. Le public dévot mettait avec ardeur à l'épreuve cette science des cœurs que Dieu ne donne qu'à des saintetés exceptionnelles. Mais un beau jour la protégée des Jésuites commença à faire des prophéties politiques.

Voici une de ces prophéties, imprimée grossièrement sur un petit carré de papier annonçant le produit de quelque mauvaise typographie de petite ville:

„L'homme blanc est marqué du sceau de la colère céleste. Il est arrivé comme le voleur dans le troupeau, par un pacte avec les hommes de sang. Il est un Antechrist. Il sera renversé. Les fidèles enfants de l'Église doivent le maudire. Les rois catholiques demanderont qu'il soit déposé de son siége. Il y aura dans Rome beaucoup de sang, beaucoup de larmes, à cause de la prévarication de l'homme blanc. Mais le Sacré

Collége triomphera. Les justes seront consolés. Un Pape ferme, puissant contre les méchants, sera élu à la place de l'homme blanc, qui sera dégradé et renfermé dans un monastère."

Cette prophétie et plusieurs autres furent colportées à plusieurs milliers d'exemplaires, au moyen des ferdinandéens et des sanfédistes. Des prêtres prirent à la lettre ces belles choses fabriquées par le parti de Lambruschini. Quelques-uns allèrent même jusqu'à prêcher contre Pie IX.

Tels étaient les procédés honteux destinés à ravir au Pape l'amour des Romains. Plus tard, quand la réaction triomphante eut ressaisi son empire sur le faible Pie IX, la Catarinella fut sacrifiée comme un instrument inutile. Ses révélations pouvaient devenir compromettantes. On la dénonça à la sainte Inquisition, et elle fut condamnée à dix ans de réclusion. Les prophétesses ne manquent pas pour cela dans les États romains et dans tout le reste de l'Italie. Seulement, au lieu de prêcher la chute de l'homme blanc associé aux révolutionnaires, elles prédisent tous les jours son triomphe sur la société moderne et sur la révolution.

---

## XII

### Conspiration.

Une année s'était écoulée. Mon parti au *Gesù* était puissant. Là étaient les hommes influents de la Compagnie. Mais il fallait un coup d'État. J'avais trop étudié l'histoire de toutes les révolutions humaines, pour ignorer qu'on ne fait rien sans l'énergique secousse d'une grande volonté. Volonté des masses, c'est alors une révolution terrible; volonté du maître, c'est alors la révolution pacifique.

J'avais vu une seconde fois le Saint-Père. Il avait été bon comme la première fois, plus expansif même. Il comprenait l'immense portée de l'introduction d'un esprit nouveau dans le *Gesù*.

— Ah! mon fils, me dit-il en levant les mains au ciel. Si votre réforme s'accomplissait chez vos terribles Jésuites, je serais sauvé.

— Vous pouvez tout, Très-Saint-Père.

— Vous croyez cela?

— Sans aucun doute.

— Vous vous trompez. Votre Général est plus puissant que moi. Croiriez-vous qu'avec Lambruschini, l'Autriche et Naples, il machine contre moi une odieuse conspiration? Nous savons qu'elle

existe; mais où la saisir? comment la prévenir même?

— Et vous pouvez en toute conscience accuser le Général?

— En toute conscience, mon fils; ces hommes-là sont des fanatiques. Ils croiraient, en me renversant, en me forçant à une abdication, sauver la cause de la religion, sauver leur ordre, quoique je puisse dire devant Dieu que je n'ai rien contre lui.

J'insistai pour obtenir du Saint-Père qu'il intervînt de son autorité suprême dans l'œuvre dont il voulait bien reconnaître l'importance.

— Nous sommes en état de crise, me dit-il; continuez votre travail pacifique. Si je triomphe nous serons forts, et votre tour arrivera.

J'avoue ma naïveté. Même après la déclaration si explicite du vénéré Pontife, qui aurait eu horreur d'une calomnie, je doutais encore que notre Général fût entré dans une conspiration contre le gouvernement de Pie IX. Il pouvait se faire que ces bruits vinssent de ces hommes qui, pour faire valoir leur zèle, créent autour des souverains des dangers imaginaires. Je fus bientôt convaincu.

Si j'avais réussi au *Gesù* auprès de mes confrères les plus rusés, les plus intelligents, j'avais vu naturellement se grouper en face de moi la camarilla absolutiste, qui suivait d'un œil inquiet les événements et recevait, plus que moi, les confidences intimes du Général.

Un soir, un groupe très-animé, que je reconnus pour être en grande partie composé de *exaltati*, s'était formé sous une des arcades du cloître. Je vis là mon Père G..., plus habile que moi à feindre, en sa qualité d'Italien. Je m'approchai de lui presque sans être aperçu du reste du groupe. La conversation était très-animée.

On parlait d'une garde civique qui devait être inaugurée le 17 juillet 1847, anniversaire de l'amnistie. Je recueillis les dernières paroles.

— Il fera là une belle chose. Le cardinal Gizzi n'a pas craint de lui dire: „Le jour où vous vous refuserez aux exigences du peuple, il vous chassera avec les fusils que vous lui aurez donnés pour vous défendre.“ L'Éminence aura raison.

— Oh! disait un autre, on ne lui en laissera pas le temps.

— Comment? quoi? que dites-vous?

— Oui, il se prépare un grand coup, une véritable délivrance de ce Pape des libéraux.

Je retenais mon haleine.

— Ce n'est pas possible! Quel bonheur! Dites-nous cela.

Et l'interlocuteur expliqua, avec une grande précision, comment on était parvenu à organiser, dans le gouvernement même du Pape, la contre-révolution qui allait sauver l'Église. M. Grossellini, gouverneur de Rome, était entièrement dévoué au cardinal Lambruschini et ennemi juré, mais se-

cret, du régime nouveau. Le colonel Freddi, créature de Lambruschini, venait d'être mis à la tête de la gendarmerie romaine. On était donc sûr de la connivence de toutes les autorités de la ville. De plus, Nardoni, — celui-là était un ancien forçat du bagne de Naples, ancien chef de la police à Rome, que Pie IX avait destitué et renvoyé, — avait reconstitué, à l'aide du célèbre espion Minardi, la police telle qu'elle était sous Grégoire XVI; et cette police secrète, plus puissante et plus habile que celle du gouvernement, aiderait l'exécution du grand projet.

Il ajouta que ce projet serait exécuté le 17 juillet, au moment où le peuple romain fêterait l'anniversaire de l'amnistie. On enlèverait le Pape, on frapperait ses adhérents et tous les promoteurs de l'ordre nouveau. On avait fait la liste des proscriptions. Le Père Ventura était des premiers. Une fois enlevé, on devait par des menaces obtenir l'abdication du Pape, et le conclave nommerait d'acclamation Lambruschini.

— Notre Père Général est dans la joie, ajouta celui des nôtres qui avait parlé jusque-là. Il a eu bien de la peine à organiser tout cela avec Son Éminence Lambruschini; mais tout marche et l'on est sûr du succès.

Le groupe s'entretint longtemps de l'avénement d'un Pape selon le cœur de Dieu, et de l'éloignement de cet intrus. C'était ainsi que le manifeste sanfédiste avait nommé Pie IX.

Je m'écartai doucement du groupe, et je me dis : Sa Sainteté avait raison, ses ennemis implacables sont les Jésuites.

Le Général me fit appeler le lendemain.

— Vous allez partir pour Paris, me dit-il. Les révolutionnaires s'agitent partout. Le Saint-Père, animé des intentions les plus généreuses, mais séduit par les utopies du Théatin Ventura, encourage en Italie le mouvement libéral. Il ne tardera pas, si on le laisse faire, à être débordé ; mais, en attendant, sa conduite encourage partout les ennemis de l'ordre. Ah ! mon cher Père de Sainte-Maure, nous enseignons que les Papes sont infaillibles dans l'ordre religieux et dans l'ordre moral ; il serait difficile de soutenir qu'ils sont infaillibles en politique. Je vois tout en noir. Je crains pour le Sonderbund une issue fatale. Voyez à Paris, M. de *** et tenez-moi au courant du mouvement en France. Tâchez de connaître au juste l'opinion des hommes politiques sur le Sonderbund. Je reçois de nos Pères de la Suisse et de nos Pères de Paris des avis contradictoires. Écrivez-moi souvent, et ne me cachez pas votre opinion personnelle sur les événements présents et sur ceux qui se préparent, quand même vous croiriez que cette opinion pourrait heurter mes idées politiques.

Le Général avait-il réellement besoin de ma présence à Paris, ou, sur quelques doutes, sur quelque trahison, voulait-il arrêter dans le *Gesù*

un courant d'idées qu'il réprouvait à l'égal de l'apostasie? En me disant de lui manifester librement mes opinions, ne me tendait-il pas un piége? Cela pouvait être, et je me promis de me tenir sur mes gardes.

Mon bien cher Père G... devint le chef du mouvement parmi nos Pères, et je partis en lui disant:

— Travaillons toujours: il faut sauver le *Gesù*.

---

## XIII

### Encore à Paris.

Ma première visite, en arrivant à Paris, fut, on le pense bien, pour l'hôtel de Flaviac; j'avais eu avec Marguerite une correspondance très-suivie, et là j'avais continué à remplir mon rôle de professeur. Madame de Flaviac, ne trouvant rien dans cette correspondance qui pût contrarier ses projets d'avenir pour sa fille, l'encourageait, au lieu de chercher à la restreindre. Sans doute elle croyait que le courant d'idées sérieuses dans lequel j'entraînais sa fille, devait plutôt favoriser ses projets que les détruire.

Ma seconde visite fut pour l'agent républicain que j'avais rencontré à Rome, et qui devait être de retour à Paris.

— Eh bien! me dit-il, voilà Rome en pleine révolution. On demande de toutes parts la guerre contre l'Autriche. On veut l'affranchissement du sol italien jusqu'aux montagnes du Tyrol. Pie IX hésite, Pie IX se perdra. En secondant avec un véritable cœur de patriote le mouvement national, il placerait la papauté à la tête de l'Europe moderne; mais il n'est pas de taille à réaliser cette grande œuvre.

— Vous croyez? dis-je.

— Oui. Lors de mon dernier voyage à Rome, j'ai vu les choses de sang-froid. On me demandait ici une enquête sérieuse sur ce qu'il fallait attendre du mouvement libéral inauguré par Pie IX. Ma pensée, c'est que tout finira par un avortement.

— Le Pape a pourtant de généreuses intentions: il consulte beaucoup le Père Ventura.

— Sans doute; mais déjà mes correspondances m'apprennent qu'on est parvenu à le rendre suspect. Et puis, entre nous, l'ardent Théatin est un enfant en politique.

Quant à votre Ordre, ajouta-t-il, il suit une mauvaise voie. Votre Général est l'âme damnée de Lambruschini. Et celui-là, c'est l'absolutisme implacable.

— Hélas! je ne le sais que trop.

Je lui dis alors qu'un travail secret mais profond se faisait parmi nos Pères, et qu'aux vieux errements de la Compagnie du seizième siècle succéderaient bientôt des tendances nouvelles moins hostiles aux aspirations généreuses du temps.

— Je le désire. Quant à nos engagements pour l'avenir, dites à votre Général qu'il peut compter sur une liberté complète en France. Nous espérons que l'Ordre ne sera pas ingrat.

Il ajouta ensuite :

— Nous organisons des banquets patriotiques : nous nous comptons. Nous touchons à une révolution sérieuse. Servez la liberté, la liberté vous protégera.

En sortant de chez M. de ***, je passai auprès d'un jeune homme qui s'arrêta tout à coup. Préoccupé dans ce moment, je le regardai sans le reconnaître. Mais lui me serra dans ses bras en me disant :

— Quoi ! c'est vous, cher Père de Sainte-Maure ! je vous croyais à Rome. Quel bonheur de vous rencontrer ici !

Ce jeune homme était Gustave de Flaviac.

— Mon cher baron !... lui dis-je.

— Ne m'appelez pas baron, s'il vous plaît, mais bien marquis. Diable ! ce titre est tout ce que mon grand-oncle n'a pu enlever au dernier des Flaviac, et j'y tiens à cause de cela.

— Eh bien ! monsieur le marquis.

— Eh non ! Entre nous, ni baron ni mar-

quis; appelez-moi Gustave. Et ce scélérat de Père Ruffin, qu'est-il devenu depuis qu'il a su si habilement faire tester mon oncle en faveur des Jésuites?

— Le Père Ruffin est aussi à Paris.

— Tant pis pour lui; car si je le rencontre, je ne puis rien faire de moins que de lui donner une volée de coups de canne, pour le châtier de ses trahisons.

— Vous êtes donc toujours un peu fou, mon cher Gustave?

— Moi! tout au contraire, je suis le modèle des jeunes nobles ruinés. Je mérite le prix Montyon. Je ne joue plus, je ne fais plus de dettes, parce que je ne connais plus personne qui puisse les payer et que je ne veux pas faire de dupes. Enfin je travaille.

— Vous travaillez!

— Je travaille; je chiffre depuis le matin jusqu'au soir chez un banquier. Il a une fille unique dont il a juré de faire une marquise de Flaviac. Moi, j'ai juré que cela ne serait pas. La jeune personne est bien, très-bien; elle a quelques millions en perspective; mais, vous le savez, j'ai une inclination. Je me marierai avec Marguerite, ou je ne me marierai pas.

Ne riez pas: cela est très-sérieux. Mais savez-vous, continua le jeune marquis, à qui je dois la position que j'occupe chez mon banquier? Vous ne le devineriez jamais. Je la dois à un

Jésuite. J'avais juré, en quittant Rome, haine à mort à tous les Jésuites, vous seul excepté. J'allai à Lyon, où j'ai une vieille tante, vivant d'une petite pension viagère. Elle m'avait dit vingt fois que sa maison était la mienne; j'ai rencontré chez elle encore un Jésuite. La première fois qu'il est entré dans le salon, je me suis sauvé; mais le lendemain il dînait chez ma tante, et il a bien fallu le regarder en face. Ma tante lui a présenté son neveu le marquis de Flaviac. Le Jésuite était presque ému en me tendant la main; je le regardai, et je sentis toutes mes préventions se dissiper. Quand je vous aurai nommé le Père de Montgazin, votre ami le plus cher, vous ne serez pas surpris de l'attraction irrésistible qu'il a exercée sur moi. Si tous les Jésuites étaient des Père de Sainte-Maure et des Père de Montgazin, on les adorerait, on se ferait soi-même Jésuite.

Le jeune marquis me raconta que les débris de son patrimoine étaient placés dans la maison du banquier. Celui-ci créait une maison à Paris, et Gustave devait être son principal agent. On lui assurait des avantages considérables. L'excellent homme, disait Gustave, a cru devoir faire quelque chose de plus pour un marquis que pour un simple mortel. Ah! si ma cousine, la comtesse de Flaviac, savait que ses intrigues et celles du Père Ruffin ont fait de moi un homme de finances, tout son sang aristocratique lui monterait.

au cerveau, elle s'indignerait, et elle trouverait que je me conduis peu noblement, en ne me laissant pas mourir de faim. Chose singulière, ajouta Gustave dans cette conversation, quand je parlais de vous et de Marguerite, le Père de Montgazin m'écoutait avec un intérêt marqué; il m'interrogeait même; quand il s'agissait de ma cousine et du Père Ruffin, il changeait la conversation et semblait être sur des charbons ardents.

Je ne pouvais pas expliquer cette singularité à Gustave; je le quittai en l'engageant à venir me voir. Mais, un jour que je prêchais à Saint-Sulpice, je l'aperçus derrière un pilier; il ne m'écoutait pas, et je voyais son regard fixé constamment dans la même direction: il regardait Marguerite.

Ce jour-là, je prêchai fort mal.

---

## XIV

### Réaction à Rome. — Situation nouvelle.

Les lettres suivantes, rapides comme les événements et parties du *Gesù*, disent mieux que je ne le raconterais les dernières phases du drame politique et religieux auquel j'assistais :

„Le *Gesù*, 18 juillet 1847.

„Mes lettres, à partir de ce jour, vous seront remises par une voie secrète et parfaitement sûre. Je sais que vous avez le *sigillum*; mais je ne m'y fie pas. Je manquerai à la règle, je vous y ferai manquer; mais nous obéissons à une loi supérieure, *salus populi suprema lex.* Si nous avions le bonheur de réconcilier le *Gesù* avec le monde moderne, quelle grande œuvre! La gloire vous en reviendrait, mon révérend Père, que je ne veux plus qu'appeler mon ami. Mais réussirons-nous?

L'insuccès des efforts du Général pour faire arriver Lambruschini à la papauté, au moyen d'une déchéance de Pie IX., pourrait beaucoup nous servir. Un supérieur Général d'un Ordre religieux qui conspire hautement contre un saint Pape, élu bien canoniquement, qui se fait l'agent de l'Autriche, qui soudoie des bandits pour opérer une émeute dans Rome où le Pape serait enlevé et forcé de signer son abdication, n'est-ce pas un fait qu'on croirait emprunté aux âges de violence et de barbarie où il se passait de si étranges choses? Et la Compagnie, consultée en assemblée générale, n'aurait-elle pas le droit de prendre cette étrange prévarication de son chef, ce crime de conspiration patente contre un pape, pour changer complétement sa direction générale, l'es-

prit de son institution, et se proposer un but nouveau au sein de la société chrétienne?

„J'espère donc sur cela; mais il nous faudrait le secours du pape lui-même; et plus que jamais il recule et il a peur.

„Au moment où j'allais clore ma lettre, j'apprends que le fameux complot Lambruschini a échoué. Cicirruachio devait être frappé par un jeune paysan que le sort avait désigné, et dont Cicirruachio avait secouru le vieux père. Agité de remords, il est venu lui-même prévenir sa victime. Cicirruachio avait été déjà l'objet d'une menace publique de la part de Nardoni. Dans le moment, une lettre anonyme lui dévoilait tout le complot. Il est allé aux Théatins demander le Père Ventura. Celui-ci s'est rendu immédiatement auprès du Saint-Père. Pie IX a voulu éviter l'éclat, et il a fait prévenir les chefs du complot qu'il savait tout. Le cardinal Lambruschini, Grossellini, Nardoni se sont échappés de Rome. On a arrêté le colonel Freddi et le capitaîne Alaï, au moment où ils passaient la frontière. On dit le Pape furieux contre notre Général. Que n'êtes-vous ici? On le presserait. Peut-être obtiendrait-on quelque chose? Mais je crains bien que Roothaan ne vous laisse votre mission en France que pour vous retenir loin de Rome.

„Je continuerai à vous faire savoir les événements.

„G. S. J.“

*Deuxième lettre du Père G... au Père de Sainte-Maure.*

„... Notre Général est visiblement affecté depuis quelque temps. Je suis parvenu à savoir à peu près l'état de son âme par l'un de ses affidés, le Père ***, celui qui nous racontait avec tant d'ébahissement les belles espérances du parti extrême pour déposer Pie IX. Roothaan travaille maintenant à faire revenir Lambruschini. Il obsède le Pape; et chose singulière, au lieu de lui dire: Vous êtes le premier coupable, le Pape essaye de le gagner et de s'en faire un partisan.

„Voilà la situation nouvelle. Nous sommes de plus en plus l'objet de la haine générale. Les comités savent que Roothaan était de la conspiration, et le voir accueilli favorablement à cette heure au Vatican fait dire de Pie IX d'étranges choses. Celui-ci vient d'accepter, par une lettre rendue publique, la dédicace du livre du Père Péronne sur la sainte Vierge. On lisait hier au pied de la statue de Pasquin: „*Pie IX est devenu Jésuite.*" On fait courir une caricature où le Pape est métamorphosé en tortue.

„Vous voyez que les beaux soleils déclinent."

*Troisième lettre du Père G... au Père de Sainte-Maure.*

Le *Gesù*, 12 septembre 1847.

„Il y a ici grand remue-ménage dans le journalisme. Monsignor Gazzola a attaqué, dans le *Contemporaneo*, le parti politique qui, en Suisse, en Belgique et en France, a pris le nom de *parti catholique*. Il a démontré quelle imprudence il y avait, pour les catholiques, à sortir du cercle exclusivement religieux et à se perdre dans les conflits de la politique humaine. Mais comme il attaquait les Jésuites pour la conduite que nous tenons en Suisse, le Père Général a fait des plaintes amères; notre parti à Rome s'est ému; on est allé jusqu'à faire intervenir le confesseur de Sa Sainteté. On a dit au Pape que tout était perdu; qu'en raison de cette funeste liberté de la presse, qu'il a accordée, on commence à s'attaquer maintenant aux catholiques, aux Jésuites, et qu'on finira bientôt par s'attaquer, au milieu de Rome même, à la religion et au Saint-Siége. On avait choisi ce thème qui a été admirablement mis en œuvre. Le confesseur du Pape, gagné par notre général, a été foudroyant. On a su qu'après sa confession le Pape avait beaucoup pleuré, et que l'impression de l'algarade du père de son âme avait été telle qu'il s'était cru en état de damnation.

„Il a fait immédiatement de l'arbitraire, ni plus ni moins que ne l'eût fait son prédécesseur. Il a ordonné que l'on condamnât l'article dans le *Journal officiel.* Il a expulsé de Rome monsignor Gazzola; et le professeur Betti, coupable d'avoir laissé passer l'article, a été suspendu de ses fonctions de censeur.

„Notre Général et les partisans du *Gesù* ont eu leur triomphe; mais ce triomphe a été court. Dès le lendemain, tous les journaux de Rome, par un accord tacite, ont cessé de paraître. Le peuple, qui s'est affriandé à la lecture des journaux, plus libres qu'autrefois et discutant ses intérêts, a jeté feu et flamme. Et le malheureux Pape, fort embarrassé, a dû révoquer les mesures rigoureuses qu'il avait prises.

„Ceci vous dit toute la position. Il est évident pour moi que le Pape, faible de caractère comme on le connaît, se laissera intimider par la faction rétrograde. Ce jour-là, nous sommes perdus."

Ces lettres me mirent dans une transe extrême. Quelque énergie que je puisasse dans ma conviction, j'avais vu de trop près le *Gesù* pour croire que sans une main puissante, l'ébranlement que ma parole avait donné au vieux colosse pût suffire à le renverser. C'était une œuvre gigantesque; et plus le moment approchait où je ferais

dernière déception de notre ordre sur les succès de sa politique retardataire.

C'était en novembre 1847. Lucerne, le chef-lieu et le dernier asile du Sonderbund, investi par soixante mille hommes de troupes disciplinées et audacieuses contre quinze mille catholiques attendant que les anges les délivrassent, et que les prophéties des extatiques, stylées par les Jésuites, eussent leur accomplissement, Lucerne tomba, au grand étonnement de nos Pères. Le corps diplomatique, et en particulier l'envoyé français, favorisa leur sortie de la Suisse. Ils purent s'échapper, honteux de cette malheureuse campagne qui sera dans l'histoire le déshonneur de notre ordre, s'il est vrai que l'excitation à la guerre civile par des hommes dont la mission est de prêcher la paix, soit le plus inexcusable des crimes.

---

## XV

### *L'Univers* et les Jésuites.

Je me trouvais dans un état d'esprit que j'essayerais vainement de décrire. Mes dernières illusions sur la valeur du vieux système de nos Pères venaient de tomber avec leurs belles théories mises

à l'épreuve dans cette guerre fatale du Sonderbund. Je m'écriai:

— Je ne me trompais pas, ils sont fous. Mais de tels fous guérissent-ils?

Ce que m'écrivait de Rome le Père G... n'était pas de nature à me faire espérer beaucoup de l'avenir.

„Cher Père de Sainte-Maure,

„Le Pape ne marche plus que parce qu'il est poussé. J'ai vu le Père Ventura, qui avoue déjà que son crédit baisse auprès du Pontife. Nous avons eu, le 15 novembre, l'ouverture de la Consulte. Pie IX, à qui les députés, en bons catholiques et en fidèles sujets, sont venus demander la bénédiction pontificale, les a reçus le front soucieux, l'air irrité, la parole sévère.

„Le mécontentement commence à percer de toutes parts. C'est déjà la marée montante. Gare au flot! Le peuple déçu est terrible..."

Suivaient des détails sur l'œuvre de la réforme au *Gesù*, qui ne se ralentissait pas. La lettre se terminait par cette parole:

„Que n'êtes-vous ici? Il faudrait ne pas attendre que le Pape fût entraîné dans une dernière réaction pour s'appuyer sur lui. Si vous pouviez être bientôt rappelé!..."

Je me trouvai, l'on s'en doute, dans une perplexité extrême au reçu de ces nouvelles. Ma corres-

pondance secrète avec le Général l'avait assez intéressé à ma mission en France pour qu'il ne songeât pas à me retirer de Paris. Je lui avais transmis cette parole de l'agent révolutionnaire: „L'hiver ne se passera pas que nous n'ayons une révolution.“ Le Général m'avait écrit une lettre tout à fait louangeuse, où il se félicitait de m'avoir en France pour le tenir au courant des événements graves qui se préparaient. Il me donnait ses ordres, en cas de mouvement politique et du succès de la démocratie.

„Faites tout pour flatter les républicains. Je comprends que seuls ils aient de la chance, un jour de révolution à Paris. En cas de réussite, vous irez immédiatement voir M.**, rédacteur de *l'Univers*, qui nous est tout dévoué. Vous lui expliquerez que, dans ces premiers essais de liberté, notre ordre et la religion elle-même ont beaucoup à gagner. Vous le déciderez à applaudir au mouvement. Insistez beaucoup, et dites bien que vous lui parlez de ma part, et que nous lui en aurons une éternelle reconnaissance. Il sait bien qu'il nous doit tout.“

L'agent du comité républicain ne m'avait pas trompé. Elle eut lieu, cette révolution qui a exercé sur toute l'Europe une influence si capitale. On connaît les événements de février 1848. J'étais paisible dans notre maison de la rue de Sèvres lorsque le canon tonnait, que le tocsin se faisait entendre, et que la royauté partait une seconde

fois pour l'exil. Nos Pères, cette fois, triomphaient. Celui qu'ils avaient tant détesté était chassé honteusement. Ces événements en ébranlèrent quelques-uns, et j'eus le bonheur de les amener à mes idées de réforme.

Le lendemain du triomphe de la démocratie et de la proclamation de la République à l'Hôtel de Ville, je me rendis chez M. **, rédacteur de *l'Univers*, conformément aux ordres du Général.

— Voilà de grands événements, lui dis-je.

— Oui, bien grands, mon révérend Père. C'est le coup de tonnerre de la Providence.

— Dieu évidemment se manifeste, et vous jugez les événements en chrétien. L'Église n'a rien à redouter de la liberté.

— Vous croyez que nous pouvons nous confier à elle?

— Certainement; nous avons tout à attendre de son triomphe.

Je vis cet homme quelque peu hésitant.

— Mais, lui dis-je, ces idées sont celles de Pie IX; il faut les soutenir.

Il me répondit:

— J'attends un peu, pour apprendre l'impression que Rome aura éprouvée de la révolution du 24 février.

— Je puis vous édifier sur les idées de notre Général. Il a la parole que nous aurons en France toute liberté pour nos maisons et pour nos collèges, si les organes du catholicisme ne font pas

une opposition inopportune aux idées républicaines.

— Oh! c'est une très-bonne espérance!

— Plus qu'une espérance, lui dis-je. Tout était négocié à l'avance; et c'est au nom de notre Général que je viens vous demander d'appuyer chaudement la République nouvellement proclamée.

Pour lever toutes les hésitations, j'eus recours à ces habiletés d'éloges qui exercent sur certains hommes une influence merveilleuse. Je vantai le bien que sa plume nous faisait depuis si longtemps. Pouvait-il interrompre ce dévouement?

Le jour même, le publiciste de *l'Univers* me rendait ma visite.

— Mais vous êtes trop bon, lui dis-je, de venir me voir dans des moments si graves. Je ne tenais pas...

— Oh! mon Père, mais c'était un bonheur pour moi... Je vous apporte un article qui va paraître. Je suis venu le soumettre à votre approbation. J'espère qu'il entrera dans le cadre des sages idées que vous développiez ce matin.

Et sortant un papier, il me lut les lignes suivantes, qu'il venait d'écrire avec sa verve habituelle:

„Dieu parle par la voix des événements: la révolution de 1848 est une notification de la Providence. Ce ne sont pas les conspirations qui peuvent de la sorte bouleverser, de fond en com-

ble et en si peu de temps, les sociétés humaines. Une conspiration qui réussit allume instantanément la guerre civile. Le principe attaqué et renversé par surprise cherche immédiatement à se défendre. Qui songe aujourd'hui à défendre la monarchie? Qui peut y songer? La France croyait encore être monarchique, et elle était déjà républicaine. La monarchie succombe sous le poids de ses fautes. Elle meurt de gangrène sénile. Elle attend à peine qu'on lui dise: Nous ne voulons pas de toi, va-t'en! Le coup n'est plus nécessaire, le geste suffit."

Je l'interrompis:

— Mais, monsieur, c'est très-énergique, tout cela. J'aurais demandé moins. Vous donnez là, pour nous, des gages magnifiques à la Révolution. Les hommes de la République vont être ravis. Vous nous sauvez!

Il reprit avec un sourire:

— Mais l'article est fait pour cela.

Je le priai de continuer.

„Un instinct plus fort que les armées crie en Europe que l'ère des couronnes est finie, et que la volonté des peuples n'est pas à la merci d'une bataille. Il peut y avoir quelque temps encore quelques hommes sur le trône; il n'y a plus de dynasties. La démocratie s'avance de tous les

côtés, à la fois puissante, irrésistible, victorieuse, par l'enthousiasme et l'effroi qu'elle inspire.

„Sans doute la démocratie triomphera. C'est Pie IX qui porte la doctrine de l'humanité; ce n'est pas le czar, et ce n'est pas davantage Robespierre ou Louis Blanc. La terre natale de la démocratie, c'est l'Église."

Il s'arrêta.

— J'ai voulu, me dit-il, montrer comment le mouvement actuel se lie au sage mouvement que Pie IX lui-même a imprimé à la politique italienne.

— C'est très-bien, répondis-je. Je regrette seulement cette petite personnalité contre M. Louis Blanc.

Il me dit avec assez de brusquerie:

— Ah! tant pis, c'est un des hommes que je n'aime pas.

Je ne voulus pas le chicaner.

— Continuez, lui dis-je.

„Point de parti contraire au parti républicain! Point d'équivoques sur la portée de ce principe: la meilleure des républiques, c'est la république. Il n'y a nulle autre république possible que celle qui a pour devise: *Liberté, égalité, fraternité!* Pour nous, catholiques, qui peut nous empêcher

d'embrasser de toute l'énergie de nos âmes un avenir qui s'offre à nous rayonnant de ces trois symboles?"

Je l'interrompis encore.

— C'est parfait! Vous scellez l'alliance de la religion avec la république. Merci, vous nous ouvrez les portes de la France.

— Vous croyez que votre Général sera content?

— Comment, monsieur **? mais sans aucun doute. Vous ne pouviez rien écrire qui entrât mieux dans ses vues. La république des carbonari pourra nous faire sortir de Rome. Dans cette prévision, il est enchanté de votre république, qui nous accueillera comme des proscrits.

Il ne me répondit que par un sourire.

— Cet article va paraître immédiatement? lui dis-je.

— Vous l'aurez demain matin en premier-Paris, me dit-il. Voici maintenant celui que j'ai préparé pour qu'on soit favorable à votre ordre dans le Gouvernement nouveau. Vous verrez que je n'y vais pas de main morte, et que je prends le taureau par les cornes. Si je faisais timidement votre apologie, on ne me lirait pas. Je vais vous poser comme la plus haute expression de l'idée révolutionnaire.

— C'est hardi, cela!

— Écoutez plutôt. Je n'en fais pas d'autres. Il faut éblouir son lecteur. C'est par ce singulier moyen que, depuis dix ans, j'ai accoutumé mon public, les évêques comme les autres, à se courber sous ma dictature.

Et il lut ceci:

„On a osé écrire: — Le Jésuitisme, c'est la contre-révolution. — Il faut être bien hardi pour avancer de telles erreurs. Non, le Jésuitisme n'est pas la contre-révolution, il est au contraire LA RÉVOLUTION!"

Ne vous étonnez pas, mon Père; vous verrez comment je vais leur faire avaler l'affaire.

Il continua.

„La Révolution! telle qu'elle a été faite depuis dix-huit siècles par le Christianisme, dont il est la végétation puissante."

— Le tour est habile, me disais-je; le Jésuite le plus retors n'eût pas trouvé aussi bien.

„Mais comment? — Le Jésuitisme, n'est-ce pas l'*absolutisme*, le despotisme, le droit divin? — Non. Il place l'origine immédiate du pouvoir dans le peuple; il sympathise avec les institutions américaines; il fonde ces Réductions du Paraguay,

le plus brillant idéal républicain qu'il ait été encore donné à l'homme de réaliser. Étudiez son organisation intime : quel merveilleux rapport avec la société moderne ! Tous les trois ans, il réunit en conférence générale les députés de toutes les provinces où il réside ; il possède une Congrégation générale qui exerce le souverain pouvoir, qui législate ; il élit son général, comme la République son président, à la majorité des voix. Ce général est chargé de l'exécution des décrets du pouvoir législatif ; il ne gouverne pas arbitrairement ; il est des cas où il peut être déposé ! Où est donc cet antagonisme incessant que l'on prétend introduire entre le Jésuite et la société moderne ? Nous le cherchons, nous ne le trouvons pas. Nous trouvons même tout l'opposé (1)."

— Oh ! monsieur ***, lui dis-je, mais je vous aime trop ! Ce sont mes idées que vous venez de développer et que je voudrais voir accepter par l'Ordre. C'est ainsi que nous ferions du bien dans le monde. En cessant d'entretenir le dualisme fatal entre notre ordre et les idées de liberté, en modifiant nos tendances, en nous imprégnant de l'esprit moderne, nous ferions un bien immense, nous cesserions d'être suspects...

— Prenez garde ! me dit-il. Ce que j'écris

(1) Citation textuelle, ainsi que pour les articles précédents.

là, c'est pour le public, ce n'est pas pour vous, mes révérends Pères. Je veux qu'en me lisant, on dise en France : — Ces bons Jésuites, comme on les calomnie ! Mais non pas pour que vos Pères disent : — Nous étions des absolutistes, des amis des royautés, devenons les amis des constitutions démocratiques ! Je n'ai pas du tout ces pensées.

— Pourtant, monsieur, l'une des conséquences les plus simples de vos principes serait pour nous d'adopter au moins une ligne politique libérale.

Cet homme prenant une mine froide et jetant sur moi un singulier regard :

— Mon Père, votre ordre a fait jusqu'à ce jour de grandes choses. Qu'il continue sur le même plan ! *Sint sicut sunt.*

Je ne me tins pas pour battu en face de notre incroyable apologiste.

— C'est précisément pour qu'il fasse ce bien que l'Ordre doit sympathiser avec son époque. Vous cherchez à le faire vous-même ?

— Oh ! moi, ce sont paroles de journaliste. Quand je dirai, dans quelques mois, le contraire de ce que j'écris en ce moment, on me croira encore.. Faites comme moi. Je puis changer de paroles selon le temps ; de ligne de conduite, jamais... Vous savez très-bien notre but définitif... seulement je retourne la casaque.

Et m'ayant salué, ce bizarre personnage, qui

depuis a pesé si étrangement sur les destinées du catholicisme et a exercé personnellement sur Pie IX une influence si néfaste, s'apprêta à sortir. Je le remerciai beaucoup. Je lui dis :

— Notre Général recevra demain une lettre qui lui apprendra avec quelle bienveillance, monsieur, vous êtes entré dans son plan de conduite.

— C'est ce que je voulais, dit-il.

Et il se retira.

Il y eut un étonnement général dans le monde, à la lecture de ces philippiques républicaines. Jusque sur le tapis vert où s'élaborait la feuille si souple aux volontés du Père Roothaan, on avait repoussé, sur une première lecture, ces avances trop chaleureuses à la démocratie. Mais le terrible dictateur avait tenu bon.

— Vous êtes des enfants ! avait-il dit. Je ne risque rien, je ne m'engage à rien, et je sers une Société puissante qui fait renouveler nos abonnements en province et à l'étranger. O hommes de peu de prudence ! songez aussi à la caisse. Ce ne sont pas les curés qui diront au confessionnal : — Ne lisez pas les mauvais journaux ; abonnez-vous à l'*Univers !* — mais bien ces bons Pères Jésuites, que nous ne saurions trop vanter.

— Vous nous engagez trop avec la République !

— Pas le moins du monde, messieurs ! Si la République réussit, nous chercherons à obtenir d'elle le plus que nous pourrons ; et nous

ferons valoir vis-à-vis d'elle notre enthousiasme du premier jour. Si elle succombe, nous nous jetterons sur elle avec assez d'entrain, pour que ses ennemis vainqueurs ne nous fassent pas un bien gros crime de quelques compliments échappés à la plume.

Nous flattons Rome pour le moment, et c'est beaucoup. Or Rome, pour nous, je vous l'ai dit cent fois, ce n'est pas le Pape, c'est le Général des Jésuites. D'ailleurs le Pape a eu la fantaisie de faire le libéral. Il ne peut pas se contredire en nous blâmant. Quand il repoussera le libéralisme, ce qui peut bien ne pas tarder, nous repousserons le libéralisme nous-mêmes, plus haut qu'il ne le fera. Le grand art, par rapport à Rome, c'est d'être toujours avec elle, dans sa politique du quart d'heure.

---

## XVI

### Émigration du *Gesù*.

Je fus heureux dans ma grande négociation en France. L'année 1848 ne s'était pas écoulée que nous étions forts sur toute la ligne, et que, sous la loi protectrice de la liberté, les Jésuites

pouvaient s'installer en France au grand jour, sans qu'il vînt à l'esprit de personne de leur dire: „*Hommes noirs, d'où sortez-vous?*"

Il est vrai que, dans mes espérances de réussir auprès de notre Compagnie, pour l'amener à une indispensable réforme, j'avais fait aux hommes de la République beaucoup de promesses, toutes renfermées dans cette grande idée, „que, bien loin d'être des ennemis de l'ordre nouveau, nous en aiderions le développement."

Notre parti était donc devenu puissant et du côté de la démocratie, qui, voyant ma loyauté, ne pouvait soupçonner d'une ingratitude l'Ordre dont j'étais auprès d'elle le représentant reconnu, et du côté des hommes de la réaction, comme on les appelait alors, qui comptaient beaucoup sur nous par notre double action dans l'enseignement et dans la propagande religieuse, convaincus qu'à un changement de régime, l'Ordre ne se ferait pas le défenseur des idées démocratiques et retournerait à ses chères théories absolues.

J'en fais aujourd'hui l'aveu, j'aidai, involontairement, les hommes de la démocratie à se faire illusion sur l'Ordre, et j'ai contribué puissamment à le faire revenir en France, triomphant et honoré, organisant de magnifiques colléges et ayant repris dans les provinces une influence morale qu'il eut à peine dans ses plus beaux jours, sous l'ancienne monarchie. Si ceux qui furent mes frères m'en gardent une parfaite

ingratitude, je n'en ai pas moins la conviction de l'éminent service que j'ai rendu à l'Ordre. *Est Deus qui judicet.* Que Dieu prononce entre eux et moi!

Les seuls habiles, dans tout cela, avaient été les hommes de la réaction et le Père Roothaan, qui, je l'ai su depuis, traitait avec eux par un autre émissaire. Ils se trouvèrent avoir calculé juste. Les démocrates avaient été des crédules; moi, un enfant.

Cependant la correspondance de mon bon Père G... me tenait au courant des événements de Rome. Un cri unanime, en Italie, demandait la guerre contre l'Autriche pour conquérir l'indépendance nationale. Pie IX essaya de comprimer ce mouvement, et refusa de s'associer à l'élan général. Dans son double rôle de roi et de Pontife, il déclara que le Pontife devait primer, et qu'en qualité de père de tous les chrétiens il ne pouvait pas autoriser une guerre. Il écrivit à l'empereur d'Autriche une lettre naïve, qui restera un curieux monument de la contradiction absolue de la royauté et du pontificat dans le même homme, par laquelle il conseillait à l'empereur allemand de se retirer de l'Italie du Nord, parce que les Italiens ne voulaient plus de sa souveraineté. Délicieuse plaisanterie faite sérieusement, en plein dix-neuvième siècle, par le chef de la catholicité, ayant l'honneur d'être le roi de ces belles provinces appelées les États de l'Église,

qui furent autrefois le centre de la grandeur romaine.

Qu'après cet échantillon de science gouvernementale, les hommes sérieux de l'Italie n'aient plus regardé Pie IX que comme un souverain complétement au-dessous de sa tâche, pis que cela, comme un transfuge, je me l'explique parfaitement aujourd'hui. L'heure vint où elle se prononça, à Rome, cette parole qui était le *Delenda Carthago:* „Plus de gouvernement des prêtres!" Le parti démocratique déborda en quelques mois ces libéraux timides qui attendaient, comme le Père Ventura, tout le développement de la liberté des concessions généreuses de Pie IX. Celui-ci ne fut bientôt qu'un réactionnaire auquel on imposa un gouvernement représentatif, et qui, amoncelant les fautes, alla déclarer en plein consistoire, devant le Sacré Collége, qu'il tenait comme non avenu tout ce qui se ferait dorénavant dans le gouvernement temporel à Rome. Singulière abdication! Révolution proclamée par le souverain contre lui-même! Abandon à ses sujets du mouvement des affaires, c'est-à-dire crise terrible qui devait finir comme elle finit, par le départ du Pontife-roi et par l'appel de l'intervention étrangère, afin de mettre de nouveau sous le joug de l'absolutisme restauré des peuples devant lesquels la papauté la première avait fait luire des espérances de liberté!

Tels furent le grand malheur et l'inconséquence visible de Pie IX.

On comprend que les premières menaces de la démocratie irritée durent tomber, à Rome, sur le *Gesù*. Le cauteleux Roothaan vit venir l'orage avec un admirable sang-froid. Devenu l'ami de la réaction, sûr maintenant des haines implacables de la démocratie romaine, il ne pouvait espérer que dans un bouleversement général.

A peine il sut qu'on avait demandé l'expulsion des Jésuites, qu'il alla trouver Pie IX.

— Très-Saint Père, on nous menace. Nous ne voulons pas ajouter ici aux douleurs de Votre Sainteté, et nous partons.

— Mais, mon très-révérend Père, la détermination est bien grave; on ne se décide pas de la sorte sur quelques cris proférés.

— Très-Saint Père, notre parti est pris, et en cela nous servons les intérêts de Votre Sainteté. Lorsqu'on verra que la Compagnie a été obligée de quitter Rome, l'Europe comprendra que votre position n'est plus tenable, que vous êtes prisonnier de ces misérables révolutionnaires, et elle viendra vous délivrer.

— Non, non, de grâce! ne faites pas cela! je vous le demande! Vous hâtez la catastrophe. Que vont devenir les autres ordres? Mon Dieu! que je suis à plaindre!

Roothaan, qui savait comment prendre le Pape, avait parlé d'abord en homme résolu. Venaient

les lamentations; il n'était pas de trempe à s'en effrayer beaucoup.

— Très-Saint Père, croyez-en vos amis, sinon les plus intelligents, du moins les plus sincères, nous vous sauvons! Oui, Saint-Père, il faut hâter la catastrophe! Sans cela vous languirez dans des luttes impossibles, où vous perdrez tout: la paix de votre conscience, l'honneur de votre dignité royale, votre vie probablement, car de quoi ne sont pas capables ces infâmes!

L'argument était direct.

— Partez donc! Mais, mon Dieu! que vais-je devenir?

— *Cum autem persequentur vos in civitate istâ, fugite in aliam.*

— Vous en parlez à l'aise! Vous trouverez un asile sur tout le globe; mais les rois ne partent pas impunément de leurs royaumes.

— Sauvez d'abord l'Église! La royauté sera sauvée en même temps. L'Église, c'est vous, Très-Saint Père. Secouez la poussière de vos souliers sur ces méchants! Vous reviendrez triomphant, comme Pie VII, aux acclamations de deux cent millions de catholiques. Songez donc combien vous êtes fort! Les politiques eux-mêmes vous restaureront. Ils ont peur, allez! de l'opinion de ces deux cent millions de catholiques. Nous nous chargerons, dans toute l'Europe, de faire valoir l'argument.

Il en fallait moins pour convaincre Pie IX. Il fut sur le point de répondre à Roothaan : Vous êtes un grand homme !

Les Jésuites se disposèrent à quitter le *Gesù*. Leurs clients du Transtevere vinrent offrir à la Révérence leurs cœurs et leurs bras.

Elle répondit à ces braves :

— Nous reviendrons avec la papauté, qui ne tardera pas à s'exiler elle-même.

Les Jésuites donnèrent à leur départ tout le caractère d'un triomphe.

Toutes ces nouvelles, avec des détails minutieux qu'il serait trop long de rapporter ici, m'arrivèrent à Paris et me causèrent un vif chagrin. Je n'avais plus à compter sur le Pape, devenu aussi Jésuite que Roothaan. C'était bien peu le moment de prêcher aux Jésuites un revirement complet de politique. Il paraissait bizarre de songer à donner le conseil d'une semblable stratégie.

Je m'y déterminai pourtant.

---

## XVII

### *Memorandum.*

Je ne pensais pas que le Général pût me soupçonner, le moins du monde, dans l'entreprise hardie que j'exécutai à l'instant même. Je crus l'heure venue de frapper fort, d'étonner cet homme implacable qu'une révolution n'effrayait pas, et qui se retirait le front calme devant la tempête. J'osai penser que, si cet homme était invulnérable aux coups du dehors, il ne le serait pas à cette arme nouvelle, qu'il ne soupçonnait pas pouvoir partir du sein même du *Gesù*.

Je rédigeai, sous la forme la plus simple d'un *Memorandum,* mes raisons pour la Société de Jésus, dans la situation présente des affaires européennes, d'adopter une ligne de conduite morale, politique et disciplinaire, différente de celle qu'on suivait depuis sa restauration.

Je démontrai avec force, en quelques pages, que tout avait changé dans le monde depuis le siècle dernier; que les révolutions auxquelles nous assistions en étaient la preuve; que l'organisation sociale se formait sur d'autres bases; qu'il y avait donc intérêt, pour l'Ordre, à se mettre au niveau de ces transformations profondes de la société

nouvelle, pour y prendre une influence puissante et y faire le bien que l'antagonisme des vieilles idées devait logiquement arrêter, en continuant des résistances séculaires et d'implacables haines.

Je pris une à une toutes les parties de notre institution qui n'allaient plus au monde nouveau: — notre espionnage intérieur, si peu digne de l'idée que l'on se fait d'hommes honorables vivant en commun; — notre espionnage de la vie intime des familles, espionnage par lequel, à l'aide du confessionnal, nous savons tout ce qui se passe dans ces familles, les relations des époux et des épouses, leurs affaires temporelles, jusqu'aux journaux qu'elles reçoivent; — notre système de mensonge dans l'enseignement historique, système qui nous rend odieux dans le monde intelligent et qui nous prépare, dans l'esprit de nos adolescents devenus hommes, un sentiment de répulsion légitime, l'homme ne pouvant aimer ceux qui le trompent; — notre haine mal déguisée des institutions libérales, qui sont pourtant la tendance des nations civilisées de ce siècle; — notre accaparement odieux des fortunes, qui porte fréquemment le nom de notre Société devant les tribunaux des contrées où la justice surveille la libre disposition des héritages, et protége les ayants droit contre la captation organisée en grand par tous les ordres religieux.

Je présentai le contraste d'une congrégation intelligente et dégagée de toutes ces misères du

vieux régime, sympathique à un monde loyal et ardent qui veut le bien, mais qui redoute les filets de la théocratie. Je montrai une congrégation réformée dans son esprit, dans ses moyens, dans ses tendances, occupant un rang nouveau dans l'Église, et l'aidant puissamment à reconquérir ce que lui ont fait perdre les théories surannées dans lesquelles se traînent les ordres religieux depuis plusieurs siècles.

Je cherchai à faire comprendre que l'heure était favorable; que la France, ce peuple sans lequel rien ne se fait dans le mouvement général de la civilisation, était toute disposée à acclamer un pareil changement dans la Compagnie de Jésus; que nous serions accueillis avec des sympathies ardentes de ce monde nouveau, qui a besoin de direction intelligente dans sa vie de relation avec le monde surnaturel.

J'expliquai enfin que, dans l'une de ses Congrégations générales, l'Ordre, après avoir pesé mûrement ces idées, pouvait les mettre en délibération, et arriver enfin à un esprit nouveau, dont il tirerait des avantages incalculables, et pour son influence comme société religieuse, et pour l'avancement de la foi chrétienne dans le monde.

Pour que le Général ne soupçonnât pas de quelle source venait l'écrit qui allait bouleverser étrangement toutes ses idées, je le fis imprimer en Angleterre, à l'aide de quelques amis de la discrétion desquels j'étais sûr.

L'écrit fut exactement distribué à tous les membres de la Compagnie, jusque dans nos missions étrangères. J'appris bientôt qu'il avait fait une grande sensation. On ne parle pas en vain raison à des hommes dont l'esprit a été longuement cultivé, malgré les préjugés, les intérêts de corporation, les obstinations personnelles. Beaucoup de lettres secrètes me disaient ce mot, qui redoublait mon courage: „Nous marchons!"

Il me serait bien difficile de dire ici en détail à mon lecteur ce que je dépensai, pendant plus de deux années, d'activité, de prudence, de ruses même, pour mener à bien cette grande œuvre de la réforme du *Gesù*.

Je me savais entouré d'ennemis et d'espions. Par là même qu'on voyait clairement de quelle confiance je jouissais auprès du Général, j'avais des jaloux. Ceci est dans la nature humaine, mais surtout dans la nature du Jésuite français, le plus ambitieux de tous. Nous avons, dans d'autres pays, des Pères qui s'occupent paisiblement de leur ministère. Le Jésuite français n'a pas assez, pour son activité dévorante, de son emploi, de ses études; il faut qu'il intrigue, qu'il se remue, jusqu'à se mettre en loterie. Aussi hait-il par instinct tous ceux qui avancent autour de lui.

Il me fallut donc lutter beaucoup, user de mille moyens, pour mes correspondances. Un mot, un rien, l'adresse d'une lettre, un brouillon jeté au panier, car chez nous tout est examiné, pouvaient

me perdre. Roothaan, le plus inflexible des hommes, m'eût brisé sans pitié.

Il était pourtant jeté au sein de cette terrible Compagnie, le cri de réforme. Il s'était trouvé un esprit assez énergique pour mettre sous les yeux de chacun de ses membres le bilan de la direction tortueuse, des fautes, de l'inintelligence des besoins modernes et de toutes les tendances dangereuses qui faisaient de l'Ordre une institution vieillie et impuissante. De plus, le *Memorandum* était rédigé de manière à bien faire comprendre, par le moyen de certaines petites révélations, que celui qui avait conçu la pensée de renouveler l'Ordre n'était pas l'un de ces esprits aventureux, comme toute corporation en compte aux rangs inférieurs, où rien à peu près de ce qui se passe dans la région gouvernementale n'est connu, mais bien l'un des dignitaires, mêlé depuis longtemps à l'administration et en possédant tous les secrets.

Je sus par le Père G... que le Général avait été furieux; qu'il s'était livré à d'incroyables investigations; qu'il avait soupçonné beaucoup d'innocents; et qu'enfin, vaincu, après la mise en quête de ses espions les plus habiles, il avait dit: — Je n'y comprends plus rien. C'est Satan qui s'en mêle et qui veut perdre notre saint institut.

Hélas! Satan, c'est l'esprit de vertige qui saisit les corporations, comme les individus, pour les jeter dans les voies odieuses de la tyrannie sur

les âmes. Le Satan du *Gesù* était l'esprit attaché à ce corps immense et qui le perdra, malgré les vertus de beaucoup de ses membres, malgré l'incontestable habileté de ses chefs et l'incroyable prestige que l'Ordre entier exerce sur le monde des croyants.

Une heure viendra où ces hommes seront dépouillés du manteau qui les cache, où l'illusion tombera sur le rôle qu'ils se disent appelés à jouer dans l'Église, et où il ne leur restera que ces vertus privées, auxquelles le premier je suis heureux de rendre justice, mais qui ne sont pas un droit à une domination exclusive sur la société humaine.

J'aurai puissamment aidé à se produire la lumière sur cet ordre que j'ai beaucoup aimé. Nul ne l'a mieux connu que moi. Nul, il est vrai, ne lui aura fait plus de mal, dans le sens de ses prétentions de domination temporelle et de joug religieux antichrétien imposé par lui à l'Église. Nul ne lui aura fait plus de bien, si, pleinement dévoilé par ces mémoires, où il serait bien difficile de trouver une velléité de haine contre lui, il comprend qu'il peut encore réaliser le vaste programme de 1849 dans ses parties les plus fécondes.

---

# XVIII

## Soupçons.

L'exil du Père Roothaan ne fut pas long. Après une tournée en Europe, où il contribua puissamment à préparer dans l'Ordre des idées de réaction violente, bien convaincu que Pie IX ne tarderait pas, un jour ou l'autre, à se jeter dans les bras des Jésuites, il reprit le chemin de Rome, accompagné du Père de Villefort, qui avait été son Achate fidèle pendant cette courte odyssée.

Je l'avais vu à Paris. C'était, depuis saint Ignace, le premier Général de la Compagnie qui fût venu en France.

Il était là, l'œil ardent, l'âme agitée, dévoré de soupçons. L'affaire du terrible *Memorandum* ne lui sortait pas de l'esprit. La révolution dans le *Gesù* lui semblait quelque chose de si incroyable, l'idée de liberté pouvant pénétrer, comme un air vivifiant, dans la citadelle inaccessible jusque-là du despotisme, était, à ses yeux, une telle monstruosité, que le digne homme se croyait dans un songe.

Nous eûmes plusieurs entretiens secrets, où je lui rendis compte de tout ce que j'avais fait en France, depuis l'inauguration de la République.

— Je suis content, Père de Sainte-Maure, me dit-il. Je vois que tout ira bien ici pour nous.

Puis se rembrunissant tout à coup :

— Mais vous ne me parlez pas d'une chose qui me préoccupe, s'il est possible, plus encore que toutes nos difficultés extérieurs. Il y a eu une terrible brochure lancée au milieu de la Compagnie, sous le nom de *Memorandum*.

Et dans le moment les yeux perçants du vieillard se fixèrent sur les miens avec une ardeur d'investigation qui m'effraya.

— Il sait tout, me dis-je d'abord, sous l'impression de ce regard fascinateur.

On devine l'angoisse secrète qui me serra le cœur. Avais-je été trahi ? Quelques vagues indices le mettaient-ils sur la trace de la conjuration qui menaçait le pouvoir despotique dont il était l'incarnation visible ? N'était-ce qu'un hasard, et avait-il ainsi scruté du regard tous nos Pères ?

Ces pensées me vinrent, rapides comme l'étincelle électrique à travers la nue. Une hésitation, le moindre trouble, la plus faible rougeur au front, une parole maladroite pouvaient me perdre.

Je me recueillis comme on le fait à une crise suprême.

C'était le moment d'être Jésuite, de l'être bien. A Jésuite, Jésuite et demi.

— Ah ! oui, mon très-révérend Père, lui dis-je, ce petit imprimé...

Je ne sais comment ces simples mots tombèrent de mes lèvres avec une telle apparence de bonhomie; je me trouvai le visage d'une telle placidité, que le soupçonneux vieillard, qui s'était si longtemps exercé à deviner autour de lui les pensées secrètes, honteux presque d'avoir eu sur moi l'apparence d'un soupçon, prit un air calme et doux, et me dit, uniquement pour continuer la conversation:

— Cette provocation de l'esprit révolutionnaire n'ira pas loin chez nous, que je pense.

J'étais trop heureux d'en être quitte à si bon marché, pour retenir mon redoutable interlocuteur sur un terrain aussi difficile. Je gardai un silence respectueux et humble.

Le Général mit l'entretien sur le compte de M. **, le célèbre rédacteur de *l'Univers*, qui s'était empressé de lui faire visite.

— Cet homme est d'une incroyable hardiesse, me dit-il. En vérité, il ne recule devant rien. Il nous a sauvés par son pathos révolutionnaire.

Et il ajouta:

— Mais prenons garde! Nous aurions bientôt en lui un maître.

— Votre Paternité a une connaissance profonde des hommes, lui répondis-je. Vous avez deviné celui-là.

Un sourire vint sur les lèvres du très-révérend, à ce compliment banal qui me paraissait assez piquant alors, en raison de l'habileté avec

laquelle je croyais avoir échappé aux investigations de son regard.

Il quitta Paris, semblant convaincu que je n'étais pour rien dans le plan insurrectionnel que contenait le *Memorandum*.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

Imprimerie de R. Baist à Francfort s. M.

**Imprimerie de R. Baist à Francfort s. M.**